



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

00001



N 260H HW

KE15040
1437

D 22



BIOGRAPHIE
DES HOMMES REMARQUABLES
Du Département
DE SEINE-ET-OISE.

2.17

IMPRIMERIE DE E. CHAIGNET, A RAMBOUILLET.

Biographie

BIOGRAPHIE
DES HOMMES REMARQUABLES
DU DÉPARTEMENT
De Seine-et-Oise,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE JUSQU'A CE JOUR.

Par M^{me}. E. et H. Daniel,

DE VERSAILLES.



A RAMBOUILLET,
CHAIGNET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, RUE D'ANGIVILLER.

VERSAILLES,
ANGÉ, LIBRAIRE, RUE SATORY, N° 24;
BARRESWILL, AVENUE DE SAINT-CLOUD;
CHARBONNEAUX, RUE DE L'ORANGERIE.

A PARIS,
DELAUNAY, PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE VALOIS;
RAYNAL, RUE PAVÉE - SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 13;
LACROIX ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS.

1832.

IMPRIMERIE DE E. CHAIGNET, A RAMBOUILLET.

Biographie

BIOGRAPHIE
DES HOMMES REMARQUABLES
DU DÉPARTEMENT

De Seine-et-Oise,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE JUSQU'A CE JOUR.

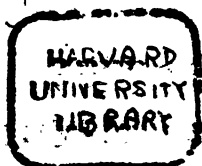
Par M. M. E. et H. Daniel,

DE VERSAILLES.



A RAMBOUILLET,
CH. L. GENT, IMPRIMERIE, RUE DE BOURG-REUIL.

KE 15040



PRÉFACE.

LE département de Seine-et-Oise, dont le territoire environne la capitale, est sans contredit un des plus remarquables de France, sous le rapport de l'agriculture et des richesses territoriales. La place éminente qu'il occupe aujourd'hui, il l'a conquis par son industrie, par son commerce et le produit de son travail. Animé de tous côtés par les sites les plus pittoresques, peuplé d'usines et de manufactures, il semble chaque jour acquérir une nouvelle puissance et rivaliser d'énergie avec les départemens les plus industriels du royaume. Loin d'être écrasé par la grande cité, il lui porte chaque jour le fruit de ses travaux, et il acquiert un nouveau lustre par son contact et les communications qu'il a continuellement avec elle. Resserré dans son territoire, sa supériorité sur les autres départemens, en force productive, est d'autant plus remarquable, qu'il semble les surpasser à-la-fois par ses richesses.

foncières, ses propriétés agricoles et ses nombreuses institutions.

Seine-et-Oise n'est pas seulement important par les villes et bourgs populeux qui le composent, il offre encore des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture, jusque dans les plus simples constructions. Considéré sous le point de vue des beaux-arts, ce département, après celui de la Seine, est le plus riche en monumens publics. Que peut-on opposer à l'immense palais de Versailles, à sa majestueuse orangerie, à son parc tout vivant encore du génie de Le Nôtre, où resplendissent de toutes parts le marbre et l'airain ? Quels châteaux et quels jardins plus gracieux que ceux des Trianon ! Quelle maison de plaisance plus digne d'un souverain ! Sur tous les points du territoire de Seine-et-Oise se sont élevées des habitations riantes et animées. Rambouillet offre son château où mourut François I^{er}. C'est là que s'est achevé le grand drame de juillet 1830 ! c'est dans ce palais que Charles X, poursuivi par 40,000 Parisiens en armes, fut forcé, le 2 août, de signer son acte d'abdication. Saint-Germain présente aussi des coteaux animés, un antique château ; Meudon, celui que créa le cardinal de Lorraine.

Ici c'est la machine de Marly; là Louveciennes et Buc montrent des aqueducs dignes d'être comparés à tout ce que les Romains ont construit de plus parfait en ce genre. Outre ces monumens gigantesques, on trouve en grand nombre dans Seine-et-Oise des maisons de plaisance les plus pittoresques, habitées par de riches propriétaires. Certes il est peu de départemens en France qui présentent aux amis des arts plus de monumens gothiques, sur le territoire desquels on rencontre des constructions plus remarquables, et des retraites auxquelles se rattachent plus de souvenirs. C'est ainsi que Rosny rappelle un excellent ministre, une princesse enveloppée dans la ruine de Charles X; Saint-Cyr, madame de Maintenon; Bougival, la duchesse du Maine et Gabrielle d'Estrées; Bâville, Lamoignon et Boileau; Louveciennes, une courtisane trop célèbre; Malmaison, Joséphine, etc. Aux chroniqueurs du dix-neuvième siècle, à exploiter ces mines fécondes et à ressusciter de touchans souvenirs!

Pour nous, pleins d'amour pour le pays qui nous a vus naître, et de respect pour les grands hommes qu'il a produits, nous avons voulu faire sortir de leurs tombes une foule de noms illustres, et pré-

J..

senter pour la première fois aux regards de nos concitoyens nos anciennes et modernes illustrations. Nos recherches ont été longues et laborieuses; nous ne nous sommes pas arrêtés devant les difficultés de la tâche pénible mais honorable que nous nous étions imposée. Nous avons voulu montrer que Seine-et-Oise avait aussi ses grands hommes, et que chaque siècle y en a vu naître. Chroniques, chartres, cartulaires, mémoires, monumens authentiques dont nous devons la communication à une bienveillante complaisance, ont été consultés par nous, et nous en avons exhumé ce que cette contrée avait de notable aux premiers siècles de la monarchie. Dans un dernier tableau, nous avons réuni les noms des personnes vivantes qui ont bien mérité de la reconnaissance publique, soit par le talent qu'elles ont déployé à la tribune, par leur mérite et leur intégrité dans l'administration, soit par leurs vertus civiques ou leur courage militaire.

Si, par un involontaire oubli, quelques noms nous étaient échappés, nous nous empresserions de le réparer dès qu'on voudra bien nous en avertir. On s'étonnera sans doute de toutes nos richesses morales, et de tous les noms fameux qui ont illustré Seine-et-Oise; mais telle est la fécondité de

notre sol, qu'on pourrait affirmer qu'il n'est pas un hameau qui n'ait produit sa notabilité. Aussi serait-on tenté de s'écrier à chaque pas :

Sto, viator ; heroem calcas !

Par ce monument élevé à la gloire du département de Seine-et-Oise, nous avons rendu au trône ses monarques, à l'armée ses capitaines, à l'État ses ministres, à la littérature ses écrivains, à la tribune ses orateurs. Nous avons honoré à-la-fois l'agriculture, le commerce, l'industrie, les sciences, les beaux-arts, en inscrivant sur cette colonne départementale les noms des hommes qui ont cultivé ces branches avec succès, ou qui déjà se sont acquis d'incontestables droits à l'estime de leurs concitoyens.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LES HOMMES ILLUSTRES MORTS AVANT 1789.

SEINE-ET-OISE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LES HOMMES ILLUSTRÉS

MORTS AVANT 1789.



PREMIERS SIÈCLES.

Si l'on en croit quelques historiens, l'origine des villes situées sur le territoire qui forme aujourd'hui le département de Seine-et-Oise se perdrait dans la nuit des temps. Ce serait peu de faire remonter leur naissance à l'époque où Jules César vint conquérir les Gaules : Dryus, quatrième roi de ces provinces, aurait bâti 2895 ans avant notre ère, la petite ville de Milly, appelée, dans les anciennes chartres, *Melliacum*, et en aurait fait le siège de son gouvernement.

Quoi qu'il en soit, ce département fut primitivement compris dans la province appelée Celtique par les Romains, et vers l'an 370 de notre ère, sous le règne de Gratien, ce même territoire formait la partie septentrionale des Gaules, alors divisées en dix-sept provinces. Les peuples qui l'habitaient étaient : à l'est, les Parisii; à l'ouest, les Carnutes, qui avaient Chartres pour principale cité; au nord, les Velocasses, possesseurs de toutes les contrées désignées depuis sous le nom de Vexin-Français.

C'est sur le territoire de ces derniers qu'ont été faites nos excursions historiques.

Les monumens échappés aux ravages du temps prouvent suffisamment l'origine antique de ce département. C'est ainsi qu'à Étampes on retrouvait naguères des restes de constructions romaines ; et, en analysant l'étymologie de certains noms, on découvre facilement les lieux où les Celtes avaient élevé des temples en l'honneur de l'Être-Suprême. Malgré les révolutions qu'a subies la langue française, on retrouve encore, en se rendant compte des noms de quelques villages, les endroits qui avaient été consacrés par la religion. Corbeil, qui porte dans nos chartres le nom de *Corbolium*, de Cor-beel, habitation sacrée, était probablement un rendez-vous destiné aux pratiques saintes. Le village de Dampierre, dans la vallée de Chevreuse, peut avoir été habité par les Romains, si l'on fait attention à l'origine de son nom : *Damnata Petra*, pierre condamnée (1). On sait avec quel soin les Romains abolirent dans nos contrées le culte druidique ! mais le temps, toujours mobile, a plusieurs fois bouleversé les habitations qui ont composé ce territoire. Tantôt des villes sont descendues au rang des villages et des hameaux ; tantôt de simples bourgades se sont élevées au rang des villes, et, dans cette continuelle fluctuation des choses, les monumens n'ont conservé qu'à peine les traces de leur antiquité.

Cependant il est des villes qui portent le cachet de leur ancienneté. Il est fait mention de Mantes dans l'itinéraire d'Antonin. Les historiens, en rappelant qu'elle fut brûlée en 1076, par Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, la regardent tous comme fondée par les Druides. Pon-

(1) De modernes auteurs pensent que le village de Dampierre tire son nom de saint à qui son église a été dédiée, *Dominus Petrus*, saint Pierre ; de même que Dammartin, Dame Marie et Donne Marie, viendraient de *Dominus Martinus*, *Domina Maria*.

toise, Meulan, ne laissent aucun doute sur leur antique fondation. Dans les premiers siècles de notre ère, les Romains avaient probablement campé dans ces mêmes lieux, qui, à des époques plus rapprochées, ont été le théâtre de guerres sanglantes. Jules César a consacré dans ses mémoires les noms des guerriers qui ont vaillamment défendu leurs droits et leur indépendance.

Les Romains ont long-temps été possesseurs d'une partie des contrées de Seine-et-Oise. Au 4^e siècle, ils entretenaient encore une flotte, appelée *Classis Anderitianorum*, et les mariniers, qui étaient des *Anderitii*, ont construit sur les bords de la Seine les habitations qui forment aujourd'hui le village d'Andrésy. Il est d'autres bourgs qui, sous la domination romaine, avaient encore quelque importance. Châtres ou Arpajon, station romaine qui existait du temps d'Adrien, servit au passage des troupes conquérantes. Bezons, Essonnes, Luzarches, furent le séjour des rois de la première race; ils y firent battre monnaie; et, dans cette dernière ville, ils avaient une maison de plaisance où ils tenaient leurs plaids.

Il n'est pas un village de ce département qui ne rappelle quelques souvenirs; il en est peu, depuis les premiers temps de la monarchie, qui n'aient été témoins de quelques événements remarquables, ou qui n'aient été le théâtre de quelque catastrophe. Il est encore digne de remarque que la plupart des rois qui ont gouverné la France, ont eu leurs maisons de plaisance sur le territoire de ce département. Il existait à Palaiseau (1) un petit palais. Childebert, en l'an 512, y rassembla les grands du royaume. Ce monarque en possédait un autre à Rueil. Il y fut visité par saint Lubin, évêque de Chartres. (*Vita sancti Leobini*, page 126.)

(1) Palaiseau, *Palatium*; ou Paloiseau, *Avus ad Palum*.

L'an 613, Milly fut témoin, sous Clotaire II, d'une assemblée des notables, et en 637 Dagobert I^{er} y fut reconnu roi.

Sous Clotaire III, vers l'an 665, Ermenric, et Nummane, sa femme, fondèrent à Argenteuil un couvent de religieuses. Argenteuil, placé sur une colline jadis défendue par une forteresse redoutable bâtie par les Celtes, est devenu célèbre depuis par le monastère de l'ordre de Saint-Benoît, par son excellent vignoble, par les combats des Armagnacs et des Bourguignons, et par la retraite d'Héloïse après les malheurs d'Abeilard.

SAINT-LÉGER-EN-IVELINE. L'existence de ce village, situé entre Rambouillet et Montfort, remonte aux premiers temps de la monarchie. En 679, sous le règne de Thierry I^{er}, Léger, évêque d'autun, qui s'était attiré la haine du maire Ébroin, fut conduit et décapité dans la *forêt d'Iveline*, qui dépend aujourd'hui de celle de Rambouillet. C'est dans cette forêt d'Iveline, près de Montfort, que, deux cents ans après, le roi Carloman fut tué à la chasse.

MONTLÉRY, place forte autrefois redoutable, devint fameux par les disputes sanglantes de ses anciens seigneurs; et, dans des temps plus rapprochés, par la bataille qui s'y donna entre Louis XI et Charles de France, son frère, duc de Berri.

DOURDAN, situé sur la rivière d'Orge, et dans le territoire des anciens Carnutes, appartenait, vers l'an 990, au dixième siècle, à Hugues Capet; à son avènement au trône de France, il fut annexé au domaine royal.

Ainsi, dans les premiers siècles de la monarchie, comme

au moyen âge, ce département vient offrir au pinceau de l'historien des souvenirs de tous genres : envahissement du territoire par César ; abolition du culte druidique ; conquête des Normands ; établissement des premiers rois de la monarchie ; assemblées nationales dans le palais des rois ; guerre de seigneurs contre seigneurs ; guerre des seigneurs contre les rois ; guerre du peuple contre les seigneurs. Mais qui croirait cependant que ces époques, où la liberté était aux prises avec le despotisme, la civilisation avec la barbarie, aient à peine laissé des noms dignes de fixer les regards des contemporains !

TSM



ONZIÈME SIÈCLE.



A l'époque où l'on croyait les foudres du Vatican plus puissantes que les forces de l'empire; où l'ignorance courait à fortifier l'autorité du Saint-Siège; où la France, démembrée, languissait dans des malheurs obscurs; où tout n'était encore que confusion, barbarie et misère, parut, à Montfort-l'Amaury, Bertrude, fille de Simon I^{er}, comte de Montfort. Elle fut mariée, très jeune encore, à Foulques, comte d'Anjou, surnommé le *Revéche*. Bertrude était belle, Foulques était hideux. Philippe I^{er}, prince galant et voluptueux, fatigué de la reine Berthe, sa femme, devient amoureux de Bertrude, et ménage tous les artifices pour lui plaire. De son côté, Bertrude emploie toutes les ruses de la coquetterie pour enchaîner le prince, qui bientôt, sous prétexte de parenté, fait casser son mariage. Bertrude, sa maîtresse, se servant du ministère des lois, parvient à faire briser les liens qui l'unissent au comte d'Anjou. L'évêque de Senlis et deux autres prélats célébrèrent publiquement le mariage de Philippe. Yves de Chartres, prélat comblé des faveurs du prince, tourmente alors Urbain II, pour faire revivre en France le despotisme de Grégoire VII. Hugues, archevêque de Lyon, légat de France, reçoit l'ordre d'assembler un concile à Autun, et le 16 novembre 1094, Philippe est excommunié! Urbain II, digne successeur d'un pape qui n'eut d'autre plan que celui d'humilier le clergé et de

disposer à son gré des biens de l'Église, de subjuguier les rois, d'ôter et de donner des couronnes, transféra l'année suivante le concile à Clermont, et en fit lui-même l'ouverture, le 18 novembre 1095. Philippe et Bertrude y furent frappés d'anathème, ainsi que ceux qui les reconnaîtraient pour souverains. La cour de Rome fit plusieurs fois gronder ses foudres; elle voulut soulever la France contre Philippe. Le trépas seul sépara les deux époux. Philippe mourut à Melun, le 29 juillet 1108, et Bertrude, reine de France, alla terminer ses jours au monastère de Fontevrault, qu'elle avait fondé à Hautes-Bruyères. Dans le même siècle parut Gui de Montlhéry; il fut du nombre des chefs de la première croisade. Puissant et redoutable, il fut nommé sénéchal par Philippe I^{er}, et en devint bientôt l'allié en mariant sa fille aînée à son fils Louis-le-Gros. Trois ans après, Philippe fit rompre le mariage. Gui, courroucé, déclara la guerre au roi; Gui fut battu auprès du château de Gournay, qui fut pris et confisqué. Son fils, Hugues de Montlhéry, comte de Rochefort, après avoir ébranlé l'Etat par ses violences et ses intrigues, se fit religieux vers 1118, et mourut au couvent de Cluny quelques années après. Vers les mêmes temps, Hugo de Versailles signa, comme témoin, la chartre qu'Odon, comte de Chartres, fit en faveur du monastère de la même ville.



DOUZIÈME SIÈCLE.



QUAND le gouvernement féodal était encore dans toute sa vigueur, quand la force faisait le droit, quand les usages les plus ridicules et les plus barbares étaient encore établis en Écosse, en Lombardie, en Allemagne, et dans toutes les provinces de France ; quand les seigneurs jouissaient du droit de cuissage et de marquetterie sur leurs vassales roturières, le douzième siècle fut subitement marqué par trois grands événemens, qui ont fait époque dans les annales du monde. Ces événemens sont : les croisades, l'affranchissement des communes, et la nouvelle apparition des sciences et des lettres. Les serfs, devenus libres, eurent le droit d'élire leurs échevins et leurs maires. Ce fut un des bienfaits d'une lente civilisation ; mais par combien de torrens de sang les nations n'achètent-elles pas les bienfaits qu'elles pourraient obtenir sans les payer d'un pareil prix ! La France, dans ce temps de vertige et d'ignorance, subissait tous les genres de calamités. Les lépreux couvraient tout le royaume, nos communes en étaient infectées : Seherius, doyen de Saint-Cloud, leur fit obtenir un cimetière près de cette petite ville.

Parmi les autres noms que ce siècle offre à nos souvenirs, se présentent André de Montmorency, qui, au rapport de Simon de Phares, fut excellent astrologue et protonotaire du pape ; Hervé de Montmorency, doyen de Paris ; Pierre, doyen de Saint-Cloud, qui légua sur son

moulin de Sèvres du grain aux pauvres malades; Philippe de Versailles, qui du consentement d'Héloïse, sa femme, se fit moine à Marmoutiers.

GONÈSE voit naître avec orgueil, en 1165, Philippe-Auguste, fils de Louis VII, roi de France, et d'Alix, sa troisième femme, fille de Thibault, comte de Champagne. Philippe, âgé de 15 ans, monta sur le trône en 1180; il devint un des plus puissans monarques de son temps. A peine maître de l'empire, il réprima les brigandages des grands seigneurs, réunit à la capitale une partie des bourgs qui l'environnaient; les rues et les places publiques de Paris furent pavées et embellies, et cette ville fut fermée de toutes parts par des murailles à tours. Philippe ordonna des châtimens contre les blasphémateurs; mais encore aveuglé par les préjugés, il expulsa inhumainement les comédiens de son royaume. En 1185 il combattit Henri II, roi d'Angleterre, et conquit sur lui le Mans, Tours, Issoudun, et autres villes. Tourmenté comme les autres princes de la fureur des croisades, Philippe-Auguste s'embarqua en 1190, et vola au secours des chrétiens de la Palestine, opprimés par Saladin. Acre se rend le 13 juillet 1191, et Philippe retourne dans sa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter, ou qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. Quelque temps après, l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas, s'armèrent contre Philippe. Ferrand, comte de Flandres, vassal du roi de France, se joignit à l'empereur Othon IV, et lui prêta le secours de ses armes; Othon, à la tête d'une armée de plus de 150,000 mille combattans, fut défait à Bouvines, village situé entre Lille et Tournai. Philippe-Auguste ne gagna cette bataille qu'au péril de la vie; il y fut démonté, foulé aux pieds des chevaux, et blessé à la gorge. Les comtes de Flandres et de Boulogne, selon la coutume barbare de l'époque, furent conduits à Paris, les fers aux pieds et aux mains. Othon IV mourut bientôt

comme un pénitent; il se faisait, dit-on, fouler aux pieds de ses garçons de cuisine, et fouetter par des moines, « selon l'opinion des princes de ce temps-là, qui pensaient expier, par quelques coups de discipline, le sang de tant de milliers d'hommes. » Jean d'Angleterre perdit le plus à cette bataille. Les barons de son royaume le forcèrent de signer cette fameuse charte que les Anglais appelèrent la charte de la liberté d'Angleterre. Philippe-Auguste, vainqueur de l'Allemagne, maître de toutes les possessions du roi Jean en France, fut appelé au royaume d'Angleterre; il engagea les Anglais à reconnaître son fils Louis pour roi. Louis fut solennellement couronné à Londres, roi d'Angleterre, et Rome l'excommunia en 1216. Après avoir conquis la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou, la Picardie sur Philippe d'Alsace, comte de Flandres, régent du royaume au commencement de son règne, l'Auvergne et Chatellerauld sur les comtes qui en étaient possesseurs, ce prince restaura les contrées que la guerre des Albigeois avait dévastées. Doué de beaucoup de tact et d'un goût prononcé pour les sièges, Philippe récompensa généreusement les inventeurs des machines de guerre. Quoiqu'occupé de batailles, il ne négligea pas la justice de son royaume, et sut faire respecter les droits de ses sujets, jusqu'alors abandonnés à l'arbitraire. Protecteur de l'université naissante, ami des lettres et des arts, vaillant et généreux, bon politique, exact à remplir ses devoirs, magnifique dans les actions d'état, économe dans le particulier, grand roi, il commença par rendre la France heureuse et finit par la rendre formidable. Ce prince mourut à l'âge de 59 ans. Que Seine-et-Oise s'enorgueillisse de lui avoir donné naissance! Viennent ensuite Gillon de Versailles; Garnier, chevalier de Roquencourt; Guillaume de Corbeil, prieur et chanoine de Sainte-Osithe, puis archevêque de Cantor-

béry. Vers la fin du même siècle, Michel de Corbeil, professeur en théologie, devient archevêque de Sens. A la même époque, Gilles de Corbeil compose un ouvrage de 6,000 vers latins sur la vertu des médicamens; cet effort de plume le fit nommer médecin de Philippe-Auguste. Jean de Donjon, de Corbeil, est fait évêque de Carcassonne; Pierre de Corbeil, professeur de théologie, a pour disciple le pape Innocent III, devient évêque de Cambray, archevêque de Sens, et laisse plusieurs opuscules.

Après ces notabilités, se présente Simon, comte de Montfort-l'Amaury. Il se signala par sa bravoure dans un voyage d'outre-mer, et dans les guerres contre les Allemands et contre les Anglais. Chef de la croisade contre les Albigeois, il donna plusieurs fois des marques de sa vaillance. Il prit Beziers, Carcassonne, et remporta une victoire éclatante sur Pierre, roi d'Arragon; sur Raymond, comte de Toulouse; sur les comtes de Foix et de Comminges. Simon de Montfort, né à Montfort-l'Amaury, fut tué au siège de cette ville, le 25 juin 1218, d'un coup de pierre lancée par une femme. N'oublions pas Hugues de Rochefort; l'histoire ne fait mention que de ses brigandages et de sa perversité. Son esprit remuant fit naître toutes les guerres que Louis-le-Gros, de glorieuse mémoire, eut à soutenir contre le roi d'Angleterre et contre les gentilshommes qui avaient des castels dans les environs de Paris. Hugues étrangla un de ses cousins dans une tour, et le précipita par une fenêtre pour donner à croire qu'il s'était tué lui-même. Son crime fut reconnu; il demanda grâce au roi, et se purgea de ses infamies en prenant l'habit de Saint-Benoît, dans l'ordre de Cluny. C'est ainsi que l'histoire, qui ne pardonne pas, frappe d'un fouet sanglant les méchans qui bouleversent le monde, et honore de belles pages ceux qui ont bien mérité de leur patrie ou de leurs concitoyens.



TREIZIÈME SIÈCLE.

LA féodalité couvre encore toute la France. Les croisades et les persécutions contre les Albigeois épuisent encore l'Europe. Les papes et les empereurs font une guerre implacable à la liberté. En Angleterre elle a pour défenseurs les barons et le clergé; en Italie le peuple; en France les rois. Cependant les grands exemples sont donnés. Les villes établissent insensiblement leur gouvernement municipal; elles se liguent pour se défendre des invasions des seigneurs; le règne de la liberté commence.

Ce siècle, témoin des nouvelles destinées des hommes, vit naître à Corbeil, Regnaud, qui fut revêtu de la mitre sur la fin du règne de Philippe-Auguste; Jean de Corbeil, qui devint maréchal de France, et Gilbert Ponchet, religieux de Saint-Jean-de-l'Île, savant professeur de droit canon.

LUZARCHES donne naissance à Robert de Luzarches, architecte habile qui commença la cathédrale d'Amiens, l'une des plus belles du royaume; Saint-Cloud, à *Guillelmus de Sancto Clodoaldo*, astronome, auteur d'un livre plein de ses calculs, conservé à la bibliothèque de Paris; Sèvres, à Simon de Separa, qui fut apôtre de la religion et de la bienfaisance; Lévis, à Gui de Lévis, maréchal des croisés contre les Albigeois, chef de toutes les branches des Lévis.

Parmi les personnages illustres sortis de Guyencourt, l'histoire a conservé le nom de Mathilde de Guyencourt, seconde abbesse de Longchamp. Au treizième siècle, Guillaume de Gonesse, né avec une large fortune, en dispose en faveur de l'indigence. Gui de Gonesse est à la tête du célèbre prieuré de Saint-Maurice de la même ville. Gui de Clarembauld de Gonesse, docteur en Sorbonne, y laisse deux manuscrits. Pierre de Gonesse d'Échilleuse, devient garde des chartres du roi.

ESSONNES vit paraître Pierre d'Essonnes, qui se montra prédicateur distingué, et qui, en 1278, légua ses livres à la Sorbonne; les Vaux-de-Cernay, Pierre de Vaux de Cernay, religieux de l'ordre de Cîteaux dans l'abbaye de Cernay, chroniqueur qui traça l'histoire des Albigeois. Montfort-l'Amaury vit s'élever Amaury de Montfort. Plein de jeunesse et d'enthousiasme, il voulut continuer la guerre malheureuse entreprise par son père contre les Albigeois; il ne put résister à Raimond, comte de Toulouse, et céda à Louis VIII les droits qu'il avait sur ses différens comtés. Nommé connétable de France, il marcha au secours des chrétiens de la Terre-Sainte. Prisonnier devant Gaza, il fut conduit à Babylone, et mourut en 1241 à Otrante, en retournant dans sa patrie. Ce connétable n'avait ni le génie, ni l'activité, ni le courage de son père; moins fanatique, il répandit moins de sang.

POISSY, célèbre autrefois par ses colloques et son abbaye, aujourd'hui à peine remarquable par sa prison et son marché, doit s'honorer d'avoir donné naissance à Saint-Louis, roi de France. Fils de Louis VIII, et de Blanche de Castille, il sut mettre à profit les sages leçons d'une mère qui, douée d'un esprit ferme et supérieur aux événemens, avait su diriger son éducation et façonner son

âme aux hautes vertus. A peine monté sur le trône, Saint-Louis se montra l'incorruptible ami de la justice, dont il fut souvent l'organe. Le modèle des hommes et des princes, il était destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être. Ferme dans les conseils, intrépide dans les combats, compatissant envers les infortunés, jamais homme ne porta plus loin la vertu.

« Trois guerres injustes, trois croisades malheureuses, qui lui firent abandonner un grand peuple auquel il avait été donné comme un bienfait; des peines barbares portées contre les blasphémateurs, sont des reproches qu'on voudrait épargner à la mémoire du fils de Blanche. Une vie si pure devrait être sans tache. Saint-Louis combattit avec succès l'affreuse coutume des duels judiciaires, réprima la tyrannie, et mit fin aux guerres intestines. De son temps, les opinions étaient sous la sauve-garde des lois; après avoir rendu aux églises leurs élections populaires, il protégea la liberté des citoyens contre les entreprises du clergé, en punissant de la saisie du temporel, l'abus des censures fulminées par l'avarice des évêques. Ce prince savait soutenir les droits de sa couronne comme ceux de la nation; il déclina l'autorité injuste des papes, et protesta hautement contre leur audace à déposer les princes. Il n'y eut dans les sages réglemens de Louis IX, qu'amour de la justice, tendresse pour ses semblables, et profond sentiment des devoirs de la royauté. La politique de Saint-Louis était de la religion; il ne voulait point de serfs, parce que Dieu n'a point créé d'esclaves; point d'opresseurs, parce que la justice de Dieu les réprouve; point de pouvoir absolu, parce que Dieu seul pourrait l'exercer sans tyrannie. Un si grand roi ne méritait pas de mourir loin de sa patrie. »

A côté de ce prince, se place Philippe le *Hardi*, né à Pontoise. Il fut honoré du surnom de *Hardi* par les ac-

tions d'éclat qu'il fit, à peine âgé de 16 ans, à la bataille de Poitiers. Créé par son père duc de Bourgogne, il se distingua par son courage et sa bravoure, et battit les Gantois à la bataille de Rosbec. Après la mort de son père, il termina le siège de Tunis. Alors, on vit tomber la fureur épidémique des croisades qui ravageaient le monde dans une étonnante progression. C'est sous le règne de Philippe-le-Hardi, qu'arriva l'horrible massacre des vèpres siciliennes, et qu'eurent lieu les ennoblissemens.

La postérité a mis Philippe au rang des rois dont la prudence et la sagesse ont égalé la bravoure. Il fit respecter les droits de ses sujets, agrandit le territoire de la France par l'acquisition de quelques provinces, et par quinze années de paix sut le rendre riche et florissant. On peut reprocher à ce prince d'avoir eu la faiblesse de confier les rênes de l'empire à un indigne favori, qui se montra trop souvent le roi de son maître. Néanmoins Philippe fut bon, libéral, ennemi de l'arbitraire, et protecteur éclairé de tous les genres de talens.

Le treizième siècle voit encore naître Leroi Adenès. Méneştrel de Henri, duc de Flandres et de Brabant, il ceignit son front de plusieurs couronnes poétiques. Les romans de *Guillaume d'Orange*, surnommé au *Court-nez*, maréchal de France; celui de *l'Enfance d'Ogier le danois*, mis en vers par ordre de Gui, comte de Flandres; ceux de *Cléomades*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant; d'*Aymeri de Narbonne*; de *Pepin* et de *Berthe*, sa femme, composé sur les chroniques de Saint-Denis, ont porté avec gloire jusqu'à nous le nom de ce favori des muses et des rois.



QUATORZIÈME SIÈCLE.

L'ESPRIT humain est encore environné des ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Les sciences, pendant le quatorzième siècle et la moitié du quinzième, n'offrent aucun progrès; mais, suivant la belle expression de Montesquieu, la boussole vient d'ouvrir l'univers. L'imprimerie est découverte : les lettres ne peuvent plus périr.

Ce siècle nous montre, en 1319, Jean de Moncy, prieur de Versailles; Isabeau de Versailles, abbesse d'Yères.

SAINT-CLOUD peut compter, parmi ceux qui ont concouru à l'origine de la poésie française, Pierre de Saint-Cloud, qui composa en vers le testament d'un souverain.

PONTOISE vît naître Nicolas Flamel, qui amassa une fortune prodigieuse. Craignant d'avoir la tête tranchée, il feignit de trouver la pierre philosophale; ce moyen le sauva. On lui attribue un *Sommaire philosophique en vers*, et une *Explication des figures hiéroglyphiques du cimetière des Innocens*.

L'ILE-ADAM réclame Jean de Villiers, d'une des plus illustres maisons de France. Engagé dans la faction de Bourgogne, il y rendit d'éminens services par son courage et ses intrigues. Fait maréchal de France, il devint suspect à Henri V, roi d'Angleterre, qui le fit renfermer

à la Bastille. Cependant, quelque temps après, Villiers eut la faiblesse de servir les ducs de Bourgogne et les Anglais. Rentré au service de Charles VII, il prit Pontoise et facilita la prise de Paris. Ce capitaine fut tué à Bruges dans une sédition populaire.

MONTGERON a produit un chanoine distingué, Hugues de *Monte-Gisonis*, abbé du Jard, près Melun, sous Charles V et Charles VI.

Dans ce même siècle, Renaud d'Angennes, seigneur de Rambouillet, chambellan de Charles V, garde-capitaine du Louvre, resta fidèle à la cause de son pays, en s'opposant de tout son pouvoir à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais. Il fut tué en 1424, à la bataille de Verneuil.

Dans l'ordre des temps se présentent Daniel, seigneur de Boussy-Saint-Antoine, comte de Gand ; dans des temps moins reculés, Daniel (François-Charles-Gabriel), vicomte de Saint-Antoine et vicomte de Gand ; et Daniel, prieur du monastère de Deuil, près la Ferté-Aleps.

GONESSE, autrefois le rendez-vous des anciens chevaliers de la Table-Ronde, réclame Jean de Gonesse, prieur des Blancs-Manteaux, puis évêque de Nassau. Nicolas de Gonesse, maître-ès-arts sous Charles VI, continue la traduction de Valère Maxime, commencée par Simon Hédin.

Le cartulaire de Philippe-Auguste sur Montlhéry, nous apprend que Bernard d'Estrechy jouissait dans ce siècle, à Bonnes, d'un bien qui procurait chaque année aux religieux du prieuré de Longpont, deux pains, dix chapons, vingt-deux deniers une obole et deux setiers d'avoine.

Parmi les victimes des factions, on voit Jean de Montagu, principal maître des comptes sous Charles V. Plein d'audace et de morgue, possesseur d'une fortune colossale, il se fit

revêtir de la charge de grand-maitre des Francs, et obtint pour ses deux frères l'archevêché de Sens et l'évêché de Paris. Arrêté par ordre du duc de Bourgogne et du roi de Navarre, qui abhorraient en lui l'attachement qu'il portait à la reine et à la maison d'Orléans, Montagu, accusé de plusieurs crimes, fut emprisonné. Après quelques aveux arrachés par la torture, il eut la tête tranchée aux halles de Paris. Son corps fut pendu au gibet de Montfaucon. Son fils, tué à la bataille d'Azincourt, était parvenu à faire réhabiliter sa mémoire. Les célestins de Marcoussis, dont Jean avait fondé le monastère, réclamèrent le corps de leur bienfaiteur et lui firent de superbes funérailles.



QUINZIÈME SIÈCLE.



Le quinzième siècle présente aux souvenirs modernes Jeanne de Versailles, abbesse de Saint-Cyr ; Pierre de Versailles, religieux de l'abbaye de Saint-Denis, docteur en droit, professeur en théologie. Ami du célèbre Jean Gerson, il suivit avec lui le parti d'Orléans contre la maison de Bourgogne, et s'acquitt de la réputation au concile de Constance, en l'an 1414, où il fut envoyé avec Benoît Gentien, en qualité d'ambassadeur de Charles VI. Doué d'une mâle éloquence, il fut reçu au concile de Bâle, au nom de tout le clergé de Provence, comme orateur du roi de Sicile. Après plusieurs missions importantes, Meaux devint le siège de son évêché ; il y mourut en 1446. Vient ensuite Gui de Versailles, qui se distingua au concile de Bâle, en qualité de député.

LIMOURS, en 1454, donne à l'abbaye des Vaux-de-Cernay Thomas Cordier, prêtre illustre, qui mourut abbé de Pontigny.

Parmi les grandes notabilités historiques se présente Philippe de Villiers de l'Ile-Adam. Élu grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il commandait dans l'île de Rhodes lorsqu'en 1522 deux cent mille Turcs en tentèrent le siège. En vain cette masse s'agitait-elle devant ses remparts, ses efforts eussent été nuls, si Soliman, secondé par un traître, ne lui eût prêté l'appui de

son courage et de son génie. Obligé de mettre bas les armes, le grand-maître n'en fut pas moins regardé comme le modèle de la bravoure. Après avoir long-temps erré avec ses chevaliers, Villiers de l'Île-Adam obtint de Charles-Quint, Malte, le Goze et Tripoli de Barbarie, dont il prit possession peu de temps après. Ce vaillant capitaine mourut en 1534, à l'âge de soixante-dix ans. Il fut pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père. Ces mots furent écrits sur sa tombe : « *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune!* » Son petit-neveu Charles donna toutes ses propriétés à son cousin le connétable Anne de Montmorency.

Vers la fin du quinzième siècle, Saint-Germain voit naître Pierre Gagné, officier sous Charles IX et professeur au collège de Navarre, mort en 1619; puis François Gagné, qui composa en vers hexamètres latins une description de sa ville natale.

MONTLÉRY donne naissance à Gilles Lemaistre, premier président au parlement de Paris, fils de Jean Lemaistre, premier avocat-général. Henri II, voulant récompenser les services qu'il avait rendus dans la magistrature, le nomma président à mortier, et, l'année suivante, l'éleva à la dignité de premier président. Ce magistrat soutint avec fermeté les intérêts du royaume. On a de lui plusieurs ouvrages estimés.



SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce siècle, fécond en grands événemens, a vu s'élever dans le département de Seine-et-Oise plusieurs célébrités dont les rôles n'ont pas été sans importance. Saint-Germain-en-Laye cite parmi les illustrations Henri II, roi de France, fils de François I^{er} et de la reine Claude. Sans nous attacher à rappeler les catastrophes qui ont signalé le règne de ce prince, règne qui fut, sans contredit, un des plus malheureux de la monarchie, et qui fut à-la-fois témoin des fêtes les plus pompeuses et des exécutions les plus sanglantes, nous dirons : Henri surchargea son royaume d'impôts de toute espèce, et l'endetta de plus de quarante millions au profit de ses ministres et de ses favoris; Henri, quoiqu'habile à tous les exercices du corps, n'eut pas assez de fermeté d'esprit, de prudence et de discernement, pour bien commander. N'osant et ne pouvant rien faire par lui-même, il fut cause de tous les malheurs qui accablèrent ses sujets. Brave, généreux, facile à pardonner, prodigue et débauché comme son père, esclave de la duchesse de Valentinois, Henri se laissa gouverner par des ambitieux, dont le passe-temps ordinaire était le plaisir et la galanterie. Semblable à François I^{er}, il protégea les arts et les lettres, étendit ses libéralités sur les savans. Il rendit le dernier soupir à la lueur des auto-da-fé. Sa mort malheureuse fut le signal de trente ans de guerres civiles.

La même ville revendique Madeleine de France, reine d'Ecosse, sœur de Henri II, et fille de François I^{er}. Belle, modeste, pleine de douceur et de vertus, elle fut recherchée par Jacques V, roi d'Ecosse, qui vint en France faire célébrer avec la plus grande pompe la cérémonie du mariage. Ronsard et les poètes du temps ont chanté à l'envi cette princesse, qui mourut l'année même de son arrivée en Ecosse.

SAINT-GERMAIN réclame encore une autre fille de François I^{er}, Marguerite de France, duchesse de Berry et de Savoie, princesse de Piémont. Renonçant de bonne heure aux amusemens de son sexe, elle étudia avec ardeur les langues grecque et latine, et cultiva avec succès les belles-lettres et la politique. Après la mort de son père, elle devint la protectrice des Ronsard, des Du Belloy, des Jodelle, des Dorat, des Belleau, et de tous les poètes qui florissaient alors sous le règne de Henri II. Tous les savans de son siècle ont pris part à ses libéralités. Son nom, célébré dans toute l'Europe, a été décoré des épithètes les plus glorieuses, juste récompense de ses largesses et de la protection qu'elle sut accorder aux lettrés de la France et de l'Europe. Habile dans la politique, elle sut attirer dans l'université de Bourges les jurisconsultes les plus éclairés : mariée à Turin à Philibert, duc de Savoie, elle fit de cette ville le rendez-vous de toutes les gloires. Digne sœur d'un grand roi, elle l'égala dans tout ce qu'il fit de sublime.

Saint - Germain présente encore aux regards de la postérité le fils de Henri II et de Catherine de Médicis, Charles IX, roi de France ! Nous ne rappellerons pas les catastrophes qui ont ensanglanté son règne : le sang de la Saint-Barthélemy fume encore ! Malheureux prince, tourmenté par une femme cruelle, ambitieuse et impie, Charles, plein de fureur, s'écrie : « Eh ! bien, puis-

» que vous voulez la mort de l'amiral et des huguenots,
» tuez l'amiral et les huguenots ; donnez ordre promptement, tuez tous les huguenots de France, afin qu'il n'en demeure pas un seul qui m'en fasse un reproche après. » Un million de Français fut sacrifié!!! Charles, dans son délire, tire lui-même d'une fenêtre du Louvre sur les malheureux calvinistes qui fuyaient et traversaient la Seine à la nage pour gagner le faubourg Saint-Germain. Le ciel sembla l'en punir. Sa vie fut quatre fois attaquée par quatre conspirations vraies ou assez vraisemblables pour tenir son âme dans un état de perplexité plus accablant que l'attentat lui-même. Frappé d'une maladie mortelle, se voyant périr à la fleur de son âge, privé des consolations qui ne manquent pas aux plus malheureux, il n'éprouva qu'indifférence de la part de ses proches, complots dans sa propre cour, rébellion de ses peuples, peines d'esprit de toute espèce. Cependant, dit un de nos célèbres compatriotes dont le nom figure dans cette biographie, quel assemblage de contradictions dans ce Charles IX, hypocrite et violent, despotique et façonné à l'obéissance, défendant au parlement de se mêler des affaires politiques, et capable d'écouter la voix de L'hospital, qui lui parle des droits de la nation! Il déteste les Guises, et leur confie son autorité; il respecte Coligny comme un père, et consent à l'assassiner; jaloux de l'ascendant de sa mère, il obéit sans cesse, et ne se révolte qu'au bout de treize ans de servitude, pendant lesquels il ne laisse paraître que des accès de colère. Le commerce des lettres, l'amour des arts, ne peuvent dompter en lui un instinct de férocité, qui éclate enfin lorsque le moment est venu d'assouvir sa rage de sang. Alors sa fureur ne se contient plus, il tire sur ses propres sujets qui fuient la mort, il se promène au milieu des scènes de carnage, et va contempler à Montfaucon les restes mutilés de

l'amiral suspendu aux fourches patibulaires ! Voilà l'ouvrage des contempteurs d'un roi, et des leçons de Catherine de Médicis !

Parmi les hommes qui ont illustré ce siècle par leur génie et leur gloire, se présente Duplessis Mornay, l'un des meilleurs capitaines de France, le plus vertueux et le plus grand homme que le calvinisme ait produit. Que le village de Buihy, qui lui a donné naissance, s'honore du nom du confident, de l'ami de Henri IV ; sa mémoire est à jamais consacrée par la *Henriade* ! Après l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi, Philippe de Mornay quitta la France, parcourut les principaux royaumes de l'Europe, et vint servir de sa plume et de son épée le roi de Navarre, si chéri depuis sous le nom de Henri IV. Envoyé par son roi auprès d'Élisabeth, reine d'Angleterre, il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc signé, et ses négociations furent presque toujours couronnées d'un plein succès, parce qu'il avait fait une étude profonde de la politique et non de l'intrigue. Ami fidèle de son prince, il fit tout pour lui aplanir le chemin du trône ; mais lorsque Henri IV eut embrassé le christianisme, il lui en fit de sanglants reproches et quitta la cour.

Mornay était versé dans le latin, le grec et l'hébreu, ce qui était une rareté dans un gentilhomme. Son savoir, son courage et sa probité le rendirent l'âme du parti protestant, et le firent appeler le pape des huguenots. Mornay, né en 1549, mourut en 1623, dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seurre en Poitou,

Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

BUIHY, ce petit village à peine connu aujourd'hui, a produit un autre homme célèbre dans un genre différent. Pierre du Moulin y naquit en 1568. Il eut pour frère

Joachim du Moulin, d'une famille distinguée qui donna, l'an 1179, un grand-maître à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Pierre du Moulin enseigna la philosophie à Leyde et devint ministre à Charenton. Doué d'un esprit fécond, plein d'originalité et de finesse, il mania parfaitement la satire, se fit beaucoup de réputation, mais encore plus d'ennemis, sort réservé à ceux qui ne savent pas flatter. Sa plume mordante et pleine de sel a laissé plusieurs ouvrages devenus rares. *Le Capucin*, ou *l'Histoire de ces moines*, *l'Anatomie de la messe*, sont aujourd'hui très recherchés. Du Moulin, ami du duc de Bouillon, qu'il servit de tout son pouvoir, mourut à Sedan en 1658, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Son fils Pierre du Moulin hérita de son talent et de son génie. Il devint chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry; il y mourut en 1684. Cette famille, féconde en illustrations, a donné encore Louis et Cyrus du Moulin, frères du chanoine. Le premier se distingua comme médecin, l'autre comme ministre des calvinistes. Ils ont laissé plusieurs écrits.

A côté de ces notabilités vient se placer l'un des plus grands hommes que la France ait produits, Sully, duc de Béthune, né en 1559 à Rosny (1). C'est peu d'avoir été grand-maître de l'artillerie, pair et maréchal, prince souverain d'Enrichemont; Sully, grand homme d'état, a été ministre du roi et de la nation. Attaché à son prince dès sa plus tendre jeunesse, il mérita sa confiance et son amitié par la droiture de son âme, par ses services et sa fidélité. Soldat valeureux, il se signala par des actions de la plus rare bravoure, au siège de Marmande, à la bataille de Coutras, aux combats

(1) Dans ce même château qu'avait choisi pour retraite MADAME, duchesse de Berry, et qui, par souvenir de ce séjour tranquille, a pris sur la terre étrangère le nom de *Comtesse de Rosny*.

d'Arques et de Fosseuse, à la bataille d'Ivry, aux sièges de Paris, de Noyon, de Rouen, de Laon, de Montméliant. Dreux, La Fère, Amiens furent témoins de sa valeur et donnèrent un nouvel éclat à sa gloire. Habile diplomate, il montra dans toutes les occasions la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang-froid du philosophe et l'activité de l'homme de génie. Ministre des finances, il ne dilapida pas les trésors publics; avec 35 millions de revenus, il acquitta en dix ans 200 millions de dettes, et mit en réserve à la Bastille 30 millions comptant.

Probe, sage, actif, laborieux, économe, il fut estimé de son maître, mais il n'acheta pas ses faveurs par des flatteries. « Les seules vertus, les seules qualités qui manquaissent au Béarnais, la nature les avait données à Sully. Long-temps compagnons de guerre, de gloire et d'adversité, unis par une amitié héroïque, et plus tendre peut-être dans le prince que dans le sujet, ces deux grands hommes formaient ensemble le meilleur et le plus grand des rois. Aucun dessein ne devait être au-dessus de leur constance et de leur volonté. » Que le nom de Sully et de Henri IV vivent à jamais dans le cœur des hommes ! Leurs statues, placées naguère dans Paris à peu de distance l'une de l'autre, doivent être pour les rois comme pour les grands l'emblème de l'héroïsme, de la vertu et de la sagesse.

Dans ce même siècle, Rambouillet voit naître Claude d'Angennes, conseiller au parlement, ambassadeur auprès de Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, puis évêque de Noyon et du Mans. Ce ministre de l'église a laissé plusieurs écrits. La même famille nous offre Jacques d'Angennes, capitaine des gardes-du-corps sous les règnes de François I^{er}, Henri II, François II et Charles IX, lieutenant-général de leurs armées et gouverneur de Metz. Ce capitaine s'est distingué au siège de Saint-Quentin.

Poissy compte parmi ses illustrations Anne de Marquet, savante religieuse, qui, dans la solitude du cloître, cultiva avec succès les langues grecque et latine; on a d'elle un recueil de poésies fugitives dont Ronsard faisait beaucoup de cas. Odeau, autre religieuse du couvent de Poissy, a traduit du latin en français des sermons et des méditations de saint Bernard, abbé de Clairvaux, qu'elle a dédiés à sa prieure, madame de Gondi. Tels sont peut-être les seuls souvenirs qui se rattachent à un monastère autrefois célèbre, dans lequel se réfugiait la vertu, et qui aujourd'hui, devenu prison, est le réceptacle de tous les vices.

PONTOISE, l'une des villes de Seine-et-Oise les plus fécondes en hommes remarquables, paie aussi son tribut à ce siècle. Noël Taillepied, religieux de Saint-François, prédicateur, apprend qu'il a vécu en laissant plusieurs écrits, parmi lesquels une *Histoire des Druides*, une *Traduction des Vies de Luther, de Carlostad et de Pierre martyr*, une *Histoire des Antiquités de Rouen et de Pontoise*. André Duval, doyen de la faculté de théologie de Paris, supérieur-général des carmélites de France, transmet à l'avenir plusieurs ouvrages qu'il serait trop long de nommer. Guillaume Duval, son compatriote et son parent, docteur en médecine, devient professeur au collège royal, laisse une histoire médiocre de cet établissement, et un commentaire sur la philosophie d'Aristote. Parmi ses habiles jurisconsultes, Pontoise compte Jacques Rousset, dont le fils puîné, conseiller d'état, est devenu célèbre, du temps de la Fronde, par son emprisonnement, qui occasionna les barricades de Paris.

Sur la fin du seizième siècle, Pontoise vit naître Matthias Touzet, homme bien versé en langues, docte prédicateur, qui devint prieur d'Athis-sur-Orge; Jacques Lemercier, architecte des rois Louis XIII et Louis XIV.

MANTES réclame Olivier Enguerrand, qui embrassa le calvinisme et l'abjura.

Roissy, près Louvres, produit un graveur célèbre, **Aubin Olivier**.

Thibault Labbé naît à Saint-Cloud, et trace plusieurs vies des saints.

CERNAY donne naissance à **Daniel de Cernay**, capitaine distingué, mort le 2 juin 1573.

ERMON-MONTMORENCY à **Charles-Ernest Daniel**, alors seigneur de Cernay.

De **LA FERTÉ-ALEPS** sort un des plus fameux ligueurs de son temps, **Mathieu de Launoy**. Il présida les assemblées des Seize, qui condamnèrent en 1591 le célèbre **Barnald Brisson**.

Ce siècle voit briller **Madeleine de l'Aubespine**, femme de **Nicolas Neufville de Villeroy**, secrétaire d'état. Son esprit et ses grâces la rendirent un des ornemens de la cour de **Charles IX**, de **Henri III** et de **Henri IV**. **Ronsard** l'a célébrée. Elle mourut à Villeroy en 1596. On lui attribue une traduction des épîtres d'**Ovide**, et d'autres ouvrages en vers et en prose.

ÉTAMPES donne **François Gérard**, médecin de **Henri IV**.

PRESLES, **Raoul de Presles**, historien et poète, auteur d'une traduction de la Bible.

Ce siècle se ferme par un grand nom. **Molé**, cet illustre garde-des-sceaux, si ardent pour le bien public et la gloire de l'État, n'était pas de **Seine-et-Oise**; mais **Molé**, seigneur de **Champlatreux**, a droit à nos souvenirs comme il a droit à ceux de la postérité.



DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LA fureur des conquêtes s'est emparée des peuples et des rois. Le monde entier s'agite. Partout des victoires ou des désastres. La France voit luire de nouveaux jours, la civilisation a chassé la barbarie. L'horizon intellectuel brille de toutes parts. Le siècle de Louis XIV a paru. Tous les arts, tous les talents naissent à l'envi. Est-ce à la science du prince, aux influences morales de l'époque, ou aux efforts de la nature qu'il faut attribuer tant de génie? Quel cortège de talents, quelle cohorte de grands hommes signalent cette époque, et s'élèvent sans cesse de tous les points de la France! Chaque partie du royaume a concouru à grossir le faisceau des gloires, et l'histoire a dû s'étonner d'enregistrer tant de noms si fameux!

Seine-et-Oise paya aussi dans ce siècle son tribut d'illustrations. A Chevreuse, naquit en 1600 un écrivain distingué, Marin le Roi de Gomberville, l'un des quarante de l'Académie française; « Cet auteur, dit Fléchier, avait une raison droite et éclairée, un génie noble et élevé. » C'est à Gomberville, près de Port-Royal-des-Champs, qu'il régnait ses collègues et tous les savans de son siècle. C'est dans cette retraite solitaire qu'il a composé *Polexandre*, *la Cythérée*, *la Jeune Alcidiene*, et un grand nombre d'autres romans. Doué d'un esprit fécond et varié, il réussit dans plus d'un genre : historien, il a laissé un excellent discours sur les vertus et les vices de l'histoire,

avec un traité de l'origine des mœurs; des remarques sur la vie d'Alexandre Sévère; moraliste, une doctrine des mœurs; voyageur, une relation de la rivière des Amazones; poète, des poésies chrétiennes et spirituelles. Gomberville mourut à Paris, en 1674.

CHEVREUSE voit naître encore Antoine Bruneau, avocat, auteur d'un *Traité des Criées*, et Pierre Prudhomme, assez habile chirurgien.

CHAMPLAN, du canton de Longjumeau, donne naissance à René Michel, auteur d'un volume de poésies.

HOUDAN revendique Gui Patin, né le 31 août 1601. Sans fortune, il lutta contre elle. Il se fit correcteur d'imprimerie; son esprit et sa persévérance le firent sortir de sa médiocrité. Quelque temps après, il endossa la robe doctorale. Il mit à profit l'étendue de ses lumières : écrivain satirique plein de verve et de feu, il se fit connaître et rechercher du monde savant; enjoué, vif et spirituel dans sa conversation, il se fit ouvrir toutes les portes. Présidait-il une thèse de médecine? la foule accourt pour l'entendre; plein de science sans pédantisme, il amuse en instruisant. Il manie avec un égal succès la plume et le scalpel, et prouve dans ses lettres, pleines de délicatesse et de mordant, que l'homme ne peut faire preuve de talents divers que quand la nature l'en a réellement doué. Gui Patin avait, dit-on, le visage de Cicéron, et dans l'esprit la tournure de celui de Rabelais. Il mourut en 1672, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. Il a laissé le *Médecin et l'Apothicaire charitables*, et des notes sur le *Traité de la Peste* de Nicolas Allain. Ses fils, Robert et Charles Patin, furent habiles médecins.

En 1604, naît dans le Vexin français Louis Abelli, évêque de Rhodéz, auteur de plusieurs ouvrages, parmi les-

quels on en remarque un, intitulé *Medulla theologica*, qui lui a fait donner par Boileau le titre de moelleux Abelli.

En 1615, Rambouillet voit paraître Antoine de la Sablière. Ses madrigaux, remarquables par la finesse des pensées, la délicate naïveté du style et le naturel des images, l'ont placé au premier rang parmi les écrivains qui se sont fait connaître par ces petits poèmes. Madame de la Sablière a laissé aussi quelques Pensées, qui font suite à celles de La Rochefoucault. Elle réunissait chez elle tous les beaux-esprits de son siècle; La Fontaine trouva pendant vingt ans dans sa maison une hospitalité paisible : aussi ses vers lui ont-ils donné l'immortalité.

A côté de La Sablière vient prendre place Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet. Le souvenir de Rambouillet sera toujours cher aux lettres : c'est dans l'hôtel de ce nom, à Paris, que se donnaient rendez-vous les poètes, les écrivains, les princes et les rois; les femmes y apprenaient à goûter la saine littérature; la jeunesse s'y formait à des manières aimables et gracieuses; les étrangers y admiraient la délicatesse et la vivacité française. Madame et mademoiselle de Rambouillet firent de leur hôtel le sanctuaire de la galanterie, de la science, de la politesse et de l'esprit.

Une action héroïque sera toujours attachée au nom de mademoiselle de Rambouillet. Un de ses frères fut atteint de la peste qui désolait la capitale du royaume, et qui, après s'être répandue sur la classe malheureuse, porta ses ravages jusque dans le palais des grands. Alarmée du sort de son frère, elle donne un exemple touchant de son courage et de sa tendresse : elle fait le sacrifice de sa jeunesse et de sa beauté; elle se renferme dans la chambre du pestiféré; seule, au milieu d'un air empesté, elle environne son frère des plus tendres soins; plusieurs domestiques

succombent au mal contagieux, et la mort seule de celui qu'elle voulait sauver peut arrêter son zèle magnanime et sa tendre charité.

En 1615, un jésuite célèbre, l'un des meilleurs poètes de son ordre, Gabriel Cossart, vient honorer Pontoise, sa ville natale. Après avoir professé la rhétorique avec succès, il s'appliqua à l'étude des conciles; il continua seul la grande collection qui parut en 1672, en dix-huit volumes. Cossart mourut à Paris en 1674. Les poètes Huet et Santeuil ont environné son nom de regrets. Vers le même temps et dans la même ville, paraît Jean Deslyons, docteur en Sorbonne, doyen de Senlis. Passionné pour les anciens usages de l'église, il publia un *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris*; une *Réponse à l'apologie du banquet des Rois*; un *Traité contre le paganisme du Roi-roi*.

PONTOISE, riche en hommes de lettres et en gens d'église, compte aussi Gui Bretonneau, chanoine de Saint-Laurent de Plancy, auteur d'une histoire généalogique des Briconnet et de l'origine du vicariat; André Chevillier, savant docteur et bibliothécaire de la Sorbonne; on a de lui une *Origine de l'imprimerie*, une *Dissertation sur le concile de Calcédoine*, etc. Sa bienfaisance était égale à son mérite: il se dépouilla pour revêtir les pauvres, et vendit souvent ses livres pour les assister.

MAGNY, près Pontoise, donne naissance à un peintre célèbre, Jean-Baptiste Santerre. Son dessin était correct, élégant, ses expressions étaient naïves, prises dans la nature, son coloris brillant. Ses ouvrages, qu'on voit encore dans plusieurs monumens, lui ont fait prendre rang parmi les meilleurs peintres français. On peut admirer à Versailles une Sainte Thérèse percée d'une flèche; la peinture

a rassemblé sur ses traits tous les dons que la nature sait prodiguer, tout ce qui frappe dans la beauté, tout ce qui touche dans la douceur et la modestie. On a de Santerre des tableaux de chevalet admirables, d'un coloris naturel et tendre. On estime beaucoup ses Liseuses, sa Dessineuse à la chandelle, la Voilée, la Coupeuse de choux, la Tireuse de rideaux, la Chanteuse, la Pélerine, les Curieuses, etc. Son tableau d'Adam et Eve, et sa Suzanne qui est au Musée, sont deux des plus beaux qu'il y ait en Europe; la position de nos premiers pères est sublime. Magny doit s'honorer du nom de ce peintre, et ne doit pas l'oublier.

LUZARCHES réclame David de la Corbinière, prévôt des chirurgiens de Paris, mort le 20 novembre 1635, et Tardif, ingénieur, maréchal-de-camp des armées.

VIGNY s'enorgueillit de la naissance de Sébastien Vaillant. D'organiste il devint chirurgien, et secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Profondément versé dans la science de Linnée, Vaillant fut nommé professeur de botanique, et, peu de temps après, membre de l'académie des sciences. Directeur du Jardin des Plantes, il l'enrichit bientôt de végétaux inconnus jusqu'alors dans nos climats. Ce savant a laissé d'excellentes remarques sur la méthode de Tournefort, un beau discours sur la structure des fleurs et sur l'usage de leurs différentes parties, une Flore des plantes qui se trouvent aux environs de Paris.

ÉTAMPES a donné le jour à Nicolas Legendre, sculpteur habile, qui a décoré de plusieurs beaux morceaux l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet de Paris; et à Jacques Hollier, médecin distingué, auteur de plusieurs écrits estimés de De Thou, son ami. C'est Hollier qui forma le célèbre Louis Duret.

Nicolas Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, se fait un nom dans le dix-septième siècle par la hardiesse de ses prédications et par son zèle pour les conversions. C'est de lui que Boileau a dit :

« Et laissez à Feuillet réformer l'univers. »

Parmi ses conversions, celle qui fit le plus de bruit fut celle de Chanteau, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état ; Feuillet en a publié l'histoire. Il a laissé plusieurs lettres, une harangue à la reine d'Espagne, une oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

Étienne Fourmont, né à Herblay, était encore au collège lorsqu'il fit paraître ses *Racines de la langue latine en vers français*. Doué de la plus heureuse mémoire, il connaissait le grec, l'hébreu, le chinois, le persan, le syriaque et l'arabe. Parmi ses nombreuses productions, on remarque ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples jusqu'au temps de Cyrus*, et sa *Grammaire chinoise*. Il a enrichi les Mémoires de l'académie des inscriptions, dont il était membre, ainsi que de la société royale de Londres et de Berlin, d'une foule de dissertations. Son frère Michel Fourmont était professeur de syriaque au collège royal en 1746; il se fit également remarquer par ses laborieuses recherches sur les langues orientales, ainsi que leur neveu Claude-Louis Fourmont.

De Gonesse est sorti Nicolas de Boessière, qui, de chirurgien des armées, se fit reclus du Mont-Valérien, et y mourut le 10 mai 1669.

De Goussainville, Nicolas Guérin, docteur en Sorbonne.

MONTMORENCY, célèbre par sa vallée et par les grands

qui l'ont habitée, fournit un des écrivains qui ont le plus travaillé l'histoire de France, Jean Le Laboureur. Gentilhomme-servant de Louis XIV, il pénétra facilement dans toutes les archives du royaume, et se livra avec ardeur aux recherches historiques. Après avoir accompagné la maréchale de Guébriant dans son ambassade en Pologne, où elle suivit Marie de Gonzague, fiancée à Wladislas VII, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu du prieuré de Juigné. Ses travaux le firent nommer commandeur de Saint-Michel. Le Laboureur a publié une foule d'ouvrages, parmi lesquels un *Tableau généalogique des seize quartiers de nos rois*; mais il nous est impossible de les rappeler tous dans cette esquisse historique.

Louis Le Laboureur, son frère, né dans la même ville, fut un poète très médiocre. Il remplaça son père dans la charge de bailli de ce duché, et sut mériter l'estime de tout le monde par la générosité de ses sentimens. Le Laboureur a tracé un poème héroïque sur Charlemagne; il en offrit la dédicace au prince de Condé, qui, après en avoir lu quelques pages, donna le livre à Pacolet, son valet-de-chambre, à qui il renvoyait ordinairement les ouvrages ennuyeux. C'est ce trait que Boileau a eu en vue dans les derniers vers de sa neuvième épître :

- « Mais malheur au poète insipide, odieux,
- » Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux ! »

Il est évident qu'*odieux* n'est que pour la rime, car Boileau ne regardait pas comme haïssable l'honnête homme qui fait mal les vers.

La musique réclame Nicolas Bernier, né à Mantes. Célèbre dans son art, il a composé un grand nombre de motets et plusieurs livres de cantates. Robert Pitron,

inspecteur-général des ponts-et-chaussées de France ; Antoine-Germain Guyot, qui s'est fait un nom par son *Traité des Fiefs* et ses écrits sur les matières féodales ; Jean-Baptiste Carsilier, avocat et poète, et Pierre Brebiette, graveur à l'eau-forte, naquirent dans la même ville. On a de ce dernier des Bacchanales, des Jeux d'enfans, plusieurs gravures des tableaux de Paul Véronèse, de Raphaël, d'André *del Sarte* ; son pinceau n'égalait pas son burin.

CROSNE, petit village, présente avec orgueil à la postérité un homme digne à lui seul d'illustrer tout un siècle, le père de la satire, le réformateur de la poésie française, l'ennemi du mauvais goût, le prince du Parnasse. Nicolas Boileau-Despréaux y vint au monde le 1^{er} novembre 1636. Toujours élégant, toujours pur et correct, toujours spirituel, malin et sévère, il a fustigé le ridicule, poursuivi les travers de son siècle ; il fut poète à force de goût. Son nom doit vivre aussi long-temps que les hommes admireront les conceptions classiques, et sa poésie, type du naturel, traverser les âges sans vieillir.

A côté de Boileau se place le monarque qu'il accabla de flatteries, Louis XIV, né à Saint-Germain-en-Laye, le 5 septembre 1638. Une victoire mémorable, remportée par le duc d'Enghien sur les Espagnols, qu'il ensevelit pour son coup d'essai dans les plaines de Rocroi, honora les funérailles de son prédécesseur, et vint signaler un règne qui fut le plus long et le plus éclatant de la monarchie. Cette première victoire, remportée par un général de vingt ans, fut le signal de nouvelles conquêtes. A l'apparition de Louis XIV, la France voit éclore une ère nouvelle. Un grand ministre, Colbert, fait fleurir le commerce, établit des manufactures, donne à la marine et aux arts une vie inconnue jusqu'alors, et remonte les finances qu'un long brigandage a dévastées. La France,

tranquille au-dedans, forte au-dehors, voit la justice et l'abondance régner par la sagesse du prince; partout l'activité et le bonheur : des Gobelins sortent ces magnifiques tapisseries qui, par la pureté du dessin et par le brillant du coloris, le disputent aux tableaux des plus grands maîtres; Sèvres offre au monde entier ses superbes porcelaines, supérieures à celles de la Chine par l'élégance des figures, par leur délicatesse, leur finesse et leur éclat; Lyon présente à toute l'Europe ses étoffes d'or, d'argent et de soie; Saint-Gobin donne à la France et à l'étranger des glaces qui, par leur grandeur et leur solidité, font oublier celles de Venise. Partout naissent l'industrie et le travail, partout le monarque laisse des traces de son règne: ici c'est le canal de Languedoc réunissant l'Océan à la Méditerranée; là ce sont des ports creusés et ouverts aux pavillons des nations; d'un côté l'on voit s'élever l'Hôtel des Invalides, d'un autre l'Observatoire, le Jardin des Plantes, la façade du Louvre, le gigantesque château de Versailles, les gracieux châteaux de Trianon, Clagny et Marly; partout, dans Paris, des corps-de-garde, des halles, des hôpitaux ou des lieux ouverts à l'infortune; la discipline rétablie dans l'armée, l'ordre dans la police. Les savans, appelés de tous les points de l'Europe, reçoivent des récompenses ou des pensions des mains du monarque.

Soldat heureux, il força presque toujours ses ennemis à mettre bas les armes. Pourquoi faut-il que l'histoire ait à lui reprocher de grandes fautes? Pourquoi fut-il si despote et si superbe? Malgré tous les malheurs attachés à son règne, Louis XIV fut justement surnommé grand par tous les peuples. Il mourut à Versailles le 1^{er} septembre 1715, après un règne de soixante-douze ans. Il dit au dauphin, dans cette même chambre qu'on voit déserte aujourd'hui : « Mon fils, je vous laisse un grand royaume à gouverner ; • je vous recommande surtout de travailler autant que

» vous pourrez à diminuer les maux , à augmenter les
 » biens de vos sujets , et , pour cet effet , je vous demande
 » avec instance de conserver toujours précieusement la
 » paix avec vos voisins , comme la source des plus grands
 » biens , et d'éviter soigneusement la guerre , comme la
 » source des plus grands maux. » Ce prince a été noble-
 ment loué par l'abbé Maury : il eut , dit-il , à la tête de ses
 armées, Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui ,
 Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars; Château-
 Renaud , Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin comman-
 daient ses escadres; Colbert, Louvois, Torcy étaient ap-
 pelés à ses conseils; Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui
 annonçaient ses devoirs; son premier sénat avait Molé,
 Lamoignon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour or-
 ganes; Vauban fortifiait ses citadelles; Riquet creusait ses
 canaux; Perrault et Mansard construisaient ses palais;
 Puget, Girardon, Le Pousin, Le Sueur et Lebrun les
 embellissaient; Le Nôtre dessinait ses jardins; Corneille,
 Racine, Molière, Quinault éclairaient sa raison et amu-
 saient ses loisirs; Montausier, Bossuet, Beauvillers, Féne-
 lon, Huet, Fléchier, Fleury élevaient ses enfans. C'est
 avec cet auguste cortège de génies immortels que Louis XIV,
 appuyé sur tous ces grands hommes, qu'il sut mettre et
 conserver à leur place, se présente aux regards de la pos-
 térité.

Son frère unique, Philippe de France, duc d'Orléans,
 de Chartres, de Nemours, de Valois, etc., naquit aussi à
 Saint-Germain-en-Laye en 1640. Il porta le titre de duc
 d'Anjou jusqu'en 1661, époque à laquelle il prit celui de
 duc d'Orléans. Il épousa Henriette d'Angleterre. Il com-
 battit souvent aux côtés de son frère, l'accompagna dans
 ses campagnes de Flandre et de Hollande, assiégea Saint-
 Omer, et battit le prince d'Orange à Mont-Cassel. Ce
 prince, qui s'habillait quelquefois en femme, combattit

souvent en vaillant soldat. Il mourut d'apoplexie à Saint-Cloud en 1701. On le dit auteur d'une traduction de Florus.

Jean-Baptiste de Fiennes, de Saint-Germain-en Laye, premier drogman du consulat d'Alexandrie d'Égypte, après avoir rendu divers services, obtint la chaire de professeur d'arabe au collège de France. Il fut chargé d'accompagner Dussaux dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, et quelques années après il conclut avec Tripoli un traité de paix avantageux à son pays. Son fils, Jean-Baptiste Helin de Fiennes, naquit dans la même ville que son père, et se distingua dans la même carrière. Après dix années consacrées à l'étude de l'arabe, du persan et du turc, cet orientaliste revint en France occuper une chaire d'arabe au collège de France.

Dans ce siècle, Poissy donne Nicolas Mercier, auteur d'un *Manuel des grammairiens* et d'un *Traité de l'Épigramme*. Il laisse aussi une édition des *Colloques d'Érasme*.

Simon Faroul, de Mantes, doyen de cette ville, fait paraître en 1633 un *Traité sur la dignité des rois de France et la vertu qui leur a été attribuée de guérir les écrouelles*.

Un poète aimable, élève de Chapelle, véritable disciple d'Épicure, Guillaume Amfrye de Chaulieu, signale son apparition sur le Parnasse par une poésie pleine d'inspirations anacréontiques. Comme son maître, il laisse conduire son pinceau par les grâces, et s'abandonne à une volupté délicate; comme le poète grec, il savoure les charmes de la raison et de l'amour. Doué d'une humeur heureuse et facile et de la gaîté la plus originale, il obtint trente mille livres de rente des ducs de Vendôme; Chaulieu sut les dépenser. Son appartement du Temple fut ou-

vert à tous les gens de lettres, qu'il charmaient par son enjouement et par les qualités de son cœur. Cet heureux vieillard aima jusqu'au dernier soupir : à quatre-vingts ans, quoique aveugle, il adorait mademoiselle de Launai, depuis madame de Staal. Chaulieu était de Fontenay. Nous n'avons guère dans notre langue de poésies plus originales, plus fraîches et de meilleur goût. Horace et Anacréon sont les deux poètes avec lesquels Chaulieu a le plus de ressemblance : il a la délicatesse de l'un et la raison aimable de l'autre.

NOISY-LE-GRAND voit naître Nicolas de la Mare. Infatigable écrivain, il laisse un *Traité de police*, plein d'immenses recherches.

DOURDAN s'honore de la naissance de Jean de La Bruyère. Quelle plume pourrait rehausser la gloire de ce grand homme? Né en 1639, il devint trésorier de France et maître d'histoire du duc de Bourgogne; en 1687, La Bruyère publia ses *Caractères*; l'académie française lui ouvrit ses portes en 1693, et il mourut à Versailles en 1696. C'est à ce philosophe que nous devons l'ouvrage le plus profond qui existe dans aucune langue. Ses *Caractères* ont porté son nom dans toute l'Europe. Quel écrivain sut mieux saper les travers et les ridicules de son siècle, et quel moraliste eut une touche plus délicate, plus fine et plus énergique? Observateur judicieux du monde, peintre fidèle des hommes, il les a rendus avec le pinceau de l'écrivain de génie. La Bruyère fréquenta les salons et alla long-temps à l'école de la société; personne n'a mieux mis le cœur humain à découvert, personne n'a mieux observé les nuances humaines, et, comme il le dit lui-même, il consuma sa vie à observer les hommes, et usa ses esprits à démêler les vices et les ridicules. Quelles utiles le-

cons n'a-t-il pas laissées dans ses portraits ! Mettant le vice en présence de la vertu , il le force à rougir et à se corriger ; parcourant toutes les classes de la société, tous les états, tous les rangs et toutes les conditions, il donne toujours d'excellens préceptes, et dans les ressources qu'il trouve dans son génie pour varier à l'infini les couleurs et l'expression de ses tableaux, il est toujours vrai, naturel, original. Molière et La Bruyère ont corrigé plus de ridicules et mis plus de bienséance dans le monde que tous les moralistes anciens et modernes.

Chaque contrée offre tour-à-tour ses notabilités. Corbeil présente Jean de la Barre, prévôt de sa ville pendant dix-sept ans; il rassembla à loisir ses recherches sur les antiquités de Corbeil, et a longuement décrit l'histoire des comtes du pays. Jacques Bourgoïn fonde le collège de Corbeil, et laisse en mourant tous ses biens aux pauvres.

MARLY - LA - VILLE, Fiacre Augustin, déchaussé, né en 1669.

LOUVRES, Pierre-Nicolas Bonamy, bibliothécaire de la ville de Paris, historiographe, membre de l'académie des inscriptions; il a enrichi les mémoires de cette compagnie de plusieurs dissertations.

MEULAN, qui fut témoin de plusieurs combats sanglans, livre un bénédictin à la congrégation de Saint-Maur, Jacques Bouillaud, auteur d'une bonne édition du Martyrologe d'Usnard et d'une histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; il était né en 1669. Cette ville donne à l'académie des sciences Étienne-Simon Gamaches, auteur de plusieurs écrits qui méritent d'être rappelés : *l'Astronomie physique, ou Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*; un *Système du*

cœur, sous le nom de Clarigny ; *les Agrémens du langage*, qu'un homme d'esprit appelait le dictionnaire des pensées fines.

Philippe, petit-fils de France, duc d'Orléans, naît à Saint-Cloud le 2 août 1674. Le lendemain même de la mort de Louis - le - Grand, il obtint la régence, et détruisit bientôt par sa conduite les propos calomnieux répandus contre lui. Avant de tenir les rênes de l'administration, le prince s'était déjà distingué au combat de Stinkerque, à la bataille de Nerwinde. Maître du trône, il oublia les injures qu'il avait reçues ; il rendit la liberté aux jansénistes enfermés par ordre de Le Tellier ; il éloigna ce prêtre fougueux qui avait torturé la vieillesse de Louis XIV ; il appela dans ses conseils les Joly de Fleury, les d'Aguesseau, les Noailles, et confia au sage Fleury l'éducation de Louis XV. Loin d'accabler le peuple d'impôts, il modéra les tailles, diminua l'armée, ordonna des économies, et à ces bienfaits il ajouta la suppression des tributs militaires que Louvois avait établis. Il eût rendu encore l'état plus florissant, s'il eût eu le courage d'imposer la noblesse et le clergé. Sa régence fut paisible à deux événemens près : la conspiration tramée contre lui par des princes français et par l'Espagnol Cellamare, et le fameux système de Law, auteur de la ruine de la France. Ce prince traversa habilement les projets d'Albéroni, et mit la plus fatale obstination à rejeter toutes les lumières qu'on lui présentait pour arrêter les projets d'un fripon qui bouleversa toutes les fortunes du pays. On peut lui reprocher aussi d'avoir choisi pour ministre celui qui souilla le conseil, la pourpre romaine et le siège de Fénelon, l'infâme Dubois, entremetteur vénal d'une alliance honteuse et funeste avec l'Angleterre. Malgré son penchant aux plaisirs, ce prince était grand politique, spirituel, savant ; il s'occupait constamment des arts et

des sciences, et accordait sa protection et des récompenses à ceux qui s'y distinguaient. Il mourut à Versailles le 2 décembre 1723.

En 1682 naquit à Versailles l'enfant du fils aîné de Louis XIV, Louis, dauphin, duc de Bourgogne. Quel prince ! Le souvenir de ses vertus est encore tout vivant parmi nous ! Que n'a-t-il succédé à son grand-père ! il eût séché les pleurs de la France, et tous ses maux eussent été réparés ! Que de regrets sa mort n'a-t-elle pas laissés ! Comme il avait devancé son siècle ! Quel bonheur il réservait à sa patrie ! Élève de Fénelon et de Beauvilliers, il devint par leurs soins le prince le plus accompli de son époque. « Victorieux, comme Socrate, de ses penchans et de son caractère, censeur respectueux mais sévère des exemples de son aïeul, il voulait unir le prince, le peuple et l'armée par un faisceau d'institutions généreuses. La première des nécessités lui paraissait être de rendre à la nation abattue ses antiques assemblées et ses justes privilèges ; il n'avait d'autre ambition que celle de rétablir la liberté publique et le respect de la morale, en nous assurant la jouissance d'une paix honorable. Hélas ! toutes les espérances que les vertus du prince avaient données étaient ensevelies avec lui dans la tombe. Philippe d'Orléans occupa la place du duc de Bourgogne. » Ce jeune prince, général de l'armée d'Allemagne en 1701, et généralissime de celle de Flandre en 1702, s'était signalé dans plusieurs campagnes par son activité et son courage. Il mourut à Marly le 18 février 1712, à l'âge de trente ans. Six jours auparavant, venait d'expirer la princesse de Bavière son épouse. Leurs corps trouvèrent le même jour les mêmes funérailles à Saint-Denis.

En 1683, Versailles donna le jour à Philippe V, duc d'Anjou. Appelé à la couronne d'Espagne en octobre 1700, par le testament de Charles II son grand oncle, Philippe,

déclaré roi d'Espagne, fit son entrée solennelle à Madrid le 14 avril 1701. Les malheurs de la France atteignirent Philippe V; et Louis XIV, malgré toute sa puissance, fut forcé d'abandonner ce monarque; mais Philippe V prit la résolution de passer en Amérique pour y régner, plutôt que de se désister de ses droits au royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe est peut-être le plus beau trait de sa vie; cet acte de courage lui aplanit bientôt le chemin du trône d'Espagne. La bataille de Villa-Viciosa, à laquelle prit part le duc de Vendôme et qu'avait suscitée la cour de France, le remplaça sur le trône qu'il avait occupé. En 1717, il s'empara de l'île de Sardaigne, et du royaume de Naples l'année suivante. Philippe abdiqua sa couronne en 1724, en faveur de Louis, son fils aîné; mais ce jeune prince ayant succombé à la petite-vérole la même année, Philippe se vit forcé de reprendre les rênes de l'empire. Il mourut le 12 juillet 1746, à soixante-trois ans.

Versailles, cité jadis florissante, aujourd'hui déserte et silencieuse, voit naître, le 18 août 1692, Louis-Heuri, duc de Bourbon d'Enghien. Il fut surintendant de l'éducation de Louis XV, et premier ministre d'état après la mort du duc d'Orléans. Il mourut à Chantilly, à l'âge de quarante-huit ans. Quoique généreux et ami des lettres, il se laissa dominer par les grands, et son court ministère fut livré à des financiers qui proposèrent des taxes odieuses qui irritèrent à la-fois le peuple et la noblesse. Un édit d'intolérance contre les protestans, plusieurs émeutes, une disette factice, un de ces lits de justice si abhorrés des Français, voilà ce qui se passa pendant son séjour dans l'administration.

Dans ce même siècle, des notabilités d'un autre genre apparaissent encore à Versailles. Jean-Colin de Blamont, chevalier de Saint-Michel, surintendant de la musique du

roi ; il a laissé *les Fêtes grecques et romaines*, *Didon*, et d'autres gracieuses compositions. Alexandre Tanevot, premier commis des finances ; il sut associer les muses aux occupations de son état. Parmi ses différens ouvrages imprimés en 1766 en trois volumes, se trouvent les tragédies de *Séthos* et d'*Adam et Eve*.

A côté de ce financier-poète se place Michel Guyot de Merville, plus connu dans la littérature par des productions dramatiques qui ont été applaudies sur les théâtres français et italien. Parmi les nombreuses pièces de théâtre sorties de sa plume, *les Mascarades amoureuse*, *les Époux réunis*, *le Consentement forcé*, *l'Apparence trompeuse*, *la Coquette punie*, etc., sont celles qui doivent protéger son nom contre l'oubli. Le sort de Guyot de Merville ne fut pas heureux. Consumé de chagrins, on dit qu'il se retira en Suisse et qu'il se noya dans le lac de Genève. Il avait été poursuivi par d'avares créanciers ; il ne leur échappa qu'en se donnant la mort. Versailles le compte avec orgueil parmi ses écrivains dramatiques.

Cette ville a fourni encore à l'académie royale de peinture un peintre d'histoire, Hyacinthe Colin de Vermont, mort à Paris ; et à l'armée, Anne-Jules de Noailles, duc, pair et maréchal de France. Il commanda dans le Roussillon et la Catalogne, il gagna la bataille du Ther, prit les villes de Palamos et de Gironne.

Louis Barbier, plus connu sous le nom d'abbé de la Rivière, naquit dans ce siècle à Montfort-l'Amaury. Professeur au collège du Plessis, aumônier de Gaston, duc d'Orléans, évêque de Langres, il aimait mieux lire Rabelais que son bréviaire.

En 1694, Méré, près Montfort-l'Amaury, donne naissance à un chirurgien qui, en raison de sa renommée, ne mérite pas une simple mention dans cet aperçu. François Quesnay à seize ans ne savait pas lire ; il ne s'était occupé

que des travaux rustiques dont le chargeaient ses parens ; mais la nature lui avait donné un bon esprit d'observation et assez de tact pour pouvoir combiner ses idées. Un livre fut la source de son bonheur : *la Maison rustique* s'offrit à ses yeux, et le désir de savoir si ses vues s'approchaient de celles de l'auteur de l'ouvrage, lui fit apprendre à lire presque sans maîtres. Les pratiques des anciens développées dans ce livre lui donnèrent l'idée du grec et du latin ; il eut recours au chirurgien du village d'Ecquevilly, et quelque temps suffit pour lui rendre ces deux langues familières. Le chirurgien l'entretint souvent de son art ; à l'aide de quelques ouvrages, Quesnay développa quelques-unes de ses idées, et composa même plusieurs cahiers d'observations. Le chirurgien d'Ecquevilly sollicita une place au collège de Saint-Côme ; il ne se fit pas de scrupule de présenter les cahiers de son élève comme les siens : il fut admis. Quesnay, encouragé par cet événement, vint finir ses études à Paris ; il prit le titre de maître en chirurgie, et alla s'établir à Mantes. La Peyronie, premier chirurgien du roi, lui fit quitter cette ville, et le fit nommer secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie. Cette faveur fut bientôt justifiée par la publication du premier volume des mémoires de cette société savante, à la tête duquel Quesnay mit une préface qui fut regardée comme un chef-d'œuvre.

Quesnay, médecin de Louis XV, qui l'aima beaucoup, ne perdit jamais de vue le sort des habitans des campagnes. Le désir ardent de l'améliorer lui dicta dans l'Encyclopédie les articles *Gravier*, *Fumiers*, etc., et une foule de mémoires et d'articles qui ont été insérés dans des journaux de physique, d'agriculture, et dans les Ephémérides ; mais tels ne sont pas les seuls titres de Quesnay à la postérité : on a de lui *Quatre dissertations sur les plaies de la tête et l'emploi du trépan* ; un *Essai physique sur l'économie animale, avec l'art de guérir par la saignée*, Paris,

1736 et 1743, 3 vol. in-12. Cet ouvrage n'est cependant pas sans défauts ; l'auteur s'abandonne souvent à des hypothèses. Il a publié aussi l'histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France, un traité de la suppuration, un traité de la gangrène, et une foule d'autres ouvrages, la plupart estimés. Ses *Économies royales de Sully* ont fait grand bruit : aussi les économistes le regardent-ils comme leur chef, et l'on ne peut nier que les sociétés modernes ne lui doivent une juste reconnaissance. « Il faut bien, disait-il à ses amis, avoir quelques maux dans sa vieillesse : les uns ont la pierre, d'autres sont paralytiques, aveugles, sourds ; eh ! bien, moi j'ai la goutte. » Sentant approcher sa dernière heure, il dit à son domestique qui versait des pleurs : « Console-toi, je n'étais pas né pour ne pas mourir. Regarde ce portrait ; lis au bas la date de ma naissance : juge si je n'ai pas assez vécu. » Quesnay mourut le 18 décembre 1774. Grandjean de Fouchy, Mirabeau, le comte d'Albon, ont fait son éloge historique.

Jean-François de Pons vient enfin fermer le dix-septième siècle. Il naquit à Marly. On a de lui plusieurs dissertations sur les langues. Son amitié pour De la Mothe le porta à prôner l'*Illiade* de cet auteur : ce n'était pas faire preuve de goût.



DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Versailles, dans ce siècle, voit naître encore des hommes dignes des regards de l'avenir. En 1701, Jacques Bailly, peintre et garde des tableaux du roi. Passionné pour le théâtre, il composa plusieurs pièces qui furent représentées avec succès. Parmi ses ouvrages on compte *l'Accident imprévu*, comédie; *Armide*, *Momus censeur des théâtres*, *les Victoires de l'Amour*, ballets. Il a laissé aussi plusieurs morceaux de poésie. Cet écrivain était le père du fameux Jean-Sylvain Bailly, maire de Paris, qui porta, comme tant d'autres illustres et infortunées victimes, sa tête sur l'échafaud révolutionnaire; cependant il n'avait cessé d'être homme de bien. Un mois avant de succomber, appelé en témoignage dans le procès de Marie-Antoinette, il avait eu le courage de déclarer hautement que cette reine était innocente de toutes les horreurs qu'on lui imputait; il s'était élevé avec force contre les calomnies énoncées dans l'acte d'accusation. Mais, hélas! la destruction était alors une fête; nous étions arrivés à cette époque de la révolution où l'anarchie avait écrasé la liberté, où les lois et les mœurs étaient imprégnées de sang. Il n'y avait plus dans l'intérieur de la France ni raison, ni sécurité, ni justice; cependant il y avait encore de l'honneur aux armées, de la gloire aux frontières, de l'humanité sur les champs de bataille. Lorsque la fatale charrette qui conduisait l'infortuné Bailly à

l'échafaud passa, une populace en guenilles s'écria avec férocité : « Ah ! le voilà ! le voilà !... Ah ! ça ira ! ça ira !... » Par ici ! par ici ! Vive la nation ! à bas les riches, les aristocrates ! » Quel contraste avec la révolution de juillet 1830 ! Au milieu des plus horribles vociférations, Bailly était calme ; on eût dit en le voyant une belle statue du Christ. Comme il descendait de la charrette pour monter à l'échafaud, ses membres, affaiblis par l'âge et mouillés par une pluie glaciale, s'agitèrent malgré lui. « Tu trembles, Bailly ? lui dit le bourreau. — C'est de » froid, mon ami. » Tels furent les derniers mots que prononça cette illustre victime, qui avait été l'idole du peuple.

Le 4 août 1703, vit le jour à Versailles Louis d'Orléans, premier prince du sang, fils de Philippe d'Orléans, régent, et de Marie-Françoise de Bourbon. Après la mort de son père, il épousa en 1724 Augusta-Marie de Bade, qui lui donna un fils en 1725. Cette princesse, douée des plus rares qualités, ne parut en France que pour y laisser des regrets ; elle mourut en 1726. Le duc d'Orléans, sentant bientôt la vanité des grandeurs, témoin de l'instabilité des choses d'ici-bas, s'abandonna à une charité immense, à l'étude, et dans le silence de sa retraite il ne songea constamment qu'à l'amélioration du bien public. Les malheureux de tout âge, de toute condition et de toute secte étaient certains de trouver des ressources dans ses libéralités. Plein de sentimens philanthropiques, il créa pour l'instruction de la jeunesse des écoles de charité, un collège à Versailles ; il fonda une chaire en Sorbonne pour l'explication du texte hébreu des Écritures saintes ; il fit ouvrir à Orléans des établissemens destinés à l'instruction des sages-femmes. Son grand amour de l'humanité le porta à encourager ceux qui pouvaient perfectionner la médecine, ou qui découvraient quelques nouveaux remèdes. Le sort des malheureux atteints de la pierre le

toucha vivement ; il fit bâtir un hôpital où des chirurgiens habiles taillaient les calculeux. Ce prince éclairé encouragea les arts et les sciences. Les agriculteurs et les manufacturiers furent particulièrement récompensés par lui. Environné des grandeurs et des pompes du trône, il cultiva avec succès la géographie, l'histoire, la botanique, la chimie, la physique, la peinture ; possédant la plus heureuse mémoire, on l'entendit souvent citer en hébreu ou en grec les textes de l'Écriture. Ce prince, qui semble avoir transmis ses talens et ses vertus à son petit-fils, a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels une traduction littérale des Psaumes faite sur l'hébreu, des paraphrases et des commentaires sur une partie de l'Ancien Testament. Il mourut le 4 février 1751, à l'âge de quarante huit ans et six mois.

En 1703, Versailles vit paraître Paul d'Albert de Luynes, cardinal et archevêque de Sens. Il était arrière-petit-fils d'Albert, duc de Luynes, pair de France, fils unique du connétable, et second fils d'Honoré, duc de Chevreuse-Montfort, tué en 1704. Membre de l'académie française en 1744, il eut Florian pour successeur. Son goût pour l'astronomie lui fit faire plusieurs observations qui ont été consignées dans les mémoires de l'académie des sciences de 1761 à 1772 ; il fit paraître aussi un opuscule sur le mouvement du vif-argent dans les baromètres dont les tubes sont de diamètre différent et chargés par diverses méthodes. Son nom et ses ouvrages lui ouvrirent aussi les portes de l'académie des sciences en 1755. Ce cardinal mourut à Paris, le 21 janvier 1788.

Le 15 février 1710, Versailles vit naître Louis XV. A l'exemple de son aïeul, il promit de combattre et de régner par lui-même. A peine monté sur le trône, la confiance renaît ; il remporte d'éclatantes victoires, et, devenu un moment l'idole des Français, il reçoit le nom

de *Bien-Aimé*. La bataille de Fontenoy, les belles paroles du monarque prononcées sur le champ de bataille, excitent un enthousiasme général. Partout des succès brillans, en Italië, contre les Autrichiens battus dans le Milanais et à Naples. Nos conquêtes couvrent la France de gloire ; les beaux-arts protégés enfantent des monumens nouveaux. « Cependant madame de Pompadour se place sur » le trône à côté de la fille de Stanislas ; la reine n'a plus » d'époux, le dauphin plus de père, la France n'aura bien- » tôt plus de roi. Dès ce moment viennent des dissolutions » honteuses, des prodigalités qui rendent la paix presque » aussi ruineuse que la guerre. Déjà le bien aimé monar- » que n'ose plus se montrer à la capitale ; la maîtresse fa- » vorite règne à son tour. Non contente d'achever par la » licence de ses mœurs la dégradation morale de son » amant, elle s'unit au chancelier Maupeou et au duc » d'Aiguillon pour l'entraîner dans les voies du despo- » tisme ; les parlemens sont détruits ; on ne voit que des » lits de justice où la servitude paraît dans toute sa bas- » sesse ; Maupeou, l'auteur de tant de violences, inspire » de l'horreur. Cependant Louis XV, qu'on avait pleuré » mourant à Metz, ne fut ni un méchant roi ni un tyran ; » il n'avait point, comme son aïeul, la fureur des con- » quêtes ; né avec des inclinations douces, la modération » lui était naturelle, il penchait vers la justice. Sans lui » accorder les lumières du régent, dont il retraçait les » scandales, on ne peut lui refuser un sens droit et un » esprit judicieux, mais le vice d'une incurable faiblesse » ôtait toute constance à ses intentions, tout pouvoir à » sa volonté : jamais homme sur le trône ne fut moins » roi que lui. La paresse de l'âme accrue par l'âge, l'em- » pire absolu des appétits grossiers lui firent enfin perdre » le sentiment de tous les devoirs d'un homme, d'un père » et d'un prince. Avant de mourir il n'était plus capable

» d'aimer ni la gloire, ni la France, ni sa cour, ni sa famille, ni lui-même. »

Les illustrations, dans le dix-huitième siècle, semblent toutes être à la gloire de Versailles. Madame Guibert y naquit le 31 mars 1725. Elle donna au théâtre *le Rendez-vous*, comédie en un acte; *la Coquette corrigée*, *le Sommeil d'Aminthe*, *la Fille à marier*, comédie en un acte et en vers. On a aussi d'elle un recueil de poésies, qui, comme le remarque Grimm, ne court pas le risque de devenir classique.

Louis, dauphin, fils de Louis XV, né en 1729, fit dès son enfance l'admiration de toute la cour. La reine sa mère dit en parlant de lui : « Le ciel ne m'a accordé » qu'un fils ; mais il me l'a donné tel que j'aurais pu » le souhaiter. » Ce jeune prince accompagna son père à l'armée de Flandre, et le suivit sous les drapeaux de Fontenoi. Plus tard on l'éloigna entièrement des affaires ; il ne s'en mêla qu'après l'assassinat du roi. On doit lui reprocher de s'être mis souvent en opposition avec madame de Pompadour et le duc de Choiseul, qui firent tout pour abolir les jésuites, devenus odieux par l'attentat de Damiens. Ce prince disait un jour : « Ce » qui rend la réforme d'un état si difficile, c'est qu'il faudrait deux bons règnes de suite : l'un pour extirper les » abus, l'autre pour les empêcher de renaître. » Peu fier de l'éclat de sa naissance, il répétait à ses jeunes fils : « La religion et la nature mettent tous les hommes de niveau ; la vertu seule met entre eux quelque différence. » « Conduisez mes enfans, disait ce prince, dans la chaumière du paysan ; qu'ils voient le pain noir dont se » nourrit le pauvre ; qu'ils touchent de leurs mains la » paille qui lui sert de lit. Je veux qu'ils apprennent à » pleurer : un prince qui n'a jamais versé de larmes ne » peut être bon. » Le dauphin épousa en 1745 Marie-Thé-

rèse, infante d'Espagne, et en 1747 Marie-Josèphe de Saxe, morte en 1767. Il succomba à la suite des fatigues qu'il s'était données au camp de Compiègne, à Fontainebleau, le 20 décembre 1765. On a élevé à sa mémoire, dans la métropole de Sens, un mausolée, l'un des plus beaux morceaux de sculpture du dix-huitième siècle. Ce prince eut quatre fils de sa seconde femme : l'un mourut en 1771 ; le second régna sous le nom de Louis XVI ; le troisième, Louis - Stanislas - Xavier, sous celui de Louis XVIII, et le quatrième sous celui de Charles X. (*Voyez ces noms.*)

MADAME, Louise-Marie de France, la dernière des filles de Louis XV et de Marie Leckzinska, naquit au château de Versailles le 15 juillet 1737. Élevée par l'abbesse de Fontevraud, madame de Rochechouart, on vit se développer en elle le germe de toutes les qualités. Habitée, jusqu'à l'âge de quatorze ans, à la solitude du cloître, où, naturellement pieuse, cette jeune princesse remplissait avec ferveur ses exercices de religion, madame Louise ne renonça qu'avec regret aux habitudes qu'elle avait contractées : la pompe de la cour, les fêtes, les plaisirs, les spectacles, ne purent détruire les impressions profondes de son premier âge. La cour lui devint à charge ; elle voulut s'en arracher. Madame de Rupelmonde venait d'entrer aux Carmélites ; madame Louise et la reine assistèrent à la cérémonie de la prise du voile. Cette circonstance décida de son sort : elle ne put voir sans émotion une femme jeune et belle renoncer à tous les avantages du rang et de la fortune, pour embrasser la vie silencieuse du cloître ; cependant elle se sentit capable du même sacrifice ; le 11 avril 1770 elle était dans le couvent des Carmélites de Saint-Denis (1). Là point de

(1) La fille du célèbre maréchal Junot, mademoiselle Julie d'Abrantès,

regrets ! Au bout de quelques mois d'épreuves , sous le nom de sœur Thérèse , elle prit l'habit des mains de madame la dauphine (Marie-Antoinette), le 17 septembre 1770. Jamais religieuse ne montra plus de résignation , plus de candeur , de patience et de zèle à remplir ses devoirs. Le 2 septembre 1771, madame Louise prononça ses derniers vœux , et, le 10 du même mois, elle fut solennellement couverte du voile noir par madame la comtesse de Provence. Destinée à occuper un trône, elle sut fuir le cortège des cours, et n'y rentra plus ; belle, jeune et gracieuse, elle ensevelit sa jeunesse et sa vie dans l'ennui d'un monastère. Ses compagnes la nommèrent unanimement maîtresse des novices ; deux ans après elle occupa la place de prieure, qu'elle remplit constamment avec une ardeur et une activité incroyables. Les jeûnes, les austérités, les prières, les veilles, altérèrent sa santé délicate ; elle mourut le 23 décembre 1787, amèrement pleurée de la cour et du couvent.

Versailles revendique avec orgueil Alexandre Masson , marquis de Pezai. Il est des hommes qui, jaloux des suffrages de l'avenir, impatients d'arracher leur nom à l'oubli des temps, se livrent au travail avec une ardeur infatigable, cherchent à se distinguer dans tous les genres, aspirent à tous les succès. Telle a été la noble ambition du marquis de Pezai : tour-à-tour bon militaire, poète charmant, historien élégant et fidèle, il a paré son front d'une triple couronne. Né en 1741, Pezai, fils de Jacques Masson, citoyen de Genève, attaché au duc Léopold de Lor-

aussi intéressante par sa grâce que par ses talens (que rehausse beaucoup de modestie), a fait aussi dernièrement le sacrifice du monde, en se couvrant du voile de religieuse. A l'hospice de Versailles, nous l'avons vue pendant long-temps déployer un zèle excessif auprès des malades. Personne ne serait plus digne que cette jeune sœur de charité, d'être placée à la tête d'un établissement philanthropique. (H. D.)

raîne en qualité de conseiller d'état et de directeur-général des finances, fit de brillantes études au collège d'Harcourt, qui comptait alors parmi ses professeurs l'illustre Dumarsais.

Pezai, appelé par sa fortune et le vœu de sa famille à embrasser la carrière des armes, travailla sans relâche pour acquérir les connaissances nécessaires à un soldat; mais l'étude de l'art militaire n'occupait pas seule tous ses instans : il en donnait quelques-uns à la littérature; tant il est vrai de dire qu'il n'est donné qu'à des hommes nés avec un esprit supérieur, de cultiver plusieurs sciences et de les exploiter avec un égal succès.

Pezai était né avec un esprit trop vif, une imagination trop ardente, pour rester insensible aux charmes des beaux vers. On ne parlait alors dans toutes les sociétés que de Dorat; persuadé qu'on devait réussir en suivant les traces de cet écrivain ingénieux, Pezai s'amuse à imiter quelques-unes de ses pièces, à saisir leur grâce, leur légèreté, et présente ses premiers essais à son modèle. Dorat, aussi flatté d'une telle prévenance que satisfait des vers de Pezai, lui donne des éloges, lui offre des conseils, et dès lors ces deux poètes se jurent une amitié constante.

Encouragé par son ami, Pezai publia successivement un grand nombre de poésies érotiques qui furent insérées dans l'*Almanach des Muses*. En 1767, il fit paraître un petit recueil de poésies fugitives, intitulé : *Suite de bagatelles anonymes*. Le public, qui déjà fondait de grandes espérances sur le talent de ce jeune écrivain, accueillit avec la faveur la plus marquée *Zélie au bain*; poème en six chants, sur lequel l'auteur des *Trois Siècles* s'exprime ainsi : « Les » tableaux de ce poème ne sauraient être plus agréables, » le coloris plus brillant, ni la touche plus élégante. »

A ce joli ouvrage succédèrent d'autres pièces, toutes plus délicieuses les unes que les autres.

Toujours désireux d'ajouter des connaissances nouvelles aux talens qu'on se plaisait à admirer en lui, Pezai résolut de voyager, et de jeter un regard observateur sur tout ce qui paraîtrait devoir fixer son attention. Les *Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*, in-8°, 1770, qu'il publia à son retour, contiennent une foule de peintures aussi naïves que pittoresques, et des remarques savantes et instructives. Les *Nuits parisiennes*, 2 vol. in-8°, 1769, dans le genre des *Nuits attiques* d'Aulugelle, imprimées quelque temps auparavant, avaient obtenu le plus grand succès; et, toujours habile à traiter les genres les plus opposés, Pezai publia à la même époque une brochure intitulée : *Les Tableaux*, adressée à M. Greuse. Ce nouvel essai prouva que le poète savait unir, avec la même adresse, au langage gracieux du poète le ton mâle et sévère du moraliste.

Cet aimable écrivain a publié d'autres ouvrages, et s'est aussi essayé dans la carrière dramatique. Il fit représenter sur le Théâtre-Italien *la Rosière de Salenci* (28 février 1774), pastorale charmante qu'il communiqua à Voltaire, dont il reçut la lettre suivante :

Aide-maréchal-des-logis
Et de Cythère et du Parnasse,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris, etc.

Au milieu de ses triomphes littéraires, Pezai, militaire plein de mérite, fut désigné par Maurepas, son protecteur, pour donner à Louis XVI, encore dauphin, des leçons de tactique. Quelque temps après, il reçut ordre de visiter les frontières de la Lorraine et de la Franche-Comté. A son retour, il présenta Necker comme seul ca-

pable d'être placé à la tête des finances. Les ennemis de Necker devinrent bientôt ceux de Pezai. Malgré ses nombreux services, ses talens reconnus et l'amitié du monarque, Pezai fut sacrifié aux lâches intrigues de ses rivaux. Le roi, séduit, trompé, prêta l'oreille à des accusations mensongères ; l'officier le plus brave fut disgracié. Devenu la victime de l'injustice et de la perfidie, Pezai, après s'être vu comblé d'honneurs, fut forcé de quitter la cour, et de se retirer dans une de ses terres près de Blois, où il mourut d'une fièvre maligne, dans le mois de décembre 1777.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE donna naissance, dans le dix-huitième siècle, à François, duc de Fitz-James, fils de Fitz-James, duc de Brunswick. Abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, il mourut regretté, et a laissé divers ouvrages.

Dans ce même siècle ; Pontoise produisit Jean - Simon Mazières, prêtre de l'Oratoire : sa dissertation sur le choc des corps, lui valut le prix proposé par l'académie des sciences en 1726 ; Jean-Henri Marchand, avocat et littérateur, mort en 1785 ; De Gynes, ancien professeur, savant illustre, qui travailla avec Barthélemy à un mémoire dans lequel ils prouvent que les Chinois sont une colonie égyptienne, parurent encore vers ce même temps dans le département de Seine-et-Oise.

MANTES réclame Nicolas Bernin, musicien célèbre.

ÉTAMPES, Jean-Étienne Guettard, botaniste distingué.

CROSNE, enfin, fier à jamais de la naissance du législateur du Parnasse français, produit Charles Lorry, médecin qui ne fut pas sans renom.

Ainsi sur ce théâtre nous avons fait figurer des capitaines, des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des ministres, des princes et des rois ; nous avons honoré le talent, le courage et la vertu, fustigé le crime et le vice. Sur une autre colonne nous allons inscrire nos modernes illustrations.



BIOGRAPHIE

DES

CONTEMPORAINS REMARQUABLES

DE SEINE-ET-OISE,

DEPUIS 1789 JUSQU'À NOS JOURS.

BIOGRAPHIE

DES

CONTEMPORAINS REMARQUABLES

DEPUIS 1789 JUSQU'À NOS JOURS.



A

ADÉLAÏDE (madame) de France, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles le 3 mai 1732. Cette princesse vécut en France jusqu'à l'époque de la révolution. En 1791, épouvantée des troubles qui agitaient le royaume, elle demanda la permission de sortir de France. Le 19 février de la même année elle quitta Paris avec sa sœur, madame Victoire. Ces deux princesses furent d'abord arrêtées à Moret, et ensuite à Arnay-le-Duc ; mais des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale les rendirent à la liberté. Elles choisirent Rome pour retraite, et vécurent dans le palais du cardinal de Bernis, jusqu'à l'approche des armées françaises en 1799. Madame Adélaïde se rendit à Trieste et y succomba dans le courant de la même année. Les dé-

pouilles mortelles de mesdames Victoire et Adélaïde ont été transportées en France, à la restauration, par ordre de Louis XVIII.

AGNEL (GASPARD-BASILE), adjudant-général, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et autres ordres, ex-député du département des Hautes-Alpes au corps législatif, né à Embrun en 1761. Ses parens, qui étaient dans la magistrature et au barreau du parlement de Grenoble, auraient désiré qu'il parcourût la même carrière ; mais son goût décidé pour l'état militaire le détermina à suivre celle des armes. Il entra au service en 1791, et fit, comme lieutenant et capitaine des chasseurs du premier bataillon des Hautes-Alpes, la campagne de 92 aux Alpes, celles de 93,

'94 et 95 aux Pyrénées-Orientales , sous Dugommier et Pérignon ; il s'y distingua dans plusieurs affaires , et notamment par un trait de bravoure à l'affaire du 27 septembre 1793. Il donna des preuves d'une grande valeur au moulin d'Orléans , à l'affaire de Bezalut , et aux journées des 27 et 30 brumaire (novembre 1794), où il enleva plusieurs redoutes à l'ennemi , fort supérieur en nombre , ce qui contribua à la prise de l'importante forteresse de Figuières. Il fut blessé à cette dernière affaire , et le général Augereau le désigna pour commander Figuières , qu'il défendit vaillamment contre plusieurs attaques de l'ennemi.

Rentré dans son corps , embriqué avec le 69^e de ligne , devenu ensuite le 18^e , il passa sous les ordres du général Augereau , à l'armée d'Italie. Il s'y distingua dans plusieurs affaires , fut nommé chef de bataillon par Bonaparte général en chef , fut appelé par le général Masséna à son état-major , et désigné en l'an VII pour passer à celui du général Brune , qui prit le commandement en chef de l'armée française en Hollande contre les Anglo-Russes , se signala par sa bravoure aux affaires d'Alckmaar et à divers sièges , et fut nommé adjudant-général sur le champ de bataille. Il suivit le maréchal Brune à l'armée de réserve à Dijon , et ensuite à l'armée d'Italie , s'y fit remarquer dans les différentes affaires qui eurent lieu , et fut en-

suite élu député par le département des Hautes-Alpes au corps-législatif. Mais la guerre s'étant rallumée , il n'y passa qu'une partie du temps qu'il y devait rester. Il demanda aussitôt du service à Napoleon , qui l'envoya au camp de Boulogne , sous les ordres des maréchaux Brune et Saint-Cyr ; passa ensuite en Prusse et au siège de Stralsund. Quelque temps après il reçut l'ordre de se rendre en Espagne , sous les ordres du lieutenant-général Dupont , et plus tard sous ceux du général Verdier , au siège. Il resta à l'armée d'Espagne jusqu'au milieu de 1809 , époque à laquelle le prince de Wagram , major-général de l'armée , le voyant atteint depuis plusieurs mois de la fièvre jaune , et exténué par les fatigues de la guerre , lui donna ordre de rentrer dans ses foyers pour y soigner sa santé. Depuis lors il est resté dans sa propriété à Brunoy près Corbeil ; la faiblesse de sa santé n'a pu lui permettre de reprendre du service. L'agriculture , les arts et l'éducation de son fils y sont sa principale occupation.

AIGOIN (FRANÇOIS), d'abord juré au tribunal révolutionnaire de Paris , devint ensuite commissaire national à la trésorerie ; il succéda à Davesne dans cette dernière place en 1795. D'après quelques agitations partielles , il crut voir renaître le parti de Robespierre , et consigna ses craintes dans un discours

qu'il lut à la Convention. Il fut ensuite employé à l'école polytechnique. M. Aigoin s'est retiré depuis dans le département de Seine-et-Oise.

ANDRIEUX. Cet agronome distingué a démontré, contre l'opinion d'Arthur Young, tout le succès qu'on peut obtenir, sous la latitude du département de Seine-et-Oise, de la précieuse culture du maïs pour la plus grande partie de la France centrale et de la France septentrionale.

ARCAMBAL, secrétaire-général du département de la guerre à Versailles. Il fut, pendant les troubles révolutionnaires, attaché aux armées en qualité de commissaire des guerres. Pendant son séjour à Naples avec Championnet, il fut nommé inspecteur aux revues par le premier consul, puis, quelque temps après, commissaire ordonnateur. En 1806, après la bataille d'Austerlitz, il fut créé officier de la Légion-d'Honneur. Ayant accompagné Joseph à Naples, il y fut successivement nommé commissaire-général, grand-préfet du palais, conseiller d'état, intendant-général de l'armée royale. En 1815, M. Arcambal entra chef de division au ministère de la guerre. Son frère aîné, comme lui attaché au département de la guerre avant la révolution, fut nommé chef des bureaux des archives de ce ministère et che-

valier de la Légion-d'Honneur le 10 septembre 1814.

ARNAUD (ANTOINE-VINCENT), membre de l'académie française, est né à Paris en 1766, et non à Versailles, comme le supposent quelques biographes.

ATOCH (FRANÇOIS-CÔME), né à Saint-Cyr en 1796. Après avoir terminé ses études au Prytanée français, il fut nommé, à l'âge de vingt-un ans, chirurgien-sous-aide au 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, alors en garnison à Maubeuge. A vingt-trois ans, il passa aide-major dans le 4^e régiment d'infanterie légère. A Lutzen, au milieu d'un bataillon carré, il remplit avec intrépidité les fonctions honorables de son art, et pendant qu'il prodiguait ses soins à ses frères d'armes, un boulet l'atteignit et lui enleva la hanche droite. Frappé à mort, il survécut quelques heures à son infortune. Ses officiers, touchés de la perte qu'ils allaient faire, lui reprochèrent avec douleur de s'être éloigné de son véritable poste ; Atoch répondit que « là était son poste partout où il y » avait un camarade souffrant à se » courir. » Sur le point d'expirer, il demanda s'il n'était pas possible d'être un instant présenté à Bonaparte : ce brave officier de santé voulait obtenir pour son vieux père, qui avait rendu d'excellens services comme chirurgien au Prytanée fran-

çais, une décoration à laquelle sa conduite avait pu lui donner lieu de prétendre.

AUBRY (PHILIPPE-FRANÇOIS), né à Versailles, le 8 février 1744, de parens pauvres, fut abandonné à lui-même dans les premières années de sa jeunesse. Une inclination naturelle le porta vers l'étude des belles-lettres. Il se procura des livres, et à dix-huit ans il avait lu tous les classiques français, mais il ne savait pas un mot de latin. Il sollicita ses parens de le faire entrer au collège de Versailles, nommé collège d'Orléans. En trois années il eut fait toutes ses classes, et dès la première ses professeurs le jugèrent capable de les seconder. Ses progrès avaient été si rapides, qu'après sa sortie du collège ses maîtres avaient recours à lui toutes les fois que dans leurs auteurs ils se trouvaient arrêtés par quelque passage difficile ou obscur; et il lui arriva souvent de leur en donner la véritable interprétation à la simple lecture. Son goût pour la littérature l'éloignait de toute espèce d'emplois lucratifs; il s'adonna à l'étude des langues vivantes, et il parvint à en posséder plusieurs à un tel point, que, quoiqu'il n'eût jamais quitté son pays natal, un Italien le croyait italien, un Allemand s'étonnait qu'il n'eût pas habité la Saxe, et un Anglais aurait parié qu'il avait vécu sur les bords de la Tamise; il avait acquis une bonne

prononciation de ces langues par la fréquentation de plusieurs étrangers lettrés. De ce nombre étaient le célèbre Goldoni et le comte de Schmettow, seigneur prussien, qui était venu à Paris à la suite du prince Louis de Prusse. Ce fut M. de Schmettow qui lui fit connaître et lui donna l'idée de traduire le roman de *Werther*. Il forma avec eux des liaisons intimes. Goldoni eut assez de confiance dans son goût et dans sa connaissance approfondie de la langue française, pour lui soumettre sa comédie du *Bourru bien-faisant*, et l'engager à en retoucher le style. Ceux qui ont lu les mémoires du Molière de l'Italie ont pu s'apercevoir que cet auteur n'était pas tellement familiarisé avec certaines finesses de notre langue, que parfois il ne se souvint un peu de celle dans laquelle il a écrit ses œuvres admirables, aujourd'hui trop négligées par ses compatriotes. Le comte de Schmettow donna ses conseils à Aubry pour sa traduction de *Werther*, et lui écrivit à ce sujet la lettre remarquable qui a été imprimée à la suite de la dernière édition de cet ouvrage, en 2 vol. in-18, Paris, Didot jeune, 1797. Aubry traduisit aussi les plus beaux morceaux du *Spectateur* d'Addisson, du *Gardien* et du *Babillard*, sous le titre d'*Esprit d'Addisson*; cette traduction fut imprimée et publiée à Yverdon en 1777; il n'y mit pas son nom en toutes lettres, à cause de la censure.

Le même motif lui fit garder l'anonyme en publiant ; la même année, la première édition de sa traduction du roman de Goëthe. Elle portait le titre de *Passions du jeune Werther* (*Leiden des jungen Werthers*), et formait un volume in-8°. Elle eut un succès prodigieux, attesté par plusieurs imitations et par des contrefaçons nombreuses. On prétend que Louis XVIII et Napoléon se plaisaient l'un et l'autre à la lecture de cet ouvrage. Sans doute cette particularité honore l'illustre auteur allemand ; mais on peut conclure des éloges qui furent prodigués à la version française, que le traducteur aurait pu revendiquer une partie de cet honneur. Aubry a fait en outre une ou deux autres traductions qu'il vendit à des libraires étrangers, mais on ignore de quels ouvrages. Il tournait fort bien les vers latins et français ; du reste il attachait si peu de prix à ces opuscules de sa jeunesse, qu'il les mit tous au feu. Ses amis seuls, s'il en existe encore, peuvent avoir conservé quelques-unes de ces bagatelles. Aubry était remarquable par la pureté de la diction, ce qui lui avait acquis la réputation de grammairien, et souvent on le prenait pour juge dans les cas douteux. Doué d'une excellente mémoire et d'un grand fonds de gaieté, il était conteur très agréable. On rapporte qu'il possédait si bien ses auteurs, que, lorsqu'il se livra à l'enseigne-

ment, jamais il ne fit usage du livre, soit vers, soit prose, que traduisaient ses élèves, et que cependant il relevait leurs fautes de lecture, et restituait les passages omis ou tronqués par eux, citant de mémoire des périodes et quelquefois des pages entières.

Employé dans les bureaux de la marine et des colonies pendant près de vingt ans, ses talens comme traducteur l'y rendirent fort utile et lui concilièrent l'estime de ses chefs. Il rédigea et traduisit, en 1780, sous M. Lehoc, commissaire-général de la marine, lors de la guerre d'Amérique, un *cartel* d'échange des prisonniers, qui parait avoir été toujours suivi depuis. Ayant demandé, en 1792, à être placé au dépôt des archives de la marine et des colonies, il revint à Versailles ; mais il fut compris dans une suppression en 1798, avec promesse d'employer ses talens d'une manière plus utile, et il n'obtint aucune pension ou traitement. Il est vrai que son apathie naturelle le détourna de rien demander ; il résista aux sollicitations de ses amis qui le pressaient de s'adresser à quelques personnages nouveaux qu'il avait connus autrefois : tout ce qui ressemblait à de l'intrigue lui répugnait, et il admirait au contraire ceux qui, comme son illustre compatriote Ducis, refusaient les titres et les décorations dont le chef du gouvernement de l'époque récompensait le mérite, à quelque opinion qu'il appartenait. Privé d'em-

ploi, il n'eut d'autres ressources, pour élever ses deux fils, que ses connaissances; il se fit maître de langues. Il est mort à Versailles, le 23 mai 1812.

AUBRY (ETIENNE), frère du précédent, naquit à Versailles, en 1745. Un goût très prononcé et des dispositions particulières le portèrent, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude du dessin. Il s'y livra avec une très grande assiduité, et fit des progrès très rapides, d'abord à Versailles, où il eut le bonheur d'être dirigé par M. Silvestre, maître de dessin des enfans de France, qui lui portait un vif intérêt et lui servit de protecteur; ensuite à Paris, dans l'atelier du célèbre Vien. Obligé de subvenir par lui-même aux frais de ses études, et bientôt après de soutenir sa mère et son frère aîné, qui s'était adonné avec une ardeur égale à l'étude des belles-lettres, il s'attacha à faire le portrait, et acquit en ce genre une réputation qui lui assura une honorable existence, et lui ouvrit en 1774 les portes de l'académie; il fit ensuite avec succès des tableaux de genre. Les portraits de mesdames Adélaïde et Victoire, tantes de Louis XVI; ceux de MM. Hallé, Sue, et du directeur de l'académie; les tableaux connus sous le nom du *Mariage interrompu*, des *Premiers embrassemens de l'amitié fraternelle*, des *Amans cu-*

rieux, du *Billet de loterie*, etc., sont restés dans la mémoire des amateurs, et les gravures de plusieurs de ces tableaux sont admises dans les collections d'estampes les mieux choisies. Aubry dessinait avec pureté; ses compositions étaient spirituelles et gracieuses; il savait rendre l'expression avec une grande vérité. Rien ne manquait alors à sa fortune: un mariage opulent l'avait établie, et des travaux abondans et payés à haut prix semblaient devoir l'augmenter encore. Mais lorsque tout le monde admirait son talent, Aubry seul n'était pas satisfait: il ambitionnait le titre de peintre d'histoire, et pensait que de nouvelles études lui étaient nécessaires pour obtenir en ce genre une grande réputation. Les chefs-d'œuvre de l'Italie étaient toujours présens à sa pensée; c'était à Rome qu'il croyait trouver des modèles à imiter, et du temps pour exécuter les travaux qui pouvaient seuls le rendre égal aux grands maîtres qui excitaient son admiration. Il abandonna cette fortune qui voulait en vain le retenir à Paris; il suspendit les ouvrages qui lui avaient été demandés; il quitta sa famille, ses amis, ses élèves, et animé du seul désir de la gloire, du seul amour de son art, il partit pour Rome à l'âge de trente-deux ans. Il fut logé à l'académie de France, et se livra aux études les plus suivies de l'antique et de la nature. Il copia plusieurs tableaux des grands

maîtres de l'Italie; son ardeur insatiable pour le travail lui fit exécuter alors un grand nombre de tableaux de tout genre. Aucun moment de la journée n'était perdu pour l'étude de son art; il se délassait de ses occupations les plus sérieuses par l'exécution de dessins charmans, de paysages ou de scènes familières, dont il a terminé un grand nombre au lavis, pendant les quatre années de son séjour à Rome; mais il s'efforçait surtout d'atteindre le but de son voyage, en faisant des études, des compositions, des esquisses dans le genre de l'histoire. Deux tableaux de cette espèce exécutés alors par lui, *les Adieux de Coriolan à sa femme* et *Marius assis sur les ruines de Carthage*, ont montré quel succès il pouvait attendre de sa généreuse entreprise. Cependant Aubry était obligé de lutter contre l'influence du climat de Rome, qui était fort contraire à sa constitution, et qui enfin le força de revenir en France. Il partit, le cœur encore plus oppressé du chagrin d'abandonner cette terre classique des beaux-arts qu'affecté de sa maladie. Son voyage fut très pénible, malgré les soins empressés que lui prodiguait M. Silvestre, fils de son protecteur, qui lui avait été confié comme élève et comme ami. Il fut alité pendant plusieurs semaines à Gênes. Arrivé à Versailles, où les tendres soins de sa famille et de ses amis lui furent prodigués, Aubry

succomba en 1781 à une hydropisie; il n'était âgé que de 36 ans. Cette mort prématurée priva la société d'un homme estimable et d'un peintre habile. Aubry laissa trois enfans: les deux garçons, dont le plus jeune annonçait déjà un beau talent en peinture, furent moissonnés dans les premières guerres de la révolution; sa fille existe, et elle cultive en amateur un art qu'il lui eût été bien doux d'apprendre de son père.

AUMONT, volontaire, né à Versailles. Après l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt, Aumont, ayant appris qu'un de ses amis, père de famille, allait être enlevé par la conscription, se présente sur-le-champ à l'administration municipale pour le remplacer. « Je ne veux, dit-il, aucun dédommagement; je suis trop heureux » de servir à-la-fois la patrie et l'humanité. » Aumont partit, et à la première affaire il mérita d'être compté parmi les braves.

B

BABAULT, né près d'Étampes, vers 1780, est auteur d'un poëme ayant pour titre *la Ligue du Nord*, in-8°, 1807. M. Babault a été le principal auteur et rédacteur des *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres, par une société de gens de lettres*, 9 vol. in-8°, 1812.

BABOIS (VICTOIRE), est née à Versailles le 8 octobre 1760. La mort de sa fille l'a rendue poète. Sa sensibilité fut profondément mise à l'épreuve par ce coup du trépas; la poésie soulagea son infortune, et ses vers coulèrent avec ses pleurs. Douée d'une âme tendre et passionnée, madame Babois, pour souffrir moins, composa des élégies sur sa fille moissonnée au berceau. Jamais sentimens de tendresse maternelle n'ont été mieux exprimés; jamais pinceau n'a mieux tracé la souffrance; tout est vrai, simple et touchant dans ces élégies : c'est un tableau vivant de regrets et de douleurs. Madame Babois conserva pendant dix-huit ans ces poésies, sans penser qu'elles dussent voir le jour; c'eût été une perte véritable si elles n'eussent pas paru. L'éducation de madame Babois ne fut pas brillante; mais un goût exquis et la lecture des meilleurs ouvrages, de Racine surtout, donnèrent à son esprit une grâce qu'elle n'eût pas acquise avec les meilleurs maîtres. Parmi ses tableaux poétiques on remarque surtout le *Saule des regrets*, *Aline*, le *Rossignol*, le *Mort du rossignol*; ses *Vers sur la mort de Ducis*; parmi ses romances, *Ismène*, *Laure*, *l'Amour*, etc., etc. Ses stances sont pleines de mélancolie et de vérité. Madame Babois a donné plusieurs éditions de ses poésies : la première a été publiée en 1804; une autre en 1810, in-8°;

la dernière en 1829. Cette muse versaillaise occupe sans contredit un des premiers rangs parmi les femmes qui se partagent aujourd'hui le trône poétique.

BARBIER (JOSEPH-ATHANASE), né à Brunoy le 12 mai 1767, chevalier de la Légion-d'Honneur, chirurgien en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, s'est distingué dans la carrière médicale, qu'il a parcourue avec succès.

BARBIER, né à Versailles, inventeur d'une écriture qu'on peut lire dans l'obscurité, et qui peut être adaptée à l'enseignement des aveugles; sa simplicité la rend accessible à toutes les intelligences. Pour récompense de cette ingénieuse et importante découverte, M. Barbier a reçu une médaille à l'exposition de 1823.

BARBIER-VÉMARS (JOSEPH-NICOLAS), l'un de nos savans les plus laborieux, est né le 7 avril 1775, d'un cultivateur du canton de Louvres. Après d'excellentes études, faites dans l'ancienne maison de Sainte-Barbe; d'où tant d'élèves aujourd'hui célèbres sont sortis, il étudia les langues de l'Europe, et ne tarda pas à les parler avec grâce et facilité, et dont la littérature lui est aussi familière que celle de la Grèce et de l'ancienne Rome. Quelque temps après, il se livra avec ardeur à l'étude des sciences physi-

ques et mathématiques, et rédigea d'abord, avec un savant anglais nommé O'Reilly, et ensuite seul, un ouvrage en 55 volumes in-8°, orné de 666 planches, intitulé *Annales des arts et des manufactures*. Cet important ouvrage étendit son nom dans tout le monde savant. Professeur en 1815 au lycée appelé aujourd'hui collège royal de Bourbon, il fut forcé par la faiblesse de sa poitrine d'abandonner une chaire où il se faisait remarquer par son savoir. On lui offrit quelque temps après une place de chef de bureau ; mais emporté par son goût pour les lettres et les sciences, il la refusa. Au mois de juin 1816, M. Barbier-Vémars publia en latin un ouvrage périodique sous le titre de *Hermes romanus, ou Mercure latin*, 6 vol. in-12, etc. M. Barbier-Vémars a été nommé conservateur de la bibliothèque de la rue Richelieu, par ordonnance du 23 mai 1820.

BARRA (N.), de Palaiseau, n'avait que treize ans lorsqu'il entra dans les troupes républicaines guerroyant alors dans la Vendée, et il s'y fit remarquer par des prodiges de valeur au-dessus de son âge. Comme son courage l'emportait toujours en avant de ses camarades, il se trouva un jour cerné par les royalistes, qui voulurent lui faire crier *vive le roi !* le menaçant de la mort s'il s'y refusait. Le jeune homme, élevé dans les principes qui dominaient alors,

cria aussitôt : *Vive la république !* et tomba sous vingt baïonnettes. Il nourrissait sa mère avec sa paye. La Convention décréta qu'on lui accorderait les honneurs du Panthéon, et qu'une gravure, représentant son dévouement et sa piété filiale, serait envoyée à toutes les écoles primaires, pour propager parmi la jeunesse française ce double exemple de vertu civique. Le pinceau de David immortalisa ce trait sublime de Barra.

BARRUEL-BEAUVERT (ANTOINE-JOSEPH, comte de), est né le 17 janvier 1756, au château de Beauvert, près Versailles. En 1790, après avoir été appelé au commandement d'une compagnie de réforme du régiment de Belzunce dragons, et à celui d'une compagnie de milice de Bretagne, il prit celui de la garde nationale de Bagnols, et s'est constamment donné depuis cette époque le titre d'ancien colonel. Après le voyage de Varennes, s'étant offert pour otage de Louis XVI, il reçut la croix de Saint-Louis après la journée du 20 juin 1792, où il s'était signalé à la défense du roi. M. Barruel de Beauvert s'est fait connaître par divers écrits : on lui attribue la rédaction du journal intitulé *Actes des apôtres*, ouvrage périodique qui n'est pas celui auquel travaillait Champcenetz. En 1797, il fut compris dans la déportation du 18 fructidor, comme rédacteur de journaux. Après le 18 brumaire.

an VIII, il fut enfermé par ordre du gouvernement consulaire, et ne fut rendu à la liberté qu'en 1812. Plein de respect pour Joséphine, il lui adressa une ode et quelques morceaux de poésie qui lui valurent la protection de cette impératrice. Quelque temps après, M. de Beauvert fut nommé inspecteur du système métrique dans le Jura et autres départemens limitrophes. Malgré les divers emplois qu'il fut appelé à remplir, M. de Barruel-Beauvert s'est occupé des belles-lettres. Il a publié : 1° *Pensées et observations modestes*, in-8°, 1785. — 2° *Vie de J.-J. Rousseau*, in-8°, 1789. — 3° *Lettre d'un rentier habitant une solitude au bord de la mer et ne vivant que de sa pêche*, in-8°, 1796. — 4° *Caricatures politiques*, in-12, 1800. — 5° *Actes des philosophes et des républicains, recueillis et remis en évidence par le ci-devant comte de Barruel-Beauvert*, Paris, in-8°, 1807 ; cet ouvrage fut saisi par la police. — 6° *Histoire de la prétendue princesse Stéphanie de Bourbon-Conti*, Besançon, in-8°, 1811 ; cet ouvrage, saisi encore par la police sous Bonaparte, est à-peu-près une copie, avec quelques réflexions critiques, des mémoires, en 2 vol. in-8°, publiés par la femme du procureur Billet, de Lons-le-Saulnier, qui parvint à faire croire à quelques personnes qu'elle était fille naturelle du prince de

Conti. — 7° *Lettres sur quelques particularités secrètes de l'histoire pendant l'interrègne des Bourbons*, 3 vol. in-8°, Paris, 1815. — 8° *Adresse du comte de Barruel-Beauvert aux immédiats représentans des organes du peuple*, etc., Paris, septembre 1815. — M. Barruel a coopéré au *Censeur* publié à Hambourg par Bertin d'Antilly, et a fait paraître en 1813 et 1814 quelques poésies qui ont eu peu de succès.

BATAILLE (AMÉDÉE), docteur en médecine, ancien chirurgien aux armées, médecin de l'hospice de Versailles, membre de la société d'agriculture centrale de Seine-et-Oise, etc., est né à Versailles, où il exerce la médecine avec distinction. On lui doit divers opuscules qui ne sont pas sans intérêt, et une traduction inédite de l'ouvrage de Triller sur la pleurésie.

BAUDOIN AÎNÉ, épicier-droguiste, naquit à Saint-Germain-en-Laye. Le commerce ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, et d'exercer sa plume sur diverses matières. On a de cet écrivain une comédie en trois actes et en vers, intitulée *Estelle, ou la Coupable innocente* ; une *Lettre au Tribunat sur l'article de la Constitution concernant les faillites et les banqueroutes*, et, dit-on, plusieurs tragédies. La seule qui soit connue

est celle de *Démétrius* : elle obtint les honneurs de la représentation sur le théâtre de Saint-Germain-en-Laye, et réussit ; elle a été imprimée chez Huet, à Paris.

BÉNARD (JEAN - BAPTISTE - ARMAND), né à Versailles le 14 février 1744, mort le 12 mars 1806. Après avoir fait ses études au collège d'Harcourt, il vint se fixer à Versailles, obtint une charge auprès de la personne de Louis XV, et se livra bientôt avec passion à la culture des fleurs. Sa charmante retraite de *Minute* devint célèbre par les conserves à la tubéreuse. S'étant procuré une plus grande propriété, il donna plus d'essor à son ambition et à ses goûts. Il fit construire une serre où l'on vit mûrir en hiver des figues et des fraises, et éclore à l'envi des fleurs qui semblaient braver la rigueur du froid. La révolution détruisit ses plaisirs et sa fortune. Détenu pendant la terreur, il perdit tout, et, après sa captivité, il fut obligé, comme tant d'autres, de travailler pour vivre. Bénard simplifia les châssis ordinaires, inventa plusieurs instrumens aratoires, et une espèce de châssis vitrés, en forme de pyramides quadrangulaires tronquées, qu'il nomma *pavillons de primeurs*.

BENEZECH (PIERRE). Son père, receveur de la cour des aides et attaché à l'administration des domaines, lui donna l'éducation qui con-

venait à un homme que l'on destine aux affaires et qui avait des espérances de fortune. Nommé agent de la députation du Languedoc près le gouvernement, il s'acquitta de ses fonctions en profond diplomate. L'instant qui attacha plus particulièrement Benezech au département de Seine-et-Oise, fut celui de sa retraite au Petit-Val, près Sucy. Il y occupa successivement diverses places que lui confièrent ses concitoyens : d'abord commandant de la garde nationale, puis juge-de-paix du canton, enfin élu en 1791 administrateur du département. Après le 10 août 1792, il fut chargé d'organiser les bataillons levés dans cette partie de la France, comme dans toutes les autres, pour repousser les ennemis répandus dans la Champagne. Au 13 brumaire, Benezech, après avoir épousé la fille du baron de Boëls, fut nommé ministre, et mourut en 1803, préfet colonial à Saint-Domingue ; il était né à Montpellier en 1749. M. Challelan (*voyez ce nom*) a publié son éloge historique.

BENOIT (FÉLIX). Orateur sans contredit le plus distingué du barreau de Versailles, et l'un de nos avocats les plus remarquables par la finesse de son esprit et la facilité de son élocution. M. Félix Benoit est né à Versailles.

BÉRARD (AUGUSTE - SIMON -

LOUIS), chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, membre de la chambre des députés, est né à Paris le 3 juin 1783. En 1810 il fut nommé auditeur, et en 1814 maître des requêtes au conseil d'état. Plein de sentimens nobles et doué d'une grande indépendance de caractère, M. Bérard a consacré sa vie à tout ce qui peut être utile et honorable pour son pays; sans cesse occupé de l'intérêt public, on l'a vu encourager, soit par sa fortune, soit par ses conseils, soit par ses écrits, les entreprises industrielles ou littéraires dignes de fixer l'attention des hommes de bien. C'est ainsi que, profitant des liaisons d'amitié qui l'unissaient à M. le comte Anglès, et cédant à ses instances, il entra, au commencement de 1807, comme vice-président, au conseil de salubrité de la Seine, et contribua puissamment à la grande impulsion qu'on a donnée à ses travaux depuis cette époque. Il a mis plus en lumière divers projets, diverses mesures qui auraient échappé au préfet de police, ou qui demandaient une persévérance d'exécution faite pour rebuter tout autre qui n'eût point été animé comme lui de l'amour du bien public. Fort instruit et doué d'une grande facilité pour concevoir ce qui n'avait pas été l'objet de ses études spéciales, M. Bérard se mit au courant des travaux du conseil, et il en a rendu un compte parfait dans le

rapport général de l'année 1822, dont il est le rédacteur. Quelques travaux bibliographiques et littéraires ont occupé ses loisirs : on a de lui un ouvrage intitulé : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzéviros, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, Paris, chez Firmin Didot, in-8°, 1822. Fruit de savantes recherches et de veilles laborieuses, ce livre indique, avec une rare précision quels sont les monumens typographiques les plus précieux laissés par les Elzéviros; apprécié de tous les bibliophiles, il est pour eux le guide le plus sûr et le plus complet qui existe. En faisant preuve de profondes connaissances dans la littérature et dans l'art typographique, M. Bérard a rendu un véritable service aux savans de tous les pays par la publication de cet ouvrage, qui indique les éditions les plus complètes et les plus rares laissées par ces imprimeurs fameux. C'est à lui qu'a été due l'idée de publier une collection de médailles, sous le titre de *Galerie métallique des grands hommes français*. Cette entreprise, conçue dans des vues complètement désintéressées, a rendu d'immenses services à la gravure en médailles; elle a élevé aux hommes dont notre pays s'honore un monument impérissable, et rendu leurs effigies, puisées aux sources les plus authentiques, indestructibles. L'utilité de cette collection se

fait d'autant mieux sentir, qu'on ne sait déjà plus comment retrouver autrement les traits d'une partie de nos hommes célèbres. On trouve le nom de M. Bérard dans beaucoup d'entreprises industrielles, où il exerce l'influence due à ses talens et à son noble désintéressement. Les travaux du canal Saint-Martin, l'un des plus beaux et des plus utiles monumens de la capitale, ont été en grande partie dirigés par lui. La chambre de commerce de Paris l'a appelé dans son sein en 1825. Le dévouement de M. Bérard aux vrais intérêts de son pays et ses services antérieurs, le firent nommer député en 1827 par le département de Seine-et-Oise. En 1829, M. Bérard s'occupait à Alais du plus grand établissement métallurgique qui ait encore été formé en France, et dont le résultat amènera une diminution très considérable dans le prix des fers. L'un des 221 députés qui votèrent l'adresse 1830, il fut réélu par le département de Seine-et-Oise à une grande majorité. Après la glorieuse révolution de juillet, dans laquelle il joua l'un des principaux rôles, il fut un des députés qui proposèrent la lieutenance du royaume à S. A. R. le duc d'Orléans. L'un des flambeaux de la chambre représentative, M. Bérard, dans la séance du 5 août 1830, y prononça ces paroles mémorables : « Un pacte solennel unissait le peuple fran-

» vient d'être brisé : le violateur du
 » contrat ne peut à aucun titre en
 » réclamer l'exécution. Charles X et
 » son fils prétendent en vain trans-
 » mettre un pouvoir qu'ils ne pos-
 » sèdent plus : ce pouvoir s'est
 » éteint dans le sang de plusieurs
 » milliers de victimes. L'acte d'ab-
 » dication dont vous avez eu con-
 » naissance est une nouvelle perfidie ; l'apparence de légalité dont
 » il est revêtu n'est qu'une déception : c'est un brandon dé-
 » corde qu'on voudrait lancer au
 » milieu de nous. Une loi suprême,
 » celle de la nécessité, a mis au
 » peuple de Paris les armes à la
 » main, afin de repousser l'oppression ; cette loi nous a fait adop-
 » ter pour chef provisoire et comme
 » unique moyen de salut, un prince
 » ami sincère des institutions cons-
 » titutionnelles ; la même loi veut
 » que nous adoptions sans délai un
 » chef définitif de notre gouvernement. Mais, quelle que soit la
 » confiance que ce chef nous inspire, les droits que nous sommes appelés à défendre exigent
 » que nous établissions les conditions auxquelles il obtiendra le
 » pouvoir. Odieusement trompés à
 » diverses reprises, il nous est permis de stipuler des garanties sérieuses ; nos institutions sont incomplètes, vicieuses sous beaucoup de rapports, et il nous importe de les
 » améliorer, etc. » Après ce dis-

cours, qui sera recueilli par l'histoire, et dont nous ne donnons ici qu'un extrait, M. Bérard proposa diverses résolutions, parmi lesquelles sont les suivantes : « 1^o La chambre des députés, prenant en considération, dans l'intérêt public, l'impérieuse nécessité qui résulte des événemens des 26, 27, 28 et 29 juillet dernier et jours suivans, et de la situation générale de la France, déclare que le trône est vacant, et qu'il est indispensablement besoin d'y pourvoir ; 2^o la chambre des députés déclare que, selon le vœu et dans l'intérêt du peuple français, le préambule doit être supprimé. » C'est à cet honorable député qu'on est redevable aujourd'hui des améliorations qui suivent : « *Art. 16 et 17 de la Charte.* La proposition des lois appartient au roi, aux pairs et aux députés. Néanmoins toute loi d'impôt doit être d'abord votée par la chambre des députés. — *Art. 25.* L'entrée de la chambre des pairs à vingt-cinq ans. — *Art. 32.* Les séances des pairs publiques. — *Art. 37.* Les députés élus pour cinq ans. » Dans l'article 38 il proposait que les députés fussent admis à vingt-cinq ans, pourvu qu'ils réunissent les autres qualités voulues par la loi ; cette proposition, rejetée par la chambre actuelle des députés, ne restera pas oubliée ; elle est en harmonie avec l'époque présente : elle eût été ac-

cueillie avec transport par toute la jeunesse française. C'est encore à M. Bérard que l'on doit l'annulation de toutes les nominations de pairs faites sous le règne de Charles X, et le changement du titre de roi de France en celui de *roi des Français*. M. Bérard, véritable ami de son pays et des libertés publiques, en est aujourd'hui l'un des plus fermes représentans. Si la France s'honore de le compter au nombre de ceux qu'elle aime, le département de Seine-et-Oise se glorifie d'avoir envoyé à la chambre élective l'un des plus fidèles défenseurs des intérêts publics. M. Bérard a été nommé en août 1830 à la direction générale des ponts-et-chaussées et des mines, et le 31 du même mois, conseiller d'état en service extraordinaire, autorisé à participer aux travaux des comités et aux délibérations du conseil.

BERRY (CHARLES - FERDINAND d'ARTOIS, duc de), naquit à Versailles, le 25 janvier 1778. L'enfance de ce prince ne présente rien de remarquable. A peine âgé de douze ans quand la révolution éclata, le duc de Berry se vit exilé de France par les événemens décisifs de cette époque. Son frère partit avec lui pour Turin. C'est dans cette ville que ses études, qu'il avait interrompues lors des premiers troubles, furent reprises sous la direction de M. de Sérent. La révolution

marcha avec trop de rapidité pour qu'elle ne fit pas concevoir quelque inquiétude. Le comte d'Artois, aujourd'hui l'ex-roi Charles X (*voyez ce nom*), et son fils le jeune prince de Berry, partirent pour la Russie, firent l'un et l'autre la campagne de 1792, et retournèrent bientôt à Turin. Quelques jours après son arrivée dans cette ville, le duc de Berry alla examiner, avec le prince de Condé, les avant-postes établis sur les bords du Rhin. Cette reconnaissance lui valut de l'empereur Paul le titre de colonel du régiment noble à cheval qui porta le nom de Berry. Il en prit le commandement à Locatz, au mois de décembre 1793. Le duc était alors à peine âgé de vingt ans, et servait sous le maréchal Suwarow. Ce fut vers cette époque qu'il reçut la grand'croix de l'ordre de Malte, et qu'il fut décoré, quelque temps après, du titre de grand-prieur de France, dont la place était devenue vacante par le mariage du duc d'Angoulême. Le 23 du même mois, le duc de Berry partit pour Naples. C'est dans ce royaume qu'il devait s'unir à la princesse fille du roi; mais les hostilités entre la France et l'Allemagne ayant recommencé, le mariage ne put s'accomplir. Quelque temps après le duc de Berry partit de Naples, et se rendit à Aibling, auprès du duc d'Angoulême. Les circonstances politiques étant tous jours défavorables, le prince se di-

rigea vers l'Angleterre, où, près de son père, il passa plusieurs années spectateur de tous les grands événemens dont l'Europe a été le théâtre.

De retour en France, il passa en revue un régiment de cavalerie, et, entendant quelques soldats témoigner en sa présence le regret de ne pouvoir plus combattre sous Bonaparte : « Que faisait-il donc de si merveilleux ? leur demanda le prince. — Il nous menait à la victoire ! s'écrièrent-ils tous. — Je le crois bien, ajouta le prince ; cela n'était pas difficile avec des gens tels que vous. » On accordait à ce prince quelque esprit d'à-propos. A peine eut-on appris le retour de Bonaparte, que la famille des Bourbons, effrayée, repartit pour la Belgique. Les funérailles de Waterloo leur rouvrirent les portes de Paris.

L'orage calmé, Louis XVIII annonça, le 28 mars 1816, à la chambre des pairs et des députés, le mariage du duc de Berry avec la princesse Marie-Caroline-Thérèse, fille aînée du roi actuel des Deux-Siciles. Le mariage fut célébré avec pompe ; mais le bonheur des époux ne fut pas de longue durée : le dimanche 13 février 1820, le prince succomba sous le poignard de l'assassin Louvel (*voyez ce nom*). C'est à tort que sa mort fut attribuée à un complot politique.

La passion dominante du duc de Berry était celle des femmes.

BERTHIER (ALEXANDRE), prince de Wagram, naquit à Versailles le 20 novembre 1753. Fils d'un ingénieur-géographe sous Louis XV et Louis XVI, il s'éleva par ses talens militaires aux premières dignités de l'empire. Le jeune Berthier reçut une éducation distinguée, servit d'abord dans le génie, obtint ensuite une compagnie de dragons dans le régiment de Lorraine, et fit la guerre d'Amérique comme lieutenant-adjoint à l'état-major de Rochambeau. Il était colonel à l'époque de la révolution.

Nommé en 1789 major-général de la garde nationale de Versailles, il ne contribua pas peu à faire rejeter au comité militaire la proposition de Lecointre (*voyez ce nom*), l'un des officiers de cette garde, et plus tard député à la Convention, pour que les gardes-du-corps prêtassent le serment civique et prissent la cocarde tricolore. Il contribua de tous ses efforts à la sûreté du roi et de sa famille, jusqu'au moment où toutes les forces humaines devinrent impuissantes contre le torrent des idées nouvelles. Vers la fin de 1791 il se rendit à Metz avec le rang d'adjutant-général, et dès le commencement de 1792 il y devint chef de l'état-major du maréchal Luckner. Chargé de plusieurs commandemens dans les armées de l'Ouest, il eut le talent de se soustraire aux soupçons du comité de salut public, et montra, dans diverses occasions, de la

bravoure. Le 13 juin 1793, à la seule affaire de Saumur, il eut trois chevaux tués sous lui. Après le 9 thermidor il fut chef d'état-major du général Kellermann à l'armée des Alpes, et le suivit à l'armée d'Italie. Bonaparte ayant pris ce dernier commandement, Berthier demanda et obtint la place de son chef d'état-major. Il seconda puissamment ce général pendant tout le cours de cette glorieuse campagne si féconde en prodiges; il faudrait nommer toutes les victoires de l'Italie, pour rappeler tous les services de Berthier. C'est lui qui fut chargé, en 1797, d'apporter au directoire le traité que Bonaparte venait de conclure avec l'Autriche à Campo-Formio. Ce général s'étant ensuite rendu à Rastadt et à Paris, Berthier prit en son absence le commandement, marcha sur Rome et s'en empara; il y établit un gouvernement républicain, et en expulsa les émigrés. On remarque le passage suivant dans la proclamation qu'il publia en cette circonstance : « Mânes » de Caton, de Pompée, de Brutus, d'Hortensius, recevez l'hommage des Français libres dans le Capitole, où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple » et illustré la république romaine. » Ces enfans des Gaulois viennent dans ce lieu auguste, l'olivier de la paix à la main, rétablir les autels de la liberté dressés par le premier Brutus. » Qui eût pensé

que ce fier républicain dût être un jour prince de Neuchâtel et de Waïgram, maréchal d'empire, vice-connétable, grand-veneur, grand-officier de la couronne, grand dignitaire de l'empire, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, grand-officier de la Couronne de fer, grand-cordon de l'ordre de la Réunion, grand-commandeur de l'ordre royal de Westphalie, pair de France, capitaine des gardes-du-corps du roi, etc., etc., etc.?

Quand le général Bonaparte fut sur le point d'appareiller de Toulon, Berthier accourut de Paris en poste pour lui dire qu'il était malade et qu'il ne pouvait pas le suivre, bien qu'il fût son chef d'état-major. Le général en chef n'y fit aucune attention.... cependant Berthier partit. Arrivé en Egypte, l'ennui le saisit; il ne put résister à ses souvenirs : il demanda et obtint de retourner en France. Il prit congé de Bonaparte, lui fit ses adieux ; mais il revint bientôt fondant en larmes, disant qu'il ne voulait pas se déshonorer. Berthier portait une espèce de culte à ses amours, et ce culte l'a conduit plus d'une fois jusqu'au voisinage de la folie.

Revenu d'Egypte avec Bonaparte, il seconda de tous ses efforts les événemens du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799). Nommé ministre de la guerre après cette époque, il conserva ce département jusqu'au 2 avril 1800. Désigné par

le premier consul pour commander en chef l'armée française qui se portait en Italie, il fut remplacé au ministère par Carnot, rempli à Marengo les fonctions de général en chef sous les ordres de Bonaparte, fut chargé après cette victoire d'organiser le gouvernement provisoire du Piémont, et rempli ensuite en Espagne une mission à laquelle le ministère français attachait une grande importance. Le sénatus-consulte du 18 mai 1804 ayant élevé Napoléon à l'empire, toutes les faveurs de la fortune semblèrent se réunir sur la tête de Berthier. Admis à la plus intime confiance du chef du gouvernement, dépositaire fidèle de tous ses secrets, il était peut-être le seul dignitaire de son empire qui ne fût pas exposé à ses emportemens. Napoléon demanda pour lui, la main de la princesse Elisabeth, fille du duc Guillaume, frère et cousin du roi de Bavière.

C'était une opinion tellement accréditée dans le public, que rien ne pouvait séparer Berthier de Napoléon, que ce ne fut pas sans surprise qu'on apprit qu'il avait, le 11 avril 1814, adhéré formellement à la déchéance de son bienfaiteur. Ce fut lui qui, au nom et à la tête des maréchaux, complimenta Louis XVIII à Compiègne, et lui jura fidélité. Il en obtint pour récompense les honneurs de la pairie et le commandement d'une compagnie des gardes-du-corps. Bonaparte, croyant

du fond de l'île d'Elbe pouvoir compter encore sur la reconnaissance d'un soldat qu'il avait comblé de bienfaits, lui écrivit, en janvier 1815, une lettre confidentielle ; le roi en fut instruit, et se flatta que Berthier lui en ferait part. Huit jours s'étant écoulés dans cette attente, il envoya le duc de Raguse demander communication de la missive, tout en se plaignant du silence qu'on avait gardé à ce sujet ; Berthier répondit qu'elle était de fort peu d'importance, et qu'il l'avait brûlée. Depuis lors sa position à la cour de Louis XVIII devint une véritable disgrâce, et les événements du 20 mars achevèrent de le jeter dans les plus cruelles perplexités. Après de longues incertitudes il venait de se décider à suivre le roi en Belgique, lorsque, par l'effet d'une irrésolution nouvelle, il partit pour l'Allemagne, et se retira à Bamberg en Bavière. Sa tête était presque perdue : c'est à ce désordre de sa raison qu'il faut attribuer les bruits répandus sur sa mort, arrivée à Bamberg le 1^{er} juin 1815. Les uns ont dit que, voyant passer un régiment russe qui se portait sur les frontières de France, il s'était élancé de sa fenêtre sur les baïonnettes ; les autres ont assuré qu'il en avait été précipité par des assassins.

BERTHIER (VICTOR-LÉOPOLD), frère du prince de Neufchâtel et de Wagram. Il naquit à Versailles le

12 mai 1770. En 1781 il entra comme officier dans la compagnie des gardes de la porte, et fut nommé en 1785 sous-lieutenant au régiment de La Fère. En 1793, servant sous les ordres du général Kellermann, il se fit remarquer dans cette campagne par son intrépidité et par plusieurs traits de bravoure qui lui firent décerner un sabre d'honneur. Dans toutes les campagnes d'Italie il ne se distingua pas moins par son énergie que par son courage. En 1794 il fut nommé ingénieur-géographe et chef de bataillon. En 1795 il fut fait adjudant-général et chef d'état-major de l'armée de Naples. Quelque temps après il reçut sur le champ de bataille de la Trébia le grade de général de brigade. En 1801 il fut chargé de rassembler les débris de l'armée d'Égypte et de les réorganiser. Après cette mission il partit pour la Hollande, devant prendre un commandement pour la Louisiane ; mais cette expédition ayant été contremandée par la cession de cette colonie au gouvernement des États-Unis, le général Berthier passa à l'armée de Hanovre, et en devint en 1805 chef d'état-major avec le grade de général de division. Dans le mois de juin de la même année, cet excellent militaire fut élevé au grade de commandant de la Légion d'Honneur, et fit avec la plus grande distinction les campagnes contre l'Autriche et la Prusse. En 1805 et

1806 il se fit remarquer par sa valeur à la bataille d'Austerlitz, à la prise de Lubeck, et contribua puissamment à la capitulation du corps prussien que commandait Blücher. Après la prise de Munich, pour récompense des services qu'il avait rendus à la cour de Bavière, il reçut la grande décoration de l'ordre du Lion.

Victor-Léopold Berthier montra dans toutes les négociations où il fut employé, autant de talent qu'il déploya de bravoure sur les champs de bataille. Il fut à-la-fois un brave militaire, un bon administrateur, un ingénieur fort instruit. Il mourut à Paris le 21 mars 1807. Une notice historique sur sa vie a été publiée par M. Eckard.

BERTHIER (CÉSAR, comte), lieutenant-général, commandant de l'ordre de la Légion-d'Honneur, autre frère du prince de Neufchâtel. Après le 18 brumaire il fut nommé inspecteur aux revues, et remplit la place de chef d'état-major au gouvernement de Paris, lorsque son frère Léopold partit pour l'Allemagne. En 1805, il obtint le commandement d'une armée d'observation sur les côtes de la Hollande. En mars 1811 il fut nommé général de division, peu de temps après comte de l'empire, et fut envoyé successivement à Tabago et en Corse comme gouverneur-général. César Berthier accompagna son frère Alexandre

dans toutes ses campagnes, et rendit d'immenses services dans l'administration des armées. En 1814 le roi le nomma chevalier de Saint-Louis. Ce brave militaire mourut, frappé d'une apoplexie foudroyante, le 17 août 1819, à Grosbois, maison de campagne de sa belle-sœur la princesse de Neufchâtel.

BERTIN DE VAUX, député de Seine-et-Oise, est un des défenseurs constans des libertés publiques, et l'un des citoyens les plus amis de leur pays.

BEVILLE (P.-C.-G.) cultivateur, membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, est connu par un traité de l'éducation des abeilles et de leur conservation, 1804, in-8°.

BIANCOURT (CHARLES DE), ancien maire de Montfort-l'Amaury. Il soulagea les indigens, pourvut aux besoins des soldats blessés, allégea les charges de l'occupation militaire en 1814 et 1815, et fit de nombreux sacrifices pour la restauration de plusieurs établissemens communaux. M. de Biancourt a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le 18 avril 1819, et membre de la chambre des députés. Son père, né aux Indes-Orientales le 11 juillet 1762, était secrétaire du gouvernement à Pondichéry.

BIZEMONT (LOUIS-GABRIEL, marquis de), député de Seine-et-Oise, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, membre du conseil-général du département, maire de Gironville, arrondissement d'Étampes, est né à Gironville le 3 août 1756. Son père, André-Victor, marquis de Bizemont, maréchal-de-camp-inspecteur, lui fit embrasser la carrière des armes. Nommé en 1774 mousquetaire en la deuxième compagnie, il fut reçu la même année, par MONSIEUR (Louis XVIII), alors grand-maitre de l'ordre de Saint-Lazare, chevalier de cet ordre.

Retiré, pendant les orages de la révolution, dans la commune qui l'avait vu naître, M. de Bizemont en fut nommé maire le 30 octobre 1801. Depuis cette époque jusqu'à ce jour il n'a cessé de prendre en véritable homme de bien les intérêts de ses concitoyens, et de leur donner, dans les circonstances les plus difficiles, des preuves du plus pur attachement. Au mois de mars 1815, s'étant démis de ses fonctions de magistrat, il fut renommé maire au mois d'août de la même année, aux acclamations unanimes des habitans de Gironville. En juillet 1803 et en septembre 1809, le marquis de Bizemont fut appelé à la présidence des assemblées cantonales de Milly. Le 21 mars 1805 il fut nommé par Napoléon membre du conseil d'arrondis-

ment, et le 19 juillet 1810, sur la présentation faite par le collège électoral du département, membre du conseil général. Plein d'un généreux civisme, il embrassa avec chaleur dans ces fonctions la cause de ses concitoyens, et sut, à toutes les époques de sa vie, se montrer ardent ami de la chose publique, en évitant le mal et en faisant tout le bien possible. En 1815 on rendit hommage au caractère et à la conduite du marquis de Bizemont en le nommant député. Le 12 septembre 1816, appelé à présider le collège électoral d'Étampes, il fut élu à l'unanimité, moins une voix, pour la députation. Les opinions diverses se réunirent et n'en formèrent qu'une, pour honorer l'homme probe et philanthrope. En 1815 et 1816, M. de Bizemont fut élu membre de deux commissions de liquidation, pour réquisitions faites dans le département de Seine-et-Oise par suite de l'occupation du territoire par les troupes étrangères. Deux fois il a présidé le collège électoral du deuxième arrondissement à Arpajon, et cinq ou six fois le conseil général du département. M. de Bizemont a été nommé, au mois de novembre 1828, chevalier de la Légion-d'Honneur. Loyal représentant, ami de nos libertés publiques, il a toujours eu pour enseigner l'honneur, pour guide la raison, pour drapeau la justice. M. Bizemont, l'un des 221 députés

qui votèrent la mémorable adresse de 1830, fut réélu à une grande majorité par ses concitoyens. Il siège aujourd'hui à la chambre élective.

BLAIZOT (PIERRE), ancien libraire ordinaire du roi et de la cour, juge au tribunal de commerce de Versailles, et premier suppléant de juge-de-paix du quartier du sud de la même ville. Décédé le 25 avril 1808, à l'âge de soixante-six ans, il fut constamment honoré de l'estime de ses concitoyens. Libraire ordinaire de Louis XVI et de sa famille, il parvint facilement à mériter leur confiance, et reçut en diverses circonstances des témoignages de leur estime. D'une probité sévère, il fut successivement appelé par les suffrages publics aux fonctions d'officier municipal, de juge du tribunal de commerce, et de juge-suppléant du tribunal de paix, fonctions qu'il remplissait encore lorsque la mort vint le surprendre. Le corps de M. Blaizot repose au cimetière Saint-Louis de Versailles.

BLANCHARD (ANDRÉ), né à Pontoise. Fils d'un vigneron, soldat sous la république, il parvint successivement jusqu'au grade de maréchal-de-camp, et mourut lieutenant-général des armées.

BLANCHET DE LA SABLÈRE (ANDRÉ-AUGUSTE), nommé maire

de Vaires en germinal de l'an X (1802), à l'âge de vingt-un ans, n'a pas cessé de remplir ces fonctions depuis cette époque. Ce fonctionnaire bienfaisant et doux a, dans les dernières années calamiteuses, établi des fourneaux économiques et assuré l'existence de tous les nécessiteux de sa commune.

BOINVILLIERS (J.-E.-J.-F.), un de nos grammairiens les plus estimés, membre correspondant de l'institut royal de France, des académies de Rouen, de Lyon, de Caen, de Bordeaux, de Besançon, de Dijon, etc., etc., élève de l'ancienne école normale de France, ex-professeur de littérature aux écoles centrales, inspecteur émérite de l'université royale, naquit à Versailles le 3 juillet 1764. Auteur d'un nombre considérable d'ouvrages classiques, grammaires, dictionnaires, qui ont été adoptés tant en France que chez l'étranger, M. Boinvilliers n'a eu en vue, dans toutes ses compositions, que le perfectionnement de la langue française, et les moyens de rendre plus facile l'étude des langues mortes. Les maîtres et les élèves lui ont de très grandes obligations. Ce sont ses utiles productions qui ont donné naissance à tant d'autres productions du même genre.

M. Boinvilliers a publié un grand nombre d'articles de littérature pour divers journaux, et des poésies lé-

gères dont la plupart sont insérées dans les Almanachs des Muses, des Dames, etc., etc. Ses deux fils sont connus par d'honorables succès : l'un comme médecin à Buénos-Ayres (il est né à Versailles) ; l'autre comme avocat à la cour royale de Paris, et auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que les *Beautés de Tacite*, les *Principes de l'éloquence judiciaire*, etc. Sa fille, (madame Dagoty) a traduit avec succès plusieurs ouvrages de Goldsmith, qui sont imprimés et qu'on ne trouve que chez Aug. Delalain. M. Boinvilliers est mort à Ourscamp, département de l'Oise, en mai 1830, emportant avec lui l'estime de tous les gens de bien.

BOISLANDRY (LOUIS). Il exerçait le commerce à Versailles, lorsqu'en 1789 le tiers-état de la prévôté de Paris le nomma député aux états-généraux. Le 6 juillet 1790 il fit un rapport dans lequel il démontra la nécessité de forcer les évêques à résider dans leurs diocèses. Quelque temps après il combattit avec force la proposition de Mirabeau sur une nouvelle émission d'assignats, et demanda qu'on éteignît la dette nationale au moyen de délégations qui porteraient 5 pour 100 d'intérêt. Boislandry, au mois de février suivant, s'opposa à ce qu'on établît des impôts à l'entrée des villes. En 1792, après la session, ce député fit paraître *Quelques consi-*

dérations sur le discrédit des assignats.

BOISNEUF, de Chenevières (JEAN-CLAUDE). Cet estimable vieillard remplit pendant trente-quatre ans les fonctions de contrôleur-général des invalides de la marine, vingt-cinq ans celles de trésorier de France, et sept ans celles de grand-maître des eaux-et-forêts. Retiré à Corbeil en 1791, il en devint maire en 1799, et l'était encore dans le mois de septembre 1815.

BOIVIN (ANNE - VICTOIRE GIL-LAIN, veuve de LOUIS), professeur d'acconchemens, surveillante en chef de la maison royale de santé, etc., est née à Versailles le 9 avril 1773. A l'âge de dix-huit ans elle entra à l'Hôtel-Dieu d'Étampes, sur la demande d'une de ses parentes religieuse, et, sans se lier par des vœux immuables au culte de Dieu, elle se dévoua néanmoins avec un véritable zèle au service des malades. Elle se concilia l'estime et l'affection générale par la douceur de son caractère, et personne mieux qu'elle ne sut remplir avec plus de zèle et d'activité les devoirs pénibles du couvent. Emportée par sa douce philanthropie, elle étudia la médecine pour être encore plus utile aux malades, mais autant que purent le lui permettre son sexe et les réglemens du monastère. Vingt années plus tard, elle

sut mettre à profit les connaissances médicales qu'elle avait acquises dans le silence du cloître. En 1793, forcée de rentrer dans le monde, elle épousa M. Boivin, chef des bureaux des domaines du département de Seine-et-Oise. Elle perdit bientôt cet appui; sans ressources, elle sentit le besoin d'utiliser ses connaissances chirurgicales, et de se livrer avec ardeur à l'étude des accouchemens. Elle entra à l'école-pratique de la Maternité de Paris; madame Lachapelle, professeur en chef à cet hospice, ne tarda pas à distinguer madame Boivin des autres élèves; elle l'honora de ses conseils et de son amitié. Dans diverses circonstances, le professeur Chaussier lui donna plusieurs marques de sa bienveillance et de sa considération. Madame Boivin ne tarda pas à se faire connaître; le conseil général de l'administration des hospices l'attacha à l'hospice de la Maternité en qualité de surveillante en chef. Pendant onze ans elle remplit avec un zèle extrême ces hautes fonctions, qui lui acquirent de nouveaux droits à la reconnaissance publique. En 1814, le ministre de l'intérieur nomma madame Boivin à la surveillance en chef d'une maison qu'on voulait former à Poissy, pour la réception des pauvres, des malades et des femmes en couches du département de Seine-et-Oise. Le 1^{er} janvier 1815, madame Boivin prit possession de ce nouvel emploi.

La même année, le préfet et les autorités locales la chargèrent de la direction de l'hôpital temporaire formé dans le corps d'établissement soumis à sa surveillance. Pendant trois mois elle ne cessa de déployer dans cette fonction le plus grand zèle et le plus grand talent. Le gouvernement ayant changé la destination de l'établissement de Poissy, madame Boivin fut nommée, le 1^{er} janvier 1819, à la place de surveillante en chef de la Maison royale de santé, où elle pratiqua à-la-fois les accouchemens, la médecine et la chirurgie. Pleine de modestie, elle refusa de s'asseoir dans le fauteuil qu'avait occupé madame Lachapelle; elle sut constamment se soustraire à cet honneur, pour rester fidèle à la promesse qu'elle avait faite de ne jamais monter dans la chaire qu'avait tant illustrée sa respectable amie. Cet acte de fermeté honore le caractère de M^{me} Boivin. Cette savante femme a publié plusieurs écrits : 1^o *Mémorial de l'art des accouchemens*, Paris, 1812, 1^{re} édition, un gros vol. in-8^o, avec 140 fig., admis comme classique à l'école d'accouchement de Paris; 2^e édition, même format, 1817; 3^e édition, *ibid.*, 1824. — 2^o *Traité des hémorragies utérines*, traduit de l'anglais, avec des notes, 1818, un vol. in-8^o. — 3^o *Mémoire sur les pertes de sang des femmes enceintes*, couronné par la société de médecine de Pa-

ris, un vol. in-8°, 1819. — 4° *Mémoire sur les affections tuberculeuses et cancéreuses chez les femmes et sur le fœtus*, 1825. — 5° *Recherches, observations et expériences sur l'origine du scrophule et du cancer*, traduit de l'anglais, un vol. in-8°, 1825. — Madame Boivin a fait insérer dans les Eulletins de la faculté de médecine et dans ceux de l'académie royale de médecine de Paris, les mémoires suivans : en 1819, sur un cas rare d'antiflexion de l'utérus ; en 1818, sur un *speculum uteri*, instrument de l'invention de madame Boivin ; en 1821 ; sur la découverte faite par madame Boivin, des muscles qui entrent dans la composition de l'utérus ; en 1823, sur un cas fort curieux d'hydatides, etc. Cette dame est membre de l'Athénée des arts, qui compte, entre autres femmes distinguées par leurs talens, madame la princesse de Salm, madame Joliveau, madame Gacon-Dufour, etc. Madame Boivin, docteur en médecine, a été gratifiée de la médaille d'or du Mérite civil de Prusse.

BORIE (LÉONARD), docteur en médecine, ex-médecin de l'hospice royal de Versailles, ex-membre du jury médical de Seine-et-Oise, membre de la société médicale d'émulation de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes. Son père, chef du secrétariat du département de la

Corrèze, fit tous ses efforts pour lui donner une éducation soignée. A seize ans il avait terminé ses études, et remporté les premiers prix de belles-lettres et d'histoire naturelle. Il montrait un goût particulier pour la littérature et la botanique. A dix-sept ans, le jeune Borie fut confié à l'abbé Beyronie, qui le fortifia dans l'étude des langues anciennes. Un an après il partit pour Paris, et fut adressé à Bichat, qui le poussa vivement dans l'étude de l'anatomie. Le jeune Borie, sentant que son père faisait plus qu'il ne pouvait pour le tenir à Paris, prit le parti de subir des examens au conseil de santé des armées, et fut commissionné chirurgien de troisième classe pour les hôpitaux de l'armée des côtes de l'Océan. Nommé aide-major aux armées d'Allemagne, il y servit avec zèle. Chargé en chef de l'hôpital d'Othoklin, près Schœnbrunn, après la bataille d'Essling, il eut occasion de pratiquer plusieurs amputations qui réussirent. Bonaparte vint à cet hôpital, accompagné de Duroc et de Caulaincourt, pour visiter les blessés et leur distribuer de l'argent. L'empereur demanda brusquement au chirurgien en chef combien il avait d'amputés : celui-ci répondit : « Sire, j'en ai douze. — On voit » bien que vous êtes un jeune » homme. — Sire, ajouta Borie, » ils seraient morts sans cette opé- » ration, et je ne pense pas que

» Votre Majesté veuille imiter Frédéric II. » Dix-huit mois après, M. Borie fut nommé chirurgien-major de l'hôpital de Delft, successivement médecin de celui d'Ossolredeck, et chirurgien en chef de l'hôpital d'Amsterdam. Là, comme en Allemagne, M. Borie ne négligea aucun moyen de s'instruire; il passait le peu de temps que lui laissait son service, à se rendre à Leyde et à y travailler à force. Le 17 septembre 1812 il se rendit en poste à la Grande-Armée, qui venait de passer le Niémen. Le 27 mai 1815, il donna sa démission, et se retira à Brives, où il exerça sa profession jusqu'au 23 octobre de la même année, époque à laquelle le roi l'appela dans la garde, où il servit honorablement jusqu'au 1^{er} janvier 1823, qu'il a sollicité et obtenu sa retraite pour causes de souffrances provenant de fatigues et de deux coups de feu qu'il reçut en portant des secours aux blessés, le premier au siège de Dantzig, en 1807, l'autre à Leipsick, en 1813. M. Borie fut reçu docteur en médecine à la faculté de Strasbourg le 9 mai 1811; il fit une thèse sur *la pustule maligne*. Le 11 juillet 1813, il fut nommé membre de la Légion-d'Honneur. Ce médecin distingué a publié à Metz une brochure estimée sur *le croup*; dans cet opuscule, il insiste sur l'opération de la trachéotomie qu'il a pratiquée avec succès; 2^o en Russie, *une épitre* de 300 vers, adres-

sée à M. le baron Larrey; 3^o à Brives, deux brochures sur un cas de *stéatome* considérable placé sur l'artère crurale, et l'autre au sujet d'une amputation dans l'articulation iléo-fémorale; 4^o à Angers, une brochure sur *l'hygiène du soldat*, 5^o à Paris, un volume sur *les maladies et les infirmités* qui doivent dispenser du service militaire; 6^o un *essai sur les hôpitaux militaires et le recrutement*, dédié au duc d'Angoulême; 7^o à Versailles, *une épitre au docteur Broussais sur la doctrine physiologique*; enfin un *traité des maladies nerveuses en général et de l'épilepsie en particulier*, in-8^o, 1829. M. Borie a fait toutes les campagnes des côtes de l'Océan, d'Allemagne, de Prusse, de Pologne, de Hollande, de Russie, de France. En quittant le 3^e de la garde, il reçut des officiers de ce corps un souvenir d'un grand prix pour les services qu'il leur avait rendus. M. Borie est né à Tulle le 8 novembre 1784.

BOSC (LOUIS-AUGUSTIN-GUILAUME), inspecteur des jardins et pépinières de Versailles, membre de l'institut et d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères, chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit le 29 juillet 1759; il était fils de Paul Bosc d'Antic, médecin du roi, et de Marie-Angélique d'Hangest, fille d'un officier-général d'artillerie; il appartenait à une

ancienne famille protestante des Cévennes. Bosc perdit sa mère peu de temps après sa naissance, et il passa les cinq premières années de sa vie auprès de son aïeule, qui possédait des propriétés rurales aux environs de Laon.

Cependant M. d'Antic rappela son fils près de lui, pour lui faire faire ses premières études; il dirigeait alors une verrerie à Servin, près Langres. Le jeune Bosc ne savait encore ni lire ni écrire; mais il avait déjà éprouvé le besoin de s'occuper d'histoire naturelle, et son amusement de prédilection était de courir les bois et les champs pour récolter des plantes et des insectes, dont il se faisait indiquer les noms et les usages. On peut dire que la passion de l'histoire naturelle commença chez lui avec la vie. Placé par son père au collège de Dijon, il y passa huit ans à faire ses humanités et à étudier les mathématiques; on le destinait alors à l'artillerie. Pendant les deux dernières années de ses classes, il regarda comme une faveur signalée la permission qu'il obtint de suivre le cours de botanique de M. Durande. Cette étude devint bientôt l'objet presque unique de ses pensées; il passait une partie des nuits à faire l'analyse des ouvrages sur lesquels il avait dirigé ses méditations. Introduit dans la société des savans de la capitale, Bosc sut gagner l'amitié de Rouelle, Parmentier, Buffon,

Daubenton, Thouin, Brisson et Adamson, auxquels il avait été présenté; il suivit tous les cours du Jardin-du-Roi; il étudia particulièrement la chimie avec Sage, la minéralogie avec Ronée de Lisle, qui le considérait comme l'un de ses meilleurs élèves. Bosc chercha un professeur d'entomologie: il trouva Geoffroy (*voyez ce nom*), le seul auteur méthodique alors connu à Paris. Après des progrès rapides, il fit imprimer, dès 1780, la table des matières des ouvrages de son père, et quelque temps après, dans le *Journal de Physique*, un premier mémoire sur les moyens de conserver, dans les collections, les chenilles et les larves d'insectes. Depuis ce moment, chaque année fut marquée par de nouvelles publications, dont quelques-unes auraient suffi pour lui assurer une réputation. Les mémoires des Sociétés philomatique et d'histoire naturelle, ainsi que le *Journal de Physique*, furent fréquemment enrichis de ses utiles observations. Bosc ne resta pas étranger aux premiers mouvemens de la révolution; les réformes projetées alors dans l'administration excitaient son enthousiasme. Il était particulièrement lié avec des hommes qui furent très remarquables à cette époque par leurs talens et par leurs malheurs. Parmi ceux-ci, M. et M^{me} Roland eurent la plus grande part à sa confiance et à son amitié.

Le 31 mai 1793 vit anéantir la puissance des amis auxquels Bosc s'était attaché : ils furent presque tous mis hors la loi. Lui-même fut mandé à la barre de la Convention, et il échappa par miracle aux proscriptionnaires. Il voulut sortir de Paris déguisé ; arrêté à la barrière, il fut défendu par un soldat de la Garde qui lui était inconnu et qui répondit de lui ; il passa enfin, et courut chercher un abri à Sainte-Radegonde, petit hermitage qu'il avait acheté, au milieu de la forêt de Montmorency. Pendant plusieurs mois, Bosc n'eut qu'une forêt pour refuge, qu'une chétive masure pour habitation ; privé de tout, souvent même de subsistance, il devint pourtant l'appui et le défenseur presque seul du parti qui venait de succomber. Proscrit lui-même par la Commune de Paris, il recevait des proscriers ; il osait, sous divers déguisements, entrer dans la ville, pénétrer dans les prisons, y consoler les malheureux prisonniers ; habillé en paysan, il portait souvent sur son dos, dans une hotte, les provisions qu'il avait pu se procurer. Les mémoires de La Réveillère-Lépaux fournissent des détails curieux sur l'énergique et généreux dévouement de Bosc à ses anciens amis. Après le 9 thermidor, Bosc put reparaitre à Paris ; il s'occupa des affaires de mademoiselle Roland, dont la tutelle lui avait été confiée ; il fit un voyage en Beaujo-

lais, pour remettre cette jeune personne en possession des biens que son père lui avait conservés en préférant le poignard à l'échafaud. A son retour, Bosc publia les mémoires de madame Roland. Quelque temps après il partit pour Charlestown, sous la promesse d'être nommé consul de France lors de la première vacance. Il fit la route à pied jusqu'à Bordeaux, se livrant sans cesse à des recherches d'histoire naturelle. Pendant la traversée, il étudia les poissons et les mollusques. Arrivé à Charlestown, il n'y trouva pas Michaux (*voyez ce nom*) ; qu'il avait espéré y rencontrer ; mais sa réputation l'avait devancé en Amérique, et il reçut du gouvernement même l'accueil le plus favorable. Les nègres eux-mêmes qu'il employa à la Caroline le servirent avec une vive affection, et cherchèrent à prévenir tous ses désirs ; ils ne négligeaient aucune occasion de recueillir des plantes et des animaux, pour augmenter les collections dont ils le voyaient tant occupé. L'un d'eux saisit un jour une grosse vipère ; il en est violemment mordu. Son bras enfle subitement ; mais il retient néanmoins sa proie ; il la porte à Bosc, qui sur-le-champ manifeste une vive sollicitude sur le danger que courait ce malheureux : « Ce n'est rien, maître, dit le nègre ; je suis content si cet animal peut te convenir. » Six mois après son arrivée à Wilmington, Bosc

avait reçu le brevet de vice-consul de France; nommé consul à York, il fit un voyage de recherches dans la Haute-Caroline; mais la guerre paraissant sur le point d'éclater entre la France et les États-Unis, il se décida à revenir en Europe. Bosc arriva à Paris deux ans après avoir quitté la France. Dénudé de tout, il y exerça momentanément les places d'administrateur des hospices, des prisons et du mont-de-piété. La chute du Directoire entraîna la destitution de M. Bosc, qui fut forcé de travailler pour des libraires. En 1803, il fut envoyé en Italie pour recevoir de la ville de Vérone la collection des poissons pétrifiés qu'elle avait offerte au gouvernement français; il profita de cette mission pour faire un voyage dans une grande partie de la Haute-Italie. A son retour, le célèbre Chaptal, alors ministre de l'intérieur, le nomma de son propre mouvement inspecteur des jardins et pépinières de Versailles. M. Bosc s'établit avec sa famille dans cette ville, porta dans l'exercice de sa place la même activité qu'il avait toujours développée, et donna une grande extension à la culture des pépinières, et surtout à la naturalisation des arbres de l'Amérique septentrionale; il forma une école de botanique, et planta en totalité les pépinières de Saint-Antoine, qui comportaient plus de quatre-vingts arpens. Après un grand nombre de

travaux utiles, M. Bosc fut nommé à l'Institut en remplacement de M. Gilbert. Les académies et les sociétés savantes les plus remarquables de l'Europe, s'étaient plu à lui accorder cette même distinction. Plus de cinquante diplômes qui lui avaient été envoyés de toutes parts, prouvent la haute estime dont il jouissait dans le monde scientifique. Il mourut le 10 juillet 1828. Sa dépouille mortelle a été portée à Sainte-Radegonde, dans le lieu même où il avait évité la hache de la proscription. Ses cendres reposent à côté de celles d'une fille chérie qui l'avait précédé de quelques années. L'éloge historique de Bosc a été publié par M. le baron Silvestre (*voyez* ce nom), brochure de 28 pages in-8°, 1829.

BOUCHARD-DES-CARNEAUX (CHARLES), né à Vemars, arrondissement de Pontoise, en 1769, agriculteur très distingué; député de Seine-et-Oise, il protesta contre l'expulsion de Manuel; son vote fut toujours en faveur des libertés constitutionnelles.

BOUCHER (JEAN-BAPTISTE), né à Fontaine-sur-Maye, département de la Somme, le 4 septembre 1783. Docteur en médecine, membre de la société centrale d'agriculture, sciences et arts de Seine-et-Oise, médecin du bureau de bienfaisance de Versailles et du collège royal de la

même ville. Pendant les invasions de 1814 et 1815, M. Boucher se distingua par le zèle qu'il apporta à panser les blessés qui venaient de tous côtés recevoir des secours à Versailles. C'est un des médecins du département qui a le plus propagé les bienfaits de la vaccine depuis 1810 jusqu'à ce jour. Les tableaux nominatifs qu'il a dressés, avec des notes intéressantes, et qui ont été insérés dans les rapports du comité central de vaccine près l'académie royale de médecine, prouvent qu'il est un de ceux qui ont vacciné un plus grand nombre d'enfans dans Seine-et-Oise, puisqu'il parcourt chaque année plus de cinquante communes rurales. Plein de désintéressement, il laisse constamment sa maison ouverte aux indigens qui viennent le consulter ou se soumettre à la vaccination. Outre un grand nombre de médailles d'or et d'argent que le docteur Boucher reçut du gouvernement, le conseil municipal de la ville de Versailles lui décerna un grand ouvrage de médecine, comme vaccinateur et comme médecin des pauvres. L'ancien préfet de Seine-et-Oise, M. de Tocqueville, lui a fait donner en séance publique une trousse en argent, comme une récompense nouvelle du zèle désintéressé qu'il déploie dans l'art qu'il exerce avec tant de philanthropie. Sa thèse sur la *fièvre traumatique* a été insérée dans la sixième édition de la

Nosographie du professeur Pinel.

BOUCHER DE LA RICHARDERIE (GILLES), né en 1733 à Saint-Germain-en-Laye. Avocat, il exerça cette profession jusqu'en 1788, et se retira ensuite dans sa maison de campagne près Melun. En 1790, Boucher de la Richarderie fut nommé membre du directoire de Seine-et-Marne, et juge au tribunal de cassation. En avril 1791, il présida ce tribunal à son installation. Dénoncé par Thuriot, il fut persécuté pendant la terreur, et voulant s'éloigner des affaires publiques, il consacra tous ses instans à la culture des lettres. Il a laissé : 1° *Lettre sur les romans*, 1762, in-12 ; 2° *Analyse de la coutume générale d'Artois*, 1763, in-12 ; 3° *Essai sur les capitaineries royales et sur celles des princes*, Paris, 1789 ; 4° *De l'influence de la révolution française sur le caractère national*, 1798, in-8° ; 5° *la Régénération de la république d'Athènes*, 1799, in-8° ; 6° *Bibliothèque universelle des voyages*, 6 vol. in-8°, 1808. En 1816, M. Boucher de la Richarderie rédigeait le *Journal de la littérature française* de Treuttel et Wurtz.

BOUDEVILLE, caporal à la 14^e de ligne, né à (Seine-et-Oise). L'armée française, sous les armes, attendait le choc d'une colonne ennemie, le 7 germinal

an VII. Dans ce moment un boulet emporte la cuisse du caporal Boudeville : il tombe ; mais bientôt , apercevant les troupes autrichiennes à peu de distance de nos rangs , il se redresse , fait deux décharges de son fusil , tue un porte-drapeau , et rend le dernier soupir.

BOUILLIARD (JACQUES), naquit à Versailles le 14 septembre 1744. Il consacra ses premières années à l'étude de la peinture ; mais ensuite une infirmité qui ne lui permettait plus de sortir sans le secours d'un ami , le força de se livrer entièrement à la gravure. Ses succès y furent rapides. De concert avec un habile graveur , il publia la Galerie du Palais-Royal , fut nommé membre de l'académie , et vit sa fortune grandir avec sa renommée. Sa belle estampe de *Borée et Orythie*, d'après Vincent , ajouta à sa réputation. Bouilliard , l'un des meilleurs graveurs de ces derniers temps , a laissé beaucoup de travaux d'après Annibal Carache , C. Maratte , Le Sueur , Biscaino , Balistra. Ses portraits de madame Elisabeth et de Bartolozzi sont très recherchés. Cet artiste distingué , qui a laissé de nombreuses productions de son burin dans l'Encyclopédie et dans diverses autres collections scientifiques , mourut le 30 octobre 1806.

BOURDEL, chef d'escadron , chevalier de la Légion-d'Honneur , est

né à Versailles. Il commença sa carrière militaire lors des premiers événemens de la révolution. Parti comme simple soldat , il ne tarda pas à gagner l'épaulette par son seul mérite. Aide-de-camp du général Varé (*voyez ce nom*) , il sut montrer qu'il était digne d'être commandé par ce valeureux capitaine. Brave , il fut un de ces nombreux soldats qui contribuèrent à la réputation militaire des enfans de Seine-et-Oise.

BOURDON (LOUIS-GABRIEL), secrétaire-interprète aux affaires étrangères avant la révolution , naquit à Versailles en 1741. S'étant adonné à la littérature , il publia plusieurs pièces qui obtinrent quelque succès ; la plupart sont écrites avec grâce. On a de cet auteur : 1^o *les Mânes de Flore*, élégie sur la mort de sa femme , 1773, in-12 ; 2^o *les Enfans du pauvre diable , ou mes échantillons*, 1765, en vers , in-16, recueil de pièces fugitives ; 3^o *Lettre à Emma*, en vers , 1784, in-8^o ; 4^o *Voyage d'Amérique*, dialogue en vers , in-12, 1786 ; 5^o *Chansons , poésies et comédies de société*. Bourdon mourut en 1795 , dans sa ville natale.

BOURGEOIS (PIERRE-AUGUSTE), jeune compositeur qui donnait les plus brillantes espérances , naquit à Versailles. Couronné par l'Institut , qui lui décerna le grand prix de musi-

que, il fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement, pour se perfectionner dans un art dont il devait faire un jour l'ornement et la gloire. A peine arrivé sur la terre classique des beaux-arts, il y succomba en 1824, dans les bras de M. Douchain, son ami, qui étudiait alors les chefs-d'œuvre de l'architecture romaine. Bourgeois, quoique mort avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année, a laissé une foule de compositions musicales empreintes presque toutes du cachet du talent; la plupart sont encore inédites.

BOURGEOIS DE LA BRETONNIÈRE (CHARLES-GERMAIN), économe de la ferme de Rambouillet, membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, correspondant de celle de Paris. Lorsque Rambouillet fut acheté en 1785 par Louis XVI à M. le duc de Penthièvre, Tessier, membre de l'Institut, inspira à M. d'Angiviller, gouverneur de ce domaine, l'idée d'y établir une ferme expérimentale, et d'attirer par ce moyen les regards du roi sur l'agriculture, en faisant des expériences dans un des domaines qu'il visitait le plus fréquemment et avec le plus de plaisir. Le roi prit en effet goût à ces divers travaux, et les mêmes hommes le firent consentir sans peine à demander au roi d'Espagne et à placer à Rambouillet un troupeau de bêtes à laine superbe, qui fut choisi avec grand soin

parmi les plus belles cavagnes de la Mesta. Dès 1786, ce troupeau, composé d'environ quatre cents bêtes, arriva en France; il fut placé dans la ferme de Rambouillet, et confié à la direction de Bourgeois. La France était encore imbuë de préjugés relativement à la naturalisation de ces animaux précieux; on pensait qu'un climat chaud et des voyages continuels pouvaient seuls entretenir cette qualité supérieure de la laine léonaise; et l'acclimatation sans transhumance des animaux qui la portent, semblait être une de ces chimères qu'on laisse par indulgence répéter aux théoriciens. Bourgeois, bon cultivateur, doué d'un bon esprit, sut mettre à profit les connaissances exactes des savans qui donnaient des soins continuels à l'établissement rural de Rambouillet. Sa direction devint bientôt son titre de gloire: cette ferme servit de modèle et de véhicule à plusieurs, et ne tarda pas à devenir un des principaux moteurs de cette amélioration que l'agriculture française a éprouvée depuis trente ans. C'est à Bourgeois qu'on doit l'introduction des prairies artificielles et des racines de toute espèce sur le sol ingrat de Rambouillet; ce sont ses connaissances et sa sagacité qui l'ont conduit à manier un terrain aussi difficile, et à lui faire donner tant de produits divers qui semblaient lui être toujours étrangers.

Ce n'était pas assez pour Bourgeois de vivifier le plus utile des établissemens, il fallut encore le défendre contre l'ignorance et contre le vandalisme; le directeur s'acquitta de ce devoir en homme pénétré de l'importante mission qu'il avait à remplir; il combattit de sa personne et par ses écrits pour la conservation de la ferme expérimentale. Depuis le départ du roi pour Varennes jusqu'à la formation des commissions exécutives, Bourgeois, réduit à ses propres forces, sut empêcher la dispersion du troupeau de Rambouillet et veiller seul à son bon entretien.

Bourgeois a donné à la société d'agriculture de Versailles et à celle de Paris plusieurs observations curieuses sur l'établissement de Rambouillet et sur les animaux divers qui y étaient entretenus. Son mémoire le plus intéressant et le plus étendu est celui qu'il a rédigé sur l'agriculture de la Beauce, contrée qui l'avait vu naître. Bourgeois, dans son mémoire, prouve qu'il a étudié à fond la culture du pays qu'il habitait; il trace les moyens d'amélioration dont elle est susceptible; il apprécie l'influence que l'introduction des moutons d'Espagne avait opérée sur cette Beauce, si célèbre par sa fécondité. Bourgeois a donné un *Mémoire sur les machines à battre les grains*; il en a rédigé un *sur les avantages de l'emploi des jumens pour la cul-*

ture; il a donné des *Observations sur le tournis et le claveau*. Doué de beaucoup de tact et d'un grand esprit d'observation, Bourgeois étudia les mœurs du beau troupeau de Rambouillet, et ne tarda pas à le naturaliser. C'est à ce troupeau que la France doit aujourd'hui l'amélioration de ses moutons, et c'est à ces moutons améliorés que l'agriculture doit la plus grande partie de ses progrès; il faut remonter à Bourgeois pour trouver le premier conservateur, l'agent constant d'une si remarquable prospérité. Cet homme, d'une probité scrupuleuse, d'une pureté de mœurs et de conduite admirable, d'une bienfaisance éclairée et soutenue, mourut après un dévouement entier à l'exécution de ses devoirs. Les amis de l'agriculture perdirent en lui un des principaux propagateurs des idées nouvelles; l'administration un agent qui méritait toute sa confiance, et dont elle honora dignement la mémoire, en continuant cette même confiance à son fils, qui, alors âgé seulement de vingt ans, apporta dans la place de régisseur du domaine de Rambouillet, le même zèle, la même probité et le même talent qu'avait déployés son père.

BOURLET DE VAUXCELLES
(SIMON-JÉRÔME), né à Versailles en 1734, mort à Paris en 1802. Après de solides et brillantes études, il prit l'habit ecclésiastique, et fit ré-

tentir la chaire d'une éloquence paternelle. Nommé l'un des prédicateurs du roi, il prononça l'oraison funèbre du comte d'Eu, prince de Dombes, et obtint bientôt une abbaye et la place de bibliothécaire de l'Arsenal. Son penchant pour la littérature lui fit entreprendre un voyage en Italie, d'où il rapporta un goût exquis et des connaissances très étendues sur les beaux-arts. Bourlet de Vauxcelles a laissé 1° une foule d'articles piquans et variés qui ont été insérés dans le *Journal de Paris*, dans des opuscules philosophiques, littéraires et périodiques; 2° un discours qui se trouve en tête d'une nouvelle édition des Lettres de madame de Sévigné, où l'on remarque de la précision, des idées gracieuses et des rapprochemens heureux; 3° la préface de la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie française, etc. Il préparait un discours sur Bossuet, pour être placé en tête de ses Oraisons funèbres; la mort ne lui a pas permis de l'achever. Son dernier écrit est un compte rendu, dans le *Mercur*, n° 42 de l'an X, des œuvres de Thomas, dont il avait été l'ami.

BOUTET (NOËL-NICOLAS), né à Versailles le 30 septembre 1762. D'habile arquebusier il devint directeur de la manufacture d'armes de Versailles; qui fut sans contredit la plus remarquable de la France et peut-être de l'Europe. L'un des pre-

miers armuriers du pays, M. Boutet ne négligea rien pour faire florir l'établissement qui lui était confié par le gouvernement. Il porta surtout les armes de luxe au dernier degré d'achèvement; leur excellence trempe les rend aujourd'hui très recherchées. Ses nombreux ateliers, qui avaient excité la jalousie des étrangers, furent pillés par eux en 1814. Cette catastrophe ruina M. Boutet. Quelque temps après, le bruit des cantiques y remplaça le bruit de l'enclume.

BRARD, né à Eragny, arrondissement de Pontoise, conscrit de l'an IX, entra au 76^e régiment de ligne. Ce brave soldat, après avoir essuyé le feu de la mitraille, dut subir l'amputation de la cuisse. Au moment où le chirurgien saisit le couteau, il l'arrête : « Je sais, dit-il, que je n'y survivrai pas; mais » n'importe : un homme de moins » n'empêchera pas le 76^e de marcher, la bayonnette en avant. et » sur trois rangs, à l'ennemi ! » Le colonel du 76^e régiment, en rendant compte au préfet de Seine-et-Oise de la conduite de l'intépide Brard, ajoute : « Comme lui, les » conscrits du département de Seine-et-Oise ont été fermes dans » leurs rangs; ils ont rivalisé avec » les vieux soldats : je me plais à » leur rendre ce témoignage honorable de leur conduite, de leur » amour pour leur devoir, de leur

» valeureuse énergie et de leur rare
» courage. Brard a exprimé, par un
» seul trait, ses sentimens et ceux
» de ses camarades. » Tous étaient
animés du même esprit.

BRÉARD, fusilier à la 54^e de ligne, né à Coudray. Grièvement blessé le 3^e jour complémentaire an VII, il continua à combattre vaillamment et fit douze prisonniers de guerre. La mort le surprit au milieu de ces exploits.

BRIANCHON (CHARLES-JULIEN), l'un de ces élèves distingués de l'École Polytechnique qui honorent aujourd'hui la France, comme militaires et savans, est né à Sèvres en 1785. En 1804 M. Brianchon entra à l'École Polytechnique le premier de sa promotion, et conserva presque constamment ce rang honorable pendant tout le temps que durèrent ses études. En sortant de l'École d'application de Metz, en 1808, il fut nommé lieutenant d'artillerie, et fit en cette qualité les campagnes d'Espagne et de Portugal jusqu'en 1812, époque à laquelle il passa, avec le grade de capitaine, à la manufacture d'armes de Tulle. Nommé en 1815 adjoint du directeur-général des manufactures d'armes de France, il est, depuis 1818, professeur de sciences à l'école d'artillerie de l'ex-garde royale. M. Brianchon composa, étant encore élève, un *Mémoire sur les lignes et surfa-*

ces du second degré, qui attira l'attention des savans illustres qui présidaient à l'enseignement de l'École Polytechnique. Carnot apprécia ce travail, et l'inséra en partie dans son beau *Mémoire sur la théorie des transversales*, en accordant à son auteur un tribut d'éloges bien flatteur de la part d'un si bon juge. On doit à ce savant professeur plusieurs mémoires pleins d'intérêt. Dans le tome 1^{er} de la *Correspondance sur l'École Polytechnique*, il a fait insérer un article où sont développées ses premières idées et ses vues *sur la géométrie de la ligne droite ou de la règle*; les tomes II et III du même recueil contiennent divers autres articles fort remarquables *sur le tracé des sections coniques assujetties à des conditions déterminées, et sur les propriétés de la ligne droite et les jeux de combinaison*. En 1817, M. Brianchon fit paraître un *mémoire sur les lignes du second ordre*, et, l'année suivante, le premier cahier du cours d'opérations géométriques sur le terrain, qu'il était chargé de faire aux officiers d'artillerie de la garde royale à Vincennes; ce cahier a pour titre : *Application de la théorie des transversales*. On lui doit encore divers articles de géométrie insérés dans les *Annales de mathématiques*, et un *Mémoire sur les courbes de raccordement*, qui se trouve dans le 19^e cahier du *Journal de*

l'École Polytechnique. Le caractère de ces divers écrits est la culture de la géométrie synthétique, tant pour les figures planes que pour celles qui ont trois dimensions. Parmi les résultats nouveaux qu'ils renferment, les plus remarquables par leur généralité sont, d'une part, la théorie des pôles et polaires des lignes et surfaces du second ordre; de l'autre, le théorème de l'hexagone circonscrit, lequel consiste en ce que tout hexagone circonscrit à un conique, les trois diagonales se croisent à un même point. M. Brianchon a depuis tourné ses études vers les applications de la chimie à l'artillerie. En 1823, il a publié un excellent *Mémoire sur la poudre à tirer*, dont il donne la composition atomistique d'après le dosage fixé par une longue expérience; il y montre que les proportions employées se rapprochent beaucoup de celles qui seraient indiquées par la théorie des proportions définies. En 1825, il a fait paraître un autre mémoire intitulé : *Essai chimique sur les réactions foudroyantes*, dans lequel l'auteur propose une théorie nouvelle et ingénieuse de la fulmination. Tel est l'ensemble des travaux utiles par lesquels cet officier distingué s'est recommandé à l'estime des savans. Ses services aux armées lui ont valu la décoration de la Légion-d'Honneur et la croix de Saint-Louis.

BRICHARD (N.), fabricant de farines, ex-maire d'Étrecy. Cet excellent fonctionnaire, qui pendant plus de vingt ans ne cessa de prendre les intérêts de sa commune, lui a rendu d'importans services lors de la retraite de l'armée de la Loire et de l'occupation étrangère, en assumant sur lui de grandes charges.

BRIÈRE DE MONDÉTOUR (ISIDORE - SIMON), naquit en 1753 à Saint-Cheron, près de Bâville. D'abord avocat distingué à Paris, sa grande intelligence des affaires et sa réputation d'homme intègre, lui obtinrent les suffrages du garde-des-sceaux et le choix du roi pour l'emploi de receveur-général des éconômats. On appelait de ce nom, avant la révolution, l'agence qui administrait, pour la couronne et au profit personnel du roi, tous les biens ecclésiastiques du royaume, pendant la vacance des possesseurs titulaires. Louis XVI, qui aimait M. de Mondétour, l'admit souvent à travailler avec lui. Un nouvel ordre de choses étant survenu, M. de Mondétour se plut à vivre dans une retraite profonde; mais en l'an VIII il reparut, et fut nommé maire du deuxième arrondissement municipal à Paris. Le premier consul, en créant ces magistratures, avait prescrit d'y appeler les notabilités les plus distinguées de la capitale. Des fonctions gratuites pouvaient seules plaire au caractère désintéressé de M. de Mon-

détour. Ses formes aimables, ses connaissances étendues, une grande aptitude aux affaires et un vif désir de faire le bien, lui concilièrent tellement l'estime et l'affection de ses concitoyens, qu'il fut successivement de tous les conseils d'administration occupés des intérêts de la capitale. En décembre 1805, il alla à Vienne, envoyé par le corps municipal de Paris, après les premiers succès de la campagne d'Austerlitz, pour en féliciter Napoléon. Elu ensuite député du département de la Seine au corps-législatif, il fit partie de la commission des finances. M. de Mondétour était encore membre de cette assemblée à sa mort. Il fut enlevé à ses nombreux amis, à ses enfans, à son gendre M. Geoffroy-Saint-Hilaire (*voyez ce nom*), en août 1810, à l'âge de cinquante-sept ans. Paris lui doit la fondation et le maintien de plusieurs établissemens utiles pour l'ornement et la salubrité de cette ville. La classe indigente eut toujours en lui un zélé protecteur. Sa conversation était vive et spirituelle. Il se plaisait à citer souvent les écrits du docte maître Alain Chartier, dont il se faisait gloire de descendre.

BRUNYER (PIERRE-ÉDOUARD), ancien médecin en chef de l'hospice de Versailles. Ce praticien fut successivement porté par son mérite aux premières places des armées de Corse, d'Allemagne, des

hospitaux civil de Saint-Germain et militaire de Metz. Il avait été nommé médecin des enfans de France. Il mourut octogénaire au mois de juillet 1811.

C

CABANIS (PIERRE-JEAN-GEORGES). Ce médecin célèbre à tant de titres, n'appartient pas par sa naissance à ce département, qui se trouve fier de l'avoir si long-temps possédé. Cabanis est mort à Rueil le 6 mai 1808; il était né en 1757, à Cosnac, département de la Charente-Inférieure.

CAFFIN D'ORSIGNY, cultivateur très versé dans l'art agricole, s'est distingué dans ces derniers temps par son courage à poursuivre les fraudes électorales.

CALLET (JEAN-FRANÇOIS), né à Versailles le 25 octobre 1744, mort le 14 novembre 1798. Après d'excellentes études, il vint à Paris en 1768, pour étendre ses connaissances dans les mathématiques. En 1774, Callet remporta le prix que la société des arts de Genève avait proposé sur les échappemens. En 1783, il publia la table des logarithmes des nombres jusqu'à 102,950; en 1788, il fut nommé professeur d'hydrographie à Dunkerque, revint à Paris en 1792, et fut pendant quatre ans professeur des in-

génieurs-géographes au dépôt de la guerre. En 1795, Callet publia une nouvelle édition des tables des logarithmes (jusqu'à 108,000); vers la fin de 1797, il présenta à l'institut l'idée d'un nouveau télégraphe et d'une langue télégraphique appuyée sur un dictionnaire de douze mille mots français qui y étaient adaptés par une combinaison mathématique. Quoique sa santé se fût affaiblie par ce travail, cet infatigable mathématicien publia encore, la même année; un mémoire *sur les longitudes en mer*.

CAUCHOIX (ROBERT-AGLÉ), l'un de nos meilleurs opticiens, est né à Cormeilles en Parisis, le 24 avril 1776. Son père Antoine Cauchois, avocat au parlement, lui fit faire de bonnes études aux collèges de Navarre et de Lizieux. En 1792 M. Cauchois embrassa l'état d'opticien. Ses progrès furent rapides. En 1800, il épousa la fille de M. Gonichon, opticien distingué, qui avait reconnu en lui un talent supérieur. En 1810, il présenta à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut cent trente-cinq lunettes faites avec du flint-glass français : un rapport honorable constata la perfection de son travail. En 1811, le gouvernement se plut à récompenser ses talents en lui accordant un logement gratuit. En 1813, M. Biot l'associa à ses recherches d'optique (voyez le *Traité de physique-mathématique*

de M. Biot, 3^e vol., article *achromatisme*, et le *précis élémentaire*, 1817, 2^e vol., pages 248 et suivantes). En 1814, M. Cauchois fit un voyage en Angleterre et importa les lunettes ou bésicles *périscopiques*. Une heureuse application de cette forme de verres lui procure chez lui une des plus belles chambres noires que l'on connaisse. En 1816, cet ingénieux opticien inventa les lunettes *polyades* ou à *grossissements variables*, et perfectionna les lunettes de spectacle : un rapport très favorable en fut fait à l'académie des sciences, et ces nouvelles lunettes furent, depuis, recherchées partout, et surtout en Angleterre. En 1819, il parut à l'exposition et obtint une médaille d'argent, qui fut suivie d'un article extrêmement flatteur dans le rapport du jury. En 1823, disposé à construire des lunettes astronomiques, dont l'emploi pouvait paraître incommode aux observateurs, à cause de la grandeur de leurs dimensions, il inventa des supports ou pieds nouveaux, applicables aux lunettes de toutes grandeurs; heureuse solution d'un problème qui avait long-temps occupé l'imagination des astronomes et des mécaniciens. La même année, il présenta au jury un grand nombre de lunettes, parmi lesquelles une fut choisie pour l'instrument des passages de l'Observatoire royal de Paris, et obtint la médaille d'or. En 1827, il parut de nouveau à l'exposition,

avec de nouvelles lunettes astronomiques plus considérables qu'aucune autre connue jusqu'alors : une d'elles, ayant onze pouces de diamètre et dix-huit pieds de long, est à Londres, entre les mains de M. South, président de la société astronomique qui l'a achetée. En juillet 1828, M. Cauchoix fit part à l'académie des sciences de l'emploi nouveau qu'il venait de faire du cristal de roche dans les objectifs achromatiques en le substituant au *crown-glass*, et des avantages qui en résultent pour rendre à-la-fois les lunettes plus courtes et plus lumineuses. A la mort de M. Caroché, artiste attaché au bureau des longitudes, il fut porté le second sur la liste des personnes désignées comme dignes de le remplacer; il fut aussi compris parmi celles indiquées par la commission pour remplacer M. Breguet à l'Institut. Ce savant modeste, bien digne en effet d'occuper une place dans le sein de cette illustre compagnie, se recommande à-la-fois par les nombreux travaux dont il a enrichi les sciences physiques, et par le zèle qu'il ne cesse de déployer pour leur avancement. M. Cauchoix a publié divers mémoires pleins d'intérêt.

CELS (JACQUES-MARTIN), cultivateur et botaniste, naquit à Versailles en 1743. Il entra dans les bureaux de la ferme générale, et devint receveur à l'une des barrières

de Paris. Sa caisse ayant été pillée dans une émeute au commencement de la révolution, et les entrées de Paris ayant été supprimées, il fut obligé de tirer parti de ses connaissances en botanique et en agriculture, sciences qui n'avaient été pour lui, jusqu'alors, que des objets de délassement. Il avait suivi les leçons de Bernard de Jussieu, s'était lié avec Lemonnier le médecin, J.-J. Rousseau, et d'autres amateurs de plantes, et s'était formé un jardin botanique très curieux, au moyen des échanges que lui avait procurés sa correspondance. Il cultiva désormais les plantes étrangères pour en faire le commerce, et il contribua beaucoup à en répandre le goût. Les botanistes désireux d'étudier les plants rares qui se trouvaient en fleurs dans son jardin, y étaient très bien accueillis; ce qui a donné lieu aux deux beaux ouvrages de M. Ventenat, intitulés : l'un, *Jardin de Cels*; et l'autre, *Choix de plantes tirées du jardin de Cels*, in-f°, avec de belles gravures. Cels lui-même ayant eu, avant son malheur, le goût des livres, et ayant possédé une belle bibliothèque, avait publié, de concert avec le libraire Lottin, l'ouvrage intitulé : *Coup-d'œil éclairci d'une grande bibliothèque*, à l'usage de tout possesseur de livres, Paris, 1773, in-8°; ce n'est qu'un recueil d'étiquettes faites pour être découpées et placées sur les rayons, afin de distinguer les livres d'après

les sujets auxquels ils se rapportent. Il a fourni des notes pour la nouvelle édition d'*Olivier de Serres*, pour le nouveau *Laquintinie*, et pour quelques autres ouvrages d'agriculture ; ayant été employé sous différens titres, pour cette partie de l'administration, au ministère de l'intérieur, il a publié successivement des *instructions* sur diverses branches d'agriculture, et a eu surtout une grande part à la rédaction du projet de code rural. Il appartenait à la section d'agriculture de l'Institut, dès l'origine de cette compagnie, et était l'un des principaux membres de la société d'agriculture du département de la Seine. Il mourut d'une pleurésie, le 15 mai 1806. Son fils, qui a marché sur ses traces, se recommande au monde savant par ses écrits et ses travaux.

CHALLAN (ANTOINE-DIDIER-JEAN-BAPTISTE, le chevalier), est né à Meulan, le 25 septembre 1754 ; ancien conseiller, procureur du roi au bailliage de Meulan, ex-membre du corps législatif. En 1790 il fut nommé procureur général syndic du département de Seine-et-Oise. Avant le 10 août 1792, emporté par son amour pour la monarchie, il rédigea et signa l'adresse que les membres composant le directoire de ce département présentèrent à l'assemblée nationale pour la défense de l'autorité royale. Devenu suspect aux révolutionnaires, il prit

le parti de se soustraire à leur poursuite, en quittant l'administration, après le massacre des prisonniers d'Orléans. A cette époque, il fut arrêté en 1793, et incarcéré aux Récollets de Versailles. Il y resta pendant tout le temps de la terreur, et ne fut rendu à la liberté que par la chute de Robespierre. M. Challan fut nommé, après cette réclusion, président du tribunal criminel de Seine-et-Oise. En 1798, le collège électoral séant à Versailles éprouva une scission, et les deux divisions le portèrent également à la députation par leurs suffrages. Il siégea au conseil des Cinq-cents, où il déploya des connaissances étendues en matières administratives et commerciales, fit diverses motions sur les billets de commerce et lettres de change, et sur l'exploitation des carrières. Routes, navigation intérieure, écoles primaires, instruction publique, tout fut de son ressort ; il traita les questions les plus opposées avec un égal mérite. Envoyé, après la révolution du 18 brumaire (9 novembre), par le gouvernement consulaire pour aller pacifier les contrées de l'ouest, il s'acquitta avec le plus grand succès de cette importante mission, fut d'un grand secours au général Hédouville, et ne contribua pas peu à la paix qui fut signée par les deux partis. Nommé, pendant son absence, membre du tribunal, il y vint reprendre avec un nouveau

zèle ses travaux administratifs. En 1800, il appuya le projet de fermer la liste des émigrés, fut l'un des rédacteurs du code de commerce, et, en 1802, lorsqu'il fut question de nommer Bonaparte consul à vie, M. Challan vota en faveur de cette mesure. En 1804, Curée ayant proposé de désérer à Napoléon la dignité impériale, il fut un de ceux qui montèrent à la tribune pour appuyer cette proposition. Son but était de prouver, contre l'opinion de son collègue Carnot, que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à une nation aussi colossale que la nation française. Le 2 mai 1806, M. Challan présenta au tribunat l'ouvrage de François de Neufchâteau ayant pour titre : *De la meilleure distribution des propriétés*. En 1808, après la suppression du tribunat, il passa au corps législatif, où, en 1812, il fut nommé par Bonaparte président de la commission civile et administrative. Dans toutes les places qu'il occupa, comme dans tous les travaux qu'il fut appelé à exécuter, M. Challan fit constamment preuve d'un savoir très étendu et d'une haute capacité administrative. Ce fut lui, dit-on, qui rédigea l'acte du 3 avril, par lequel le corps législatif prononçait la déchéance de Napoléon. Le 8 du même mois, le gouvernement provisoire reçut son adhésion au rappel des Bourbons. M. Challan, appelé à défendre la

cause de ses concitoyens, occupa très fréquemment la tribune, fut président de plusieurs bureaux, et notamment de celui des pétitions. Ce fut son rapport qui engagea la chambre des députés à passer à l'ordre du jour sur la pétition du général Excelmans. Créé sous le gouvernement impérial chevalier de la Légion-d'Honneur, il fut nommé officier de cet ordre par le roi le 19 octobre 1814, et anobli le 25 novembre de la même année. En mars 1815, au retour de Bonaparte, M. Challan ne se cacha point; il résista publiquement aux sollicitations qui lui furent faites d'assister à l'assemblée du Champ de Mars, à laquelle il avait été convoqué. On doit à la plume de M. Challan un grand nombre d'ouvrages, la plupart conçus dans les intérêts de l'ordre public, de l'ordre administratif ou judiciaire : 1° *De l'adoption considérée dans ses rapports avec la loi naturelle et la politique*, in-8°, 1801, 2° *Rapport sur les moyens de concourir au projet de la société d'agriculture de la Seine, relatif au perfectionnement des charrues*, 1802, in-8°, avec planches; 3° *Des réflexions lors de la discussion des différens codes, et la nécessité de n'imposer aux individus que des noms ou prénoms exempts de ridicules*; 4° *Des réflexions sur la proposition d'établir un fonds spécial permanent et progressif pour l'agricul-*

ture, les manufactures, le commerce et les arts; 5° *Ses opinions sur la proposition d'une loi relative à la responsabilité des ministres*, octobre et décembre 1814; 6° *Du rétablissement de l'ordre en France*, in-8°, 1814; 7° *Réflexions sur le choix des députés*, in-8°, août 1815. Toujours animé de l'amour du bien public, M. Challan n'a pas cessé, depuis sa sortie du corps législatif, de porter intérêt à sa patrie, à ses concitoyens. Membre de plusieurs sociétés savantes, vice-secrétaire de la société royale et centrale d'agriculture, de celle d'horticulture, membre du conseil de la société d'encouragement et de la société élémentaire, il a toujours fait preuve d'un zèle généreux pour la prospérité du pays. Outre les nombreux mémoires dont il a enrichi les collections scientifiques des compagnies savantes, dont il est membre, on trouve de lui, dans la *France littéraire*, imprimée chez Firmin Didot, des notices historiques sur feu M. Lemonnier, sur le marquis de Cubières, (*Voy. ce nom*) et sur quelques autres hommes recommandables. On lui doit aussi un *Essai sur la possibilité de faire écrire les aveugles et de leur faire lire ce qu'ils auraient écrit*, au moyen d'un mécanisme ingénieux qui fait honneur à la sagacité et à l'humanité de l'auteur, imprimé chez madame Huzard, 1814. On a encore de M. Challan une *Ins-*

truction concernant la propagation, la culture en grand des pommes de terre, ainsi que l'emploi de leurs produits, considérés comme alimentaires et comme pouvant être appliqués à l'économie rurale, domestique et industrielle, mars 1829, in-8°, chez Huzard; imprimée par ordre de la société royale et centrale d'agriculture. Les diverses notices qui ont été publiées sur M. Challan, sont la plupart pleines d'erreurs et d'absurdités : dans la Biographie imprimée chez Poulet, et vendue chez Alex. Émery, on l'a fait naître à Rennes, on lui fait exercer la profession d'avocat, on le désigne comme député d'Ille-et-Vilaine en 1798; tandis qu'il fut nommé à Versailles. La Biographie moderne, imprimée en 1807 à Leipzig, n'était pas mieux instruite; et l'article qui le concerne, inséré dans la Biographie des hommes vivans, imprimée en 1816, serait aussi susceptible de réclamations.

CHAMBERT (PIERRE), avocat au parlement de Paris, naquit à Versailles en 1745, mourut à Paris en novembre 1805. Chambert a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on remarque: *Démétrius ou l'Éducation d'un prince*, 1790, 2 vol. in-8°, espèce d'imitation du Télémaque de Fénelon.

CHAMBON - DE - MONTAUX

(NICOLAS), docteur en médecine, naquit à Brevannes, en 1748. Après avoir exercé pendant plusieurs années la médecine à Langres, il revint à Paris en 1780, et fut nommé médecin de la Salpêtrière. Il rendit de grands services dans cette place, quitta la carrière médicale pour embrasser la carrière administrative, et fut élu maire de Paris, en remplacement de Pétion, le 3 décembre 1792. L'ex-ministre de la guerre, Pache, lui succéda le 13 février 1793, et M. Chambon ne fut maire qu'environ soixante-dix jours. On peut signaler cet espace comme un des plus orageux de la révolution. La mission la plus triste, la plus douloureuse et la plus pénible, sans doute, que M. Chambon de Montaux eut à remplir pendant qu'il était maire, fut celle d'accompagner le ministre de la justice et le secrétaire du conseil exécutif, lorsque ces deux fonctionnaires se rendirent à la Tour du Temple pour notifier à Louis XVI son arrêt de mort! M. Chambon, malade, ou prétextant une maladie, quitta ses fonctions de maire et reprit sa profession de médecin. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on compte : *Maladies des femmes, des filles et des enfans*, 1798, 10 vol. in-8°; *Traité de l'anthrax*, 1781, in-12; *des Moyens de rendre les hôpitaux utiles à l'instruction*, 1787, in-12; *Traité des fièvres malignes*, 4 vol. in-12, 1787; *Traité de l'éducation*

des moutons, 2 vol. in-8°, 1810, etc. Ce praticien distingué est mort dernièrement à Paris.

CHAMORIN (VITAL-JOACHIM), baron, général de brigade, etc., naquit le 16 août 1773, à Bonnelles. Le 23 décembre 1788, il s'enrôla, entra comme soldat dans le 7^e régiment d'infanterie de ligne, et fit avec ce corps la campagne de Savoie, sous les ordres du général Montesquiou. Il passa ensuite dans le 6^e bataillon de l'Hérault, fut nommé sous-lieutenant et envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il se distingua par son courage. A la bataille du Boulon il entra, lui troisième, dans une redoute ennemie, tua, dispersa les troupes qui la défendaient, et tourna les pièces sur les Espagnols. Fait capitaine à la suite de cette action d'éclat, il passa dans le 8^e bataillon de la Côte-d'Or, puis dans la 12^e demi-brigade d'infanterie de ligne, où il fut incorporé le 24 avril 1796. Il suivit ce corps à l'armée d'Italie, se distingua à Borgo-Forte, refusa le grade de chef de bataillon, que le général Girardon, témoin de sa valeureuse conduite dans cette affaire, avait sollicité pour lui, et continua de servir comme capitaine jusqu'à la prise de Frossinone, où il fut en quelque sorte obligé de l'accepter. Il fit ensuite la campagne de l'Adige, prit part à la bataille de Marengo, se distingua encore par son intrépidité et son énergie; changea

d'arme quelques jours après , et passa capitaine au 6^e de hussards. Blessé au passage du Mincio , il n'en resta pas moins à la tête des tirailleurs qu'il commandait. Sa conduite dans cette terrible affaire lui valut les éloges du général Dupont, et le grade de chef d'escadron lui fut conféré sur le champ de bataille. Il accompagna l'année suivante , à l'île d'Elbe , le général Watrin , dont il était devenu aide-de-camp ; se signala au débarquement des Anglais , et fit éprouver à ces insulaires des pertes considérables. Félicité par son chef, pour la bravoure qu'il avait déployée dans cette rencontre , recommandé par Murat à la bienveillance du Premier Consul, il fit voile pour Saint - Domingue, et donna de nouvelles preuves de son courage dans les engagements qui eurent lieu avec les noirs. Il revint en France après la mort de son général , fut placé au 3^e de cuirassiers. Fait membre de la Légion-d'Honneur et appelé aux grenadiers de la garde , où il entra , avec son grade , le 5 septembre 1805 ; il fit avec eux les campagnes d'Autriche , de Prusse , de Pologne ; fut nommé , le 14 février 1807 , colonel du 26^e dragons , et envoyé à l'armée d'Espagne ; il y resta trois ans , assista aux principales affaires qu'elle eut avec les insurgés , fut fait baron , commandant de la Légion - d'Honneur , puis général de brigade. Il se disposait , à la suite de cette promotion , qui eut lieu le 5 mars 1811 , à

rentrer en France , où l'attendait un commandement de grosse cavalerie, lorsqu'il reçut , du duc de Dalmatie, l'invitation de le joindre pour prendre part à un coup de main. Il accepta , fut chargé de l'arrière-garde , et vit bientôt venir à lui des masses formidables de cavalerie. Il n'avait à leur opposer que six cents chevaux. Il accepta la charge , refusa de se rendre , et périt vaillamment au milieu des escadrons anglais.

CHAMPION-DE-VILLENEUVE , né à Versailles , fils d'un valet-de-chambre du roi. Il embrassa les principes de la révolution. En 1789 il fut nommé membre de l'administration des établissemens publics près la municipalité de Paris. L'année suivante il fut envoyé par le roi , à Avignon , en qualité de commissaire. Comblé des faveurs de Louis XVI , il devint son ministre de l'intérieur en 1792. M. Champion , malgré l'amitié et les largesses du prince , n'en provoqua pas moins auprès de la municipalité de Paris , une visite dans le palais des Tuileries : cette visite n'eut pas lieu. La journée du 10 août le fit sortir du ministère. C'est en vain qu'il voulut protester de son civisme à la barre de l'assemblée législative ; elle décréta qu'il n'avait pas la confiance de la nation. Roland lui succéda comme ministre , et Champion quitta son portefeuille après avoir rendu des comptes satisfaisans de sa ges-

tion. M. Champion se fit oublier jusqu'en 1800. A cette époque, le gouvernement consulaire le nomma conseiller de préfecture du département de la Seine. Il occupait cette place en 1822, et était en même temps avocat au conseil du roi et à la cour de cassation.

CHARBONNEAUX (PIERRE-LOUIS), libraire, né à Versailles, en 1777, est inventeur des rondelles à galets, destinées à éluder en mécanique le frottement des surfaces planes en général. Ces rondelles viennent de recevoir une application spéciale dans la confection des roues de voitures : placées aux deux extrémités du moyeu, elles ont, pour résultat constaté, d'imprimer un mouvement d'amélioration tel, que chaque cheval peut, sans plus d'efforts, traîner une charge plus considérable. *La société d'encouragement, pour l'industrie nationale*, frappée des avantages que présente cette ingénieuse invention, a ordonné unanimement que copie de sa délibération, et le dessin figurant le procédé, seraient envoyés au ministre de la guerre, en le priant de faire l'application au matériel de l'armée d'une invention aussi utile. On doit encore à M. Charbonneaux une autre invention de la plus haute importance, c'est un appareil qui entoure les roues de voitures, et s'y trouve fixé de manière à présenter toujours, devant chacune d'elles,

par leur mouvement de rotation, un plancher large d'un pied et demi, garni au milieu d'une rainure en fer dans laquelle la voiture roule continuellement. Cet appareil présente les avantages de la route en fer, et n'est pas comme elle immobile. La voiture, dont les roues en sont garnies, peut circuler dans tous les sens sur les routes les plus mauvaises, combler les ornières, traverser avec sécurité les terres labourées, les sables mêmes ; car la largeur du plancher, qui lui est toujours offert par cet appareil, s'oppose à ce qu'elle puisse s'engager dans le sol. On peut aussi, sur les routes ordinaires, augmenter la charge sans que les chevaux en soient plus fatigués. Quand le roulage et toutes les fortes voitures feront l'application de cet utile procédé, les routes, dont l'entretien coûte si cher à l'État, ne seront plus pour le pays qu'une faible charge. La découverte de M. Charbonneaux produirait bientôt d'immenses bénéfices. Les succès résultant de cet appareil, ont été constatés par de nombreux essais. Tout fait espérer que l'industrie nationale, si éclairée maintenant sur ses vrais intérêts, et que notre gouvernement, jeune et plein d'avenir, ne manquera pas de recueillir tous les fruits de cette heureuse création. Cet appareil serait aujourd'hui bien précieux dans les sables d'Alger.

CHARLEMAGNE (ARMAND),

homme de lettres, né au Bourget, arrondissement de Corbeil. C'est surtout comme auteur dramatique que cet écrivain fécond et spirituel s'est fait connaître. Ses premiers ouvrages datent de 1790. Dans le nombre des comédies qu'il fit paraître, on remarque les suivantes : *l'Homme de Lettres et l'Homme d'Affaires*, *le Souper des Jacobins*, *les Voyageurs*, *l'Insouciant*, *de Crac à Paris*, *la Fille à Marier*, *les Descendans du Menteur*, *la Journée des Dupes* ou *l'Envie de parvenir*. La plupart de ces pièces ont eu la vogue de l'à-propos et des circonstances. On doit encore à la plume de M. Charlemagne : *l'Enfant du Hasard et du Crime*, ou *les Erreurs de l'Opinion*; *Mémorial historique d'un Homme retiré du Monde*, roman en 4 vol. in-12. *Le Bal du Diable*, conte; *les Trois B*, ou *Aventures d'un boiteux, d'un borgne et d'un bossu*; *les Paroles et la Musique*, vaudeville. Cet écrivain a publié aussi un *Plan d'impositions pour les habitans des campagnes et villes tailables*, 1790, in-8°; une *Instruction sur l'usage des Moulins à bras*, etc. M. Charlemagne est membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine.

CHARLES X (CHARLES-PHILIPPE), ex-roi de France, frère de S. M. Louis XVIII, est né à Versailles le 9 octobre 1757. MONSIEUR,

comte d'Artois, épousa Marie-Thérèse de Savoie, sœur cadette de MONSIEUR, comte de Provence. Ce mariage fut célébré le 16 novembre 1773. Marie-Thérèse de Savoie, qui mourut en Angleterre le 2 juin 1805, donna trois enfans à son époux, le duc d'Angoulême, le duc de Berry et la princesse Sophie morte en bas âge. Élevé à la cour de Louis XV, le comte d'Artois fut livré dès sa jeunesse à tous les genres de séductions. Il fut bientôt renommé par sa politesse et par sa galanterie. Au mois de mai 1777, ce prince alla visiter les ports de l'Ouest; il contribua, par sa présence, à l'encouragement de la marine à laquelle Louis XVI donnait tous ses soins. L'hiver suivant, 1778, au bal de l'opéra, arriva cette fameuse aventure qui amena un duel entre le comte d'Artois et le duc de Bourbon. Les suites n'en furent point funestes. Les princes, réconciliés, partirent comme volontaires au camp de Saint-Roch, devant Gibraltar. Le 15 octobre 1782, le comte d'Artois quitta le camp de Saint-Roch, et à son retour à Versailles il fut reçu, après cette promenade, chevalier de Saint-Louis. Dès les premiers symptômes de la révolution, ce prince se montra peu partisan du nouvel ordre de choses. Il devint un des plus ardens défenseurs de l'ancien régime. Lorsque la nouvelle des événemens du 14 juillet fut parvenue à Versailles, ce prince parut avec

le roi à l'assemblée; l'altération de ses traits ne tarda pas à révéler les sentimens dont il était agité. Cette circonstance vint fournir des alimens nouveaux aux accusations dont il était l'objet. Sa tête ayant été mise à prix, il se déroba, pendant la nuit, à la recherche du peuple en armes. C'est aux conseils du duc de Liancourt qu'il dut son évasion. En juillet 1789, il partit pour Turin et se rendit, avec la famille royale, auprès du roi de Sardaigne. En 1790, le comte d'Artois eut, à Mantoue, une entrevue avec l'empereur Léopold. En 1791, il se rendit à Worms avec le prince de Condé et le maréchal de Broglie : après quelque séjour dans cette ville, le prince visita Bonn, habita quelque temps le château de Bruhl, vint à Bruxelles et se rendit ensuite à Vienne. C'est à Plinitz, dans l'entrevue que ce prince eut avec le roi de Prusse et l'empereur Léopold, que furent jetées les bases de la première coalition. Pendant qu'il cherchait l'appui des puissances étrangères contre son pays, intervint un acte législatif, portant que tous ceux qui ne rentreraient pas avant le 1^{er} janvier 1792, seraient déclarés ennemis de la nation. Dès que Louis XVI eut accepté la constitution de 1791, il invita le comte d'Artois à revenir auprès de lui. Le 2 janvier 1792, l'assemblée législative, après avoir décrété la mise en accusation de ce prince, supprima, le 19 mai suivant, le traitement d'un mil-

lion que lui accordait la loi constitutionnelle, et déclara ses rentes apanagères saisissables par ses créanciers. Le prince était alors à Turin, d'où il soutenait les mouvemens qui s'étaient manifestés à Lyon et dans d'autres lieux, en faveur de la cause royale. Après la mort de Louis XVI, il fut déclaré, par son frère, lieutenant-général du royaume. C'est à Ham qu'il apprit la funeste catastrophe de ce monarque, et c'est de cette ville que le comte de Provence et ce prince publièrent une déclaration énonçant leurs droits à la régence. Quelque temps après, le comte d'Artois partit pour Saint-Pétersbourg et retourna à Ham. Avant de quitter le corps d'émigrés sur le Rhin, ce prince adressa une lettre flatteuse au maréchal de Broglie, lui envoya ses médailles, ses diamans et l'épée de son fils, qu'il fit vendre au profit des plus nécessiteux. A la fin de 1794, une pension lui fut assurée par le gouvernement anglais, et le 26 juillet 1795, il s'embarqua à Huxam pour Londres. Bientôt après il monta à bord d'une frégate qui croisa long-temps sur les côtes de France, et le 29 septembre il descendit à l'île-Dieu, protégé par l'escadre du commodore Warren. Pendant son séjour dans cette île, S. A. R. adressa des instructions aux chefs des armées royales de la Bretagne et de la Vendée, et écrivit à Charette pour combiner avec lui son débarquement.

Ce projet, qui dépendait des Anglais, ne put pas être exécuté. L'île-Dieu fut évacuée et le comte d'Artois reconduit à Portsmouth. Ce prince alla résider à Édimbourg, dans le château des anciens rois d'Ecosse. En 1799, il quitta l'Ecosse pour rejoindre, au fond de la Suisse, l'armée du prince de Condé, réunie aux Russes, et commandée par Korsnow. Bientôt après il reprit la route de l'Angleterre, et dirigea les opérations des royalistes de la Grande-Bretagne. En novembre 1804, le comte d'Artois partit pour Colmar, en Suède, où il eut une entrevue avec son frère et son fils aîné. Revenu à Londres, il ne quitta cette ville qu'en 1809, pour aller fixer sa résidence à Hartwell. Tranquille dans cette retraite, S. A. R. ne s'en éloigna qu'au commencement de 1813, pour se rendre en Allemagne, afin d'être plus à même de profiter des chances que les événemens de la guerre pouvaient lui offrir. Au mois de février 1814, le comte d'Artois prit la résolution de rentrer en France. Il vint jusqu'à Vesoul. Il allait pénétrer plus loin, lorsque Bonaparte donna des ordres pour arrêter ce prince dans sa marche. Ce ne fut que vers la fin du mois de mars qu'il se montra aux Français. La plus douce émotion vint l'agiter lorsqu'il pressa le sol de la France. *« Enfin, s'écria-t-il, je suis en France, je n'en sortirai plus ! »* S. A. R., en sa qualité de lieutenant-

général du royaume, publia aussitôt une proclamation. Le 12 avril cinquante grenadiers de la garde nationale allèrent au-devant de Monsieur, jusque dans les bois de Bondy. S. A. R. fit son entrée dans Paris au milieu des acclamations d'une population immense. Attendu par les membres du gouvernement provisoire, le prince répondit en ces termes à la harangue du président Talleyrand : « Je vous remercie de ce que vous avez fait pour notre patrie ; j'éprouve le besoin d'exprimer tout ce que je ressens. Plus de divisions, la paix et la France... Je la revois enfin... Rien n'est changé... Il n'y a qu'un Français de plus !... » Le 15, le sénat lui remit l'autorité, en attendant l'arrivée de S. M. Louis XVIII. Après le discours qu'il prononça, un sénateur s'écria : « Ah ! c'est bien le fils d'Henri IV ! » Monsieur reprit aussitôt : « Son sang coule dans mes veines ; je voudrais avoir ses talents, mais je suis sûr d'avoir son cœur et son amour pour les Français. » En donnant audience au consistoire des réformés, Monsieur déclara que « le roi se plairait à embrasser également dans ses affections les Français de tous les cultes, comme il comptait sur la fidélité, sur le dévouement de tous. » Lorsque Louis XVIII monta sur le trône, Monsieur reçut le titre de colonel-général des gardes nationales de France, et celui de colonel-
8.

Général des Suisses. La même année, au mois de septembre, il parcourut une partie des départemens méridionaux. Il visita Lyon, Marseille, Avignon, etc. La nouvelle du débarquement de Bonaparte, en 1815, étant parvenue à Paris le 5 mars, dans la nuit du 5 au 6, S. A. R. MONSIEUR partit pour Lyon et y arriva le 8 à dix heures du matin. Bonaparte se montra avec des forces redoutables et qui grossirent à chaque pas. MONSIEUR, forcé de quitter Lyon, partit pour Paris, accompagné d'un seul officier de cavalerie. Le 16 mars, S. A. R. se rendit, avec le Roi, au corps législatif, et après que S. M. eut parlé, il s'exprima ainsi : « S'il était permis d'élever ici » la voix après que le Roi a parlé , » je dirais, tant en mon nom qu'au » nom de toute ma famille , que » nous partageons les sentimens que » Votre Majesté vient d'exprimer, » *C'est au nom de l'honneur que » nous jurons tous d'être fidèles à » Votre Majesté et de respecter la » Charte constitutionnelle !* » On sait aujourd'hui comment il tint ce serment si solennel. Les jours suivans, le comte d'Artois fit des efforts pour préparer Paris à la résistance. Ils furent inutiles. Dans la nuit du 20 mars il fut forcé de partir avec le duc de Berry, une heure après le départ du Roi. MONSIEUR resta à Gand auprès de son frère jusqu'à son retour en France , le 7 juillet 1815. Par ordonnance

du 26 du même mois, S. A. R. fut nommée à la présidence du collège électoral du département. La mort de S. M. Louis XVIII étant survenue, ce prince hérita, le 16 septembre 1824, du sceptre que son frère avait tenu avec tant de gloire. Dès ce moment se déroula le long complot tramé contre les libertés de la France. Le sceptre devint entre ses mains un fardeau bien pesant : un ministère qualifié de *déplorable*, les fusillades de la rue Saint-Denis, l'état envahi par les prêtres, la dissolution de la garde nationale parisienne, une guerre perpétuelle contre la presse, lui firent bientôt perdre l'amour du peuple qu'il avait un moment obtenu : deux expéditions, l'une purgeant la Morée des hordes musulmanes, l'autre donnant pour résultat la prise d'Alger et des possessions sur le sol d'Afrique, furent les événemens qui signalèrent d'abord le règne de Charles X. Perfidement conseillé, dominé par son amour de la chasse et de l'église, ce monarque, oubliant les sermens de Reims, signa, le 25 juillet 1830, les monstrueuses ordonnances qui anéantissaient nos libertés. Cet audacieux coup-d'état fut payé cher : il répandit à flots le sang dans Paris ; mais trois jours suffirent à l'héroïque population parisienne pour arracher une couronne défendue par cent pièces de canon et par vingt mille baïonnettes. Précipité du trône par

le peuple indigné. Charles X, par un acte signé le 2 août 1830, à Rambouillet, crut encore pouvoir abdiquer une couronne qu'il ne possédait plus. Poursuivi par quarante mille Parisiens, il fut forcé de s'acheminer, une troisième fois, vers l'exil.

CHAROST (ARMAND-JOSEPH DE BÉTHUNE, duc de), naquit à Versailles, le 1^{er} juillet 1738. Issu de la famille de Béthune et de celle de la Rochefoucauld réunies, sa vie et sa fortune furent consacrées à une bienfaisance active et au bonheur de son pays ; partout il s'est montré digne du sang dont il avait reçu le jour, et dans toutes les actions de sa vie, on a reconnu en lui le descendant de Sully. Dès l'âge le plus tendre, à huit ans, Charost annonça ce qu'il serait un jour : la peinture qu'on lui fit d'une famille malheureuse excita tellement sa sensibilité qu'il lui fit remettre trois mois de ses menus plaisirs. Bientôt après, le récit de la bataille de Fontenoy éveilla dans son cœur l'amour de la patrie et de la gloire. Sa carrière militaire commença à seize ans. Son mérite, plus que sa noblesse, lui valut le grade de colonel de cavalerie. Père et ami de ceux qu'il commandait, toujours le premier levé et le dernier couché, aucune marche forcée ne le rebutait ; il encourageait les officiers et les soldats par ses exhortations, par son exemple, et souvent il les secourait de sa bourse. Au

siège de Munster, Charost resta pendant six heures à la tête de sa troupe, dans une tranchée où l'ennemi voyait la moitié de leur corps à découvert. Il ne se bornait pas à payer de sa personne, il cherchait encore à prendre sur son art des connaissances approfondies. Pendant les cinq années qu'il consacra à la guerre il honora sa jeunesse par une foule d'actions qui, seules, auraient suffi à l'éloge d'un homme ordinaire. Avant de rentrer en France, l'armée était ravagée par une affreuse épidémie. Il fit établir, à ses frais, près de Francfort, un hôpital qui sauva beaucoup de malades.

Toujours prêt à faire pour son pays le sacrifice de sa fortune et de sa vie, il fut le premier à répondre à la demande que le gouvernement fit, en 1758, de l'argenterie des particuliers. Lorsque son intendant lui représentait qu'il était malheureux de fondre de si belles pièces : « Je » sacrifie ma vie pour ma patrie, » répondit-il, j'en puis bien aussi sacrifier mon argenterie. »

Ses premiers essais en agriculture datent de 1765. La France lui doit plusieurs belles routes qui traversent l'ancienne province du Berry. Il établit des ateliers de charité à Ancenis (Loire-Inférieure), et contribua beaucoup à l'amélioration de l'instruction publique dans cette province, où elle était alors fort négligée. Vingt ans avant la révolution, il conçut le projet de supprimer

les restes de la féodalité, avant même qu'on eût osé les attaquer en France. Il écrivit contre elle. Il fit plus, il forma un plan d'amortissement de ses cens et de ses rentes, et convertit les banalités en abonnemens modiques. Enfin, il supprima un droit de minage à Charost et Mareuil (Cher), qu'il reconnut injuste, quoiqu'en ce moment même on lui offrit 10,000 francs de fermage. Il fonda dans diverses paroisses des secours annuels pour les indigens; il pourvut, à Charost et à Mareuil, des enfans abandonnés; établit à Roucy et à Meillant, des sages-femmes, des chirurgiens, des pharmaciens; fonda à Meillant un hôpital et le dota richement. Que ne pouvons-nous rappeler toutes les belles actions de ce grand citoyen! Charost n'était pas moins connu comme homme intègre, et ses actes d'administration publique ne font pas moins d'honneur à ses lumières qu'à la bonté de son cœur. Gouverneur de Calais, dans une année de disette, il encouragea de ses propres deniers l'importation des grains dans ce port. Lieutenant-général en Picardie, il proposa un prix à celui qui indiquerait les meilleurs moyens de mettre les campagnes à l'abri du ravage des incendies; il en fonda d'autres pour ceux qui trouveraient des préservatifs contre le fléau non moins désastreux des épizooties, etc. C'était avant la révolution qu'il avait donné toutes ces preuves de son amour pour le bien

public. Il avait combattu les corvées dans les assemblées provinciales; il se prononça dans l'assemblée des notables pour l'égalité de répartition des charges publiques.

En 1792 et 1793, l'émission des assignats, jointe à plusieurs autres circonstances, ayant considérablement augmenté le prix du bois ainsi que celui de beaucoup d'autres denrées, il affecta, sur ses coupes, un triage pour la commune de Saint-Amand; il donnait son bois au prix modique de douze francs par corde, sous la condition expresse que les marchands ne le revendraient pas plus cher que les années précédentes.

Emprisonné à la Force, au milieu des orages révolutionnaires, il devint le consolateur des malheureux qui partageaient son sort. Rendu à la liberté, il retourna dans ses propriétés du département du Cher. Les travaux qu'il avait entrepris étaient suspendus, l'hôpital qu'il avait établi était détruit; il entreprit de tout réparer, et il y parvint en peu de temps. C'est à cette époque qu'il créa une société d'agriculture, dont il devint le directeur. Charost a laissé des Mémoires sur les moyens de détruire la mendicité, sur ceux d'améliorer, dans les campagnes, le sort des journaliers, sur le projet d'une caisse rurale et de secours; il proposa la réimpression des bons ouvrages d'agriculture, afin de les répandre à bas prix dans les campagnes. Il substitua à l'aire, espèce

de charrue qui ne fait qu'effleurer la terre, la charrue de la Brie ; et pour en répandre l'usage, il en donna plusieurs comme récompense à divers cultivateurs. Ce fut encore par ses soins que le département du Cher connut l'avantage des prairies artificielles et des meules à courant d'air. Aucun objet n'était étranger à son zèle ; ses forges, dont il perfectionna la manutention, devinrent un modèle pour toutes celles de la France ; il fit des plantations sur les grandes routes ; il étendit, dans ce même département, la culture de la vigne et celle du chanvre, celle du lin, du colza, de la rhubarbe, de la garence et du tabac. Il introduisit, dans le Berri, le premier troupeau espagnol ; il étudia la manière de le nourrir, de le conserver, de le naturaliser.

Charost s'occupa beaucoup des canaux de navigation, donna des projets, offrit des fonds considérables pour la confection du canal du Bec-d'Allier à la rivière du Cher ; il en avait fait lever le plan à ses frais en 1785. Enfin dans le département du Cher il n'existe pas un établissement public, pas une route praticable, auxquels il n'ait contribué, ou qu'il n'ait entrepris à ses frais. On peut être étonné que sa fortune suffit à répandre tant de bienfaits ; mais il faut observer qu'il en consumma une grande partie à cet usage, et que d'ailleurs sa dépense personnelle était très petite.

Paris a aussi ressenti les bienfaits de son humanité. Il fut un des fondateurs de cette société philanthropique, dont l'existence trop courte promettait de si beaux jours aux indigens. Il a contribué à former l'institution des aveugles-travailleurs, dont la société que nous venons de nommer doit s'honorer d'avoir jeté les fondemens. Il était aussi l'un des fondateurs de l'association de bienfaisance judiciaire, qui fut l'aurore des bureaux de conciliation, et qui aidait de ses conseils et de sa bourse le faible à soutenir de justes droits contre l'oppresser opulent.

A peine le nom et l'exemple de Rumfort eut-il rappelé l'usage des soupes économiques, exemple qui avait été indiqué et pratiqué par Vauhan, qu'on vit Béthune-Charost faire de puissans efforts pour le fixer enfin parmi nous. Il a été, jusqu'à sa mort, président de cette administration.

Au 18 brumaire an VIII, il fut nommé maire du 10^e arrondissement de Paris. « Sans doute, dit un de ses collègues, il pouvait occuper une place plus éminente ; mais toujours ami du peuple, la place qui convenait le mieux à son caractère était aussi celle qui l'en rapprochait davantage. »

Il fut aussi un des administrateurs des sourds et muets ; en tout il était digne de concourir à la prospérité d'un établissement où deux hommes également célèbres se sont acquis une gloire immortelle.

C'est dans l'exercice de cette œuvre de charité que Béthune-Charost devait trouver la fin de sa noble carrière. La petite - vérole exerçait ses ravages sur les jeunes infortunés. Béthune-Charost ne l'avait point eue et la redoutait; mais il peut être utile, rien ne l'arrête; il entre dans cette enceinte et succombe bientôt après à l'effet de cette cruelle maladie, le 5 brumaire an IX.

La mort de cet homme de bien fut une calamité publique, et la cause des larmes bien sincères de tous ceux qui l'avaient connu. Quatre discours furent prononcés sur son cercueil, et attestèrent le respect que l'homme qui en était le sujet avait inspiré.

La nouvelle de la maladie de Béthune-Charost, et celle de sa mort, furent apportées presque en même-temps avec son corps à Meillant, où il avait fait son séjour de prédilection. Les habitants qui se rencontraient sur les chemins n'osaient s'interroger; des larmes involontaires apprenaient bientôt que Béthune-Charost n'existait plus. Le préfet du Cher ouvrit aussitôt une souscription pour élever un monument à sa mémoire. Le jour où la terre recueillit les restes de cet homme bienfaisant, fut pour le pays un jour de deuil général : les boutiques furent volontairement fermées, les travaux publics suspendus. Quelle leçon les funérailles de l'homme de bien donnent aux princes de la terre!

Sa cendre repose à Meillant, puisse son esprit être présent partout, pour inspirer ceux qui, avec de grands moyens, peuvent, comme lui, s'honorer par de grands bienfaits.

CHARRIER-DE-LA-ROCHE (Louis), évêque de Versailles, mort dans cette ville, était né à Lyon, le 17 mai 1738.

CHAUMONT DE LA GALAIZIÈRE (BARTHÉLEMY-LOUIS-MARTIN), ancien évêque de Saint-Diez, suffragant de Trèves, mort à Mareil, près Montfort-l'Amaury, le 30 juin 1808. M. Chaumont de la Galaizière présida de bonne heure à l'épiscopat. A l'âge de 27 ans, il fut nommé vicaire-général de l'archevêché de Toulouse; il se distingua dans cette place par sa tolérance et ses talens. Il y acquit sur l'administration du Languedoc, des connaissances qu'il eut occasion de mettre au jour lorsque les circonstances le portèrent à la présidence de l'assemblée provinciale de Lorraine, où il se fit remarquer par une conduite impartiale, qui lui concilia la confiance des habitants de cette province, sans lui faire perdre celle du gouvernement.

CHEVALIER (E), cultivateur à Argenteuil. Il a publié en 1806 : 1^o *Restauration et Aménagement des forêts et des bois particuliers*, in-12; 2^o en 1810 (avec Sonnini

et Viellard) *Vocabulaire portatif d'agriculture, d'économie rurale et domestique, de médecine* ; vol. in-8°.

CHEVALLIER (JEAN-GABRIEL-AUGUSTIN), ingénieur-opticien, membre de l'ancienne société royale académique des sciences de Paris, correspondant de l'académie royale des sciences de Metz, de l'académie des sciences d'Amiens, membre de la classe des sciences de l'Athénée des arts de Paris, né à Mantes-sur-Seine, le 13 septembre 1778. Fils de M. Chevallier, notaire à Fontenay-Saint-Père, et huissier audancier au bailliage de Mantes, Jean-Gabriel-Augustin fut élevé par les soins de son grand-père maternel, François Trochon, lieutenant-conseiller du roi en l'élection de Mantes et de Meulan. A l'époque de la révolution, M. Trochon, qui avait acquis une fortune honorable dans l'art d'ingénieur-opticien, au même domicile qu'habite maintenant l'ingénieur Chevallier, s'occupa de l'avenir de son petit-fils, et cultiva les dispositions qu'il faisait paraître pour l'exercice d'un art que déjà il affectionnait. La carrière lui fut ouverte par les leçons de feu Auguste-Savinien Leblond, professeur de mathématiques des enfans de France. Peu après il fut placé, en qualité d'élève, chez M. Lerebours, opticien breveté de l'académie des sciences. Il alla ensuite

se perfectionner sous un maître non moins habile dans son genre, feu Assier-Péricat, ingénieur du roi pour les instrumens de physique et de météorologie. Il succéda à son grand-père, et bientôt il acquit de la réputation. Ce fut lui qui publia, en 1807, les lunettes d'opéra, dites *Jumelles*, qui sont aujourd'hui d'un si commun usage; il confectionna, de concert avec feu M. Cadet-Devaux, une foule d'instrumens d'aérométrie, dont l'utilité fut généralement appréciée. Il en fut de même de ceux qu'il publia avec feu monsieur Descroizilles, de l'académie de Rouen. En 1811, monsieur Chevallier inventa une échelle optique, instrument des plus ingénieux, à l'aide duquel on peut établir, avec précision, la différence des deux ministres de l'organe de la vue, et ramener la même vision dans deux yeux inégaux, au moyen de verres de foyers différens. Les médecins oculistes ont su apprécier cette intéressante découverte, et tous en ont félicité l'auteur. Depuis plus de trente ans M. Chevallier s'occupe, avec un zèle assidu, des observations météorologiques.

Avant la restauration, M. Chevallier fut ingénieur du roi de Westphalie, auquel il dédia un ouvrage sur l'optique, et dont il reçut comme témoignage de satisfaction une bague de très grand prix. Il fournit aussi beaucoup d'instrumens pour le palais de Rome, et il était le four-

nisseur habituel du mobilier de la couronne impériale. En 1814, monsieur Chevallier, officier de la garde nationale parisienne, commandait une compagnie hors les barrières. Le roi de France parut, et dès-lors il se montra sujet soumis et fidèle. Il fut l'un des présidens de la commission des volontaires royaux, et pendant les cent jours il refusa de faire disparaître les titres royaux qui décoraient son établissement. Au second retour du roi, l'ingénieur Chevallier commandait, à Arnouville et à Saint-Denis, l'avant-garde qui ramenait le monarque en triomphe dans la capitale. Ce fut à cette époque, et sur ces lieux mêmes qu'il fonda la société des amis du roi, dont il fut élu président, et à la tête de laquelle il resta tout le temps de sa durée. Il eut l'honneur d'être admis plusieurs fois en audience particulière par le feu roi Louis XVIII.

En 1823, époque de l'exposition des produits de l'industrie française, M. Chevallier fut honoré, à son domicile, de la visite d'un prince augustin, qui daigna encourager ses travaux et appuyer d'une recommandation flatteuse la demande qu'il faisait de la décoration de la Légion d'Honneur. Quelque temps après il reçut l'avis qu'il était nommé chevalier de Saint-Louis. Cette décoration ne pouvait lui appartenir, il ne l'avait pas sollicitée, il réclama. Cette affaire, qui dura deux ans,

a été terminée à l'entière satisfaction de M. Chevallier, dont les titres ont été légalement reconnus.

L'ingénieur Chevallier fut l'un des collaborateurs du *Journal des Arts*, et l'un des fondateurs de la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Il a long-temps présidé la société des sciences, lettres et arts de Paris. Successeur de son grand-père et de son oncle, dans l'établissement qu'il dirige, tour de l'Horloge du Palais, il s'occupe toujours des progrès de son art, et contribue chaque jour à son avancement. Il est un des notables commerçans de la ville de Paris, électeur et membre du jury du département de la Seine. Son fils aîné, son élève, doit lui succéder un jour dans le vaste établissement qu'il a rendu célèbre par la perfection des instrumens d'optique, de physique et de mathématiques. Monsieur Chevallier n'a point oublié le département de Seine-et-Oise, qui l'a vu naître, il a voulu que son second fils vint y puiser les connaissances qui doivent un jour le distinguer. Ce jeune homme, élevé à Versailles, a remporté le premier prix de mathématiques élémentaires et le premier prix de physique, au concours général de l'année 1829, à Paris.

Les principaux ouvrages scientifiques de l'ingénieur Chevallier sont : une *Instruction sur les Cadrans*

solaires, horizontaux et universels, 1805, in-8° ; *le Conservateur de la Vue*, 1^{re} édition, 1810, 2^e édition, 1820, in-8° ; *de l'usage des Lunettes*, 1814, in-8° ; *Essai sur l'Art de l'Ingénieur en instrumens de physique en verre*, 1819, in-8° ; *Instruction sur les Paratonnerres*, 1825, in-8° ; un grand nombre de Mémoires et Lettres scientifiques insérés dans les journaux, ainsi qu'une foule de Discours prononcés dans diverses solennités.

CICÉRI, l'un de nos peintres-décorateurs les plus distingués, est né à Saint-Cloud. On doit au pinceau de cet artiste une foule de compositions qui ont excité au plus haut degré la curiosité publique et l'attention des vrais amis de la peinture. Tout ce qui constitue le génie du peintre se retrouve dans les décorations pittoresques et animées de M. Ciceri.

CLAUDE (DENIS) est né à Versailles en 1772. Il servait dans un régiment suisse en 1791, et fut incorporé dans le 3^e régiment d'infanterie légère. Il fit toutes les campagnes depuis 92 jusqu'en 1810, où il fut employé comme chef de bataillon, commandant la compagnie de réserve du département de Seine-et-Oise. En 1805, le commandant Claude fut fait membre de la Légion d'Honneur. Pendant quinze années

l'un de nos premiers officiers instructeurs, il s'est signalé, au nord et au midi de l'Europe, par son talent et sa bravoure

CLAUSSE (GEORGES-NICOLAS), ancien magistrat, naquit à Versailles le 13 octobre 1738. Avant d'être élevé à la magistrature, il avait exercé pendant plusieurs années les fonctions de procureur au bailliage de Versailles, et il avait su, chose aussi difficile que rare, y acquérir une assez grande fortune et une considération plus grande encore. Quelques années avant la révolution, ses lumières et sa probité avaient été récompensées par quelques faveurs du gouvernement, et une société distinguée par sa générosité et sa bienfaisance s'applaudissait de le voir au nombre de ses membres et de se laisser diriger par ses conseils. Sa modération, sa sagesse et sa prudence le firent entrer dans les premiers conseils municipaux, qu'il fut bientôt appelé à présider ; mais lorsque la révolution menaça de la prison et de la mort les hommes les plus paisibles, M. Clausse fut forcé de se dérober aux recherches des perturbateurs. Rassuré par le témoignage de sa conscience, il vint lui-même se constituer prisonnier, et eut pour compagnon de sa captivité ce qu'il y avait de plus recommandable dans le département de Seine-et-Oise, et entr'autres ce citoyen qui, après

avoir été un des flambeaux de l'assemblée constituante, fut porté par la réunion de ses connaissances administratives et de ses talens littéraires à la troisième place du gouvernement (voyez le nom de **LEBRUN**). Une prison fut le lieu où se condurent deux hommes qui avaient honoré leur vie, l'un par des vertus privées, l'autre par des vertus publiques. Lorsque des temps moins malheureux succédèrent à ceux du trouble et de la persécution, on reconnut qu'il était important de faire triompher la justice et de purifier les organes de la loi. En l'an IV, tous les électeurs étaient disposés à donner leurs suffrages à M. Clause, et à l'élever aux fonctions de juge. Il comprima lui-même le zèle de l'estime publique ; il ne voulut être que premier suppléant. Lorsqu'il vit les tribunaux affermis sur une base plus stable, il accepta la place de substitut du commissaire du gouvernement, et enfin il succéda à celui dont il n'avait été que l'inférieur. Ce fut alors qu'on sentit qu'une connaissance approfondie des lois et des coutumes, qu'un sens droit, qu'un véritable amour de l'ordre et de l'équité, étaient bien préférables à un mérite éphémère, à ce faux brillant dont l'ignorance se décore, et qui quelquefois servent de voile à la partialité. Sans morgue, sans hauteur, M. Clause remplissait ses fonctions avec dignité. Il savait con-

tenir dans une décence respectueuse la familiarité de ceux qui étaient trop disposés à oublier les égards dus à son ministère. Sa censure était douce envers le faible, sévère à l'égard de l'improbité. Autant il excusait les fautes légères, autant il s'animait contre les prévarications impardonnables ; et il n'a pas tenu à lui que les plaideurs n'eussent plus à se plaindre de ces fléaux des villes et des campagnes qui déshonorent la justice. Mais ce n'était pas seulement au tribunal qu'il faisait briller sa dialectique et sa droiture. Les conseillers de la commune parmi lesquels il siégeait ont plus d'une fois applaudi à son zèle et à ses avis salutaires. Trésorier de l'hospice civil de Versailles, les pauvres ne pouvaient avoir un dépositaire plus exact et plus intègre des faibles dons de la charité publique.

Ce vertueux citoyen mourut à l'âge de soixante-six ans, à la suite d'une maladie qui lui avait fait essuyer plus de vingt années de douleur, sans altérer ni la bonté de son caractère, ni la simplicité de ses manières, ni la gaité aimable et franche qui assaisonnait ses discours. Les regrets qu'ont témoignés les citoyens de toutes les classes, et les pleurs que plusieurs d'entr'eux ont donnés à sa mort, sont le plus bel éloge de sa vie. Il eût été difficile de rencontrer un magistrat plus intègre,

plus impartial. On lit sur sa tombe, dans le cimetière Notre-Dame de Versailles, ces mots caractéristiques des deux principales époques de sa vie :

« Il fut probe ,
» Il fut sévère. »

CLÉMENT (le colonel), né à Rambouillet. Entré au service comme simple soldat, il parvint par sa seule bravoure au grade de colonel dans le régiment de grenadiers de l'ex-garde impériale; il fut nommé par l'empereur officier de la Légion-d'Honneur, et plus tard par Louis XVIII chevalier de Saint-Louis. Couvert d'honorables cicatrices, ce militaire aussi modeste que valeureux, était connu de toute l'armée. A la tête de son intrépide régiment, le colonel Clément combattit sur vingt champs de bataille et y fit souvent des prodiges de valeur. Il fut à-la-fois adoré de ses soldats et respecté par l'ennemi. Le colonel Clément mourut à Versailles vers l'année 1825, à la suite de grandes souffrances physiques.

CLÉMENT DE RIS (le comte DOMINIQUE), né en 1750. Fils et neveu de jurisconsultes distingués, pair de France, il se destina au barreau et débuta à Paris avec distinction dans cette carrière. En 1787, il acheta une charge de maître-d'hôtel de la Reine. En 1792, il fut nommé, alors qu'il habitait la Tour-

raine, membre du directoire du département d'Indre-et-Loire. Ennemi courageux des démagogues du pays, il fut mis en arrestation par les ordres d'un agent du comité de salut-public, et jeté dans les prisons de Paris. Après le 9 thermidor, commissaire-adjoint de la commission d'instruction publique, il concourut à la formation de l'école normale, fondée en 1795. Au mois de mars de la même année, il donna sa démission, et se retira de nouveau près de Tours. Le 18 brumaire il fut nommé sénateur. Au mois de septembre 1800, le comte Clément de Ris, qui n'avait toujours eu en vue que l'intérêt général, fut enlevé de la retraite qu'il habitait par une bande d'individus armés. Il passa dix-neuf jours entre la vie et la mort, dans un souterrain, sous la surveillance d'un de ses ravisseurs. Délivré par de secrètes négociations, il fut nommé préteur du sénat en 1804. C'est au comte Clément de Ris que l'on doit les embellissemens du jardin et du palais du Luxembourg, depuis cette année jusqu'en 1814, et la reconstruction de l'Odéon en 1809 et 1810, comme propriété du sénat. En 1814, à la suite d'éclatans services, monsieur Clément de Ris fut nommé pair. Au mois de juin 1815, il fut nommé commissaire de la chambre haute, pour faire administrer des secours aux militaires blessés autour de Paris et déposés

au Val-de-Grâce. Par l'ordonnance royale du 24 juillet 1815 il fut suspendu de la dignité de pair de France, et renommé par celle du 21 novembre 1819. Monsieur Clément de Ris s'est toujours fait remarquer par son caractère et ses principes constitutionnels.

CLÉMENT DE RIS (EMILE), fils aîné du précédent, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'ordre du mérite militaire de Maximilien - Joseph de Bavière. Il entra, en 1801, comme dragon au 16^e régiment, et passa par tous les grades avant d'être fait officier. Il fit la campagne de 1805 à l'armée d'Italie, en qualité d'aide-de-camp du maréchal Masséna, qui lui donna plusieurs marques de son estime, pour l'honorable conduite qu'il tint, le 18 octobre, au passage de l'Adige, sous Vérone. M. Clément de Ris se distingua aussi, en 1806, en Prusse et en Pologne, comme adjudant-major au 16^e dragons, où il fut décoré à l'issue des hostilités. Le 4 février 1807, il reçut un coup de feu au combat de Deppen, se distingua à Eylau et à Friedland en 1807, passa en Espagne en 1808, comme aide-de-camp du maréchal Lefebvre, et à l'affaire de Sotès, entre la division Leval et un corps de l'armée de la Romana, eut son cheval tué sous lui. Il fit la campagne de Bavière, du Tyrol et d'Autriche, en 1809. En

mars 1811, nommé capitaine aux dragons de la garde impériale, il fit dans ce corps d'élite la campagne et la retraite de Russie en 1812, et y fut nommé chef d'escadron de la vieille garde. Ce fut après la bataille de Wurschen et le combat de Reichenbach, en 1813, qu'il reçut la croix d'officier de la Légion d'Honneur. Le délabrement de sa santé, suite de ses campagnes et de la retraite de Russie, le contraignit de quitter l'armée pour embrasser des fonctions moins actives, toujours au service de son pays. Nommé colonel en non activité, en 1814, il servit de nouveau dans l'armée du Rhin, comme adjudant-commandant chef d'état-major d'une division de cavalerie légère. Le colonel Clément de Ris fut blessé à la poitrine, le 9 juillet, sous les murs de Strasbourg. Il quitta l'armée lorsqu'elle fut licenciée et rentra dans ses foyers. Conformément à l'ordonnance royale du 20 mai 1818, et par arrêté du maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre, en date du 24 juillet 1819, M. Clément de Ris a été confirmé dans son titre de colonel de cavalerie en non activité.

CLÉMENT DE RIS (PAULIN), frère du précédent, à l'âge de seize ans entra à l'école militaire de Fontainebleau, et se fit remarquer parmi ses condisciples par son zèle au travail et par son amour pour la gloire militaire. En 1806 et 1807,

au 1^{er} régiment de carabiniers, il donna des preuves de sa valeur sur les champs de bataille d'Iéna, de Willimberg et de Friedland. Il succomba dans cette dernière journée, emportant, à dix-sept ans, l'estime et les vifs regrets de ses supérieurs, de ses camarades et des soldats qu'il avait eu l'honneur de commander. Sa vie fut courte, mais elle fut tout entière au service de son pays.

CLÉRY (JEAN - BAPTISTE Cant-Hanet). Ce serviteur de Louis XVI naquit le 11 mai 1759, à Jardy-lez-Vaucresson, domaine du roi, dans le parc de Versailles, dont son père, Cant Hanet, était fermier. Protégé par madame la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France, Cléry fut nommé valet de chambre du duc de Normandie, depuis le dauphin (Louis XVII, voyez ce nom), mort au Temple. Lorsque Louis XVI fut enfermé dans la Tour du Temple, Cléry obtint de Pétion, maire de Paris, la permission de servir encore le roi dans cette prison. Jamais serviteur ne se montra plus dévoué et ne consola plus son maître dans le malheur ! Pour prix de son dévouement, il éprouva pendant la captivité du monarque, les plus grandes privations. Dans les premiers jours de mars, le ministre de la justice, Garat, cédant aux prières que lui adressaient sans cesse la femme et les amis de Cléry, le fit venir devant lui et lui enjoignit de

se retirer à la campagne, avec la plus grande circonspection, parce que le gouvernement avait les yeux sur lui. Cléry se retira avec sa famille dans sa maison, à Juvisy. Cependant il n'en fut pas moins en butte aux persécutions de toute espèce ; son asile fut souvent violé et ses papiers saisis. Après les événemens de la journée du 31 mai 1793, Cléry devint *suspect* d'avoir favorisé la correspondance des Girondins avec Louis XVI, au Temple, d'en avoir été l'intermédiaire, et d'avoir remis même au roi des lettres de Vergniaud, Guadet, Gensonné, et autres chefs de ce dernier parti. Quelque temps après, Cléry fut compris dans la proscription. Vers la mi-septembre, douze gendarmes vinrent pendant la nuit l'arracher à sa famille et le conduisirent à la prison de la Force. Ce fut en vain que sa femme, et même quelques municipaux, employant toute leur influence, parvinrent, le 8 novembre 1793, à faire prendre un arrêté portant : « Le comité de salut public serait invité à rendre la liberté au citoyen Cléry (ci-devant valet de chambre de Capet), qui avait toujours rempli ses devoirs avec une scrupuleuse fidélité à la république. » Cette demande, en style du temps, ne fut point accordée. La terreur devenant de plus en plus extrême, et toute démarche envers des prisonniers ne pouvant que leur être funeste, Cléry prit le parti de se faire

oublier. Il resta donc près d'un an à la Force, et n'obtint sa liberté que le 10 août 1794, après la catastrophe de Robespierre.

Cléry, dépourvu des moyens de faire subsister sa famille, et ne trouvant pas à entrer, comme il le désirait, dans l'une des maisons de commerce de Paris, se vit obligé d'accepter un emploi dans les bureaux que la commune venait d'établir pour la liquidation de ses dettes énormes; mais la modicité du traitement, chaque jour rendue plus sensible par le discrédit croissant des assignats, le mit dans la nécessité de vendre une partie de ses effets, pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfans. Dans ces conjonctures la mort de Louis XVII ayant donné ouverture à des négociations pour l'échange de *Madame royale*, Cléry reçut de cette princesse l'ordre de la suivre à Vienne. « J'ai à remplir auprès de Madame un devoir sacré, dont mon auguste maître a daigné me charger en ses derniers momens; mais des raisons puissantes pourraient m'en empêcher... — J'entends, interrompit le frère de Cléry, tu as trop bien commencé pour ne pas continuer, tu dois terminer ta carrière auprès des Bourbons; je vais te procurer un passeport, et ma voiture te conduira à Huningue: pars, je me charge du soin de ta femme et de tes enfans. » A ces mots ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et restent plu-

sieurs minutes sans pouvoir proférer une seule parole. Ce furent les derniers embrassemens de deux frères qui s'étaient toujours tendrement aimés. Cléry partit et retrouva à Welfs la princesse rendue à la liberté. Après avoir rempli, à la satisfaction de la famille royale, plusieurs missions en Allemagne et en Italie, Cléry fut nommé, par le roi, commissaire-général de la maison de la reine. Bientôt après il travailla à la rédaction de son *Journal*, monument élevé à la mémoire de Louis XVI. En août 1803, Cléry, des émigrés, son inscription sur la liste des émigrés, obtint la permission de revenir voir ses enfans. Quelque temps après il repassa le Rhin. Des voyages longs et multipliés, la dispersion de sa famille, causèrent à Cléry des fatigues et des chagrins si vifs, qu'ils détruisirent sa santé. A ses derniers momens, il ne vit guère comme prochain le rétablissement en France de la monarchie des Bourbons. Il mourut le 27 mai 1809, à Hitzing, près de Vienne, chez madame la comtesse de Rombeck, née de Cobentzel. On a mis sur sa tombe cette inscription simple et touchante: « Ci git le fidèle Cléry! » Ce titre de fidèle, si dignement obtenu et désormais inséparable du nom de Cléry, a élevé ce modeste serviteur au rang des hommes dont les portraits composent la *Galerie de la Fidélité*. La veuve de Cléry, née Duverger, mourut à Paris vers la fin de 1811. On voit dans

le *Journal du Temple*, qu'elle avait été constamment chargée des missions les plus intimes de Louis XVI et de la famille royale. Cléry laissa un fils et deux filles. Son fils, Charles Cléry de Klufeld, sous-lieutenant du régiment des gardes-wallonnes, se trouva à la journée sanglante de Zujar (Murcie), le 9 août 1812 ; il y fut blessé grièvement, fait prisonnier et fusillé le lendemain. L'aînée des filles de Cléry, femme de chambre de l'ex-dauphine, a épousé M. Gaillard, colonel d'infanterie ; l'autre fille est madame Grem de Cléry. En 1817, le roi a accordé des lettres de noblesse à son mari, pour perpétuer le souvenir des services de leur aïeul ; leurs enfants ont été autorisés à porter son nom. Dans son testament, Louis XVI a dit : « Je lui recommande » aussi Cléry, des soins duquel j'ai » eu tout lieu de me louer depuis » qu'il est avec moi. »

COINY (JACQUES - JOSEPH), naquit à Versailles en 1761, exerça d'abord l'état d'orfèvre, étudia la gravure et y obtint des succès. Voulant se perfectionner dans le dessin, il fit en 1788 un voyage en Italie, y resta trois ans, et revint en France, après avoir beaucoup étendu ses connaissances. Coiny a gravé une suite d'estampes très estimées pour les fables de La Fontaine, d'après les dessins de Vivier. On doit encore à son burin une très grande planche,

d'après le tableau de M. Lejeune, représentant la bataille de Marengo. et plusieurs gravures pour les éditions in-folio du Racine et de l'Horace publiés par Didot. Coiny mourut à Paris, le 28 mai 1809.

COLAS (JEAN - ANTOINE), né à Argenteuil le 21 septembre 1758, fut l'un des administrateurs du département de Seine-et-Oise. Colas d'Argenteuil fut nommé député à l'assemblée constituante ; en 1792, il s'y fit remarquer par plusieurs discours qu'il y prononça.

COLLAS (PIERRE), fusilier à la 109^e de ligne, né à Argenteuil. Il monta le premier à l'assaut du fort de Vassen, tua deux canonniers ennemis, et périt lui-même au moment de s'emparer d'une pièce.

CONTI (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE BOURBON), prince de), naquit le 1^{er} septembre 1734, et fut marié, en 1759, à une princesse de la même maison. Dès les premiers symptômes de la révolution, ce prince fit tout pour arrêter les projets de réforme ; il en fit connaître ses motifs dans deux mémoires qu'il adressa en 1787, l'un au roi et l'autre à l'assemblée des notables. Cependant, en 1790, il prêta le serment exigé par la constitution. Lorsqu'en 1793 il demanda à la Convention nationale, par suite du décret contre les Bourbons restés en

France, d'être transféré dans une ville moins éloignée que celle de Marseille, il fit valoir l'adhésion qu'il avait donnée au nouvel ordre de choses. La Convention passa à l'ordre du jour sur sa réclamation, et le prince fut conduit à Marseille et enfermé au fort Saint-Jean. Ayant eu la permission de se rendre en Italie, après la révolution du 9 thermidor an II (1794), la Convention lui fit donner des secours pécuniaires. Par suite des événemens du 18 fructidor (1797), les membres de la famille royale ayant été expulsés de France, le prince de Conti se retira en Espagne et y termina ses jours.

COSTE (JEAN-FRANÇOIS), naquit le 4 juin 1741, étudia la médecine sous le célèbre Petit. Reçu docteur à l'université de Valence, il accepta en 1763 la dangereuse et honorable mission que lui confia le gouvernement, pour arrêter les ravages que causait une épidémie dans le pays de Gex. Voltaire consacra cette belle action et le fit nommer médecin de l'hôpital de Versoix. En 1772, il se rendit à Nanci en la même qualité; mais ayant donné sa démission, motivée sur la malversation qui régnait à l'hôpital, il passa à celui de Calais, où il demeura jusqu'en 1780. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, monsieur Coste fut nommé premier médecin de l'armée française. Il y sauva la vie à M. de Rochambeau, s'acquit

l'estime de Washington et de Franklin, et déploya les talens qui l'ont placé au rang des premiers médecins militaires.

Revenu en France, il fut appelé en 1788 à Versailles, et chargé de la correspondance avec les chirurgiens militaires. Le vœu de ses concitoyens le porta à la place de maire de Versailles. Il remplit ces fonctions avec zèle, et les quitta avec empressement dès qu'il en trouva l'occasion.

M. Coste fit constamment partie de tous les conseils de santé établis près le ministère de la guerre. Napoléon le nomma officier de la Légion - d'Honneur, premier médecin des armées, membre du conseil de santé militaire, et médecin en chef de l'hôpital des Invalides.

Il fit en cette qualité les campagnes d'Autriche, d'Austerlitz, de Prusse et de Pologne. Malgré son âge avancé, son zèle et sa philanthropie ne se ralentirent jamais. Il était chéri et respecté de toute l'armée. Cet homme vertueux mourut à Paris, le 31 octobre 1819, âgé de soixante-dix-huit ans. Il rendit d'éminens services dans tous les pays qu'il parcourut. Après une longue carrière il n'a laissé à sa famille qu'une fortune médiocre, mais le souvenir de ses vertus est un héritage précieux pour elle. ●

COTTEREAU (JACQUES - GUILLAUME-LOUIS), né en..., chevalier

de Saint-Louis, ancien capitaine au corps des ingénieurs des camps, et armées du roi, fut nommé juge de paix à Versailles (canton de l'Ouest), au commencement de la révolution, et ne cessa d'y exercer ses fonctions qu'à la fin de 1823, époque à laquelle il fut brusquement mis à la retraite.

M. Cottereau, justement vénéré de tous ses concitoyens, rendit, pendant plus de trente ans, la justice en véritable homme de bien. Son jugement droit et son impartialité lui gagnèrent tous les cœurs des habitans de la ville de Versailles et des communes de son canton; en 1814, M. Cottereau, qui déjà ne vivait que d'un modique revenu, par suite des événemens de la révolution, subit comme beaucoup d'autres les effets désastreux de l'invasion étrangère; il habitait près de Versailles un petit domaine qu'il possédait au village de Roquencourt; sa maison, livrée au pillage des Prussiens, fut entièrement saccagée; réduit à fuir de chez lui avec les seuls vêtemens qu'il portait, ce vénérable magistrat se sauva à Versailles, et trouva un adoucissement à son malheur dans les nombreuses marques d'estime et d'attachement qu'il reçut de tous ses concitoyens. Bon et très charitable, M. Cottereau est mort à Versailles, regretté de tous les habitans.

CRESTÉ (FRANÇOIS - CHARLES),

colonel en retraite, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, né à Saint-Arnoult, arrondissement de Rambouillet, le 16 septembre 1768, commença sa carrière militaire en 1784, comme simple soldat au 48^e régiment d'infanterie. Nommé capitaine sur le champ de bataille, et ensuite chef de bataillon, il passa comme major au 31^e léger; promu colonel, il eut successivement le commandement des 25^e et 10^e régiments d'infanterie légère.

Appelé constamment à combattre depuis 1792 jusqu'en 1815, le colonel Cresté accompagna nos drapeaux aux armées du Rhin, d'Angleterre, du Danube et de l'Océan; suivit nos aigles en Portugal, en Espagne et en France, et se distingua aux batailles d'Hingen, Masckirk, Hohenlinden et de Zurich, ainsi qu'à celles de Vimieiro (en Portugal), des Arapiles (en Espagne), et de Toulouse.

L'ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes des Français*, monument élevé à la gloire de nos armées, a déjà perpétué quelques-uns des beaux faits d'armes qui honorent la carrière militaire de M. Cresté; mais pour faire apprécier la valeur de cet officier distingué, qu'il nous suffise de rappeler que le 1^{er} germinal an VII, sous les ordres du général Jourdan, après avoir soutenu la retraite de l'avant-garde de l'armée, depuis Ostrach jusqu'à Fullendorf,

il eut à combattre à Leibtengien, et à soutenir, avec *cinquante hommes seulement*, la retraite de deux corps d'infanterie.

Blessé à l'affaire de Muz, en Navarre, par l'habileté de ses manœuvres il parvint à favoriser la retraite de la division Taupin, et tint en échec, pendant trois heures, avec deux bataillons du 31^e léger, le corps entier du général Mina.

Le colonel Cresté vit dans la retraite depuis la fin de 1815; il n'a pour toute fortune que sa pension, et le souvenir de ses glorieux services.

CUBIÈRES (SIMON - LOUIS-PIERRE, marquis DE), membre de la société d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise, académicien libre à l'académie royale des sciences, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, françaises et étrangères, chevalier de Saint-Louis et commandeur de l'ordre royal de Bavière, était né à Roquemaure le 12 octobre 1747. M. de Cubières, remarquable à-la-fois par son caractère, par ses qualités brillantes et l'amabilité de son esprit, s'occupa avec succès de littérature, de sciences et d'arts. Sa plume facile et gracieuse a laissé un grand nombre de Mémoires sur l'agriculture et sur les fleurs qu'il cultiva long-temps à Versailles dans son magnifique jardin, situé sur Trianon et Saint-Antoine. M. de Cubières

est mort en 1821. MM. Silvestre et Challan (*voyez* ces noms), ont publié en 1822 deux notices in-8^o sur la vie et les travaux du marquis de Cubières.

D

DAGUERRE (LOUIS - JACQUES-MANDÉ), peintre-décorateur, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, est né en 1789 à Cormeilles. Dès son enfance il montra les dispositions les plus heureuses pour la peinture; il consacrait à cet art tous ses instans. Dominé par sa passion de peindre, il suivit la carrière dans laquelle s'étaient illustrés les Servandoni, les Bocquet, * les Monick. Élève de Degoti, peintre de l'Opéra, il fit sous ce maître des progrès rapides: chargé par lui de plusieurs décorations, il s'acquitta dignement de ces travaux, et ne tarda pas à suivre l'élan de son imagination. Encouragé, et plus confiant dans ses forces, il vint relever l'Ambigu-Comique: ce théâtre depuis long-temps peu suivi, ne put, pendant plusieurs mois, contenir la foule qu'y attiraient les magnifiques décorations des *Macchabées*, du *Belvédér*, d'*Élodie*, de la *Forêt de Senart*, etc. Doué d'un talent d'observation peu commun, possédant

* BOCQUET, inspecteur général des Menus-Plaisirs du roi, né le 1^{er} novembre 1717, mort à Paris le 7 décembre 1814, beau-père d'Azur (Étienne). Voyez ce dernier nom.

au plus haut degré le sentiment du beau et un esprit inventif, il contempla avec enthousiasme les phénomènes les plus extraordinaires de la nature, et s'appliqua à les transporter sur la scène théâtrale. Ses compositions sont autant de vérités. L'aspect des sites qu'il représente, est tour-à-tour riche et gracieux, solitaire et imposant; le style des fabriques dont il les décore, où l'on retrouve l'élégance mâle de l'architecture antique, le jet hardi de ses arbres, la légèreté des ciels, la transparence des eaux, tout dans ses tableaux rappelle les sublimes compositions du Poussin ou de Claude Lorrain.

L'ouvrage qui excita l'admiration générale, et qui assigna à Daguerre une place à côté des plus grands paysagistes et des plus habiles décorateurs, c'est l'effet de nuit du troisième acte *du Songe*. Jamais, au théâtre, illusion ne fut plus complète. Transporté au sommet d'une haute montagne, au milieu des restes d'une antique chapelle d'architecture gothique, on croirait contempler l'aspect imposant d'une belle nuit. Plus tard, rappelé à l'Académie royale de Musique, Daguerre exécuta, avec Cicéri, les décorations de *la Lampe merveilleuse*, et partagea avec cet artiste distingué les éloges donnés à ces compositions vraiment magiques. Créateur du Diorama, on le vit aussitôt reproduire, sur une échelle théâtrale, les sites les plus dignes

d'exciter la curiosité publique, sous le rapport pittoresque et historique. On lui dut bientôt *la vallée de Saarnen*, en Suisse; *Holyrood, l'abbaye de Roslin, la vallée de Underseen*: tableau qui, au jugement des peintres, réunit toutes les beautés de l'art; la *ville d'Édimbourg*, prise du mont Arthur; l'entrée de l'église de Méry, près Pontoise, etc. La plupart de ses compositions sont empreintes du cachet du génie; elles lui ont assuré depuis long-temps une première place auprès de nos plus célèbres paysagistes. La dernière composition de ce peintre, sans contredit l'un des plus féconds de l'époque, est le *28 juillet à l'Hôtel-de-Ville*. Les figures y sont groupées avec art; certaines parties sont d'une vérité frappante; la scène est bien conçue et d'un effet à-la-fois simple et puissant: l'Hôtel-de-Ville, dont la partie éclairée est peinte avec bonheur, est cependant, pour le reste, d'une couleur grisâtre et même un peu terne.

DALLERET (LOUIS), grenadier à la 62^e de ligne, né à Gonesse, tué, le 20 floréal an VII, en montant à l'assaut d'une redoute occupée par les brigands, près Spolette, (république romaine).

DAMESME (LOUIS-EMMANUEL-AIMÉ), naquit à Maguy en 1757, devint architecte du gouvernement.

Cet artiste s'est fait connaître parmi les architectes de l'époque par les constructions dont il a embelli la capitale, et surtout par le théâtre de la société olympique, rue Chantereine. L'empereur Alexandre le visita pendant son séjour à Paris, et frappé des heureuses combinaisons d'ensemble et de détails qu'il y remarqua, il en demanda à monsieur Damesme les plans pour les faire exécuter dans la capitale de son empire. L'artiste reçut, à cette occasion, de la part du monarque une lettre flatteuse, accompagnée d'une bague enrichie de diamans. Il concourut pour le plan d'un arc de triomphe, et obtint le prix. Deux monumens d'un genre opposé qu'il a construits à Bruxelles, le théâtre royal et les prisons civiles, ont étendu encore sa réputation. Il mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, au mois d'avril 1822.

DANÈS DE MONTARDAT.

Après avoir exercé le métier des armes, ce citoyen fut nommé maire de la ville de Saint-Germain-en-Laye, et mourut en 1829, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, emportant avec lui les regrets de sa famille et de ses administrés. M. Danès, chevalier de Saint-Louis, sut obtenir l'estime de ses concitoyens par la loyauté avec laquelle il remplit ses devoirs de magistrat. Son nom a été donné à une rue qui a

été percée et construite pendant qu'il était maire.

DANIEL (ERNEST), né à Versailles le 2 décembre 1795, est, avec son frère, auteur de cette Biographie. Chef des bureaux de la Recette générale de Seine-et-Oise, il a consacré ses loisirs à l'étude de la littérature anglaise et des langues vivantes. Il a traduit en anglais, 1^o *l'Avare* de Molière; 2^o les *Lettres persannes* de Montesquieu; 3^o en français (avec son frère), les *Mémoires dramatiques anglais* de Boaden, 2 vol. in-8^o, 1600 pages. Cet ouvrage, dans lequel se trouvaient dessinés les portraits de la plupart des acteurs célèbres de la Grande-Bretagne, allait être livré à l'impression, lorsqu'il leur fut soustrait par Méhée de la Touche. M. E. Daniel a traduit des romans de Théodore Hook, *Merton*, *l'Homme d'affaires*, *Marthe la Bohémienne*; il a en portefeuille une Grammaire anglaise, conçue et rédigée d'après de nouveaux principes. En 1815, mettant à profit sa connaissance des langues anglaise et allemande, il se rendit très utile à l'administration municipale et départementale pendant toute la durée de l'occupation du territoire de Seine-et-Oise par les troupes étrangères. Le 28 juillet 1830, s'étant distingué à Paris, M. Ernest Daniel a été porté pour la croix par la commission des récompenses nationales.

DANIEL (J. HIPPOLYTE), frère du précédent, docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de la société de médecine, sciences, lettres et arts du département de l'Eure, de la société d'émulation de Cambrai, de la société académique des sciences du département de l'Aisne, etc., est né à Versailles le 17 février 1806. Il a publié : 1^o un *Dithyrambe sur la Mort du poète Byron*, Versailles, 1824, in-8°; 2^o *Ipsara ou le dernier Chant d'un Grec*, chant élégiaque, Versailles, 1824, in-8°, chez Vitry; 3^o *les Désastres de Salins*, au profit des incendiés de cette ville, Versailles, 1825, in-8°, chez J. Jallabert; 4^o *les Filles de la Charité*, poème, 1825; 5^o *Résumé des croyances et cérémonies religieuses de la plupart des peuples du monde*, un vol. in-18 de plus de 400 pages, imprimé par Chaignet, Rambouillet, 1826; 6^o *Lettre philosophique sur le cimetière Notre-Dame de Versailles*; 7^o *Lettre philosophique sur le cimetière Saint-Louis de Versailles*. Dans cette dernière, le 25 octobre 1826, il proposa à ses concitoyens d'honorer par un monument la mémoire du poète Ducis (voyez ce nom).

Destiné, par profession et par goût, à parcourir la carrière médicale, il fut un des quatre candidats qui se présentèrent à l'académie royale de médecine de Paris, pour concourir au prix fondé en 1828, par

M. Moreau de la Sarthe. Le 3 février 1829, il tira au sort cette question : *Quelles sont les méthodes utiles ? quelles sont les vérités d'application ? quels sont les préceptes pratiques que la médecine a puisés dans les nombreuses excursions qu'elle a tentées sur le domaine des autres sciences ?* Il soutint publiquement la question qu'il avait eu à résoudre. Après plusieurs argumentations sur les principaux points de la médecine, l'Académie lui décerna une mention honorable. Sa thèse, de 80 pages in-8°, a été imprimée à Paris chez Gauthier-Languionie, en 1829. Le 1^{er} mai 1830 il prononça, au nom des élèves de l'école de médecine, un discours sur la tombe de M. Désormaux, professeur d'accouchemens (Paris, in-4°). Il a imaginé et fait fabriquer, par Charrière, un instrument avec lequel on peut aujourd'hui faire en un seul temps l'opération de la fistule lacrymale. Cet instrument, simplifié et rend plus certaine la manière de pratiquer cette délicate opération.

Dans le grand mouvement politique de juillet 1830, M. Hippolyte Daniel s'est montré à Notre-Dame, à la Grève et au pont d'Arcole. Porté pour la croix, il a été nommé depuis Membre de la commission des récompenses nationales. Le 12 décembre 1830, il a été chargé de prononcer, au nom de la jeunesse parisienne,

un discours funèbre sur la tombe de Benjamin Constant (Paris, in-8°).

M. Hippolyte Daniel se propose de publier : 1° *Résumé de la philosophie médicale*, depuis son origine jusqu'à nos jours; 2° *Manuel de Procédés opératoires*; 3° *Manuel d'anatomie pathologique*. Cet ouvrage paraîtra sous les auspices de M. G. Breschet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu et chef des travaux anatomiques de la faculté de médecine de Paris.

DANNERY (JEAN-BAPTISTE-THOMAS), né à Versailles le 7 mars 1744, décédé en la commune de Bruyères-le-Châtel.

Avocat à vingt-deux ans, il quitta le barreau pour l'étude du droit public. Ses talens furent remarqués, et le gouvernement sut se les rendre utiles, en l'envoyant à Séville en qualité de vice-consul.

Cette place servit à le mettre en évidence; il fut, peu de temps après, successivement appelé aux fonctions de consul à Malaga et à Boston.

Éloigné en 1793 des emplois publics, il rentra dans la carrière diplomatique, en acceptant la place de commissaire des relations commerciales à Barcelone, ensuite celle de commissaire général des mêmes relations à Lisbonne.

La probité sévère fut toujours sa vertu dominante. Le gouvernement récompensa ses services en le décorant de la Légion-d'Honneur.

DARU (PIERRE-ANTOINE-BRUNO), comte et ancien ministre, pair de France, membre de l'académie française, etc., était né à Montpellier en 1767, et non à Versailles, comme l'ont supposé quelques biographes.

D'ANTREMONT et DOYEN.

Le village de Villepreux leur doit un magnifique établissement pour le filage et le lavage des laines. Ces manufacturiers distingués ont remporté la médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie : ils avaient présenté des laines peignées et filées à la mécanique, aussi remarquables par leur finesse que par leur beauté; avaient filé le numéro 60 pour la chaîne, et le numéro 100 pour la trame, degré de finesse que nos fabricans n'avaient pas encore pu produire. Ces fileteurs emploient une partie des laines qu'ils préparent à la fabrication des tissus mérinos, pour laquelle ils obtinrent en 1819 une médaille d'argent. Une partie de leur produit est acquis par les ateliers de Paris, de Reims et de Lyon, pour fabriquer des bârèges, de la bonneterie et des schalls ouvrés. En 1823, MM. d'Antremont et Doyen ont obtenu une nouvelle médaille d'honneur.

DAVERNE, chef de bataillon à l'ex-32^e de ligne, chevalier de la Légion-d'Honneur, fils d'un honnête artisan, est né à Versailles. 11

entra de très bonne heure au service comme simple soldat, et dut bientôt son avancement à son courage et à son intrépidité.

DEBONNAIRE DE GIF (LOUIS-CHARLES, le vicomte). M. Debonnaire appartient à une famille qui depuis long-temps s'est consacrée au service de l'État dans l'honorable carrière de la magistrature. Son aïeul était procureur-général au grand conseil. Son père, après avoir été conseiller-maitre en la cour des comptes, conseiller au parlement de Paris, a continué depuis à suivre la carrière de ses ancêtres, et est décédé en février 1830, l'un des plus anciens conseillers à la cour royale de Paris, et chevalier de l'ordre national de la Légion-d'Honneur.

Né à Gif, commune de Seine-et-Oise, monsieur Debonnaire commença très jeune à se livrer à-la-fois à l'étude des lois administratives et à la science forestière. Il y acquit par ses travaux le rang d'inspecteur des forêts auprès du ministère des finances, et fut appelé par Napoléon aux fonctions d'auditeur au conseil d'état, en 1809.

Attaché successivement à l'administration générale des forêts, à la section des finances du conseil d'état, il eut à remplir, relativement à la surveillance du sol forestier et à des mesures d'administration, des

missions dans différentes parties de l'empire.

La campagne de Russie, effectuée en 1812, devint pour lui l'objet de nouveaux travaux. Appelé au quartier-général de Napoléon, il fut un des intendans chargés par l'empereur de l'administration de Moscou. L'agriculture et les manufactures entrèrent dans ses attributions. Dans la retraite de l'armée, il remplit plusieurs missions dans différentes parties de la Pologne et de la Prusse. Peu après son retour de l'armée, dans l'hiver de 1813, M. Debonnaire de Gif fut appelé à la sous-préfecture de Versailles. Les désignations des gardes-d'honneur, les appels multipliés de jeunes conscrits, les désastres de la guerre, qui forcèrent les armées françaises à se replier dans le centre de la France, firent alors refluer dans l'arrondissement de Versailles des dépôts nombreux de régimens de cavalerie et d'infanterie, qu'il fallut faire subsister. Il fut un de ceux qui contribuèrent activement à former d'immenses hôpitaux sur plusieurs points, et notamment à Versailles, Saint-Germain et Poissy. Les invasions des armées étrangères dans l'arrondissement de Versailles, en 1814 et 1815, donnèrent lieu à de nombreuses dilapidations de la part de ces troupes ennemies. Leur répression devint l'objet de sa constante sollicitude.

Vers la fin de 1815, M. Debon-

naire de Gif fut appelé à la sous-préfecture de Tours, et successivement à celle d'Issengeaux, et enfin à celle de Brives. Il exerça ses fonctions dans ce dernier arrondissement jusqu'en 1822. Ne voulant point partager les principes du ministère de M. Corbière, il dut par ce motif cesser ses fonctions, et revint alors se fixer à Gif.

Dès l'année 1809, M. Debonnaire avait été nommé membre de la société centrale d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise. A cette époque il publia un Mémoire, suite de ses expériences sur les variétés de pommes-de-terre les plus utiles à cultiver. En 1810, un autre Mémoire sur les principales causes du dépérissement des forêts; et en 1811 un second Mémoire ayant pour but d'opérer successivement leur régénération. La même année il s'occupa de plantations de pastel, qui devaient remplacer l'indigo. Il fit aussi des expériences qu'il publia sur les moyens de naturaliser à notre température une variété de coton. En 1813, l'arrondissement de Versailles étant désolé par une épizootie occasionnée par des bestiaux trainés à la suite des troupes étrangères, M. Debonnaire rédigea aussitôt des instructions, fit adopter un traitement et des moyens préservatifs dont il surveilla lui-même l'exécution dans des tournées spéciales, et il parvint à arrêter ce fléau. En 1814 il fit paraître un Mémoire sur les in-

convéniens qui résultent pour l'agriculture du défrichement des bois; en 1816, un Mémoire sur la culture en pleine terre et sans abri hivernal du *Magnolia grandiflora*, qui jusqu'alors avait été considéré comme devant passer la mauvaise saison dans l'orangerie; en 1817, un Mémoire, suite d'expériences sur les moyens d'utiliser les pelures de pommes de terre, en les faisant servir à la reproduction de ces tubercules; en 1818, un Mémoire sur les avantages qu'il y a à substituer dans beaucoup de sols le peuplier blanc de Hollande ou Ypréau, au peuplier d'Italie. En 1820, il publia des Observations sur la situation agricole de l'arrondissement d'Issengeaux, département de la Haute-Loire; en 1822, un Mémoire sur la naturalisation de divers fruits à pépins, et principalement sur une variété de poires dite de la duchesse d'Angoulême. En 1825, monsieur Debonnaire donna un Mémoire sur les principes de théorie des jardins paysagers; en 1827, un Mémoire sur la nécessité d'apporter des perfectionnemens dans les modes de comptabilité adoptés pour les grandes exploitations agricoles, à l'exemple de monsieur Dailly, propriétaire à Trappes; la même année il publia un Mémoire sur l'inoculation du claveau, pour préserver les bêtes à laine de cette maladie qui exerce tant de ravages sur les troupeaux; en 1828, un Mémoire sur la culture et

la naturalisation à la latitude de Paris, du *riz sec*, qui semblait ne pouvoir croître et mûrir que dans le Midi; en 1829, monsieur Debonnaire, alors président de la société centrale d'agriculture de Seine-et-Oise, prononça dans la séance annuelle un discours sur l'agriculture.

En 1828, M. Debonnaire fut nommé membre du comité gratuit de l'instruction primaire du canton de Palaiseau. Ses travaux l'ont associé à plusieurs compagnies savantes. Il est membre correspondant de la société royale d'agriculture de Paris, membre du conseil d'administration de la société d'horticulture de Paris et des sciences d'Indre-et-Loire, et de celles des départemens de la Haute-Loire et de la Corrèze, etc.

DEFLERS (CAMILLE), né à Versailles en 1794. Dès sa première jeunesse ses dispositions précoces excitèrent l'intérêt de nos savans les plus distingués. Les conseils de monsieur Lacroix, membre de l'Institut, eurent surtout la plus heureuse influence sur le développement de ses facultés et les progrès de ses connaissances. Élève de l'école normale en 1811, il y parvint bientôt aux grades d'élève répétiteur, et ensuite de maître des conférences. Il professait depuis quelques années les mathématiques au collège Bourbon, et apportait à l'exercice de ses devoirs, et à plusieurs travaux

scientifiques, un zèle qui a usé ses forces et abrégé ses jours. Deflers professa fort jeune encore et forma un grand nombre d'élèves et de professeurs; il en comptait en France, en Grèce et en Russie. Sa modestie et ses talens l'avaient fait apprécier des savans les plus renommés, au rang desquels il avait préparé sa place. Laborieux, simple dans ses vêtemens, modeste dans ses goûts, Deflers préférait l'étude au monde. Il faisait le bien, cachant ses bonnes actions avec autant de soin qu'on en prend pour en cacher de mauvaises. Deflers était collaborateur du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, publié par le baron de Férussac. Il y a fourni beaucoup d'articles de mathématiques.

DELAÇOUR (JEAN - PHILIPPE), né à Pontoise en 1725, bibliothécaire, administrateur des hospices, professa dans cette ville, pendant quarante-sept ans, la rhétorique avec le plus grand succès, et mourut le 1^{er} février 1803.

DELAITRE (le baron JEAN-FRANÇOIS-MARIE), né le 11 juillet 1766, à Paris; ancien préfet de Seine-et-Oise, commandant de l'ordre de la Légion-d'Honneur, est fils de l'ancien directeur-général des entrées de Paris, assassiné le 10 août 1793, dans son château de Charonne.

Le nom de monsieur le baron

Delaitre est cher aux habitans de ce département ; dès le commencement de la révolution il s'y fit connaître en créant la belle manufacture de coton de l'Épine, près Arpajon, qui fut long-temps, par le grand nombre d'ouvriers qu'elle occupa et la qualité de ses produits, l'une des premières manufactures de France.

Nommé d'abord préfet d'Eure-et-Loir, M. Delaitre fut appelé en janvier 1814 à la préfecture de Seine-et-Oise, qu'il dirigea en homme de bien et en véritable administrateur ; les circonstances étaient alors très difficiles ; ce département, envahi deux fois en 1814 et en 1815 par les troupes étrangères ; des vexations de toutes espèces, des contributions extraordinaires accablaient ses malheureux concitoyens ; des dénonciations de tous genres inondaient le cabinet du préfet. Pendant ces momens orageux M. Delaitre sut ménager tous les intérêts de ses administrés, contribua à faire dégrever ce département d'une somme de 1,500,000 francs sur la contribution extraordinaire de guerre, repoussa toutes les dénonciations et sut mériter l'estime et même le respect des généraux étrangers.

Un pareil dévouement pour la chose publique n'entraînait guère dans l'esprit du ministère de 1815 ; aussi M. Delaitre fut-il brusquement destitué peu de temps après le second retour du roi.

Appelé par les électeurs de Seine-et-Oise à l'honneur de siéger à la chambre des députés, il fut long-temps de l'opposition de gauche, défendant toujours les intérêts de la liberté, et combattant sans cesse les envahissemens de l'esprit de la restauration.

La paix de 1814 ayant amené une baisse immense dans le prix des cotons, M. Delaitre eut à supporter des pertes considérables qui l'obligèrent à céder son établissement de l'Épine et à refuser quelques années après une nouvelle réélection comme député. Plein d'honorables souvenirs, il vivait retiré à la ferme-moûle de Grignon, lorsque S. M. Louis-Philippe l'appela aux hautes fonctions d'administrateur de la liste civile, en remplacement de M. le comte de Montalivet, aujourd'hui ministre de l'intérieur, fils de l'ancien ministre de ce nom, qui aussi a été préfet de Seine-et-Oise. M. le baron Delaitre, homme plein de fermeté et de sagesse, possède des connaissances très étendues dans l'administration.

DELANDE (PIERRE-ANTOINE), aide-naturaliste de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Versailles le 27 mars 1787. Fort jeune encore il travailla au Muséum avec son père, auquel on est redevable de la préparation de la

plupart des grands quadrupèdes du cabinet. Passionné pour la peinture, il s'y livra pendant quelque temps et y obtint des succès. Élève et ami de Berré, il exposa au salon plusieurs tableaux de paysages et d'animaux. Attaché plus tard comme aide naturaliste à la chaire de M. Geoffroy-Saint-Hilaire (*voyez ce nom*), il s'adonna sans relâche à l'histoire naturelle, et fut très utile à ce savant professeur par sa sagacité dans les recherches anatomiques, et par sa connaissance des mœurs des animaux. En 1808, il suivit ce professeur en Portugal. En 1813, Delalande fut envoyé dans le midi de la France par l'administration du Muséum d'histoire naturelle. A son retour ce cabinet fut enrichi d'une collection nombreuse de poissons et de mollusques de la Méditerranée. Dans les premiers jours de janvier 1816, il partit pour le Brésil, à la suite de M. le duc de Luxembourg, ambassadeur extraordinaire auprès de cette cour, qui l'accompagna dans presque toutes ses excursions scientifiques. Après quelques mois de séjour il en rapporta une précieuse collection d'objets d'histoire naturelle. Quelque temps après il fit un autre voyage au Cap, où il arriva le 3 août 1818, accompagné de son neveu, le jeune Verreaux, qui avait à peine douze ans. Le 11 novembre 1818, il pénétra dans le pays des Hottentots; le 5 juillet 1819, il visita les provinces de Berg-Rivière,

et le 2 novembre 1819 il pénétra dans le royaume des Cafres. A cette époque, cette dernière excursion ne fut pas sans danger; en effet, ces peuples étaient fort animés contre les blancs et leur faisaient une guerre acharnée. Ces trois courses furent pourtant extrêmement heureuses; il parvint, en deux ans et demi, à former la plus belle collection zoologique qu'aucun voyageur (Piron excepté) ait jamais faite; elle se composait de treize mille cinq cents individus, appartenant à plus de seize cents espèces différentes. De plus, il avait formé un herbier de plus de six mille individus, comprenant neuf cent vingt espèces de plantes, avec les graines et les oignons de deux cent quatre-vingt-quatre; il avait ramassé trois cents échantillons de minéraux très intéressants pour la géologie. Parmi les animaux qu'il avait recueillis, on remarquait le rhinocéros à double corne, qui manquait absolument à la collection du Muséum, et d'autres rhinocéros; un hippopotame avec son squelette, qui lui avait été également désigné comme utile à la science; une giraffe et trois baleines que des coups de vent avaient jetées à la côte. Il en a soigneusement rapporté toutes les pièces, grosses, moyennes, petites, et généralement tout ce qui concerne le système osseux. La science de l'organisation humaine, l'*Anthropologie*, n'est pas moins redevable aux recherches de M. De-

lalande ; il a rapporté des squelettes et des crânes des peuplades de ces contrées , dont les races sont aussi remarquables par leur nombre , sur ce petit point de l'Afrique australe , que par leur conformation bizarre. Gravement blessé au Cap, Delalande ne suspendit ses travaux que fort peu de jours , tant avait sur lui de puissance l'amour de l'étude. Il se montra aussi patient pour les recherches minutieuses, qu'intrépide pour celles qui ne pouvaient point être faites sans dangers. Il ne fit pas comme la plupart des voyageurs qui négligent les petits objets ; il a en effet rapporté dix mille insectes appartenant à neuf cent quatre-vingt-deux espèces , en grande partie nouvelles ; son courage , son zèle , son adresse , sa persévérance , fixèrent sur lui l'attention de la colonie du Cap ; l'aménité de son caractère , la douceur de ses mœurs , lui avaient aussi mérité l'affection générale. M. le comte des Ecotais , agent de France au Cap , dans un rapport qu'il adressa au ministre , demanda pour Delalande la croix de la Légion-d'Honneur ; elle lui fut accordée par une ordonnance du 23 mai 1821. Delalande ne jouit pas long - temps des avantages que lui avait procurés ce mémorable voyage au Cap ; sa santé , déjà affaiblie par ses derniers travaux , s'altéra , et il succomba le 27 juillet 1823. Delalande possédait des qualités morales qui l'ont fait vivement regretter de ses parens et

de ses amis. M. Geoffroy-Saint-Hilaire , protecteur de la jeunesse savante , lui avait toujours témoigné la plus sincère affection. M. Delalande n'a publié qu'une notice sur son voyage au Cap. Divers naturalistes lui ont dédié un grand nombre d'espèces de différens genres , découvertes par lui : nous avons un *oiseau-mouche-Delalande* , une *antilope* , un *renard* , un *carناسier* dont le genre même était nouveau , le *Protèle-Delalande*.

DELAVILLE DE MIRMONT , est né à Versailles ; auteur dramatique dont les compositions ont obtenu de grands succès dans ces derniers temps. M. Delaville de Mirmont occupe aujourd'hui un rang très distingué parmi nos poètes qui se partagent la scène théâtrale.

DENIS-ROI , d'Argenteuil , fut nommé député à l'assemblée constituante le 2 septembre 1792. Simple vigneron , il se distingua par sa probité , ses bonnes intentions et l'originalité de ses discours.

DERAIME (PIERRE-ÉTIENNE) , ancien maire de Versailles , décédé sous-préfet colonial du département du Nord de Saint-Domingue. Après avoir fait sept campagnes de mer , ce citoyen intègre , recommandable par ses talens administratifs , fut nommé premier magistrat de Versailles par le premier consul , au

mois de ventôse an VIII. Il quitta cette ville en emportant les regrets et l'estime de toute la population. Arrivé à Saint-Domingue, le général Leclerc (*voyez ce nom*) lui donna un témoignage d'estime en lui confiant les fonctions de Bénézech (*voyez ce nom*).

DESAULTY (PHILIPPE-ALBERT-JOSEPH), chevalier de la Légion-d'Honneur, l'un des régens de la Banque de France, membre de la société centrale d'agriculture du département de Seine-et-Oise, receveur-général des finances du même département, ancien député, l'un des administrateurs des salines de l'Est, fut élevé à l'école militaire de Rebas, en Brie; les succès qu'il obtint dans ses études l'y firent remarquer. La douceur de son caractère lui procura parmi ses condisciples de nombreux amis, qui font encore aujourd'hui sa société la plus habituelle. Il semblait, par son éducation, destiné à parcourir la carrière des armes; cependant on le vit au sortir du collège se livrer avec ardeur, pendant plusieurs années, à l'étude des lois; il passa ensuite dans les finances; fut, en l'année 1810, nommé trésorier-général du génie militaire; et en 1814, receveur-général des finances du département de Seine-et-Oise. A mesure que sa fortune s'est accrue, M. Desaulty est devenu le protecteur et l'appui de sa nombreuse famille.

Maire du bourg de Saint-Cheron, où est située sa terre de Bâville, monsieur Desaulty, par des travaux continuels, répand l'aisance dans la classe ouvrière de cette commune, et par d'autres secours soulage les indigens qui sont hors d'état de travailler. Monsieur Desaulty, que nous avons été à même de juger et d'apprécier depuis long-temps, joint à une érudition variée et étendue, un cœur excellent et plein d'élévation, des manières affables et bienveillantes, et toutes les qualités qui caractérisent l'homme de bien.

DESCHAMPS (GILLES-NICOLAS), ancien archiviste de la préfecture de Seine-et-Oise, est né en 1759 à Paris. Aussi modeste qu'érudit, il possède au plus haut degré la langue latine et est très versé dans la connaissance des chartes anciennes.

DESCLOSEAUX, commissaire du directoire près le tribunal de Seine-et-Oise, puis député au conseil des Cinq-Cents en mars 1798. Le 3 juin 1799, il fit un rapport pour recommander l'acquisition du *Jeu de Paume* de Versailles. Lorsque les habitans de Sannois dénoncèrent au Corps-Législatif Louis XVIII publiant une proclamation, ce fut M. Descloseaux qui fit mentionner honorablement leur adresse. A la suite de la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), il devint juge au tribunal d'appel de

Paris, et exerça ces fonctions pendant plusieurs années.

DESHAUTES-RAYES (MICHEL-ANGE-ANDRÉ LE ROUX). Ce savant orientaliste naquit le 10 septembre 1724, dans les environs de Pontoise, et mourut le 9 février 1795. Il connaissait l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chinois. En 1742 il occupa dignement la chaire qu'avait remplie au collège de France Petit de Lacroix. En 1783, ce professeur distingué publia une *Histoire générale de la Chine*, ou des Annales de cet empire. Cette histoire avait été traduite sur des originaux chinois, à Pékin même, par le P. Chamailla. Il a fait insérer dans la Petite Encyclopédie divers articles extraits des historiens chinois, et diverses lettres dans le *Mercur de France*.

DESPREZ (CLAUDE-AIMÉ), naquit à Saint-Germain-en-Laye le 5 avril 1783. Spirituel, mais sans fortune, il fut obligé de jouer la comédie. Vers 1810 il débuta à l'Ambigu-Comique, sous le nom de Saint-Clair. Plus tard, fatigué de la scène, il entra à la trésorerie, et fut nommé officier dans la 5^e légion de la garde nationale. Outre des couplets de circonstances, Desprez a fait insérer plusieurs chansons dans les *Soupers de Momus*. Ses ouvrages dramatiques sont : 1^o *le Foyer* ou *le Couplet d'annonce*, vaudeville, en société avec Varez; 2^o *Kikiki*,

parodie de *Tékéli*, avec Brazier et Varez; 3^o *le Mariage de la Valeur*, vaudeville; 4^o *l'Espoir réalisé*, vaudeville; 5^o *le Jardin d'oliviers*, vaudeville; 6^o *le Mariage sous d'heureux auspices*, vaudeville à l'occasion du mariage du duc de Berri, 1816, avec Ferrière; 7^o *Marguerite de Strafford* ou *le Retour à la Royauté*, mélodrame avec le même, 1816; 8^o *Retourons à Paris*, vaudeville avec Varez, 1817; 9^o *Grégoire à Tunis*, vaudeville avec Ferrière; 10^o *Monsieur de La Hure*, vaudeville; 11^o *l'Homme à Tout*, vaudeville avec Edmond; 12^o *les Épaulettes de Grenadier*, vaudeville avec Edmond; 13^o *Paris, le 29 septembre 1820*, impromptu à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, avec Edmond, Crosnier et Émile de Plugette; 14^o *le Bouffon dans l'embaras*, vaudeville avec Ferrière; 15^o *les Ermites*, vaudeville avec Edmond et Rougemont, 1821; 16^o *le Protégé de tout le monde*, vaudeville avec J. Dusaulchoy, 1822; 17^o *le Mariage à la turque*, vaudeville avec un anonyme, 1823; 18^o *Malbrouck*, folie-vaudeville; 19^o *la Grotte de Fingal* ou *le Soldat mystérieux*.

DESTOUCHES (ALEXANDRE-ÉTIENNE - GUILLAUME HERSANT, baron), ancien préfet de Seine-et-Oise, naquit à Paris le 31 mai 1773. En 1802 il devint secrétaire parti-

culier de M. Mollien, alors directeur-général de la caisse d'amortissement, et fut successivement sous-préfet de La Rochelle, préfet du Jura, de la Haute-Garonne, d'Indre-et-Loire, et enfin préfet de Seine-et-Oise. Tous ces départemens, à la tête desquels il fut placé, lui doivent des embellissemens et d'utiles institutions : c'est par ses soins que furent élevées la belle maison centrale de correction de Poissy, et la prison qu'on voit aujourd'hui sur l'avenue de Paris à Versailles. Monsieur Destouches administra pendant près de douze années le département de Seine-et-Oise. Pendant cet espace de temps il se fit particulièrement remarquer par son esprit d'ordre et d'économie, par la sagesse de son caractère, et surtout par ses connaissances dans l'administration. Il mourut d'apoplexie dans sa maison de campagne, et fut remplacé par M. le comte de Tocqueville, qui resta peu de temps préfet du département de Seine-et-Oise.

D'HERBÈS (JOSEPH), maire de Rueil, commune située près de Versailles, où a été élevé le monument consacré à la mémoire de l'impératrice Joséphine. M. D'Herbès, ancien secrétaire du duc de Bassano, s'est fait aimer depuis long-temps de ses concitoyens par la sagesse avec laquelle il s'acquitte de ses fonctions de magistrat. Généreux et philanthrope, il répand sans ostentation ses

bienfaits sur le pauvre. Plein d'équité dans ses jugemens, ses administrés s'en rapportent le plus ordinairement à ses décisions et choisissent rarement d'autre guide. Depuis que M. D'Herbès est maire de Rueil, de nombreux embellissemens y ont été faits par ses soins. Les revenus du bureau de bienfaisance ont sensiblement augmenté. Les efforts de ce dévoué fonctionnaire tendent à fonder un hôpital dans sa commune, qui s'honorera long-temps de l'avoir eu pour maire.

DILLON (ROBERT - GUILLAUME, comte de), maire de Livry sous le gouvernement impérial. Il a été nommé par Louis XVIII chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur, lieutenant-général, membre du conseil d'administration de l'Hôtel royal des Invalides. Monsieur Dillon est en outre chevalier de l'ordre militaire de Bavière.

DOTTEVILLE (JEAN-HENRY), membre de la congrégation de l'Oratoire, naquit le 22 décembre 1716 à Palaiseau près de Versailles. On croyait qu'il était fils naturel d'un ambassadeur près la cour de France. Pendant les troubles révolutionnaires, le P. Dotteville vécut absolument ignoré.

Il a publié : 1° *la Traduction de Salluste, avec la vie de l'historien et des notes critiques*, in-12, 5^e édition, 1806. Cette traduction est

regardée comme son meilleur ouvrage; 2° *Histoires de Tacite*, en latin et en français, avec notes, 2 vol. in-12, 1772; 3° *Annales de Tacite, Règne de Claude et de Néron*, 1774, 2 vol. in-12; 4° *Règne de Tibère et de Caligula*, 1779, 2 vol. in-12. On doit aussi au P. Dotteville une comédie traduite de Plaute, intitulée *Mostellaria*, avec le texte revu sur plusieurs manuscrits. Il paraît qu'il avait fait une traduction des œuvres de cet auteur latin, de Tite-Live et de Pline; mais ce travail n'a pas été livré à l'impression. Le P. Dotteville, d'un caractère modeste et doux, peut être compté, à juste titre, parmi les PP. de l'Oratoire qui ont le plus illustré cet ordre.

DRAHONET (PIERRE), l'un de nos meilleurs peintres de gouaches, naquit à Passy le 22 décembre 1761. Doué d'une imagination ardente, il concevait avec autant de facilité qu'il exécutait avec hardiesse et talent. La plupart de ses compositions sont empreintes d'un cachet éminemment poétique. Les intérieurs de monumens gothiques, les ruines, les tombeaux, sont les sujets sur lesquels se plaisait à s'animer le pinceau brillant et plein de vie de ce peintre habile. Drahonet mourut à Versailles le 13 avril 1817, emportant avec lui les regrets des artistes et de tous les gens de bien. Son gendre, M. Dubois Drahonet,

s'est aussi fait un nom par divers portraits exposés aux salons du Louvre, remarquables surtout par la grâce et la délicatesse de la touche.

DUBRUEL (PIERRE - JEAN - JOSEPH), ancien proviseur du collège de Versailles, décédé questeur de la chambre des députés.

DUBRUEL (CHARLES - LOUIS), chevalier de Saint-Louis, frère du précédent, est né dans le département de l'Aveyron en 1776. En 1793 M. Dubruel fut chargé d'une mission bien importante, dont il s'acquitta, malgré son jeune âge, avec un imperturbable sang-froid et un courage vraiment digne d'estime. Le canton de Rignac ayant décidé en assemblée primaire, « que la Convention avait perdu la confiance » de la nation, et qu'il était nécessaire de former, pour le bien de » la France, une nouvelle assemblée législative, » chargea monsieur Charles Dubruel, alors âgé de 17 ans, de présenter à la Convention même ce procès-verbal, dans lequel le même canton demandait, en outre, l'abolition des lois révolutionnaires, l'amnistie pour les déportés, la liberté des cultes, et d'autres concessions aussi difficiles à obtenir. (*Archives du royaume, bulletin n° 933, section législative.*)

M. Dubruel se présenta à la barre de la Convention et remplit son man-

dat au contentement général de ses compatriotes ; mais chaque jour exposé à être décrété d'arrestation, il se réfugia dans l'armée. Le 18 brumaire, Bonaparte étant devenu maître du pouvoir, M. Dubruel, alors capitaine d'artillerie, quitta le service pour la vie privée. Nommé maire de la ville de Poissy, après y avoir créé une belle manufacture, il sut remplir ses devoirs de magistrat avec un zèle et un désintéressement qui lui ont justement concilié l'estime des honnêtes gens. Le 2 août 1830, M. Dubruel, après s'être constamment montré l'homme de la loi, se démit de ses fonctions de maire au grand regret de tous ceux qui avaient été à même de le connaître et de l'apprécier.

DUBUISSON (ANTOINE), sergent à la 54^e de ligne, né à Versailles. Il fut blessé au commencement de l'affaire du 3^e jour complémentaire an VII ; mais il n'en continua pas moins à soutenir le feu et fit trois prisonniers ; pendant qu'il les conduisait sur les derrières, une balle vint le frapper à mort.

DUCHESNE (ANTOINE - NICOLAS), membre de la société centrale d'agriculture, etc., naquit à Versailles le 7 octobre 1747. Son père s'occupait seul et sans cesse de son éducation, qui fut d'autant plus soignée que M. Duchesne père était fort instruit, ama-

teur des beaux-arts et des sciences naturelles, possédant à fond le grec, le latin et plusieurs langues modernes. Le jeune Duchesne, dès l'âge de quatre ans, lisait tous les caractères de l'écriture ; il savait déjà quatre cents mots latins et possédait un grand nombre de petites notions historiques que son père lui avait données, soit par la conversation, soit par les jeux instructifs qu'il avait inventés pour lui. Les délassemens et les jeux de l'enfance avaient toujours été pour lui des moyens physiques et moraux d'instruction ; mais la plus attrayante de ses occupations était l'étude de l'histoire naturelle. Il passait tous les momens dont il pouvait disposer, dans le jardin de Trianon, sur lequel son père avait une sorte d'inspection, comme prévôt des bâtimens du roi. Il y étudiait les plantes du jardin botanique ; il y faisait des expériences sur la culture et sur la naturalisation des plantes exotiques ; il suivit avec assiduité dans les campagnes les herborisations de Bernard de Jussieu. Dirigé bientôt dans la carrière des sciences par les soins bienveillans de Buffon, de Dubamel, de Richard, de Lemonnier, d'Adamson, de Malesherbes, il publia, à quinze ans, son premier ouvrage sous le titre de *Manuel de botanique des Plantes des environs de Paris* : cette publication commença sa réputation. Il donna dans cet ouvrage les caractères et les propriétés des

plantes, sous les rapports de la nourriture des hommes et des animaux , de l'usage de ces végétaux en médecine, de leur emploi dans les arts et pour l'ornement des jardins. Il avait, sous l'approbation de Jussieu, donné à toutes ces plantes des noms vulgaires et remplacé les dénominations de ce genre qui présentaient des notions erronées dans leur application. Dès 1761, M. Duchesne avait obtenu des variétés nouvelles et curieuses de graines de fraisier qu'il avait semées; il avait reconnu que l'hermaphroditisme n'est pas toujours complet dans cette famille de plantes; que plusieurs variétés sont dioïques; en fécondant artificiellement des fleurs femelles jusqu'alors stériles, il était parvenu à obtenir des fruits d'une admirable beauté. M. Duchesne fut alors autorisé à réunir et à cultiver, comparativement à Trianon, toutes les espèces et les variétés de fraisiers connues. Il ouvrit à ce sujet une vaste correspondance, et fit venir de toutes les parties du monde des fraisiers, à l'effet d'en essayer la culture et de compléter sa monographie. Il dut à ces travaux continus pendant plusieurs années, des espèces nouvelles; il leur dut aussi les matériaux de *l'Histoire naturelle des Fraisiers*, qu'il publia en 1766, et pour laquelle il avait fait de nombreux dessins, qui sont encore inédits. Son ouvrage, présenté à l'Académie royale des sciences, y

reçut une honorable approbation. Linnaeus, dans ses *Aménités*, Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, citent avec éloge cet ouvrage de M. Duchesne, qui classe son auteur, à peine âgé de dix-neuf ans, parmi les naturalistes distingués. L'ardeur que M. Duchesne avait pour la culture des plantes, lui fit bientôt apercevoir l'importance qu'on devait mettre à saisir avec précision les momens favorables pour les semis et pour les autres travaux de la terre. Il dressa pour son usage un calendrier qui indiquait les époques de culture des diverses plantes, et les meilleurs procédés à suivre; il portait toujours ce manuscrit avec lui, et bientôt, cédant au désir des cultivateurs qui voulaient en avoir copie, il se décida, en 1770, à le faire imprimer. Ce petit ouvrage contribua à donner des notions utiles sur le jardinage. Il y joignit, dans une seconde édition, des *Observations météorologiques et des Maximes sur la végétation*, des *Proverbes* et des *Morceaux de Littérature rurale*, enfin des *Considérations sur le choix des meilleures races*. Il avait tiré son épigraphe de Plin, *In providendo solertia*, et il intitula son ouvrage *le Jardinier prévoyant*. La publication fut renouvelée chaque année pendant onze ans. En 1771 il publia une Notice raisonnée des graines qui se vendaient dans les magasins de M. Vilmorin Andrieux,

et rédigea un *Catalogue des meilleures espèces d'arbres fruitiers* qui faisaient partie des pépinières de cet habile cultivateur. Vers la même époque il donna un supplément à son *Histoire des Fraisières*. Cependant, son père voulant qu'il exerçât une profession dans le monde, lui fit faire son droit et le fit recevoir avocat à Paris; mais la destinée de Duchesne était prononcée, il quitta bientôt le barreau pour retourner dans les champs et reprendre ses études chéries.

Il s'occupait particulièrement alors d'un grand travail sur les courges, pour l'étude desquelles il avait fait beaucoup d'essais de culture et de fécondation artificielle; il avait exécuté près de deux cents dessins coloriés, d'après les individus si variés de cette nombreuse famille: ces dessins furent présentés à l'Académie royale des sciences, à l'appui d'un mémoire qu'il lut à la compagnie; ils sont aujourd'hui déposés au Muséum d'histoire naturelle. Botaniste infatigable, M. Duchesne publia à la même époque un livre intitulé: *Étrennes Botaniques*, dans lequel il donna, avec les noms vulgaires, la description et les usages de quatre mille plantes qui étaient cultivées à Trianon, où elles étaient rangées suivant la méthode naturelle de Bernard de Jussieu. Vers 1776, M. Duchesne accompagna en Angleterre M. l'abbé Nollin, directeur des pépinières du roi, qui

allait visiter les jardins célèbres de la Grande-Bretagne. M. Duchesne porta dans cette inspection son infatigable activité; il recueillit un grand nombre d'observations, et publia à son retour un ouvrage sur la formation et la distribution des jardins. Ses judicieux conseils à cet égard devinrent l'objet des études de Delille, et ils ont acquis un gage d'immortalité depuis qu'ils ont été embellis par les vers harmonieux d'un des plus grands poètes de notre âge. De concert avec Leblond, monsieur Duchesne publia, plus tard, *le Portefeuille des Enfants*, ouvrage très important, et qui suffirait pour lui mériter la reconnaissance des pères de famille. A la suite des cours de l'école normale, il fut nommé professeur à l'école centrale de Versailles; il travailla au succès de cette école avec un zèle que lui inspirait la conviction des avantages que ce système d'instruction paraissait devoir procurer à l'enfance. Il fut obligé, à l'école centrale et au Prytanée de Saint-Cyr, de professer sur toutes les branches de l'histoire naturelle, et il était préparé pour la minéralogie et la géologie, pour la zoologie et pour l'anatomie comparée comme il l'était pour la botanique et pour la physique végétale. Les cahiers qu'il avait rédigés pour ses leçons, les programmes des examens dans lesquels il interrogeait les élèves, les questions et les réponses qu'il avait

réunies pour eux , attestent sa vaste érudition et sa judicieuse méthode. Il ne négligeait ni la cosmographie ni l'enseignement des propriétés physiques et des actions chimiques des corps. De concert avec M. Leblond, il fit paraître aussi un *Barrême métrique*, contenant la comparaison et la conversion réciproques des anciennes et des nouvelles mesures; il fit des rapports sur la formation d'un cabinet industriel et l'établissement d'un jardin botanique dans l'enclos du potager royal de Versailles. Il rédigea des Mémoires sur les systèmes et les méthodes naturelles, sur la culture et la préparation du riz sec, sur les collections de grands arbres et leur plus convenable disposition. Il publia un *Aperçu géologique et agricole du département de Seine-et-Oise*, et une *Dissertation sur la nature du grès recueilli dans les environs de Versailles*; enfin plusieurs articles intéressans furent insérés par lui dans les ouvrages périodiques relatifs à l'histoire naturelle et à l'agriculture. Lors de la suppression des écoles centrales, M. Duchesne fut nommé censeur au lycée de Versailles. M. Duchesne avait un caractère bon et facile; il était modeste à l'excès; il cédait volontiers dans toutes les transactions; son désintéressement allait jusqu'à l'incurie; son obligeance était extrême; il ne refusait jamais à ses amis ni son argent ni ses dé-

marches pour leur avancement, ni les résultats de ses recherches pour leurs travaux. Ce savant mourut en recevant les soins assidus et les caresses de ses enfans, le 18 février 1827. Il était alors âgé de près de 80 ans. En rendant le dernier soupir, il put s'applaudir d'avoir bien employé sa carrière, et de laisser après lui d'utiles productions littéraires qui perpétueront long-temps encore le souvenir des services qu'il avait rendus aux amis des sciences naturelles et à la patrie. M. le baron Sylvestre (*voyez ce nom*) a publié une Notice biographique fort intéressante sur Antoine - Nicolas - Duchesne.

DUCHESNE DE GILLEVOISIN (le baron ANTOINE-CHARLES-NICOLAS). Il était conseiller au parlement de Paris lorsque la révolution éclata. Pendant cette ère nouvelle il se tint éloigné des affaires. En 1809, le département de Seine-et-Oise le nomma député au corps législatif, et il fit partie de la députation de ce département envoyée à Bonaparte, pour le complimenter sur sa victoire et sa paix de Vienne. En 1814 il adhéra à sa déchéance et au rappel des Bourbons; en 1815, il fut renommé député par le département de Seine-et-Oise, et vota avec la majorité.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS), membre de l'Institut de France, naquit

à Versailles le 22 août 1733, de Pierre Ducis et de Marie-Thérèse Rappe, tous deux originaires de Savoie. Ducis, l'un des meilleurs poètes qu'ait produits le département de Seine-et-Oise, a su transporter sur notre scène cette noble simplicité qui chez les Grecs était le principe et le premier charme de tous les arts. Il a su également, avec un talent qu'on eût admiré davantage si l'on eût mieux apprécié les difficultés de l'entreprise, réduire aux proportions et soumettre aux lois établies par notre système dramatique les ouvrages gigantesques et monstrueux du grand tragique anglais, dégager les traits simples et sublimes de l'alliage impur qui les déshonorait, et les rendre avec cette force, cette chaleur, cette vérité d'expression qui égalent presque les droits du talent imitateur à ceux du génie original.

Elevé à Paris, au collège du Plessis, et à Versailles, au collège d'Orléans fondé par le régent, il remporta des prix dans toutes les classes, et se fit remarquer de bonne heure par son ardente imagination, quoique rien dans sa jeunesse n'annonçât ce qu'il devait être un jour. Emporté par son goût pour la littérature dramatique, il refusa de suivre la carrière du barreau que son père voulait lui faire prendre. Ses premiers essais attirèrent l'attention de plusieurs grands personnages, entr'autres du maréchal de Bellisle, qui le choisit pour son se-

crétaire lors de son ambassade à Vienne. Cette place, en lui assurant l'existence, lui donna le loisir de s'occuper de poésie. Cependant Ducis était âgé de plus de trente ans lorsqu'il donna au théâtre sa première tragédie, *Amélie*, qui n'est célèbre ni par un succès ni par une chute : cette pièce fut suivie de huit autres. *Hamlet* représenté en 1769, et qu'il dédia à son père, mort avant que cet ouvrage obtint les honneurs de la scène, vint annoncer au monde dramatique tout le talent de Ducis ; des vers énergiques, des situations nouvelles, des idées fortes, des sentimens profondément exprimés dans un style particulier, préparèrent au public des émotions inusitées. C'est bien moins dans Shakspeare que dans son âme que Ducis puisa les beautés qui fourmillent dans ce poëme. Il fit jaillir de sa forte imagination tous les beaux détails qui abondent dans cette pièce, que l'on doit considérer comme une véritable création par le grand art avec lequel il la nationalisa. La scène de l'urne est une des plus belles qui soient dans aucune tragédie, et la teinte profonde de mélancolie qui règne dans cet ouvrage, caractérise bien l'indépendance avec laquelle Ducis traça son poëme, et dédaigna les copies grotesques et les inconcevables vertiges de l'auteur anglais. Une fois que Talma eut saisi le principal rôle de cet ouvrage, il reçut de lui un caractère indélébile. En 1772, Ducis.

en donnant au théâtre *Roméo et Juliette*, couvrit son front de nouvelles palmes. Il déploya dans cette production toute la puissance de son génie, brisa les entraves qui dans la pièce du tragique anglais arrêtaient les élans de son imagination féconde, pour laisser derrière lui le modèle qu'il avait sous les yeux. C'est bien à Shakspeare qu'il doit l'idée première de cette tragédie, mais il existe dans l'ouvrage de Ducis une foule de situations dont il est le créateur, et que le poète britannique n'avait pas même soupçonnées. Plein de candeur, de scrupule et de modestie, Ducis conserva le titre de la pièce et le nom des personnages, quoique par quelques changemens il lui eût été facile de dépayser ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un stérile imitateur. Un vers palpitant de vérité, un magique effet de la sombre poésie du Dante, Montaignu transformé en Ugolin, affranchissait assez Ducis de sa reconnaissance envers le tragique de l'Angleterre. Fort de son talent, doué d'une trempe solide, Ducis voulut prouver qu'il était poète, et qu'il pourrait se passer des modèles de Shakspeare. En 1778, il fit représenter *OEdipe chez Admète*. Il réunit dans cette tragédie la mâle énergie de Sophocle et le pathétique d'Euripide. Des beautés dignes de l'antique, des traits simples et naturels nés de l'âme et dont l'âme seule peut être juge, rachètent bien quelques défauts, et

une duplicité d'action qui existe dans l'ouvrage. Placé au premier rang parmi les poètes du XVIII^e siècle, le front ceint du laurier de la scène, ce fut sur lui que l'Académie jeta les yeux lorsqu'il fallut donner un successeur à Voltaire. « Il est des hommes, dit-il dans son » discours de réception, il est des » hommes auxquels on succède, » mais qu'on ne remplace pas. » On a prétendu que Thomas était l'auteur de ce discours. On sait que tout était commun entr'eux; ils s'aimaient d'esprit et de cœur; ils s'ouvraient leurs portefeuilles comme leurs bourses: Ducis faisait au besoin des vers pour Thomas, et Thomas de la prose pour Ducis. En 1783, cet illustre poète donna au théâtre *Le Roi Léar*. Le public enthousiaste l'honora d'un éclatant hommage, en l'appelant sur la scène pour le couvrir de la couronne que naguère il avait tressée pour le front de Voltaire. Héritier de son fauteuil académique, il devint aussi l'héritier des honneurs qu'on se plaisait à rendre à ce grand homme. *Macbeth*, représentée en 1784, échoua devant la mollesse d'un auditoire peu familier avec les impressions fortes, et incapable de soutenir les tableaux terribles qui se succèdent dans la pièce; le premier rôle d'ailleurs avait été confié à Larive, qui manquait d'énergie et de profondeur. Talma, depuis, glaça d'épouvante tout le parterre dans ce rôle sublime. On

ne saurait oublier l'expression avec laquelle il prononçait ce vers, quand Macbeth se retrace l'assassinat de Duncan :

Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.

En 1791, *Jean-Sans-Terre* fut donnée au public; mais cet ouvrage, peu fécond en scènes dramatiques, n'obtint qu'un médiocre succès. En 1795, le génie de Ducis se réveilla, et parut tout solennel dans *Othello*. Talma et mademoiselle Desgarcins produisirent une illusion si profonde, qu'un spectateur s'écria : « Ce n'est pas un français qui a fait cela, c'est un maure. » En effet, jamais on n'avait entendu sur la scène les passions pousser de si féroces rugissemens. Quoi de plus frappant que la mystérieuse terreur dont s'environne le gouverneur de Venise! Quel ouvrage contient de plus grandes beautés de sentiment et de style! *Abufar* ou *la Famille Arabe*, représentée quelque temps après *Othello*, n'obtint des applaudissemens qu'au milieu de l'orage du parterre. Ducis, rentré au Louvre où il demeurait, fut consolé par quelques amis qui lui exprimèrent leur indignation de la cabale qu'on avait montée. « Il vaut mieux, dit-il, avoir fait une mauvaise pièce qu'une mauvaise action. » Cette tragédie, dans laquelle l'auteur s'est peint lui-même, fut couverte d'applaudissemens à sa seconde représentation. Pleine de situations nouvelles, elle produira toujours de l'effet à la

lecture et à la scène; l'une des plus originales productions de Ducis, elle aurait suffi pour établir sa renommée. Quelle supériorité n'a-t-elle pas sur la molle composition que nous a laissée Campistron sur le même sujet! Ducis s'empara d'Abufar pour l'empreindre de couleurs que notre langue ne connaissait point encore; c'était bien, suivant l'expression d'Horace, *carmina non prius audita*. Toute la civilisation d'Orient se réfléchit dans cet ouvrage, qui tient à-la-fois de la pastorale la plus gracieuse et de la tragédie la plus pathétique. En 1801, le dernier ouvrage de Ducis, *Phédon et Waldimir*, fut injurieusement repoussé par l'ingratitude du public. Vainement trois jeunes amis de l'illustre vieillard, Chénier, Legouvé et M. Arnauld, se réunirent après la première représentation pour faire disparaître quelques défauts qui obscurcissaient des beautés supérieures, le parterre, amenté par les amères critiques de Geoffroy, ne voulut pas rendre justice à Ducis, qui, malheureusement pour la postérité, garda de cette injustice un long ressentiment et abandonna la carrière de sa gloire. Le caractère éminent de son génie c'est le naturel, c'est la vérité, c'est la force, c'est une sorte d'élan de l'âme et d'émotion primitive dont le charme redouble au milieu d'une littérature épuisée par le raffinement; c'est par-là, qu'en paraissant n'être qu'un imitateur, il s'est rendu

puissamment original. Outre ses ouvrages dramatiques, il est un autre genre de littérature dans lequel Ducis n'a point de modèles. Ses épitres et ses poésies diverses sont empreintes du sceau d'une originalité qui lui assure dans ces sortes de compositions un rang très distingué. Ses épitres sont plus philosophiques et surtout plus aimables que celles de Boileau et de Voltaire. Il a toute la grâce de Gresset, sans en avoir la frivolité et l'affectation. Plus on lit ces charmans badinages, plus on se sent porté à en aimer, à en respecter l'auteur. Ses poésies portent toutes l'empreinte d'une âme fort mélancolique, et respirent aussi une grâce difficile à imiter, et qui n'est que le produit d'un caractère neuf.

La vie privée de Ducis a été exclusivement celle d'un homme de lettres, plus occupé de la poésie que de ses propres intérêts; il s'était surtout éloigné des affaires, qu'il avait en dégoût; des factions, qu'il avait en horreur; des dignités, qu'il avait en mépris. Sa philosophie cependant était celle d'un sage et non d'un égoïste. Bien différent de ces hommes qui ne s'occupent que de leur élévation, c'est l'égalité qu'il ambitionna. Il en donna une preuve éclatante dès les premiers temps du consulat, en refusant une dignité que tant d'autres recherchaient avec empressement, en refusant de prendre place au sénat, dans lequel on voulait que Ducis représentât les

lettres, comme Lagrange y représentait les sciences, comme Vien y représentait la peinture. Le même amour pour l'égalité l'empêcha d'accepter la décoration de la Légion d'Honneur. « Ducis, que Napoléon avait recherché, l'aima tant qu'il le crut le protecteur de la liberté, et le détesta dès qu'il en devint l'oppresser. Le prince ne se lassait point d'offrir, le citoyen ne se lassait point de refuser. La vieillesse, loin d'affaiblir ce caractère vraiment antique, ne fit long-temps que l'accroître. Plus Ducis s'approcha de la tombe, plus il était indépendant. A l'époque où Napoléon se revêtit du manteau impérial, Ducis, voulant s'éloigner des pompes de l'empire, alla s'ensevelir à Versailles. Son ermitage était un appartement au troisième étage. « D'ici, s'écria-t-il, je crache sur la terre. » Il disait un jour à M. Arnault : « Mon ami, je ne suis plus de ce monde, j'ai épousé la mort. — Heureusement, répondit son émule en esprit et en talent, vous n'êtes encore que fiancé, ne vous hâtez pas de faire vos noces. »

Sa demeure offrait de singuliers contrastes, symboles des idées et des émotions fortes qui se heurtaient dans cette imagination colossale. Au chevet de son lit, de serge verte, étaient un christ et un bénitier; au pied, une vierge et Mademoiselle Clairon. Dans sa chambre étaient pêle-mêle les portraits de Talma, du curé de la paroisse, du Dante et de Ma-

demoiselle de La Vallière, dont il était plus amoureux que Louis XIV lui-même. Ajoutez à cela des dessins faits d'après ses tragédies, quelques portraits de famille, le buste de Lemercier et celui de Shakspeare. Sa bibliothèque était composée de livres de piété et de poésie. *L'Enfer du Dante* était sa lecture habituelle, et chaque fois qu'il la recommençait : « Je retourne, disait-il, dans mes vallées maudites. » Présenté au roi, dont il avait été le secrétaire, il en fut accueilli avec faveur. Louis XVIII (*voyez ce nom*) le recevant, lui récita ces quatre vers de la composition de l'auteur :

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

et le roi le décora de la Légion-d'Honneur. Ducis aima et fut aimé de la plupart des gens de lettres de son temps. Il était intimement lié avec Florian, Champfort, le comte et la comtesse d'Aiguillon, le directeur la Réveillère-Lepaux; mais, entre tant d'amis, Thomas est celui qu'il affectionna le plus. La vieillesse de ce patriarche de la poésie fut entourée des soins de plusieurs hommes célèbres, qui, relativement à lui, étaient jeunes, et parmi lesquels se trouvaient MM. Andrieux, Lemercier, Arnault, et M. de Campenon, poète non moins distingué par la grâce de son talent que par

l'élévation de son caractère. Ducis avait une figure patriarcale; elle portait une expression particulière d'énergie, de bonté et de probité. Jamais une épigramme ne sortit de la plume de ce poète, qui avait la bonhomie de La Fontaine et la gravité de Corneille. Son âme ouverte, expansive, laissait, dans sa vie comme dans ses ouvrages, échapper les sentimens les plus généreux. Malgré une série de brillans succès, il dut exciter moins de rivalité, car il s'était frayé une route à part. En abandonnant les traces du passé, il ne se rencontrait avec aucun des auteurs contemporains; puissant et hardi novateur, il a conçu le premier que si l'on ne pouvait faire mieux que les maîtres de la scène, on pouvait faire autrement. Grâce à ses heureuses tentatives, il reste aujourd'hui le premier grand poète qui ait marqué la transition entre notre ancienne littérature et la littérature nouvelle qui s'élève de toutes parts. Ducis mourut d'un mal de gorge, le 22 mars 1816, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses cendres reposent au cimetière Saint-Louis de Versailles, à côté de celles de Marsollier (*voyez ce nom*); non loin des ombrages de Satory, qu'il avait tant aimés. Le docteur Voisin (*voyez ce nom*) et M. Michaud, graveur, se sont honorés en faisant frapper deux médailles en mémoire de ce poète. Louis XVIII donna à sa ville natale le buste en

marbre du poète qu'il aime. Un autre hommage aurait dû être rendu depuis long-temps au génie de Ducis, ce grand poète n'a pas de monument funèbre !.... M. Hippolyte Daniel (*voyez ce nom*), dans une promenade philosophique au cimetière de la paroisse Saint-Louis, retrouva la place où repose Ducis. Le 25 octobre 1826, dans un article publié dans le n° 85 du journal de Seine-et-Oise, il écrivit : « J'ai long-temps cherché la place où dort ce grand homme. Je croyais que depuis long-temps on avait élevé à ses cendres un monument digne d'un poète dont s'enorgueillit la France, et qui a tant contribué à l'illustration de la scène française. Une pierre à demi-brisée, sur laquelle on lit ces mots : « Cigit le bon Ducis, né le 22 août 1733, rue de la Paroisse, numéro 125, etc. » voilà le seul monument qui rappelle que Ducis est notre compatriote. Si cette pierre est indigne du nom de Ducis, si Versailles se glorifie d'avoir vu naître l'immortel auteur d'*Alcibiade* et d'*Othello*, glorifions-nous, Versailles, d'élever un monument qui fasse connaître à l'étranger que c'est à Versailles qu'est né l'heureux rival de Shakspeare, et apprenons à nos neveux que nous savons honorer les grands hommes. »

Quelques amis de la poésie répondirent avec empressement à cet

appel. Parmi les personnes qui souscrivirent, il s'en trouva une qui fit insérer dans le journal de Versailles la lettre suivante :

« Paris, le 9 novembre 1826.

« *Un vieil amateur de la Comédie française, à M. Hippolyte Daniel, auteur d'une proposition adressée à ses concitoyens, pour l'érection d'un monument à la mémoire de Ducis.*

« J'espère, Monsieur, que le titre dont je fais précéder ma lettre, en attirant votre attention vous aura en même temps fait soupçonner l'objet que je me propose en vous écrivant. Avouez-le, Monsieur, vous ne pouvez vous défendre d'un secret pressentiment que votre écrivain anonyme est un de ces hommes, ami des arts, dont votre proposition a fait battre le cœur. En voyant un Versaillais exciter ses concitoyens à l'accomplissement d'un grand devoir, il m'est impossible de ne pas éprouver pour lui un sentiment d'estime que je m'empresse de lui témoigner.

« Si les vrais amis des lettres ont regretté qu'un monument ne fût pas élevé plus tôt à la mémoire d'un poète qui fut mon ami, et qui naturalisa sur notre scène les chefs-d'œuvre de la Melpomène britannique, combien ne doivent-ils pas se réjouir aujourd'hui qu'ils

vont voir s'élever une noble colonne sur laquelle la postérité pourra lire tous les titres que Ducis s'est acquis à l'admiration des hommes éclairés : *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*, y brilleront en lettres d'or et rappelleront un autre grand homme dont le talent fut prodigieux, et à la mémoire duquel la France en deuil élève aussi un monument, comme si la gloire voulait payer en même temps son hommage à deux de ses plus nobles enfans, et consacrer à-la-fois deux noms tellement liés ensemble qu'on ne peut prononcer l'un sans rappeler l'idée de l'autre. Agrérez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite estime, et croyez que je ne serai pas un des moins empressés à m'inscrire sur votre liste de souscription, qui sera bientôt remplie. M. G. »

Le nombre des souscripteurs n'ayant pas été assez grand, le monument n'a pu être élevé. Espérons que le conseil municipal rendra bientôt un double hommage à la mémoire de Ducis, en élevant sur sa tombe une simple colonne, et en décorant de son nom une des rues de Versailles.

DUCIS (JEAN-LOUIS), neveu du poète précédent, né à Versailles en 1775, fit ses premières humanités sous l'abbé Raynal, précepteur des pages du duc de Penthièvre. Admis ensuite au collège royal et militaire

de Compiègne, il y développa le goût qu'il avait pour la peinture, sous la direction du maître de dessin de ce collège. De là il entra dans l'école de David; son oncle, ami des beaux-arts, résolut quelque temps après, ainsi que sa famille, de le faire partir pour Rome : tout était disposé pour ce voyage, lorsqu'il fut atteint par la première réquisition. Il prit alors le parti d'entrer dans un régiment de cavalerie où commandaient ses parens. Après avoir été éloigné pendant trois ans d'un état auquel il était véritablement appelé, une espèce de loi tacite du gouvernement lui permit, ainsi qu'à plusieurs autres artistes, de revenir à Paris reprendre le cours de ses études. Cette permission révoquée pendant qu'il faisait tous ses efforts pour réparer le temps perdu, le contraignit de se réfugier en Normandie chez des amis, où il fit plusieurs tableaux de famille qui décèlent son goût pour la composition, et dans lesquels on retrouve le sentiment qu'il avait des convenances, et le talent de mettre chacune de ses figures en rapport avec son sujet. Il donna aussi une idée de son amour pour l'art dramatique en épousant la sœur de Talma, dont le nom était lié depuis long-temps par les talens à celui de Ducis. Nous avons de Jean-Louis Ducis quelques tableaux qui prouvent qu'il était né pour peindre l'histoire; mais son voyage

d'Italie l'éclaira sur sa capacité ; et il se reploya sur un genre que, sans cesser d'être historique, il a su rendre on ne peut plus intéressant. La vue des lieux qu'habitait le Tasse lui inspira les quatre charmans tableaux de l'auteur de la Jérusalem. Enfin il a justifié l'exclamation de son oncle, qui, après avoir entendu l'exposition qu'il lui faisait du sujet de ses tableaux, lui dit : « *Bien, mon neveu, j'ai taché d'être peintre dans mes vers, je vois avec plaisir que tu tends à être poète dans tes tableaux.* » M. Ducis a été dans ces derniers temps directeur du théâtre de l'Opéra-Comique.

DUFRESNE (ABEL-JEAN-HENRI), neveu de Bertrand Dufresne, directeur du trésor public dans ces derniers temps, est né à Etampes le 8 novembre 1788. Reçu avocat, il devint membre du conseil contentieux du trésor et des finances ; à l'époque des cent jours il entra dans la magistrature et fut nommé juge-suppléant au tribunal de la Seine. A la seconde restauration, M. Dufresne perdit sa place et retourna à la culture des lettres, qu'il avait étudiées dans sa jeunesse. On lui doit 1^o le *Monde et la Retraite*, 1817, 2 vol. in-12 ; 2^o *Samuel d'Harcourt*, ou *l'Homme de Lettres*, 1820, 2 vol. in-12 ; 3^o *Contes d'Henriette*, 1822, in-18 ; 4^o *les Petites Félicités*, Paris, 1824, in-12 ; 5^o *Nouveaux Contes d'*

Henriette, 1824, in-18 ; 6^o *Pen-sées, Maximes et Caractères*, 1826, in-8^o ; 7^o *Leçons de morale pratique à l'usage des classes industrielles*, 1826, in-8^o ; ouvrage couronné par la Société d'encouragement de Paris, et réimprimé à Namur, aux frais de la Société, pour l'instruction élémentaire. Monsieur Dufresne est rédacteur de plusieurs journaux littéraires. Littérateur et peintre par goût, il a exposé au Salon des paysages à l'huile et à l'aquarelle, qui lui ont valu les suffrages des amateurs.

DUFRESNE (JEAN - NICOLAS), père du précédent, né à Paris en 1747, mort à Etampes le 24 octobre 1812, se livra à l'étude des sciences naturelles. Il partit en 1781 pour faire le tour du Monde avec le célèbre Lapeyrouse, et quitta ce navigateur à Macao, pour rapporter en France les Mémoires de l'expédition. A son retour en 1787, il fut nommé secrétaire-général des mines de France. Il a laissé un Journal contenant la relation des faits principaux de son voyage avec Lapeyrouse.

DUPLANIL (J. D.), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, ancien médecin honoraire du comte d'Artois, naquit en 1740, à Argenteuil. Il a publié 1^o la Traduction de la *Médecine domestique* de Buchan, dont la 5^e édi-

tion a paru en 1802, 5 vol. in-8°; le 5^e volume est de Duplanil, et contient une espèce de Dictionnaire explicatif de tous les termes de médecine, la description anatomique du corps humain, un aperçu des fonctions des organes, etc.; 2^o *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, 1 vol. in-8°, traduit de l'anglais; 3^o *Médecine du Voyageur*, 3 vol. in-8°, Paris, 1801. Il existe encore de Duplanil un manuscrit ayant pour titre : *Clef des ouvrages qui composent ma Bibliothèque*, ou *Livre de renvois à chacun d'eux, au moyen de laquelle on peut aller sur-le-champ au volume et souvent à la page*, etc. Cet ouvrage pourrait être utile aux bibliographes. Duplanil mourut le 7 août 1802.

DUPOTY (DENIS-SIMON), né à Versailles le 8 novembre 1787. Il cultiva les arts dès son enfance et se distingua de bonne heure dans le dessin et surtout dans la musique. Doué d'une voix très agréable, il se fit bientôt remarquer aux écoles centrales et dans le monde, par la pureté de sa méthode. Obligé plus tard de suivre la profession de son père, qui lui avait laissé ses entreprises de menuiserie dans le domaine de la couronne, il sut toujours les concilier avec son goût favori; c'est alors qu'il étudia sérieusement la composition. Une sensibilité exquise, une teinte mélancolique, même dans son

caractère, le portaient de prédilection vers un genre où le cœur seul peut donner de véritables inspirations; aussi a-t-il laissé un grand nombre de romances qui se distinguent surtout par la simplicité touchante et vraie de l'expression musicale. Plein d'amour pour son pays, Dupoty s'arracha volontairement à ses occupations et à sa famille pour marcher à la frontière en 1814 et en 1815. De retour dans ses foyers, l'esprit de parti, sur de basses dénonciations, lui enleva l'emploi qu'il tenait du gouvernement; mais exempt d'ambition, il ne vit dans cette disgrâce qu'une occasion de suivre dans toute son indépendance son penchant pour les arts et la composition. Il fut à Paris, où il y joignit bientôt, avec son frère, l'étude des sciences et des lettres. Là, il ne tarda pas à se lier avec ce que l'opposition avait de notabilités honorables. Il associa sa lyre à celle du poète Béranger. Il a laissé plusieurs productions remarquables, mais la plupart inédites. *Un Chant patriotique*, *le Cinq Mai*, *le Vieil Invalide*, *le Temps*, *l'Ombre d'Anacréon*, *le Vieux Drapeau*, sont à citer pour l'énergie d'expression, pour la couleur dramatique et vraie de la musique. Atteint d'une maladie cérébrale, il mourut à Paris le 3 juillet 1824, emportant l'estime et les regrets de tous les gens de bien. Sa mort laissa imparfaites quelques compositions,

entre autres un opéra (*le Faux Lord*) déjà traité par Piccini. Des chants heureux, des motifs piquans, où brillent déjà plus de savoir et d'harmonie que dans ses premiers essais, distinguent ces fragmens qui n'ont pas vu le jour, et font encore plus regretter un compositeur qui donnait tant d'espérance. Une muse versaillaise, madame Babois (*voyez ce nom*), connue par un grand nombre de poésies délicates, a honoré de vers touchans la mémoire de Dupoty.

DUPRÉ (CHARLES-LAURENT), capitaine au 14^e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'Honneur, né au Chesnay, près Versailles, en 177... Au commencement de la révolution, lorsque la France était menacée d'une invasion étrangère, et que tous les cœurs étaient embrasés du saint amour de la patrie, Dupré entra comme volontaire au 14^e bataillon de fédérés nationaux, qui, d'abord incorporé dans la 139^e demi-brigade, devint ensuite 14^e régiment de ligne. Soldat à sa première campagne, Dupré ne tarda pas à recevoir un avancement mérité. Sous-officier, il se signala par sa valeur, et lorsqu'en 1799 il fut nommé sous-lieutenant, il avait obtenu ses épaulettes à la pointe de son épée. Officier-payeur des bataillons de guerre, il fit partie de l'armée qui, en Italie, sous le commandement de Schérer, éprouva

plusieurs défaites. Il fut alors fait prisonnier et rendu peu de temps après avec la garnison de Ferrare, lâchement assassinée dans la vallée de Céva. Blessé et dépouillé par les brigands, il réussit cependant à s'échapper de leurs mains. D'autres périls l'attendaient dans la Vendée. En 1800, il fut appelé sur ce théâtre des discordes civiles, où il se fit distinguer autant par sa bravoure que par son humanité. Après l'affaire de Grand-Champ, il remplaça, en qualité de lieutenant, le capitaine Martinod, quartier-maître-trésorier, tué en combattant glorieusement. Le 1^{er} janvier 1803, Dupré fut promu au grade de capitaine; jusqu'alors il avait pris part à toutes les actions dans lesquelles le 14^e de ligne s'était acquis la réputation de l'un des meilleurs régimens de l'armée, et continua à associer son nom à la gloire de ce corps. Toutefois, comme il était impatient de renoncer à des occupations qui l'éloignaient malgré lui du champ de bataille, aussitôt que son ancienneté l'appela au rang de capitaine de première classe, il opta pour une compagnie; mais ses chefs, qui savaient que depuis long-temps il avait fait ses preuves à la guerre, s'opposèrent à ce qu'il quittât son emploi, et sollicitèrent pour lui l'étoile du courage: c'était la récompense de sa belle conduite dans trois grandes batailles et dans trois sièges, pendant lesquels il avait allié l'intrépidité au

sang-froid. Plus tard, les revers de la patrie rallumèrent dans son cœur le désir de combattre ; il sollicita de nouveau le commandement d'une compagnie ; mais on rejeta sa demande, et l'on reconnut son dévouement par un brevet d'officier de la Légion-d'Honneur. Ainsi, il vit briller l'éclat de sa vie militaire par la confiance même que ses supérieurs mettaient en lui. Licencié avec l'armée, Dupré fut admis à la retraite après avoir passé vingt-trois ans sous les mêmes drapeaux, et avoir fait douze campagnes en Flandre, en Hollande, en Italie, dans la Vendée et en Allemagne. Le capitaine Dupré avait fait la guerre avec honneur ; partout sa fermeté, son zèle, son activité, son inviolable attachement à ses devoirs, son incorruptible probité, la franchise et la loyauté de son caractère, lui concilièrent l'estime générale. Administrateur et guerrier, c'est à ce double titre qu'on le vit concourir à la longue illustration d'un régiment qui justifia constamment, en présence de l'ennemi, le surnom de *brave* qu'il avait reçu à Rivoli. Le capitaine Dupré a consacré ses loisirs à rédiger l'histoire de ce régiment ; personne mieux que lui n'était à même de réunir en un faisceau les nombreux lauriers que ce corps a recueillis.

DUPUYS (CHARLES - VINCENT), sergent-major à la 106^e de ligne,

né à Versailles. A la tête des grenadiers il gravit, le 21 germinal an VIII, une position défendue par de nombreux ennemis, fondit sur eux à coups de sabre, en mit plusieurs hors de combat et débâta le reste. Blessé mortellement à cette attaque, il s'écria : « Je meurs content : » j'ai fait mon devoir, que chacun en fasse autant. »

DURAMEAU (LOUIS-JACQUES), peintre distingué, conservateur du Musée spécial de l'École française, mort à Versailles le 3 septembre 1796, à l'âge de soixante-deux ans.

DUTILLET DE VILLARS (JOSEPH - HENRI), né à Versailles le 20 mai 1780. Juge suppléant au tribunal civil en 1807, juge en 1809, juge d'instruction en 1811, conseiller de la cour royale de Nîmes, est chevalier de plusieurs ordres.

DUVERGER (JEAN - HENRI), lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis, né à Etampes le 14 décembre 1755. Le général Duverger entra au service en 1770, dans le corps de la gendarmerie-rouge, maison du roi. Il y resta jusqu'en 1781, où il passa exempt des gardes de la connétablie. Depuis 1788, il servit successivement comme lieutenant en premier des grenadiers de Flandre, capitaine dans Royal-Vaisseaux (43^e

d'infanterie), lieutenant-colonel, chef de brigade, adjudant-général, et enfin général de brigade en 1795. Connu par sa probité sévère, il fut, sous le gouvernement impérial, chargé de diverses missions qui devinrent souvent en d'autres mains que les siennes la source d'une fortune brillante. A la restauration, le général Duverger fut admis à la retraite; employé ensuite activement pendant deux années comme prévôt du Haut-Rhin, il sut dans des circonstances difficiles s'attirer l'estime et l'affection générales par sa modération et son esprit de justice. En 1818, il fut nommé lieutenant-général. Retiré à Paris, il fut enlevé à sa famille à l'âge de soixante-quatorze ans, le 14 janvier 1830. Après cette longue et honorable carrière, ce brave militaire a vu arriver sa fin avec ce calme et cette tranquillité d'âme qui n'appartiennent qu'à une conscience irréprochable. Son fils servait comme sous-lieutenant dans l'infanterie de l'ex-garde-royale.

E

ÉLISABETH - PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE DE FRANCE MADAME, naquit à Versailles le 3 mai 1764. Dernier enfant de Louis, dauphin, et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme, Madame Élisabeth n'avait pas encore trois ans lorsqu'elle perdit les auteurs de

ses jours. Madame la dauphine en mourant recommanda les deux princesses ses filles à Madame de Mar-san, quise chargea de leur éducation. Quoique Madame Élisabeth n'eût pas encore atteint sa quinzième année, elle obtint du roi, en 1779, la permission de former sa maison, et comme la raison et la sagesse avaient devancé l'âge chez sa sœur, elle fut affranchie de la surveillance de ses institutrices. En 1781, le roi fit pour elle, à son insu, l'acquisition de la charmante propriété que Madame la princesse de Guéménée possédait à Montreuil, où elle était allée si souvent et avec tant de joie dans son enfance. Cette riante retraite devint pour la princesse un séjour de prédilection. Elle ne le quittait point pendant la belle saison. Environnée des tendres soins des institutrices qui avaient présidé à son éducation, elle consacra cet asile à l'amitié, et y passa ses plus heureux jours. Sa présence dans le village fut un bonheur pour tous les paysans des environs de Montreuil. Elle savait leurs noms, l'état de leur petite fortune et le nombre de leur famille. Le lait de sa basse-cour était réservé aux enfants qui n'avaient plus de mère, elle en surveillait elle-même la distribution; elle en était avare, parce que le premier emploi qu'elle en faisait était de l'offrir aux enfants des pauvres paysannes de Montreuil. Madame Élisabeth travaillait elle-même

à leurs vêtements. Les fruits, les légumes de ses jardins étaient aussi partagés entre les moins heureux du pays. Un d'eux tombait-il malade, le bon Jacques, son vacher suisse, avait ordre de la prévenir; elle lui envoyait un médecin, de l'argent, et ce dont il pouvait avoir besoin. Sans autre luxe que celui qu'exigeait son rang, elle croyait qu'une sage économie était une qualité nécessaire; aussi se refusait-elle souvent des bijoux et des objets de parure; cette princesse bienfaisante aimait mieux marquer ses jours par des actions généreuses. Justement honorée de la France entière, elle n'avait pas encore vingt-trois ans lorsque le désordre des finances décida Louis XVI à convoquer l'Assemblée des Notables. Madame Elisabeth prévint dès ce moment tous les grands événemens qui se déroulèrent avec tant de rapidité. Cette princesse sentait qu'il fallait de grandes réformes et était loin d'approuver les conseils extrêmes qu'on aurait pu donner au roi. La journée du 14 juillet 1789 avait eu lieu; celles des 5 et 6 octobre approchaient. Madame Elisabeth quitta Montreuil à la vue du peuple en armes, pour se rendre sur-le-champ à Versailles. Elle voulait sauver son frère. Louis XVI fut conduit à Paris; Madame Elisabeth partagea toute l'amertume de ce voyage. Elle s'écria : « Adieu, Montreuil, je ne te reverrai plus. » Louis XVI, voyant l'horizon poli-

tique s'obscurcir, voulut la décider à suivre ses tantes, qui sortaient du royaume. « La mort seule, répondit-elle, me séparera de vous! Ma ligne m'est tracée par la Providence, il faut la suivre. » Au milieu du mouvement du 10 août, elle quitta les Tuileries avec le roi et la famille royale pour se rendre à l'Assemblée nationale; elle y entendit prononcer la déchéance de Louis XVI, et fut bientôt après conduite au Temple. Le dimanche, 20 janvier, elle apprit que l'arrêt de mort de son frère avait été prononcé. La nuit se passa dans les angoisses de la douleur, et Madame Elisabeth, le 21 janvier, se livrait encore à l'espérance de revoir son frère; mais Louis XVI n'existait plus. Après vingt et un mois de détention dans les cachots de la Conciergerie, cette infortunée princesse fut condamnée à mort. Elle fit paraître une héroïque résignation. Montée sur la fatale charrette, son mouchoir de cou tomba; ne pouvant le remplacer elle-même, elle dit à un des exécuteurs : « Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein. » Arrivée au pied de l'échafaud, elle y trouva rassemblées les vingt-quatre victimes des deux sexes comme elle condamnées à mort. Les femmes lui demandèrent la permission de l'embrasser, ce qu'elle accorda avec sa bonté ordinaire. Sa tête tomba la dernière; elle fut ensuite montrée au peuple. Ses restes furent portés

à Mousseaux et confondus avec les nombreux débris des victimes qu'on y entassait journellement. Elle périt le 10 mai 1794, à l'âge de trente ans.

ÉPÉE (CHARLES-MICHEL DE L').

Le nom de l'abbé de l'Épée doit rester à jamais cher aux amis de l'humanité, dont il fut un des bienfaiteurs et l'un des plus beaux ornemens. Sa mémoire sera bénie tant qu'il y aura des êtres privés des organes les plus nécessaires aux rapports de la vie. S'il n'est pas l'inventeur de cet art ingénieux, qui substitue le geste à la voix, et donne aux sourds et muets la parole et l'intelligence, c'est à lui, c'est à ses soins généreux, c'est à son ardente philanthropie que l'on doit l'établissement le plus hospitalier peut-être qui ait été fondé en France. L'abbé de l'Épée naquit à Versailles le 25 novembre 1712. Fils d'un architecte, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, qu'il fut obligé d'abandonner sur son refus de signer le formulaire. Il suivit alors le barreau et se fit recevoir avocat. L'église ne voulut point le perdre. Bossuet, évêque de Troyes, l'appela dans son diocèse, lui conféra la prêtrise et le fit chanoine de cette ville. Lié d'une étroite amitié avec le savant Soanest, il s'attira les censures de l'archevêque de Paris, jaloux de voir deux hommes liés par les mêmes sentimens et les mê-

mes opinions sur les affaires de l'Église.

Plein d'ardeur pour l'instruction des sourds-muets, il épuisa, pour maintenir l'établissement qu'il avait fondé, toute sa fortune, qui consistait en 7,000 livres de rentes. Sans appui et sans secours, il le forma, le soutint, l'augmenta de ses propres deniers, se refusant dans sa vieillesse le strict nécessaire, jusqu'à du feu pendant un hiver rigoureux. Tel était son amour pour l'humanité, qu'il se dépouilla de tout pour secourir ses sourds-muets, et qu'il trainait des vêtemens usés pour qu'ils en portassent de bons. L'abbé de l'Épée était au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfans. Touché de sa bienfaisance et de son âme toute humaine, le duc de Perthièvre et quelques personnes charitables ne purent voir ce vénérable pasteur former un établissement si utile sans l'aider dans cette bonne œuvre. On doit à l'abbé de l'Épée, 1^o *Relation de la maladie et de la guérison miraculeuse opérée sur Marie-Anne Pigalle*, 1757, in-12; 2^o *Institution des Sourds et Muets, ou Recueil des examens soutenus par les Sourds et Muets, pendant les années 1771, 1772, 1773 et 1774, avec les Lettres qui ont accompagné les Programmes de chacun de ces exercices*, Paris, 1774, in-12 de 112 pages; 3^o *Institution des Sourds et Muets, par la voie des signes méthodiques*,

Paris, 1776, in-12. Nouvelle édition corrigée, sous ce titre : *la véritable Manière d'instruire les Sourds et Muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12. L'abbé de l'Épée travailla long-temps à un Dictionnaire général des signes employés dans la langue des Sourds-Muets. Cet ouvrage, arrêté par sa mort, a été terminé par M. l'abbé Sicard, son successeur, qui, plus heureux que lui, put obtenir du gouvernement français l'adoption d'un établissement qu'on daignait à peine considérer en France, alors qu'il faisait déjà, du temps de l'abbé de l'Épée, l'admiration de l'Europe, et que plusieurs souverains avaient imité dans leurs États. L'abbé de l'Épée, homme éclairé, véritable pasteur, sut gagner des cœurs par sa bienfaisance, et fut long-temps regardé comme le consolateur des malheureux et l'appui du pauvre. Cet ardent philanthrope sut joindre un heureux génie à de grandes vertus. Il a marqué son passage par une institution admirable et qui ne peut plus périr. L'abbé de l'Épée fut enlevé à l'humanité, à ses amis et à ses élèves en pleurs, et frappés de la douleur la plus vraie et la plus profonde, le 23 décembre 1789. M. Bazot a publié en 1819, un *Éloge historique de l'abbé de l'Épée*, qui a obtenu les suffrages de l'abbé Sicard et de plusieurs sociétés savantes. Cet ouvrage a été réimprimé avec une Let-

tre de M. Paalmier, élève de l'abbé Sicard.

F

FAVIÈRES (EDME-GUILLAUME-FRANÇOIS DE), né vers 1760, ancien conseiller au parlement de Paris, s'est occupé de littérature, et, comme auteur dramatique, obtint des succès. On a de lui plusieurs pièces, parmi lesquelles on compte : *Paul et Virginie*, 1791 ; *les Espiègleries de garnison* ; *le Coin du feu*, 1793 ; *Aline, reine de Golconde* (avec Viel). M. de Favières, gendre du marquis de Mandat, mort le 10 août 1792, a long-temps été électeur de Seine-et-Oise.

FÉBURIER (CHARLES-ROMAIN), né à Brest le 10 octobre 1764. Son père était alors maire de cette ville, place à laquelle les habitants l'avaient nommé, pour lui témoigner leur estime, ainsi que leur reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, et de son dévouement en 1757 et 1758, époque où la fièvre jaune, apportée d'Amérique par la flotte de M. Dubois de La Mothe, détruisit une grande partie des équipages et le tiers de la population de Brest. Son beau-père ayant été victime de la contagion en remplissant les fonctions d'administrateur des hospices, M. Féburier père le remplaça, et non content de donner tout son temps aux malades, il avança une partie de sa for-

tune pour pourvoir à leurs besoins. Son fils , après avoir terminé ses études et son droit, et avoir été reçu avocat à Rennes , dégoûté par toutes les contradictions des coutumes et usages de la province , abandonna cette carrière pour le commerce. Ses momens de loisirs étaient employés à l'étude de la physique et de l'agriculture. Bientôt les troubles de la Bretagne furent suivis de la réunion des états-généraux. Fidèle aux principes de son père , animé de l'amour d'une sage liberté et de la haine de l'anarchie et du despotisme , M. Féburier vit avec plaisir les réformes opérées par Louis XVI et les états-généraux , et il remplit avec zèle toutes les fonctions gratuites qui lui furent confiées. Nommé en 1792 , membre d'une commission composée des chefs de l'administration de la marine et des notables de la ville de Brest , pour répondre à diverses questions sur les bagnes , faites par le ministre de la marine , il y démontra l'immoralité de ces établissemens , les dangers sans cesse renaissans auxquels le premier arsenal maritime de France était exposé par la présence de trois mille forçats , qui à diverses reprises ont fait des tentatives pour l'incendier. Les abus résultant de l'administration intérieure des bagnes , ont été entièrement dévoilés dans le Mémoire qu'il fit alors imprimer et expédier au ministre.

A la fin de 1792 , il se rendit à Paris , faisant partie d'une députation chargée de dénoncer Marat et Robespierre , au nom du département , à la barre de la Convention. Les vociférations souvent répétées des tribunes , ne purent l'empêcher de lire la dénonciation , qui fut accueillie par la Convention ; mais les scélérats payés par le parti de la Montagne , voulurent lanterner la députation à sa sortie , qui eût succombé , si elle n'eût pas été armée de pistolets. A son retour , son rapport sur la société des Jacobins déterminait la scission de la ville avec cette société , et l'année suivante il contribua de tous ses moyens à faire adopter la proposition du député Lanjuinais , pour la formation d'un bataillon destiné à marcher contre la Convention , et dont il fit partie. Cette attaque ayant échoué , il revint à Brest.

Le parti de la Montagne commençait à prendre la supériorité dans cette ville , et les motions les plus incendiaires avaient lieu dans la société patriotique. Il les combattit , mais inutilement. Alors il effaça publiquement son nom de la liste des membres , et , sur le point d'être arrêté , il se retira à Rennes ; bientôt le maire de Brest , poursuivi par Robespierre pour avoir fait encaféner ses agens , vint lui demander un asile. Il fit , accompagné de sa femme , soixante lieues pour le sauver , et y ayant réussi , il retourna à Rennes ,

pendant qu'à Brest on faisait courir le bruit de sa mort pour arrêter les recherches.

Rennes subissait déjà le joug de la Montagne. Pour y trouver un honnête homme instruit, il fallait se rendre dans la maison de détention, dite *la Trinité*, où toutes les connaissances de M. Féburier étaient incarcérées. Il fit serment de les sauver ou de périr avec elles, et dès ce moment, quoique malade, il leur consacra tout son temps et tous ses moyens. Les choix d'officiers municipaux faits par Carrier, à son passage dans cette ville, étant tombés sur des hommes sans instruction, forcèrent les députés qui lui succédèrent à en remplacer trois par trois personnes en état de diriger les affaires. Il fut choisi, et il parvint à se faire nommer commissaire de la prison des détenus pour faits politiques. Dès ce moment il n'en sortit plus un détenu pour se rendre au tribunal révolutionnaire. Il employa toutes ses ressources intellectuelles et pécuniaires pour se maintenir dans ce poste si dangereux, quoiqu'en l'abandonnant il eût été hors de péril. Voici un des moyens qui lui réussirent. Les états-majors des troupes du département ne pouvaient se procurer pour des assignats les étoffes nécessaires pour renouveler leurs vêtements, et le représentant du peuple avait écrit aux administrations de former une commission qui devait se réunir

dans trois jours pour leur en procurer. M. Féburier, dans cet intervalle, acheta pour environ 120,000 francs d'étoffes, en argent comptant. Ce fait est connu de M. Kératry, actuellement député. Au jour assigné, il les offrit à la commission, qui en prit un tiers pour l'armée, le surplus fut vendu sur-le-champ au public et en assignats, au prix du maximum. Cette démarche, et plusieurs autres, lui firent conserver sa place, et il put continuer ses soins aux détenus jusqu'au 9 thermidor. Alors le tribunal révolutionnaire obtint du député en mission à Laval, des ordres pour mettre en jugement tous les détenus, c'est-à-dire pour les livrer au bourreau. M. Féburier s'opposa à l'envoi d'un seul détenu au tribunal; mais des ordres impératifs de ce député allaient être exécutés, et déjà le jugement du défenseur de ces infortunés était minuté, lorsqu'un ordre du comité de sûreté générale, instruit des faits, cassa ce tribunal, et bientôt tous les détenus furent rendus à la liberté.

Tous les administrateurs furent changés, à l'exception du maire et de M. Féburier, qui fut nommé procureur de la commune. Les chouans, à cette époque, s'opposaient à l'arrivage des blés, et les cultivateurs refusaient d'en livrer pour des assignats dépréciés. M. Féburier, et quelques autres habitants, livrèrent le peu d'or et d'argent

qu'ils possédaient, et l'on vit M. Féburier vendre son argenterie et les bijoux de sa femme pour alimenter la ville.

Attaqué de la dysenterie, il donna, en prairial an III, sa démission, qui fut d'abord refusée par le conseil-général, qui lui adressa une lettre de regrets et de félicitations, pour s'être montré le défenseur des opprimés, en soutenant le choc du comité révolutionnaire et de la commission militaire. L'épuisement de ses forces fut tel, qu'il ne quitta pas sa chambre pendant un an, et qu'on lui interdit le travail du cabinet pendant six mois. Il employa ce temps à la culture et à des expériences sur le mélange du maïs, de la pomme de terre et de diverses graines avec le froment, le seigle ou l'orge, pour augmenter la fabrication du pain. Il y joignit des expériences sur la physique et la physiologie végétale; quoique sa faiblesse fût encore telle qu'ayant un jour plongé pour sauver un père de famille qui se noyait, ses efforts n'aboutirent, en voulant remonter sur l'eau, qu'à en sortir la main élevée au-dessus de sa tête, et qu'on saisit heureusement au moment où il enfonçait avec sa charge. C'était la troisième personne qu'il tirait de l'eau. Dès qu'il eut repris ses forces, les patriotes de 1789 et les royalistes, dits *chouans*, qui lui supposaient leurs sentimens, quoiqu'à tort, pour le rétablissement de la féodalité, se

réunirent pour le faire nommer commissaire du Directoire près l'administration municipale. A peine installé, il proposa à l'administration centrale, et il obtint, sous sa responsabilité, que tous les habitans du département, portés sur la liste des émigrés, et les prêtres dits insérés, fussent tolérés dans la ville, pour leur donner le temps de faire leurs preuves et de se faire effacer de la liste fatale. Cette mesure, qui avait pour but de rendre la paix à un grand nombre de familles, la tranquillité au département, et qui fit rentrer à Rennes beaucoup de proscrits, pensa leur devenir funeste ainsi qu'à son auteur. Le parti de la Convention dénonça cet acte aux autorités de Paris, et M. Féburier fut instruit par un des commissaires de police nommé Paris, que ses collègues avaient remis la liste des noms et des demeures de tous ces Français, qui devaient être arrêtés le surlendemain. Epié dans tous ses mouvemens, et ne pouvant pas prévenir tous ces infortunés de leurs dangers, il se rappela heureusement qu'il avait depuis peu vérifié et signé les pièces bien en règle de non-émigration de deux riches habitans inscrits sur la liste. Il requit sur-le-champ deux juges de paix de les arrêter le lendemain à la pointe du jour, en se faisant accompagner par toute la gendarmerie de la ville. Ces arrestations, qui furent connues en peu d'heures dans toute la com-

mune , déterminèrent tous les inscrits sur la liste à s'échapper , et le lendemain on n'en trouva pas un seul.

Les archives de la commune ayant été détruites , les commissaires de police étaient privés de documens pour remplir leurs fonctions. M. Féburier , après de longues et pénibles recherches , qui durèrent six mois , parvint à former une compilation des lois sur la police générale , et des réglemens particuliers non contraires à ces lois. Elle fut imprimée et sert encore aujourd'hui à Rennes. La chouannerie recommença dans le département ; mais Bonaparte , nommé premier consul , envoya les généraux Brune et Leclerc pour pacifier l'ouest de la France ; ensuite on annonça que l'intention de Bonaparte était , après avoir rétabli l'ordre , de remettre en vigueur la constitution de 1789 ; enfin de rappeler les Bourbons , en se contentant du titre de connétable. M. Féburier y crut , et lorsque le général de division Labarolière lui eut fait connaître que les chefs de l'armée avaient pris la résolution d'établir un impôt considérable et forcé sur la ville , pour subvenir aux besoins de l'armée , parce que les entrepreneurs avaient cessé leurs fournitures aux troupes , il emprunta tous les fonds qu'il put se procurer sur les débris de sa fortune , pour les verser dans la caisse du receveur des contributions , comme contributions rentrées. Il se

chargea en outre de vérifier les comptes d'un grand nombre de receveurs particuliers du département qui s'étaient réfugiés à Rennes , avec injonction de porter le reliquat de compte chez le receveur-général. Par ces mesures , qui l'occupèrent pendant plusieurs nuits consécutives , on ne préleva , sur les 500,000 francs de l'impôt , que la somme d'environ 35,000 francs ; dans cette somme se trouvait comprise celle de 5,300 francs que M. Féburier venait de remettre.

Ce dernier fut bientôt détrompé sur les intentions présumées du premier consul , qui se démasqua par ses coups d'État en établissant le gouvernement militaire. Alors il préféra donner sa démission plutôt que d'exécuter les ordres injustes qu'il avait reçus , et au moment même où on lui promettait une belle place pour récompense de ses services. Il reprit ses travaux de culture et ses recherches sur la physiologie végétale , dont il s'était toujours occupé. Un an après il se rendit à Paris , et , d'après le conseil du célèbre Thouin , il prit le parti de s'établir à Versailles , qu'il n'a pas quitté depuis , pour y suivre ses études dans un terrain de plus de huit arpens. Il y continua ses expériences et y forma une pépinière et un rucher. Nommé six mois après membre de la société d'agriculture de cette ville , ses Mémoires et ses Rapports dans cette société lui valurent quelque temps

après le titre de correspondant de celle de Paris et de plusieurs autres sociétés du royaume, de l'Angleterre et de l'Italie. Il ne fut distrait que quelques momens pour s'occuper de la défense du général Moreau, qui avait été son camarade d'études. Il voulut faire insérer dans le *Journal de Paris* une réponse à la proclamation du général Murat. On s'y refusa. Il prit alors le parti de rédiger un Mémoire justificatif pour Moreau, dont le remercia ce général dans une lettre datée du Temple, le 2 messidor an XII, et il le remit à Bonaparte, en traversant sa garde au moment d'une parade aux Tuileries. Cette démarche, qui le fit considérer comme un ennemi du gouvernement, qui l'avait déjà mis en état de suspicion, l'eût fait déporter à Cayenne sans les sollicitations de M. Montalivet, préfet, et de la bonne Joséphine, femme du premier consul.

En 1809, ses travaux furent interrompus, et il éprouva une grande perte pour l'estimation de sa propriété et des végétaux qui la couvraient. Le motif apparent était de la réunir au domaine de la couronne. Il employa alors ses momens à mettre en ordre les résultats de ses observations et de ses expériences. Il remit à l'Académie des sciences, aux sociétés d'agriculture de Versailles et de Paris, et à celle d'encouragement, plusieurs Mémoires qui furent la plupart imprimés par ar-

rêté de ces sociétés. Il travailla aussi pour le cours complet d'agriculture de Détérville. Son *Traité complet sur les Abeilles* et son *Essai sur la Végétation*, lui firent quelques ennemis, quoique le premier de ces ouvrages eût été approuvé et placé au premier rang par l'Académie des sciences, qui avait également arrêté l'impression du second, impression qui fut devancée par celle faite au nom de la société d'agriculture de Versailles. Il s'en était déjà attiré d'autres à son arrivée à Paris, en niant un des principes de la chimie moderne : *Point d'oxigène, point d'acides*. Aussi ce ne fut que par les sollicitations de Thouin et d'Olivier qu'il se détermina à concourir au prix proposé par le gouvernement, sur l'électricité. M. Féburier lut à ce sujet, en 1813, et dans cinq séances de l'Académie des sciences, des extraits de son *Mémoire sur quelques propriétés du Fluide électrique, et principalement sur plusieurs de ses effets dans l'acte de la végétation*. Ce Mémoire, qui contenait, comme son Essai sur la végétation, plusieurs découvertes en opposition avec des opinions en vogue, excita une rumeur générale. L'auteur ne fut plus considéré que comme un novateur. Il n'y eut point de rapport fait, et depuis ce temps il n'a pu en obtenir qu'un seul, quoiqu'il ait présenté cinq Mémoires : encore ne fut-ce que parce qu'il ne se fit pas con-

naître que le rapport eut lieu, et que le Mémoire et son auteur furent couverts d'éloges. En effet, dès qu'il eut déclaré à l'Académie que ce Mémoire lui appartenait, M. le rapporteur commença quelques jours après la lecture d'un contre-rapport, dans lequel M. Féburier et son ouvrage étaient traînés dans la boue; mais l'Académie, étrangère à tous les sentimens bas et vils, interrompit cette lecture. M. Féburier éprouva en 1815 un autre événement malheureux; il fut pillé, et sa propriété fut dévastée par les Prussiens. Sa vie fut même menacée, parce qu'il s'adressa à l'empereur Alexandre, qui lui avait donné l'année précédente des marques de bienveillance, qu'il réclama son autorité pour arrêter la levée d'une contribution de plus de deux millions établie sur la ville de Versailles, et qu'il réussit dans cette entreprise.

Les sacrifices, les pertes et les travaux sans résultats de M. Féburier, et qui achevèrent sa ruine, ne l'empêchèrent pas de continuer à employer tout son temps pour contribuer au perfectionnement de l'agriculture, et même de faire un nouveau sacrifice en livrant gratuitement environ quarante mille plantes pour orner le bosquet de Versailles, dit *Jardin du Roi*. Monsieur Féburier a beaucoup travaillé: on lui doit deux éditions du *Bon Jardinier*, qu'il passa deux ans à refondre. Il a publié une foule de

mémoires, la plupart insérés dans les recueils de la société d'agriculture de Seine-et-Oise; tels sont ceux *sur la moelle et l'étni médullaire; sur les moyens de préserver les blés de la carie, du charbon, et sur la culture de la betterave; sur les hannetons et les vers blancs; sur les assolemens; sur l'anatomie végétale; sur la nutrition des végétaux et la coupe prématurée des blés; sur l'existence des deux sèves du printemps et du mois d'août; sur les espèces et les variétés; sur les labours; sur les moyens de prévenir la disette en France, etc., etc.* La société d'agriculture de Seine-et-Oise a fait insérer dans son recueil pour 1817, un extrait de son mémoire *sur l'électricité*. Ce dernier mémoire, quoique froidement accueilli par l'Académie des sciences, a acquis depuis ce temps quelque importance par l'adoption de plusieurs découvertes qui y sont contenues. M. Féburier avait été dans le cas de juger, dans son voyage d'Angleterre, de l'utilité de la société d'horticulture de Londres, dont il est correspondant. Il désirait vivement en voir une semblable à Paris. Il se réunit à cet effet, en 1827, à MM. le comte de Lasteyrie et Vilmorin pour en fonder les bases. Leur zèle a été couronné d'un tel succès, que cette compagnie compte maintenant environ 700 membres. C'est dans cette société et dans

celle d'agriculture de Versailles que M. Féburier fait ses efforts pour se rendre encore utile dans les deux branches de l'agriculture où il s'est fait un nom si distingué. Très versé dans la connaissance des pactes sociaux des peuples de la Grèce et de Rome, des nations civilisées de l'Europe, ainsi que dans ceux des États-Unis de l'Amérique septentrionale, M. Féburier vient de faire paraître un ouvrage remarquable ayant pour titre : *Entretiens de Marc-Aurèle, Lycurge, Aristide, Brutus et Épicète aux Champs-Élysées*, in-8°, Paris, chez Truchy.

Étonné de voir ses compatriotes changer si souvent de constitution, il a voulu s'assurer s'il ne serait pas possible de fonder un ordre de choses sur une base qui pût servir à-la-fois de principe à la morale et à toutes les lois religieuses, politiques et civiles.

FERAY (Louis). Ce manufacturier, l'un des successeurs de M. Oberkampff, possède à Essonnes un établissement dans lequel on fabrique le linge de table ouvré et damassé. Ce genre de travail a valu un prix à M. Feray. Ses tissus ont été distingués par leurs excellentes qualités, le goût exquis des dessins et leur bon marché. Les ateliers de filage et de lissage de coton que M. Feray possède à Essonnes, sont au rang des premiers établissements que la France compte dans ce genre d'industrie.

FEUGÈRE (JEAN-JACQUES), né à Bonnières le 28 janvier 1737, bailli de Mantes, député suppléant à l'Assemblée nationale, juge de paix, était président du collège électoral et du tribunal de première instance de Mantes en 1811.

FEUILLET (LAURENT-FRANÇOIS). Cet érudit bibliographe, bibliothécaire de l'Institut, est né en 1768 à Paris, et non pas à Versailles, comme le pensent plusieurs biographes.

FIRON (PIERRE-VICTOR), est né à Versailles le 18 août 1803. Élève de l'école Polytechnique, de l'école d'artillerie du génie à Metz, officier au 6^e régiment d'artillerie, il fut, en août 1830, un des premiers signataires de l'adresse des officiers de la garnison de Metz, dans laquelle ces généreux militaires jurèrent de ne jamais se servir de leur épée que contre les ennemis de la patrie. Ses connaissances étendues dans l'artillerie, assurent à cet officier une place brillante dans la carrière qu'il parcourt.

FITZ-JAMES (ÉDOUARD, duc de), arrière-petit-fils du duc de Berwick, fils naturel de Jacques II, naquit à Versailles en 1776. « Dès 1789 il se prononça, dit un biographe, en faveur de l'ancien régime contre les innovations révolutionnaires. Il émigra bientôt en Ita-

lie, où il se livra pendant plusieurs années à son goût pour les beaux-arts, qu'il cultiva avec succès. Il passa ensuite à l'armée de Condé, où il servit avec distinction en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Castries. Après la campagne il voyagea dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne. Sous le consulat, le duc de Fitz-James sollicita et obtint sa radiation de la liste des émigrés, et rentra en France où il vécut dans la retraite pendant tout le temps que dura le régime impérial. Au retour des Bourbons en France, il fut nommé aide-de-camp et premier gentilhomme de la chambre de *Monsieur*, pair de France, etc. Dans les cent jours il suivit *Monsieur* à Gand, et revint à Paris avec ce prince. M. de Fitz-James se jeta dans l'opposition lorsque le ministère sembla marcher dans les voies constitutionnelles. Il s'opposa fortement à la loi d'élection du 5 février 1817. Il fut l'un des premiers qui réclamèrent la restitution des biens du clergé et des indemnités pour l'émigration. Tant que M. de Villèle resta au ministère, M. le duc de Fitz-James vota constamment à la chambre des pairs dans le sens du pouvoir. » Au milieu de l'immortelle révolution de juillet 1830, M. de Fitz-James, éloigné de Paris, accourut dans cette capitale, et après avoir fait entendre dans la chambre des pairs des paroles de regrets sur le départ de

la famille royale déchue, il prononça son serment d'obéissance et de fidélité à Philippe 1^{er}, roi des Français. Depuis la révolution de juillet, M. Fitz-James s'est montré, à la Chambre des pairs, l'un des plus chauds et des plus éloquens pagnégyristes de la branche aînée des Bourbons.

FONTAINE (PIERRE-FRANÇOIS-LÉONARD), officier de la Légion d'Honneur, membre de l'académie des beaux-arts, occupe le premier rang parmi les architectes de France; il est né à Pontoise le 20 septembre 1762. M. Fontaine a dirigé, avec M. Percier, l'érection de la plupart des monumens qui ont été commencés sous l'empire, entr'autres l'arc du Carrousel, qui en 1810 obtint le grand prix de première classe établi par l'Institut pour l'architecture. Cet architecte célèbre a publié : 1^o *Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise*, 1810, grand in-f^o; 2^o *Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs*, 1810—1813, in-f^o, douze livraisons; 3^o *Recueil de décorations intérieures concernant tout ce qui a rapport à l'aménagement*, 1812, in-f^o en douze livraisons; 4^o *Palais, maisons et autres édifices modernes*, dessinés à Rome, publiés à Paris (par Percier, Fontai-

ne et Bernier), 1798, in-8°. On lui doit encore plusieurs autres ouvrages.

FONTVANNE-DESJARDINS, ancien adjoint du maire de la ville de Versailles, chevalier de l'ordre de la Réunion, auteur de diverses traductions et de mémoires concernant l'économie politique et rurale, était né à Paris en 1753.

FORESTIER (CLAUDE-VITAL-APOLLINAIRE). Il naquit d'un père, médecin, qui veilla lui-même à son éducation médicale. Après quelques études préliminaires, il alla puiser dans la faculté de Montpellier les lumières répandues par les professeurs de cette illustre école, et il y recut le grade de docteur en médecine. Quelque temps après il vint suivre les leçons du docteur Brunyer (*voyez ce nom*), médecin en chef de l'hospice de Versailles. Ce praticien, qui avait fait une étude approfondie de l'excellent ouvrage de Morgagni, *de sedibus et causis morborum*, exigeait, indépendamment des leçons de clinique qu'il donnait au lit des malades, qu'on allât étudier, dans les entrailles de ceux qui succombaient, l'anatomie pathologique, si nécessaire pour obtenir des idées fixes et exactes sur la nature, les causes, le siège des maux qui affligent l'humanité. Après quelques années d'études, Forestier voulut

donner des preuves de son savoir. Il désira de l'emploi à l'armée; le docteur Brunyer lui fit obtenir la place de médecin en second à l'armée de Rochambeau, que le gouvernement envoyait aux Américains pour les aider à conquérir l'indépendance dont ils jouissent. Il eut le bonheur d'avoir pour chef dans cette armée le respectable et savant M. Coste (*voyez ce nom*), que Versailles s'applaudit d'avoir eu pour maire; que ses travaux, ses écrits et ses talens médicaux et administratifs, autant que ses vertus, ont conduit aux honneurs et aux premières places de l'armée. Deux hommes de bien ne peuvent servir ensemble sans s'unir étroitement par les liens de l'amitié; aussi vit-on bientôt M. Coste devenir le mentor de Forestier. Au retour de la guerre d'Amérique, si glorieuse pour la France, il se fixa de nouveau à Versailles et se livra à la pratique de la médecine. Peu de temps après il obtint la charge de médecin ordinaire de M. le comte d'Artois. Quand on eut créé une municipalité à Versailles, ses concitoyens le nommèrent officier municipal. Mais les orages politiques vinrent bientôt détruire sa tranquillité. Sa place lui avait donné la confiance du prince auquel il était attaché; il le suivit en regrettant sa patrie. Forestier s'empressa d'y rentrer aussitôt que des lois protectrices eurent mis un terme aux mouvemens populaires.

Depuis il vécut à Versailles en bon citoyen, chéri de ses collègues et du docteur Amy, homme aussi distingué par ses lumières que par la grâce de son esprit, qu'il déployait encore dans un âge très avancé. Forrestier mourut en 1812, à l'âge de 54 ans. La ville de Versailles perdit en lui un médecin éclairé et vraiment philanthrope.

FORGET (le marquis CÉSAR-CLAUDE DE), lieutenant-général des armées du roi, naquit à Versailles le 13 juillet 1733. Il entra au service en qualité de sous-lieutenant dans le régiment du roi. En 1761, à la bataille de Filinghausen, étant à la tête d'une compagnie de grenadiers, il eut une cuisse emportée par un boulet de canon. M. de Forget, quoique âgé de 58 ans au moment de la révolution, ne voulut pas abandonner la cause royale; il suivit les princes, et fit plusieurs campagnes dans leur armée. Il était en 1817 le doyen d'âge des lieutenants-généraux. Son second fils, le vicomte Forget, fut nommé maréchal-des-logis des gardes-du-corps dits de MONSIEUR.

FOURCAULT (ALEXANDRE), docteur en médecine, etc., est né aux Alluets (Seine-et-Oise), le 28 octobre 1790. Praticien distingué, écrivain laborieux, on lui doit les ouvrages de médecine suivants : 1^o *Mémoire* sur les maladies qui ont

régné dans les environs de Houdan en 1821. (*Journal universel des sciences médicales*, mars, avril, mai 1822.) Dans ce mémoire l'auteur a cherché à prouver, par des faits, que les fièvres qu'on a absurdement nommées *essentiels*, dépendent non-seulement de la gastro-entérite, ainsi que l'a enseigné le professeur Broussais, mais que ces affections sont aussi le résultat de l'inflammation de l'appareil nerveux des organes contenus dans la poitrine, et, en un mot, de toute inflammation viscérale profonde; 2^o *Mémoire* sur les maladies qui ont régné, en 1823, dans le village de Tacoignières, canton de Montfort-l'Amaury (*Journal universel des sciences médicales*, tome XXX); 3^o *Mémoire* sur les maladies observées, en 1824, dans les environs de Houdan, Mantes et Montfort-l'Amaury, etc. (*Journal universel*); 4^o *Des crises et de la force médicatrice*, considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine. (*Mémoire de la société médicale d'émulation de Paris*, tome IX); 5^o *Lois de l'Organisme vivant*, ou *Application des lois physico-chimiques à la physiologie*, précédées de recherches sur les causes physiques de l'attraction et de la répulsion, soit dans les molécules, soit dans les masses de la matière; 2 volumes in-8^o. L'auteur dévoile dans ce traité de physiologie la nature de l'agent solaire ou de la lu-

mière; il fait connaître le mode d'action de cet agent, et son influence sur les masses de la matière comme sur les êtres organisés; il donne enfin les lois peu connues du macrocosme et du microcosme, et, par des principes nouveaux, il cherche à expliquer le mécanisme de toutes les fonctions. Dans sa séance mémorable du 27 juillet 1830, l'académie des sciences a accordé une mention honorable à cet ouvrage; c'est la seule récompense qu'elle décerne aux travaux théoriques les plus importants. 6° Pour paraître prochainement, *Théorie unitaire* des phénomènes de la nature. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est appliqué à démontrer que les phénomènes physiques, chimiques, organiques ou vitaux, sont soumis à des lois uniformes, et sont tous le résultat immédiat de l'action des agents physiques, etc. Le docteur Fourcault est un des médecins de Seine-et-Oise qui se livrent le plus à l'étude de son art. Il exerce avec talent la médecine à Houdan.

FRÉVILLE (A.-F.-J.), ancien professeur aux écoles centrales de Versailles; l'un des écrivains qui se sont le plus occupés de l'instruction de la jeunesse. On doit à sa plume facile: 1° *Nouveaux essais d'éducation*, ou *Choix des plus beaux morceaux de l'histoire ancienne et moderne*, 1789, 3 vol. in-12; 2° *Correspondance de milady Cécile avec ses enfans*, ou

Recueil de lettres relatives aux études, aux mœurs et aux jeux de la jeunesse des deux sexes, 1795, 1802, in-12 et in-8°; 3° *Le Domino-Mentor*, ou moyen d'enseigner, par l'attrait du jeu, à plusieurs disciples à-la-fois, les lettres, les chiffres, les nombres et la lecture, 1795, 1802, 1813, in-8°, in-12, in-18; 4° *Histoire des chiens célèbres, entremêlée de notices curieuses sur l'histoire naturelle*, 1796, 2 vol. in-8°, avec 9 gravures; 1808, 2 vol. in-12; 5° *Les Jeux, les Fables et les maximes pour enseigner la lecture et la morale aux enfans*, 1799, in-8°; 6° *Principes élémentaires d'orthographe française, suivis de jeux de fiches orthographiques*, 1800; 7° *Vies des enfans célèbres*, 1803, 2 vol. in-12; 8° *Beaux exemples de piété filiale et de concorde fraternelle*, etc. On doit encore à M. Fréville une foule d'autres ouvrages classiques.

FRIANT (le comte Louis), lieutenant-général, est né à Morlincourt, en Lorraine, le 28 septembre 1758, et non à Versailles.

FUMERON DE VERRIÈRE (JEAN-PIERRE), naquit à Versailles en 1743. En 1766 il occupa la place de chef des bureaux de la guerre, que lui avait pour ainsi dire laissée ses ancêtres. Nommé commissaire des guerres, il fit en cette

GAL

qualité les dernières campagnes de la guerre de Sept-Ans, et fut nommé chevalier de Saint-Louis en 1768. Sous le ministère du comte de Saint-Germain, M. Fumeron de Verrière s'étant démis de sa place de chef des bureaux de la guerre, entra dans la magistrature, et fut reçu en 1777 conseiller à la cour des aides, et maître des requêtes en 1781. En 1793, il fut du nombre des défenseurs de Maestrich. Après la seconde retraite des Pays-Bas il parcourut diverses contrées, et se fixa en Italie jusqu'à la restauration, époque à laquelle le roi le nomma conseiller d'état. M. Fumeron d'Ardeuil, son fils, a rempli diverses fonctions importantes.

G

GAILLON (le marquis DE), il fut nommé député par la noblesse de la ville de Mantes aux états-généraux de 1789, se montra favorable aux principes populaires, vota avec le côté gauche, et quitta la scène politique lorsqu'il vit les progrès que faisait la révolution.

GALLIEN (FRANÇOIS), né à Versailles en 1785. Conscrit de l'an XIII, il entra comme voltigeur dans le 75^e de ligne, régiment composé de presque tous jeunes gens de Seine-et-Oise, qui, par sa bravoure connue dans toute l'armée, sut s'environner d'une réputation euro-

GAR

181

péenne. A la bataille d'Austerlitz ce brave régiment, réuni au 18^e, coupa la ligne de l'armée russe, et Gallien, dans cette mémorable journée, enleva intrépidement un drapeau à l'ennemi; cette action d'éclat lui valut, à l'âge de vingt-un ans, l'étoile de la Légion d'Honneur.

GANDOLPHE (NICOLAS), ancien curé de Sèvres, d'abord nommé suppléant du clergé de Paris; il entra aux états-généraux au mois d'avril 1790, embrassa le parti de la cour, signa les protestations des 12 et 13 septembre 1791, et, après la dissolution de l'assemblée nationale, il reprit ses fonctions de pasteur. M. Gandolphe avait un frère attaché aux affaires étrangères avant la révolution; il remplaça en 1804 M. de Châteaubriant, en qualité de secrétaire d'ambassade à Rome, et mourut dans le courant de la même année. Nicolas Gandolphe a été enterré à Versailles, cimetière Saint-Louis.

GARNIER (JEAN-JACQUES), membre de l'Institut, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, historiographe de France, etc. Quoique pauvres, ses parens parvinrent à lui donner de l'éducation; il fit ses études avec succès dans sa province. A l'âge de dix-huit ans, et n'ayant que vingt-quatre sous

dans sa poche, il vint à pied à Paris, dans l'espoir d'y trouver une place d'instituteur. Le hasard le fait entrer au collège d'Harcourt; il expose sa situation à un sous-principal qui, touché de sa naïveté et de sa candeur, le recommande au chef de l'établissement, et obtient sur-le-champ pour lui la nourriture et le logement dans le collège. Il y resta dix à douze ans, amassant dans le silence de la retraite des connaissances dont il devait un jour faire un aussi bon usage. En 1760, il fut nommé adjoint à la chaire d'hébreu au collège Royal; un prix qu'il remporta l'année suivante, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lui en ouvrit les portes. Enfin, en 1768, on le choisit pour être inspecteur du collège de France. Garnier a publié plusieurs ouvrages; mais celui qui contribua le plus à sa réputation, est son *Histoire de France*, faisant suite à celle de Velly et Villaret. En la lisant, on y reconnaît l'empreinte d'un homme fortement pénétré de l'amour de la vertu et de la vérité. Privé de ses pensions pendant la révolution, forcé d'abandonner ses places, il vécut plusieurs années dans l'indigence, sans se plaindre jamais, et cachant sa situation à ses amis. Enfin il accepta une retraite à la Chaussée de Bougival, près Marly, chez madame de Mesmes, qui répandit le bonheur sur ses derniers jours. Après un long oubli, les

bienfaits du gouvernement vinrent aussi les adoucir. En l'an II (1794), il fut nommé à l'Institut; cet événement ranima son ardeur pour l'étude, il lut à sa classe plusieurs morceaux. Il s'occupait d'un nouveau mémoire sur la philosophie des Anciens, quand la mort l'enleva, le 2 ventôse an XIII (février 1805), à l'âge de soixante-dix-sept ans. J.-J. Garnier était un de ces hommes rares, de ces caractères anti-ques que la société ne pouvait altérer et qui restent ce que la nature les a faits. Il fut bienfaisant dans le cours de sa vie; il l'était avant d'avoir acquis de l'aisance, et le fut encore après l'avoir perdue. La fortune et l'adversité ne firent que changer la valeur de ses bienfaits. Un de ses amis dans le commerce a besoin de 20,000 francs; Garnier, pour compléter cette somme, vend une maison de campagne qu'il aimait beaucoup. Peu de temps après, le débiteur meurt insolvable; Garnier refuse de paraître parmi les créanciers. « Puisque quelqu'un » doit perdre, dit-il, la préférence » appartient à ses amis. » De pareils traits en disent plus que des éloges.

GARNIER (le comte GERMAIN), ancien préfet de Seine-et-Oise, ministre d'état, grand officier de la Légion d'honneur, était né à Auxerre le 21 septembre 1746.

Après le 18 brumaire il fut nommé sénateur, comte de l'empire, com-

mandant de la Légion-d'Honneur, et enfin porté à la sénatorerie de Trèves. Le 1^{er} juillet 1809 il fut appelé à la présidence annuelle du sénat de Trèves, et maintenu dans cette dignité jusqu'en 1811. En 1810 Bonaparte le nomma président des Donataires dans les principautés de Bareuth et d'Erfurth. Il fut plusieurs fois chargé de haranguer Napoléon, notamment en 1809, à l'occasion de la paix de Vienne; le 2 décembre 1810, pour l'anniversaire du couronnement; le 21 mars 1811, sur la naissance du roi de Rome. Le 3 août 1813 il fut nommé grand'-croix de la Réunion. Le 2 avril 1814, M. Garnier vota la déchéance de Bonaparte et tous les autres actes du sénat qui contribuèrent au rappel des Bourbons. Le 8 juillet, Louis XVIII le nomma président du collège électoral de Seine-et-Oise, membre du conseil privé, et grand-officier de la Légion-d'Honneur. On doit au comte Garnier divers ouvrages, parmi lesquels une *Description géographique, physique et politique du département de Seine-et-Oise*, 1802; in-8°. M. Garnier mourut à Versailles en 1817. C'était un des hommes de France dont la tête était le mieux meublée en connaissances relatives à notre histoire.

GAUTHIER (JEAN), chirurgien, né à Montainville, le 16 juillet 1717; membre des académies de Berlin, de Londres, de la so-

ciété d'émulation des sciences, belles-lettres et arts de la ville de Liège. Il fit en Allemagne la campagne de 1761, en qualité de chirurgien-major des cheuau-légers de la maison du roi; il y rendit d'excellens services. Il fut décoré par Louis XVI du cordon de Saint-Michel, nommé chirurgien du roi et de *Monsieur*, et chirurgien en chef inspecteur des ministères de la marine, des affaires étrangères et des hôpitaux militaires. Il a publié plusieurs ouvrages et laissé divers manuscrits. Gauthier mourut à Versailles en 1803.

GENCY (le baron), lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'Honneur et de l'ordre militaire de Saint-Louis, est né à Meulan. Fils d'un artisan, il sut honorer son nom et son pays, en parvenant de simple soldat au grade de lieutenant-général, qu'il gagna par sa bravoure et ses talens militaires.

GENRET (PAUL-FRANÇOIS), né à Corbeil le 22 février 1804, il fut reçu avocat le 12 février 1827. Admis comme stagiaire à Paris le 31 août 1827, il suivit le barreau pendant trois années, et le lendemain du jour où se termina son stage, il fut nommé procureur du roi à Rambouillet. En 1827, M. Genret forma à Corbeil un comité électoral, et la circulaire qu'il adressa à cette époque à tous les électeurs, triompha des menées du ministère en

donnant un député de plus à l'opposition. L'un des rédacteurs de la *Gazette des tribunaux*, il a coopéré aussi, pendant son séjour à Paris, à la rédaction de plusieurs feuilles littéraires. La révolution de juillet l'a trouvé fidèle à ses principes.

GENTIL (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), colonel d'infanterie, né le 25 juin 1726, mourut le 15 février 1799.

Parmi le grand nombre de Français qui ont illustré leur pays par leurs vertus, leurs travaux scientifiques ou littéraires, leurs talents militaires ou administratifs, il en est peu qui, sachant allier les fonctions militaires et civiles avec la culture des lettres, et sacrifiant leur fortune et leurs veilles à la patrie, aient rendu plus de services que le colonel Gentil.

Parti en 1751 comme enseigne, il aborda la même année à Pondichéry, fut fait lieutenant en 1760, capitaine en 1770, chevalier de Saint-Louis en 1771, et colonel en 1778.

A son arrivée dans l'Inde, en 1751, M. Gentil servit dans l'armée du *Dekan*, d'où M. de Bussy, qui la commandait, le renvoya à Pondichéry pour une mission importante auprès de M. de Godeheu. Peu de temps après il fut désigné pour le détachement que commandait le chevalier Law, afin d'aller au se-

cours de M. de Bussy, bloqué dans Ayderabad, ville du *Dekan*.

Par suite des revers qui enlevèrent à la France ses possessions, sous M. de Lally, il traversa l'Indostan dans le dessein de se joindre à M. Law de Lauriston, qui travaillait à susciter des ennemis aux Anglais, pour rentrer dans le Bengale dont ils venaient de s'emparer. Arrivé à Sasseran, il apprit que M. de Lauriston, trahi par le généralissime de l'armée de l'empereur du *Mogol*, avait été battu et pris à Else-erram; dans ce pays inconnu, il parvint à gagner l'amitié de Kassemalikan, nabab du Bengale; ce prince s'étant brouillé avec les Anglais, leur déclara la guerre, qui ne fut terminée qu'après la conquête du Bengale par ces derniers, et le massacre de leurs prisonniers, exécuté d'après les ordres barbares du prince vaincu.

Le colonel Gentil n'ayant pu sauver tous ces malheureux, eut au moins la consolation d'obtenir la grâce de quelques-uns d'entre eux, qu'il réclama comme Français, et qu'il fit passer de suite en pays de sûreté. Peu de temps après cette horrible exécution, il se retira auprès de *Soudjaadoula*, nabab d'Aoud et grand-visir de l'empire.

La fortune semblait réserver au colonel Gentil la triste condition d'être témoin de la ruine des princes indiens, ennemis des Anglais; car il eut la douleur de voir ce nou-

veau protecteur privé lui-même des ressources qui pouvaient relever ses affaires , la presque totalité de ses états se trouvant alors envahie.

Dans cette circonstance critique , envoyé en ambassade auprès du général Karnac , dont il était connu , il fut assez heureux pour l'amener à des sentimens pacifiques. Le prince indien, charmé d'un succès aussi inespéré , lui donna pour traiter tous les pouvoirs et tous les titres qu'un grand de l'Inde peut porter.

Le succès ayant couronné son zèle , il acquit auprès de ce prince puissant une confiance et une faveur qu'il employa utilement au service de ses compatriotes ; son intelligence lui procura des moyens et une aisance dont il fit usage pour les rendre plus heureux , et Soudjaadoula y mit le comble , en le gratifiant d'une pension de 80,000 fr. par an. Le colonel Gentil n'eut pas même la peine de solliciter ce bienfait ; il disait au contraire au nabab que le roi son maître ne le laissait manquer de rien. Dans cette position agréable , il lui aurait été facile d'acquérir des trésors , mais il préféra se servir des richesses dont il jouissait , pour des usages qui satisfaisaient mieux son cœur. Sa maison devint celle de tous les Français , ses compatriotes ; il parvint à faire entrer au service du prince indien les restes de nos soldats dispersés , qui , après la perte de nos établissemens , se trouvaient sans ressour-

ces , et obtint pour eux une paie de 912,000 francs par an.

Il obtint alors pour la nation le privilège de commercer dans les états du nabab sans payer aucun droit d'entrée ni de sortie , et concilia aux Français l'amitié de Samba-gi , rajah de Nakpour , et souverain de la province de Kalek , avec laquelle la France pouvait faire un commerce avantageux de ses draps. Ce fut lui qui , par l'entremise du commandant français au Bengale , fit passer à l'Ile-de-France des brebis et bœufs du Thibet , branche de commerce extrêmement intéressante pour la belle qualité des laines , et qui depuis quelques années est devenue très importante en France , depuis l'introduction des chèvres du Thibet par M. Ternaux. Ce fut encore lui qui fit passer en France l'animal *porte-musc* , le seul qui soit arrivé vivant à Paris , et qui aujourd'hui est empaillé et se trouve déposé au Cabinet d'histoire naturelle.

M. le duc de Choiseul , alors ministre , lui donna le titre de résident à la cour du nabab , comme un témoignage de ce que la France retirait de son zèle et de son crédit ; mais , en acceptant cette qualité comme un titre honorable qui pouvait augmenter son crédit et lui faciliter les moyens de servir encore plus utilement son pays , il refusa les appointemens qui lui furent offerts en cette qualité.

Les Anglais, toujours jaloux de la prospérité des autres nations, concurent un tel ombrage du crédit et de la faveur du colonel Gentil, que des ordres furent expédiés de Londres à M. Hastings, leur gouverneur général, pour que M. Gentil fût renvoyé, à quelque prix que ce fût. En vain prières et menaces furent employées auprès de Soudjaadoula, tant que ce prince vécut, leurs efforts furent inutiles ; mais à sa mort, Assefdoula, son fils et successeur, n'osant braver une nation aussi puissante dans l'Indostan, souscrivit à leur demande, et lui retira pour toujours la pension dont il avait joui sous le feu nabab.

Lors de la retraite de la cour d'Assefdoula, l'empereur Chaalem II, auquel il avait été présenté par le feu grand-visir, lui fit offrir de grands avantages pour l'engager à se fixer à sa cour, ayant toujours désiré se lier à la France par un traité qui, en nous cédant tous les avantages désirables, pût en même temps servir à le faire rentrer dans les justes droits de sa couronne ; mais ce prince, d'un caractère trop faible pour suivre une grande entreprise, et d'ailleurs dominé par les Anglais, ne put déterminer le colonel Gentil à accepter ses offres, tout avantageuses qu'elles étaient pour lui ; et, persuadé qu'il était de ne pouvoir être utile à son pays, il prit le parti de retourner dans sa patrie, où il arriva en 1777.

Pendant les douze années de sa résidence auprès du grand-visir, il s'attacha pareillement à former une collection précieuse de manuscrits, de dessins indiens, de médailles, et, persuadé que le bien qu'on a fait est un engagement pour en faire encore, il s'empressa, à son retour en France, de faire don à la Bibliothèque du Roi, 1^o de cent trente manuscrits indiens, persans, arabes et samscritams, sur les religions, l'histoire, les arts et la littérature de l'Orient ; 2^o de plusieurs volumes de dessins sur les costumes, tant civils que militaires, les cérémonies religieuses des Mahométans et des païens ; les portraits des empereurs, des princes et grands ; leurs marches, leurs camps, leurs combats, leurs festins ; leurs chasses, leur musique, leurs jardins, leurs séraïls, etc., etc. ; il remit également à Buffon des médailles d'or et d'argent, ainsi qu'une collection précieuse de toutes sortes d'armes indiennes. Présenté au roi Louis XVI, il eut l'honneur d'offrir à S. M. (qui les fit déposer à la Bibliothèque Royale à Paris), l'histoire des souverains idolâtres, avec leurs portraits en miniature, ainsi qu'une Géographie et une Histoire de l'Indostan, depuis ses premiers souverains jusqu'à l'empereur Chaalem II, alors régnant.

De retour à Versailles en 1778, il y vécut dans un modeste repos, dont il ne sortait que lorsque la

bienfaisance l'appelaît au secours des malheureux ; attaché depuis 1782, plus par affection que par devoir, à *Madame Victoire*, ses infirmités, résultat de ses grandes fatigues, le privèrent, en 1791, d'accompagner cette princesse dans la retraite qu'elle s'était choisie.

Le colonel Gentil mourut le 15 février 1799, laissant une fortune médiocre, d'après les sacrifices et les dons qu'il avait faits. Tel fut cet homme qui, par sa conduite et son grand désintéressement, mérita de jouir dans l'Inde, comme dans son pays, de cette considération que tous les trésors du monde ne peuvent compenser. Son fils, qui fut gentilhomme de la chambre en 1829, reçut de Charles X le titre de baron, comme une récompense des éminens services rendus à la France par le colonel Gentil, son père.

GENTIL (PAUL), docteur en médecine, est né à Pontchartrain en 1794. Dès l'âge de onze ans il étudia la médecine, et remporta au concours de l'hospice de Versailles un prix d'études médicales. Parti à l'âge de seize ans comme chirurgien militaire, il fut attaché d'abord aux hôpitaux de la Hollande, et bientôt après envoyé en Russie. Il supporta les désastres de cette malheureuse expédition avec une constance et un courage au-dessus des forces de son âge. Acca-

blé par la misère et les privations de toute espèce, les pieds gangrenés par le froid, et blessé de deux coups de lance, il regagna la Hollande par les bords de la Baltique, la Poméranie, la Prusse, la Westphalie. Échappé aux désastres de cette cruelle campagne, il rejoignit l'armée en Saxe. Nommé aide-major au 72^e de ligne, il fit partie de la garnison de Magdebourg jusqu'à la restauration. De retour en France, il fut du petit nombre des chirurgiens militaires conservés ; mais il rejeta cet avantage, en motivant son refus sur sa répugnance à servir sous un autre drapeau. Les motifs écrits de sa démission le firent placer sous la surveillance inquisitoriale qui pesait alors sur beaucoup de militaires rendus à leurs foyers. Rentré dans la vie civile, il se fit recevoir docteur. Sa thèse, sur la *chaleur animale*, a été longuement analysée par M. Deyeux, dans un discours prononcé à la rentrée des cours en 1816. S'étant déterminé à se fixer à Dreux, le docteur Gentil, trois mois après son arrivée dans cette ville, fut nommé chirurgien en chef de l'hospice et médecin des prisons. Il était alors à peine âgé de 21 ans. Le zèle avec lequel il contribua à fonder une école d'enseignement mutuel, ses démarches en faveur d'un de ses collègues, victime d'une injuste condamnation, le mirent en opposition avec les auto-

rités de ce pays, qu'il abandonna pour aller disputer à Poitiers une chaire de professeur d'anatomie. Fort bien accueilli dans cette ville, il s'y fixa. Il y était depuis deux ans, lorsque la conspiration de Berton éclata. Partageant les vœux et les principes de l'infortuné général, il tenta tout pour le sauver. Associé aux fils de Berton et à leurs amis, il fit plusieurs voyages à Paris pour soumettre son projet d'évasion à quelques-unes de ces notabilités politiques qui pouvaient en assurer le succès; mais il ne put tromper l'active surveillance du procureur-général Mangin; cet inexorable magistrat, n'ignorant pas les tentatives du docteur Gentil, trouva bientôt l'occasion de s'en venger. Ce dernier rédigeait alors un journal littéraire intitulé *le Corsaire*; Mangin lui suscita un procès, et le fit condamner à trois mois de détention. Trainé avec une extrême rigueur de prison en prison, il n'en conserva pas moins l'estime des habitants de Poitiers. Le docteur Gentil fut, peu de temps après, nommé médecin d'un des hôpitaux de cette ville.

Il est auteur de quelques ouvrages et d'un *petit Traité sur la Coqueluche*. Successivement rédacteur du *Corsaire* et du *Messager du Poitou*, il a fait insérer dans le *Miroir* et dans divers journaux des morceaux de poésie qu'il a toujours signés. Le théâtre lui doit aussi quel-

ques productions qui ont obtenu du succès. Depuis huit ans M. Gentil travaille à un *Traité physiologique des sécrétions*.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (ÉTIENNE), l'un des plus célèbres zoologistes de l'Europe, membre de l'Institut (Académie royale des sciences), professeur-administrateur d'histoire naturelle au Jardin du Roi, professeur de zoologie et de physiologie à la faculté des sciences; associé libre de l'académie royale de médecine, de l'Institut d'Egypte, des académies de Madrid, de Munich, de Gœttingue, de Moscou, de Harlem, de Wetteravie, de Mayence, de Marseille, de Bordeaux, de Boulogne, de la société médicale de Bruxelles, correspondant de la société d'agriculture de l'arrondissement d'Étampes, etc., chevalier de la Légion-d'Honneur, est né à Étampes le 15 avril 1772. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il devint chanoine de la collégiale d'Étampes, sous l'invocation de Sainte-Croix. Cette église, détruite pendant la révolution, avait été construite par des Juifs, auxquels elle servait de temple. Dès sa plus tendre jeunesse, M. Geoffroy-St.-Hilaire fut passionné pour les sciences. Envoyé au collège de Navarre, il eut pour maître Brisson, professeur de physique expérimentale. Plein de zèle, et doué d'une intelligence précoce, le jeune Geoffroy-

Saint-Hilaire fit bientôt des progrès rapides dans l'étude de l'histoire naturelle. Peu de gens connaissaient mieux que lui la minéralogie ; guidé dans cette science par Haüy, qu'il avait connu au collège du Cardinal-Lemoine, il reçut de ce minéralogiste célèbre des leçons de cristallographie, qu'interrompirent les événements d'août 1792. Haüy, arrêté comme prêtre, fut enfermé avec d'autres ecclésiastiques dans le séminaire de Saint-Firmin, limitrophe de son habitation. Désolé de la position malheureuse de son maître, M. Geoffroy-Saint-Hilaire ne consulte que son cœur, informe l'académie des sciences de l'incarcération d'Haüy, et parvient à l'arracher de prison avant les sanglantes journées des 2 et 3 septembre ; mais, ne croyant pas avoir assez fait, il veut encore sauver les autres victimes, ses anciens maîtres au collège de Navarre, qui étaient entassés dans le séminaire de Saint-Firmin, alors transformé en prison. Dans la matinée du 2, l'alarme est répandue, le tocsin sonne, les circonstances exigent des mesures promptes ; l'humanité de M. Geoffroy-Saint Hilaire a tout prévu pour l'évasion des prisonniers. Revêtu des insignes d'un commissaire-inspecteur des prisons, il parvient jusqu'à ses maîtres ; mais aucun ne veut sortir, de peur de rendre plus malheureux le sort de ceux qui resteraient ; il n'emmène avec lui qu'un prêtre qui lui est in-

connu ; mais voulant briser leur infortune, et les animant d'espérance, il leur indique, comme pouvant être escaladé facilement, un pan de muraille limitrophe de l'habitation du Cardinal-Lemoine et de Saint-Firmin ; leur promet d'être au pied du mur pour faciliter leur évasion. Dans la nuit du 2 au 3 septembre douze ecclésiastiques étaient sauvés. Il allait faire sortir les autres détenus, lorsque le collège Saint-Firmin fut envahi par la foule en armes. Le courage de M. Geoffroy-Saint-Hilaire fut récompensé par un coup de fusil, qui lui fut tiré du jardin, lequel heureusement n'atteignit que ses vêtements. Haüy ne put perdre le souvenir d'une aussi courageuse conduite. « Je m'adresse à vous, » dit-il à Daubenton ; en retour des » services que je vous ai rendus, » aimez, aidez, adoptez mon jeune » libérateur. » Daubenton n'hésita pas un seul instant à se déclarer le protecteur de M. Geoffroy, et le 13 mars 1793 il fut nommé sous-garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle, à la place de Lacépède. Le 10 juin suivant, la Convention rendit un décret d'organisation pour le Jardin des Plantes. Les douze naturalistes, attachés à cet établissement, eurent à démontrer toutes les branches de l'histoire naturelle, et la description des animaux vertébrés, dont plus tard M. Lacépède, rentrant dans l'établissement, prit une moitié, devint le lot

de M. Geoffroy-Saint-Hilaire. Cependant se refusant, par modestie, à accepter ces nouvelles fonctions, Daubenton, irrité, lui dit : « J'ai sur » vous l'autorité d'un père, et je » prends sur moi la responsabilité » de l'événement. Nul n'a encore » enseigné à Paris la zoologie; des » jalons existent à peine de loin en » loin pour en faire une science; » tout est à créer, osez l'entreprendre, et faites que dans vingt ans » on puisse dire : La zoologie est » une science, et une science toute » française. » M. Geoffroy-Saint-Hilaire obéit aux vœux de Daubenton; la science s'en trouva bien. Il commença dès-lors cette magnifique collection d'oiseaux et de quadrupèdes, l'un des plus beaux ornements du Musée. Il associa à ses travaux un jeune naturaliste, qui habitait les bords de la mer, en Normandie; l'appela à Paris, et l'environna de l'élite des savans. Ce naturaliste, alors obscur et sans nom, était M. Cuvier. Ainsi le vœu de Daubenton est aujourd'hui réalisé, puisque, grâce aux soins de ces deux illustres naturalistes, Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier, la zoologie est enfin devenue une science, et une science toute française. En 1798, M. Geoffroy fut un de ces *soldats lettrés* que la France envoya en Égypte méditer sur des tombeaux, et explorer de précieux vestiges de savoir et de civilisation. Etant devant Malte, il faillit périr.

Les vaisseaux dans le calme, M. Geoffroy-Saint-Hilaire se mit dans l'Yolle, pour aller visiter, sur une frégate voisine de la sienne, le célèbre tragique M. Arnault; une fausse manœuvre l'ayant jeté à la mer, M. Geoffroy-Saint-Hilaire parvint heureusement à s'en tirer sans savoir nager. Animé d'un ardent amour pour les sciences et pour les arts, il parcourut l'Égypte entière jusque par-delà les cataractes, explora en tous sens cette terre où dorment tant de générations. Enfermé pendant trois semaines dans les tombeaux de Thèbes, il interrogea les ossemens de cette superbe capitale, et revint enrichir sa patrie des dépouilles que les siècles avaient entassées. Toutes les relations sur l'Égypte font mention de la grande fermeté qu'il déploya pour conserver à la commission des arts et des sciences ses dessins et ses précieux manuscrits. Un littérateur anglais, M. Hamilton, lui annonce que la remise de ces richesses est décidée par la capitulation réglée entre les armées. « Cette odieuse » spoliation, lui dit M. Geoffroy-Saint-Hilaire, ne s'accomplira pas; » comptez sur les souvenirs de l'histoire : vous aurez aussi brûlé une » bibliothèque dans Alexandrie; car » nous ne vous remettons que des » cendres. » Cette réponse, pleine de courage et de dignité, en imposa, et les élémens du grand ouvrage sur l'Égypte furent rapportés en

France. L'un des fondateurs de l'Institut d'Égypte, M. Geoffroy-Saint-Hilaire fut nommé membre de l'Institut de France le 14 septembre 1807, et professeur à la Faculté des sciences le 21 juillet 1809. En 1808 le gouvernement lui confia une mission relative aux sciences et aux arts pour le Portugal. Arrivé à Madrid le 15 avril, il en repartit quelques jours avant le désastre du 2 mai suivant. La nouvelle du combat meurtrier que les Français avaient ce jour-là livré aux Espagnols dans leur capitale, l'atteignit dans sa route; elle fut donnée la nuit par un courrier extraordinaire, avec ordre de se venger sur tous les voyageurs français. M. Geoffroy et ses trois compagnons, livrés au sommeil dans une hôtellerie, ignoraient qu'on y délibérât de les mettre à mort. Ils trouvèrent de généreux défenseurs dans des voyageurs portugais auxquels ils avaient fait accueil la veille. Mais le lendemain où aller? Ils se dirigèrent sur Mérida. Cette ville avait été promptement prévenue, et la populace attendait ses victimes. Le gouvernement eut l'humanité d'envoyer une troupe nombreuse et fidèle au-devant des voyageurs français. On les arrête à leur arrivée à Mérida; il est fait des tentatives pour les arracher des mains des soldats; on les sauve en les plongeant dans les cachots de la ville. Durant huit jours la prison est continuellement assiégée pour en enlever les

prisonniers, et pour venger sur eux les scènes de Madrid. Leur délivrance eut enfin lieu par les soins d'un officier supérieur espagnol, auquel M. Geoffroy-Saint-Hilaire avait été utile quinze jours auparavant. Cet officier, qui venait de Madrid avec de la troupe, le conduisit, ainsi que ses compagnons, à Badajoz, ce qui l'acheminait sur le Portugal. Mais bientôt le Portugal fut lui-même en feu; M. Geoffroy-Saint-Hilaire put cependant y remplir sa mission; il suivit l'armée, et fit la campagne qui se termina promptement par le combat malheureux de Vimiera. Lorsque les ennemis coalisés nous dépouillèrent en 1815, sans convention spéciale, des collections dont les traités nous avaient rendus possesseurs, on provoqua le ministère français à restituer celle d'Ajuda, près de Lisbonne, et M. de Richelieu prévint le ministre de Portugal qu'il en serait à cet égard comme on témoignerait le vouloir. « Nous ne réclamons ni ne devons » rien réclamer, dit le ministre » portugais; la chose a été jugée de » gré à gré après la capitulation » des Français qui suivit le com- » bat de Vimiera. Une convention » a eu lieu entre M. Geoffroy et » les commissaires anglais chargés » de l'évacuation, le général Be- » resford et milord Proby. » L'académie de Lisbonne et les conservateurs d'Ajuda étant intervenus, les commissaires de l'académie et

les conservateurs d'Ajuda considérèrent que M. Geoffroy-Saint-Hilaire s'était refusé à user de l'autorité qu'il avait obtenue pour choisir des objets uniques; qu'il avait seulement demandé des doubles, et que ce qu'il avait reçu lui avait été remis en échange d'objets de minéralogie rares et inconnus dans le Portugal, qu'il avait apportés de Paris, à cause des soins qu'il s'était donnés pour ranger et étiqueter la collection laissée à Ajuda, où il était manifeste qu'on n'apercevait aucune lacune, les magasins ayant fourni à la moisson faite par lui. On lit à cet égard les détails suivans, dans l'ouvrage intitulé : *Coup-d'œil sur Lisbonne et Madrid*, par Ch. V. d'Hautefort (Paris, 1820, in-8°): « La bibliothèque de Notre-Dame-de-Jésus peut renfermer 30,000 volumes, parmi lesquels on remarque une collection de livres choisis et de manuscrits anciens. Tout près de la bibliothèque, on voit un cabinet d'histoire naturelle. Le religieux qui me le montrait, me dit: « On a ca- » lomnié les Français. On a dit que » M. Geoffroy-Saint-Hilaire avait » emporté ce que nous avions de » précieux: eh bien, c'est faux; car » il ne nous a rien enlevé; et no- » tre supérieur, ainsi que nous tous, » nous n'avons qu'à nous louer beau- » coup de la manière honnête dont » il nous a traités. » Partout où je me rendais, dit M. d'Hautefort, on me parlait de la conduite noble et

pleine de mesure de M. Geoffroy; les chanoines du riche couvent de Saint-Vincent se distinguaient entre autres par la vivacité de leurs sentimens. « Où je ne pensais, poursuit ce voyageur, qu'à satisfaire ma curiosité, je recueillais ces souvenirs si honorables pour mon pays. » En 1805, M. Geoffroy-Saint-Hilaire fut nommé membre de la Chambre des députés par la ville d'Étampes; mais il ne tarda pas à préférer la carrière des sciences à celle de la politique. Malgré tant de veilles laborieuses, M. Geoffroy-Saint-Hilaire trouva cependant encore le temps de se rendre utile à bien des gens, et d'exercer souvent dans le silence son active philanthropie. Le trait suivant honore trop le caractère de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, pour ne pas le consigner ici. Un botaniste distingué, M. Brotéro, auteur d'une Flore portugaise, et professeur à Coïmbre, ayant encouru la disgrâce de l'archevêque, fut privé de son traitement. Il s'était retiré à Lisbonne, où M. Geoffroy-Saint-Hilaire le voyait quelquefois. Un jour ce dernier apprit que Brotéro était en proie à la plus affreuse misère: touché de sa pénible situation, il porte à Brotéro une somme de 300 francs, et la lui fait accepter comme une libéralité du duc d'Abrantès, ajoutant que le général, qui ne donnait rien aux Portugais, ne voulait pas qu'on sût qu'il avait accordé un secours à Brotéro, et exigeait de lui la promesse qu'il

n'en parlerait à personne au monde, pas même au duc. Brotéro cependant écrivit à Junot, et le remercia avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Le duc d'Abrantès, ne sachant pas ce qui lui attirait cette lettre, crut d'abord que c'était une mauvaise plaisanterie. Déjà il se disposait à faire arrêter Brotéro, lorsque M. Geoffroy, appelé à donner des explications, avoua au duc l'innocente supercherie à laquelle il avait eu recours. Pour rendre le bienfait plus réel encore, il le supplia de faire payer au malheureux Brotéro 7,200 f. sur ses appointemens arriérés que l'archevêque avait retenus par esprit de vengeance; ce qui ne tarda pas à être fait. Comme aux jours de sa jeunesse, notre honorable académicien s'est tout récemment encore montré courageux et bienfaisant. L'archevêque de Paris, que jamais il n'approcha aux temps de ses prospérités, se trouvant poursuivi dans les derniers orages politiques, a été reçu par M. Geoffroy-Saint-Hilaire pendant et après le cours de notre glorieuse semaine. Ce qui ne fut d'abord qu'un mouvement du cœur pour satisfaire à un sentiment d'honneur et d'humanité, est, par le fait, devenu une action civique, sous ce rapport que cette action a empêché qu'aucun excès n'ait souillé la plus mémorable et la plus dignement accomplie des révolutions populaires.

Voici la liste des ouvrages qu'on

doit à la plume de ce savant laborieux :

1^o *Considérations sur l'aye-aye, mammifère de Madagascar*, 1794, dans la Décade philosophique des sciences et des arts.

2^o *Sur le rhinocéros bicolore; sur une nouvelle classification des mammifères; sur le didelphis macrotarsus; classification des singes et histoire des orang-outangs*, 1795; dans les tomes 1, 11 et 111 du Magasin encyclopédique, en commun avec M. Cuvier.

3^o *Sur le genre myrmécophage*, 1795; *sur les rapports naturels des makis, et description de nouvelles espèces*, 1796; *sur l'oryctérope ou cochon de terre de Kolbe*, 1796; *dissertation sur les animaux à bourse*, 1796; dans les tomes vi, vii, viii et ix du même recueil.

4^o *Mémoires sur les prolongemens frontaux des animaux ruminans*, 1799, dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris (Paris, an vii, in-4^o).

5^o *Anatomie de l'aile de l'Austruche; anatomie des appendices bordant l'organe sexuel des raies mûles*, 1800; dans la Décade Égyptienne, imprimée au Caire.

6^o *Description anatomique du polyptère; sur l'achire barbu; sur les organes électriques des poissons, la torpille, le gymnote et le silure trembleur*, 1802; *sur le crocodile du Nil; sur une nouvelle espèce de crocodile d'Amérique;*

sur les bouquetins ; sur une nouvelle espèce de bœlier sauvage ; sur le phascotome, nouveau genre d'animaux à bourse, 1803 ; sur les espèces du genre dasyure, 1804 ; sur de nouvelles espèces d'animaux à bourse, nommés péramèles ; sur le jaguar ; sur le paca ; sur le vautour royal, dans son premier âge ; sur des chiens mulets, 1804 ; sur un nouveau genre de mammifères nommé hydromis ; sur un nouveau genre de chauve-souris d'Amérique nommé molossus, 1805 ; sur un mulet provenant du canard morillon et de la sarcelle de la Caroline ; sur les habitudes de la plus grande chauve-souris, la roussette, de l'Ile-de-France ; sur le canard à bec courbe ; sur le zèbre ; sur les atèles ou singes à main imparfaite ; sur des espèces de chauve-souris formant le genre des vespertiliens, 1806 ; sur un mulet d'âne et de zèbre ; sur l'ostéologie comparée des membres antérieurs des poissons ; sur les habitudes attribuées par Hérodote aux crocodiles du Nil ; sur l'os furculaire des poissons ; sur l'affection mutuelle de quelques animaux, et particulièrement sur les services rendus par le pilote au requin ; description de deux crocodiles du Nil ; du sternum des poissons ; détermination des pièces du crâne des crocodiles ; sur les os de la tête des oiseaux ; sur le sac branchial des baudroies, 1809 ; sur le voyage

de l'auteur en Portugal, 1808 ; sur deux nouvelles espèces d'atèles ; sur un nouvel oiseau nommé céphaloptère ; sur l'oiseau nommé cariamia par Marcgrave ; sur les usages de la vessie aérienne des poissons ; sur la formation des carapaces et sur un nouveau genre de tortues, les tryonix ; sur les espèces de saumon existantes dans le Nil, 1809 ; description de deux genres de chauve-souris, les roussettes et les céphalotes ; description de deux autres genres de chauve-souris, les phyllostomes et les mégadermes ; sur deux nouvelles espèces de dasyures, 1810 ; sur les émissoles de Rondelet, galeus lævis et galeus asterias ; sur les loris ; sur les espèces des genres musaraigne et mygale, 1811 ; tableau des quadrumanes, leurs caractères génériques et spécifiques, 1812 ; description d'une famille de chauve-souris, sous le nom de nyctères ; description d'une autre famille de chauve-souris, sous le nom de rhinolophes, 1813.

Ces mémoires sont disséminés dans les vingt volumes de la précieuse collection ayant pour titre : *Annales du Muséum d'histoire naturelle*.

7° Sur les glandes odoriférantes des musaraignes, 1815, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

8° Sur un oiseau du Brésil, le tyran-roi, 1817, même recueil.

9° Sur une nouvelle famille de

chauve-souris, sous le nom de glossophages, 1818, même recueil.

10°. *Philosophie anatomique*, 1818, avec atlas in-4°.

Ouvrage rempli de vues nouvelles et d'ingénieux aperçus. L'auteur y développe, en plusieurs mémoires, sa nouvelle méthode pour déterminer rigoureusement les organes. Cette méthode repose sur quatre principes, qui sont la théorie des analogues, le principe des connexions, les affinités électives des élémens organiques, et le balancement des organes.

11° Sur cette question : Si les animaux à bourse naissent aux tétines de leur mère, 1819, dans le *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*.

12° Sur un squelette chez les insectes, dont toutes les pièces sont identiques entr'elles, et sont de plus ramenées à leurs correspondantes des os du squelette des animaux supérieurs, 1819, même recueil.

13° *Sur quelques règles fondamentales en histoire naturelle*, 1820; même recueil.

14° *Sur une colonne vertébrale et ses côtes dans les insectes apiro-podes*, 1820, même recueil.

15° *Sur les différens états de pesanteur des œufs au commencement et à la fin de l'incubation*, 1820, même recueil.

16° *Sur plusieurs déformations du crâne de l'homme*, 1820, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

17° *Sur l'os carré des oiseaux*, 1820, même recueil.

18° *Sur les organes sexuels et sur les produits de génération des poules dont on a suspendu la ponte en fermant les oviductus*, 1821, même recueil.

19° *Considérations d'où sont déduites des règles pour l'observation des monstres et pour leur classification*, 1821, dans les *Annales générales des sciences physiques*.

20° *Sur le système dentaire des oiseaux*, in-8°, 1821, ouvrage spécial.

21° *Sur les dernières voies du canal alimentaire dans la classe des oiseaux*, 1822, dans le *Bulletin de la Société philomatique*.

22° Mémoire pour établir que les monotrèmes sont ovipans, et qu'ils doivent former une cinquième classe dans l'embranchement des animaux vertébrés, 1822, même recueil, auquel M. Geoffroy a fourni beaucoup d'autres articles, dont quelques-uns des principaux ont pour objet les animaux de proie quant à leur classification, les kamichis, les agamis, les manchots, les phénicoptères, l'oiseau Saint-Martin, les hommes-porc-épics, les animaux consacrés en Égypte, etc.

M. Geoffroy a rédigé, pour le grand ouvrage sur l'Égypte, les articles relatifs aux animaux de ce pays, quadrupèdes, chauve-souris, oiseaux, reptiles et poissons : là est principalement un long et important traité

d'antiquité et d'histoire naturelle en ce qui concerne le crocodile ; les articles *oie d'Égypte*, *ichneumon*, *maki mococo*, *maki brun* et *galago*, dans la *Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, par MM. Lacépède, Cuvier et Geoffroy ; les articles *chauve-souris* et *marsupiaux*, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* ; un traité complet sur la monstruosité, ses faits, ses lois et théories, au mot *MONSTRE*, dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.

23° *De l'état de l'histoire naturelle chez les Égyptiens avant Hérodote*, principalement en ce qui concerne le crocodile, in-4°, 1828.

Ce mémoire, plein de recherches savantes et nouvelles, mérite de fixer au plus haut degré l'attention des savans et des observateurs de la nature : « il n'y a de fort et de durable que ce qui repose sur le vrai. »

24° *Cours sur l'histoire naturelle des Mammifères*, Paris, 1829, tome 1, in-8°.

Ce premier volume contient l'histoire des singes, des makis, des chauve-souris et de la taupe, à laquelle une discussion des principes de la science et des vues neuves de philosophie naturelle, servent d'introduction. Nulle part M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'a fait une application aussi lumineuse de sa doctrine ; l'unité de composition organique y est mise dans un nouveau jour, chaque genre d'animaux étant étudié dans

son organisation et sous le point de vue des rapports qu'il offre avec tous les autres. Partout aussi M. Geoffroy-Saint-Hilaire s'est attaché à montrer comment toutes les habitudes d'un être se trouvent dans une relation directe et nécessaire avec son organisation ; en un mot, il a tâché, dans ce nouvel ouvrage, de rendre philosophique l'étude de la zoologie, comme il a réussi à le faire par sa *philosophie anatomique* pour l'anatomie.

Au nombre des rapports qu'il a présentés à l'académie royale des sciences, on remarque principalement les suivans :

1° Sur un mémoire de M. Roulier, ayant pour titre : Sur quelques changemens observés dans les animaux domestiques transportés de l'Ancien Monde dans le nouveau continent, in-4°, *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

2° Sur un enfant monstrueux né dans le département d'Indre-et-Loire, déterminé et classé sous le nom d'*hétéradelphe de Benais*, in-4°.

3° Sur le prétendu accouplement d'un chien et d'une brebis, et sur les anomalies de structure du produit, un monstre nommé *synotus-sassenagii*, in-8°, mars 1829, tome XXXIII du *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*.

4° Sur l'organisation des mollusques, 15 janvier 1830.

5° Sur l'autopsie de la fille bicéphale *Ritta-Christina*.

6° Sur la part d'influence, quant aux actions physiologiques, de la confusion complète dans quelques parties des deux corps de cette double fille.

7° Sur une autre fille bicéphale née au pied des Pyrénées, contemporaine et répétition à tous égards de *Ritta-Christina*.

8° Sur un ischiadelphe né dans le département de l'Arriège en 1829.

9° Sur les opérations de la commission des sciences et des arts, en Morée, et, en particulier, sur les travaux de la section dirigée par M. le colonel Bory-de-Saint-Vincent, séance du 21 septembre 1829, et imprimé dans le *Moniteur* le 29 suivant.

10° Sur deux frères attachés ventre à ventre depuis leur naissance, âgés de 18 ans, séance du 19 octobre 1829, et imprimé le 29 suivant dans le *Moniteur*.

— Discours prononcés aux funérailles :

1° De M. le comte de Lacépède, le 8 octobre 1825 ;

2° De M. Pinel, le 27 octobre 1826 ;

3° De M. le chevalier de Lamarck, le 20 décembre 1829 ;

— Brochures imprimées par ordre de l'Académie royale des sciences.

— Dans l'*Encyclopédie moderne*, publiée par M. Courtin, le mot **NATURE**. Article plein de vues philo-

sophiques et d'une profondeur vraiment remarquable.

— Explications au sujet d'une poule à profil humain, dans la *Gazette médicale*, janvier 1830.

— Parmi ses productions le plus éminemment philosophiques, on cite généralement l'ouvrage ayant pour titre : *Principes de philosophie zoologique discutés au sein de l'Académie royale des sciences*, in-8°, 1830. Cet ouvrage est en grande partie le résumé d'une discussion solennelle qui a eu lieu dans le commencement de 1830, entre M. Geoffroy-Saint-Hilaire et son savant collègue M. Cuvier, sur les plus hautes généralités des sciences naturelles. M. Geoffroy-Saint-Hilaire avait le premier parlé, en France, de la ressemblance philosophique des êtres, de l'unité de composition organique, de la doctrine qu'il a fondée sous le nom de Théorie des analogues ; repoussant victorieusement les objections puissantes et redoutables de son adversaire, M. Geoffroy-Saint-Hilaire a fini par établir que sa doctrine n'est point une répétition déguisée de celle d'Aristote sur les analogies de l'organisation, qu'elle a d'autres principes, un but tout autre ; qu'elle donne des bases aussi nouvelles que certaines à la zoologie, et qu'enfin elle procure à celle-ci les avantages d'un puissant instrument de découvertes. Toutes les sciences, par cette question en litige, ont par contre-coup été mises en cause : aussi les journaux et le

public se sont-ils très avidement occupés de cette controverse, de nature en effet, indépendamment de son intérêt scientifique, à saisir l'imagination, à s'emparer fortement de toutes les intelligences pour lesquelles le spectacle de la nature est une source féconde d'émotions poétiques, philosophiques ou religieuses. Jamais, dans aucun autre de ses ouvrages, M. Geoffroy-Saint-Hilaire n'avait déployé tant de force philosophique.

Les glorieuses journées de juillet, qui ont eu toute la sympathie de cet académicien, n'ont point ralenti ses travaux; car, dans les trois séances académiques qui les ont suivies, M. Geoffroy-Saint-Hilaire a traité, dans chacune de ces séances, les questions ci-après :

1^o Du judicieux usage à faire de l'imitation par l'art et en pâte de carton, pour représenter des reliefs des dissections anatomiques.

2^o Sur un hermaphrodisme véritable et remarquable sous ce rapport, que le sujet observé (une chèvre) se trouvait femelle dans sa moitié externe des organes sexuels, et mâle dans la moitié supérieure renfermée à l'intérieur.

3^o Sur un nouveau cas de bicéphalie chez un veau des montagnes du Cantal, en tout analogue au cas de monstruosité de la fille à deux têtes née en Sardaigne.

Dans les derniers mois de 1830 et le commencement de l'année sui-

vante, M. Geoffroy-Saint-Hilaire a de plus enrichi les sciences des compositions ci-après :

1^o Sur un enfant quadrupède, né et vivant à Paris; monstruosité déterminée sous le nom générique d'*iléadelphie*; lu à l'Académie des sciences le 6 septembre et imprimé aussitôt, *Gazette médicale*, année 1830, n^o 37, p. 340.

2^o Sur quelques conditions générales des rochers, et en particulier de cette chambre auditive dans les crocodiles; imprimé même *Gazette médicale*, 1830, n^o 43.

3^o Sur plusieurs circonstances nouvelles de l'organisation sexuelle des animaux à bourses; lu à l'Académie le 15 novembre 1830, et imprimé, *Gazette médicale*, n^o 47.

4^o Sur la théorie physiologique désignée sous le nom de *vitalisme*; lu à l'Académie le 3 janvier 1831, et imprimé dans la *Gazette médicale*, année 1831, n^o 2, p. 9.

5^o Sur le degré d'influence du monde ambiant pour modifier les formes animales, composant le caractère philosophique des faits différentiels; lu à l'Académie le 28 mars 1831. Question vaste, devant offrir à la zoologie philosophique une carrière nouvelle.

6^o Sur la famille des monstres bicorps unicéphales, augmentée d'un nouveau genre, les *déradelphes*; lu le 11 avril; inédit, sauf que la partie zoologique de cet écrit a paru

par extrait dans la *Revue médicale*, mai 1831.

7° Description de grands sauriens conservés à l'état fossile, et leur détermination sous les noms de *teleosaurus*, *steneosaurus*, etc. ; ces animaux antédiluviens, des grottes oolithiques des environs de Caen, avaient été rapportés au genre crocodile.

Tels sont les matériaux d'un grand ouvrage dont M. Geoffroy-Saint-Hilaire a déjà communiqué plusieurs fragmens dans quatre à cinq séances académiques d'octobre 1830 et de mai 1831. Ces recherches intéressent à-la-fois et vont également éclairer deux divisions des sciences naturelles : 1° la *zoologie*, en ce qu'elles caractérisent l'existence de plusieurs nouveaux genres, qu'elles font surtout connaître plusieurs combinaisons organiques jusqu'alors inconnues et d'une réalisation impossible dans le monde matériel actuel, et qu'aussi elles deviennent pour les séries zoologiques un précieux anneau de jonction ; 2° la *géologie*, en ce qu'elles aideront à la détermination d'une chronologie plus sévère des âges de la terre.

8° Sur des écrits de Goëthe, lui donnant des droits au titre de savant naturaliste ; imprimé dans les *Annales des sciences naturelles*, cahier de février 1831, p. 188.

Cet article a eu pour objet d'établir que si le poëte de l'Allemagne, la plus grande illustration du siècle,

s'est porté juge des débats scientifiques élevés en mars 1830 au sein de l'Académie des sciences, il y est intervenu de droit et avec l'autorité d'un savoir profond dans les matières philosophiques de l'histoire naturelle. Goëthe s'était plu à rendre compte, dans un recueil qui s'imprime à Berlin, du livre (*Principes de philosophie zoologique*), où ces débats académiques ont été rapportés.

Tels sont les titres avec lesquels M. Geoffroy-Saint-Hilaire se présente aujourd'hui au souvenir de ses concitoyens. Son fils, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, né en 1805, au Jardin du Roi, s'est déjà fait connaître par diverses productions pleines d'intérêt ; il promet de marcher avec gloire dans la carrière qu'a tant illustrée son père.

GERBÉ, né en 1737. Il devint en 1773 maire de la ville de Houdan. En 1787 il fut nommé député à l'Assemblée du département de Dreux, et il le fut encore à la fédération du 14 juillet 1790. Incarcéré pendant la terreur, il ne sortit des prisons qu'après la chute de Robespierre. M. Gerbé exerça à Houdan les fonctions de juge de paix, et se rendit utile à ses concitoyens pendant plus de 40 ans.

GIARD (MARTIN), caporal à la 109^e de ligne, né à Limours. Il chargea trois fois l'ennemi dans ses plus

13..

redoutables positions, et reçut la mort sur le champ de bataille, le 3 germinal an VII.

GILLET (JEAN-CLAUDE-MICHEL), chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit le 7 mars 1759, à Argenteuil, mourut maître-des-comptes le 5 septembre 1810. M. Gillet fut avocat et procureur fiscal à Argenteuil, puis procureur syndic du district de Saint-Germain-en-Laye en 1790 et 1791, puis accusateur public près le tribunal criminel en 1792. Il entra au conseil des Cinq-Cents en l'an VII, et au Tribunal lors de sa création. Au District, il porta dans les nombreux détails dont il était chargé une grande exactitude et beaucoup d'activité. A Versailles ce fut lui qui fonda, avec M. Alquier, l'institution du jury. Il remplit avec distinction les fonctions d'accusateur public, pour lesquelles l'ancien ordre judiciaire ne lui fournissait pas de modèle. M. Gillet, étranger à tous les complots qui faisaient mouvoir tant de bras égarés, fut obligé de fuir devant les assassins des prisons, et n'eût peut-être pas échappé à leur rage sans le besoin qu'on avait de son mérite. Il eut peu d'occasions de déployer son éloquence au conseil des Cinq-Cents, mais son mérite fut apprécié dans plusieurs rapports. Lors de la lutte que faisaient naître la diversité des pouvoirs et le danger de l'anarchie, il ne fut pas le dernier à manifester ses sentimens. Ce fut après cette

époque qu'il fut désigné parmi ceux qui devaient composer le tribunal, corps dans lequel il obtint la considération due à son bon esprit et à ses connaissances. Il concourut à la rédaction des Codes civil, de procédure et de commerce. Il remporta le prix au jugement du jury central d'instruction publique, dans le département de Vaucluse, sur cette question : « *Quels sont les moyens de prévenir les délits dans la société?* » Il a aussi traduit l'*Essai sur la justice universelle*, chapitre du grand ouvrage de Bacon *sur la dignité et l'accroissement des sciences*. M. Gillet a peut-être dû une partie de ses qualités morales à son caractère sensible et même un peu naïf : il ne résistait guère que lorsqu'il s'agissait de ses devoirs; dans toute autre circonstance, ses amis avaient des droits à sa complaisance, et lorsqu'il était obligé de refuser, c'était avec des regrets si sincèrement exprimés, qu'on ne pouvait lui en vouloir.

GIRARDIN (RÉNÉ-LOUIS). Constantement occupé du bien public, il rapporta de ses voyages dans les diverses parties de l'Europe, des connaissances approfondies de ce qui constitue l'ordre moral et politique. Son goût naturel pour les beaux-arts le rendit créateur des jardins d'Ermenonville, si justement célèbres par la beauté des sites, la richesse et la variété des tableaux qu'ils renfer-

ment et le monument élevé à la mémoire de l'immortel auteur d'*Émile*. Militaire habile, Louis Girardin servit avec distinction dans toute la guerre de 1760. Il mourut à Vernouillet, canton de Poissy, en 1808, dans sa 73^e année. La France perdit en lui un citoyen d'un mérite supérieur, et remarquable par ses principes, ses vertus et la noblesse de son caractère.

GIROUST (FRANÇOIS), maître de musique de la chapelle de Versailles, auteur de plusieurs morceaux remarquables; décédé à Versailles, le 28 avril 1799.

GODIN (JEAN-CLAUDE), sergent à la 17^e de ligne, né à Seine-et-Oise. Il commandait un détachement de tirailleurs sur les bords de la Trébia, près de Plaisance, lorsqu'à la tête de ces braves il chargea contre une batterie russe, les conduisit jusque sur les canons, et allait en venir aux mains lorsqu'il fut atteint d'un coup de mitraille.

GODESCART (JEAN-FRANÇOIS), savant ecclésiastique. Il naquit à Roquemont en 1728, et mourut à Paris le 21 août 1800. Cet homme estimable par ses qualités avait été successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon-Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, et enfin de Saint-Honoré à

Paris. Il a publié plusieurs ouvrages; mais son zèle religieux semble l'avoir entraîné parfois au-delà des bornes de la raison et de la vérité. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire des Saints*, sous le titre de *Vie des pères, des martyrs et des autres principaux saints*, d'Alban Butcher, Villefranche de Rouergue, 1763, en 12 vol. in-8°. On a de lui encore: 2° *De la mort des persécuteurs*, par Lactance, avec des notes historiques, traduit de l'anglais, 1797, in-8°; 3° un *Opuscule sur le duel*, traduit de l'anglais; 3° l'Éloge de l'abbé Bergier et de l'abbé Legras, etc. La révolution réduisit ce pasteur à une profonde misère, et, pendant les temps de troubles, il mit son talent à profit en devenant correcteur dans une imprimerie.

GOLZIO (JUSTE), baron, lieutenant-colonel en retraite, chevalier de Saint-Louis, officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, est né à Versailles le 3 juillet 1772.

Entré au service comme simple soldat en 1790, M. Golzio servit d'abord dans les bataillons de Seine-et-Oise, passa par tous les grades, et fut fait sous-lieutenant le 19 octobre 1792; lieutenant dans la 54^e demi-brigade, il se distingua par sa bravoure et ses talens militaires à la bataille d'Alkmaar; et obtint sur le champ de bataille le grade de capitaine, conféré par le maréchal Brune, alors général en chef;

nommé en l'an XII chevalier de la Légion-d'Honneur, il passa en 1807 comme capitaine dans les grenadiers à pied de la garde impériale, et obtint successivement dans ce corps d'élite les grades de chef de bataillon et de lieutenant-colonel ; il fut nommé en 1813 officier de la Légion, chevalier de l'ordre de la Réunion, et mérita le titre de baron à l'affaire de Montmirail, le 25 février 1814 ;

M. Golzio s'est toujours fait distinguer comme bon militaire ; il a fait toutes les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France ; le 25 juillet 1814, fait chevalier de St.-Louis, il n'a cessé de servir activement qu'à l'époque du licenciement des grenadiers de France, dans le mois de septembre 1815.

GOUJON (JEAN-MARIE-CLAUDE-ALEXANDRE), naquit le 13 avril 1766, à Bourg.

Son père était directeur des aides et de la poste aux lettres. Dès son enfance il annonçait une âme forte, une profonde haine de l'injustice, un courage à toute épreuve. A douze ans il assista avec une joie inexprimable au combat d'Ouessant ; à vingt ans, de retour d'un voyage à l'Île-de-France, il sauva son père, par une démarche courageuse, des pièges d'un insolent parvenu qui voulait le supplanter. L'étude des sciences exactes et celle des lois, de l'histoire, de la politique et de la morale, occupèrent tous les momens de

Goujon jusqu'à la convocation de l'assemblée des notables. Il avait alors contracté avec M. Tissot (*voyez ce nom*), devenu depuis le successeur de Delille au Collège de France, une amitié qu'on ne peut guère comparer qu'aux plus beaux exemples de l'antiquité, ou à celle de Montaigne et de la Boétie. Au mois de mars 1790, les deux amis, résolus à se consacrer désormais à la cause de la liberté, se retirèrent à Meudon pour se livrer à des études sérieuses dont ils sentaient également le besoin. L'éloge de Mirabeau prononcé à Sèvres dans une cérémonie funèbre, conduisit bientôt Goujon à Versailles, et, par suite, au conseil général du département. Absent pour affaire de famille lors du 10 août, les habitants de Seine-et-Oise le nommèrent à la place de procureur général syndic du département. Il déploya dans cette place de grands talens administratifs. Les subsistances lui causèrent les plus cruelles inquiétudes : il fallait unir la plus haute prudence à la plus grande fermeté pour tenir la balance entre les besoins de Paris et ceux du département de Seine-et-Oise. La tâche de Goujon était alors d'autant plus difficile qu'il était privé du zèle et des secours de l'amitié, M. Tissot étant parti dans les bataillons de Seine-et-Oise.

Vers cette époque, Goujon refusa le ministère de l'intérieur, et apprit quelques jours après, par un journal du soir, qu'il était nommé membre

de la commission des subsistances et approvisionnemens créée par la Convention nationale. Au moment de son entrée en fonctions, Paris n'avait pas sa subsistance assurée pour quatre jours. Une idée de génie le saisit comme une inspiration soudaine. Les généraux, les administrateurs, les commissaires de la Convention frappaient des réquisitions sans ordre jusque sous les murs de Paris. Goujon proposa de diviser la France en arrondissemens, qui seraient destinés chacun à approvisionner une armée ou une portion de territoire. Après une discussion qui dura trois jours, le Comité de salut public comprit la nécessité de cette mesure : malgré les réclamations qui arrivaient de tous côtés, il en fit observer la stricte exécution, et la capitale, les armées, les places-fortes, la France entière, furent sauvées d'une famine encore plus causée par les désordres et les inquiétudes que par la disette réelle.

Le mal était réparé lorsque Goujon fut choisi pour aller en ambassade à Constantinople. Il accepta cette mission périlleuse, et attendit l'ordre de son départ, vivant dans une profonde obscurité et n'approchant jamais des comités du gouvernement.

Le 16 germinal an XI il fut chargé provisoirement du portefeuille des affaires étrangères et de celui de l'intérieur. Il se hâta de déposer ce double fardeau.

Goujon entra à la Convention après la mort de Hérault de Séchelles, dont il était le suppléant. Deux mois après il partit en qualité de commissaire près les armées du Rhin et de la Moselle, emmenant avec lui M. Tissot, qui voulait partager les dangers de son ami. Dans une retraite de la seconde de ces armées, Goujon, resté sur les derrières de la colonne pour s'assurer jusqu'au bout de l'état des choses, aperçut un volontaire blessé qu'on ne pouvait emmener. Il lui donna son cheval, et revint à pied, exposé au feu de l'ennemi et à la poursuite de la nombreuse cavalerie. Pendant quatre mois d'un pouvoir illimité, Goujon ne fit pas couler une larme, et la France compta plus d'un triomphe. Sa mission, compris les frais du voyage, ne coûta pas 4,500 francs à la république. Rentré dans la Convention après le 9 thermidor, Goujon trouva tout établi le système d'une réaction insensée qui devait perdre la république. Il essaya vainement de l'arrêter. Les gens qui, après avoir commis d'horribles violences, voulaient à tout prix les rejeter sur les malheureux dont leurs discours, leurs exemples, leurs décrets, avaient fait des instrumens et des séides, ne voulaient pas écouter un homme de bien qui répétait sans cesse : *Mettez un abîme entre le présent et le passé; arrêtez la révolution qui recommence par votre faute, prévenez toute effusion de sang humain, et réfugiez-vous tous*

dans une constitution libre et des institutions fortes.

Goujon s'était marié au commencement de 1793. La naissance d'un fils adoucit un peu le profond chagrin qu'il avait conçu de la marche des choses ; mais de funestes pressentimens agitaient son esprit : depuis long-temps sa pensée, tournée vers les plus graves méditations de la morale , lui faisait entrevoir une grande mission , des triomphes pour la vertu , et peut-être une fin prématurée semblable à celle des martyrs de la liberté de la Grèce et de Rome. Ses pressentimens n'étaient que trop fondés. Depuis le mouvement factice de germinal , Goujon fut désigné par les proscripteurs parce qu'il était irréprochable. Enfin arrive la malheureuse journée du 1^{er} prairial. Fidèle au serment qu'il avait prêté le matin , avec ses collègues , de rester à son poste, quelles que fussent les circonstances , Goujon fut proscrit le soir par les mêmes hommes qui s'étaient enfuis de l'Assemblée après avoir proposé eux-mêmes le serment sur lequel ils basaient l'assassinat de leurs collègues.

Transféré avec ses compagnons d'infortune au château du Taureau , près Morlaix , Goujon fut ramené avec eux à Paris , et condamné à mort par une commission militaire. Devant ce tribunal , composé de lâches vendus aux puissances du jour , Goujon parut avec une contenance tranquille ; sa taille haute (il avait

six pieds) , sa démarche imposante , la beauté de sa figure , qui avait quelque chose du caractère qu'on prête aux têtes du Christ , excitèrent une espèce de rumeur dans l'auditoire. L'exposé de sa conduite fut calme , plein de dignité , de bonne foi poussée jusqu'au scrupule. Sa mère et sa sœur furent sublimes dans tout le cours du procès. Son ami brava tous les périls pour lui donner une preuve de son attachement sans bornes. Les accusés étaient voués à la mort : la commission fit semblant de les juger. (M. Fabre , capitaine de chasseurs à cheval , fut le seul qui se prononça contre la peine de mort. Nous consacrons ici son nom comme un monument de reconnaissance.) Le 29 prairial , au moment où ils parurent devant elle pour entendre leur condamnation , Goujon déposa sur le bureau le portrait de sa femme avec une lettre pour elle ; il ajouta : « Je meurs pour la cause du peuple et de l'égalité , que j'ai toujours chérie par-dessus tout. » Il répéta à-peu-près les mêmes paroles , et se porta un coup mortel avec le même couteau qui devait passer tour-à-tour dans les mains de ses compagnons. Telle fut la fin cruelle d'un jeune homme qui donnait de grandes espérances à la patrie. Sa vie entière avait été sans reproches ; ses derniers momens furent beaux comme ceux de Socrate et des Gracques. La veille de sa mort , alors que , sûr du sort qui l'attendait , il faisait ses adieux

à sa famille, un de ses jeunes frères, l'auteur de cette notice, parlait de le venger. « Mon enfant, dit-il, je ne veux » point de vengeance; sois toujours » homme libre et courageux: la pratique des vertus dont je t'ai donné l'exemple, sera le vrai moyen de » confondre tes calomnieux. »

La passion de la liberté, un amour sincère de l'égalité, un zèle sans bornes pour les malheureux, une probité sévère, le désintéressement d'un républicain, une bonté parfaite, jointe à un profond mépris pour les hommes vils, une ambition vertueuse et le désir de vivre dans la postérité par le souvenir des services rendus à la patrie, voilà les qualités dont se composait l'âme de Goujon. Nous allons transcrire sa dernière lettre à sa famille: c'est un monument que les amis de la liberté et de la vertu aimeront à relire.

Du 26 prairial an III.

« J'ai vécu pour la liberté; j'ai toujours fait ce que j'ai cru bon, juste et utile à ma patrie: ce que j'ai fait et dit a toujours été dicté par l'élan de la probité. Je ne m'en repens donc point, dût la mort être le prix de mon intégrité. Si je me trouvais encore dans les mêmes circonstances, je ferais et dirais encore les mêmes choses; car j'ai toujours pensé que pour agir il ne fallait pas consulter ce qui peut nous être avantageux, mais seulement ce que le devoir nous commande. Ma vie est entre les mains

des hommes, elle est le jouet de leurs passions; ma mémoire ne leur appartient pas, elle est à la postérité, elle est le patrimoine des hommes justes de tous les temps, des cœurs sensibles et généreux, des amis ardents de la patrie, de la liberté, de l'égalité. Ma mémoire demeure environnée de mœurs pures et sans taches, de ma pauvreté toujours la même, après tant et de si importantes fonctions que j'ai remplies sans qu'il soit survenu contre moi une seule dénonciation. L'amitié, à laquelle je fus toujours fidèle, et dont je ne fus jamais indigne; ma famille, à qui je donnai l'exemple constant du bien; tant de malheureux que j'ai secourus, soutenus, défendus, aidés, veillent autour de moi; ils ne désertent pas ma cause, et transmettront mon souvenir à la postérité, environné de l'estime et de la gloire dont je ne fus jamais indigne; et, surtout, ils fixeront sur moi les regards du malheureux, de l'opprimé, des hommes sensibles, justes, amis de l'égalité. J'aurai leurs larmes: c'est la seule ambition qui ait jamais fait palpiter mon cœur.

» Je ne porte pas dans mon âme, en approchant du terme, aucun des sentimens haineux qui appartiennent à la violence des passions; et si je fais un vœu ardent et sincère, c'est pour que ceux qui brûlent de m'assassiner ne justifient pas devant la postérité, par une longue suite de crimes, qu'ils ne furent si ardents à

me frapper que parce qu'ils m'avaient reconnu pour un homme de bien, ami du peuple, et qu'il ne dépendait pas d'eux de corrompre. Puisse la patrie être heureuse après moi, et ne pas demeurer affaissée sous la tyrannie dont j'aurai été l'innocente victime ! Mais que je crains que ce jour d'injustice ne soit suivi de beaucoup d'autres qui lui ressemblent ! Que je crains que le sang innocent n'obtienne une trop longue vengeance ! O patrie ! seras-tu donc baignée dans le sang et dans les larmes ? Cette pensée compose ma plus grande peine : fasse le ciel qu'elle soit dénuée de fondement ! Que le peuple français conserve la constitution de l'égalité qu'il a acceptée dans ses assemblées primaires ! J'avais juré de la défendre et de périr pour elle : je meurs content de n'avoir pas trahi mon serment ; je mourrais plus content si j'étais certain qu'après moi elle ne sera pas détruite et remplacée par une autre constitution où l'égalité sera méconnue, les droits de l'homme violés, et par laquelle la masse du peuple se verra totalement asservie à une caste plus riche, seule maîtresse des gouvernemens et de l'état. Je suis plus heureux que ceux qui restent, plus heureux que ceux qui baisseront, sous ce joug infâme, leur front humilié. Je mourrai sans avoir manqué à mon devoir, assassiné illégalement, arrêté, accusé et presque condamné sans avoir été

aucunement entendu, jugé sans jurés, sans formes, sans lois. C'est à mes juges de gémir, non pas à moi, à moi fidèle ami de la liberté, qui ne fis aucun acte contraire à la justice.

» Les hommes m'ont instruit par leurs actes à ne point regretter la vie. Les gens puissans sont trop injustes, trop cruellement méchans. Pour aimer la vie, il faudrait pouvoir la passer loin d'eux, au milieu des forêts ou dans l'asile inconnu de la médiocrité.

» Ce que je laisse de cher à mon cœur, c'est toute une famille de gens de bien : ma mère, et quelle mère ! une femme, un enfant, tous deux bien chers ; une sœur, un frère, un ami, et ces deux jeunes frères, et ces bonnes au milieu desquelles je vivais dans la simplicité de la justice. Mère, veille sur tous ! femme ne m'oublie pas, et ramène mon souvenir dans la mémoire de notre enfant. Enfants, soyez bons et compâtissans ! Ami, je n'ai rien à te dire ; tu me remplaces. Adieu, nous nous retrouverons ; nous nous reverrons tous ; la vie ne peut finir ainsi, et la justice éternelle a encore quelque chose à accomplir, alors qu'elle me laisse sous le coup de l'ignominie. Le triomphe insolent des méchans ne peut être la honteuse fin d'un si bel ouvrage. La nature, si belle, si bien ordonnée, ne peut manquer en ce seul point. Le bonheur n'est point la seule proie

du méchant, du traître, de l'impos-
teur, de l'assassin. Non, non, mes
amis; nous nous reverrons heureux
et satisfaits comme nous méritons
d'être. Je serai bien aise que vous
ne vous quittiez pas. Vivez en paix
dans l'obscurité; ne gémissiez point
sur moi, il vaut mieux que je meure
que d'avoir trahi la patrie. Tant
d'hommes sont dans les larmes! ne
vous plaignez pas si j'ai partagé leur
sort. Pour l'éviter, il aurait fallu
que je ne leur eusse pas ressemblé;
il aurait fallu que j'eusse été injuste:
il vaut mieux mourir. Adieu.

» GOURGAUD. »

GOURGAUD (GASPARD, le baron),
général, aide-de-camp de l'empereur
Napoléon, grand-officier de la
Légion - d'Honneur, chevalier de
Saint-Louis, est né à Versailles le
14 septembre 1783. Ses connais-
sances dans les mathématiques le
firent admettre à 15 ans à l'École
Polytechnique. Il en sortit pour en-
trer comme sous-lieutenant d'artil-
lerie à l'école de Châlons; de là il
passa à celle de Metz, avec le grade
de lieutenant adjoint au professeur
de fortification. En 1801, il servait
dans le 6^e régiment d'artillerie à che-
val; après l'invasion du Hanovre, il
fut employé au camp de Boulogne
auprès du général d'artillerie Fou-
cher. Il fit la campagne de 1805
dans le corps d'armée du maréchal
Lannes, et se distingua à la prise du
pont de Tabor, près de Vienne. A

Austerlitz il fut blessé par un éclat
d'obus, et, malgré sa jeunesse, la
conduite qu'il avait tenue dans cette
journée, lui mérita d'être proposé
pour la croix de la Légion-d'Hon-
neur. Mais ce ne fut que l'année sui-
vante, après les batailles de Saalfeld
et d'Iéna, que cette décoration lui
fut donnée. En 1807, après la cam-
pagne de Pologne, M. Gourgaud fut
fait capitaine d'artillerie à cheval.
En 1808, il suivit le cinquième corps
en Espagne, et se fit remarquer au
siège de Saragosse. A la reprise de
la guerre contre l'Autriche, il fut
appelé à l'armée d'Allemagne, et se
trouva aux batailles d'Abersberg,
d'Eckmühl, de Ratisbone, d'E-
bersberg, d'Essling et de Wagram.
A la paix, il fut employé dans son
grade à la manufacture d'armes de
Versailles où il inventa quelques per-
fectionnements dans la fabrication de
la lame et du fusil. Ce fut à cette
époque qu'il fut envoyé à Dantzick
par le ministre de la guerre, pour y
remplir une mission de la plus haute
importance. Il fut chargé de recon-
naître l'état de cette place ainsi que
les ressources qu'elle pouvait offrir
dans une guerre contre la Russie,
et d'y faire préparer en secret des
équipages de pont et de siège. Le
rapport de M. Gourgaud au ministre
de la guerre fut mis sous les yeux de
l'empereur, et fut l'origine de la pro-
tection particulière dont ce souve-
rain l'honora. Napoléon le nomma
un de ses officiers d'ordonnance

pour l'accompagner dans son voyage de Hollande. M. Gourgaud fut envoyé ensuite à Rochefort, à La Rochelle, aux îles d'Aix, de Ré et d'Oleron, pour examiner ces places sous le point de vue militaire et maritime. Ce fut sur son rapport que les troupes réfractaires, consignées dans ces îles, furent dirigées sur l'armée, et que la passe de Maumusson cessa d'être regardée comme impraticable aux bâtimens de guerre. Cette inspection fut récompensée le 1^{er} janvier 1812 par un majorat de chevalier de l'empire avec 2000 fr. de dotation. Les services de M. Gourgaud devenaient chaque jour plus agréables à l'empereur, qui le nomma seul de ses officiers d'ordonnance pour le suivre au congrès de Dresde. Dans la campagne de Russie, cet officier se trouva à toutes les grandes affaires : au passage du Niémen, aux combats d'Ostrow, de Witepsk, à la prise de Smolensk où il fut blessé, à Valontina et à la fameuse bataille de la Moskowa ; l'empereur, à qui le coup-d'œil militaire de M. Gourgaud n'avait point échappé, l'envoyait toujours avec succès partout où l'on tirait le canon. Dépêché à Moscou dans la matinée du 4 septembre, il fut le premier qui entra dans le Kremlin avec M. de Noillant qui servait d'interprète. Il y fit mettre bas les armes à un grand nombre de paysans armés, et fit prisonniers quarante cosaques qu'il envoya tout montés à l'empereur.

Il rendit également, dans cette ville détruite, l'important service d'y découvrir cinq cent milliers de poudre qui avaient échappé au gouverneur Rostopchin. Le 4 octobre suivant, M. Gourgaud fut récompensé par le titre de baron.

Les désastres de cette malheureuse campagne ne ralentirent pas un moment le zèle de cet officier. On le vit deux fois, sous les yeux de l'empereur, passer la Bérésina avec son cheval pour aller reconnaître la rive opposée pendant que l'on travaillait à la construction des ponts. Après deux années de service auprès de la personne de l'empereur, il fut nommé premier officier d'ordonnance. Cette place était une création dont l'objet fut de récompenser particulièrement un officier aussi distingué, et de l'attacher au cabinet. Ce fut en cette qualité qu'il accompagna son souverain dans la campagne de Saxe en 1813, et aux mémorables affaires de Lutzen, de Bautzen, etc. Pendant l'armistice de Plesswitz, il fut chargé du portefeuille particulier de l'artillerie, et reçut à cette époque une nouvelle dotation. Le 24 août, il fut envoyé à Dresde par l'empereur afin de reconnaître l'état de cette place, et s'assurer si elle pouvait résister assez de temps pour que l'armée fit le mouvement projeté par Kœnigstein sur les derrières de la grande armée confédérée. Le rapport de M. Gourgaud décida le lendemain l'empe-

reur à contremander le mouvement, et à se porter lui-même sur Dresde, où il arriva le 26 avec sa garde. Il était temps : l'ennemi était déjà maître de plusieurs ouvrages avancés. Quelques heures plus tard, Dresde était enlevé et la bataille fut donnée. L'empereur récompensa ce nouveau service par une dotation de 6,000 fr. et par le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur. Après la bataille de Leipsick, M. Gourgaud fut chargé par l'empereur de détruire le pont de Freybourg après le passage de l'arrière-garde, à la nuit tombante ; mais il prit sur lui de n'exécuter cet ordre que le lendemain matin. Cette disposition sauva le corps du maréchal Oudinot qui était resté en arrière. De retour à Paris, M. Gourgaud fut attaché au travail de la réorganisation de l'armée, et partit avec l'empereur pour la campagne de France. Le 29 janvier 1814, le soir de la première bataille de Brienne, comme Napoléon retournait à son quartier-général de Mézières ; cinquante cosaques, qui s'étaient jetés sur les derrières de l'armée française, fondirent avec impétuosité sur le groupe de l'empereur qu'ils attaquèrent. Napoléon était en tête, et Gourgaud lui faisait un rapport. Dans le même moment où un cosaque allait porter un coup de lance à l'empereur, Gourgaud eut le bonheur de tuer ce cosaque d'un coup de pistolet à bout portant. Il fut récompensé de cette action

par le don de l'épée que Napoléon avait portée dans ses premières campagnes d'Italie. A la bataille de Montmirail, Gourgaud fut blessé d'une balle. Envoyé à Paris auprès du roi Joseph pour faire coïncider les opérations des corps des maréchaux Victor et Oudinot, qui se trouvaient sur la Seine, avec ceux qui étaient sur la Marne, les mouvemens que cette mission fit opérer donnèrent lieu à la bataille de Nangis et à celle de Laon. Le bulletin cita honorablement le baron Gourgaud. A la bataille de Reims, le 13 mars, il força les barricades de la porte avec deux bataillons et une batterie. Ce fut à cette action qu'il dut le grade de colonel d'artillerie, et le 25 du même mois il reçut celui de commandant de la Légion-d'Honneur. Après les affaires d'Arcis et de Saint-Dizier, le colonel Gourgaud accompagna l'empereur qui se rendait en poste à Paris : c'était le 30 mars. Mais à quatre lieues de la capitale, Napoléon ayant rencontré les corps des maréchaux Mortier et Marmont, se décida à retourner à Fontainebleau où le colonel Gourgaud le suivit et eut à remplir plusieurs missions. Au retour de ces missions, il rendit compte à l'empereur du parti qu'avait pris le duc de Raguse. L'empereur s'écria : *Quoi ! Marmont me trahit !* puis il ajouta : *Il sera plus malheureux que moi.* D'après le traité de Fontainebleau, Napoléon pouvait disposer d'un capital de deux mil-

lions, et fit comprendre le colonel Gourgaud pour une somme de 50,000 fr. qui était le maximum de la répartition qu'il prescrivit. On sait que ces gratifications n'ont point été acquittées, bien qu'elles fussent mentionnées au traité et que des fonds particuliers eussent été laissés à cet effet. Le 20 août, le colonel Gourgaud revint à Paris, après avoir vu partir son bienfaiteur pour l'île d'Elbe. Peu de temps après il fut nommé président d'une commission chargée d'examiner un nouveau modèle de fusil; et, ayant fait son rapport le 12 novembre à Vincennes à ce sujet, en présence de LL. AA. RR. les ducs d'Angoulême et de Berry, il fut nommé le lendemain chevalier de Saint-Louis, et ensuite employé comme chef d'état-major de la 1^{re} division militaire. Les événemens de mars arrivèrent. La position du colonel Gourgaud devint des plus pénibles. Il se trouvait placé entre des devoirs nouveaux et une reconnaissance ancienne. Il resta à son poste. L'empereur le fit appeler; il obéit avec empressement, et reprit auprès de lui les fonctions de premier officier d'ordonnance, où il fut appelé par le décret du 3 avril. Il suivit Napoléon à l'armée, et, après la bataille de Fleurus, où il se distingua, il fut nommé général, aide-de-camp de l'empereur. Après avoir combattu toute la journée à Waterloo, où il fit tirer les derniers coups de canon, il accompagna Napoléon

à Paris, ensuite à la Malmaison, et enfin à Rochefort, d'où ce prince l'envoya, le 14 juillet, porter au prince-régent d'Angleterre la lettre si noble et si connue par laquelle il réclamait l'hospitalité du peuple anglais. Arrivé à la croisière anglaise, où il avait précédé l'empereur de vingt-quatre heures, il lui rendit compte des assurances qu'il avait reçues, que toutes facilités lui seraient données pour remplir sa mission. Il résulta de ce malheureux rapport et de celui du comte de Las-Cases, une nouvelle détermination de la part de Napoléon *à venir se livrer à la générosité anglaise.*

Mais quand le général Gourgaud fut arrivé à Plymouth, il ne put débarquer, et fut conduit en rade à Torbay pour être mis à bord du vaisseau que montait Napoléon. L'exil à Sainte-Hélène fut décidé, et le général Gourgaud reçut une dernière faveur de l'illustre proscrit, qui le choisit avec les généraux Montholon et Bertrand pour partager sa prison. A peine arrivés à Sainte-Hélène, le général Gourgaud y tomba si dangereusement malade, qu'après un séjour de plus de trois années, les médecins décidèrent qu'il devait changer de climat. Il fut donc condamné à se séparer du grand homme malheureux pour lequel il avait tant de fois exposé sa vie sur les champs de bataille. De retour en Europe, à l'époque du congrès d'Aix-la-Chapelle, le général Gourgaud écrivit

aux empereurs de Russie et d'Autriche pour leur faire connaître le sort déplorable auquel Napoléon était réduit, et engagea ces souverains à donner quelque soulagement à une aussi grande infortune.

On eût pu attribuer à cette démarche l'envoi à Sainte-Hélène d'un aumônier, d'un médecin et de trois domestiques. Ce fut aussi dans ce sentiment que le général Gourgaud crut devoir écrire de Londres, le 25 août 1818, à l'impératrice Marie-Louise, une lettre tant de fois imprimée, où l'on remarque les passages suivans : « Oui, madame, celui que les lois divines et humaines unissent à vous par les liens les plus sacrés, celui que vous avez vu recevoir les hommages de tous les souverains de l'Europe, celui sur le sort duquel je vous ai vu répandre tant de larmes lorsqu'il s'éloignait de vous, périt de la mort la plus cruelle, captif sur un rocher au milieu des mers, à deux mille lieues de ses plus chères affections, seul, sans amis, sans parens, sans nouvelles de sa femme, de son fils, sans aucune consolation. Depuis mon départ de ce roc fatal, j'espérais pouvoir aller vous faire le récit de ses souffrances, bien certain de tout ce que votre âme généreuse était capable d'entreprendre. Mon espoir a été déçu : j'ai appris qu'aucun individu, pouvant vous rappeler votre époux, vous peindre sa situation, vous dire la vérité, ne pouvait vous approcher ;

en un mot, que vous étiez au milieu de votre cour comme au milieu d'une prison. Napoléon en avait jugé ainsi dans ses momens d'angoisses, lorsque, pour lui donner quelques consolations, nous lui parlions de vous. Souvent il nous a répondu : « Soyez bien persuadés que si l'impératrice ne fait aucun grand effort pour alléger mes maux, c'est qu'on la tient environnée d'espions qui l'empêchent de rien savoir ; car Marie-Louise est la vertu même... » Le supplice de Napoléon peut durer encore long-temps. Il est temps de le sauver. Le moment est favorable ; les souverains vont se réunir au congrès d'Aix-la-Chapelle ; les passions paraissent calmées. Napoléon est loin d'être à craindre ; il est si malheureux, que les âmes nobles ne peuvent que s'intéresser à son sort. Dans de telles circonstances, que Votre Majesté daigne réfléchir à l'effet que produirait une grande démarche de votre part... Ah ! madame, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, de votre gloire, de votre avenir, faites tout pour sauver l'empereur ; l'ombre de Marie-Thérèse vous l'ordonne. Pardonnez-moi, madame, d'oser vous parler ainsi ; je me laisse aller aux sentimens dont je suis pénétré pour vous ; je voudrais vous voir la première de toutes les femmes. »

Fatigué d'entendre journellement injurier à Londres l'armée française

qui avait combattu à Waterloo, le général Gourgaud publia la relation qu'il avait rédigée de cette bataille à Sainte-Hélène. Cette publication et les démarches qu'il avait faites en faveur de Napoléon, indisposèrent contre lui le duc de Wellington et le ministère, qui, dans la supposition que des papiers importants seraient trouvés chez lui, le firent arrêter, piller, presque assassiner, et, à la fin, jeter sur le continent, au rivage de Cuxhaven. Mais le gouvernement anglais le poursuivit sur le continent où il resta plusieurs années, errant, proscrit et persécuté pour Napoléon. Ses efforts pour rentrer en France furent inutiles. Sa mère, âgée de soixante-quinze ans, fit de vaines démarches à la Chambre des députés pour obtenir la rentrée de son fils unique, et fut frappée d'une attaque d'apoplexie. M. Pasquier, alors ministre des affaires étrangères, touché de la position de cette mère malheureuse, expédia un passeport au général Gourgaud, qui, par un hasard remarquable, rentra en France le 20 mars 1821. A la nouvelle de la mort de Napoléon, le général Gourgaud signa, avec quelques autres Français, une pétition dans laquelle il demandait à la Chambre des députés d'interposer sa médiation pour que les cendres de celui que la France avait salué du nom de Grand et du nom d'Empereur, ne fussent pas laissées captives sur un sol étranger. Pen-

dant son séjour à Sainte-Hélène, après vingt années de services, le général Gourgaud fut rayé des contrôles de l'armée; il rentra dans la vie civile et publia divers mémoires.

Le 5 mars 1831, le général Gourgaud a été réintégré dans son grade de maréchal-de-camp qu'il possédait depuis 1816. Il commande aujourd'hui l'artillerie de Vincennes et de Paris; il a été nommé dernièrement grand officier de la légion d'Honneur.

Les fonctions qu'il remplit ne pouvaient être confiées à un général plus habile et plus dévoué aux intérêts de son pays.

(*Nota.* Cette notice est empruntée à la *Biographie* de M. Arnaud).

GOUY D'ARSY (MARIE-YVES-ATHANASE-FRANÇOIS, le comte de), est né à Paris le 15 novembre 1785. Sa famille possédait la terre d'Arsy près Compiègne, et son père était membre de l'Assemblée constituante. Les événemens de la révolution ayant détourné M. de Gouy d'Artsy de la carrière militaire à laquelle il était destiné comme fils et petit-fils d'officiers généraux, il entra dans la carrière administrative, à laquelle son éducation et ses goûts semblaient l'appeler de préférence. Vers le commencement de 1809, il débuta dans cette carrière auprès de M. le préfet de Turin, le comte Alexandre de Lameth (*voyez ce nom*). Devenu très promptement chef de division sans émolumens

dans cette préfecture, M. de Gouy d'Arsy ne la quitta que lors de la première restauration, en mai 1814, et après que la totalité des troupes françaises eut évacué l'Italie et le Piémont, que les traités venaient de rendre au roi de Sardaigne.

En 1812 et 1813, M. de Gouy fut appelé aux fonctions d'électeur du département du Pô, et à la vice-présidence des assemblées cantonales de la ville de Turin. Nommé en 1815 l'un des chefs de cohorte de la garde nationale de l'arrondissement de Pontoise, avant le départ de Louis XVIII pour Gand, il ne put exercer son commandement par suite des événemens du 20 mars. Après le retour du prince, il reentra dans son grade jusqu'à la suppression des états-majors en octobre 1818. En 1820, il fut successivement nommé membre de la société d'agriculture et du conseil d'arrondissement de Pontoise. Il fut aussi désigné pour faire partie du comité d'instruction publique du canton de Marines, où sont situées ses propriétés. En 1825, il fut nommé maire de la commune de Marines, chef-lieu de canton, et en exerce encore les fonctions. Au mois de novembre 1827, lors de la dissolution de la Chambre des députés, M. Athanase de Gouy fut appelé à la présidence du collège électoral de l'arrondissement de Pontoise. Il s'acquitta de ces fonctions avec une impartialité et un esprit de modération qui lui

concilièrent l'estime de tous les électeurs. Par ordonnance du 31 octobre 1829, il a été nommé membre de la Légion-d'Honneur, comme récompense de plus de vingt années de services administratifs dans des fonctions toutes gratuites.

GRANDMAISON ET DUMONT.

Ils ont formé le magnifique troupeau d'Épluche, d'où sont sortis les superbes mérinos devenus la souche d'un grand nombre de troupeaux. Ils ont publié récemment les résultats dus à leur esprit d'observation sur les moyens d'élever et de traiter les mérinos.

GUÉE (CLAUDE), caporal à la 16^e légère, né à Versailles. Sur le point d'être fait prisonnier dans l'île d'Elbe, il attaqua les assaillans, en tua cinq, et succomba sous le nombre le 7 prairial an VII.

GUÉNÉE (ANTOINE), naquit à Étampes le 23 novembre 1717. Après avoir achevé ses études avec distinction dans l'Université de Paris, il fut reçu agrégé, et embrassa l'état ecclésiastique. La sagesse de sa conduite, l'idée qu'on avait conçue de ses lumières et de ses talens, le firent nommer en 1741 professeur d'éloquence au collège du Plessis. Il en remplit les fonctions avec autant de succès que de zèle jusqu'en 1762, époque à laquelle il quitta cette chaire et obtint la pen-

sion d'émérite. Libre alors, il ne s'occupa plus que de l'étude de la Bible et des ouvrages propres à éclaircir l'histoire de l'Ancien Testament, étude favorite à laquelle il avait constamment donné tout le temps que lui laissaient les devoirs de sa chaire. Les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, qu'il publia en 1769, furent les premiers fruits de sa savante et laborieuse retraite. La première édition de cet ouvrage fut publiée en un vol. in-8° en 1769; la dernière fut imprimée aussi en un vol. in-8° en 1817. On avait déjà de l'abbé Guénée : 1° *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostat de saint Paul*, traduit de l'anglais de G. Littleton, 1754, in-12. Il y avait ajouté la traduction de deux discours de Seed, sur l'*Excellence intrinsèque de l'Écriture sainte*; 2° *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, traduites de l'anglais, de Gilbert West, 1757, in-12. Il a donné une nouvelle édition de la traduction faite par Lemoine de l'écrit de Scherlock, intitulé : *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés suivant les règles du barreau*, 1753, in-12. Ces écrits ont paru médiocres. On lui attribua l'opuscule : *Les quakers à leur frère Voltaire*, 1768, in-8°. Mais celui de tous ses ouvrages qui mérite le plus de fixer l'attention des philoso-

phes, celui dans lequel il sut déployer toute la force du raisonnement et du savoir, est, sans contredit, la réfutation des erreurs de Voltaire touchant la législation du peuple hébreu, dans ses *Lettres de quelques juifs portugais et allemands*. Avec quelle modération, avec quelle sagesse et quel esprit ne combat-il pas les assertions erronées de ce célèbre écrivain? Quel ensemble dans ses critiques, quelle justesse dans ses raisonnemens! Il est peu d'écrivains qui aient mieux connu les institutions qui ont régi les Hébreux, et qui aient mieux fait sentir l'admirable ensemble de la législation de Moïse. Il ne se contente pas de dire que Voltaire se contredisait, il le lui prouve; il lui montre qu'indifférent au fond sur toutes les opinions, il changeait de principes comme les corsaires changent de pavillon selon l'ennemi auquel ils veulent échapper ou qu'ils veulent surprendre. C'est dans ce même ouvrage que tous les écrits de Voltaire sur les Hébreux se trouvent en partie réfutés. Pleines de recherches, d'érudition et d'esprit, ces lettres ont fixé l'attention de tous les savans, et les israélites qui ont coopéré à cette entreprise, se sont acquis, comme l'abbé Guénée, une gloire juste et durable.

Après la publication de cet ouvrage, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui ouvrit ses portes en 1778. Il lut, dans diverses

séances de cette compagnie, quatre mémoires sur la Judée qui sont pleins d'intérêt; et on ne peut douter qu'il n'eût enrichi la collection académique de plusieurs autres ouvrages non moins remarquables, s'il n'avait été détourné de ses travaux littéraires par les soins assidus qu'il fut obligé de donner à l'éducation des enfans du comte d'Artois ex-roi de France, dont il fut l'un des instituteurs. Lorsque ses élèves quittèrent la France, en 1789, il se retira dans un petit domaine qu'il possédait auprès de Fontainebleau, et, après y avoir demeuré plusieurs années, il s'établit dans cette ville pour être plus à portée des secours que son grand âge et ses infirmités lui rendaient nécessaires. Il y est mort le 27 novembre 1803. La douceur de son caractère, l'aménité de ses manières, la bonté de son âme, un grand savoir accompagné d'une modestie encore plus grande, une piété éclairée et tolérante, lui avaient acquis l'estime et l'attachement de ses confrères, et de tous ceux qui avaient été à portée de l'apprécier.

GUIGNES (JOSEPH DE); il naquit à Pontoise le 19 octobre 1721. Élève du savant Étienne Fourmont, il puisa sous ce professeur des connaissances très étendues dans les langues orientales, et surtout dans celle des Chinois. En 1741 il fut nommé interprète du roi; en 1745 il remplaça son maître comme secrétaire-

interprète pour les langues orientales à la Bibliothèque royale (*voyez Fourmont, aperçu historique de cet ouvrage, xviii^e siècle*). Membre de la Société royale de Lyon, en 1752, il fut admis à l'Académie des Belles-Lettres en 1753. La même année, attaché au *Journal des sçavans* comme censeur royal, il monta dans la chaire de syriaque au collège royal en 1757; en 1769 il fut nommé garde des antiques du Louvre; en 1775, enfin, pensionnaire de l'Académie des Belles-Lettres. Lorsque survint la révolution, M. de Guignes fut presque réduit à un état voisin de l'indigence; il perdit toutes ses places que le talent seul et non l'intrigue lui avait fait obtenir. Mais, quoique malheureux, il n'en conserva pas moins une grande force de caractère et toute son indépendance; il ne se livra qu'avec plus d'ardeur, à ses travaux, qui l'épuisèrent. Le 19 mars 1800, il termina sa laborieuse carrière, emportant avec lui les regrets de tous ses confrères.

Ce savant orientaliste ne travailla constamment que dans l'intérêt des sciences; mais il ne s'enrichit pas plus par ses travaux que par les faveurs du gouvernement. Grosley voulut honorer son caractère en lui léguant 3,000 francs par testament : « Édifié, disait-il dans cet acte, de la manière dont M. de Guignes, mon confrère de l'Académie des Belles-Lettres, cultive les lettres,

» sans forlanterie, sans intrigue, sans
 » prétention à la fortune, je lègue, à
 » lui et à ses enfans, la somme de
 » 3,000 francs. »

M. de Guignes a laissé un grand nombre d'ouvrages : 1^o *Abrégé de la vie d'Étienne Fourmont*, avec la notice des ouvrages de ce savant, in-4^o, Paris, 1747; 2^o *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, in-12, Paris, 1748. Cet ouvrage le fit recevoir à la Société royale de Londres. 3^o *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongois et des autres tartares occidentaux, avant et depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, précédée d'une introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie, 5 vol. in-4^o, Paris, 1756-1758. Cet ouvrage, puisé dans une foule de manuscrits composés en langues orientales, contient les renseignements les plus précieux sur l'histoire des califes, sur celle des croisades et des princes chrétiens qui ont gouverné dans la Syrie, etc. 4^o *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, in-12, Paris, 1759 et 1760; 5^o la traduction de *Chou-King*, livre savant des Chinois, par le P. Gaubil, revue et corrigée d'après le texte chinois, avec des notes et une notice sur l'Y-King, Paris, 1770, in-4^o; 6^o la traduction de l'*Éloge de Moukden et de l'art militaire des Chinois*, par Amiot, corrigée,

1770 et 1771; 7^o vingt-huit mémoires insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; ils servent en partie de développemens à divers points de son *Histoire des Huns*; d'autres sont relatifs à la littérature, la philosophie et la navigation des Chinois, etc., etc.; 8^o *Notices et extraits manuscrits*, qui contiennent plusieurs ouvrages arabes, auxquels il a joint l'*Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'Imprimerie royale*. Cet érudit professeur a encore fourni une foule d'articles pleins d'intérêt au *Journal des savans*. Il a laissé manuscrits : *Notices d'écrivains arabes*; *Mémoire sur le commerce des Chinois avec les Russes*; *Histoire de la Chine*, traduite des *Annales chinoises*, etc., dans laquelle se trouve traduit *Tchun-Tsicon*, de Confucius; enfin des *Mémoires historiques et géographiques sur l'Afrique*, d'après les auteurs arabes.

GUILHOTIN (VICTOR), caporal à la 17^e de ligne, né à Neauphle-le-Vieux. Le 1^{er} messidor an VII, sur les bords de la Trébia, il fondit sur les canons ennemis et s'empara d'une pièce. Assailli par les Russes, il se défendit jusqu'à la mort avec un courage héroïque.

GUILLON (N....), né vers 1778 à Saint-Antoine près Versailles. Fils d'un jardinier, il fut élevé chez M.

HAL

Garat, ancien directeur de la Banque de France. Parti comme volontaire dans nos armées républicaines, il est parvenu, par son mérite militaire, jusqu'au grade de colonel du génie.

H

HALLÉ (CHARLES), chevalier de la Légion-d'Honneur, chef de bataillon en retraite, est né à Neauphle-le-Château en 1772.

Parti comme simple soldat en 1791 dans le 1^{er} bataillon de Seine-et-Oise, il fit ses premières campagnes à l'armée du nord, sous les ordres de Luckner et Dumourier, et ensuite sous Kléber à l'armée de l'ouest. Employé aux bureaux de la guerre, et auprès des commissaires du Directoire en Italie, il fut ensuite promu au grade de sous-lieutenant sur le champ de bataille en 1798.

Appelé à combattre sur tous les champs ennemis, il se fit distinguer à la bataille d'Austerlitz, et fut décoré, pendant cette campagne, de l'étoile de l'honneur.

M. Hallé servit son pays en bon militaire ; il fit, jusqu'en 1815, toutes les campagnes de la garde impériale, et fut nommé à Dresde, en 1813, chef de bataillon.

HALLÉ (ROBERT-CÉSAR), frère du précédent, né à Neauphle-le-Château en 1776. Entré au service en 1799 dans le 21^e régiment, il fit

HAR

217

partie du corps de cavalerie qui à Marengo décida la victoire en faveur des armes françaises. Élève de l'école d'équitation en 1803, il retourna au 26^e dragons, son régiment, et y fut nommé sous-lieutenant. Décoré de la croix de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille, il passa ensuite comme lieutenant dans le corps d'élite des dragons de la garde impériale.

M. Hallé fut du nombre des braves qui combattirent en Italie, en Allemagne à la grande armée, en Espagne et à Moscou.

HAMOT (ANTOINE), étudiant en droit, est né à Marly-le-Roi en 1805. Ce jeune patriote s'est montré sous la fusillade du Louvre le 29 juillet 1830. Atteint d'une balle, il eut le bras gauche fracassé ; il a subi l'amputation. M. Hamot a été porté pour la décoration créée pour perpétuer le souvenir de juillet.

HARANGUIER DE QUINCE-ROT (AUGUSTE), naquit à Versailles le 6 février 1783, conseiller en la Cour royale de Paris, membre du Conseil des prisons et de la Société instituée pour la délivrance et le soulagement des prisonniers. L'emploi de tous ses momens fut consacré à la délivrance des détenus pour dettes. Ce magistrat, passionné pour son état, mourut le 16 octobre 1816, à l'âge de trente-trois ans.

HAUSSMANN (NICOLAS), ancien négociant à Versailles, et administrateur de Seine-et-Oise. En 1791 il fut nommé député de ce département à la législature. Réélu à la Convention nationale, il fut envoyé le 18 décembre pour faire rendre compte à tous les comptables envers la république.

Dans la nuit du 9 au 10 août 1792, il fit, au nom du comité des finances, un rapport contre la caisse Lafarge. Il saisit, à l'Assemblée, toutes les occasions pour réclamer en faveur des pensionnaires et employés de la liste civile.

Appelé comme témoin au Tribunal révolutionnaire, M. Haussmann y fit plusieurs fois l'éloge du général Custines, et le défendit courageusement contre les accusations portées contre lui. Il ne vota pas dans le procès de Louis XVI; il était à cette époque à Mayence. Au mois d'octobre 1794 il partit pour l'armée du nord en qualité de commissaire. Il fit une proclamation aux Bataves pour les engager à changer la forme de leur gouvernement, et envoya à la Convention le vœu de l'administration centrale de la Belgique pour la réunion de ce pays à la France. Rentré dans cette Assemblée, il y proposa, le 19 mai 1795, une création de nouveaux assignats et la réduction des anciens au quart de leur valeur. Après la session il fut nommé commissaire près l'armée du Rhin et Moselle. M. Haussmann suivit les

opérations du général Moreau jusqu'à la fin de 1796. De 1797 à 1808 il remplit les fonctions d'administrateur des vivres de la guerre, et, depuis février 1813 jusqu'à la fin d'octobre 1815, celles de maire de la commune de Chaville. M. Haussmann est aujourd'hui retiré à Paris.

HAUSSMANN (LOUIS), neveu du précédent, est un des principaux propriétaires du département de Seine-et-Oise. Après avoir honorablement figuré pendant vingt ans dans le commerce de la capitale, où il a rempli diverses fonctions gratuites, il a été nommé, après nos glorieuses journées de juillet, membre du conseil municipal de Versailles, et ensuite, en octobre 1830, maire-adjoint de cette ville. Électeur constitutionnel dans des temps difficiles, il a toujours donné son vote aux mandataires appelés à défendre les intérêts populaires. Consacrant avec succès ses loisirs à l'étude des lettres et de la philosophie, M. Haussmann a traduit et publié dix-huit *Nouvelles* de A. C. Pfeffel; 4 vol. in-12, Paris, 1826. Depuis son séjour à Versailles, il a enrichi le domaine philosophique d'une élégante traduction de l'immortel ouvrage de Moses Mendelssohn, ayant pour titre : *Phédon*, ou Entretiens de Socrate avec ses disciples sur l'immortalité de l'âme, précédé de la vie de ce phi-

losophe; in-8°, Paris, 1830, chez Heideloff, quai Malaquais.

L'ouvrage du célèbre israélite berlinois Moses Mendelsohn est une des plus belles productions philosophiques qui aient paru en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme. Il est peu d'écrivains qui aient mieux répondu aux objections du matérialisme, et qui aient assis sur des bases plus solides les espérances à venir de l'homme de bien. Dans la traduction de ce philosophique ouvrage, par M. L. Haussmann, on aime à retrouver les pensées fortes et profondes, les traits hardis et sublimes de l'original. Les inspirations du philosophe de Berlin ont été saisies et transportées dans notre langue avec une fidélité scrupuleuse. Cette traduction nationalise parmi nous l'ouvrage de Moses Mendelsohn.

HÉNIN DE CUVILLERS (FÉLIX-ÉTIENNE, baron d'), maréchal-de-camp, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion - d'Honneur. Depuis long-temps la famille de M. d'Hénin de Cuvillers possède des propriétés dans Seine-et-Oise, et y occupe des emplois publics; lui-même y a possédé la terre de Longue-Terre, aujourd'hui Longue-Toise, de Chérel et de Chalo-Saint-Mars en partie, qu'il céda par la suite à son frère aîné. C'est donc par justice que nous consacrons ici une notice sur cet homme aussi distingué par

ses talens militaires que par ses connaissances étendues dans la littérature philosophique. M. d'Hénin de Cuvillers est né à Balloy, département de Seine-et-Marne, le 27 avril 1755.

D'abord cadet gentilhomme au régiment des dragons de Languedoc, par lettre du 24 mars 1779, puis sous-lieutenant au même régiment, il fut ensuite envoyé dans la diplomatie à Coblenz, près l'électeur de Trèves, le 14 décembre 1784. S'étant acquitté de ces fonctions avec talent, il fut nommé secrétaire de l'ambassade de Venise le 13 novembre 1785. Le 2 mars 1788 il fut envoyé près la république de Venise en qualité de chargé d'affaires de sa majesté dite très chrétienne, et, le 11 mai 1793, après avoir fait preuve de hautes connaissances dans l'art diplomatique, il fut envoyé avec le titre de ministre résident de France près la Porte-Ottomane. Ce fut en mai 1795 que M. d'Hénin de Cuvillers, par ordre de son gouvernement, se rendit en Thessalie auprès du fameux Ali-Pacha de Janina, qui le reçut d'une manière très distinguée. Pendant le court séjour qu'il fit à Janina, il en obtint quatre audiences. C'est dans une de ces entrevues qu'Ali-Pacha, voulant paraître l'ami des Français, remarqua la cocarde tricolore et prononça ces mots en langue turque : *Pek-guiuzel-guiul* (très belle rose). Rentré dans la carrière militaire qu'il affection-

nait, il fut nommé lieutenant au 15^e régiment de dragons le 2 août 1796. Brave et intrépide, il eut un cheval tué sous lui d'un coup de feu à la bataille de Caldero, le 10 novembre 1796.

Le 16 novembre de la même année il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, et son cheval également blessé à la seconde journée de la bataille d'Arcole. Le 23 février 1797, M. d'Hénin de Cuvillers fut nommé commandant de la forteresse et du port de la place d'Ancone; le 24 février de la même année adjoint à l'état-major général de l'armée d'Italie, et le 14 avril 1797 commandant du quartier-général de l'armée d'Italie. Une incroyable activité d'esprit, un zèle à toute épreuve pour remplir les devoirs les plus difficiles, placèrent bientôt M. d'Hénin de Cuvillers au milieu des officiers distingués de l'armée. Promu au grade de capitaine adjoint à l'état-major général de l'armée d'Italie par brevet du 19 juin 1797, il fut détaché momentanément pour être envoyé en qualité d'adjoint à l'état-major général de l'armée de Rome le 4 décembre 1798. Le 13 du même mois de la même année il fut chargé, par ordre du général en chef de l'armée d'Italie Joubert, de faire subir un interrogatoire au comte d'Amian, détenu dans les prisons de Turin. Le comte d'Amian-Priocca était alors ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne.

Constamment chargé de missions importantes, M. d'Hénin Cuvillers fut envoyé le 19 novembre 1798, par le même général en chef Joubert, vers le général Miollis à Sarsane, pour lui remettre des ordres secrets relatifs à l'occupation du territoire de la république Lucquoise. Commandant d'armes de la place et des bastions de la ville de Lucques le 2 janvier 1799, ce fut lui qui régla le sort des otages de cette république par ordre du général en chef. Détaché momentanément de l'état-major général de l'armée d'Italie, il fut envoyé en qualité d'adjoint à l'état-major général de l'armée de Naples le 7 juin 1799.

Après avoir assisté aux divers combats de la Trébia, M. d'Hénin de Cuvillers fut nommé chef d'escadron par le général en chef de l'armée de Naples Macdonald, le 19 juin 1799. Continuellement occupé, il fut encore, dans l'espace de quelques mois, nommé juge au tribunal militaire de révision de l'armée d'Italie, chef de l'état-major de la division de Ligurie à Gênes, chef d'escadron-rapporteur du conseil de guerre permanent de révision de l'aile droite de l'armée d'Italie, chef d'état-major de la 7^e division de la même armée, et, le 18 mai 1800, chef d'état-major de la division des Alpes maritimes à Antibes, pour l'organisation des troupes de nouvelle levée destinées à la défense du pont du Var. Le 31 décembre 1800, M.

d'Hénin fut envoyé encore comme chef d'état-major du siège de Peschiera, sur le lac de Garde, commandé par le général du génie de Chasseloup - Laubat. Il y parlementa avec le comte de Blumenstein, commandant la flotille autrichienne, le 6 janvier 1801. Chargé par ordre du ministre de la guerre, en 1801, de la démolition des places-fortes du Piémont, conjointement avec deux officiers supérieurs, l'un du génie et l'autre de l'artillerie, il se rendit à Turin et remplit avec zèle cette nouvelle mission, qui lui valut la place par *intérim* de sous-chef de l'état-major de l'armée d'Italie. Dans la même année il avait été antérieurement chargé, par ordre du général en chef Brune, d'activer la démolition des forts de Vérone et de la Rocca-d'Anfo. Le 12 octobre M. d'Hénin de Cuvillers fut fait chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie.

Par lettres de service du 11 août 1802, il fut adjoint à l'état-major général de l'armée de Saint-Domingue. D'abord chef de l'état-major de la division de droite du nord, commandée par le général Lapoype, au môle Saint-Nicolas, puis à la première division de l'armée du cap; il fut chargé du désarmement des Blockhouses du Treillis et du Plas, en présence des nègres révoltés dans la plaine du Cap-Français le 5 novembre 1803. Ce fut à l'attaque générale des nègres qu'il eut un che-

val tué sous lui d'un coup de feu, et il fut nommé dans cette circonstance, sur le champ de bataille, colonel-adjudant-commandant le 18 novembre de la même année. Le lendemain le colonel d'Hénin de Cuvillers fut envoyé en parlementaire vers le général en chef des nègres Dessalines, pour traiter les articles de la capitulation, après laquelle il fut fait commandant d'armes de la place et des ports du Cap-Français, armée de Saint-Domingue.

Le 29 novembre 1803, le colonel-adjudant-commandant d'Hénin fut fait prisonnier de guerre avec quatre officiers et trente grenadiers; mais le lendemain 30 il fut relâché par ordre du général en chef des nègres Dessalines. Étant embarqué sur la frégate française *la Clorinde*, ce brave militaire y fit naufrage sur les rescifs à fleur d'eau à la sortie du cap de Saint-Domingue. Fait prisonnier de guerre avec tout son équipage par les Anglais, il fut transféré sur le vaisseau *l'Hercule*, qui le déposa à la Jamaïque le 12 décembre 1803. Ayant obtenu de l'amirauté anglaise à la Jamaïque un passeport pour retourner en France comme prisonnier de guerre sur parole, il arriva, après une longue et pénible traversée, à Paimbœuf près Nantes le 2 mai 1804, sur le parlementaire *le Saint-Nicolas*, à bord duquel il avait fait charger les archives de St.-Domingue, consistant en dix-huit ou vingt caisses dont la garde lui avait

été confiée par le général en chef de Rochambeau, avec ordre de les faire transporter en France, où elles furent déposées au ministère de la marine le 29 mai 1804. Le 14 juin de cette année M. d'Hénin fut nommé membre de la Légion-d'Honneur. Après avoir servi aux armées en Allemagne, en Prusse, en Hongrie, en Pologne, il fut fait chef d'état-major de la 24^e division militaire à Bruxelles. Le 17 octobre suivant il organisa la cohorte de Saverne, composée de près de trois mille hommes, et en nomma les officiers par ordre du général en chef de l'armée de réserve sur le Rhin. Le 20 septembre 1806 il reçut le commandement du département du Montblanc à Chambéry. Il organisa, tant à Landau qu'à Mayence, la légion polonaise dite première légion du Nord, forte de six mille six cents hommes, sous les ordres du général Zaioncheck. Passé le 1^{er} décembre 1806 à la grande armée de Prusse et de Pologne, il fut blessé à Osterode le 28 mars 1807. Pour récompense de ses nombreux services, il fut doté d'un domaine en Westphalie, du revenu de deux mille francs de rentes annuelles en biens-fonds, par décret du 19 mars 1808. Placé à l'armée d'Italie, d'Allemagne et de Hongrie, il fut nommé le 30 mai 1809 chef d'état-major de la 1^{re} division de l'armée. Le 25 juin de la même année M. d'Hénin de Cuvillers fut envoyé à Raab en Hongrie, comme

chef d'état-major du gouvernement français en Pologne, sous les ordres du général de division comte de Narbonne, et, trois jours après, il fut en outre fait commandant d'armes des forts de cette place. Le 15 août 1809 il fut fait baron de l'Empire. Après avoir servi avec la plus grande distinction et avoir donné des preuves de talents militaires à l'armée expéditionnaire du Tyrol, à Brixen, à Trente, il fut créé officier de la Légion-d'Honneur par décret du 19 avril 1811, chevalier de Saint-Louis par Louis XVIII le 14 novembre 1814, et confirmé dans son titre de baron le 30 décembre de la même année. M. d'Hénin de Cuvillers fut nommé maréchal-de-camp le 4 mars 1819. Au milieu d'une carrière militaire si pleine, ce capitaine ne négligea pas l'étude des lettres, il trouva encore le temps de manier également la plume et l'épée.

On a de M. d'Hénin de Cuvillers :

1^o *Système de paix et de guerre des puissances européennes*, à l'égard des régences barbaresques, traduit de l'italien sur la 2^e édition italienne imprimée à Venise en 1787, in-12; Venise, 1^{re} et 2^e édit., 1787 et 1788.

2^o *Essai sur la marine ancienne des Vénitiens*, prouvant la connaissance qu'ils avaient de l'Amérique avant Christophe Colomb; traduit de l'italien, in-8^o, Venise, 1788, avec figures et cartes.

3° *Histoire philosophique et politique du commerce de la navigation et des colonies des anciens sur la Mer-Noire*, avec l'hydrographie du Pont-Euxin, publiée d'après une ancienne carte conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise; traduit de l'italien, 2 vol. in-12, Venise, 1789, avec cartes.

4° *Coup-d'œil historique et gé néalogique* sur l'origine de la maison impériale des Commènes à Constantinople; in-8°, Venise, 1789.

5° *Appel du peuple vénitien au peuple français*, concernant la destruction de la république (Venise), an VI (décembre 1797), et Milan, 1798, in-8°.

L'auteur de cet écrit était alors capitaine à l'état-major général de l'armée d'Italie, et se trouvait à Perseriano où se tenaient les conférences qui devaient décider du sort de Venise. On crut s'apercevoir que le général en chef voulait vendre Venise à l'Autriche pour quelques millions. Ce fut dans cette circonstance que M. d'Hénin rédigea cet écrit, qu'il remit à quelques patriotes vénitiens, qui le firent imprimer secrètement à Venise sans nom d'auteur ni lieu d'impression.

6° *Recueil de lois militaires, etc.* in-8°, Gênes, 1799.

7° *Rapport sur le jugement rendu contre Guillaume Maris*, commandant d'armes de la place de Ceva; in-8°, Gênes, 1799.

8° *Journal du siège de Peschie-*

ra, suivi d'une notice historique sur l'ancienne habitation du poète Catule, située dans la presqu'île de Sirmione; in-8°, Gênes, 1801, avec cartes et figures.

9° *Mémoire sur la direction des aérostats.*

On a encore de lui plusieurs ouvrages sur le magnétisme animal, dans lesquels il attaque le système de Mesmer et combat très vivement les opinions de deux auteurs qui ont écrit sur le même sujet, M. le marquis de Puységur et M. Deleuze, fidèles disciples de Mesmer. M. d'Hénin soutient que le système d'un fluide magnétique animal est erroné, parce qu'il manque entièrement de preuves, et que les partisans de ce système se sont toujours laissé tromper par des illusions. Il ne nie pas la réalité de phénomènes du magnétisme animal, qu'on pourrait, dit-il, appeler plutôt le magnétisme de l'imagination. Il prétend que de tels phénomènes, qui sont purement naturels, ont presque toujours été défigurés et rendus inexplicables par l'exagération des enthousiastes qui les racontent; que, d'ailleurs, ces sortes de phénomènes ont été observés de tout temps. Il croit en avoir retrouvé la trace jusque dans la plus haute antiquité. Il considère les prodiges magnétiques comme devant servir de clef pour expliquer tous les prétendus miracles qui abondent dans l'histoire des religions, et pour démasquer toutes les

jongleries et les impostures de la superstition, de la magie et de la sorcellerie. Le style de l'auteur mérite des éloges; ses écrits sont d'ailleurs forts de raisonnement et remplis d'érudition, mais ils ne sont pas à l'abri de toute critique. Quoi qu'il en soit, ses adversaires, auxquels M. d'Hénin reproche d'avoir donné une fausse direction au magnétisme animal, semblent, du moins jusqu'à présent, avoir abandonné le champ de bataille.

10° *Réponse aux articles de M. Hoffmann* insérés en juin 1816 dans le *Journal des Débats* contre le magnétisme animal; in-8°, Paris, 1816.

11° *Journal de la Société du magnétisme animal*, 1^{er} et unique numéro; in-8°, Paris, juillet 1816. (Il a reparu sous le titre d'*Archives du magnétisme animal*.)

12° *Le magnétisme éclairé* ou introduction aux archives du magnétisme animal; in-8°, Paris, 1820.

13° *Archives du magnétisme animal*. Ouvrage périodique commencé le 1^{er} mai 1820 jusqu'en 1823, formant 8 vol. d'environ 300 pages, in-8°, Paris.

On trouve dans ce journal une foule de remarques savantes appuyées d'observations physiologiques des plus curieuses, et de réflexions très piquantes sur la faculté de prédire attribuée aux somnambules; sur les rêves, sur les illusions

et les visions, sur le sommeil extatique, sur les miracles de la *phantasiéxoussique-oniroscopique* qui, suivant cet auteur, sont tous purement naturels. M. d'Hénin admet une *transfusion de facultés morales* et une *atmosphère de sensibilité* qui agissent réciproquement parmi les êtres animés, mais toujours par l'entremise des agents physiques, c'est-à-dire des sens, en sorte que les expressions ne peuvent être employées que métaphoriquement, ainsi qu'il paraît le démontrer dans le tome VII de ses *Archives*, p. 61 et suivantes.

Cet auteur dit avec raison qu'il serait inconvenant, de la part des médecins, de jouer le rôle insignifiant de magnétiseurs exaltés, et de déposer l'honorable *chausse de docteur* pour vêtir les livrées du charlatanisme.

On trouve enfin, aux pages 97 et 129 du tome VIII des mêmes *Archives*, une dissertation vraiment théologique dans laquelle M. d'Hénin avance que J.-C. aurait opéré également des miracles ainsi que des phénomènes très naturels improprement appelés *magnétiques*, mais qu'on doit, dit-il, désigner sous le nom de miracles *phantasiéxoussiques*. Il en conclut que le Christ était *magnétiseur*, et que c'est en Égypte qu'il a été instruit dans l'art de magnétiser. Il fonde cette assertion sur un passage du célèbre apologiste de la religion chrétienne *Arnobe l'un-*

aien, qui a dit que les païens prétendaient que Jésus-Christ avait dérobé les pratiques secrètes des prêtres égyptiens, conservées dans les lieux les plus cachés de leurs temples : *Ægyptiorum ex abditis remotas furatus est disciplinas* (Arnobius, lib. 1, Contra gentiles.)

14° *La morale chrétienne vengée*, ou réflexions sur les crimes commis sous le spécieux prétexte de la gloire de Dieu, des intérêts de la religion et ceux de l'état, suivie d'observations historiques, politiques, philosophiques et physiologiques sur les faux miracles opérés par le magnétisme animal; in-8°, Paris, 1821.

On trouve dans ce volume de l'esprit, de l'érudition, des souvenirs piquans et des rapprochemens heureux, dans lesquels M. d'Hénin de Cuvillers a fait jaillir des vérités et des aperçus philosophiques du plus grand intérêt.

15° *Le magnétisme animal phantasiéoussique retrouvé dans l'antiquité*; in-8°, Paris, 1821.

16° *Exposition critique du système et de la doctrine mystique des magnétistes*; in-8°, Paris, 1822.

L'auteur annonce dans cet ouvrage que son but est d'y éclairer la pratique du magnétisme animal en tenant à la main le flambeau du simple bon sens et de la raison; son intention, dit-il, étant de faire non seulement la guerre aux préjugés sous

quelques bannières qu'ils puissent se montrer, de combattre les croyances mal fondées qui engendrent tant d'erreurs et de fourberies, mais encore de démasquer les jongleries de beaucoup de religions.

17° *Réflexions en faveur de la cause des Grecs*; in-8°, Paris, juin 1822.

Cet ouvrage est le fruit d'un esprit judicieux et d'un ami de l'indépendance des peuples.

18° *Monarchie des Solipses*, par J. Clément Scotti, jésuite; nouvelle édition française, in-8°, Paris, 1824, précédée d'un discours sur les jésuites anciens et modernes.

19° *Des comédiens et du clergé*, suivi de réflexions sur le mandement de monseigneur l'archevêque de Rouen; in-12, Paris, 1825.

20° *Encore des comédiens et du clergé*, accompagné de réflexions politiques et religieuses; in-8°, Paris, novembre 1825.

21° *Discours concernant l'ordre des templiers modernes*; in-8°, Paris, 1826.

L'auteur de cet écrit y soutient que le prétendu ordre des *templiers modernes* en France, n'est qu'une fiction purement gratuite, et son existence politique entièrement nulle. Que cette association, née dans l'obscurité et n'ayant jamais été qu'une émanation de la franc-maçonnerie, veut néanmoins, sans aucun but d'utilité, singer l'ancienne chevalerie des templiers dont l'en-

tière destruction fut résolue dans le concile général de Vienne, en octobre 1311, et supprimée dans un consistoire secret tenu par le pape Clément V, le mercredi 22 mars 1312; suppression que ce souverain pontife publia le 5 avril de la même année, dans la seconde session de ce concile général. M. d'Hénin de Cuvillers adresse ensuite des reproches plus sérieux à ces mêmes templiers modernes qu'il accuse : 1^o de professer et de mettre quelquefois en pratique, dans leur régime intérieur, les maximes du pouvoir arbitraire le plus absolu, et de méconnaître pour ainsi dire la vraie morale de la sagesse et les sublimes principes de la philosophie; 2^o d'avoir adopté ouvertement d'une manière bien irréfléchie, l'alliance monstrueuse du *sacerdoce* et de la *souveraineté terrestre*, qui est si contraire à la volonté expresse de J.-C., qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce bas monde ; » que la réunion des deux pouvoirs spirituel et temporel fit de tout temps le malheur des peuples et des souverains, suscita fréquemment des guerres religieuses les plus acharnées, et proclama de toutes parts l'intolérance la plus anti-chrétienne; qu'elle ne forma que des gouvernemens démolis, avilis sous le joug de la superstition et du fanatisme, ne pouvant se maintenir que par la fraude, que par les injustices, que par la violence, que par les supplices, et

par toutes sortes de crimes que les partisans de ce genre d'hérésie se croient en droit de commettre *pour la gloire de Dieu et par raison d'état*. Il les blâme enfin d'admettre réellement ou d'une manière fictive, la confusion de ces deux pouvoirs temporel et spirituel cumulés sur la même tête dans la personne de leur chef, qui s'intitule *altesse sérénissime, souverain pontife et patriarche grand-maître de l'ordre des templiers de France*.

22^o *Lettre en faveur du pourvoi en cassation de l'Évangile - Touquet*; in-8^o, Paris, février 1827.

23^o *Discours d'un orateur franc-maçon*, sur la morale maçonnique, la morale jésuitique, la morale turque; le triple traité en faveur des Grecs; la victoire navale de Navarin; les haut-faits de la police de Paris, etc. In-8^o, Paris, 23 novembre 1827; 3^e édition, 1^{er} janvier 1828.

24^o *Les Chalençons, Polignac modernes*, avec quelques réflexions sur le procès des ex-ministres; in-8^o, 29 novembre 1830, 276 pages.

Les enfans de Dieu, ou la religion de Jésus-Christ réconciliée avec la philosophie; in-8^o, Paris, juin 1831, 15 pages; juillet, 2^e édition.

Telle est la liste complète des ouvrages de M. d'Hénin de Cuvillers. Ce militaire est membre de la Société royale académique des sciences de Paris, de la Société galvanique, de l'Athénée des arts, du Lycée des

HÉN

arts, de la Société libre des sciences, lettres et arts de la même ville ; membre de la Société des sciences et arts de Nantes ; membre et secrétaire de la Société du magnétisme animal, d'encouragement pour l'industrie nationale, et, enfin, de la Société linéenne des sciences physiques et chimiques, depuis le 9 juin 1826.

HÉNIN DE LONGUE-TOISE

(MARIE-JEAN-BAPTISTE-CLAUDE), frère du précédent, membre du conseil d'arrondissement d'Étampes, maire de Chalo-Saint-Mars, a été maître des comptes à Paris, de 1776 à 1790. Il a exercé les fonctions d'administrateur du département de Seine-et-Oise, de 1790 à 1792. Il passa à la présidence du district d'Étampes, puis fut sous-préfet, de 1799 à 1804, époque à laquelle il devint membre du Corps-Législatif pendant près de six ans. Son père, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de cavalerie, avait été maître des comptes.

HÉNIN DE CHÉREL (ALEXIS n°), ex-lieutenant de cavalerie, frère du précédent, est né le 30 août 1793, dans l'arrondissement d'Étampes, à Chalo-Saint-Mars ; il préside aujourd'hui le tribunal civil de première instance d'Étampes.

HENRY (JOSEPH), docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes, ancien chirurgien

HÉN

227

aide-major aux armées, est né à Versailles le 17 avril 1791, s'est fait remarquer dans la belle défense du fort de Burgos, lors de son siège par les Anglais en 1812, en pansant des malades pendant plusieurs heures sur la brèche, où deux de ses collègues furent tués à ses côtés. Chirurgien militaire, il assista à toutes les batailles du nord de l'Espagne, ainsi qu'à celles de Bayonne, Orthez, Toulouse, etc. On a du docteur Henry, aujourd'hui l'un des bons praticiens de la capitale : 1° une *Thèse sur la vieillesse* ; in-4° ; 2° un *Mémoire* fort estimé sur le *vagitus utérin*, fait nié jusqu'à ce jour. Cet écrit a fixé l'attention de l'Académie royale de médecine, qui en a adopté les conclusions en 1828.

HENRY (ARNAUD), de St-Arnoult, frère du précédent, est né à Versailles le 17 octobre 1794. Ancien chirurgien militaire aux armées, a fait toutes les campagnes depuis 1812 jusqu'en 1815. Décoré le 17 juin 1815 sur le champ de bataille de Fleurus, par l'empereur lui-même, pour avoir été relever et panser des blessés sous le feu des batteries prussiennes à Ligny. Vaccinateur dans Seine-et-Oise, il a obtenu plusieurs médailles d'encouragement pour son zèle à répandre la vaccine dans des communes où le vaccin n'avait jamais pénétré. Dans la glorieuse révolution de juillet 1830, pendant

que la mitraille moissonnait tant de braves dans les rues de Paris, M. Henry transforma le passage du Saumon en ambulance, prodigua les soins les plus empressés aux victimes des deux partis, et fut nommé ad-joint à la commission des blessés du 3^e arrondissement de cette ville. Le général Lafayette, de l'amitié dont il s'honore, le nomma, quelques jours après, chirurgien d'une des légions de la garde nationale parisienne. M. le docteur Henry est membre de la Société des sciences médicales du département de la Moselle, de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Eure, du Cercle médical protestant de Paris, etc. On a de lui un mémoire fort intéressant sur la *gangrène pulmonaire*, et un autre sur la formation des *môles utérines*.

HÉRON (N.), l'un des agens du comité de sûreté générale, naquit à Versailles. Dénoncé à la Convention nationale au mois de décembre 1793, il y fut défendu par Vadier, membre de ce comité. Ce fut par lui que peu de temps après fut arrêté Lebrun, ex-ministre des affaires étrangères. Le 20 mars 1794, désigné comme dénonciateur par Bourdon de l'Oise, la Convention décréta son arrestation; mais soutenu par Cambon, Moïse Bayle et Robespierre, qui firent son éloge en proclamant qu'il avait soustrait Ma-

rat à la fureur de ses assassins, et que dans la journée du 10 août, à la tête des bataillons de Marseille, il avait reçu cinq blessures, il échappa momentanément à la prison. Le 9 thermidor an II (27 juillet 1795), il fut arrêté, et était encore détenu lors de l'insurrection du 1^{er} prairial an IV (20 mai 1796). Sur la demande de Bourdon de l'Oise, il fut traduit avec plusieurs autres au tribunal d'Eure-et-Loir; mais une loi d'amnistie vint arrêter la procédure. Héron, mis en liberté, tomba malade, et mourut quelque temps après.

HOCHÉ (LAZARE), l'un des plus vaillans capitaines des temps modernes, et l'un des hommes les plus étonnans de la révolution française, naquit le 24 février 1768 à Montreuil près Versailles, d'un garde du chenil de Louis XV; entré à 14 ans comme palefrenier surnuméraire aux écuries du roi, il resta presque aussitôt sans ressource par la perte de ses parens, et ne trouva quelques secours qu'auprès d'une tante, fruitière à Versailles, qui de temps en temps lui donnait de l'argent pour acheter des livres; le jeune homme les connut bientôt par cœur. Porté par son inclination vers l'art militaire, il s'engagea à seize ans dans le régiment des gardes françaises. On le vit dès-lors monter des gardes et se livrer à toute espèce de travaux pendant le jour, afin de pou-

voir se ormer, du fruit de ses peines, une bibliothèque, au milieu de laquelle il passait une partie des nuits, sans négliger toutefois l'exercice des armes, auquel le rendaient très propre sa belle stature et sa vigueur naturelle. S'étant battu en duel en décembre 1788, dans les carrières de Montmartre, avec un caporal, il reçut au visage un coup de sabre dont la cicatrice, qu'il conserva toute sa vie, faisait ressortir davantage son air martial. L'année suivante, il fut entraîné par son ardeur dans la défection des gardes françaises, qui, se mêlant au peuple de Paris, donnèrent à la révolution l'appui de la force armée. Hoche passa ensuite dans la garde soldée de la capitale, dont on forma quatre régimens ; il fit partie du quatrième, et, s'étant fait remarquer par sa bonne tenue et par son instruction, il parvint rapidement au grade d'adjudant-sous-officier, après avoir donné des leçons de théorie. En 1792 il obtint du ministre Servan le brevet de lieutenant dans le régiment de Rouergue. Il étudia dès lors avec beaucoup de soin la tactique militaire, se distingua au siège de Thionville, et passa ensuite dans la division de Leveneur, qui le prit pour son aide-de-camp.

Hoche assista avec ce général à la bataille de Nerwinde, et il le suivit à Paris après la défection de Dumouriez. Là il se présenta au comité de salut public, où l'assurance

de son maintien et la précision de ses plans de campagne qu'il savait très bien exposer, frappèrent les membres du comité. Ils lui donnèrent le grade d'adjudant-général, et lui confièrent la défense de Dunkerque menacé par le duc d'York. Hoche, par ses discours et par son exemple, enflamma tous les esprits, mit, par son camp retranché, la ville à l'abri de toute insulte, et repoussa toutes les attaques. Battus à *Hondschoote*, les Anglais furent contraints de lever le siège. La défense de Dunkerque appela Hoche aux premiers grades militaires. Nommé bientôt général de brigade et général de division, il s'empara de Furnes, et fut moins heureux devant Nieuport. Il désirait dès-lors vivement un commandement en chef ; il obtint celui de l'armée de la Moselle. Hoche n'avait alors que vingt-quatre ans. La fortune, l'éducation, la naissance n'avaient rien fait pour lui. En deux campagnes, il venait de passer par tous les grades, et chacun avait été le prix d'une action d'éclat. L'armée dont il devenait le chef avait languì jusqu'alors ; Hoche lui inspira son ardeur guerrière, et lui imprima un mouvement rapide et décisif. Son but était de faire lever le blocus de Landau et de rejeter les Prussiens hors de l'Alsace. Mais il avait à combattre les troupes les plus manœuvrières de l'Europe, commandées par le duc de Brunswick. Hoche l'attaqua

dans la position de Kaiserslautern. Après avoir fait pendant trois jours bien des efforts inutiles et perdu beaucoup de monde, il fut repoussé jusque sur la Sarre. Dès cette époque, la perte des hommes comptait pour peu de chose; de nouvelles troupes vinrent remplacer celles qui avaient péri. Hoche proposa un autre plan, et, en moins de quinze jours, il reprit l'offensive. Laissant une division sur la Sarre pour observer les Prussiens et masquer son mouvement, il se porta, à travers les Vosges, par un temps et des chemins affreux, sur l'extrême droite de l'armée autrichienne du général Wurmser, qui avait envahi le Bas-Rhin, tandis que Pichegru, manœuvrant de concert, agissait contre la gauche et le centre de l'ennemi. Cette opération, en isolant les Prussiens, réunit la masse des deux armées françaises contre la seule armée autrichienne. Hoche commença son mouvement le 13; et le 23 décembre Wurmser, pris en flanc par l'armée de la Moselle, fut contraint de reculer. Le 26, Hoche ayant pris le commandement en chef des deux armées réunies, l'attaque et bat Wurmser près de Weissembourg, et, deux jours après, il débloque Landau, s'empare de Gernsheim, Spire, Worms, et vient à bout de chasser les Autrichiens de toute l'Alsace. Couvert de lauriers rapidement moissonnés, Hoche rencontre bientôt des ennemis. Sa fran-

chise et son mépris pour le métier de courtisan déplurent à Saint-Just, le plus despote des députés en mission; ce proconsul lui fit ôter le commandement de l'armée et le légua à Nice. A peine Hoche fut-il en route, qu'on l'arrêta par ordre des décemvirs. Il fut d'abord conduit à Paris dans la prison des Carmes, puis transféré à la conciergerie, d'où il eût monté à l'échafaud sans la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Hoche recouvra sa liberté aussitôt après la chute de ses persécuteurs. Il avait employé le temps de sa captivité à s'instruire, travaillant avec une nouvelle ardeur, et faisant, durant ce court espace, de grands progrès dans l'étude des lettres et dans l'art de la guerre. Il parvint aussi à maîtriser son caractère impétueux; il devint réservé, taciturne, et choisit lui-même cette devise : *Des choses et non des mots*. La Convention l'ayant appelé au commandement de l'armée des côtes de Brest, il s'y prépara à combattre les royalistes de l'ouest dont les forces étaient encore redoutables. Ce fut dans cette guerre qu'il déploya les talents du guerrier et de l'homme d'état. Successeur de tant de généraux par lesquels cette guerre civile n'avait fait que s'animer et s'étendre, il jugea que c'était à l'adresse plutôt qu'à la force qu'il appartenait de la terminer. Ses proclamations aux royalistes furent modérées. Alliant la fermeté à la dou-

ceur, il employa contr'eux des moyens conciliatoires, avant même que la Convention eût songé à pacifier ces contrées; mais son commandement était encore trop borné pour qu'il pût y exercer une influence décisive. Deux autres armées étaient employées contre les royalistes, et Hoche, subordonné aux délégués de la Convention, commandait la plus faible; toutefois, il se hâta de réprimer les désordres et de rétablir la discipline. Il substitua au système des cantonnemens celui des camps retranchés. Ces innovations et la justesse de ses vues décidèrent le comité de salut public à le porter au commandement des deux armées réunies des côtes de Brest et de Cherbourg, qui occupaient le pays depuis la Somme jusqu'à la Loire. Hoche, après avoir conféré avec divers chefs royalistes et préparé la première pacification, ne trouva dans les délégués conventionnels que des maîtres absolus, dont les opérations contradictoires le jetaient dans une continuelle indécision.

La guerre s'étant rallumée comme il l'avait prévu, il mit ses troupes en mouvement, et, par des dispositions énergiques, déconcerta les plans des royalistes de Bretagne. Au moment de la descente d'un corps d'émigrés à Quiberon (juin 1795), il conserva seul au milieu du trouble général le sang-froid qui maîtrise les événemens. Il réunit

avec une grande rapidité ses cantonnemens épars, et, voyant les royalistes stationnaires, il emporta la position d'Auray, et les enferma dans la presqu'île. Le 16 juillet il repoussa l'attaque du comte d'Herbilly. Des transfuges étant venus dans la nuit du 21 lui proposer de s'emparer du fort Penthièvre par surprise, il assemble un conseil de guerre et dit aux officiers qui regardaient l'assaut comme téméraire : « Que sont les règles de l'art dans » cette circonstance? Il nous faut » de l'audace; l'armée manque de » tout; l'insurrection s'étend; si on » hésite, je ne réponds plus de mes » troupes. » Le fort de Penthièvre est enlevé l'épée à la main, et les royalistes, acculés à la mer, sont forcés de parlementer.

Prenant aussitôt la défense des chouans prisonniers, Hoche écrivit au comité de salut public qu'il serait cruel et impolitique de songer à détruire six à sept mille familles entraînées à Quiberon. Quant aux émigrés, on fut d'avis de ne sacrifier que les chefs : c'était aussi le vœu de son armée. Sans y avoir égard, la Convention ordonna le massacre général. Hoche, indigné, remit le commandement du Morbihan au général Lemoine, et se porta avec le reste de ses troupes vers St.-Malo.

Le gouvernement directorial ayant été établi peu de temps après, Hoche fut chargé de réduire Charette et toute la Vendée; le vain-

queur de Quiberon venait d'y passer avec quatorze mille hommes. Vers la fin de décembre, le Directoire lui conféra le commandement des trois armées de l'ouest réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Hoche, investi de pouvoirs illimités, assujettit tous les départemens de l'ouest à l'état de siège et à la police militaire. Aucun général, depuis la révolution, n'avait eu autant de puissance dans l'intérieur. Hoche s'empara de tous les points militaires de la Vendée; il rassura les habitans des campagnes par le maintien de la discipline; il ménagea et flatta les prêtres, affaiblit et désunit les royalistes, employant contre eux avec beaucoup d'art les colonnes mobiles, qui ne traînant à leur suite ni bagages ni canons, achevèrent de soumettre les insurgés, en empruntant pour les vaincre leur propre tactique; mais il eut à lutter contre l'envie et contre son propre parti. Une puissante et sourde intrigue fut à la veille de lui arracher son commandement. « Je puis braver les boulets, écrit-il au Directoire, mais non l'intrigue; je demande à me retirer, et vous prie de me nommer promptement un successeur. »

Le Directoire maintint son général, qui n'espérait dompter la Vendée que lorsqu'il aurait Charette en son pouvoir. Il mit tout en œuvre pour s'emparer de cet intrépide chef; il l'isola d'abord de Stofflet : ce dernier ayant voulu reprendre

les armes, fut pris et fusillé. Charette eut bientôt le même sort, et, dès-lors, la Vendée fut éteinte. Hoche s'empressa d'affranchir ce pays du joug militaire, et, voulant mériter le titre de pacificateur, il y établit le régime constitutionnel. Tournant ensuite ses regards vers l'Anjou et la Bretagne, il passe la Loire avec quinze mille hommes d'élite, et employant les mêmes moyens qui avaient assuré ses succès sur la rive gauche, il séduisit les uns, désarma les autres, expulsa les émigrés, et pacifia en même temps l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Le 15 juillet 1796, un décret déclara que lui et son armée avaient bien mérité de la patrie! Hoche avait conçu le grand dessein de porter au sein de l'Angleterre la guerre civile que son gouvernement alimentait en France, et de lui arracher l'Irlande. Ce fut au milieu de ces nouveaux projets qu'il se vit sur le point d'être assassiné. Le 17 octobre, le nommé Guillaumot tira sur lui, à la sortie du spectacle de Rennes, un pistolet chargé de plusieurs balles. Le coup mal assuré trompa l'espoir de l'assassin. Au milieu du trouble occasionné par cette tentative, Hoche conserva seul sa sérénité, et vint au secours de l'indigente et malheureuse famille de Guillaumot; mais ni le fer ni le poison ne pouvaient intimider son âme altière. A Brest il presse l'expédition d'Irlande, surmonte une multitude

d'obstacles, apaise l'insubordination des troupes de terre et de mer, et, le 15 décembre, met à la voile avec une armée expéditionnaire. Il trompe d'abord la vigilance de la flotte anglaise; mais, séparé de son escadre par la tempête, il arrive seul sur les côtes d'Irlande, et n'y trouve plus ni sa flotte ni ses soldats. Sans lui les chefs de l'escadre n'avaient rien osé entreprendre. Hoche, le désespoir dans l'âme, se vit contraint de regagner les ports de France; il n'y aborda qu'après avoir échappé comme par miracle aux croiseurs anglais et aux plus affreuses tempêtes.

Hoche, à son retour à Paris, reçut du Directoire exécutif le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, la plus belle qu'ait jamais eue la république française; elle était de quatre-vingt mille hommes, abondamment pourvue. Il ouvrit la campagne de 1797 par le hardi passage du Rhin en présence de l'ennemi, et gagna successivement sur le général Werneck les batailles de Neuwied, d'Ukerath, d'Altenkirchen et de Dielfdorff; poussant encore l'ennemi à Kleinnister et s'emparant de Wetzlar au moment où Werneck le croyait encore très éloigné. L'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, avait perdu huit mille prisonniers et trente pièces de canon. Hoche la poursuivait avec une incroyable activité: en quatre jours il avait fait faire trente-cinq lieues à son armée, et

il avait été victorieux dans trois batailles et dans cinq combats. Rien ne pouvait plus s'opposer à sa marche triomphale au sein des états héréditaires. Il ne fut arrêté à Gies-sen, sur les bords de la Nidda, que par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu entre l'archiduc Charles et Bonaparte. Hoche posa aussitôt les armes, s'arrêtant lui-même au milieu de ses triomphes.

Le Directoire, quelque temps après, se croyant en péril, forma le projet de donner un grand pouvoir à Hoche en le chargeant de soumettre un parti redoutable. Lorsque les directeurs eurent réclamé son appui, on l'entendit dire: « Je vaincrai les » ennemis de la république; et, » quand j'aurai sauvé ma patrie, je » briserai mon épée. » Ayant accepté la direction du mouvement que méditait le Directoire, il fit filer vers Paris quelques corps de son armée: ce qui lui attira des dénominations violentes de la part des conseils. Le général Willot demanda formellement la mise en accusation de Hoche; mais déjà le Directoire, auquel on avait inspiré des alarmes sur la docilité de ce général et sur l'usage du pouvoir qu'on allait lui confier, faisait rétrograder les troupes, et prétendait qu'elles étaient destinées à une expédition maritime. Indigné de la faiblesse ou de la versatilité du Directoire, Hoche publia plusieurs lettres pour établir qu'il n'avait agi que sur les ordres du gou-

vernement; il provoqua lui-même l'examen de sa conduite et sa mise en jugement. On sait aujourd'hui qu'il fut écarté par les intrigues de Bonaparte, qui ne voyant en lui qu'un rival redoutable prêt à se rendre maître du gouvernement et à le gagner de vitesse, fit déférer à Augereau la commission de renverser le parti des conseils.

Hoche, abreuvé de dégoûts, se retira à Wetzlar, où il reprit le commandement de son armée. Tout-à-coup il fut atteint de douleurs violentes, cracha le sang, perdit la voix, et, consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il dit à ses amis : « Suis-je donc revêtu de la robe empoisonnée de Nessus ? » Le 15 septembre 1797, ce grand homme cessa de vivre. On pensa généralement que sa mort fut attribuée au poison. Elle fut regardée comme une calamité publique.

On honora sa mémoire dans toute la France, et même dans l'Allemagne, par des cérémonies funèbres.

Un monument à sa gloire fut élevé à Weissensturn. Ses restes furent d'abord transportés de Wetzlar à Coblenz; partout les commandans autrichiens rendirent à son convoi les plus grands honneurs. Ses cendres furent mêlées ensuite à celles de Marceau à Pétersberg. Mais ce fut à Paris, au Champ-de-Mars, que par l'ordre du Directoire on décerna à ce général les funérailles les plus magnifiques. De toutes les cé-

rémonies renouvelées des anciens, ce fut celle où l'on imita le plus heureusement les pompes grecques et romaines. Versailles ne resta pas en arrière, et l'on se souvient encore de la fête funèbre et militaire que cette ville célébra en l'honneur du héros né dans ses murs. Le parti républicain parut donner à la mémoire de Hoche de véritables regrets. Soldat dès l'enfance, général en chef à vingt-quatre ans, Hoche, en cinq années, parcourut une carrière pleine de gloire. C'était un de ces hommes dont parle Montesquieu, qui, dans les temps de révolution, se font jour à travers la foule, et sont portés au premier rang par leur supériorité naturelle. Fier et ambitieux comme César, il fut souvent comme lui grand et généreux. Voici le discours qui fut prononcé sur sa tombe par le général Lefèvre :

« Mes chers camarades, la mort qui ne nous a jamais paru redoutable, se montre à nos yeux d'une manière terrible; elle anéantit d'un seul coup la jeunesse, les talens et les vertus. Hoche n'est plus! la Parque meurtrière a terminé ses jours, et dans un instant il ne nous restera plus de lui que le souvenir de ses exploits... Que la foudre guerrière qui a décidé de ses nobles triomphes, apprenne à l'univers que l'humanité a perdu un ami, la victoire un de ses enfans, la patrie un appui, et nous tous... un ami sincère!... »

La vie de ce guerrier, dont la ville de Versailles doit à jamais être fière, et dont elle honorera sans doute un jour la mémoire par l'érection du monument que Napoléon a fait faire, et qui est enfoui, depuis plus de vingt ans, dans la poussière des magasins du Musée, a été écrite en 2 vol. in-8°, an VI, par Rousselin. Ils contiennent la correspondance de Hoche. Chénier a composé un hymne sur sa mort. Sa veuve, qui vit encore et qui fut si tôt séparée de lui, n'a pas voulu par d'autres liens perdre un nom tant illustré.

Hoche n'a laissé qu'une fille, aujourd'hui madame la comtesse Desrois.

(Nota. Une partie de cette notice est empruntée à une biographie moderne.)

HOGUER (JEAN-PIERRE), allié de Ducis (voyez ce nom), chef de bureaux au ministère de l'intérieur, chevalier de la Légion-d'Honneur, est né à Versailles le 11 mars 1784. Ancien élève de l'École polytechnique, il fut reçu à l'École des ponts et chaussées, et en sortit avec le titre d'élève honoraire. Entré au ministère de l'intérieur, il s'y est fait remarquer par beaucoup d'activité et par des talens administratifs qui, à diverses époques difficiles, firent oublier ses opinions libérales. M. Hoguer a publié plusieurs écrits, entr'autres un travail sur l'établissement de l'École polytechnique,

considéré sous les rapports scientifiques, imprimé en 1805. On trouve de lui, dans les éditions des *Classiques français*, in-18, de M. Debure, des notices sur Gresset, Fénelon, Massillon et Pascal. Il a pris une très grande part à la rédaction de l'ouvrage de M. Favard de Langlade, ayant pour titre : *Législation électorale*, avec l'analyse des principes et de la jurisprudence sur cette matière; Paris, chez Firmin Didot, in-8°, 1830. On a encore de M. Hoguer plusieurs notices biographiques, parmi lesquelles nous lui devons celle sur J. - J. Garnier (voyez ce nom), insérée dans cet ouvrage.

HOUDON (N....), membre de l'Institut de France (classe des beaux-arts), chevalier de la Légion-d'Honneur, l'un de nos sculpteurs les plus distingués. Plusieurs personnes pensent que cet artiste appartient par sa naissance au département de Seine-et-Oise. Nous l'ignorons. Nous serions fiers de compter parmi les hommes qui ont contribué à l'illustration de Seine-et-Oise, un contemporain qui a enrichi nos musées d'une foule de compositions intéressantes, et des plus beaux morceaux de sculpture. Dans une autre édition de cet ouvrage, nous rédigerons un nouvel article sur des renseignements que nous recueillerons, et dont nous pourrons garantir l'exactitude.

HUA (EUSTACHE-ANTOINE), né à Mantes le 30 janvier 1759. Avant la révolution, il exerça les fonctions de juge au tribunal de Mantes. En 1790 et 1791, M. Hua concourut, dans la section de la Place-Royale, à tout ce qui pouvait servir la cause du roi. Arrêté comme suspect, il fut détenu pendant la terreur. Maire de la ville de Mantes, il fut envoyé, en 1791, comme député de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative. En 1811 il fut nommé avocat près la cour impériale de Paris, puis avocat-général près la même cour. Il a porté la parole dans l'affaire relative à l'évasion de M. Lavalette, et dans plusieurs autres causes importantes. Membre de l'administration générale des hypothèques jusqu'à sa réunion avec la direction générale de l'enregistrement, il publia des *Notions élémentaires sur le régime hypothécaire*, et des *Conférences sur le code civil*, en 5 vol in-12. Pendant les deux invasions, M. Hua remplit les fonctions de maire dans le canton d'Écouen, avec le plus grand zèle, et souvent au péril de sa vie.

HUBERT (JEAN-JOSEPH), l'un de nos plus intrépides marins, officier de la Légion d'Honneur dès la formation, naquit à Saint-Arnoult, et mourut lui et les siens en 1805, à Trafalgar, en combattant contre les Anglais sur le vaisseau *l'Indomptable* qu'il commandait.

Le 26 messidor an III de la république, le représentant Nion, délégué près l'armée navale de la Méditerranée, écrit en rade de Fréjus au Comité de salut public : « Je ne dois pas vous laisser ignorer l'action glorieuse du capitaine de la frégate *l'Alceste* (Hubert), qui a passé au milieu du feu de l'ennemi pour aller remorquer *l'Alcide*, et qui ne s'est éloigné de ce vaisseau que lorsqu'il l'a vu en feu. » Peu de jours avant le combat de Trafalgar, il écrit à sa femme le 9 vendémiaire an XIV, à bord de *l'Indomptable*, en rade de Cadix, la lettre dont nous donnons l'extrait suivant : ce fut sa dernière.

« Arrivé ici depuis le 2 fructidor, et la poste ne partant que le 5 suivant, je t'ai écrit de suite. Nous sommes en vue de trente-deux vaisseaux ennemis, dont huit à trois ponts; nous sommes trente-trois, dont trois à trois ponts, et je crois que nous allons les chercher, et que cette fois nous n'irons pas à demi. Je crois fermement qu'il n'y a qu'une attaque générale et en même temps particulière, faite avec audace et de très près, chaque vaisseau combattant le sien, sans ordre, sans tactique, et à brûle-pourpoint, qui puisse nous rendre assez redoutables aux Anglais pour partager avec eux l'empire de la mer. Un tel événement peut sans doute causer bien des larmes. Puissent les tiennes et celles de nos chers enfans ne pas couler sur moi. Je me suis dit vingt

HUB

fois tout cela, et, sans pouvoir m'en défendre, mes larmes ont coulé sur vous; mais l'honneur, le cri de l'honneur, la voix de la patrie, dont un jour mes enfans entendront dans leur âme le cri retentissant, repoussent toutes mes alarmes; et, tout en tremblant sur le sort qui vous est réservé, il ne se présente devant moi que la route brillante dont l'éclat m'éblouit. Si je ne vous revois plus, redis souvent à mes enfans combien je les aime, combien je regrette qu'un dernier baiser ne leur ait pas témoigné tout mon amour. Tu penseras peut-être que l'attendrissement que je fais paraître en ce moment, peut influer sur ma conduite militaire; tu te tromperais. Si mon âme est émue en ce moment, si je m'appesantis sur le sort de mes enfans, je donne à cet instant ce que je dois à leur jeunesse et à ma tendresse pour eux; mais, à douze cents toises de l'ennemi, je n'ai plus qu'une patrie, et toutes les affections de la nature et de l'amour sont suspendues dans cet unique sentiment. Nous ne tarderons pas à partir, nous n'attendons qu'un vent favorable, etc., etc.

» J.-J. HUBERT. »

Ses deux derniers fils, beaux-frères de M. A. Henry (voyez ce nom), parcourent aujourd'hui la même carrière, dans laquelle le brave capitaine Hubert a laissé un nom si distingué. L'aîné est mort dans la campagne de Russie.

HUO

237

HUE (N....), est né à Versailles : paysagiste habile. La plupart de ses compositions sont remarquables par le coloris et la variété des sites qu'elles représentent. Cet artiste a formé un grand nombre d'élèves, dont plusieurs marchent sur ses traces. Il fut chargé par le gouvernement d'achever la galerie des vues des ports de France de Joseph Vernet.

HUOT (J.-J.-NICOLAS), naturaliste, né à Paris en 1790, membre de la Société d'histoire naturelle, de la Société philotechnique de cette ville, et de la Société centrale d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise; membre correspondant de la Société impériale des naturalistes de Moscou, de la Société royale des lettres, sciences et arts de Metz; des Sociétés linnéenne de Normandie, d'histoire naturelle de Montpellier, et d'émulation de Cambrai. Il est auteur de divers ouvrages d'histoire naturelle, de géologie, de statistique et de géographie. Il a fait insérer dans les *Annales des sciences naturelles* plusieurs mémoires intitulés: *Observations sur le banc de Grignon, sur le calcaire renfermant des restes de végétaux, et sur les couches supérieures de cette localité*; 2^o *Note géologique sur le prétendu fossile humain trouvé près de Moret*, département de Seine-et-Marne (tome III); 3^o une *Notice sur la vie et les tra-*

vauz de J.-V.-F. Lamouroux (tome v); 4^o *Quelques considérations géologiques sur la présence des débris d'animaux vertébrés dans les différentes couches de notre globe* (tome x); 5^o dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Normandie*, une *Notice géologique sur un terrain occupant, sur la rive droite de la Seine, la plaine située entre la montagne de Triel et la rivière, et, sur la rive opposée, l'espace compris depuis Meulan jusqu'à Rolleboise*; 6^o dans la *Galerie française* (tome III), une *Notice sur la vie et les ouvrages de Lavoisier*. M. Huot est le principal auteur de la continuation de la *Géographie physique* (encyclopédie méthodique); le continuateur du *Précis de la géographie universelle* de Maltebrun, dont il a composé les deux derniers volumes. Collaborateur de l'*Encyclopédie moderne*, M. Huot a fourni à ce dictionnaire un grand nombre d'articles de minéralogie, de géologie et de zoologie, la plupart dignes, par les vues nouvelles qu'ils contiennent, de fixer l'attention des naturalistes. M. Huot est aussi l'un des rédacteurs du *Bulletin universel des sciences*, pour la section d'histoire naturelle; de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue départementale*, et du *Journal de la morale chrétienne*, dans lequel on trouve plusieurs articles de lui sur la statistique des établissemens d'instruc-

tion et de bienfaisance dans les pays étrangers.

HURÉ (JEAN-BAPTISTE), marinier, est né à Conflans en 1799. Ce citoyen a courageusement combattu pour la défense de nos droits dans la journée du 29 juillet 1830. Dès sept heures du matin, il se posta à la Barrière-des-Sergens, rue Saint-Honoré, et ne cessa de faire feu qu'après la prise du Palais-Royal, qui eut lieu vers trois heures après midi. Huré a obtenu la décoration de juillet.

HURET (TOUSSAINT-CHARLES), est né à Versailles le 19 septembre 1800; maître de pension dans cette ville, M. Charles Huret y possède un établissement duquel sortent chaque année des élèves distingués, et qui ne doivent leur savoir qu'à ses soins et à sa manière d'enseigner. Écrivain laborieux, helléniste habile, on doit à M. Huret divers ouvrages estimés : 1^o une traduction de deux romans grecs, l'un de Xénophon d'Éphèse, *Habrocome et Anthia*, l'autre de Théodore Prodrome, *Rhodanthe et Dosiclès*. Ces deux ouvrages font partie de la collection des romans grecs publiés à Paris en 1822, chez Merlin; 2^o dans la même année, M. Huret édita l'*OEdipe-Roi de Sophocle*, avec notes françaises à l'usage des classes; Paris, Brunot, 1822, in-12; 3^o en 1828 il a fait paraître une traduction des *Essais*

philosophiques, de Dugalt-Stewart ; in-8°, Paris. La publication des *Essais philosophiques* se rattache aux travaux entrepris par la nouvelle école française, sous l'influence de M. Victor Cousin. C'est cette même école qui, dans ces derniers temps, a donné à la France des traductions de Reid et de quelques autres ouvrages de son successeur à la chaire d'Edimbourg, feu Dugalt-Stewart. 4° On lui doit une traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, 1^{er} livre, avec notes latines ; Paris, 1829, in-12. Le commentaire de Xénophon a valu à M. Ch. Huret d'honorables suffrages. — Ce travail, qui se distingue par l'exactitude des recherches et la bonne foi avec laquelle sont abordées toutes les difficultés que présente le texte, sera utilement placé entre les mains des élèves qui étudient la littérature ancienne. M. Huret a fait paraître aussi une traduction de l'ouvrage du docteur Mac'Crie, intitulé : *Histoire des progrès et de l'extinction de la réforme en Italie* ; in-8°, Paris, Cherbuliez, 1830. Cet ouvrage ne peut manquer d'exciter au plus haut degré l'intérêt général. C'est un tableau vivant des intrigues et des manœuvres des prêtres pour s'emparer de l'autorité des rois et des peuples à diverses époques. On doit savoir gré à M. Huret d'un tel travail entrepris par lui avec courage avant la révolution de 1830.

HUVÉ (JEAN-JACQUES), archi-

tekte, ancien inspecteur des bâtimens du roi, naquit à Boinvilliers, près Mantes, en juin 1742. Fils d'un notaire de Magnanville, il fut envoyé à Paris pour y terminer ses études. Quelques liaisons avec de jeunes artistes éveillèrent en lui un goût vif pour l'art du dessin. Ses parens consentirent à ce qu'il se destinât à l'architecture. Il suivit le cours gratuit de l'Académie, et reçut les leçons particulières du professeur Blondel, critique sévère qui, en conduisant ses élèves au pied des monumens du siècle de Louis XIV, savait à-la-fois faire ressortir leurs défauts et faire admirer leur élégance et leur forme. A l'âge de vingt-deux ans, Huvé fut attaché comme inspecteur aux bâtimens de la Monnaie, et, en 1770, il remporta le grand prix de l'Académie royale.

Trois ans après il fut envoyé sur les frontières d'Espagne par le comte de Comminge, pour y bâtir son palais épiscopal. Bientôt il partit pour Rome ; mais il ne se contenta pas de parcourir l'Italie, il visita à ses frais une partie de la Grèce, la Calabre, la Sicile, et rapporta dans sa patrie un riche portefeuille de dessins.

Huvé a laissé sur l'Etna des traces de son passage, en construisant pour le prince Biscari un pont-aqueduc qui fut long-temps admiré par sa hardiesse et sa solidité. Il revint à Paris en 1776, et le comte d'Angiviller le nomma, l'année suivante, l'un des quatre inspecteurs

du château de Versailles. Après avoir été le troisième maire de la ville, il devint suspect, et fut détenu pendant six mois dans la prison des Carmes. A la chute de Robespierre, il obtint une des places d'administrateur du Musée de l'école française établi dans le palais de Versailles; des changemens administratifs la lui firent bientôt perdre. Frappé de paralysie, il succomba à Versailles le 24 mai 1808. Son fils est aujourd'hui un des architectes de la capitale.

J

JABINEAU (HENRY), naquit à Étampes. Avocat, auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'un journal qu'il commença en 1791, et qui dura jusqu'au 11 août 1792; il avait pour titre : *Nouvelles ecclésiastiques, ou mémoires pour servir à l'histoire de la constitution prétendue civile du clergé*. Jabineau mourut dans les premiers jours de juillet 1792.

JOBART (JEAN-ANTOINE), docteur en médecine, naquit à Versailles en 1745. Il dirigea particulièrement ses études vers l'art des accouchemens, et se distingua dans cette partie. Reçu en 1776 membre de la compagnie des chirurgiens de Versailles, il s'acquit une brillante clientèle, et fut appelé, par ses connaissances en chirurgie, à la place de chirurgien ordinaire du

comte d'Artois. Étant resté à Versailles pendant les troubles civils, il s'y rendit, souvent au péril de ses jours, le défenseur de beaucoup d'accusés. Après cinquante années consacrées à l'humanité, M. Jobart quitta Versailles, et il y fut souvent rappelé, malgré son éloignement, par la confiance importune de ses amis. Ce médecin mourut d'apoplexie le 13 février 1820, à Saint-Arnoult, où il s'était retiré.

JOLY (MARIE-ÉLISABETH), épouse d'un ancien officier de cavalerie, née à Versailles le 3 avril 1761, morte à Paris le 5 mai 1798, à l'âge de trente-sept ans. Dès l'âge le plus tendre, elle figura dans des ballets de la comédie française, et remplit les rôles d'enfans avec une grâce toute naïve et une rare intelligence. Son talent précoce fut heureusement cultivé par Prévillo et sa femme. Après s'être essayée pendant deux années sur le théâtre de Versailles, qui semble depuis long-temps destiné à offrir les meilleurs sujets à la capitale, Joly débuta, le 1^{er} mai 1781, au Théâtre-Français par les rôles de soubrette. Une physionomie charmante et spirituelle, une jolie tournure, un organe pur, sans affectation, une finesse naturelle et piquante, une connaissance approfondie de la scène et du cœur humain, assurèrent bientôt son triomphe. Le Théâtre-Français, depuis mademoiselle d'Angleville, n'avait pas eu d'ac-

trice comparable à cette comédienne pour les rôles de son emploi. Protégée par Lekain, elle sut profiter des conseils de ce grand tragique. C'est surtout dans les servantes de Molière, dans les soubrettes des comédies du XVIII^e siècle, dans les rôles de Dorine du *Tartufe*, de Martine des *Femmes savantes*, dans ceux de la *Femme juge et partie*, et d'Orphise de la *Coquette corrigée*, qu'elle se faisait remarquer par le naturel de son jeu. Après avoir fait les délices de Paris, cette actrice célèbre fut mise en prison en 1794, pendant la terreur. Rendue à la liberté, elle reparut sur le théâtre Louvois. Sa santé délicate ne tarda pas à s'affaiblir, et une maladie de poitrine l'enleva bientôt aux arts, à ses enfans et à ses amis. Lebrun a composé pour elle l'épithaphe suivante :

« Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie,

» Pour la première fois a fait pleurer Thalie. »

JOLY DE FLEURY (ARMAND-GUILLAUME, comte), né le 15 mars 1746, conseiller au parlement de Paris, avocat-général et procureur-général au parlement, membre de la Légion-d'Honneur, a présidé, en l'an V, l'assemblée départementale de Seine-et-Oise. En 1810 il fut nommé député par le collège électoral de ce département, et, le 24 août 1815, conseiller d'état honoraire. Joly de Fleury, son fils, a

rempli diverses fonctions importantes.

JOMARD (EDME - FRANÇOIS), membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, est né à Versailles le 20 novembre 1777; il commença ses études au collège de cette ville, et vint faire ses humanités à Paris au collège Mazarin, sous le fameux Geoffroy. Avant quinze ans, il avait achevé ses cours de logique et de mathématiques, lorsque les corps enseignants furent détruits. Admis à l'école des ponts-et-chaussées, il s'y livra en même temps à l'étude de l'histoire naturelle et de la géographie. En 1795 il fut reçu à l'École polytechnique dès sa fondation. En 1796 il fut admis à l'école de géographie et du cadastre, et, en 1798, désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, en qualité d'ingénieur-géographe. A peine arrivé à Alexandrie, il fut chargé avec ses collègues d'un grand plan topographique du territoire de cette ville. Plein d'amour pour l'étude du passé, il se livra à l'examen des antiques monumens de cette contrée, jusqu'alors ignorée ou peu connue, et il en a donné les mesures exactes avec des dessins et des descriptions fidèles, sous les auspices de Monge et avec le secours de ses condisciples MM. Lancret, Jollois, Devilliers, Chabrol, etc. Membre de l'Institut d'Égypte, il y a lu plusieurs mémoires d'antiquités et de géographie comparée. Arrivé

en France en 1802, après avoir visité les Iles-Ioniennes, Ithaque et Céphalonie, il reçut du dépôt de la guerre la mission d'aller en Bavière, sur les frontières de la Bohême, pour surveiller les opérations topographiques dans le Haut - Palatinat. En 1803 il fut rappelé en France pour coopérer à la rédaction de la grande *Description de l'Égypte*, et, à la mort de Conti, en 1803, il fut élu secrétaire de la commission chargée de diriger l'exécution de l'ouvrage. A la fin de 1809, M. Lancret étant mort, il fut nommé commissaire du gouvernement pour la direction des travaux de gravures et d'impression. Il s'occupa de cette tâche immense pendant plus de dix-huit ans.

En 1815 M. Jomard publia un *Exposé des écoles de Londres*, et l'*Abrégé des méthodes élémentaires*, 1816, in-8° (sans nom d'auteur). On doit à ce savant illustre une foule d'ouvrages parmi lesquels :

1° *Description des hypogées de la ville de Thèbes*, remplie de recherches neuves, avec des aperçus sur les écritures égyptiennes; 90 pages in-f°.

2° *Mémoire sur le système métrique des Égyptiens*; 300 pages in-f°.

3° (Avec M. Choron et l'abbé Gauthier), *Tableau des écoles élémentaires*; 1816, in-f°.

4° *Description de la règle à calculer*, avec des réflexions sur l'in-

dustrie anglaise; 1816, in-4°, planches.

5° *Rapport sur les méthodes et l'impression tachygraphiques*; 1817, in-4°.

6° *Notice sur les lignes numériques des anciens Égyptiens*, avec des recherches sur la classification des signes hiéroglyphiques; 1816 et 1819, in-8°.

7° *Notice sur le voyage de M. Caillaud en Nubie*; 1819, in-f°, cartes.

8° *Notice sur les nouvelles découvertes faites en Égypte*, et de l'influence qu'elles peuvent avoir sur les études historiques; 1819, in-8°.

9° *Parallèle entre les antiquités de l'Inde et de l'Égypte*; 1819, in-8°.

10° *Carte de l'Égypte lithographiée*; 1819.

11° *Arithmétique élémentaire*, ou tableaux d'arithmétique assujettis à l'enseignement mutuel; 1820, in-8°, avec le manuel des tableaux.

12° *Des fosses propres à la conservation des grains*; 1820, in-4°, avec planches.

13° *Voyage à l'oasis de Thèbes*; 1820, in-f°, avec planches et cartes.

14° *Notice géographique sur le pays de Nedjd*, in-8°, avec carte de l'Arabie centrale.

15° *Étalon métrique trouvé à Memphis*; 1822, in-8°, planches.

16° *Contrat de Ptolémaïs*; 1822,

in-4° et 12 exemplaires in-8°, avec planches.

17° *Voyage à l'oasis de Syouah*; 1822, in-8°.

18° *Rapports de l'Éthiopie avec l'Égypte*; 1822, in-8°.

19° *Notice sur la vie et les ouvrages de Berthollet*; 1823, in-8°.

20° *Aperçu des nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale*; 1824, in-8°, avec une carte lithographiée.

21° *Notices sur de Beaufort*, voyageur en Afrique, et sur les découvertes récentes dans cette partie du monde; 1824, in-8°.

22° *Carte des positions de l'oasis de Syouah*, par rapport à la Méditerranée, l'Égypte, etc.; 1824.

23° *Rapport sur les machines à graver*; 1824, in-4°, planches.

24° *Coupe-d'œil rapide sur les progrès et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*; 1825.

25° *Communication du Niger avec le Nil de l'Égypte*; 1825, in-8°, cartes.

26° *Examen de la question de savoir si la lithographie peut être appliquée avec avantage aux cartes géographiques*; 1826, in-4° et in-8°, avec carte lithographiée.

27° *Vocabulaire à l'usage des voyageurs*, publié par extrait dans l'*Atlas ethnographique* de M. Balbi; 1826.

28° *Lettre à M. Abel Rémusat* sur une nouvelle mesure de coudée

trouvée à Memphis; 1827, in-4°, planches.

29° *Remarques sur l'école d'Hofwyl* (résultat d'une excursion en Suisse); 1827.

30° *Remarques sur les découvertes géographiques faites dans l'Afrique centrale, et le degré de civilisation des peuples qui l'habitent*; 1827, in-4°.

31° *Du nombre des délits criminels comparé à l'état de l'instruction primaire*; 1827, in-8°, sans nom d'auteur.

32° *Examen des instrumens et des produits des arts de la collection égyptienne de Passalacqua*, 1827, in-8°.

33° *De l'école égyptienne de Paris*; 1828, in-8°, avec 2 cartes.

34° *Tableaux sommaires de l'état de l'instruction primaire à Paris, et remarques sur la nécessité et les moyens de la généraliser en France*; 1828, sans nom d'auteur.

35° Un grand nombre d'articles publiés dans le *Journal d'éducation*, dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*, dans la *Revue encyclopédique*, dans le *Bulletin universel des sciences*, dans les *Annales des voyages*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, dans la *Description de l'Égypte*, à laquelle il a tant contribué, etc., etc. On a encore de ce savant, outre les écrits déjà cités, un *Mémoire sur la population an-*

cienne et moderne, un *Tableau méthodique des hiéroglyphes*, en deux planches; la *Description du Caire*, ouvrage de statistique très étendu; un très grand nombre de cartes et de dessins de monumens anciens et modernes; la carte ancienne et comparée de l'Égypte, et une spéciale pour l'Égypte-Inférieure, etc., etc.

C'est avec ce cortège d'ouvrages éminemment utiles que M. Jomard entra en 1818 à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Peu de temps après il fut nommé membre étranger des Académies de Berlin, Naples, Turin, Copenhague, et autres Sociétés savantes d'Angleterre et d'Allemagne. Par ordonnance du mois de juin 1828, M. Jomard a été appelé à la Bibliothèque du Roi comme conservateur-administrateur du nouveau dépôt de la géographie et des voyages. M. Jomard n'a pas été moins utile aux lettres par les réunions intéressantes qui ont lieu chez lui.

JOUVENCEL (BLAISE-FRANÇOIS-ALDEGONDE), membre de la Chambre des députés, chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'Aigle rouge de Prusse, ancien maire de la ville de Versailles. Le nom de M. de Jouvencel est depuis long-temps cher au département de Seine-et-Oise. Quoique né à Lyon le 9 septembre 1762, sa place lui était due dans cette biographie par les éminens

services qu'il a rendus à la ville de Versailles. Issu d'une famille commerçante, son grand-père, Pierre Jouvencel, était échevin de Lyon en 1737 et 1738, et son père conseiller à la cour des monnaies. Il fut envoyé de bonne heure à Rome pour y faire ses études. En 1780 il vint à Paris les achever et s'adonner aux mathématiques. Il se destinait au corps du génie militaire, lorsqu'au moment des examens survint une ordonnance qui exigea de tous ceux qui se présenteraient quatre degrés de noblesse. M. de Jouvencel fut du grand nombre des candidats qui furent éloignés par cette ridicule condition. Il essaya du commerce; alla successivement au Havre et à Nantes, et servait comme garde national dans cette dernière ville, lorsque les Vendéens vinrent en faire le siège.

L'émigration de son oncle et tuteur avec presque toute sa famille ayant amené la perte de sa fortune, il fut obligé de songer à un état. Il entra dans l'administration des domaniaux, et fut nommé receveur en 1796 à Versailles, place qu'il garda jusqu'en 1812, époque à laquelle il donna sa démission pour se livrer à l'agriculture. En 1802 M. de Jouvencel avait été notable national; en 1805 membre du conseil municipal de Versailles; en 1812 membre du conseil d'arrondissement. Par décret du 2 décembre 1813, maire de la ville de Versailles, et,

la même année, décoré de l'ordre de la Réunion.

C'est principalement dans les fonctions de maire que M. de Jouvencel s'est acquis l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens. Ardent pour le bien public, magistrat intègre et ferme, observateur religieux de ses devoirs, il ne dévia pas un seul instant de la ligne que sa justice lui traçait.

Ce qui a rendu cher au département le nom de M. de Jouvencel, c'est la conduite honorable et courageuse qu'il tint en 1814, en présence de troupes diversement agitées, qui, ignorant les événements de la capitale, et se croyant trahies, voulaient en venir aux mains et exposer Versailles. Dans ce moment difficile, M. de Jouvencel ne consulta que son cœur pour embrasser la cause des Versaillais; il ne voyait d'espoir de salut que dans une démarche ferme et solennelle. Revêtu de son écharpe, il s'avance au milieu du corps d'armée du maréchal duc de Raguse, rangé en bataille sur l'avenue de Paris, et demandant à marcher à l'ennemi. Il supplie les chefs de ne pas rendre les habitans témoins des horreurs d'un combat dans la ville. Là, subissant toutes les chances de son dévouement, il est invectivé par quelques forcenés qui, l'appelant parjure et traître, menacent de fondre sur lui, de lui arracher sa décoration, et de lui

ôter la vie. Mais, déployant toute son énergie, il les harangue avec autant de force que de sang-froid, maintient l'ordre et empêche le sang de couler. Le 18 mai 1814, M. de Jouvencel fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Pendant les Cent-Jours, il resta maire jusqu'au moment où, sachant qu'il était trop vivement dénoncé par des malveillans, il envoya sa démission. Le 30 juin 1815, unanimement rappelé par ses concitoyens, la veille de l'entrée de l'armée prussienne à Versailles, M. de Jouvencel, oubliant les peines et les vexations qu'il avait essuyées en 1814, s'empresse de répondre à cet appel en reprenant aussitôt les rênes d'une administration qui n'était pas sans péril. A cette époque, où tout était désordre, il fit une entière abnégation de lui-même pour alléger par tous les moyens possibles les maux qui accablaient les habitans de Versailles.

Le 8 juillet 1815, ce magistrat, résistant aux réquisitions humiliantes et vexatoires de quelques chefs étrangers, leur découvrit sa poitrine en leur disant : *Tuez-moi, mais laissez ma ville en repos.*

L'empereur de Russie, touché du dévouement de M. de Jouvencel, lui envoya une bague enrichie de diamans, accompagnée d'une lettre extrêmement flatteuse. En 1816 le roi de Prusse le décora d'un de ses ordres; la même année le conseil

municipal de Versailles lui offrit, comme un témoignage de la reconnaissance des habitans, un service d'argenterie aux armes de la ville, avec ces mots gravés sur la boîte qui le renfermait : *A M. le chevalier de Jouvencel, maire, la ville de Versailles reconnaissante; journées des 30 mars et 6 avril 1814, 30 juin et 8 juillet 1815.*

En 1821 M. de Jouvencel fut nommé membre de la Chambre des députés par l'arrondissement de Versailles. Il fut un de ceux qui signèrent la protestation contre l'expulsion de Manuel. Réélu, en 1827, par le grand collège, il siégeait au centre gauche de la chambre de 1830, et vota la mémorable adresse. En 1829, M. de Jouvencel a été nommé membre du conseil général du département. Il était en 1814 président de la Société centrale d'agriculture, et est aujourd'hui président de la Société de l'école d'enseignement mutuel de Versailles, dont il est un des fondateurs.

Cet honorable député s'est toujours fait remarquer par des principes en harmonie avec notre révolution de juillet. La veille des élections de 1831, attaqué par quelques écrivains obscurs, il répondit : « J'ai voté l'expulsion du roi parjure à ses sermens ; j'ai appuyé de mon suffrage les améliorations que la Charte a subies ; j'ai contribué à élever le trône de Louis-Philippe ; j'ai aidé de mes faibles lumières à la confec-

tion des lois qui sont maintenant en exécution pour fortifier les bases de notre nouvelle organisation sociale. Où donc aurait-on vu mes dispositions à abandonner les principes de notre glorieuse révolution ? » Les électeurs de Versailles vengèrent M. Jouvencel des attaques qui avaient été dirigées contre lui, en l'envoyant siéger à la Chambre élective. M. de Jouvencel a deux fils : l'un, Paul Hippolyte, né à Versailles le 4 novembre 1798, garde du corps du roi dans la compagnie de Noailles en 1816 ; il servit jusqu'en 1827, époque à laquelle il sortit de l'armée avec le grade de lieutenant de cavalerie pour se livrer à l'agriculture. Le second, Ferdinand-Aldégonde de Jouvencel, né à Versailles le 25 juillet 1804, fut, en 1822, élève de l'École polytechnique ; il en sortit en 1824 officier d'artillerie, et donna sa démission en 1825 pour suivre la carrière du barreau. Il est aujourd'hui avocat à la Cour royale de Paris et auditeur au conseil d'état. M. Ferdinand se distingue par de brillantes qualités, et par d'excellens principes.

JOUY (VICTOR-JOSEPH ÉTIENNE de), l'un de nos bons poètes tragiques et de nos plus ingénieux écrivains ; membre de l'Institut (Académie française), ancien adjudant-général, est né à Jouy près Versailles en 1769. M. de Jouy débuta par la carrière des armes, et finit par celle

des lettres, qu'il illustre encore aujourd'hui. Il était à peine âgé de treize ans lorsqu'il suivit dans l'Amérique Méridionale, en qualité de sous-lieutenant, le baron Besner, nommé alors gouverneur de la Guiane française. L'année suivante il vint reprendre sa place sur les bancs du collège d'Orléans à Versailles, où il termina ses études. Mais il était de sa destinée d'aller échauffer son imagination sous le ciel des tropiques, et, deux années après, il rejoignit aux Indes-Orientales le régiment de Luxembourg, qu'il quitta quelques années après pour se rendre à la côte de Coromandel, de là au Bengale en qualité d'officier d'état-major attaché au gouvernement de Chandernagor.

Le séjour qu'il a fait dans cette belle partie du monde, a fourni à plusieurs de ses ouvrages ces couleurs locales, ces tableaux pittoresques et attachans qu'aucune imagination ne peut reproduire. A la fin de 1790 il quitta la zone torride et revint en France, où il trouva la révolution. Il entra en qualité de capitaine dans le régiment de colonel-général-infanterie, et fit, en qualité d'aide-de-camp du lieutenant-général O'Moran, la première campagne de la révolution. M. de Jouy fut dangereusement blessé au combat de Bonsecours. Nommé adjudant-général sur le champ de bataille, après la prise de Furnes, il fut arrêté quel-

ques jours par ordre du représentant du peuple Duquesnois, et condamné à mort par contumace par le tribunal révolutionnaire de Paris. Il échappa comme par miracle à l'échafaud, sur lequel périt son ami le général O'Moran, l'une des plus honorables victimes de la terreur. Réfugié en Suisse, M. de Jouy resta pendant huit mois dans la petite ville de Brecgarten. Rentré en France après le 9 thermidor, il reprit du service avec le grade de chef d'état-major de l'armée sous Paris, commandée par le général Menou. Dans la journée du 2 prairial, il commanda un bataillon de jeunes gens qu'il avait formé lui-même, et auquel il avait procuré des armes. La Convention nationale dut en partie à cette petite troupe le triomphe qu'elle obtint sur les terroristes. Au 13 vendémiaire il fut arrêté et destitué pour avoir pris part aux délibérations des députés des sections de Paris au camp du Trou-d'Enfer. Quinze jours après, il fut envoyé à Lille avec le titre de commandant de la place. A peine arrivé dans cette ville, il y fut incarcéré de nouveau, sous-prétexte de liaisons politiques avec Malmesbury. Cette absurde accusation tomba d'elle-même, et il fut aussitôt réintégré dans ses fonctions qu'il ne tarda pas à quitter. M. de Jouy avait trente ans lorsqu'il prit la plume. Ses premiers pas dans la carrière littéraire furent marqués par des succès de vogue. Le bel

opéra de la *Vestale* le plaça tout-à-coup parmi les premiers auteurs dramatiques dont s'enorgueillit la France. Le brevet de la dignité littéraire lui fut donné par l'Académie, et ce brevet fut le prix décennal fondé par Napoléon, protecteur de tous les genres de gloire. D'autres compositions ajoutèrent bientôt à sa réputation déjà brillante. Les opéras des *Amazones*, musique de Méhul, des *Abencerrages*, musique de Chérubini, et des *Bayadères*, musique de M. Catel, ajoutèrent à sa célébrité comme auteur dramatique. Mais une autre muse l'appela sur une autre scène; il donna quelques comédies en prose ou en vers au Théâtre-Français et à celui de l'Odéon. Quelque temps après, il se présenta sur la scène tragique *Tippoo-Saïb* à la main. Cet ouvrage avait été conçu dans l'Inde. Il n'obtint qu'un succès passager. Sans d'ombrageux inquisiteurs, sa tragédie de *Bélisaire* eût obtenu un véritable triomphe. *Sylla*, adopté par la censure, vint consoler l'auteur de mesquineries tracasseries, et lui assura un des plus grands succès dont les annales dramatiques aient conservé la mémoire. M. de Jouy ne s'en tint pas à ces compositions; il fit recevoir au Théâtre-Français la tragédie de *l'Empereur Julien*, dans laquelle il a répandu un charme tout-à-fait idéal, une clarté pure et magique qui s'éteint au dénouement comme l'astre de la vie de Julien, sur la

tête couronnée de ce grand homme. La philosophie nous montre encore M. de Jouy sous une autre forme, le précepteur de la société. La France n'avait point d'ouvrage du genre du *Spectateur* d'Addison et de Steele, du *Guardian*, du *Rambler*, etc.; M. de Jouy s'est plu à naturaliser parmi nous cette espèce de journal en action. On sait quelle vogue ont obtenue les *Ermites de la Chaussée-d'Antin*, de la *Guiane*, *l'Ermite en province*, etc. Quinze vol. in-8°, traduits dans toutes les langues littéraires de l'Europe, sont un monument assez important de ses travaux pour le placer au premier rang de nos philosophes modernes. A-la-fois bon poète, bon prosateur, observateur judicieux et profond, M. de Jouy occupera longtemps une première place parmi nos hommes célèbres. Indépendamment des nombreux articles dont cet auteur a alimenté pendant tant d'années plusieurs journaux, et qui ont attaché son nom comme collaborateur à l'ancienne *Gazette de France*, à la *Minerve*, ou comme fondateur à la *Renommée*, au *Journal des Arts*, et au *Miroir des spectacles et des mœurs*, il donna, dans ses premiers débuts en littérature, une collection élémentaire de l'histoire sacrée, profane et moderne, de la géographie et de la mythologie, divisée en jeux de cartes pour l'instruction des enfants : ces jeux sont devenus classiques.

JOU

En 1814 M. de Jouy remplaça Parny à l'Académie française.

Voici la liste des principaux titres littéraires de M. de Jouy :

1^o *La paix et l'amour*, divertissement à l'occasion de la paix.

2^o (Avec Longchamp) *la Fille en loterie, l'Arbitre, Comment faire?* vaudevilles; 1798.

3^o (Avec le même et Dieulafoy), *le Tableau des Sabines, le Vaudeville au Caire*, vaudevilles; 1799.

4^o (Avec Dieulafoy), *l'Intrigue dans les caves*, vaudeville; 1799.

5^o (Avec Année et Gersin), *le Carrosse espagnol*, vaudeville.

6^o (Avec Dieulafoy), *Milton*, opéra-comique; 1805.

7^o *La Vestale*, grand opéra-comique en 3 actes; 1810.

8^o *Les Bayadères*, grand opéra en 3 actes.

9^o *Les Amazones*, grand opéra en 3 actes; 1811.

10^o *Tippoo-Saïb*, tragédie en 5 actes; 1813.

11^o *Les Abencerrages*, grand opéra en 3 actes; 1813.

12^o *Fernand Cortez*, grand opéra en 3 actes; 1813.

13^o (Avec M. Lefèvre). *Zirphile et Fleur de myrte*, opéra-féerie en 2 actes; 1814.

14^o *Bélisaire*, tragédie en 5 actes (non représentée), avec préface et discours préliminaire; 1820, in-8^o.

15^o *L'Homme aux convenances*, comédie en un acte, en vers (représentée au Théâtre-Français.)

JOU

249

16^o *L'Avide héritier*, comédie en 5 actes et en prose (à l'Odéon.)

17^o *M. Beaufils, ou la conversation fuite d'avance*, comédie en un acte et en prose (à l'Odéon et au Gymnase.)

18^o *Le Mariage de M. Beaufils*, comédie en un acte et en prose (à l'Odéon.)

19^o *Sylla*, tragédie en 5 actes; 1821.

20^o *L'Ermite de la Chaussée-d'Antin*, ou observations sur les mœurs françaises au XIX^e siècle; 5 vol. in-12, traduction anglaise par Servan; Paris, 1815, chez Pillet (diverses éditions.)

21^o *Guillaume le franc parleur*; 2 vol. in-12, traduit en anglais, 1815.

22^o *L'Ermite de la Guiane*; 3 vol. in-12, Paris, 1820.

23^o *L'Ermite en province*; 3 vol in-12, 1820.

24^o *Morale appliquée à la politique*; 3 vol. in-8^o, Paris, 1822.

25^o *Essai sur l'industrie française*; un vol. in-12, Paris, 1821.

26^o *Jeux de cartes historiques à l'usage de la jeunesse*; 12 jeux. Chez Vanacker, à Lille, et chez Renouard, à Paris.

27^o *L'Ermite à Londres*.

28^o *L'Ermite en Italie*.

29^o *L'Ermite en prison*.

30^o *L'Ermite en liberté*.

31^o *Cécile*.

C'est avec ce brillant cortège de compositions que M. de Jouy se

présente au souvenir de ses concitoyens.

JUMILHAC - CHAPELLE (le baron de). En 1815 le département de Seine-et-Oise le nomma membre de la Chambre des députés. Dans le mois d'avril 1816, il appuya la proposition de M. Lachaise-Murel, tendant à remettre dans les mains des prêtres les registres de l'état civil. Président du collège électoral du même département en 1816, il y fut nommé une seconde fois député.

K

KREUTZER (RODOLPHE), célèbre compositeur, et l'un des premiers violons de l'Europe, fils d'un musicien de la chapelle du roi, est né à Versailles en 1767. Il annonça de bonne heure de grandes dispositions, et eut pour maître de violon Antoine Stamitz. A l'âge de treize ans, il joua, au concert spirituel, un concerto de sa composition qui eut beaucoup de succès. A dix-neuf ans, il avait composé deux grands opéras qui furent répétés devant toute la cour. La reine l'honorait de sa protection, et l'admettait à ses concerts particuliers.

Kreutzer, après avoir voyagé en Italie, en Allemagne et en Hollande, se fixa à Paris, où il devint premier violon de la chapelle et de la musique particulière de Napoléon, pre-

mier violon de l'Opéra, et membre du Conservatoire. Les ouvrages qu'il a donnés au théâtre ont tous obtenu du succès : *Astyanax* ; *Aristippe* ; *la Mort d'Abel*, à l'Opéra. — *La Princesse de Babylone* ; *Jeanne d'Arc* ; *Lodoïska* ; *Paul et Virginie* ; *Charlotte et Werther*, etc. Ce célèbre compositeur, atteint d'une maladie grave, s'était retiré à Chaillot près Paris. Il quitta la maison de santé du docteur Perdrau pour aller à Genève, où il mourut en janvier 1831, à l'âge de soixante-quatre ans. Le curé de cette ville lui refusa la sépulture parce qu'il avait travaillé pour le théâtre.

Son frère, membre de l'orchestre de l'Académie royale de musique, est un violoniste très distingué.

L

LABOULAYE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS FROC de), chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion-d'Honneur, membre de la Chambre des députés, est né à Versailles. Entré au service dans l'administration de la marine en 1780, il fut nommé commissaire en 1786, et, en 1788, secrétaire du conseil de la marine. Le ministre de ce département, M. Bertrand Molleville, le chargea en 1791 d'une mission en Angleterre. A son retour il partit pour Lorient en qualité de chef d'administration, et fut arrêté par ordre du Comité du salut public au moment où il vi-

était les ports de Bretagne pour l'échange des prisonniers de guerre. Enfermé pendant une année entière dans les prisons de Saint-Malo, M. Froc de Laboulaye n'en sortit que pour être intendant de l'armée navale commandée par l'amiral Villaret. En 1795 il devint secrétaire-général de la marine, puis ordonnateur à Nantes et à Lorient. En 1804 il passa au département des affaires étrangères. En 1814 on le chargea, comme commissaire du roi, avec le vice-amiral marquis de Serey, de l'échange des prisonniers de guerre en Angleterre. A la fin de la même année, Louis XVIII le nomma premier secrétaire d'ambassade à Constantinople.

Lors du débarquement de Bonaparte, M. de Laboulaye se trouvant à Marseille avec M. de Rivière, contribua puissamment à l'organisation du corps qui servit sous les ordres du duc d'Angoulême. Appelé dans le midi par la maladie de sa fille unique qu'il perdit à Toulon, il se tint quelque temps éloigné des affaires. Pendant son absence, le département de la Marne le nomma à la Chambre des représentans. En septembre de la même année, il fut envoyé à la Chambre des députés, et réélu en 1816. En 1815 M. de Laboulaye vota dans cette assemblée avec la minorité, et, en 1816, avec la majorité. Le 18 décembre 1817, il monta à la tribune et parla en faveur de la liberté de la presse. En

1820 il fit le rapport contre la loi sur la liberté de la presse; fut nommé conseiller d'état en service ordinaire. En 1821 il vota en faveur de la nouvelle loi d'élection. En 1822 M. Froc de Laboulaye, réuni aux amis de l'ordre constitutionnel, vota avec eux, et prononça plusieurs discours.

LAFOSSE (MATHURIN), fusilier à la 94^e de ligne, naquit à Montfort. Le 25 floréal an VIII, il se précipita sur une pièce ennemie et périt d'un coup de mitraille en excitant ses camarades par ses discours, et plus encore par son exemple.

LAIGNELOT (JOSEPH-FRANÇOIS), député à la Convention nationale par le département de Seine-et-Oise. Il naquit à Versailles en 1752. En 1779 il fit représenter sur le théâtre de sa ville natale, et, en 1782 à Paris, une tragédie intitulée *Agis*, qui obtint de nombreux applaudissemens. En 1792, appelé à la Convention nationale, il fut un des membres qui, dans le procès du roi, votèrent pour la peine la plus forte. Envoyé en mission à Brest, à Lorient, à La Rochelle, quand les puissances coalisées envahissaient le territoire français, il excita puissamment les citoyens à défendre le sol de la patrie. En septembre 1794, il parla avec énergie contre Carrier, et, le 5 novembre de la même année, fut nommé membre du Comité de sûreté générale; le 12, au nom

des quatre comités réunis, Laignelot fit un rapport sur l'urgence nécessaire de suspendre les séances des jacobins : ce rapport fut accueilli par des applaudissemens tels, qu'aucune séance n'en offrit de semblables pendant toute la révolution. Dans le mois de décembre de la même année, il tonna encore avec beaucoup d'énergie et de sang-froid contre les dominateurs du système révolutionnaire. Quelque temps après, Laignelot fut accusé d'avoir pris une part active aux mouvemens populaires du 12 germinal (1^{er} avril 1795), et à la révolution jacobine des 1^{er}, 3 et 5 prairial (20, 22 et 24 mai même année). Il fut en conséquence décrété d'arrestation le 8 du même mois (27 mai); mais, faute de preuves, il ne partagea pas le sort de ses collègues Romme, Du-roy, Soubrancy, etc., et fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire. En 1796, s'étant jeté dans la conspiration de Babeuf, il fut de nouveau mis en arrestation, et jugé par la haute cour de Vendôme qui l'acquitta. En 1799 une place de receveur des droits de passe lui fut offerte; il la refusa pour se livrer à l'étude paisible des belles-lettres. En 1804 il fit paraître une seconde édition de sa tragédie de *Rienzi*, qui fut saisie sur le rapport du ministre duc d'Otrante, ce qui lui valut l'exil. Pendant les Cent - Jours, Laignelot, n'ayant occupé aucune fonction, ne fut pas obligé de quit-

ter la capitale par suite de la loi du 12 janvier 1816. Il mourut à Paris le 23 juillet 1829. Son corps a été porté au cimetière du Mont Parnasse, et sur sa tombe ont été prononcés deux éloquens discours, l'un par M. Pierre Grand, avocat, notre ami, et l'autre par M. Toulotte, littérateur. Depuis quelque temps, retiré du monde, Laignelot faisait des changemens à son *Agis*, et revoyait sans cesse ses tragédies de *Caton* et de *Jean Sforce*. En défendant Camille Desmoulins et André Chénier, il protesta contre la peine de mort.

LAMAYRAN (PAUL), né le 8 février 1747 à Bastide de Seron, petite ville de l'ancien comté de Foix. Ce médecin, très recommandable par ses lumières et sa philanthropie, a laissé plusieurs mémoires. Il mourut à Versailles, regretté des habitans et du plus grand nombre de ses confrères.

LAMETH (De). Le nom de MM. de Lameth est depuis long-temps cher au département de Seine-et-Oise. Aucun de ces honorables citoyens n'appartient par la naissance à ce département, mais tous y ont habité à diverses époques et y habitent encore aujourd'hui. M. Charles Lameth, député de l'arrondissement de Seine-et-Oise, demeure, depuis plus de quarante ans, à Osny, lieu remarquable par tout ce que la nature et le goût y ont réuni. Rappeler

le nom de MM. de Lameth, c'est retracer de longs souvenirs de gloire et de vertus civiques; braves sur les champs de bataille, fermes dans les revers, courageux à la tribune, ils se sont montrés à-la-fois bons capitaines, éloquens orateurs, excellens citoyens, administrateurs habiles, et constans défenseurs des libertés nationales.

LAMOTTE (CHARLES-ANTOINE HOUDAR de), colonel, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit à Versailles en 1773. Son grand-père était neveu de l'auteur d'*Inès de Castro*, poète dramatique à qui l'on doit plusieurs productions remarquables. Son père, chef de bureau dans le ministère de la maison du roi, le destinait à la carrière administrative; mais il entra dans les rangs de l'armée, et c'est sous les drapeaux que son nom s'est environné de gloire. Le colonel Houdar de Lamotte servit d'abord dans le corps des *grenadiers parisiens*; bientôt après il passa dans les *grenadiers* de l'armée du nord; fit les campagnes de la révolution sous les ordres de Kléber, Lefebvre et Jourdan. Officier d'état-major à l'armée d'Italie, il devint aide-de-camp du général Baraguey d'Hilliers. Sous Joubert il parcourut le Tyrol, se trouva à Venise, à Gênes, à Malte; à l'expédition d'Angleterre il assista au mémorable combat de la frégate *la Sensible*, sur les côtes d'Irlande;

à l'armée du Rhin, dans les champs de Hohenliden, à l'armée des Grisons en Suisse, où succombèrent les Russes sous les ordres de Sowarow. Enfin ce fut au camp de Boulogne, où l'armée était réunie, que le général en chef lui fit donner le grade de colonel du 36^e régiment de ligne, puis le titre de chef de bataillon qu'il avait reçu sur le champ de bataille. Ulm, Menningen, Austerlitz, furent le théâtre de ses succès, et lorsque l'armée victorieuse de deux empereurs allait rentrer sur le territoire français, la guerre recommence, la fameuse journée d'Iéna arrive; c'est là, dit Joseph Lavallée, auteur d'une notice nécrologique sur ce brave dont nous esquissons à peine le portrait, que Houdar de Lamotte trouva la plus sublime récompense de la gloire, celle qu'elle n'accorde qu'à ses favoris lorsque la nature a sonné la dernière heure de leur vie, celle de mourir sur le champ de bataille. Le colonel Houdar de Lamotte tomba percé de coups sous les yeux du maréchal Soult, et fut regretté de toute l'armée. Nul homme ne fut plus loyal, plus franc, plus probe, plus désintéressé. Nul ne porta plus loin la piété filiale; nul ne remplit mieux tous les devoirs de l'amitié. Dans les grades inférieurs, il se fit honorer; dans les grades supérieurs, il se fit chérir.

LANCESTRE (JOSEPH-NICOLAS-

TOUSSAINT), est né à Versailles le 27 février 1780. Lieutenant-colonel de cavalerie, membre de la Légion-d'Honneur et de l'ordre militaire de Saint-Louis. Envoyé de bonne heure au collège d'Orléans, il y fit ses études avec succès. Emporté par son goût pour l'art militaire, il prit le parti des armes malgré l'opposition de ses parens, et s'engagea volontairement dans le 3^e régiment de dragons. Il y fit les campagnes de l'an VIII en Italie, celle de l'an IX dans les provinces méridionales de la France, celle de l'an XII et XIII sur les côtes de l'Océan, et les deux de l'an XIV en Autriche. En 1806 et 1807 il accompagna nos drapeaux en Prusse et en Pologne. A cette époque il fut désigné et choisi pour le régiment des dragons de la garde impériale que l'on formait; il y entra comme lieutenant en premier, sous-adjutant-major, et y fit la campagne de 1808 en Espagne, et celle de 1809 en Autriche. Le 17 décembre 1813, M. Lancestre fut nommé capitaine avec rang de chef d'escadron. C'est en cette qualité qu'il fit, toujours au même régiment, la campagne de Saxe, celle de 1814 en France, enfin celle de 1815. Il partagea à cette époque le sort de ce qui restait de l'armée française licenciée le 10 décembre 1815. S'étant retiré dans ses foyers, M. Lancestre fut nommé, le 5 août 1817, chef d'escadron de remplacement dans le 6^e régiment de dragons,

major le 1^{er} décembre 1819, et, le 3 janvier 1828, lieutenant-colonel dans le 5^e régiment de dragons. Dans toutes les circonstances M. Lancestre a toujours rempli avec zèle et dévouement les devoirs que lui imposait son état, et a su également se concilier les éloges et la confiance des chefs sous les ordres desquels il a servi. Blessé plusieurs fois, notamment à Marengo, à Austerlitz, à Eylau, il a eu plusieurs chevaux tués sous lui, et s'est fait remarquer sur le champ de bataille par sa bravoure et son sang-froid. Lorsque la révolution de juillet éclata, M. Lancestre, fidèle à l'honneur et à ses principes politiques, refusa d'aller faire feu sur la population parisienne. Son régiment, alors en garnison à Maubeuge, et dont il était aimé, ne bougea pas. Quelques jours après les événemens de juillet, de basses intrigues enlevèrent au colonel Lancestre son commandement, acquis à la pointe du sabre. Généralement estimé des habitans et des autorités civiles de Maubeuge, il reçut, en déposant son épée, des marques universelles d'estime et de regrets. Le gouvernement sorti des barricades n'a pas encore réparé, au moment où nous écrivons cette notice (20 juillet 1831), l'injustice qui a atteint le colonel Lancestre, l'un de nos bons officiers de cavalerie.

LAPORTE (le baron ARNAUD-

FERDINAND de), évêque de Carcassonne, archevêque d'Auch, officier de la Légion-d'Honneur, est né à Versailles le 27 septembre 1756. Ce prélat, frère d'un des intendants de Louis XVI, après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, fut nommé à l'abbaye de Saint-André-de-Jan, et, en 1781, grand vicaire de l'archevêché de Bordeaux. Les troubles révolutionnaires le forcèrent à quitter le sol de la France. Il passa en Angleterre, où, dans la retraite, il cultiva les lettres et les arts. Rentré dans sa patrie après le 18 brumaire, il fut arrêté à Bordeaux, puis incarcéré. Mais à peine sorti de prison, M. de Laporte fut sacré évêque de Carcassonne le 5 juillet 1802. Après le concordat de 1817, il fut nommé à l'archevêché d'Auch. Ce prélat est versé dans presque toutes les langues anciennes. Lalanne de Laporte, l'un de ses frères, était maître des requêtes avant la révolution, et président du conseil du prince de Condé.

LASALLE (**HENRI**), né à Versailles. Il se destinait à parcourir la carrière du barreau lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, mais avec réserve. M. Lasalle a été pendant quelque temps l'un des trois administrateurs du bureau central de police à Paris. Sa modération, son intégrité, son esprit de prévoyance et de justice, le mirent à même de rendre de si-

gnalés services à des personnes dénoncées par des furieux. Après le 18 brumaire, M. Lasalle fut nommé commissaire-général de police à Brest par Bonaparte, et, après son retour de l'île d'Elbe, en avril 1815, l'un des huit commissaires-généraux de police qui furent envoyés dans les départemens. Il a publié: 1^o *Sur l'arrêté des consuls du 24 thermidor, relatif aux lois des prévenus d'émigration*, 1801, in-8^o; 2^o *Sur le commerce de l'Inde*, 1802, in-4^o; 3^o *Des finances de l'Angleterre*, 1803, in-8^o; 4^o *Recherches sur l'origine de la dette de la Grande-Bretagne*; et en janvier 1818, une brochure contre le concordat de 1817.

LATONTINIÈRE (**N...**). Commandant, en 1789, de l'artillerie bourgeoise à Versailles, il refusa long-temps des munitions à la garde nationale de cette ville. Le 5 octobre, le dernier peloton des gardes-du-corps du roi ayant fait feu et blessé plusieurs volontaires de Versailles, Bury, sous-lieutenant, menaça Latontinière de lui brûler la cervelle s'il refusait plus long-temps des munitions. Ce fut dans cette journée que Durup de Baleine et Raisin, commandans, sauvèrent la vie à Moucheton, garde-du-corps, accusé d'être un de ceux qui avaient tiré sur le peuple.

LAUVRAY (**JEAN-BAPTISTE**),

chef de bataillon au 1^{er} régiment d'infanterie légère, chevalier de St.-Louis, né à Versailles. Entré au service en 1775, Lauvray comptait déjà plusieurs campagnes, lorsqu'en 1791 il fut nommé lieutenant dans la garde nationale parisienne, section des Tuileries. Promu au grade d'adjudant-major, il donna sa démission pour faire partie de la garde constitutionnelle du roi ; fut ensuite fait capitaine de la compagnie des chasseurs à pied de l'*Égalité*, et fit avec elle les premières guerres à l'armée du nord, où, dans tous les combats, il déploya la plus rare intrépidité. Le 15 novembre 1792, le général Flanqueville lui donna l'ordre d'aller avec sa compagnie, forte de cent cinquante hommes, et vingt-cinq hussards du 3^e régiment, déboucher l'ennemi qui, avec des forces au moins trois fois supérieures en nombre, occupait le village de Trianon, où était rassemblée une grande munition de guerre. Lauvray attaqua cette troupe avec impétuosité, la chassa de ses positions, la poursuivit dans les bois, la défit complètement, après un combat qui dura plusieurs heures, la força à la retraite sur Louvain, et s'empara d'un magasin où se trouvaient renfermés quatre cent quatre-vingt-quatre tonneaux de poudre. L'honneur de cette action, que s'attribua alors le capitaine Gaillard, commandant les chasseurs du Mont-Cassel, doit être restitué à son véri-

table auteur, l'intrépide capitaine Lauvray, qui, peu de temps après, fit de nouveaux prodiges de valeur à la prise de Menin, où il reçut onze coups de sabre et de baïonnette. Admis à la retraite après avoir fait en Suisse la campagne des Grisons, cet officier supérieur, qui a obtenu tout son avancement sur les champs de bataille, vint résider à Versailles, où il est décédé généralement estimé.

LAVAU (PIERRE-FRANÇOIS), l'un des professeurs les plus distingués des écoles centrales de Seine-et-Oise. Il naquit à Neuilly en 1754, et mourut à Versailles en 1825. Cet estimable et savant maître travailla toute sa vie avec ardeur à l'instruction de la jeunesse. Habile professeur de grec, il a traduit avec succès le *Songe* de Lucien, la *Fable des alcyons*, et le *Misanthrope*, du même auteur, 1801, in-8°. On doit encore à sa plume, plutôt fidèle qu'élégante, une traduction en vers des *Œuvres lyriques d'Horace*, 1810, in-12 ; *Nisus et Euryale*, épisode extrait du 12^e livre de l'*Énéide*, et un volume de divers morceaux littéraires. M. Lavau, ami de Leuliette (*V. ce nom*), connaissait, comme ce savant écrivain, tout ce que la littérature ancienne offre de remarquable. Nous l'avons vu traduire avec une admirable précision les morceaux les plus difficiles de Tacite et de Tite-Live. Quoiqua

déjà âgé, lorsqu'il fut attaché comme professeur à l'institution qui s'était formée à l'Hermitage-Saint-Antoine, dont les jardins touchent Versailles, il traduisit cependant avec une énergie d'expression rare les *Catilinaires de Cicéron*, que conservent encore quelques-uns de ses élèves. M. Lavau était membre de plusieurs académies. Il mourut très regretté. Il a laissé plusieurs manuscrits, entr'autres une traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, que sa veuve et sa fille, sans fortune, ont vendu à un professeur du collège de Versailles.

LAVÉDAN (JEAN - BAPTISTE), docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier de l'ordre royal de Prusse, naquit à Cancaless (Hautes-Pyrénées) le 15 juin 1758, et mourut à Versailles le 3 juillet 1831, chirurgien en chef de l'hospice de cette ville, correspondant de l'Académie royale de médecine de Paris, membre du jury médical de Seine-et-Oise, et de la Société centrale d'agriculture et des arts du même département. Ce praticien entra dans la carrière médicale sans patronage; par le travail il sut acquérir quelques connaissances en anatomie, et, par sa continuelle activité, une clientèle brillante. Sans rien innover dans le service chirurgical de l'hospice de Versailles, M. Lavédan, médecin très ordinaire, sut néanmoins remplir sa place avec

beaucoup de zèle, et, par la douceur de son caractère, se faire aimer des malades.

LE BERRYAS (RENÉ), membre non résident de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, correspondant de celle de la Seine et de Seine-et-Oise. Petit-neveu d'un oratorien, le jeune Le Berryas, issu d'une famille de propriétaire-cultivateur, étudia à Avranches et à Vire. On le destinait à l'état ecclésiastique; mais il n'en reçut que les premiers ordres. Entraîné par son goût pour la littérature, il prit des leçons de Gilbert-des-Voisins, fils du greffier en chef du parlement de Paris. Afin d'aplanir à son élève les difficultés du travail, il étudiait avec lui ce qu'il ne lui enseignait point; c'est ainsi qu'il apprit l'italien, l'anglais, le dessin, l'architecture et la musique.

Le jeune Gilbert-des-Voisins était à peine devenu président à mortier, que son conseil et son ami Le Berryas fut dans le cas, en le suivant en exil, de s'acquitter envers lui de la confiance entière que son ancien élève lui témoignait. M. Le Berryas avait successivement cultivé l'amitié d'hommes célèbres dans des genres très différents: Racine et Gresset, Coffin, Crevier et Lebeau, Mirabeau, Buffon et Duhamel-Dumonceau. Ce fut par les travaux de ce dernier que son goût l'entraîna vers le jardinage.

Tandis qu'excitée par son médecin, le professeur Lemonnier, la comtesse de Marsan peuplait sa petite terre d'Andrézy d'arbres aussi agréables que rares alors, madame des Voisins formait dans sa terre de Villines une précieuse collection d'arbres fruitiers. Duhamel avait, dans sa jeunesse, fait dessiner par Aubriet une partie des meilleurs fruits. Son ami Le Berryas le pressant d'en faire jouir le public : « Je » n'ai plus le temps, lui dit Duhamel, ni de compléter tout ce qui » manque, ni de terminer les descriptions que j'ai commencées. » L'amateur du jardinage se chargea d'aider le savant ; il fit, en dessins et en discours, ce qui manquait ; dirigea les gravures et les enluminures, et le *Traité des arbres fruitiers* obtint dans toute l'Europe le succès qu'il méritait. Le modeste collaborateur avait mis à cet ouvrage son propre cachet, par la concision, la précision, la pureté, même l'agrément du style. On le pressa quelque temps après de se charger d'un *Traité des jardins*, qui pût se trouver au niveau des progrès de cet art, et il en donna au public, en 1775, sous le titre de *Nouveau la Quintinie*, deux volumes ; le premier du *Jardin fruitier*, le second du *Jardin potager*. Cet ouvrage élémentaire soutint la réputation que l'auteur s'était acquise. Il le compléta dans la suite en y ajoutant le *Traité des jardins*

d'agrément et le *Traité de l'orangerie*. Lui-même, en publiant sa troisième partie, annonçait son intention de se borner à la culture des arbres et plantes qui servent à décorer, sans s'occuper, disait-il, « ni » de leur formation, ni des ornemens » vrais qui embellissent la nature, » moins encore de ceux que le caprice semble n'avoir inventés que » pour la rendre difforme et ridicule ».

Mais déjà M. Le Berryas n'appartenait plus au département de Seine-et-Oise ; un penchant invincible l'avait fait retourner près d'Avranches, dans sa terre de Bois-Guérin, qui joignait à l'agrément de faire jouir du coup-d'œil ravissant du mont Saint-Michel et de la baie qui l'entoure, le mérite d'appartenir à un territoire qui a été nommé le jardin de la Normandie, comme la Touraine le jardin de la France. Le cultivateur physicien s'y livra à de nouvelles recherches.

Obligé d'aller se cacher à Rouen pendant les orages dont sa vie solitaire et vertueuse n'avait pu le défendre, il revint, en 1794, au Bois-Guérin, et y reçut, en 1800, l'hommage honorable des médailles d'or décernées par la Société d'agriculture de Paris, à ceux qui avaient été le plus éminemment utiles à quelques parties de cet art. En récompensant ce qu'avait fait anciennement ce vieillard respectable, la Société de la Seine annonçait des

travaux dont son zèle infatigable s'occupait encore. Il cherchait, d'une part, à compléter les dessins et les descriptions du *Traité des arbres fruitiers*, et, d'autre part, il voulait, en réduisant la grandeur des figures, mettre la seconde édition à la portée de plus de monde. Cette grande entreprise a été terminée sous les auspices de M. Laër. Le Berryas n'eut qu'une seule passion, celle de faire le bien; il ne voulut pas mourir sans être utile à sa patrie. Il mourut à Avranches en 1809.

LEBRASSEUR (J. - A.), intendant de Saint-Domingue et des deux conseils supérieurs du cap, naquit en 1745 à Rambouillet. En 1762 il entra dans l'administration de la marine et des colonies. Son zèle et ses talens le portèrent successivement aux places de commissaire des colonies, d'ordonnateur à Gorée, d'administrateur général, et enfin de commissaire en 1774. En 1779 il fut élevé à l'intendance de Saint-Domingue, et à la présidence des deux premiers conseils supérieurs du cap. En 1784 commissaire général des colonies, et, peu de temps après, ordonnateur faisant les fonctions d'intendant. Le 1^{er} avril 1788, il obtint le titre d'intendant général des fonds de la marine et des colonies, et remplit cette place importante jusqu'à sa suppression par l'Assemblée constituante.

En 1792 il avait été choisi par

Louis XVI pour ministre de la marine; mais le conseil, ennemi des nouveaux principes, fit tomber le choix du monarque sur La Coste. M. Lebrasseur avait d'immenses connaissances sur la marine, et aurait fait un excellent ministre. Il n'échappa point aux excès de la révolution; arrêté comme suspect, il fut condamné à mort le 15 juin 1794. Ses ouvrages sont encore aujourd'hui le *veni-mecum* des agens du gouvernement français dans les Antilles.

LEBRUN (CHARLES-FRANÇOIS, duc de Plaisance), grand'-croix de la Légion-d'Honneur, des ordres de Charles III d'Espagne, et de l'Aigle d'or de Wurtemberg, membre de la troisième classe de l'Institut et de l'Académie française. Quoique le duc de Plaisance soit né à Saint-Sauveur-Laudelin, le 19 mars 1739, son nom mérite au moins une mention dans la biographie du département qu'il affectionna et qu'il habita long-temps. Le prince Lebrun avait ses propriétés dans le bailliage de Dourdan. Au sortir de l'Assemblée constituante il fut nommé membre du département de Seine-et-Oise, et en présida le directoire jusqu'au mois de juillet 1791. Vers cette époque des troubles alarmans éclatèrent dans ce département; les marchés publics furent le théâtre de plusieurs émeutes, et le maire d'Étampes fut massacré par le peuple. Dans un rapport fait à l'Assemblée

législative, sa plume énergique peignit sous les couleurs les plus animées l'anarchie et ses funestes conséquences. Il obtint du gouvernement les moyens nécessaires pour réprimer les mouvemens séditieux, et parvint à ramener le calme. Le 1^{er} septembre 1793, il fut mis en arrestation dans la maison des Récollets à Versailles. La liberté lui fut rendue trois mois après, et il fut nommé président du directoire du département de Seine-et-Oise; en l'an IV il fut élu député au Conseil des anciens. Sans avoir pris part aux événemens qui préparèrent la journée du 18 brumaire, sans avoir même eu d'entrevue avec le général Bonaparte, et sans avoir fait aucune démarche, il fut nommé troisième consul : ses talens seuls l'élevèrent à ce poste éminent. En 1814 il présida le collège électoral de Seine-et-Oise. A quatre-vingts ans, lors de l'établissement du Conseil des prisons, M. le duc de Plaisance prononça le discours d'installation, et vécut tranquille dans sa retraite près Dourdan, au milieu des établissemens utiles qu'il avait formés. On doit à M. Lebrun une fidèle et élégante traduction de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et une autre de l'*Iliade*, d'Homère.

LECLERC (VICTOIRE - EMMAUEL), né à Pontoise le 17 mars 1772, beau-frère de Bonaparte. Issu d'une famille recommandable

par sa probité dans le commerce, Leclerc fit ses études dans un des meilleurs collèges de Paris avec une ardeur qui fit bien présager de l'avenir. A peine était-il rentré sous le toit paternel, lorsque les représentans du peuple firent un appel au courage et à la jeunesse; Leclerc, brûlant pour la patrie d'un feu qui ne s'éteignit qu'avec lui, s'enrôla dans le 2^e bataillon de Seine-et-Oise formé à Versailles en 1791, et fut bientôt nommé lieutenant. Il ne tarda pas à se faire remarquer du général Lapoype, qui le fit passer au 12^e régiment de cavalerie, se l'attacha comme aide-de-camp, et l'emmena à l'armée d'Italie que commandait Biron. Le général Lapoype fut désigné pour assiéger Toulon; Leclerc n'avait que dix-neuf ans; son général lui donna les fonctions de chef de l'état-major de l'aile gauche, tant il avait reconnu de prudence et d'intrépidité dans ce jeune militaire! Proclamé en 1793, pour sa bravoure et son sang-froid, adjudant-général sur le champ de bataille, il forma avec Bonaparte une liaison qui devint la cause de sa fortune rapide. Envoyé à l'armée des Ardennes, il combattit à Fleurus, à Charleroy; passant bientôt dans l'armée des Alpes, il suivit Bonaparte en Italie, commanda l'avant-garde sur le Mont-Cenis, et l'attaque qu'il dirigea fut suivie d'un plein succès. C'est là qu'au milieu des glaces, des neiges, pen-

dant quatre mois, et dans la saison la plus rigoureuse, il montra une constance à toute épreuve, soit en gravissant les rocs les plus escarpés pour visiter les postes, soit en partageant les dangers et les fatigues de ses compagnons, qui tous éprouvaient la bonté de son cœur, et pour lesquels il épuisa ses ressources personnelles. Leclerc se distingua dans plusieurs batailles, entr'autres sur le Mincio, à Salo et à Reveredo. Nommé chef de l'état-major de l'armée d'Italie, après le traité de Campo-Formio, Leclerc donna sa démission pour suivre Bonaparte en Égypte. Initié au retour de cette expédition dans les secrets du général en chef, on le vit, à Saint-Cloud, à la tête d'un peloton de grenadiers, chasser les députés de l'opposition. Ce trait d'audace couronna son avancement. Bonaparte le combla de faveurs, et lui fit épouser sa sœur Pauline. En 1801 Bonaparte lui donna le commandement en chef de l'armée qui traversa l'Espagne pour soumettre le Portugal; bientôt Leclerc sollicita de son beau-frère celui de l'expédition de Saint-Domingue.

Le 14 décembre 1801, la flotte de Brest appareilla sous les ordres de Villaret-Joyeuse. L'amiral Grana était à la tête de la division espagnole; l'escadre de Lorient et celle de Rochefort, destinées à former l'avant-garde sous le commandement de l'amiral Latouche-Tréville, par-

tirent le même jour. Cette première expédition, composée de vingt-un vaisseaux et dix-neuf frégates et corvettes, emmena onze mille deux cents hommes de troupes. Le total de l'armée expéditionnaire, avec les renforts qui allaient rejoindre successivement, montait à vingt-un mille deux cents hommes. Cette armée venait de dicter la paix à deux journées de Vienne. En dix jours l'armée expéditionnaire s'empara des principaux forts. En cinquante jours Leclerc avait terminé, par une campagne générale, une guerre d'extermination dont il sut borner la durée. Il avait triomphé de la force et de la ruse de ses ennemis, ainsi que des obstacles de la nature; mais il lui fallut combattre d'autres fléaux plus redoutables et les trahisons qui marchèrent à leur suite. Un des grands désastres de l'histoire moderne, aussi meurtrier dans ses proportions que la retraite de Moscou, était réservé à cette glorieuse armée, l'une des plus braves qui aient jamais illustré le nom français.

Une maladie contagieuse et cruelle (la fièvre jaune) dévora presque toute l'armée. Le général, oubliant ses dangers personnels, visita les hôpitaux pour remonter l'esprit des malades; bientôt la contagion pénétra jusqu'à lui, et, à la fleur de l'âge, le 2 novembre 1802 (dans la nuit du 10 au 11 brumaire an XI), succomba au milieu de sa course celui qu'avait épargné le fer des

combats. * Ses dépouilles mortelles furent transportées en France sur le vaisseau *le Swiftsure*, et inhumées dans sa terre de Montgobert près Soissons. Pauline épousa ensuite le prince Camille Borghèse. Napoléon regardait le général Leclerc comme un officier du premier mérite, propre à-la-fois aux travaux de cabinet et aux manœuvres du champ de bataille. Lorsque, dispensateur des couronnes, il posait celles d'Espagne et de Naples sur la tête de Joseph et de Murat, il regretta vivement le beau-frère qu'il avait perdu. L'héritage de la maison de Bragance serait indubitablement devenu son apanage.

LECLERC (JEAN-LOUIS), frère du précédent, naquit à Pontoise en 1768. Après avoir servi pendant plusieurs années avec distinction et s'être fait remarquer par ses talens militaires, il fut nommé en 1803 préfet de la Meuse. Il garda cette place

* Dans cette expédition, l'armée perdit en neuf mois, de février à novembre, le général en chef et douze officiers supérieurs, parmi lesquels les généraux de division Dugua, Hardy, Debelle; les généraux de brigade Pambeau, Tholozé, Saint-Martin, Ledoyen, Dampierre, Desplanques, Meyer, Wonderweit, Jablonowski; mille cinq officiers, sept cent cinquante officiers de santé, vingt cinq mille soldats, huit mille de la marine du commerce, trois mille blancs venus de France. Sur cette masse effrayante, cinq mille hommes seulement succombèrent dans la guerre. La fièvre jaune dévora à Saint-Domingue les neuf dixièmes des individus de la race blanche importée.

jusqu'en 1813, époque à laquelle Bonaparte signa sa destitution pour n'avoir pas voulu suivre les ordres qui lui étaient prescrits. En 1815 Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui offrit une nouvelle préfecture; Leclerc la refusa et vécut dans la solitude.

LECLERC (NICOLAS-GABRIEL), docteur en médecine, diplomate connu par plusieurs ouvrages, et surtout par son histoire de Russie, mort à Versailles en 1798.

LECOINTRE (LAURENT), membre de l'Assemblée législative et de la Convention nationale. Il naquit à Versailles, où il était marchand de toiles lors de la réunion des États-Généraux. Il embrassa avec passion les principes de cette assemblée, et se fit recevoir membre de la Société patriotique formée à Paris lors du fameux serment du jeu de paume. Le matin il assistait à ses séances, et le soir il en propageait à Versailles les doctrines. A l'époque de la formation de la garde nationale de cette ville, il en fut nommé commandant en second sous les ordres du comte d'Estajng. Lecointre se fit souvent une manie de dénonciations. C'est lui qui dénonça le premier le repas des gardes-du-corps, qui fut bientôt suivi des journées des 5 et 6 octobre 1789. En 1791 Lecointre devint président du département de Seine-et-Oise, et

fut envoyé à l'Assemblée législative par ce département.

En décembre de la même année, il dénonça l'ancienne municipalité de Versailles, comme ennemie de la révolution. En 1792 il dénonça Duportail, ministre de la guerre ; déclama avec véhémence contre le ministre Narbonne, et fit traduire plusieurs particuliers à la haute-cour d'Orléans. Il dénonça Théobald Dillon, au moment même où des honneurs étaient décernés par l'Assemblée nationale à la mémoire de ce général, et proposa de faire mettre hors la loi tous les prêtres qui ne prêteraient pas serment à la constitution du clergé. Lors de la révolution du 10 août, il fut envoyé dans le département de la Seine-Inférieure pour en faire adopter les principes et les résultats : sa mission eut peu de succès.

Emporté par son esprit volcanique, Lecointre donna un libre essor à son âme républicaine, et vota la mort de Louis XVI. Quelque temps après, il reprit le cours de ses dénonciations contre le parti qui aurait voulu sauver ce prince. Au mois de juin 1794, lorsque Robespierre fit élever une montagne factice à la porte du château des Tuileries, et alla se placer au faite pour déclarer que la *nation française reconnaissait l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme*, Lecointre ne cessa de l'injurier, de l'appeler tyran, et assez haut pour être entendu. Ce-

pendant Robespierre n'osa pas le faire arrêter. Le 5 avril 1795, il fut décrété d'arrestation comme ayant pris part à un rassemblement séditieux. Le 21 mai de la même année, il devint un des moteurs d'un second mouvement, et fut décrété d'accusation, puis bientôt amnistié. Au moment des élections, il fit couvrir les murs de la capitale et de Versailles d'une multitude d'affiches signées de lui ; il voulait obtenir de nouveaux suffrages ; mais cette manœuvre ne lui réussit point. Lecointre fut repoussé. Ferme dans ses principes, il ne s'en écarta pas ; et lorsque la constitution consulaire fut présentée à l'acceptation, il fut, dit-on, le seul des habitans de Versailles qui osa signer *non*. Cet acte de courage lui valut l'exil. Lecointre revint à Versailles et mourut dans un âge avancé, à Guignes, le 4 août 1805. Il avait dissipé sa fortune en dépenses pour la révolution. Sa table était ouverte à tous ceux qui partageaient ses opinions. Lecointre était ardent, passionné, et avait une imagination de feu. Les discours qu'il prononça à la tribune nationale furent souvent couverts d'applaudissemens ; ils sont consignés dans le *Moniteur universel*, et sont, la plupart, l'expression de ses énergiques sentimens et de sa conduite exaltée. Lecointre fut un des représentans influens de son époque. Il a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels :

1° *Les abus illimités, avec des r.*

flexions sur l'état présent de la république au peuple souverain, an II, in-8°. Il y répond d'une manière victorieuse à des reproches qui lui avaient été adressés par Billaud-Varennes et Bourdon. 2° *Conjururation formée dès le 6 prairial par neuf représentans du peuple, contre Mux. Robespierre, pour l'immoler en plein sénat*, an II, in-8°. Les neuf conjurés nommés par Lecointre étaient Barras, Courtois, Garnier (de l'Aube), Guffroy, Fréron, Lecointre, Rovère, Thirion et Tallien. 3° *Les crimes de sept membres des anciens comités du salut public et de sûreté générale*, ou dénonciation formelle à la Convention nationale contre Billaud-Varennes, Barère, Collot-d'Herbois, Vadier, Vouland, Amar et David, an III, in-8°.

LECOMTE (LOUIS-ANDRÉ), naquit à Mondésir le 1^{er} octobre 1787. Il exerça pendant dix années à Joigny la profession d'avocat, et y obtint une réputation de désintéressement très méritée. Il fut nommé maire de Joigny en 1815, et, dans ces fonctions, il sut gagner l'estime et la confiance des habitans par son impartialité et le zèle avec lesquels il remplit ses devoirs de magistrat.

LECOMTE (PIERRE-CHARLES), né à Guyancourt (Ile-de-France) en 1757, était maître de pension à Ver-

sailles, et quitta cette profession en 1792. Après avoir pris du service dans l'équipage d'artillerie de l'armée du nord et de la Moselle, il en fut nommé, en 1794, conducteur général par le général d'Aboville. En 1798 il devint contrôleur aux octrois de Paris jusqu'en 1815, et, en janvier 1817, l'un des commissaires au recensement de cette ville. M. Lecomte a publié 1° *Aventures d'un orphelin français*, 1781, in-12; 2° *Tableau historique et géographique de la France*, 1788, in-8°; 3° *L'observateur impartial aux armées de la Moselle, des Ardennes, Sambre et Meuse et du Rhin*, 1797, in-8°; 4° *Mémorial anecdotique et impartial de la révolution de France*, 1800, 1802, 3 vol. in-18; 5° *Des faits et non pas des mots sur Napoléon*, 1804, in-8°; et plusieurs autres ouvrages.

LEFAURE (N...). S'est distingué parmi ceux qui perfectionnent la fabrication des armes à feu. Les ateliers de M. Lefaure, situés à Presle, sont très connus.

LEFORT (NOËL-CLAUDE), trompette au 19^e régiment de chasseurs à cheval, né à Bonneuil. A l'attaque de Naples, le 3 pluviôse an VII, une partie de l'infanterie française, accablée sous le feu de l'ennemi, se reploie en désordre. Lefort, calculant les effets d'une retraite si précipitée, se jette seul avec impétuo-

sité au milieu de la troupe, sonne la charge, rallie les soldats, leur rend par son assurance le sang-froid qu'ils avaient un instant perdu, et les conduit contre les Napolitains qui furent aussitôt culbutés. Guidé par le même courage, il se signala de nouveau à Modène contre les Autrichiens, le 24 prairial an VII. Ce brave fut tué sur le champ de bataille.

LÉGER (ANTOINE), assassin et antropophage. Naquit à Saint-Martin-Bretencourt, canton de Dourdan, en 1795. Le 24 juin 1824, Léger partit de son village annonçant à sa mère qu'il allait se louer comme domestique à Dourdan. Au lieu de se diriger vers cette ville, il alla à Étampes où il coucha le même jour. Le lendemain, prenant la route de la Ferté-Aleps, il se jeta dans les bois, et s'y choisit une retraite sous une immense roche appelée la Charbonnière, et s'y établit. Il y vécut de racines, d'épis de blé, de pois et de cerises qu'il allait cueillir, et se mit ensuite à voler, quoiqu'il eût cinquante francs sur lui. Tourmenté dans sa solitude du besoin de séduire une femme, il essaya d'en attaquer quelques-unes; mais la crainte d'être surpris par les habitans l'arrêta. Enfin, le 10 août, il aperçoit une jeune fille de douze ans et demi, la jeune Aimée-Constance Debully, qui ébourgeonnait dans une vigne. Il profite du moment où cette jeune

filie s'était reposée pour se jeter sur elle. Il la saisit, lui passe son mouchoir autour du cou, l'étrangle pour étouffer ses cris, la charge sur ses épaules, et la transporte dans un endroit écarté du bois. Là il commence par assouvir sa brutalité sur ce corps déjà privé de mouvemens. Mais l'extrême jeunesse de cette fille présentant des obstacles insurmontables, il satisfait ses désirs impurs de la manière la plus infâme. Après cet attentat, il enlève avec un couteau les parties génitales et les dévore; et, comme s'il n'avait pas encore assez fait, il lui ouvre le corps, s'abreuve de son sang, transporte le cadavre et le cache soigneusement dans sa grotte.

La disparition de la malheureuse victime ayant excité l'anxiété de sa famille, une battue générale fut ordonnée dans la forêt. Des enfans pénétrèrent dans la grotte dite la Charbonnière, et furent frappés de l'odeur infecte qui s'en exhalait. Leurs recherches ne tardèrent pas à faire découvrir le cadavre de la jeune fille. Un mouchoir appartenant à Léger décéla bientôt l'auteur de cet exécrable assassinat. Léger arrêté, avoua son crime avec calme et sans remords; ses aveux furent révoltans et hideux. Il eut le courage de déclarer qu'il avait ouvert le *sternum* de sa victime, détaché le cœur et sucé le sang! Interrogé pourquoi il avait mangé les parties sexuelles de la jeune Debully, il répondit avec un

calme féroce : « J'avais faim ! » Pourquoi il avait bu son sang ? « J'avais soif ! » Condamné à mort par la cour d'assises de Versailles, Léger fut exécuté le 30 novembre 1824, à une heure. Son corps fut livré au scalpel des chirurgiens et disséqué à l'hospice de Versailles*.

LEGRAND (MADELAINE-CATHERINE, Madame), est née à Versailles le 2 avril 1780. Sage-femme en chef de la Maison d'Accouchement de Paris, elle a succédé à madame Lachapelle. Élève de l'École qu'elle dirige aujourd'hui, madame Legrand s'y était fait remarquer par sa conduite, son application et sa capacité. Assidue à suivre le médecin dans ses visites, elle recueillit un grand nombre d'observations cliniques, et fut trois fois couronnée en 1810. Reçue sage-femme, le 15 mai de la même année, elle quitta la Maison d'Accouchement pour aller se fixer à Versailles, où l'accompagna l'amitié de madame Lachapelle, et avec qui elle conserva des relations jusqu'à son décès. Très versée dans son

* L'organe de la destructivité, situé, d'après quelques phrénologistes, sur le côté de la tête, immédiatement au-dessus des oreilles, à l'endroit qui correspond à l'os temporal, m'a paru évidemment exister chez Léger, lorsque j'en fis la dissection en 1824. Le cerveau, d'après le système du docteur Gall, n'est pas un organe simple, mais un assemblage d'organes dont chacun est destiné à une sorte particulière de manifestations affectives ou intellectuelles.

HYPOLYTE D.

art, madame Legrand se fit bientôt remarquer dans sa ville natale par ses connaissances étendues, et ne tarda pas à obtenir la confiance générale et la plus brillante clientèle. Des cours publics, faits par elle à l'Hospice de Versailles, où purent profiter les maîtres et les élèves, ayant contribué encore à sa réputation, madame Legrand, à la mort de madame Lachapelle, fut appelée à succéder à la femme qui l'aima le plus, sans avoir même osé se mettre sur les rangs pour solliciter une place que lui offraient ses anciens maîtres. Encouragée par le vœu unanime des professeurs les plus habiles, madame Legrand céda. Pleine de désintéressement, elle consentit à abandonner le plus riche succès, et s'éloigna de sa ville natale, suivie d'universels regrets. Le 15 juin 1822, elle reçut le titre de sage-femme en chef. Nous empruntons à une des élèves sage-femmes de la Maison d'Accouchement, mademoiselle Pierson, les paroles qu'elle prononça au nom des élèves, à la distribution des prix, présidée par M. de La Bonardière, membre du Conseil général des Hospices : « Si quelque chose pouvait adoucir l'amertume des regrets que nous fait éprouver la perte immense que nous avons faite, c'était assurément de voir le choix de l'administration se fixer sur une élève de cette École, sur l'une de celles que madame Lachapelle af-

fectionnait le plus, et qui semble réunir les qualités qui distinguaient si éminemment notre respectable maîtresse. Il nous est doux de penser que les succès de l'École, loin de se ralentir, ne peuvent que s'accroître sous la direction de madame Legrand, etc. » Soutenue par la bienveillance des médecins de l'École, madame Legrand justifia bientôt les espérances du Conseil, en marchant sur les traces de son modèle. Elle a maintenu dans l'établissement l'ordre et la discipline, qui en sont les premiers besoins. Elle y perpétue les principes, l'enseignement et les bonnes méthodes qui en font le mérite. Elle contribue chaque jour à soutenir la réputation d'une maison dont l'utilité est démontrée par trente années d'existence, en donnant tout son temps et tous ses soins aux femmes enceintes et aux élèves qu'elle instruit dans l'amphithéâtre de l'École.

Madame Legrand a recueilli beaucoup de faits pratiques sur les accouchemens ; elle se propose de les publier un jour. Elle a formé, dans l'École placée sous sa direction, un cabinet de pièces remarquables d'anatomie, parmi lesquelles se trouve un assez grand nombre de bassins viciés, sujet fécond d'études pour les élèves.

LÉMERY (LOUIS-ROBERT-JOSEPH CORNELIER), astronome. Il naquit à Versailles le 5 novembre 1728. La-

lande développa ses dispositions pour les calculs astronomiques, et en fit un homme distingué. Lémery a publié, dans sa *Connaissance des temps* pour 1779, les *Tables de la lune*, par Clairaut, comparées avec celles de Bradley, et enrichies d'un grand nombre d'observations. Il a fait presque en entier, depuis 1787, les calculs de la *Connaissance des temps* ; le tome VII des *Éphémérides des mouvemens*, est en partie de lui. Lémery mourut à Paris le 1^{er} mars 1802.

LEMONNIER (LOUIS-GUILLAUME), docteur en médecine, né à Paris, dévoté à Versailles en 1799, où il avait long-temps exercé avec distinction.

LEPEINTRE (PIERRE-MARIE-MICHEL), né à Mantes le 25 mars 1785. Cet écrivain, ayant occupé divers emplois administratifs, n'a pu se livrer que fort tard à la littérature, où il s'est fait connaître. C'est par les soins de M. Lepeintre que la *Collection des poètes français*, in-18, édition de madame Dabo, a été publiée. On trouve dans le XL^e volume de cet ouvrage, des pièces de vers de lui qui sont d'un assez bon goût. C'est sous ses auspices qu'a paru encore la suite du *Répertoire du théâtre français*, en 80 volumes. Cette importante collection, qui renferme des discours sur l'art dramatique, des préfaces historiques sur la tragédie, sur

la comédie, fait honneur à M. Lepeintre. En 1812, ce littérateur a publié un roman ayant pour titre : *Prosper, ou le Pessimisme*, en opposition au *Candide* de Voltaire. Ce combat a été dangereux. On doit encore à M. Lepeintre un traité du jeu de trictrac, publié en 1816, et plusieurs autres productions.

LE PELETIER D'AUNAY (Louis-Honoré-Félix, le baron), chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de la Chambre des députés, est né à Paris le 10 avril 1782. En 1803 et 1804, M. Le Peletier d'Aunay fit un voyage dans les diverses parties de l'Europe, et, au commencement de la campagne de 1805, emporté par son amour du pays, il se fit inscrire pour faire partie des gardes d'honneur de la ville de Paris. Le nombre de ces gardes fut trop faible pour qu'ils pussent rejoindre l'armée. En mars 1806 il fut nommé auditeur au Conseil d'état, et fut attaché à la section des finances. C'est à cette savante école qu'il acheva son éducation politique. Pendant la campagne de 1807, il fut chargé de plusieurs missions à Berlin, à Varsovie, à Osterode. Au mois de novembre 1808, il fut nommé préfet du département de Tarn-et-Garonne, qui venait d'être créé avec des portions détachées de cinq départemens. Après avoir rempli avec une grande habileté les diverses places qui lui avaient été confiées, M.

Le Peletier d'Aunay reçut en 1809, comme récompense de son zèle et de ses travaux, le titre de baron, et, en 1811, l'étoile de la Légion-d'Honneur. Au mois de mars 1813, nommé d'abord préfet d'Eure-et-Loir, il devint quelques jours après préfet de la Stura. Le 25 avril 1814, époque à laquelle l'administration française cessa en Piémont, il quitta ce département et n'occupa de fonctions publiques qu'en 1816, qu'il a été élu membre du conseil général de Seine-et-Oise; en cette qualité, il fut membre de la commission chargée de liquider les 13 millions de réclamations présentées pour fournitures faites aux troupes étrangères pendant l'occupation militaire du territoire départemental. Connu par la fermeté de son caractère, M. Le Peletier d'Aunay, après avoir rendu d'importans services dans Seine-et-Oise, fut élu député le 18 novembre 1827 par le collège du 3^e arrondissement électoral de ce département. Plein d'une énergie civique, M. Le Peletier d'Aunay s'est, dans beaucoup de circonstances, montré courageux défenseur de la cause publique et de nos libertés constitutionnelles. La tribune, qu'il occupe aussitôt qu'il s'agit de défendre l'intérêt commun, a fréquemment retenti de ses paroles. Nommé conseiller d'état le 12 novembre 1828, M. Le Peletier d'Aunay en donna sa démission le 10 août 1829, à l'avènement du ministère Polignac. Ora-

teur clair et concis, très versé dans l'administration publique, il occupa aujourd'hui un des premiers rangs dans la Chambre élective. L'un des 221 députés qui votèrent l'adresse de 1830, il fut réélu à une grande majorité après la dissolution de la Chambre, par les hommes du 8 août. En 1831, M. Lepeletier d'Aunay a été renommé député de Seine-et-Oise.

Son père, M. le comte Le Peletier d'Aunay, maréchal-de-camp, administrateur des hospices civils de Paris, président de la Société des Ecoles gratuites du 10^e arrondissement, est mort dans sa quatre-vingt-unième année, en septembre 1831. Cadet d'une famille parlementaire, il entra jeune au service, et fut fait maréchal-de-camp au mois d'octobre 1789. Il cessa d'être employé activement en 1791, et se retira alors dans ses propriétés, consacrant sa vie aux soins de sa famille et au soulagement des malheureux. Depuis, il ambitionna toutes les fonctions gratuites qui le rapprochaient davantage de ceux qui souffraient : il les a remplies avec le même zèle et la même sollicitude jusqu'au dernier jour de sa vie. Il ne réclama jamais la pension de retraite à laquelle il avait droit comme ancien officier général, parce que sa fortune lui permettait de s'en passer, et qu'il eût regardé comme un tort fait à la classe malheureuse, qu'il avait adoptée, d'accroître à son

profit les charges publiques. Sa vie fut utile, sa mort a été instructive.

LE PRINCE (H. - S.), bibliothécaire de la ville de Versailles, est né à Pontoise en 179... On lui doit 1^o *Essai d'interprétation du zodiaque circulaire de Denderah*, in-8^o, 1822 ; 2^o *Notice sur l'aurore boréale* ; 3^o *Réfutation du traité d'optique de Newton* ; 4^o *Nouvelle chroa-géné-sie* ; 5^o *Principes universels du langage*, ou les difficultés de toutes les langues réduites au matériel des mots et au vocabulaire ; Paris, in-12, 1829. Ces divers écrits sont, la plupart, le résultat d'une observation sévère et d'une philosophie méditative. Le frère de M. H.-S. Le Prince, né aussi à Pontoise, est auteur d'une Grammaire raisonnée.

LEROI (THÉMISTOCLE), naquit à Versailles en 1794. Sorti de l'école militaire de Saint-Cyr, il passa lieutenant dans l'armée, et assista à la bataille de Lutzen. Lorsque la trahison décidait de nos armes à Waterloo, ce brave officier, secondé par un frère d'armes, comme lui dans le 45^e de ligne, parvint à rallier les soldats de son corps, et fit bientôt une charge vigoureuse et meurtrière sur les dragons anglais. Cet acte de désespoir et de dévouement lui coûta cher : Thémistocle Leroi fut atteint d'un boulet qui lui ôta la vie.

LEROUX (JEAN-JACQUES), chevalier de la Légion - d'Honneur, professeur de la Faculté de médecine, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, et de plusieurs sociétés savantes, est né à Sèvres le 17 avril 1749. Bachelier de l'ancienne Faculté de médecine en 1776, et docteur-régent en 1778, il exerçait à Paris la médecine avec succès quand la révolution éclata. En 1792 il fut nommé officier municipal, et ensuite administrateur des établissemens publics. Il se trouva le 10 août auprès de la personne du roi, qu'il accompagna à l'Assemblée législative. Il évita d'être arrêté dans les derniers jours d'août, et par-là, d'être massacré aux 2 et 3 septembre. Retiré à Senteny, village près de Briecombe-Robert, il y passa trois années de proscription, ayant sur le corps trois mandats d'arrêt. Ces mandats furent levés par les soins de son ami Fourcroy, qui le fit ensuite nommer professeur à l'Ecole de santé en 1795. Il conserva cette place quand l'établissement devint successivement Ecole de médecine, et enfin Faculté de médecine. En 1810, à la mort de Thouret, il en fut nommé doyen. Il occupait cette place depuis douze ans, à la satisfaction des élèves et des professeurs ses collègues, lorsque furent rendues, en 1822, les ordonnances qui supprimaient la Faculté et réorganisaient la nouvelle. En 1814, il fut

décoré de la Légion-d'Honneur. On doit à M. Leroux : 1^o *Discours* prononcé sur la tombe de Leclerc en 1808; sur la tombe de Baudeloque en 1810; sur la tombe de Thouret en 1810; sur le cercueil de Corvisart en 1821; 2^o *Rapport* fait à l'Ecole de médecine de Paris sur la clinique d'inoculation, par MM. Pinel et Leroux, 1797, in-8^o; 3^o *Discours* prononcé le 30 juillet 1816, pour l'inauguration des salles de clinique, in-4^o; 4^o *Compte* rendu à l'Ecole de médecine, Paris, 1807, in-4^o; 5^o *Discours* prononcé à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, le 14 novembre 1810, in-4^o; 6^o *Instruction* sur le typhus, fièvre des camps, fièvre des hôpitaux, fièvre des prisons; Paris, 1814, in-4^o; 7^o *Réflexions* sur l'établissement d'une Société royale de médecine et de chirurgie, Paris, 1815, in-4^o; 8^o *Mémoire* ou réponse à un écrit anonyme intitulé : *Observations présentées au Roi sur la Faculté de Médecine*, par J.-J. Leroux et Désormaux, Paris, 1795, in-4^o; 9^o *Mémoire et plan* d'organisation pour la médecine et la chirurgie, par MM. Leroux et Dupuytren, Paris, 1816, in-4^o; 10^o *Règlement* de la Société d'instruction médicale, Paris, 1818, in-4^o; 11^o *Rapport* sur le cimetière de la ville de la Ferté-sous-Jouarre, par MM. le baron Desgenettes et Leroux; Paris, 1820, in-8^o; 12^o *Cours* sur les généralités de la médecine pratique,

et sur la philosophie de la médecine, Paris, 1825 et années suivantes, en 8 vol. M. Leroux a été rédacteur principal, pendant dix années, du *Journal de médecine* de Bacher, et ensuite propriétaire-éditeur de la continuation de ce journal de médecine et de chirurgie, par MM. Corvisart, Leroux et Boyer.

Outre ces divers écrits, dans la plupart desquels se reproduisent les vues justes et étendues du médecin qui possède bien son art, on doit encore à M. Leroux les ouvrages littéraires suivans : 1° *le Factionnaire*, par J.-J. L. R. D. T., in-8°, 1790 ; 2° *Au Diable le meilleur*, conte par J. S. L., 1820 ; 3° *la Journée de Salamine*, tragédie lyrique en 4 actes, nivôse, an II, 1793, Paris, 1822. Cette pièce fut répétée à l'Opéra et reçue avec enthousiasme. L'auteur, en effet, y fait agir et parler ses personnages comme les Grecs ont dû agir et parler à cette époque fameuse de leur histoire. Du mouvement, des beaux vers, des scènes nobles, bien conduites, des chœurs où le patriotisme est soutenu par de brillantes inspirations, doivent assurer un succès durable à cet ouvrage, qu'on aurait reprendre dans de solennelles circonstances. 4° *Essais de Littérature*, 1830, 2 vol. de près de 500 pages. Ces essais se composent d'idyles, de stances, d'épîtres, de fables, etc. On y retrouve les sentimens de l'homme de

bien et les inspirations de l'homme de goût.

LEROY (CHARLES-GEORGES), lieutenant des chasses du parc de Versailles, naquit en 1723. L'un des collaborateurs de l'encyclopédie, il a fourni à cet ouvrage, entr'autres articles, ceux de *Forêt* et *Garenne*. Ami intime d'Helvétius, il publia un examen des critiques de son livre intitulé *de l'Esprit*, Londres, 1760, in-12. Ce fut cette amitié qui l'inspira, lorsqu'en 1772 il donna des *Réflexions sur la jalousie*, pour servir de commentaire aux derniers ouvrages de Voltaire, in-8°, Amsterdam. En prenant la défense d'Helvétius, de Montesquieu et de Buffon, il attaqua imprudemment l'écrivain le plus redoutable de son siècle. On doit encore à la plume de Charles Leroy, 1° *Lettres sur les animaux*, édition nouvelle, 1781, in-12, Amsterdam. On y trouve des particularités assez remarquables. 2° *Portraits de Louis XV et de madame de Pompadour*, publiés en 1802. Leroy mourut à Paris, en 1789.

LESCHEVIN DE PRÉCOUR (PHILIPPE-XAVIER), naquit à Versailles le 16 novembre 1771, où son père était employé au contrôle de la maison du roi. Entraîné par son goût pour la physique et la minéralogie, il suivit avec une extrême assiduité les cours de chimie de Sage, de Fourcroy et de Darcet, ceux de

physique de Brisson, et de minéralogie de Daubenton; et fut nommé en 1794, par l'administration des poudres et salpêtres, contrôleur à Colmar, et bientôt commissaire en chef des poudres et salpêtres. Leschevin de Précour était membre de plusieurs académies. Il a publié : 1^o *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, 1798, in-8^o; 2^o *Exposition des acides, des alcalis, des terres et des métaux, de leur combinaison*, etc., en 12 tableaux traduits de l'allemand de Trommsdorff, avec des notes, 1812, in-f^o; 3^o *Lettre à M. Patrin sur les roches glanduleuses du pays des Deux-Ponts*, 1802; 4^o plusieurs *Rapports à l'Académie de Dijon*; 5^o sur l'*Emploi de la stéatite dans la gravure en pierres fines*, traduit de l'allemand de Dalberg, 1802; 6^o *Notice sur quelques recherches archéologiques et agronomiques*; 7^o *École du pharmacien*, traduit de Trommsdorff, avec notes, 1807; 8^o *Observations sur la troisième classe du système bibliographique de Debure*, 1808; 9^o *Notice sur la lithographia viceburgensis*, et sur la mystification qui y a donné lieu, 1808; 10^o *Notice sur le chrome oxidé natif du département de Saône-et-Loire*, 1810; 11^o *Notice sur la présence du zinc et du plomb dans quelques mines de fer en grain de la Bourgogne et de la Franche-Comté*, 1812; 12^o *Voyage à Genève et en Savoie*, 1812. Les-

chevin de Précour, écrivain laborieux, a aussi coopéré à la rédaction des *Annales de la république française*. Il a donné une nouvelle édition du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, enrichie de notes sur la vie de Thémiseul de Saint-Hyacinthe, auteur de l'ouvrage.

Le dernier ouvrage sorti de la plume de Leschevin, est la *Table analytique* des matières contenues dans les 28 premiers volumes du *Journal des mines*, publiée en 1813. M. Amanthou a donné une notice sur la vie et les ouvrages de cet écrivain. Elle a été insérée dans le *Magasin encyclopédique* (1814) et dans le *Journal de la Côte-d'Or* de la même année.

LETORT (LOUIS-MICHEL, le baron), lieutenant-général, né à Saint-Germain-en-Laye; mort en combattant vaillamment à Fleurus le 17 juin 1815. Dans l'arme de la cavalerie, il fit avec distinction les premières campagnes de la révolution, et parvint rapidement au grade de major dans les dragons de la garde lors de leur organisation. En 1800, il se signala en Espagne dans diverses occasions, et notamment à la bataille de Burgos, où sa valeur et sa conduite brillante furent récompensées par la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Les 24 et 25 octobre 1812, il se distingua en Russie au combat de Maloëaroslavetz, et il obtint pour prix de son cou-

rage le titre de général de brigade. Le 16 octobre 1813, il se couvrit de gloire à Wachau, à la tête de la cavalerie polonaise et des dragons de la garde. Quoique blessé dans ce combat, il n'en voulut pas moins assister à la bataille de Hanau, où il eut un cheval tué sous lui en chargeant avec ses dragons. En février 1814, le général Letort, après avoir fait des prodiges contre la cavalerie de Montmirail, reçut le grade de général de division et le surnom de *brave*. Le 19 mars, il attaqua l'arrière-garde ennemie, fit un grand nombre de prisonniers et prit une partie des pontons. En 1814, à la première restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant de la Légion-d'Honneur. Au retour de Napoléon, pendant les Cent-Jours, en 1815, il reparut sous ses anciens drapeaux et succomba d'un coup de feu à Fleurus.

LEULIETTE (JEAN-JACQUES), ex-professeur de l'École centrale de Versailles, membre et professeur de littérature à l'Athénée des Arts de Paris, né en 1770, mort en 1808.

Les lettres perdirent en la personne de Leuliette un homme, jeune encore et trop peu apprécié, qui s'était voué à leur culte dès sa première jeunesse, et qui honorait la carrière qu'il avait embrassée, par ses talens, par sa vaste érudition,

résultat de veilles laborieuses, et par son caractère à-la-fois noble, généreux et sincère.

Fils d'un simple artisan honnête, mais peu fortuné, il n'avait reçu dans sa première enfance qu'une éducation très négligée, par l'effet de cette insouciance mal entendue qui condamne, même au sein des pays les plus civilisés, les enfans des classes pauvres à une profonde ignorance. Il avait atteint sa vingtième année, et son instruction se bornait à savoir lire et écrire; mais une sorte de vocation secrète et d'instinct irrésistible le portait à rechercher avec soin et à dévorer tous les livres qu'il pouvait rencontrer. Ses parens combattirent, mais en vain, son inclination. Quelques habitans chez lesquels son père l'envoyait porter les produits de son travail, lui fournirent les moyens de satisfaire sa passion dominante, et il lut indistinctement des romans, des ouvrages de littérature et d'histoire, et s'attacha surtout aux hommes illustres de Plutarque, et à une vie du ministre Suger, que le hasard avait fait tomber sous sa main. Ces grands hommes de l'antiquité, ce grand ministre que nous offrent nos annales, et qui, sorti de la plus basse condition, sut par son seul mérite se frayer une route jusqu'aux postes les plus élevés, frappèrent la jeune imagination de Leuliette, qui sentait murmurer en lui-même un pressentiment caché, mais

fortement prononcé, de sa destination.

Il était disgracié de la nature, au point de ne laisser soupçonner à aucun de ceux qui le voyaient, et qui le jugeaient par son extérieur, qu'il pût jamais devenir un écrivain élégant, un philosophe érudit et un littérateur distingué. Cependant, à l'époque de la première fédération, en 1790, Leuliette se trouvant sur la place publique de Boulogne, où les fédérés étaient réunis, prononça comme par inspiration un discours qu'il avait composé dans la nuit et qui produisit un grand effet. On s'étonna du contraste qu'on observait entre cet orateur nouveau, réputé jusqu'alors ignorant et presque un idiot, et sa harangue qui étincelait de traits d'éloquence et qui indiquait rapidement, par un grand nombre de faits puisés dans l'histoire, quelle est, dans tous les lieux et dans tous les temps, l'heureuse influence d'un ordre de choses par lequel le chemin des honneurs et des distinctions est ouvert à tous ceux qui ont des talens et des vertus. Les journaux anglais recueillirent et publièrent comme un phénomène digne de remarque, le discours prononcé en plein air devant une assemblée nombreuse, par un homme qui n'avait reçu aucune instruction, et qui n'avait jamais parlé en public. *Condorcet* et *Brissot*, qui rédigeaient à Paris deux ouvrages périodiques, crurent devoir y

insérer le même fait ; ils écrivirent en même temps au maire de Boulogne pour avoir des renseignements sur l'orateur plébéien qui venait de paraître dans cette ville. Leuliette fut appelé à Paris par ces deux hommes, qui devinrent ses protecteurs. Ils le placèrent dans les bureaux de leur ami M. Roland, ministre de l'intérieur, en veillant à ce qu'il conservât ses loisirs, et obtint les moyens nécessaires pour s'occuper avec fruit de son instruction.

Leuliette, qui avait au plus vingt-deux ans, se levait à quatre heures du matin, et passait la plus grande partie de la journée à lire et à étudier des livres qu'on lui prêtait à la Bibliothèque, et à se familiariser avec les langues anciennes et modernes. Il apprit ainsi, en peu d'années, le latin et le grec, et se pénétra de presque tous les bons ouvrages classiques, écrits dans ces deux langues. Depuis il se mit en état de lire aussi les auteurs italiens et anglais ; et son ardeur insatiable pour l'étude, son infatigable activité, lui permirent de parcourir très promptement tous les monumens de littérature, d'histoire et de philosophie, que les anciens et les modernes nous ont laissés. Il avait le double avantage de lire très vite et de retenir très exactement la substance des ouvrages qu'il avait lus. Son érudition n'était pas indigeste ni confuse : sa mémoire était au service de son jugement.

Les fureurs des factions qui firent périr successivement les trois protecteurs de Leuliette, Condorcet, Brissot et Roland, livrèrent ce jeune infortuné, désormais orphelin, au plus affreux abandon. Personne ne le connaissait et ne s'intéressait à lui. On le renvoya du ministère de l'intérieur, comme une créature du ministre Roland. Il se retira chez une vieille parente, pauvre, mais dévouée, qui demeurait à Paris, et qui se plut à lui prodiguer les plus tendres soins. Elle partageait avec lui les faibles produits de ses épargnes et de son travail; mais Leuliette souffrait d'être ainsi à charge à l'amitié malheureuse; aucun moyen ne s'offrait à lui de sortir de cet état d'humiliation : il résolut de s'affranchir de la vie, puisqu'il ne pouvait se créer par son travail aucun moyen d'existence. Sa parente, effrayée de son air sombre et taciturne, l'épia, le surprit au moment où il allait se donner le coup fatal, parvint à le sauver de son propre désespoir, et s'occupa de le rendre à ses études chéries, pour le réconcilier avec la vie qu'il avait voulu quitter.

Leuliette fut accueilli par un de ses compatriotes, retiré à Paris, jeune homme plein de talent, doué d'une âme noble et belle, qui sut ménager sa délicatesse et le ramener doucement aux jouissances et aux affections auxquelles son cœur était fermé depuis long-temps. Il devint le collaborateur d'un écrivain pé-

riodique, qui lui procura les moyens de former et de perfectionner son style, et de se faire connaître et apprécier en signant les articles de littérature qu'il avait rédigés.

L'époque de l'organisation des écoles centrales était arrivée. Les nouveaux amis de Leuliette lui conseillaient de concourir pour obtenir une place de professeur et se créer ainsi un sort indépendant et honorable : il suivit la marche qui lui était tracée, et son plan d'un cours d'histoire était terminé, lorsqu'il rencontra un père de sept enfans qui avait l'envie et le besoin d'être nommé professeur à la même école pour laquelle il avait concouru. « Daignez, lui dit-il, accepter mon » travail; vous l'auriez mieux fait » que moi, mais le temps pourrait » vous manquer pour concourir avec » succès. Je n'ai pas d'enfans, et je » peux, plus que vous, me passer » encore d'un emploi. » Son offre est acceptée, son travail couronné; le père de famille est nommé professeur d'histoire. Le généreux et laborieux Leuliette profite d'un court intervalle qui lui reste pour donner au concours un nouveau travail; il dresse un plan de cours de littérature, et cette chaire lui est accordée. Il rédige à-la-fois des cahiers pour les deux cours, afin de mettre son ami en état de donner des leçons conformes au programme qu'il avait établi. L'esprit et le cœur s'arrêtent également avec complai-

sance sur cette preuve de talent distingué qui se trouve liée à un trait sublime de dévouement et de bienfaisance.

Pendant la durée des écoles centrales, Leuliette, sans cesser de travailler à sa propre instruction, sans négliger son cours public, ni des cours particuliers qu'il avait entrepris, et dont les leçons étaient assidument suivies, consacrait les momens dont il pouvait disposer à la rédaction de quelques écrits polémiques, ou à la traduction de quelques ouvrages étrangers; il eut deux fois la première mention honorable à l'Institut, en traitant successivement deux questions proposées pour sujets de prix. Ses deux mémoires furent imprimés et firent honneur à son érudition, à ses sentimens et à ses vues sages, philanthropiques et philosophiques.

Mais toujours enfermé dans son cabinet, pâlisant sur des livres, il n'était point fait pour la société, où sa démarche, ses gestes, ses manières, sa voix et sa prononciation gênée par une sorte de bégaiement naturel et involontaire, le montraient sous des rapports peu avantageux, et l'humiliaient aux yeux de ceux qui ne savaient point démêler son mérite réel sous cette écorce grossière. Aussi se trouvait-il privé de protecteurs et d'appuis pour être conservé dans sa place, lorsque les lycées succédèrent aux écoles centrales. Il retomba

dans un état qui approchait de l'indigence, et fit, au profit de quelques libraires, des traductions de livres anglais pour avoir les moyens de subsister. On a cité avec éloge, dans plusieurs journaux, le discours préliminaire qu'il a placé en tête d'une *Histoire de la Grèce*, traduite de l'anglais par une dame française et revue par lui.

Plus tard l'Athénée de Paris, où Leuliette avait donné en 1808 quelques séances littéraires, venait de lui confier la chaire de littérature, et il comptait y lire, dans le courant de 1809, un travail très étendu dont il s'occupait depuis six années, lorsque la mort est venue le frapper au moment où il souriait à la nouvelle perspective qui s'ouvrait devant lui. Parcourir, retenir et examiner toutes les époques, tous les monumens de l'histoire littéraire, et les soumettre à un jugement impartial et philosophique, telle était la noble et vaste tâche qu'il s'était proposé de remplir.

Leuliette, sortant le soir de l'Athénée, fut renversé par une voiture et grièvement blessé : l'inaction à laquelle cet accident le condamna pendant quelques jours, contraria ses projets du moment et les habitudes de toute sa vie; elle contribua à sa perte, et il mourut dans la maison hospitalière et amie qui l'avait recueilli à l'époque de ses infortunes. Il succomba à la fin de décembre 1808, loin des amis au

milieu desquels il vivait à Versailles.

Cet homme éminemment instruit, devait un jour honorer la France par quelques monumens littéraires : combien n'est-il pas à regretter qu'il ait été moissonné à la fleur de son âge ! Leuliette était né à Boulogne-sur-Mer, en 1770.

LEVRIER (ANTOINE-JOSEPH).

Ce magistrat, né à Meulan le 5 avril 1756, appartenait à une famille originaire d'Italie, où elle portait le nom de *Levreri*, et qui, en 1535, avait trempé dans la révolution de Gênes. Fils de Claude-Joseph Levrier, président et lieutenant-général au bailliage de Meulan, homme érudit, qui avait commencé une histoire de cette ville, il succéda à son père dans la charge qu'il occupait, peu d'années avant la révolution. Les succès qu'il obtint, en s'occupant comme lui de travaux relatifs à l'histoire du moyen âge, lui méritèrent le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En 1789, il fut nommé commissaire et secrétaire de l'assemblée du bailliage de Meulan, puis président du comité municipal. En 1792, il fut investi du titre de commissaire du roi près le tribunal criminel du département de la Somme. Privé de ses fonctions et de sa liberté pendant la terreur, il fut nommé plus tard juge au tribunal d'appel d'Amiens, ensuite conseiller à la cour royale ; il en était

président lorsqu'il obtint sa retraite, le 8 juillet 1818. Il résidait alors à la Morlanc, près de Belley, département de l'Ain. Le président Levrier était correspondant de la troisième classe de l'Institut, membre des Académies d'Abbeville, d'Amiens, d'Orléans. Par acte notarié, du 4 mars 1813, il avait fait à la Bibliothèque, alors impériale, donation de tous les manuscrits composés et rassemblés par lui, et contenant des matériaux précieux sur l'histoire du Vexin, du Pinserais, des comités de Meulan, de Montfort-l'Amaury, de Mantes, de Gênevain, etc. ; des chartes, des mémoires sur l'histoire ; les coutumes, les antiquités de la France, etc. ; diverses correspondances littéraires ; rapports, précis sur les premières années de la révolution. Tous ces manuscrits, divisés en quatre classes, et formant vingt volumes in-4°, vingt-quatre boîtes et quarante-sept cartons, furent envoyés par lui de la Morlanc, en 1818, à la Bibliothèque du roi, où ils sont déposés. On a de lui :

1° *Chronologie historique des comtes de Gênevain, Orléans, 1787, 2 vol. in-8° ; ouvrage plein de recherches et de réflexions critiques sur un sujet entièrement neuf.*

2° *Mémoire sur le jugement par jurés, dans le Journal des Savans de 1790. L'auteur y démontre que cette forme de procè-*

der était usitée en France dans l'année 1211. Levrier a travaillé à la 3^e édition de l'*Art de vérifier les dates*. Il a fourni quelques articles au *Magasin encyclopédique*, et a continué l'histoire de Meulan, commencée par son père; restes inédits qui font partie des manuscrits déposés à la Bibliothèque du roi. Levrier est mort à la Morlanc, près de Belley, le 30 avril 1823, à l'âge de soixante-sept ans.

LEVRIER DE CHAMP-RION

(GUILLAUME-DENIS-THOMAS), littérateur, frère aîné du précédent, naquit à Meulan en 1749. Après avoir fait ses études à Paris, il fut placé, très jeune encore, dans les bureaux de l'intendance de cette ville, d'où il fut renvoyé parce qu'il négligeait ses devoirs pour faire des vers. Vers 1777 il entra à la Bibliothèque du roi comme employé au département des manuscrits. Il occupait ce poste depuis plus de vingt ans, lorsque Legrand d'Aussy, conservateur des manuscrits, le fit renvoyer en 1798, sous le prétexte assez frivole d'incapacité. Levrier de Champ-Rion obtint, le 11 février 1800, une place d'expéditionnaire à la direction générale de l'enregistrement et des domaines; fut nommé commis d'ordre le 27 octobre 1808; mis à la retraite le 10 mars 1825, à l'âge de soixante-seize ans. M. Levrier de Champ-Rion avait longtemps été secrétaire de la Société

libre des Sciences de Paris. Il est auteur de quelques pièces de théâtre. *Les trois Cousins*, comédie en deux actes, en prose, 1792, in-8°; pièce morale, qui eut assez de succès au Théâtre-Français de la République. *Geneviève de Brabant*, trait historique en deux actes, 1793, in-8°. Au Vaudeville, *Arlequin bon Fils*, en un acte. Au Théâtre de Molière, *Sigisberte*, drame en quatre actes, 1795. *Le Bonhomme Misère*, ou *le Diable couleur de rose*, opéra-bouffon en un acte, musique de Gaveaux, 1796: cette pièce reçut d'immenses applaudissemens; elle eut aussi une très grande vogue, à sa reprise, au théâtre des Variétés-Montansier, 2^e édition, 1804, in-8°. *La Porte est fermée*, vaudeville en un acte, 1800. On doit encore à M. Champ-Rion *Quatre Lettres de Métastase*, dans les *Mélanges de Littérature étrangère*, tome v. En 1810, il se proposait de publier une histoire de l'Opéra-Comique: nous ignorons si cet ouvrage a été publié.

LHÉRITIER (DE CHEZELLE, baron). Le lieutenant-général Lhéritier fit partie, à l'âge de dix-sept ans, de ces bataillons de citoyens qui volèrent à la défense de nos frontières. Il se distingua particulièrement sous les ordres du général Moreau, dans les belles campagnes de l'armée du Rhin, et fut chargé de présenter au Directoire les nom-

breux drapeaux conquis par cette armée; le Directoire fit à cet officier l'accueil le plus honorable. Élevé, en 1806, au grade de colonel du 10^e régiment de cuirassiers, il se couvrit de gloire aux célèbres combats de Hoff et de Znaym. Blessé à Friedland, laissé pour mort à Essling, il fut fait général de brigade à Wagram. Sa belle conduite au passage de la Bérézina, lui mérita le grade de général de division. Nommé, en 1813, général en chef du 4^e corps de cavalerie, et chargé de défendre les bords du Rhin, le baron Lhéritier, sans infanterie, sans artillerie, montra dans cette pénible mission ce que peut un général qui joint à la bravoure et à l'activité, le talent de se faire aimer du soldat. Appelé en 1815 à repousser la nouvelle invasion qui menaçait la France, il reçut une blessure presque mortelle dans les champs de Waterloo. Le chef d'escadron Lhéritier, son neveu et son aide-de-camp, fut aussi grièvement blessé en suivant son général et son ami. Nommé inspecteur-général en 1820, et appelé à donner son avis sur l'organisation actuelle de la cavalerie, le général Lhéritier, dans un mémoire qu'il a fait imprimer depuis, s'exprime avec la franchise et le patriotisme qui le caractérisaient particulièrement. Dans les hauts emplois qu'il a occupés, dans les importantes missions dont il a été chargé, le général Lhéritier a toujours mon-

tré une probité rare et un désintéressement à toute épreuve. Occupé de l'éducation de ses jeunes fils, le général Lhéritier vivait dans le village de Conflans-Sainte-Honorine dont il était maire depuis plusieurs années. Il y administra en homme de bien et n'y perdit pas les habitudes du camp, car, trois fois par jour, il faisait venir le garde-champêtre à l'ordre. Frappé d'apoplexie, en septembre 1829, ce brave militaire termina trop tôt sa carrière, toute de gloire et d'honneur. Ses cinq jeunes enfans, inconsolables de sa perte, n'ont d'autre héritage de leur père que les souvenirs de sa valeur et de ses vertus.

LOCARD (AMABLE), né à Versailles en 1779, décédé dans cette ville en 1811. Doué d'un esprit juste, d'un caractère doux et affable, Amable Locard s'était destiné, dès sa plus tendre jeunesse, à la chirurgie. Bienfaisant par caractère, il ne calculait jamais ce qu'il pouvait faire : sitôt qu'un malheureux l'appelait, il partait, et, souvent malade lui-même, il avait de la peine à regagner sa maison.

Plus distingué par une pratique raisonnée que par le brillant de la théorie; plus recherché de ceux qui désirent l'homme utile, que de ceux qui courent après l'homme à la mode, Amable Locard n'a pas seulement été l'ami des indigens; des gens riches, des personnes du plus

grand mérite avaient su l'apprécier, et lui avaient accordé une confiance sans bornes. Quoiqu'asthmatique, il ne voulut jamais suspendre ses fonctions : parvenu au dernier degré de plithisie pulmonaire, il termina sa carrière à l'âge de trente-deux ans. Il n'a laissé aucun écrit.

LOSTANGES (ALEX., L... Ch. ROSE DE), est né à Versailles, le 29 octobre 1763 ; sacré évêque de Périgueux (Dordogne), le 21 octobre 1821.

LOUIS XVI (LOUIS-AUGUSTE), troisième fils de Louis, dauphin, et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme, naquit à Versailles le 23 août 1754. Ce prince reçut à sa naissance le titre de duc de Berry, et se fit remarquer, dès sa jeunesse, par des qualités plus solides que brillantes. Il eut pour gouverneur le duc de la Vauguyon, et pour précepteur, M. Coetlosquet, évêque de Limoges. Habitué à remplir ses devoirs avec exactitude, on le vit, quoique devenu dauphin, passer toutes les heures de sa journée dans l'étude du latin, de l'italien, de l'anglais, dont il connaissait même assez pour traduire des ouvrages écrits dans ces langues. Doué d'une heureuse mémoire, il se plaisait à l'orner des plus beaux morceaux de la littérature ancienne et moderne. Entraîné par son goût pour la géographie, il y devint très

versé. Plein d'estime et d'affection pour la classe si utile des laboureurs, il leur témoignait des égards toutes les fois qu'il pouvait en trouver l'occasion. Un jour étant à la chasse, son cocher se hâtait d'arriver et allait passer à travers un champ de blé nouvellement ensemencé ; il l'arrête et lui ordonne de suivre la grande route, en disant : « Pour » quoi mes plaisirs feraient-ils tort » à quelqu'un ? ce blé ne m'appartient pas. » Le 16 mai 1770, Louis, dauphin, épousa Marie-Antoinette d'Autriche, fille de l'impératrice Marie-Thérèse. Les époux reçurent la bénédiction nuptiale dans la chapelle du roi à Versailles, et des fêtes, qui furent comme le prélude de grandes catastrophes, furent célébrées dans cette ville et dans Paris à l'occasion de ce mariage. Au mois de mai 1774, Louis XV étant mort, le dauphin devint roi. « O Ciel ! s'écria-t-il avec une émotion profonde, quel malheur pour moi ! ô mon Dieu, aidez mon insuffisance ! » Monté sur le trône, Louis XVI fut environné des faveurs de l'opinion publique. « Paris avait pris plaisir à venger l'héritier du trône et sa jeune compagne, des railleries d'une insolente favorite : presque tout le monde forma des présages favorables, que la comparaison du présent avec le passé semblait confirmer. Depuis trois siècles la nation avait eu pour maîtres, Henri IV excepté, des despotes,

des Sardanapales et des prodiges : leur descendant , plus sage , annonçait du respect pour les lois , des mœurs sans tache , une économie sévère pour lui-même et des penchans de Louis XII. Malheureusement un reste de la croyance de Louis XIV , à la doctrine du droit divin , était caché dans le cœur du nouveau prince ; il joignait à une piété sincère des scrupules assez forts pour l'emporter un jour sur sa conscience de roi , et les irrésolutions de son caractère le menaçaient de toutes les fautes comme de tous les périls attachés à la faiblesse. » Cependant Louis XVI prit les rênes de l'empire sous d'heureux auspices ; la circulation des grains dans l'intérieur avait été entravée par les ministres qui s'étaient emparés de la vieillesse de Louis XV ; il rendit à ce commerce important toute sa liberté. Il fonda un Mont-de-Piété dans l'intention d'arrêter les progrès de l'usure. Il abrogea la peine de mort à laquelle , avant lui , les déserteurs étaient irrémissiblement condamnés. Il supprima le régime des corvées , et la question dite *préparatoire* , dont le but était d'arracher des aveux dans les tortures. Il détruisit les servitudes établies dans la Franche-Comté et dans le Jura , et il fit oublier les temps barbares de notre législation criminelle. Jusqu'à son règne les prisons avaient été des cachots , souterrains infects , au fond desquels le citoyen

coupable , ou soupçonné du plus léger délit , gémissait confondu avec l'assassin et le parricide. Louis sépara les prisons civiles des prisons criminelles ; il donna aux unes et aux autres la salubrité convenable , et un lieu de sûreté cessa d'être un séjour d'horreur. Profondément philanthrope , il fonda des lits aux écoles de chirurgie pour les personnes atteintes de maladies chirurgicales. Il rendit plus vaste de moitié l'établissement des Quinze-Vingts , formé par Saint-Louis , et six cents aveugles durent un asile à sa générosité. Attentif à tous les besoins de la classe malheureuse , il fit établir dans la capitale du royaume , et dans plusieurs provinces , des ateliers de filature en faveur des pauvres , à qui leur indigence ne permettait pas de se procurer les matières sur lesquelles s'exerçait leur industrie. Durant le rigoureux hiver de 1776 , on le vit entretenir des feux sur toutes les places publiques , distribuer lui-même des vivres , des habits , des couvertures , de l'argent ; on le vit , à pied et sans suite , parcourir Versailles , soit pour mieux s'assurer si ses ordres étaient exécutés , soit pour chercher lui-même des malheureux dont la détresse aurait échappé à la vigilance de ses officiers. Tel fut Louis XVI dès son avènement au trône. Adoptant avec transport la plupart des changemens que le sage Turgot lui proposait avec la franchise d'un honnête hom-

mé, Louis XVI aurait soumis la noblesse et le clergé à l'impôt, et détruit la plupart des monastères, si presque toute la cour, conjurée pour le maintien des abus, n'eût constamment entravé ses projets. Mais l'un des plus grands malheurs de ce monarque, était de manquer de cette force d'esprit qui retient et accroit la conviction : toujours incertain, on parvenait à lui donner des alarmes sur le bien qu'il avait adopté ; les scrupules s'emparaient de lui ; il n'osait les avouer, et cette timidité empêchait sa probité même d'être une garantie constante de sa bonne foi. La retraite de deux hommes attachés à leur prince comme à leur patrie, Turgot et Malesherbes, laissa Louis XVI presque seul au milieu des passions, des intérêts et des intrigues réunis pour dicter la loi au pouvoir, en le ramenant dans la route périlleuse où Louis XV avait aperçu un abîme prêt à s'ouvrir sous les pas de son héritier. Le signal d'un changement absolu de système étant donné, bientôt on entraîna le gouvernement à désavouer, avec une rare imprudence, les édits approuvés de la nation, et dont le prince en personne avait commandé l'enregistrement. La corvée fut rétablie et la loterie instituée. Cependant la prodigalité faisait des progrès effrayans ; les dépenses de la cour augmentaient de jour en jour l'épuisement du trésor public, l'anarchie était dans les finances, les

abus trouvaient des appuis auprès du trône. Le mécontentement devint général, la révolution ne tarda pas à marcher. A travers les malheurs qui se préparaient, Louis XVI eut la gloire de contribuer à l'affranchissement de l'Amérique. Cependant la gloire ne cacha pas ses fautes. Le langage qu'il tint à l'ouverture de l'Assemblée des notables à Versailles, le 22 février 1787, ne fut pas celui d'un roi. Un lit de justice tenu par Louis XVI, pour ordonner l'enregistrement de l'impôt du timbre et de la subvention territoriale, produisit l'insurrection du Parlement, qui déclara nul tout ce qui s'était fait au lit de justice. A la nouvelle de ce trait imprévu de hardiesse, le peuple s'associe de lui-même à la querelle du pouvoir avec ses magistrats, qu'il regarde comme les gardiens des lois et les défenseurs de ses intérêts.

L'horizon commençait à s'obscurcir. Cependant Louis XVI s'étant présenté aux États-Généraux, y prononça un discours sur la situation du royaume, et leva la séance au milieu des applaudissemens (1789). Ce fut dans cette année que Mirabeau dénonça à la tribune les intrigues dont ce prince était entouré. Après s'être montré à l'Assemblée, seul avec ses deux frères, Louis XVI vint au milieu du peuple de Paris ; Bailly lui remit les clefs qui avaient été présentées à Henri IV. Il reçut la cocarde nationale ; mais son émo-

tion l'empêcha de répondre aux harangues qui lui furent faites à l'Hôtel-de-Ville. Sa réception fut des plus brillantes ; et quelque temps après il fut proclamé le *Restaurateur de la liberté française*. Dans la même année , il fit une proclamation pour la suppression des capitaineries ; sa couronne fut déclarée héréditaire et sa personne inviolable. Cependant la cour, inquiète, conçut le projet de conduire le prince à Metz. Des troubles éclatèrent dans Paris. Louis XVI annonça à l'Assemblée nationale qu'il y fixait son séjour, et l'invita à nommer des commissaires pour y faire préparer un local. Ayant appris à la chasse la marche des troupes de Paris sur Versailles, il revint au château, reçut une députation de femmes, embrassa la plus jeune qui se trouva mal devant lui , et leur inspira à toutes un vif intérêt par son accueil et ses promesses. Ayant cherché à sortir du parc par la porte dite de *l'Orangerie*, il en fut empêché par la garde nationale. La cour tenta dès-lors tout pour le déterminer à la fuite. Après avoir conféré avec le général Lafayette, Louis XVI se montra au peuple avec sa famille, et en fut salué par d'universelles acclamations. Étant parti pour Paris, il fut harangué à l'Hôtel-de-Ville par Moreau Saint-Méry, et reçut aux Tuileries le témoignage de la joie publique. Une proclamation vint démentir les récits mensongers

publiés , des événemens des 5 et 6 octobre, et, dans la même journée, le roi fit rendre gratuitement aux indigens leurs effets engagés au Mont-de-Piété. En 1790, Louis XVI jura attachement à la constitution nouvelle et union à l'Assemblée nationale. Ayant répandu dans tout le royaume une proclamation à l'occasion de la cocarde nationale , l'Assemblée décréta d'enthousiasme une députation pour le remercier, et passa ensuite à l'ordre du jour sur la proposition de placer le buste de ce prince sur l'autel de la patrie, à la fédération du 14 juillet. Dans la même année , on le vit se plaindre au président de l'Assemblée nationale, de ce que le *Journal de Paris* avait calomnié la reine , ajoutant qu'elle et lui étaient sincèrement attachés à la révolution.

En 1791, le bruit circula parmi le peuple qu'on avait le projet de l'enlever, et le prince lui-même annonça par une note le départ de ses tantes. Sur ces entrefaites , l'Assemblée provinciale du nord de Saint-Domingue arrêtait de lui ériger une statue pédestre en bronze , et le peuple de Paris s'opposait à son départ pour Saint-Cloud. Le 20 juin la municipalité de Paris proclama l'évasion du roi. Beauharnais fit part de cette nouvelle à l'Assemblée , et un décret ordonna l'envoi de commissaires pour s'emparer de sa personne. Dès ce moment les scellés furent apposés à ses appar-

temens aux Tuileries. Arrêté à Varennes, Pétion, Latour-Maubourg et Barnave, furent chargés d'assurer son retour. Robespierre demanda des couronnes civiques pour les citoyens qui avaient arrêté ses voitures, et Thouret proposa de déclarer traîtres à la nation ceux qui avaient favorisé et exécuté son enlèvement. Ramenés à Paris, le roi et la reine furent mis sous la surveillance d'une garde particulière, et entendus l'un et l'autre dans leurs dépositions. Louis XVI déclara, dans une lettre à l'Assemblée nationale, qu'il ne voulait que se rendre à Mont-Médy. Les comités pensèrent que sa fuite ne constituait pas un délit constitutionnel, et qu'il était dès-lors impossible de lui appliquer les décrets rendus sur la déchéance. Cependant on proposa de le mettre en jugement devant l'Assemblée nationale, ou une Convention nommée *ad hoc*. De vifs débats s'élevèrent à ce sujet. Les comités déclarèrent que les fonctions exécutives devaient être suspendues pour lui, jusqu'à l'achèvement de la constitution, et que dans le cas où il ne l'accepterait point, il devrait être déchu du trône.

Louis XVI s'étant présenté dans l'Assemblée, accepta la constitution, prêta le serment de fidélité à la nation et à la loi, et fut accompagné jusqu'au château par l'Assemblée en corps. Bientôt un décret porta que son portrait serait placé

dans le lieu des séances de l'Assemblée nationale. Sa première entrée dans l'Assemblée législative fit oublier un moment son évasion, et fut saluée par des applaudissemens et les cris de *Vive le Roi!* Mais ce fut en vain qu'il écrivit aux princes ses frères, pour les inviter à rentrer dans le royaume. En 1792, Louis XVI sanctionna le décret qui déclarait coupable du crime de lèse-nation tout agent du pouvoir exécutif qui prendrait part au congrès des puissances étrangères contre la France; et, dans la même année, on lui remit une adresse, dans laquelle on lui conseillait de quitter le trône ou de soutenir l'indépendance de la nation qui l'y avait placé. Pétion, à la tête de la commune, accusa sa conduite d'être un acte formel et perpétuel de désobéissance à la constitution, de haine pour le peuple, de trahison contre-révolutionnaire, et demanda sa déchéance. En juin 1792, le bonnet rouge fut placé sur la tête du roi. Le 10 août suivant les Tuileries furent prises d'assaut.

L'orage ne cessant de gronder, les provinces s'agitèrent; bientôt il ne fut plus possible d'arrêter les mouvemens des populations. Le 21 septembre 1792, la Convention décréta l'abolition du gouvernement monarchique, et les titres de *Monsieur*, de *Madame* furent proscrits. Le 11 décembre 1792, Louis XVI, traduit à la barre de l'Assemblée, entendit articuler contre lui trente-

quatre chefs d'accusation, auxquels on le somma de répondre (*Voyez le Moniteur*).

Des cris s'élevaient chaque jour de toutes parts contre le trône. Accusé de *conspirations contre la liberté et la souveraineté de la nation française, et d'attentats contre la sûreté générale de l'état*, Louis XVI fut transféré dans la grande tour du Temple. Dès ce moment, tout accès auprès de lui fut défendu.* Le 15 janvier 1793, on déclara Louis XVI coupable de conspiration contre la liberté publique, et le 16 la peine de mort fut prononcée.**

Le 21 janvier, vers neuf heures du matin, on vint annoncer à Louis XVI que son heure était arrivée. « *Partons,* » dit le prince avec calme.

* Depuis le 16 décembre, Louis XVI n'avait plus de communication avec sa famille, qui couchait dans la grande tour, à l'étage au-dessus du sien. Le 20 janvier il eut la liberté de communiquer sans témoins avec elle, et d'appeler auprès de lui M. Edgeworth, prêtre irlandais.

** Le procès-verbal de la Séance permanente de la Convention nationale, des 16 et 17 janvier 1793 (l'an II de la république), a donné le résultat suivant de l'appel nominal, sur cette question :

« Quelle peine sera infligée à Louis ? »

Membres.

L'Assemblée était composée de	749
il s'est trouvé 15 membres absents	
par commission,	
7 Id. par maladie,	28
1 Id. sans cause,	
5 Id. non votans,	
Reste	<u>721</u>

Il monta en voiture, et, parvenu au pied de l'échafaud, son confesseur lui adressa ces paroles : « *Fils de saint Louis, montez au ciel !* » Dès qu'il fut sur l'échafaud, il se tourna vers le peuple, et s'écria d'une voix forte : « *Français, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'a imputés ; je pardonne à mes ennemis, et je souhaite que ma mort éloigne....* » A ces mots, un roulement de tambours couvrit sa voix et l'empêcha de continuer : alors il présenta sa tête au couteau de la guillotine, et reçut le coup

La majorité absolue	361
sur quoi	2 ont voté pour les fers,
285	pour la détention et le bannissement à la paix, ou pour le bannissement immédiat, ou pour la réclusion ; et quelques-uns y ont ajouté la peine de mort.
46	Ont voté pour la mort avec sursis, soit après l'expulsion des Bourbons, soit à la paix, soit à la ratification de la constitution.
334	
361	Ont voté pour la mort.
26	Pour la mort, en demandant une discussion sur le point de savoir s'il conviendrait à l'intérêt public qu'elle fût ou non différée, et en déclarant leur vœu indépendant de cette demande.

Pour la mort sans condition	387
Pour la détention, etc., ou la mort conditionnelle	334
Absens, ou non votans	28
TOTAL.	<u>749</u>

mortel le 21 janvier 1793, à dix heures dix minutes du matin. Il était âgé de trente-huit ans et demi, et en avait régné près de dix-neuf. Son corps fut porté au cimetière de l'église de la Madelaine.

La mort de ce prince produisit une consternation profonde à Vienne et à Londres.

Plusieurs ouvrages sont sortis de la plume de Louis XVI. Outre son *Testament*, les *Instructions données à La Peyrouse*, et insérées dans la relation de cet illustre voyageur, on a de lui : 1° *Description de la forêt de Compiègne*, Paris, Lottin, in-8° de 64 pages, tiré à 36 exemplaires. 2° *Les Maximes morales et politiques, tirées de Télémaque, sur la science des rois et le bonheur des peuples*, en 1766, par Louis-Auguste, dauphin, pour sa cour seulement; réimprimé en 1814, Paris, Didot, in-18 de deux feuilles. On l'a cru l'auteur de la traduction du commencement de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* (Voyez Gibbon, tome xvii, page 312). On a dit aussi qu'il était l'auteur du *Traité des serrures de combinaison*, imprimé sous le titre de *Supplément à l'art du Serrurier*, Paris, 1781, in-folio de 67 pages et de 5 planches (Voyez Feutry, xiv, 467, note).* Il a été prouvé que les Let-

tres et Correspondances qu'on a fait paraître sous son nom, particulièrement celle de M. Hélène Williams, sont apocryphes. M. P.-V.-J. Bourniseaux a publié en 1829 l'histoire de Louis XVI, en 4 volumes in-8°; pour plus de renseignemens sur la vie politique de ce prince, il faut lire le *Moniteur universel*.

LOUIS XVII (LOUIS-CHARLES de France), second fils et le troisième des enfans de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, naquit à Versailles le 27 mars 1785. Il reçut à sa naissance le titre de duc de Normandie, et, le 4 juin 1789, celui de dauphin, que portait son frère aîné, Louis-J.-F.-Xavier, mort à Meudon. Il fut confié aux soins de madame de Tourzel, qui remplaça la duchesse de Polignac dans les fonctions de gouvernante des enfans de France. Ce jeune prince, héritier présomptif de la couronne, avait reçu de la nature des avantages physiques remarquables, une jolie tête, un front élevé, des yeux pleins de douceur; ses cheveux bouclés rendaient encore sa figure plus gracieuse; sa bouche faisait souvent entendre des naïvetés touchantes. Plein de tendresse pour sa mère, il courait tous les matins dans son petit jardin, situé près de l'Orangerie de Versailles, pour cueil-

* On voit, dans le château de Rambouillet, une superbe carte de la forêt de ce do-

main, à l'exécution de laquelle ce prince a travaillé.

lir des fleurs, qu'il déposait sur la toilette de la reine, avant son lever. Quand le mauvais temps l'empêchait de sortir et le contrariait dans ses soins empressés, il disait tristement : « Hélas ! je n'ai pas mérité aujourd'hui le premier baiser de maman. » Chaque jour on voyait en lui se développer le germe des plus heureuses qualités, et le roi se plaisait à cultiver dans son fils la simplicité de ses goûts, en lui faisant donner tous les instrumens nécessaires au jardinage. En même temps qu'on cherchait à développer en lui les forces du corps, sa mère prenait plaisir à faire naître dans le cœur de son fils les douces émotions qui agitaient si souvent le sien. Un jour elle conduisit le dauphin à l'hôpital des Enfans-Trouvés ; remarquant l'effet que la vue de tant d'infortunés produisait sur lui : « Mon fils, lui dit-elle, tous ces pauvres enfans que vous voyez, sont des orphelins, ne l'oubliez pas, et souvenez-vous également un jour d'adoucir la rigueur de leur sort. » Le jeune Louis répondit par des larmes. Ce prince n'était âgé que de quatre ans, lorsqu'il fut présenté par sa mère aux Parisiens, le 5 octobre 1789. Partageant toutes les craintes et tous les dangers du 20 juin 1792, il fut vivement frappé à la vue du peuple en armes ; et le lendemain de la journée où le roi fut arrêté à Varennes, entendant battre le tambour, il demanda à la

reine, avec la plus touchante ingénuité : « Maman, est-ce qu'hier n'est pas fini ? » Après le 10 août, il fut détenu au Temple avec sa famille : il en devint la consolation par ses innocentes caresses, sa douceur, ses naïvetés et ses réparties ingénieuses. L'enjouement de son caractère et ses petites espiègleries, furent long-temps pour ses parens la seule distraction qu'ils éprouvèrent dans leur situation. Le roi lui montrait la géographie ; la reine, l'histoire, et elle lui faisait répéter des vers ; madame Elisabeth (V. ce nom), lui enseignait le calcul. Le jeune Louis n'avait pas vu son père depuis deux mois, lorsque l'échafaud le lui enleva, le 21 janvier 1793. On assure que pendant la nuit qui précéda le supplice de Louis XVI, cet enfant ne cessa de dire à la reine : « Maman, je ne crois pas qu'ils fassent mourir papa. » Par un décret de la Convention, qui fut lu aux princesses, le 3 juillet, à dix heures du soir, il fut séparé de sa mère. En entendant la lecture de cet arrêt, le jeune Louis se précipita dans les bras de la reine en jetant les hauts cris : sa mère livra son fils en le baignant de ses larmes. « Souvenez-vous, lui dit-elle, en l'embrassant pour la dernière fois, souvenez-vous d'une mère qui vous aime ; soyez sage, doux et honnête. »

Séparé de sa famille, cet enfant ne cessa, pendant deux jours, de ver-

ser des torrens de larmes sans pouvoir se consoler, et sans cesser de demander à voir sa mère. Ce prince, que quelques-uns avaient surnommé le *Louvetau du Temple*, fut sequestré dans la partie de la tour que le roi avait occupée. Touchés de ses malheurs, des hommes préposés à sa garde, entr'autres les nommés Toulan et Lepitre, conçurent le projet de l'enlever du Temple. Leurs tentatives furent infructueuses, et, le 3 juillet 1793, il fut confié à un nommé Simon, homme crapuleux, et que quelques-uns qualifiaient d'instituteur.

Le défaut d'exercice, l'air insalubre et humide, lui firent enfler les genoux et les poignets. Desault, Pelletan et Dumangin furent envoyés successivement auprès du prince; ces chirurgiens célèbres déclarèrent qu'il était impossible de le sauver. Après plusieurs accès de fièvre, le 8 juin 1795, à deux heures de l'après-midi, ce jeune infortuné rendit le dernier soupir dans sa prison, à l'âge de dix ans deux mois et douze jours. Mis dans un cercueil de bois, il fut transporté au cimetière de la paroisse Sainte-Marguerite. En 1815, Louis XVIII (*Voyez ce nom*) fit rechercher ses restes; il a été impossible de les retrouver. Long-temps après la mort de cet enfant, deux imposteurs, J. Marie Hervagaut, fils d'un tailleur, l'autre Mathurin Bruneau, sabotier, voulurent se faire passer

pour fils de Louis XVI. Le premier fut condamné, le 3 avril 1803, par le tribunal de Seine-et-Marne, à quatre ans d'emprisonnement, et mourut à Bicêtre le 8 mai 1812. Le dernier a été condamné, par le tribunal correctionnel de Rouen, le 28 février 1818, à sept années de prison. M. Eckard, ancien avocat, a publié sur Louis XVII des *Mémoires historiques*, suivis de notes et de pièces recueillies par M. de Turgy, 1 vol. in-8°, 3^e édition, 1818. On a dernièrement fait paraître un ouvrage ayant pour titre : *Mémoires du duc de Normandie, écrits et publiés par lui-même*. Cette production, quoiqu'ayant une apparence de vérité, est apocryphe. Voici ce qui peut appuyer ce que nous avançons. « Le 9 juin, lendemain de la mort du prince, MM. Dumangin et Pelletan, accompagnés de MM. Jeanroy, oncle, et Lassus, procédèrent, d'après les ordres du comité de sûreté générale, à l'ouverture de son corps. Je fus chargé spécialement, dit le professeur Pelletan, des opérations de l'ouverture et de la dissection, ainsi que de celle de restaurer le corps. Tandis que je m'occupais de ce dernier soin, mes confrères, le commissaire civil et l'un des gardiens de la tour, qui avaient été présents à l'ouverture, s'éloignèrent de la table, et se retirèrent dans l'embrasure de la croisée pour causer entr'eux. Je conçus alors le dessein de m'empa-

rer du cœur de l'enfant ; j'entourai de son ce viscère, je l'enveloppai de linge et je le mis dans ma poche sans être aperçu. Rentré chez moi, je mis ce cœur dans un bocal rempli d'esprit-de-vin, et je le cachai derrière le rayon le plus élevé de ma bibliothèque. » Ces prétendus mémoires du duc de Normandie ont été réfutés par M. Antoine (de Saint-Gervais), dans un ouvrage intitulé : *Preuves authentiques de la Mort du jeune Louis XVII*, volume in-8°, qui a paru à la fin de septembre 1831, chez L.-J. Hivert.

LOUIS XVIII, roi de France, frère puîné de Louis XVI (*Voyez* ce nom), naquit à Versailles le 12 novembre 1755. A sa naissance il reçut le nom de comte de Provence, et le titre de *Monsieur*, lorsque Louis XVI monta sur le trône. Dès sa première jeunesse ce prince cultiva les lettres, et, sous le voile de l'anonyme, y obtint des succès. Né penseur, il s'était fait comme une solitude au milieu de la cour de Versailles. Il chercha dans l'étude la science des devoirs du trône, et il y trouva le bonheur. Les lettres fécondèrent son esprit en charmant ses loisirs : il les aimait avec passion. La France lui dut, vers la fin du xviii^e siècle, les premiers chefs-d'œuvre de la typographie moderne, la fondation du Lycée, et le succès durable de la musique italienne à Paris, où elle n'avait pu encore

s'acclimater. Louis, alors comte de Provence, fit entrer dans sa maison des académiciens, des savans, des artistes ; on y voyait réunis Rhulière et Doyen, Ducis (*V.* ce nom) et Didot ; Garnier, Fontette et Gauthier de Sibert, figuraient à côté des architectes Louis et Chalgrin ; Target, Élie de Beaumont, Treilhard, s'y montraient avec le marquis de Bièvre et l'abbé de Lattaignant. La mémoire du jeune prince était ornée des richesses des classiques grecs et latins, des plus beaux vers et des plus belles pages de nos écrivains. Il n'était aucun point sur les grandes cartes de Cassini, dont la position ne pût être par lui sur-le-champ indiquée. Simple particulier, il eût pris une des premières places parmi les géographes nationaux, un rang honorable lui eût été marqué entre les savans et les littérateurs contemporains. Souvent le crayon du prince alla chercher l'endroit faible dans les vers de Ducis (*Voy.* ce nom), secrétaire de ses commandemens. On croit que Morel, secrétaire de son conseil, n'est point le seul auteur d'*Alexandre aux Indes*, de *Thémistocle*, de la *Caravane*, de l'*Aspasie*, et qu'un nom plus illustre s'est caché sous le sien. On attribua au comte de Provence un volume de poésies, publié sous le nom du marquis de Fulvy, divers écrits imprimés avant 1789, et des vers faciles insérés dans plusieurs recueils. Le nom du prince

s'attachait à la plupart des établissemens utiles et honorables pour les lettres et pour les arts. Paris avait le *Lycée*, le *Théâtre*, l'*Imprimerie de Monsieur*. L'Athénée, qui compte plus de quarante années d'existence, connu d'abord sous le nom de *Musée*, bientôt après sous celui de *Lycée*, lui doit sa création et sa célébrité. C'est avec ses dons que fut acheté (50,000 francs) le cabinet de Pilatre du Rosier. Le comte de Provence, regardé, tout jeune encore, comme protecteur des lettres et des arts, épousa, le 14 mai 1771, Marie Joséphine de Savoie, un an après le mariage de son frère Louis XVI. Après la mort de Louis XV, les frères du nouveau roi firent un voyage dans l'intérieur de la France. Le départ de *Monsieur* eut lieu le 10 août 1775. Il visita successivement Toulouse, Marseille, Montpellier, Avignon, Toulon, et partout il se fit remarquer par la justesse de ses vues et la grâce de son esprit. De retour à Versailles, il y cultiva de nouveau les lettres; il passait régulièrement quelques heures de la matinée, méditant de préférence les ouvrages politiques. Cependant l'agitation s'emparait des esprits. Le 22 février 1787 s'ouvrit la première Assemblée des notables. *Monsieur* fut nommé président du bureau, qui, par la sagesse de ses délibérations, fut surnommé le *bureau des sages*. Le prince s'y montra hypocritement le défenseur des

droits du peuple. Le 25 décembre 1789, accusé d'être l'auteur et le chef d'une conspiration, dont le marquis de Favras et Besenval étaient les agens, et qui avait pour but de soulever trente mille hommes pour renverser le trône, faire tomber sous le poignard MM. Bailly et de Lafayette, et réduire Paris à la famine, *Monsieur* se rendit dès le lendemain à l'Hôtel-de-Ville, et, en présence des représentans de la Commune, il s'expliqua sur la nature de ses relations avec le marquis de Favras, accusé comme lui dans un écrit signé Barauz. Les développemens dans lesquels il entra parurent si précis et si heureux, que *Monsieur* fut couvert d'universels applaudissemens, et Favras sacrifié. * La cour sauva Besenval (*Voyez* le Mémoire du marquis de Ferrière, premier volume, pages

* On pourra se convaincre de la bonne foi de Louis XVIII dans cette circonstance, par cette phrase extraite d'un discours remarquable du général Lafayette, prononcé à la Chambre des députés le 26 octobre 1831 : « Une seconde émigration a eu lieu à l'époque où fut déclarée cette guerre d'Espagne si perfidement préparée, lorsque Louis XVIII, avec cet aplomb d'hypocrite que je lui avais vu jadis, quand il vint à l'Hôtel-de-Ville nier qu'il eût eu aucune communication avec l'infortuné et discret Favras, vint nous dire ici que c'était une affreuse calomnie contre son gouvernement, que de supposer que le cordon sanitaire pût avoir un but politique; et le même homme n'a pas rougi de venir un an après se vanter d'avoir fait un cordon sanitaire pour détruire la liberté de l'Espagne. »

383 et suivantes). A la suite du départ de *Mesdames*, tantes du roi, qui eut lieu en février 1791, le prince fut mis à une épreuve nouvelle. Le bruit s'était répandu qu'il devait quitter la France et suivre ces princesses. Une députation se présenta au Luxembourg et se fit introduire chez *Monsieur*. Les orateurs de la multitude lui demandèrent s'il était vrai qu'il songeât à sortir du royaume? *Monsieur*, d'un ton ferme, leur déclara que jamais il ne se séparerait de la personne du roi. L'un d'entr'eux ayant ajouté: « Si le roi venait à partir? » le prince, le fixant avec assurance, répliqua : « Osez-vous le prévoir?... » Le départ du roi s'effectua dans la nuit du 20 au 21 juin de la même année, et *Monsieur*, sous le nom de *comte de Lille*, quitta le royaume, accompagné du seul comte d'Avaray. Arrivé à Bruxelles, il y trouva madame de Balbi, sa maîtresse en titre, qui partit avec lui pour Coblenz. Ce voyage fut le sujet d'un petit volume publié à Londres en 1791, et réimprimé en France en 1823, la *Relation d'un Voyage à Bruxelles et à Coblenz*, rédigée par le prince, ouvrage médiocre.

Cependant Louis XVI, arrêté à Varennes, avait été reconduit à Paris. Les princes se trouvant dans l'impossibilité de correspondre directement avec lui, lui firent connaître, le 10 septembre 1791, par une lettre qui a été rendue publi-

que, datée du château de Schoenbrunnstadt, le résultat de leurs négociations. Ils lui faisaient part de l'engagement mutuel de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse pour rétablir son autorité. Cette lettre ne fit qu'agiter les esprits. Le 1^{er} janvier 1792, l'Assemblée législative porta un décret d'accusation contre *Monsieur*; le 16, il fut unanimement déchu de son droit à la régence. Cependant les efforts des princes pour ressaisir le pouvoir ne s'étaient pas ralentis. Les troupes étrangères allaient pénétrer sur le sol français. Le 8 août, *Monsieur* signa, avec les autres princes émigrés, un manifeste dans lequel furent exposés les motifs de la coalition. Le 11 septembre, *Monsieur*, à la tête de 6,000 hommes de cavalerie, entra en France, accompagné du comte d'Artois et de l'armée prussienne. Verdun, Vouziers, Bazancy et Somme-Suippe, furent les lieux où fut établi le quartier-général. Leurs tentatives anti-nationales furent infructueuses, la retraite de l'armée prussienne les contraignit de quitter le sol français. Le 20 octobre, ils allèrent se fixer au château de Neuville, attendant que les événemens leur fussent moins contraires. Les circonstances devinrent tellement défavorables, que le 13 novembre ils licencièrent leur armée. Ce fut au château de Ham, en Westphalie, qu'ils apprirent la mort de Louis XVI. *Monsieur* prit alors

le titre de régent du royaume, qu'il signifia à Santerre, et donna celui de lieutenant-général au comte d'Artois. Dans la même année, il envoya Chalgrin en qualité de son ambassadeur à Constantinople. Après la mort de Louis XVII (*voyez ce nom*), *Monsieur* se proclama roi de France, sous le nom de Louis XVIII, et fut félicité de son avènement au trône par Georges III. Peu de temps après il fit publier une proclamation, dans laquelle il accordait une amnistie générale à tous les Français qui reconnaîtraient son autorité. Le prince habitait Vérone. Le gouvernement vénitien, intimidé par les triomphes de nos armées, invita *Monsieur* à quitter la terre de la république. Le prince répondit : « Qu'il se disposait à partir, » mais qu'auparavant il fallait qu'on » rayât du livre d'or six noms de » sa famille, et qu'on lui rendit l'armure dont son aïeul Henri IV avait » fait présent à la république de » Venise. » Il se dirigea aussitôt sur le Rhin, et servit en qualité de premier gentilhomme du royaume dans l'armée de Condé. Ce prince ne put rester sous les drapeaux. Ce fut à cette époque qu'un complot, qui resta inconnu, fut tramé contre sa personne dans la petite ville de Dillingen, sur le Danube. Il lui fut tiré un coup de fusil d'une maison opposée; il effleura son front et fit couler son sang. « Ah! sire, s'écria » le comte d'Avray, un peu plus

» bas!.... — Eh! bien, un peu » plus bas, reprit tranquillement le » prince, *le roi de France s'appelle* » Charles X. »

Le comte de Lille s'étant retiré à Blakenbourg, entretenait des correspondances avec le général Pichegru; Baraillon dénonça ses agens, et en 1797 il renouvela sa proclamation déjà publiée par lui en 1792. Quelques mois s'étant écoulés, il quitta Blakenbourg pour se rendre à Mittau, où fut célébré le mariage du fils aîné du comte d'Artois, avec Madame, fille de Louis XVI. Cependant la situation du prince, par suite des événemens qui suivirent la journée du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), devint extrêmement embarrassante. La politique tremblante des souverains de l'Allemagne lui refusait tout asile; la cour de Berlin autorisait sa résidence à Varsovie, et, sur la demande du gouvernement français, faisait saisir quelques-uns de ses agens, entre autres Imbert-Colonnès et M. de Précy, l'un des rebelles de Lyon en 1793. Le voyage de Mittau à Varsovie, entrepris le 21 janvier, répondit pendant toute sa durée à ce jour historique. Arrivés le 27 à Menul, après des tourmens physiques extrêmes, occasionnés par la rigueur de la saison et par toutes sortes de difficultés, le prince et madame la duchesse d'Angoulême furent forcés d'y demeurer quelques jours. Ce ne fut qu'au commence-

ment de février qu'ils purent se diriger vers Kœnisberg, et de là à Varsovie. Le 26 février 1803, après deux années de séjour dans cette ville, le comte de Lille reçut un envoyé du premier consul, qui lui fit verbalement, dans des termes respectueux, mais pressans, la proposition de renoncer à la couronne de France. Après un mois d'attente, le prince remit à l'envoyé la réponse suivante : « Je ne confonds pas » M. Bonaparte avec ceux qui l'ont » précédé ; j'estime sa valeur, ses » talens militaires; je lui sais gré de » plusieurs actes d'administration, » car le bien qu'on fera à mon peuple me sera toujours cher; mais » il se trompe s'il croit m'engager » à transiger sur mes droits; loin de » là, il les établirait lui-même, s'ils » pouvaient être litigieux, par la » démarche qu'il fait en ce moment. » J'ignore quels sont les desseins de » Dieu sur ma race et sur moi; mais » je connais les obligations qu'il m'a » imposées par le rang où il lui a » plu de me faire naître. Chrétien, » je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir; fils de » Saint-Louis, je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les » fers; successeur de François I^{er}, » je veux du moins dire comme lui : » *Nous avons tout perdu, fors l'honneur.* » Le premier consul, irrité de cette réponse énergique, n'attendit pas long-temps pour faire éclater son ressentiment. Après la

campagne de 1805, si fatale à l'Autriche, le comte de Provence fut obligé de quitter Varsovie.

Cependant une lueur d'espérance vint un moment le flatter. Alexandre monta sur le trône de Paul I^{er}; il suivit aussitôt la politique qu'avait suivie son père, et il ne tarda pas à lui rendre l'asile que Paul I^{er} lui avait accordé à Mittau. Il resta trois ans paisible dans cette situation. Après ce terme, de nouveaux événemens le forcèrent de quitter le continent et d'aller se fixer en Angleterre. En 1809, il alla habiter le château d'Hartwell dont il avait fait l'acquisition. Les lettres, qui avaient fait la joie du prince dans les jours heureux de sa vie, vinrent le consoler dans sa retraite. Ce fut avec le titre de roi que Louis XVIII arriva à Calais le 26 avril 1814, et en partit immédiatement pour aller recevoir à Compiègne les maréchaux de France réunis. Dès ce jour il s'empare de l'autorité souveraine, en vertu du droit divin; il date ses actes de la dix-neuvième année de son règne; il flétrit, comme illégitimes et usurpateurs, les gouvernemens nationaux auxquels la France avait pendant ce temps remis le soin de ses destinées; il les appelle de funestes écarts, dont il regrette de ne pouvoir effacer le souvenir, et repoussé avec dédain une constitution qui fondait la puissance de sa dynastie sur le vœu du peuple français, et

proclame qu'en France l'autorité tout entière réside dans la personne du roi. Le 2 mai, après avoir reçu à Saint-Ouen les hommages des premiers corps de l'État, il octroie dans ce château, devenu célèbre aujourd'hui, ce fameux acte qui fait la base de la charte constitutionnelle. « Un gouvernement représentatif, le libre consentement de l'impôt voté par la nation; la liberté individuelle, la liberté civile et politique, la liberté de la presse; le droit, pour tous les Français, de parvenir à tous les grades civils et militaires; le libre exercice des cultes, etc. » Tels étaient les bienfaits qui devaient être garantis aux Français. Le 4 juin, dans la séance royale tenue au Corps-Législatif, la charte fut lue par le ministre Ferrand. Cette lecture fut saluée par les plus vifs applaudissemens. Cependant, dans l'espace de quelques mois l'horizon politique de la France vint s'obscurcir de nouveau. Napoléon quitta l'Île-d'Elbe et débarqua sur les côtes de Provence dans les premiers jours de mars 1815; cette nouvelle se répandit rapidement dans Paris. Louis XVIII se rendit le 16 mars à la Chambre des députés accompagné de son frère et du duc de Berry. En présence des représentans de la nation, il fit le serment de rester fidèle à la Charte, et ce serment fut juré de même par les deux princes. Pendant ce temps,

Napoléon approchait, et la nécessité de quitter la capitale devint des plus impérieuses. Dans la nuit du 19 au 20 mars le roi s'éloigna et prit la route de Lille pour se rendre à Gand. Le 2 avril une proclamation fut adressée par Louis XVIII aux Français. Le 24 du même mois une autre fut répandue dans toute la France. C'est dans cette situation critique que, pour Louis XVIII, s'écoulèrent les mois d'avril, mai et la moitié de juin. Bonaparte, dans ses nouvelles tentatives, obtint de brillans succès à Ligny et à Fleurus, les 15 et 16 du mois. Mais, le 18, l'armée française trahie, ayant été presque entièrement détruite à Waterloo, Louis XVIII partit pour Mons, et fit verser 500 mille francs dans les hôpitaux pour les soldats français blessés. Le 24 il était à Cambrai, et quelques jours après à Paris. Dès le 5 septembre 1816, tout prit en France une face nouvelle. Louis XVIII donna bientôt à nos institutions une direction si heureuse, que nos ennemis ne tardèrent pas à s'en effrayer. On peut considérer Louis XVIII comme un prince philosophe et vraiment législateur. Ferme dans l'adversité, politique habile et rusé, littérateur éclairé, il sut se montrer digne du trône qu'il occupa. Jaloux de sa puissance, il ne pardonna pas à ceux qui voulurent y porter atteinte. C'était en quelque sorte Louis XI, a-t-on dit, moins le goût des actions

sanglantes. Ce fut néanmoins sous son règne, qu'au mépris d'un traité fait avec l'étranger, fut sacrifié l'illustre maréchal Ney, sans avoir été librement défendu. L'histoire flétrira aussi la lâche politique qui ordonna l'exécution de Labédoyère ; les réactions de 1815, qui ensanglantèrent le Midi ; l'assassinat impuni du maréchal Brune, et de tant d'autres, impriment également à ce règne une tache ineffaçable. C'était Louis XI vieux, sans sa vivacité et son originalité ; mais aussi sans ses faiblesses religieuses. Louis XVIII était éminemment l'homme convenable à sa mission ; il était propre à prévoir une réaction des vieilles idées combinées avec les intérêts matériels contre les grandes idées nationales de la république et de l'empire, contre la progression des sociétés. Louis XVIII tint le sceptre : il gouverna. Son esprit machiavélique, ses idées, souvent raisonnables et prudentes, continuèrent les défections du pays. Ce monarque montra un grand courage sur son lit de mort. Il disait qu'il était permis à un roi de France de souffrir, mais non de se plaindre. Après un règne glorieux, ce prince rendit le dernier soupir le 16 septembre 1824, haï du clergé qu'il détestait. Au milieu de la révolution de juillet 1830, le peuple honora sa mémoire : ayant pénétré dans l'intérieur du château des Tuileries, il mit en pièces le portrait de Char-

les X, et couvrit d'un voile noir le buste de Louis XVIII, comme pour lui cacher les fautes de son frère.

LOUIS-ANTOINE DE BOURBON, duc d'Angoulême, aujourd'hui ex-dauphin, neveu de Louis XVIII (*Voyez ce nom*), fils aîné de Charles X (*Voyez ce nom*) et de Marie-Thérèse de Savoie, est né à Versailles le 6 août 1775. Ce prince n'avait pas encore un an, qu'il fut nommé grand-prieur de France, et avait à peine atteint sa douzième année lorsqu'il fut fait chevalier du Saint-Esprit. Il eut pour gouverneur le duc de Sérent. Lors de l'ouverture des États-Généraux, il fut un instant question du mariage du duc d'Angoulême avec une fille du duc d'Orléans ; mais ce projet s'évanouit presque aussitôt qu'il fut formé. Lorsque le comte d'Artois quitta la France, son fils aîné, à peine âgé de 14 ans, se retira avec lui à Turin, près du roi de Sardaigne, son aïeul. Ce fut dans cette ville que le prince suivit un cours d'artillerie. Au mois d'août 1792, le duc d'Angoulême quitta la cour de Turin pour aller en Allemagne commander quelques émigrés. Après plusieurs affaires sans résultat, il reçut l'ordre de son père de le venir joindre à Edimbourg, où il s'était retiré ; de là, ce prince se rendit à Blankenbourg, et ensuite à Mittau. Dans cette ville il épousa Marie-Thérèse-Charlotte

de France, fille unique de Louis XVI (*Voyez ces noms*) ; il était alors âgé de vingt-quatre ans. En 1800, année suivante, le prince et son épouse suivirent le comte de Provence à Varsovie, où ils résidèrent pendant quelque temps sous la protection de la Prusse. A cette époque, Bonaparte, qui commençait à affermir sa puissance, fit proposer aux princes de la maison de Bourbon de lui céder leurs droits à la couronne de France ; le comte de Provence rejeta cette proposition, et fit une protestation que signa le duc d'Angoulême, et qui fut envoyée à tous les princes de l'Europe. Dès ce moment le roi de Prusse fit entendre aux princes français qu'il ne pouvait les garder plus long-temps sous sa protection sans rompre tout-à-fait avec la France ; le comte de Provence (Louis XVIII) et le duc d'Angoulême quittèrent Varsovie pour retourner en Russie, où ils furent très bien accueillis par le nouvel empereur Alexandre ; et ce ne fut que dix ans après que le duc d'Angoulême se rendit avec son oncle et son épouse en Angleterre, où le comte d'Artois s'était retiré depuis long-temps. Le comte de Provence ayant acheté une terre aux environs de Londres, toute sa famille s'y établit, et ce fut dans cette retraite qu'elle passa les quatre dernières années de son exil. Au mois de janvier 1814, le duc d'Angoulême quitta la terre d'Hartwell, parut sur la côte occidentale d'Espagne,

et peu de temps après pénétra en France, suivi de quelques officiers. Arrivé à Saint-Jean de Luz le 2 février, il adressa aussitôt à l'armée française la proclamation suivante :

« J'arrive, je suis en France,
 » dans cette France qui m'est si
 » chère ; *je viens briser vos fers* ;
 » je viens déployer le drapeau
 » blanc, le drapeau sans tache que
 » vos pas suivaient autrefois avec
 » tant de transport ! Marchons tous
 » ensemble au *renversement de la*
 » *tyrannie*. Généraux, officiers,
 » soldats, qui vous rangerez sous
 » l'antique bannière des lis, au
 » nom du roi mon oncle, qui m'a
 » chargé de faire connaître ses in-
 » tentions paternelles, je vous ga-
 » rantis vos grades, vos traitemens,
 » et des récompenses proportion-
 » nées à la fidélité de vos services.
 » Soldats, c'est le petit-fils d'Henri
 » IV, c'est l'époux d'une princesse
 » dont les malheurs sont sans égal,
 » mais dont les vœux sont pour le
 » bonheur de la France ; c'est un
 » prince qui, oubliant ses peines
 » à l'exemple de votre roi, pour ne
 » songer qu'aux vôtres, vient avec
 » confiance se jeter dans vos bras.
 » Soldats, mon espoir ne sera pas
 » trompé ; je suis le fils de vos rois,
 » et vous êtes Français. »

Le 15 mars, le duc d'Angoulême publia une autre proclamation. Louis XVIII rentra en France au milieu des baïonnettes étrangères, monta sur le trône, et lorsque le

duc d'Angoulême, encore à Bordeaux, apprit cette nouvelle : « Dieu soit loué, s'écria-t-il, *le sang français ne coulera plus.* » Le 15 mai, le duc d'Angoulême arriva à Paris ; il trouva rassemblée dans le palais des Tuileries sa famille, qu'il avait quittée depuis plusieurs mois. Dès le 15 mars, ce prince fut nommé par Louis XVIII colonel-général des cuirassiers et des dragons, et trois jours après amiral de France. Au mois de février 1815, le duc et son épouse entreprirent un voyage dans le midi de la France ; il se trouvait encore dans cette ville, le 10 mars, lorsqu'il fut averti de l'arrivée de Bonaparte sur le territoire français ; le duc d'Angoulême reçut en même temps que cette nouvelle le titre de lieutenant-général, et partit aussitôt pour prendre le commandement qui lui était confié. Arrivé le 29 mars à Montélimart, il se mit à la tête de plusieurs régimens de ligne et d'un grand nombre de gardes nationaux, dans le dessein de s'emparer de Lyon.

Cependant, de grands événemens s'étaient préparés. Bonaparte avait reparu. Conduit à Cette par le général Radet, le duc d'Angoulême s'embarqua avec sa suite sur le bâtiment suédois le *Scandinavia*, se rendit à Madrid, et fut reçu par le roi Ferdinand VII. Le 19 juillet, le prince se trouvant à Aix, adressa aux habitans du Midi la proclamation suivante :

« Français,

» Forcé de m'éloigner de vous pour quelques momens, je ressentais vos malheurs, et mon désir le plus ardent était d'y mettre un terme. Les témoignages de votre fidélité, de votre dévouement, votre courage que j'ai vu briller sur le champ de bataille, étaient toujours présens à ma pensée ; et dans ces derniers temps de désastres, la noble et touchante expression de vos sentimens a souvent bravé l'oppression des baïonnettes pour arriver jusqu'à mon cœur.

» Français du Midi, je reviens parmi vous ; j'y reviens heureux de votre bonne conduite ; vos loyaux sentimens, éprouvés par un cruel moment d'adversité, ne vous ont que plus attachés au trône de Saint-Louis, ne vous ont que mieux mérité toute mon affection et celle de madame la duchesse d'Angoulême. Pressez-vous autour de moi ; les fils de Henri IV ne seront heureux qu'entourés des Français. L'usurpation fonde son pouvoir éphémère sur le crime, sur les sacrifices de toute espèce et sans terme. Vos princes légitimes n'ont jamais voulu, ne peuvent vouloir que votre bonheur ; votre roi, votre père s'y consacre tout entier. Satisfait d'être près de vous le dépositaire de sa confiance, l'organe de sa volonté, je le serai encore bien davantage de lui transmettre les preuves de votre amour et de votre fidélité. »

Louis XVIII ayant rappelé son neveu, le duc d'Angoulême partit de Toulouse et arriva à Montauban le 4 août, à deux heures du matin. Aussitôt son retour à Paris, le duc d'Angoulême remit à son oncle les pouvoirs extraordinaires dont il avait été investi. Cependant Louis XVIII ayant ordonné l'assemblée des collèges électoraux, le duc d'Angoulême fut appelé à présider le collège du département de la Gironde, et le 15 août il partit avec son épouse pour Bordeaux.

A peine les opérations du collège étaient-elles terminées que le duc d'Angoulême fut contraint de quitter Bordeaux pour parcourir les provinces méridionales de la France. La malheureuse guerre d'Espagne ayant été résolue, ce fut dans cette déplorable campagne, qui anéantit les libertés des Espagnols, que le prince montra quelque énergie. « Cent mille Français, s'écria Louis XVIII, dans son discours à l'ouverture des Chambres, cent mille Français, à la tête desquels marchera celui que je me plais à nommer mon fils, vont franchir la frontière. » Le 15 mars 1823, le duc d'Angoulême se dirigea vers l'armée rassemblée sur les frontières. Après plusieurs proclamations publiées au dehors et en dedans du territoire, le duc d'Angoulême ordonna, le 7 avril, au point du jour, qu'une messe solennelle fût célébrée sur toute la ligne; après cette cérémo-

nie, l'armée se mit en mouvement et passa la Bidassoa. Le général Bourck marcha sur Saint-Sébastien. Le prince généralissime arriva le 10 avril à Ernani, le 11 à Tolosa, et le 19 le quartier-général fut porté à Vittoria. Le 22 mai le général en chef se dirigea sur Alcovenda; bientôt Madrid ouvrit ses portes. Parti de cette ville le 28 juillet, il porta son quartier-général à Andujar, laissant le commandement de Madrid au duc de Reggio. Le 8 août il y rendit une ordonnance qui lui valut les remerciemens d'une multitude de malheureux qui, ayant été arrêtés arbitrairement et pour des motifs politiques, furent immédiatement mis en liberté.

Le lendemain le prince témoigna au deuxième corps sa vive satisfaction pour les brillans succès qu'il avait obtenus dans toutes les rencontres avec les insurgés (car c'est le nom qu'on donnait à des patriotes qui levaient l'étendard de l'indépendance), et particulièrement le 13 juillet à Lorca, le 25 à Guedalhurtuna, et le 28 à Campillo de Arenas. Quelque temps après les bataillons commandés par le prince se rendirent maîtres du Trocadero. Le 20 septembre, le fort Santi-Petri tomba au pouvoir de l'armée. La prise de cette citadelle vint terminer la campagne. Après cette expédition, qui arracha à un peuple malheureux ses droits et sa liberté, qui nous coûta 400

millions, qui valut aux patriotes espagnols, les cachots, l'exil et de sanglantes exécutions, le duc d'Angoulême retourna dans la capitale de la France. Devenu Dauphin, le duc d'Angoulême assista au conseil des ministres, mais il y exerça peu d'influence. Il ne lui fut pas donné de prévoir quelle serait la conséquence des ordonnances du 25 juillet 1830, qui ensanglantèrent Paris. Le 30 du même mois, après qu'on eut appris à Saint-Cloud la retraite de la garde royale sur cette résidence, il se passa au château des scènes qui annonçaient que chacun avait perdu la tête. On assure qu'au moment où le duc de Raguse vint rendre compte de sa mission, le duc d'Angoulême était à cheval à la tête de quelques troupes; à peine écouta-t-il le récit du maréchal, il lui dit avec hauteur; « Savez-vous à qui vous parlez? — Au Dauphin, répliqua le duc de Raguse. — Le roi m'a nommé généralissime, répartit le prince. — Je l'ignorais, répondit le maréchal; mais je n'en suis pas surpris. — Eh! bien, ajouta le Dauphin, je vous déclare en cette qualité que l'échec qu'on vient d'essuyer n'est dû qu'à vous et que vous êtes un traître. » Puis, se tournant vers un garde-du-corps, il lui ordonna de recevoir l'épée du maréchal. Le prince la prit ensuite et chercha à la briser de ses deux mains sur le pommeau de la selle de son cheval. Le 2 août 1830,

étant avec Charles X au château de Rambouillet, le prince ratifia sa déchéance dans un prétendu acte d'abdication en faveur du duc de Bordeaux, afin, disait-on dans cet acte, de conserver dans la famille un lambeau de la monarchie. Le 3 août, à dix heures du soir, le Dauphin et la famille royale évacuèrent Rambouillet, et suivirent la route de Cherbourg pour aller habiter Holy-Rood.

LOUSTONEAU (N.), président de la municipalité de Versailles en 1789; il l'engagea à se dissoudre dans la journée du 6 octobre, et laissa, par un billet signé *Loustoneau*, Leccointre (*Voyez* ce nom), maître de faire tout ce qu'il voudrait.

LOUVEL (PIERRE), assassin du duc de Berry (*Voy.* ce nom). Fils de Jean-Pierre Louvel et de Louise Moutier, il naquit à Versailles le 7 octobre 1783. Il avait établi son domicile à Cousset, canton de la Palisse, département de l'Allier. Conscrit de l'an XII, il entra au bataillon d'artillerie de l'ex-garde le 12 vendémiaire an XIII. Il recommença dès-lors à exercer sa profession dans les ateliers civils; en 1814, il trouva de l'emploi dans la sellerie du Roi. Les rapports que sa position lui donnait avec la livrée des princes, lui offraient naturellement, et chaque jour, les

moyens de connaître où devait être dirigée leur promenade. C'est dès-lors, comme il en a lui-même fait l'aveu, que la résolution d'anéantir la race des Bourbons commença à germer dans sa tête, et qu'il calcula toutes les chances possibles pour arriver à son but. Livré continuellement à cette pensée, il voulut enfin exécuter son projet. Le dimanche 13 février 1820, le duc de Berry était à l'Opéra. Madame la duchesse de Berry désira ne pas rester jusqu'à la fin du spectacle. Le prince, vers onze heures du soir, la reconduisit à sa voiture, qui stationnait rue Rameau. Après lui avoir dit adieu, il se retourna pour rentrer au théâtre. A l'instant même on vit un homme s'élancer, passer près de lui comme un éclair, et le choquer violemment. On crut que c'était un curieux indiscret. M. de Choiseul, aide-de-camp du prince, fut même tellement dominé par cette idée, qu'il prit l'important par l'habit en lui disant : « Prenez donc garde. » L'homme s'enfuit : c'était Louvel. Le duc de Berry s'écria : « Je suis assassiné !... » Le prince, en effet, tenait sa main sur le poignard abandonné par l'assassin. MM. de Choiseul et de Clermont s'élancèrent aussitôt sur ses traces. Louvel s'était dirigé vers la rue Richelieu ; il fut arrêté près de l'arcade Colbert par un garçon limonadier appelé Paulmier. Environné bientôt par

plusieurs soldats, il fut conduit au corps-de-garde. On le fouilla, on trouva sur lui une gaine vide ; c'était celle du poignard avec lequel il avait frappé le duc de Berry ; puis une alène de sellier affilée en poignard, et munie également de sa gaine. On s'empara de ces instruments. Celui dont s'était servi Louvel était façonné en poignard tranchant, d'un demi-pied de longueur, et tellement aigu, que le 14 février, à six heures trente-cinq minutes du matin, le duc de Berry avait expiré ! Dans tous les interrogatoires qu'il subit devant Monsieur le Chancelier et MM. les Pairs-commissaires, Louvel ne désavoua pas son crime ; il se vanta même avec calme d'avoir médité ce projet depuis 1814. Mis en présence de sa victime, Louvel la regarda d'un œil fixe, sec et froid ; il ne témoigna ni sensibilité, ni remords, et confessa de nouveau que c'était là son ouvrage ; dans un secret interrogatoire, il déclara hautement qu'à peine avait-il vu flotter le drapeau blanc, il avait conçu le projet d'assassiner tous les Bourbons ; que, depuis 1814, il avait cherché toutes les occasions de le mettre à exécution, suivi les princes dans leurs chasses, rôdé autour des spectacles où ils se rendaient, pénétré dans les églises où ils allaient remplir leurs devoirs religieux, et dans lesquelles, au pied des autels, il les aurait égorgés si son courage ne lui avait manqué,

et si quelquefois il ne s'était demandé : « Ai-je tort , ou raison ? » Il déclara qu'il aurait tué le comte d'Artois à Lyon s'il l'y eût encore trouvé lorsque lui, Louvel, se rendit dans cette ville au débarquement de Bonaparte ; que depuis il s'était attaché au duc de Berry, comme celui sur lequel était fondé le principal espoir de la race.

Jugé par la chambre des Pairs, Louvel, dans l'après-midi du 7 juin, entendit dans la prison de la Conciergerie la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la peine de mort. Cette nouvelle ne parut pas produire sur lui une forte impression. Le lendemain matin, à onze heures, le procureur-général du roi se transporta à la Conciergerie pour l'interroger, et tenter encore de le décider à faire quelques révélations ; mais ce fut en vain. A cinq heures trois-quarts Louvel sortit de prison ; il était revêtu d'une redingote bleue et avait un chapeau rond sur sa tête. Ses yeux étaient hagards, sa figure extrêmement pâle. La charrette arriva place de Grève à six heures moins quatre minutes, et bientôt la tête de Louvel tomba.

Au dire de toutes les personnes qui l'ont connu, Louvel avait un esprit sombre ; une âme peu expansive. Ses passions étaient facilement excitables. Sa famille était loin d'avoir les mêmes principes ; elle était loin par conséquent de partager les mêmes sentimens. Quelle preuve

plus convaincante de cette vérité, que le saisissement qu'éprouva sa sœur à la nouvelle de ce crime.

Tout ce qu'on a pu recueillir de la bouche de Louvel, porte le caractère d'une inconcevable insensibilité. Le mardi matin, 15 février, deux jours après avoir commis son crime, il disait à l'un des gendarmes qui le gardaient : « Que » je suis heureux ! il y a long-temps » que je n'ai passé une aussi bonne » nuit : j'ai dormi pendant huit » heures ! »

La taille de Louvel était d'un mètre soixante et un centimètres ; ses cheveux et ses sourcils étaient d'un blond tirant sur le rouge ; sa bouche, son nez et son front étaient petits, son menton rond, son visage ovale, son regard froid et farouche : il succomba à l'âge de 37 ans.

. M

MAGALLON (FRANÇOIS-LOUIS), comte de la Morlière, chevalier de Saint-Louis, commandeur des ordres de la Légion-d'Honneur et du Lion-Belgique, est né à l'Île-Adam le 28 octobre 1754, du comte Alexis Magallon, plus connu sous le nom de marquis de la Morlière, lieutenant-général et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et né à Grenoble, département de l'Isère. François Magallon, à peine âgé de quinze ans, entra sous-lieutenant

dans le régiment de Bourgogne, et fut peu de temps après nommé capitaine. En 1770, 1771 et 1772, il fit ses premières armes sous les généraux Devaux et de Marbeuf, passa dans le régiment de Deux - Ponts et y resta jusqu'au moment de la révolution. En 1791, aide-de-camp de son père, il obtint successivement le grade de chef de bataillon, celui d'adjutant-général, de maréchal-de-camp et de lieutenant - général. Ce rapide avancement ne fut nullement le résultat de l'intrigue ; il le dut à son active intelligence, à sa bravoure et aux nombreuses actions d'éclat dont il avait orné ses armes. En 1795, M. Magallon fut nommé chef d'état-major de l'armée commandée par le général Aubert - Dubayet, et destinée à passer dans l'Inde pour y renverser l'administration anglaise, de concert avec le sultan Typoo - Saïb. L'affaire de Quiberon ayant arrêté cette expédition, le général Magallon fut chargé, sous les ordres du contre-amiral Sercey, du commandement des troupes nécessaires à la défense de l'Île-de-France. Il déploya dans cette colonie le plus grand calme et le plus grand sang-froid ; et en empêchant le sang de couler, il préserva les habitants des horreurs d'une guerre civile. Plein de modération et de fermeté, il fit preuve d'une habileté rare. Il dit même à ses soldats qui voulaient marcher : « Quel Français consen-

» tira jamais à tirer contre ses frères l'épée dont il fut armé pour les défendre ? Qu'on se tienne calme ; les colons ne sont pas des rebelles, nous ne devons pas les traiter en ennemis. » Ces paroles sauvèrent tout. Le général Magallon resta chargé du commandement des troupes jusqu'en 1800, et devint, par la mort de M. Malartic, capitaine-général de la colonie. En 1804, on confia au général Decaen le commandement général. Avant de quitter l'Île, il reçut des habitants les marques les plus vives et les plus flatteuses de leur reconnaissance et de leur estime, et passa au gouvernement de l'île de la Réunion, qu'il conserva jusqu'en 1806, époque à laquelle il sollicita son retour en France. Le général Magallon, en faisant accepter sa démission, avait conçu l'espérance d'unir son nom aux gloires de l'armée française en Europe ; mais sa santé délabrée ne lui permit plus de nouvelles fatigues. Il reçut pour récompense de ses services le commandement de la 15^e division militaire, où la mémoire de son père était encore toute vivante. En 1815, il obtint sa retraite, après s'y être distingué par une conduite irréprochable. La bravoure et la loyauté, la modération et la sagesse, ont constamment accompagné les actions du général Magallon. Cet officier a choisi Passy pour sa résidence.

MAIGNE (PIERRE), docteur en médecine, ancien médecin en chef des hôpitaux de Mantes, des prisons de cette ville, des épidémies et des Enfants-Trouvés de l'hospice de Paris placés dans l'arrondissement (au nombre de 250), est né à Cubjac (Dordogne) le 6 octobre 1783. Pendant vingt années, le docteur Maigne exerça avec le plus grand succès sa profession dans la ville de Mantes, et avec une philanthropie si active, qu'il y était appelé le père des pauvres. En 1813 et 1814, lorsque plus de 20,000 blessés venant de la grande armée, la plupart atteints du typhus, firent halte à Mantes, le docteur Maigne, bravant le danger d'une épidémie de la nature la plus contagieuse, et à laquelle trois de ses collègues succombèrent, resta seul pour donner les secours de son art, et supporta avec un vrai courage tout le poids de ce terrible fardeau. Médecin des épidémies, il arrêta, en 1812, celle qui se montra à Vétheuil; en 1814, celle de Sadrancour; en 1822, celle de Montchauvet; en 1825, celle de Villers; en août 1826, celles de Prunay-le-Temple et Boisset, communes situées près Septeuil; en janvier 1827, enfin, il combattit encore en praticien éclairé celle de petite-vérole qui régna à Perdreauville, à Boissy-la-Belle-Côte et au Tertre-Saint-Denis. Pénétré de cette vérité, qu'un médecin ne doit jamais se laisser

prendre au dépourvu, il ne navigua pas, comme l'aurait dit Maximilien Stoll en parlant des constitutions médicales, sans boussole ni sans gouvernail. En 1828, l'Hôtel-Dieu de Mantes devint, pendant trois mois et demi, le foyer d'une épidémie d'un caractère très grave. Tout ce qui approcha la famille malheureuse qui avait apporté le typhus en fut frappé. Trois sœurs hospitalières contractèrent l'affection; une d'elles succomba. Le médecin lui-même en fut atteint. Mais bientôt, formant pour ainsi dire à lui seul un cordon sanitaire, le docteur Maigne ordonne avec tant de prudence et de sagesse, qu'il étouffe la maladie dans son foyer, et préserve les habitants de Mantes d'une contagion mortelle. Il a fait de ces épidémies le sujet de plusieurs écrits: 1° *Rapport sur l'épidémie qui a régné à Prunay-le-Temple*, etc., dans le courant d'août, septembre, octobre et novembre 1826. Nous donnons de ce rapport, fait avec soin, le passage suivant: «Trois individus de Prunay tombent malades; les symptômes qui se manifestent sont si graves, qu'ils succombent; et très peu de jours après, toutes les personnes qui avaient approché ces malheureux, contractent la même maladie. A l'instant la terreur se répand dans le village. Dès que l'administration en fut informée, de suite elle dé-

ploya avec un très grand zèle tous les moyens qui étaient à sa disposition. Médecin des épidémies, je me transportai sur les lieux. Ici, l'autorité locale se faisait un devoir d'indiquer les habitations où existait la maladie, mais elle ne dépassait jamais le seuil de la porte d'entrée. L'inquiétude la plus grande régnait partout avec autant et peut-être plus de violence que la maladie. Un sentiment impérieux avait rompu les liens de l'amitié et refroidi ceux de la parenté. Si le malade n'avait ni femmes ni enfans, par dévouement ou par pitié, le plus près voisin allait donner à boire cinq ou six fois par jour; immédiatement après ces petits services rendus, chacun se retirait en courant. Tel était l'état fâcheux dans lequel se trouvaient les choses au moment où je fis ma première visite. Après avoir pris connaissance des faits, comme première de toutes les médications, je fis reprendre aux malades leur propre courage, et j'éloignai de l'imagination de ceux qui étaient sur le point de l'être, tous les fantômes qui les accablaient, etc. » Dans ce mémoire, le docteur Maigne énumère avec précision les diverses circonstances locales qui ont fait naître la maladie, telles que terrain humide, eaux croupissantes, cours à fumier, direction des vents, exposition mauvaise, défaut de courant d'air dans les pièces

d'habitations, le manque de boisson, etc., etc., et trace avec un soin remarquable les signes de la maladie.

2^o *Rapport sur une épidémie de petite vérole qui a régné à Perdreauville, etc.*, pendant les mois de janvier, février, mars et avril 1827.

« Cette épidémie, dit le docteur Maigne, marchait lentement, elle ne frappait que deux ou trois enfans à-la-fois. Cette marche donnait aux parens tout le temps nécessaire pour préserver leur famille en la faisant vacciner. Loin d'employer cette activité que commande si impérieusement le sentiment de la paternité, ils restaient spectateurs tranquilles au milieu de ce fléau destructeur. Point de réflexions sur une apathie aussi coupable. Quoique le cours de cette épidémie fût peu rapide, elle finit par envahir trois grandes communes. Les mères, chose inconcevable, considéraient cette affection plutôt comme une indisposition qu'une maladie, malgré la mortalité. Sans prendre conseil, excepté des commères les plus voisines, elles dirigeaient elles-mêmes le traitement, persuadées, me dirent-elles à ma première visite, que le médecin ne pouvait agir sur des maladies de cette espèce. Ces malheureuses livraient cette éruption à la nature, et afin d'en favoriser la marche et soute-

nir les forces, elles donnaient des alimens substantiels ou des boissons stimulantes, vin chaud sucré, café, etc. »

M. Maigne, dans ce rapport, décrit avec détail les symptômes de cette épidémie, et donne toutes les règles d'hygiène qu'il employa pour la combattre. C'est par la vaccine qu'il sauva le plus d'enfans. « On vaccina, dit-il, tout ce qui n'avait pas été vacciné. Sur 117 qui ont subi cette opération, aucun n'a eu la petite-vérole, quoique au milieu du foyer. Par ce moyen sûr, la maladie fut arrêtée. Les enfans qui avaient été vaccinés les années précédentes furent épargnés. Sur 170 qui ont eu la petite vérole, terme moyen, il en est mort un sur quatre. » Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître en entier ce mémoire, remarquable par ses vues physiologiques et philanthropiques.

3^e *Rapport sur le typhus qui a pris naissance chez le nommé Croville*, maladie qui a été introduite à l'Hôtel-Dieu de Mantes en 1828, par sa femme et ses enfans.

« Dans une maladie épidémique, dit le docteur Maigne, le médecin est souvent fort embarrassé pour en déterminer la véritable cause. Il se trouve, le plus ordinairement, dans la nécessité d'énumérer tout ce qui a rapport aux localités et autres circonstances qui peuvent être soupçonnées comme devant agir

d'une manière fâcheuse sur l'économie animale. L'ensemble de toutes les circonstances est pris pour cause unique. La raison, dans ce cas, pour peu qu'elle soit éclairée, ne prendrait pas sur sa responsabilité de spécifier; elle serait d'autant plus fondée à se tenir sur la réserve, qu'elle ne pourrait rien affirmer. Dans le fait qui nous occupe, nous sommes plus heureux sous ce point de vue; nous n'avons aucun doute à élever sur la cause qui a déterminé la maladie grave qui a pris naissance chez Croville. Ce misérable avait entassé dans sa cour, pendant les chaleurs, une assez grande quantité de matières animales exposées au grand air. L'odeur qui s'exhalait de ce foyer de putréfaction était très fétide. De plus, il avait étalé dans son grenier des peaux de chevaux fraîches, qui répandaient également une odeur de décomposition animale très forte. Croville et sa femme logeaient dans le bas de la maison, qui est au niveau de la cour. La pièce d'habitation, excessivement humide, n'avait point de croisée au nord. La porte d'entrée, seule ouverture, exposée au midi, était située vers le milieu de cette cour, etc. Il en résultait que ces malheureux vivaient jour et nuit dans une atmosphère imprégnée de vapeurs putrides; on pourrait dire qu'ils ont été empoisonnés par l'air qu'ils respiraient chez

eux, etc. » M. Maigne précise dans ce rapport le caractère de la maladie, qu'il appela typhus. La maladie une fois introduite à l'Hôtel-Dieu, il lui opposa une barrière insurmontable et l'étouffa dans son foyer.

Le docteur Maigne a en manuscrit :

1^o *Mémoire sur le traitement des maladies, considéré d'une manière générale ;*

2^o *Mémoire sur les Remèdes secrets.* « Si les hommes, dit l'auteur dans ce mémoire, avaient tous une ressemblance parfaite au physique et au moral, qu'il n'y eût aucune espèce de nuance, dans ce qui en fait la grande différence dans l'état ordinaire, qu'on ne pût y trouver que celle des âges et des sexes, nous pourrions concevoir un remède unique pour le même genre de maladie, sauf à modifier les doses ; mais si on voulait se donner la peine de jeter un coup-d'œil, et même d'examiner superficiellement ce qui se passe autour de nous, on verrait qu'il n'y a rien, mais absolument rien qui se ressemble dans la nature, etc. »

Dans cet écrit, il dévoile les ruses des charlatans pour s'emparer de la confiance des hommes et abuser de leur crédulité. Il y expose les fourberies des astucieux qui trafiquent honteusement de la misère du peuple. « Le charlatan, dit-il, se cache derrière sa fiole : le véritable médecin met son savoir à découvert. »

3^o *Mémoire sur les Fièvres.*

Il y exprime laconiquement la manière d'envisager cette classe de maladies, qui faisaient anciennement la partie la plus importante du domaine médical. Il y proclame, avec raison, que la fièvre n'est point un être existant par lui-même, mais bien l'expression abrégée d'un état anormal.

4^o *Observations sur le Croup.*

Il considère cette affection, dans la plupart des cas, comme nerveuse. Il y a opposé avec succès, dans deux cas, le sulfate de quinine, à la dose de trois grains dans quatre cuillérées de looch gommeux, prises à la distance d'une heure et demie. Il appuie, dans diverses considérations, toutes tirées de la marche même du croup, son opinion sur cette médication, que personne n'avait jusqu'alors ainsi employée. D'après le point de vue sous lequel il a envisagé cette maladie grave, dont les intermittences indiquent assez que le système nerveux y joue un grand rôle, il espère retirer d'heureux résultats de ce nouveau traitement.

5^o *Mémoire ayant pour titre : Quelles sont les Qualités qui doivent constituer une bonne Nourrice ?*

Dans cet écrit, qui doit être prochainement publié, les mères de famille trouveront les conseils les plus salutaires : il sera pour elles un *Vade-mecum* fort utile.

6^e *Mémoire sur les Maladies héréditaires.*

Dans ce travail, le docteur Maigne examine les maladies héréditaires qui sont les plus communes. « Le moyen de les faire disparaître, dit-il, consiste à choisir pour le mariage des tempéramens et des constitutions opposées avec les conditions physiologiques chez la femme ; car c'est toujours elle, dans les branches mâles, qui améliore ou amoindrit la race. Les ducs de Bourgogne n'ont fait disparaître une maladie de poitrine héréditaire qu'après quatre générations, et il a fallu cette constance dans le choix, pour que la race ne s'éteignît pas par cette cause. Dans les anciennes illustrations, dont le désir est si grand de conserver la souche mâle, on arriverait par ce moyen, qui est mathématique, à renouveler, dit-il, les vieilles éditions, et à conserver les illustrations contemporaines, comme les Ney, les Masséna, les Hoche, les Montebello, les D'Abrantès, etc., etc. »

7^e *Mémoire sur l'Infanticide.*

Il démontre dans cet écrit, par un moyen simple et facile, la manière de constater, sans qu'il soit possible de commettre d'erreur, les traces qui ont pu produire la mort du nouveau-né, tantôt lorsqu'elle est le résultat d'un accouchement laborieux, tantôt lorsqu'elle est occasionnée par des violences.

M. Maigne a été le médecin et

l'ami de deux femmes célèbres, mesdames Campan et Genlis. Il a publié, de la première de ces auteurs, un *Journal anecdotique* fort piquant, Paris, 1824, in-8°. Pendant son séjour à Mantes, et dans beaucoup de circonstances graves et malheureuses, il eût été difficile de se rendre plus utile que ne l'a été le docteur Maigne dans cette ville : citoyen dévoué à son pays, médecin distingué, il s'y est fait remarquer à-la-fois par un tact médical fin et délicat, et par une expérience solide et positive. Ce praticien, doué d'un esprit droit et judicieux, et dont la carrière est des plus honorables, méritait une place dans cette Biographie, par les services non interrompus qu'il a rendus pendant vingt années dans le département de Seine-et-Oise. Il a conservé le titre de médecin en chef honoraire des hospices de Mantes, et est aujourd'hui médecin en chef du collège Saint-Louis, de Paris, ville qu'il habite.

MAISONNEUVE (LOUIS-JEAN-BAPTISTE SIMONET DE), poète dramatique, né à Saint-Cloud vers 1750. Auteur d'*Odmar et Zulma*, de *Roxelane et Mustapha*, tragédies. Cette dernière, représentée en 1785, obtint un succès prodigieux. *Le Faux insouciant*, comédie en cinq actes, obtint un succès non moins éclatant. Maisonneuve mourut à Paris en 1829, sans

permettre qu'on imprimât ses pièces de théâtre et ses poésies diverses.

MANDAR (JEAN - FRANÇOIS), oratorien, naquit, en 1732, à Marines près Pontoise. Après avoir professé les humanités au collège de Juilli, le P. Mandar entra dans les ordres sacrés. La réputation qu'il acquit dans sa chaire lui valut l'honneur de prononcer, en 1772, le panégyrique de Saint-Louis devant l'Académie française. En 1782, il fut nommé supérieur de Saint-Magloire, et quelque temps après supérieur du collège de Juilli. En 1792, il se réfugia en Angleterre, où il eut occasion de prononcer, devant la famille royale, son panégyrique de Saint-Louis. On a du P. Mandar : 1° plusieurs Sermons ; 2° un Discours en vers sur la Vieillesse (1802) ; 3° un Poème sur un Voyage qu'il fit à la Grande-Chartreuse, avec une traduction latine du P. Viel. Le P. Mandar, après avoir exercé sa muse sur différents sujets, mourut en 1803, à l'âge de 70 ans.

MANDAR (MICHEL-PHILIPPE), plus connu sous le nom de **THÉOPHILE**, né à Marines le 19 septembre 1759, embrassa les principes de la révolution, et s'opposa toujours avec force aux troubles et aux massacres. M. Mandar est auteur de 1° *Voyage de M. Coxe en Suisse*, traduit de l'anglais, 1791, in-8°.

2° *Voyage au pays des Hottentots*, par W. Paterson, traduit de l'anglais, 1791, in-8°. 3° *De la souveraineté du Peuple et de l'excellence d'un État libre*, 1791, 2 vol. in-8°. 4° *Des Insurrections*, ouvrage philosophique et historique, 1793, in-8°. 5° *Le Génie des siècles*, 1794, in-8°, poème en prose et discours contre les journées des 2 et 3 septembre 1792. 6° *Voyage à Sophopolis*, etc. M. Mandar a en manuscrit deux ouvrages ayant pour titres : *la Gloire et son Frère*, et *le Phare des Rois*, poème en 16 livres.

MARIE - THÉRÈSE - CHARLOTTE, duchesse d'Angoulême, aujourd'hui ex-dauphine de France, fille de Louis XVI (*Voy. ce nom*), et de Marie-Antoinette-Joséphine-Anne d'Autriche, est née à Versailles le 19 décembre 1778. Son éducation fut confiée à mesdames de Rohan-Guéméné, de Tourzel et de Polignac, successivement gouvernantes des enfans de France, sous la surveillance de la Reine et de Madame Élisabeth (*V. ce nom*), sœur de Louis XVI. Elevée gravement, Marie-Thérèse goûta peu les jeux de l'enfance. A l'âge de quatre ans, pressée dans les bras de Paul I^{er}, qui voyageait sous le nom de *comte du Nord*, ce prince lui dit : « Adieu, je ne vous reverrai plus ! » elle lui répondit comme par pressentiment : « J'irai vous

voir. Monsieur le Comte. » Douze ans après, cette princesse alla, en effet, chercher une retraite auprès de « Paul 1^{er}. Elle était à peine âgée de treize ans lorsqu'elle fut mise à la Tour du Temple. D'abord séparée de son père, qu'elle ne put revoir qu'après sa condamnation, elle le fut successivement de sa mère, de sa tante, de son frère. On a rapporté que Rovère, membre de la Convention nationale, lut sur les murailles de la Tour du Temple ces mots, qu'elle y avait tracés : « *O mon Dieu, pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents !...* » Après la mort de Louis XVII, plusieurs membres de la Convention tentèrent tout pour l'enlever du Temple et la faire sortir de France. Ils furent secondés par la majorité des habitans de Paris et d'Orléans. Ceux-ci vinrent, dès le 18 juin 1795, à la barre de la Convention demander « que l'orpheline du Temple ne restât pas plus long-temps condamnée à habiter des lieux où avait été détenue sa famille, et sa translation auprès de ses augustes parens. » Plusieurs voix s'élevèrent pour réclamer sa liberté. Le 30 du même mois on rendit un décret pour l'échange de cette princesse avec les prisonniers que Dumouriez avait livrés aux troupes autrichiennes. De la musique, des promenades au jardin, d'où elle dessina plusieurs vues de sa prison, furent les distractions

qu'on lui accorda. Quelques pièces de vers échappèrent aussi à sa plume : la jeune captive y exprime combien elle est touchée du vif intérêt que les bons Français prenaient à ses infortunes. Cependant le gouvernement lui fit éprouver des alternatives d'adoucissement et de contrainte. Le 18 décembre 1795, veille de l'anniversaire de sa naissance, Marie - Thérèse - Charlotte sortit de la Tour du Temple à onze heures et demie du soir. Le ministre de l'intérieur, Benezech (*Voyez ce nom*), lui donnant le bras, la conduisit à pied jusqu'à la rue Meslay, où le carrosse de ce ministre l'attendait. La princesse y monta avec lui et avec M. Gomin, l'un des gardiens du Temple, et qui, par son ordre, l'avait suivie. Arrivée sur le boulevard, devant l'Opéra, (aujourd'hui Théâtre de la Porte Saint-Martin), Marie-Thérèse y trouva une voiture de poste dans laquelle se placèrent madame de Soucy, qui devait l'accompagner, le sieur Méchin, officier de gendarmerie, et M. Gomin, inspecteur-fourrier des appartemens aux Tuileries.

Marie - Thérèse - Charlotte voyagea sous le nom de Sophie, et ordonna de garder le plus grand *incognito*. Cependant la princesse fut reconnue. Elle reçut de plusieurs familles, et particulièrement à Provins, à Nogent-sur-Seine, à Chaumont et à Huningue, des hommages expressifs d'attendrissement

et de respect. Marie-Thérèse en consigna le souvenir dans un itinéraire écrit de sa main. M. Hue, désigné pour la conduire à Vienne, rapporte qu'au moment où elle allait passer la frontière, ses yeux se remplirent de larmes. La fille de Louis XVI pleura sur la France, théâtre de la gloire, des fautes et des désastres de sa maison. Elle dit aux personnes qui l'entouraient : « Je quitte la France avec regret ; je ne cesserai jamais de la regarder comme ma patrie ! » Dès que l'on fut assuré que Marie-Thérèse avait enfin recouvré sa liberté, l'on applaudit de toutes parts à cet acte, réclamé depuis long-temps par la justice et l'humanité.

Après avoir habité quelque temps Vienne, où l'on avait songé à la marier à un archiduc, elle partit, en 1799, pour Mittau, où résidait le comte de Provence (Louis XVIII, *V.* ce nom). Ce fut dans cette ville qu'elle épousa le duc d'Angoulême, son cousin (*V.* Louis-Antoine de Bourbon). Dès-lors elle resta constamment près de son oncle, qui bientôt quitta Mittau. Vers la fin de 1809, après avoir successivement habité plusieurs villes du continent, sa famille alla se fixer en Angleterre. Louis XVIII y acheta le château d'Hartwell ; ce fut dans cette maison de plaisance qu'elle demeura jusqu'à sa rentrée en France. Elle y vécut silencieuse et retirée. Elle ne parut à la cour

que le 4 juin 1811, à l'occasion de la fête donnée pour célébrer la naissance du roi Georges III, et ne sortit d'Hartwell qu'en 1814 pour revenir en France. Le 4 mai, elle rentra à Paris avec son oncle. En 1815, elle alla prendre, pour cause de santé, les eaux de Vichy, et visita Clermont, Lyon et Bordeaux. Elle était avec le duc d'Angoulême dans cette dernière ville, lorsqu'elle apprit que Napoléon avait quitté l'île-d'Elbe. Cet événement développa en elle une énergie vraiment rare, et à laquelle Napoléon se plut à rendre hommage. Contrainte d'évacuer Bordeaux, elle dit aux Bordelais : « Je vous prie de ne pas » penser plus long-temps à la dé- » sence de cette ville ; je suis per- » suadée que vos efforts seraient » vains ; vous n'êtes pas soutenus. » j'en suis certaine. » Le 2 avril, cette princesse arriva à Pauliac, où elle s'embarqua. Elle se rendit à Gand et de là en Angleterre, où elle séjourna jusqu'à la rentrée de Louis XVIII à Paris ; le 28 juillet elle retourna dans cette capitale. Quinze jours après, la duchesse d'Angoulême partit avec son époux pour Bordeaux, où, le 19 août suivant, elle fit une entrée solennelle. Le 9 septembre elle rentra dans Paris, et resta dans cette ville jusqu'au moment de la guerre d'Espagne. En 1823, l'année même de cette guerre, elle voyagea dans le Midi de la France et visita la Vendée, où elle

fut accueillie avec enthousiasme. La duchesse d'Angoulême a tracé l'histoire du voyage de Varennes avec simplicité; elle a donné aussi celle de sa captivité dans la Tour du Temple. Occupée sans cesse d'actes de dévotion, par suite sans doute de ses malheurs, Madame la dauphine s'était rendue protectrice d'une multitude de corporations religieuses d'hommes et de femmes, tant en France qu'à l'étranger. Depuis quelques années son patronage en avait même augmenté le nombre, d'une manière effrayante! Forcée de subir les conséquences des liberticides ordonnances de juillet 1830, qui ont amené la chute de Charles X, la dauphine s'embarqua à Cherbourg, et habite aujourd'hui Holy-Rood, ancien château des rois d'Écosse. Cette princesse a déployé, dans diverses circonstances, beaucoup d'énergie et de caractère. Bonaparte disait, en parlant des Bourbons, que la duchesse d'Angoulême était le seul homme de la famille.

MARTIGUE ou **MARTICQ** (CHARLES-FRANÇOIS), colonel du 3^e régiment de lanciers, officier de la Légion-d'Honneur, né à Versailles. Martigue entra au service le 10 août 1786, comme cadet dans le régiment des gardes-suisses; c'est à la révolution française que ce militaire dut son avancement et sa réputation. Le 15 juin 1795 il avait obtenu une sous-lieutenance au 2^e ré-

giment de hussards. Passé peu de temps après au 4^e de chasseurs à cheval, il y reçut successivement les grades de lieutenant, de capitaine et de chef d'escadron. En 1800, il servit en cette dernière qualité dans le 11^e régiment de hussards; il fut alors employé sous les ordres du général Masséna, dans la Ligurie. Les campagnes du Rhin, de la Hollande, ainsi que celles aux armées de Sambre-et-Meuse et du Danube, avaient prouvé que le brave Martigue, qui s'était déjà signalé à la bataille de Schwitz, était fait pour guider les Français au combat. La part qu'il prit aux opérations du siège et blocus de Gênes, devait mettre le comble à sa réputation militaire. Pendant la défense de cette place, il se distingua par son intrépidité, et surtout par la manière dont il la fit partager aux troupes. Le 25 décembre 1800, sur les bords du Mincio, il repoussa, avec deux escadrons de hussards, une charge impétueuse de cavalerie autrichienne commandée par le général Bellegarde, et fit dans cette occasion des prodiges d'audace. Ses bonnes dispositions et sa bravoure concoururent à fixer la victoire dans cette journée, où presque tous les officiers qui le secondaient furent tués ou mis hors de combat. Six jours après, à la tête des mêmes escadrons, il pénétra dans Padoue, et en chassa trois mille ennemis qui s'y étaient

retranchés. Le 29 octobre 1805, le général en chef Masséna, dont il commandait les guides, lui ayant ordonné de se porter en avant de la colonne qui poursuivait l'ennemi, il exécuta ce mouvement avec rapidité; mais à peine l'eut-il terminé, qu'il se trouva avoir en tête la garnison de Veronitte, qui, forte de cinq cents hommes, et soutenue par deux pièces d'artillerie, s'était rangée en bataille près du village de Saint-Michel, où elle occupait une position des plus formidables. Martiguen n'avait avec lui que soixante cavaliers : sans s'effrayer de la disproportion du nombre, il aborde la garnison, l'attaque avec vigueur, la culbute sur tous les points, et lui fait mettre bas les armes. L'officier supérieur qui la commandait fut le seul qui parvint à s'échapper; il dut son salut à la vitesse de son cheval. Peu de jours après, le chef d'escadron Martiguen déploya encore la plus rare valeur à l'attaque du village de Saint-Martin, en avant de Vérone. Dans une charge des plus brillantes, il força un bataillon autrichien de se rendre prisonnier. Le surlendemain, au passage de la Brenta, avec une compagnie de cavalerie, il enleva de vive force la position et le village d'Ospidaletto, défendus par une nombreuse infanterie, à qui il fit également mettre bas les armes. Nommé, en 1809, major au 30^e régiment de dragons, il se signala de nouveau par son

courage et son habileté en Italie et dans les rangs de la grande armée. En 1813, il fut élevé au grade de colonel, et reçut le commandement du 23^e régiment de l'arme dans laquelle il servait; il se distingua, à la tête de ce corps, dans toutes les affaires qui eurent lieu en Silésie et en Saxe. Au combat de Neustadt, dans le Palatinat, il fut blessé de deux coups de lance. De retour en France, après la malheureuse retraite de Leipsick, il continua à se montrer l'un des plus zélés défenseurs de la patrie, et mérita des éloges pour sa conduite pendant la guerre de l'invasion de notre territoire. Le 19 avril 1815 il prit le commandement du 3^e régiment de lanciers. Fier d'être guidé par un chef qui depuis long-temps avait fait ses preuves, ce corps se couvrit de gloire à la bataille de Mont-Saint-Jean.

MATHIEU (JACQUES), sergent dans le 13^e de ligne, né à Boissy-sur-École. Il monta à l'assaut l'un des premiers au siège de Saint-Jean-d'Acre, le 22 floréal an VII, et fut tué dans l'intérieur de la ville où il avait pénétré.

MAUCOMBLE (le vicomte), maréchal de camp, commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, de la Couronne-de-Fer, du Mérite militaire de Wurtemberg, est né, le 3

juillet 1776, à Charleville. Nommé, en mars 1794, élève sous-lieutenant à l'école d'application du génie à Metz, après des examens publics subis à Paris, il ne tarda pas à être employé, en qualité de capitaine du génie, aux armées d'Italie, d'Allemagne, et aux Colonies. Pendant les années de 1799 à 1802, il se distingua par ses talens militaires, et fut chargé de diverses missions dans le golfe du Mexique et aux États-Unis d'Amérique. Après avoir accompagné, jusqu'en 1808, nos drapeaux aux armées d'Allemagne et d'Espagne comme chef d'escadron d'état-major, il fut nommé, à cette époque, colonel-commandant le 29^e régiment de chasseurs à cheval. Le colonel Maucombe, intrépide au milieu du feu, se fit remarquer sur les champs de bataille par son aplomb et son courage. En 1806, à la grande armée, il fut blessé d'un coup de sabre au poignet droit, et eut un cheval tué sous lui. En 1807, à la bataille d'Eylau, après plusieurs charges vigoureuses, il reçut au visage et sur la tête plusieurs coups de sabre, et eut encore un cheval tué sous lui par un éclat de mitraille. En 1808, il fut employé à la grande armée et en Catalogne. En 1813, appelé par sa conduite au grade de général de brigade, il reçut de nouvelles cicatrices à l'armée d'Espagne, et cueillit de nouveaux lauriers. Les Anglais n'ont

pas oublié que ce fut le général Maucombe qui défendit la citadelle de Bayonne contre leurs attaques, et qu'à la tête d'une sortie meurtrière il fit prisonniers de guerre 300 hommes de la garde royale anglaise et le général commandant le blocus.

Le général Maucombe a servi en Espagne jusqu'à la dissolution de l'armée en 1814. En 1815, il a commandé, sous le règne de Louis XVIII, le département des Basses-Alpes, et successivement les subdivisions de la Manche et du Calvados jusqu'en 1825, époque à laquelle, sur sa demande, il fut mis en disponibilité. Ce brave militaire est aujourd'hui retiré à Saint-Germain-en-Laye.

MAULETTE (PÉTARET), chevalier de). En 1789, il fut nommé député aux États-Généraux par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury. L'un des premiers de son ordre, il se réunit à la Chambre des Communes, dont il ne se sépara dans aucune circonstance.

M. Pétaret de Maulette occupa peu la tribune, et rentra dans la vie privée.

MAURIN (GUILLAUME HIPPOLYTE), docteur en médecine de la Faculté de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital de Versailles et de plusieurs établissemens publics, est né, le 15 novembre 1785, à Brangue, département de l'Isère. Son

père, ancien chirurgien de la marine royale, exerçait la médecine avec distinction dans le canton de Morestel, même département. Ayant une famille nombreuse, il prit chez lui, pour faire l'éducation de ses fils, un ancien ecclésiastique. Il envoya, en 1802, M. Hippolyte Maurin à Grenoble; il y suivit les cours de l'école centrale, et fut nommé élève interne de l'hôpital. Au commencement de 1805, le jeune Maurin partit pour Paris, et, pendant cinq années, assista aux leçons des professeurs les plus célèbres. En 1810, il fit la connaissance du docteur Texier, médecin de Versailles, qui le choisit pour aide. M. Maurin sentit bientôt tout le prix d'un pareil avantage. Il se livra avec ardeur à la pratique d'un art qu'il avait embrassé avec goût. Quelques opérations chirurgicales se présentèrent, il les pratiqua avec succès. En 1811, à la demande de M. Texier, il fut nommé médecin du dépôt de mendicité du département de Seine-et-Oise. En 1814, il fut désigné par l'administration pour faire le service des hôpitaux supplémentaires organisés pour recevoir les blessés de toutes les nations qui encombraient la ville. Il remplit ces fonctions avec désintéressement et à la satisfaction des autorités de Versailles, qui, pour récompenser son dévouement, le mandèrent pour lui la décoration

de la Légion-d'Honneur. Elle ne lui a point encore été accordée.

En 1814, il fut nommé chirurgien aide-major à la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi, et, en 1821, chirurgien des pages. En 1822, après la mort de M. Texier, M. Maurin fut nommé chirurgien-adjoint de l'hôpital de Versailles, et, en 1831, chirurgien en chef, en remplacement de M. Lavedan, décédé (*Voyez ce nom*). Il a pratiqué avec habileté, dans cet établissement, diverses opérations difficiles.

MELLINET (FRANÇOIS ANNE), député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale, né à Corbeil, le 29 août 1763. Il devint adjudant-commandant le 7 septembre 1793, et fut ensuite employé au dépôt de la guerre. M. Mellinet fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, et banni par celle du 17 janvier 1816. Retiré à Bruxelles, il fut obligé de s'éloigner encore de cette contrée. On a de lui : 1° *Aimar et Azalaïs*, drame en 3 actes, 1799. 2° *Fragments à la manière de Sterne*, traduit de l'anglais. 3° *Chant sur la mort de Desaix*, 1800, in-12. Il a fait des additions à la 2^e édition du *Guide de l'Officier*, 1804, 2 vol. in-8°.

MERVILLE (PIERRE-FRANÇOIS CAMUS, dit), homme de lettres, né à Pontoise le 20 avril 1783. Après avoir achevé ses études au

collège de cette ville, il alla à Paris vers 1799 pour y étudier la médecine. En 1802, il obtint au concours une place de chirurgien dans une des salles de l'Hôtel-Dieu. Les cours de littérature ancienne et moderne du collège de France, qu'il suivit avec assiduité, développèrent en lui son goût pour la poésie et les lettres. Quoique attaché à l'Hôtel-Dieu comme chirurgien, le jeune Merville n'avait cependant pas assez d'appointemens pour vivre sans être à charge à sa famille. Un sieur Lèpan, propriétaire du *Courrier des Spectacles*, annonça, par la voie de son journal, des *Leçons gratuites de Déclamation*. Cette annonce décida de la nouvelle carrière de Merville, qui bientôt s'engagea, à l'insu de sa famille, dans une troupe de jeunes comédiens que venait de former le sieur Lèpan. Ce fut à cette époque qu'il quitta le nom de Camus pour prendre celui de Merville, que portait sa mère. L'exemple donné quelques années auparavant par Albert Bonnet et Vigneaux, qui avaient délaissé l'Ecole de Médecine pour la chaussure de Thalie, l'étourdit sur sa démarche aventureuse. En effet, n'ayant pas réussi, il se trouva dans un extrême embarras. Cependant il fut recommandé à Picard, qui le fit débiter au théâtre Louvois. Il parut avec applaudissemens dans l'*Entrée dans*

le *Monde*. Bientôt après il alla en province, et s'essaya dans les rôles tragiques et comiques de l'emploi des amoureux. Quand Jérôme Napoléon prit possession du royaume de Westphalie, Merville fut appelé à faire partie de la troupe du théâtre de Cassel. Il resta dans cette ville jusqu'à l'époque où la cour fut contrainte d'en sortir; il y obtint de brillans succès dans les rôles de petits-maitres de la haute comédie. Au sein des loisirs que laisse souvent la carrière théâtrale, il ne négligea pas l'étude, il fit jouer la *Lettre Equivoque*, *Amélie*, les *Rivaux* et *Henri IV à Meulan*, sur le théâtre de l'Odéon. Tous ces ouvrages, à l'exception du drame, furent accueillis avec bienveillance. Encouragé par ces succès, M. Merville fit représenter les *Deux Anglais*, la *Famille Glinet*, qui obtinrent d'éclatantes représentations. Il donna au théâtre Français, les *Quatre Ages*; en septembre 1823, il fit représenter à l'Odéon le *Frère et la Sœur*, drame en 4 actes et en prose. On doit encore à cet écrivain la *Mort de G. Tullius*, tragédie en cinq actes; *Saphorine*, roman plein de finesse, de satire et de gaieté. La *Mina de Barnhelm*, de Lessing, et l'*Ecole de la Médisance*, de Shéridan, qu'il a traduites, font partie de la belle collection du théâtre étranger.

MESLIE-DUBUISSON (JEAN-FRANÇOIS), né en 1753, décédé le 8 mars 1808, à Marly-la-Machine. Bon citoyen, pasteur vénérable.

MICHAUX (ANDRÉ), de Satory, près Versailles, naturaliste, décédé, en l'an X, à Madagascar, l'un des savans les plus distingués dont le département de Seine-et-Oise puisse s'honorer; que ses longs et pénibles voyages, et les services rendus à l'agriculture et à l'histoire naturelle ont également illustré dans les annales des sciences. André Michaux naquit aux portes de Versailles, dans la ferme de Satory, qu'il exploita quelque temps, après la mort prématurée de son père, mais qu'il abandonna bientôt pour se livrer tout entier à son goût pour l'histoire naturelle et à sa passion pour les voyages, qui toujours eurent pour but d'enrichir la France des végétaux utiles qui pouvaient s'y acclimater. C'est en traduisant Quint-Curce que le jeune André Michaux conçut le projet de parcourir le monde, et surtout les contrées de l'Asie.

Après avoir préludé en quelque sorte aux voyages qu'il méditait en visitant les montagnes de la France, les Pyrénées, l'Espagne, et l'Asie, il se rendit à cette dernière, comme la terre promise, pour la culture des plantes utiles. Il mourut en 1783.

veu de J.-J. Rousseau, né à Ispahan, et nommé consul. Un séjour de deux ans dans ce superbe pays, lui procura une riche collection en tous genres, et ce ne fut pas sans courir de grands dangers, car cet empire était en proie aux calamités de la guerre civile.

De retour à Paris, il fut envoyé par le gouvernement, en 1785, dans l'Amérique septentrionale pour y cultiver en pépinière les arbres et arbustes qu'il prévoirait pouvoir se naturaliser dans nos climats. Ses laborieuses recherches l'avaient déjà rendu possesseur d'un grand nombre de végétaux de toute espèce, qu'il voyait croître et perpétuer par ses soins; déjà il avait envoyé en France plus de 60 mille pieds d'arbres, qu'on avait transplantés dans le parc de Rambouillet, pour être de là distribués aux propriétaires qui, par leur zèle et leurs lumières, concourraient à la prospérité de la campagne, quand la révolution, le privant des secours du gouvernement, vint interrompre ses travaux et sa mission.

pédition de la Nouvelle - Hollande ; mais il s'en sépara à l'Île-de-France, et voulut conquérir, pour la botanique, les richesses végétales de Madagascar. Il y était depuis quatre mois, quand il fut emporté par un second accès, de la fièvre du pays, à l'âge de 57 ans. Tel fut le terme de la vie et des utiles voyages d'un homme vraiment né pour agrandir le domaine des sciences naturelles, et dont le nom est associé à un grand nombre de végétaux qui font l'ornement des jardins.

C'est lui qui, par ses envois, accrut la magnifique collection du jardin que M. Lemonnier avait à Montreuil, près Versailles. C'est à lui qu'on doit une foule de plantes d'agrémens, et notamment le *magnolia auriculata*, qu'on vit pour la première fois dans l'ancien jardin de M. de Cubières (*Foy.* ce nom), situé sur le terrain de St.-Antoine. C'est André Michaux qui a procuré à la médecine un genre voisin du quinquina, dont les habitans se servent pour la guérison de la fièvre ; au commerce : l'acacia, le, au

plante : cette dénomination botanique était d'autant plus juste, que la première espèce de ce genre fut trouvée en Perse par Michaux lui-même. Nous lui devons quelques ouvrages, peu nombreux, à la vérité, mais qui nous font sentir plus vivement les regrets de sa mort prématurée.

MICHAUX (FRANÇOIS-ANDRÉ), fils du précédent, né à Versailles en 1770. Tout jeune encore, il étudia avec autant de passion que de succès l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique. Compagnon de son père dans ses longs et périlleux voyages, il ne pouvait avoir un meilleur maître. Après la mort de celui-ci, M. François Michaux fut chargé de la continuation de ses recherches en Amérique. En 1803, M. Michaux parcourut les nouveaux états de l'Ouest, retourna dans sa patrie l'année suivante, et donna au public l'ouvrage ayant pour titre : *Voyage à l'ouest des monts Alleghany, dans les états de l'Ohio, Kentucky, de Jennesey, et retour à Charlestown par les Hautes-Montagnes ; suivi d'un Mémoire sur la naturalisation des arbres étrangers de l'Amérique septentrionale, et d'un Tableau raisonné des Arbres de ce pays, comparés avec ceux que produit la France.* On doit encore à ce naturaliste, digne héritier du nom qu'il porte, la publication du grand ouvrage de son

père sur les *Chênes de l'Amérique*, 1801, in-folio. M. Michaux, qui a été chargé de diverses missions du gouvernement, et qui s'en est toujours acquitté avec talent, a envoyé à l'administration forestière une quantité de graines et de jeunes plants d'arbres propres à être naturalisés dans notre climat. On lui doit des recherches intéressantes sur le *Zelcoa planera*, etc. Il s'est présenté, en 1831, comme candidat à l'Académie des Sciences, section d'agriculture et d'économie rurale.

MICHAULT (FRANÇOIS-GUÉRIN), chirurgien habile, a succédé à M. Marigues, chirurgien très distingué, dans la place de chirurgien en chef de l'Hospice civil et militaire de Versailles. M. Michault est mort, le 4 mars 1808, dans la soixantième année de son âge. Il était né à Brienne, département de l'Aube.

MICHEL (JACQUES-FRANÇOIS), colonel en retraite, commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis, est né à Versailles le 9 mai 1769.

Fils d'un honnête artisan, M. Michel entra au service en 1791, en qualité de lieutenant dans le 4^{me} bataillon de Seine-et-Oise, et commença ses premières armes sous les ordres de Custine, à l'armée de la Moselle.

Appelé successivement à servir sous les ordres des généraux Jour-

dan, Moreau, Pichegru et Brune, aux armées du Nord, de Hollande et du Rhin, il fit partie, en l'an X, de l'expédition de la Louisiane, dont le commandement fut confié au maréchal duc de Bellune, alors général Victor. Désigné, en l'an XI, pour l'armée de Hanovre, il combattit plus tard en Prusse, en Pologne et en Autriche; puis en Espagne et en Portugal, sous les ordres d'illustres chefs.

Le colonel Michel ne dut rien à la faveur; il passa successivement par tous les grades et les obtint à la pointe de son épée: il eut pour garnison toutes les rives étrangères, et combattit sur vingt champs de bataille.

Ulm, Austerlitz, Iéna, Eylau; Essling, Wagram, Bénévente et Dresde, ont été témoins de sa bravoure et du sang qu'il versa pour la patrie.

M. Michel a cessé de servir activement depuis 1814. Il est aujourd'hui en retraite et habite Versailles, sa ville natale. Après la révolution de juillet, il y a été nommé colonel de la garde nationale.

MIOT (ANDRÉ FRANÇOIS), né à Versailles le 9 février 1762. Commença sa carrière dans l'administration militaire; il devint successivement chef de bureau et chef de division au ministère de la guerre. En 1793, il en fut nommé secrétaire-général. Le 18 bré-

maire an III, ses talens l'élevèrent au poste de commissaire des relations extérieures, dénomination qui était alors substituée à celle de ministre des affaires étrangères. Le 14 nivôse de la même année, Colchet vint le remplacer dans cette haute fonction. En 1795, M. Miot fut envoyé à Florence, auprès du grand-duc, en qualité de ministre plénipotentiaire. Passé ensuite à Rome, comme ministre extraordinaire, il y fit mettre à exécution le traité conclu alors entre les cabinets de Naples et de Rome, et accrédita près du souverain pontife, Monge, Berthollet, Thouin, Barthélemy, Moitte et Tinet, commissaires français chargés de recueillir les objets d'arts cédés à la France par ce traité. Après cette mission, M. Miot retourna à Florence; bientôt après il y reçut l'ordre de partir en Corse, pour faire rentrer dans le devoir cette île, qui avait été livrée aux Anglais. Il s'acquitta de cette mission avec autant d'habileté que de sagesse. M. Miot, de retour en France, fut nommé ambassadeur près la cour de Sardaigne. A peine arrivé à son poste, il y fit respecter l'asile que *Madame* et madame la comtesse d'Artois y avaient cherché. Rappelé en 1798, il resta sans emploi jusqu'au moment où M. François (de Neufchâteau), nommé ministre de l'Intérieur, l'appela pour faire partie d'un conseil qu'il avait lui-même établi dans son mi-

nistère. Quelque temps après il accompagna M. de Forgues dans une mission secrète. Après le 18 brumaire, il fut promu à de nouveaux emplois. Il devint successivement commissaire-ordonnateur, secrétaire-général du ministère de la guerre, tribun, membre du conseil-d'état, et fut envoyé en Corse par le gouvernement consulaire, avec le titre d'administrateur-général; cette île était alors le théâtre de désordres et de troubles; en peu de temps M. Miot avait tout fait rentrer dans l'ordre. Lorsque Joseph monta sur le trône de Naples, M. Miot, attaché à ce prince, devint ministre de l'intérieur de son royaume. Il y fonda plusieurs établissemens utiles. En 1808, M. Miot accompagna le roi Joseph lorsqu'il quitta le trône des Deux-Siciles pour aller occuper celui d'Espagne; mais il ne prit aucune part directe aux affaires publiques, et resta près de son souverain en qualité de surintendant - général de sa maison. Il reçut de Joachim-Murat le titre de comte de Mélito, et de Napoléon celui de comte de l'Empire. M. Miot remplit toujours les places importantes qui lui furent confiées avec une intégrité rare, et n'hésita pas un seul instant à quitter les postes les plus élevés toutes les fois que les devoirs qu'on voulait lui prescrire ne s'accordaient pas avec ses principes. Rentré en France après la bataille de Vittoria, M. Miot

reprit ses fonctions de conseiller-d'état. La chute et la seconde abdication de Bonaparte l'éloignèrent bientôt de toute fonction publique. M. Miot, versé dans presque toutes les langues, a cultivé les belles-lettres avec succès; elles l'ont consolé de la perte de sa fortune et de ses emplois. On a de lui une nouvelle traduction d'Hérodote, et plusieurs autres ouvrages importants.

MIOT (RÉNÉ-HYACINTHE), fils du précédent. Elevé dans la carrière des armes, il s'y fit remarquer par ses qualités brillantes. A 20 ans il était lieutenant de cavalerie et décoré de la croix de la Légion-d'Honneur. Frappé mortellement à Waterloo, à côté du général Jamin de Bermery, dont il était l'aide-de-camp, il succomba, comme lui, pour la défense de son pays.

MIOT (JACQUES-FRANÇOIS), oncle de René-Hyacinthe, né le 1^{er} mars 1779, à Versailles. En 1793, il fut placé dans les bureaux du ministère des Affaires Etrangères, dont son frère (depuis comte de Mélito) avait le porte-feuille. Il l'accompagna dans ses différentes missions diplomatiques, à Florence, en Corse, à Turin. Attaché, en mars 1797, au corps des commissaires des guerres de l'armée d'Italie. M. Miot suivit l'armée d'Egypte, et, à la fin de la campagne de Syrie, il fut nommé commissaire des

guerres titulaire par le général en chef Bonaparte. En l'an IX, la grande armée étant réunie sur les côtes de Boulogne, M. Miot fut nommé capitaine au 4^e régiment de ligne, commandé par Joseph Bonaparte. Après la bataille d'Austerlitz, où il s'était distingué par ses talents militaires dans la division du général Saint-Hilaire, M. Miot fut appelé à Naples, et passa au service du prince, le 10 mars 1806, comme capitaine de cavalerie. Quelque temps après il combattit en Catalogne, à la tête de la compagnie d'élite qu'il commandait, eut un cheval tué sous lui, et fut nommé chef d'escadron le 23 mars 1808. C'est avec ce grade qu'il se rendit auprès du roi Joseph, à Madrid. Ecuyer de sa maison, décoré de ses ordres, il fut nommé colonel le 27 décembre 1809, et le 22 mars 1810, il fut honoré du commandement du premier régiment de chasseurs à cheval. Il fit en Espagne, à la tête de ce corps, les diverses campagnes de ces époques, et, en 1813, après la bataille de Vittoria, il le ramena en France. En 1814, Louis XVIII l'admit au service, et le 15 novembre 1818, le colonel Miot fut nommé chef d'état-major de la 22^e division militaire, et, le 27 mars 1819, compris par le maréchal Gouvion Saint-Cyr dans l'organisation du corps royal d'état-major. Le 10 juin de la même année il fut appelé à rem-

plir les fonctions de chef d'état-major de la 11^e division.

Comme son frère, M. Miot a consacré quelques instans aux lettres. En l'an XI, il a publié des mémoires sur l'expédition d'Egypte et de Syrie. En 1820, une brochure ayant pour titre : *Nouvelles Recherches sur un bas-relief de Medynet-Abou* (Habou).

MOET (JEAN-PIERRE), né le 21 juin 1721, est mort à Versailles le 31 août 1806.

Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de ce littérateur, on citait déjà, en 1769, dans la France littéraire : *Dissertations savantes; la Félicité mise à la portée de tous les Hommes; le Code de Cythère; Lucina sine concubitu; Conversation de la marquise de L.... avec sa Nièce; Traité de la Culture des Renonçules; la Traduction des deux derniers volumes du Spectateur; l'Édition des quatre derniers volumes du Moreri Espagnol.*

On compte encore de nombreuses publications faites de 1769 à 1806; mais parmi les manuscrits laissés par ce laborieux auteur, on distingue une traduction en français (pouvant contenir 40 volumes in-8^o) des œuvres latines de *Swendenberg*, conseiller des mines en Suède. Le roi Gustave III en fit offrir trente mille francs, mais le traducteur préféra refuser la somme

pour que son ouvrage fût publié en France.

M. Moet est mort dans sa 86^e année; sa vie fut constamment livrée à des occupations littéraires, et il était en outre très versé dans l'art numismatique : sa succession a recueilli une collection précieuse de médailles.

MONNAY (N.), ancien ordonnateur en chef, naquit à Versailles. Il commença sa carrière militaire avec le grade de quartier-maître au 4^e bataillon de Seine-et-Oise, et fut ensuite nommé commissaire des guerres. Il parvint à l'emploi d'ordonnateur, en récompense des services éminens qu'il rendit dans les missions importantes dont l'avait chargé le gouvernement. Il mourut à Nancy, le....

MONTAIGU (ANNE-CHARLES-BASSET), général de division, né à Versailles le 10 juin 1751. Emporté par un goût décidé pour les armes, il entra, à l'âge de 17 ans, dans le corps de la gendarmerie. Lors de sa réforme, en 1788, M. Montaign fut forcé de le quitter après vingt années consécutives de service. En 1791, il parut sous de nouveaux drapeaux, et fut nommé, le 1^{er} septembre, adjudant-major au 3^e bataillon de la Meurthe, qui venait de se former. En septembre 1792, il fut nommé commandant de bataillon au camp de la Lune, et chef

de brigade en 1793. C'est en cette dernière qualité que M. Montaigu commanda l'aile droite de l'armée des Ardennes. Avec trois bataillons de grenadiers et deux de volontaires, on le vit forcer les Prussiens à abandonner leur camp, et les chasser du territoire français. Sa bravoure était connue du général en chef et de ses soldats, et jamais capitaine ne leur inspira plus de confiance. Le 2 décembre 1793, le général Montaigu fit partie de l'avant-garde qui marcha contre Namur, et il contribua puissamment à la prise du château. Quelques jours avant, l'opinion l'avait désigné comme celui qui monterait le premier à l'assaut au siège de Verdun. Après d'éclatans succès, la défection de quelques chefs fut cause de nombreux revers. Pendant vingt jours le chef de brigade Montaigu se maintint au poste de l'abbaye d'Hannon, entre deux camps ennemis qu'il sut contenir par son sang-froid et son courage ; il n'avait avec lui que trois bataillons, deux détachemens de cavalerie et une demi-compagnie d'artillerie légère. Le 1^{er} mai, il participa à l'affaire brillante qui s'engagea près de Valenciennes. Chargé de s'emparer de deux villages, il s'acquitta de cette mission avec un entier succès. Le chef de brigade Montaigu obtint de la Convention une mention honorable pour la conduite qu'il avait tenue en diverses circonstances.

Envoyé au secours de Dunkerque, bloqué par les Anglais, il les força à une retraite précipitée, s'empara de quarante pièces de canon, de leurs magasins de bois et de fourrages, et d'une immense quantité de munitions de guerre. Il avait alors sous ses ordres quatorze bataillons. Après plusieurs actions d'éclat à Maubeuge, à la bataille de Vagnies, il fut, le 1^{er} novembre 1793, nommé général de brigade. Il passa successivement de l'armée du Nord aux armées des Ardennes, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin, et se signala dans toutes les campagnes par une foule d'actions glorieuses. Ce brave et intrépide militaire obtint, le 2 prairial an II (21 mai 1794), le grade de général de division, juste récompense de ses éclatans services et d'une rare valeur. En l'an VI, il eut le commandement de Bruxelles, où sa conduite lui mérita les hommages reconnaissans de toute la ville. Sa belle défense de Mannheim fait le plus grand honneur à ce général, qui a pris place, depuis long-temps, au milieu des vaillans capitaines.

MONTARAN (le baron), maire de Lisses, s'est fait généralement aimer dans sa commune par les secours qu'il répand sur la classe malheureuse.

MONTANDIER (CHARLES-NICO-

1818), membre du Corps-Législatif, né à Chevreuse en 1747, mort dans la même ville en 1802. Après avoir rempli plusieurs fonctions publiques à Versailles, il fut élu, en 1799, par le département de Seine-et-Oise, député au Conseil des Cinq-Cents. Il passa ensuite au Corps-Législatif.

MONTESSUY (BENOÎT-LOUIS). naquit à Paris le 19 janvier 1777. Il entra au service comme garde-magasin, en novembre 1800, et fut nommé directeur de correspondance à la grande armée, en septembre 1805. Adjoint, et ensuite commissaire des guerres en octobre de la même année, jusqu'au 14 mars 1811, il fit les campagnes de Prusse, de Pologne, et celles d'Espagne, de 1808 à 1810, dont une partie en remplissant les fonctions d'ordonnateur du corps d'armée commandé par le maréchal Ney.

Le 14 mai 1811, destitué par un décret impérial, il fut envoyé en exil à Tours, et mis sous la surveillance de la police, sans savoir de quoi il était accusé. M. Montessuy reçut dans sa disgrâce les témoignages les plus honorables des généraux et des chefs d'administration sous les ordres desquels il avait servi, et de tous ceux qui avaient été à même de le connaître. Il avait sans doute à lutter contre un ennemi puissant, car il ne lui fut rendu qu'une tardive justice. Remis

en activité le 17 avril 1813, il fut placé à Versailles par suite des événemens de 1814; il y était lors de la seconde invasion, en 1815, et de la défaite des Prussiens, près de cette ville, par le général Exelmans; défaite qui fut complète, et qui porta au plus haut degré l'exaspération des généraux prussiens.

Appelé, par le maire de Versailles et par le préfet, à faire partie de l'administration, M. Montessuy apporta son expérience, son zèle et son dévouement, et rendit tous les services qu'on pouvait attendre de lui. Il suffit de consigner ici un extrait du procès-verbal de la séance des Notables, du 24 juillet 1815, pour faire connaître les services qu'il a rendus :

« Il faut que vous le sachiez,
 » Messieurs, c'est spécialement,
 » c'est surtout au dévouement, au
 » talent distingué dans les affaires,
 » et au zèle infatigable de M. Montessuy; c'est à l'énergique et fi-
 » dèle exposé qu'il a su faire, qu'il
 » a mille et mille fois répété, de
 » nos malheurs, de nos pertes et
 » de notre détresse, que nous de-
 » vous, que le département de
 » Seine-et-Oise tout entier doit la
 » réduction définitive de l'impôt de
 » guerre à un million numéraire, et
 » 500 mille francs en fournitures
 » d'équipement.

» Nous devons aussi aux pres-
 » santes sollicitations de M. Mon-
 » tessuy l'annulation d'une réqui-

» sition récente de 700 chevaux,
 » conservés ainsi par ses soins
 » à la trop malheureuse agricul-
 » ture.

» Honneur donc et reconnais-
 » sance à ce généreux citoyen, à
 » ce digne défenseur des intérêts
 » du département! et au surplus,
 » Messieurs, la récompense de pa-
 » reils hommes est au fond de leur
 » cœur et dans la considération
 » publique dont ils sont environ-
 » nés, etc., etc. »

Le conseil municipal, de son côté, vota à l'unanimité des remerciemens à M. Montessuy, « pour les services, disait-il, qu'il a rendus et rend encore à la ville de Versailles avec un entier dévouement, une grande fermeté de caractère, et une profonde connaissance de l'administration, dans les circonstances souvent terribles, et constamment pénibles, où se trouve la mairie de Versailles. »

M. Montessuy continua à servir dans son grade jusqu'au 28 septembre 1817, qu'il fut admis au traitement de réforme. Il partit, au mois de mai 1828, pour la Grèce, dans l'espoir d'être encore utile à cette contrée; mais les fatigues et les privations de tous genres, jointes à la chaleur du climat, le firent succomber à Égine le 26 octobre 1828. On l'inhuma avec pompe, et sa famille s'empessa de faire élever un monument à sa mémoire.

MONTIGNY (FRANÇOIS-EMMANUEL DEHAIES DE), gouverneur des établissemens au Bengale, naquit à Versailles le 7 août 1743, et mourut à Paris le 27 juin 1819. En 1772, il fut nommé capitaine dans la légion de Lorraine, fit la guerre en Corse, et fut l'un des commissaires employés aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois. En 1776, il entra dans la marine en qualité de major. Chargé de missions importantes, il se rendit à Vienne, à Constantinople, passa aux Indes, en traversant la mer Rouge. Capturé par les pirates de Zafreva, il n'échappa qu'à force de ruses aux dangers divers dont il était entouré. Arrivé à Goa, il se rendit à Delhy et à Pounah. Lorsqu'auprès de ces deux cours il eut terminé ses missions, il retourna à Goa, se rembarqua pour Lisbonne, et rentra en France en 1779. En 1778, Louis XVI (F. ce nom) l'avait fait colonel et chevalier de Saint-Louis; en 1781, il repartit pour l'Inde avec de nouvelles instructions près la cour des Marattes. Pendant sept années de séjour à Pounah, il y fut comblé d'honneurs et de distinctions. Le grand mogul lui donna même le diplôme de nabab. Il fut chargé, en 1788, de missions pour le soubab du Décan, et bientôt après il fut nommé gouverneur de Chandernagor. Ce poste lui donna occasion de déployer de nouveau son zèle et son dévouement. C'est à

MON

lui que l'on doit aujourd'hui l'emploi de l'opium. Aucun de ses prédécesseurs n'avait fait connaître l'usage qu'on pouvait faire de cette substance.

N'ayant pas voulu adopter les principes de la révolution, cet administrateur fut mis en prison et embarqué. Lord Cornwallis, gouverneur de Calcutta, lui fit rendre la liberté et le fit conduire dans cette ville. En revenant en France, M. Montigny fit naufrage sur les côtes de l'est de l'Afrique, dans la baie de Saint-Sébastien. Un vaisseau le conduisit en Hollande, et en 1791 il arriva à Paris. Il fut élevé, en 1800, au grade de général de brigade, et reprit, en 1803, le gouvernement de Chandernagor. Mais la guerre avec l'Angleterre nous ayant enlevé la plupart de nos établissemens dans cette partie de l'Inde, il se réfugia dans les îles de France et de Bourbon, où il séjourna jusqu'à la prise de ces colonies en 1810, époque de son retour dans sa patrie. En 1817, il obtint le grade de lieutenant-général; mais, affaibli par ses longs voyages, privé de la vue et d'un de ses membres, il ne survécut que deux ans à cette récompense de ses longs et importans services.

M. Montigny était polyglotte. Il se proposait de publier une histoire complète de ses voyages, mais il n'a laissé que des fragmens manuscrits.

MON

325

MONTHIERS, DE NUCOURT

(JACQUES, le comte), naquit à Pontoise, le 15 février 1753. Descendant de Jacques de Monthiers, bailli d'épée, de Mantes et de Meulan, il a parcouru la même carrière que son ancêtre. Le 23 mars 1774, il fut fait conseiller au bailliage de Pontoise, et remplit cette fonction pendant dix années. Le 27 octobre 1781, le roi le nomma maire de la ville de Pontoise. Le 18 août 1784 il fut élu président-lieutenant-général de la ville et bailliage de Pontoise, après la mort de M. de Monthiers du Fay, son père, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de cavalerie, président-lieutenant-général de ce bailliage depuis le 2 décembre 1757. A la fin de 1790, M. de Monthiers se dévêtit de son titre de maire. Le 14 juillet 1787 il avait été nommé membre de l'Assemblée provinciale de l'Île-de-France. En novembre 1790, les Assemblées primaires l'é lurent juge de paix de la ville de Pontoise. Le 7 juin 1800, M. de Monthiers fut nommé maire de Nucourt, et, le 4 août 1802, président du canton de Marines. Pendant trente ans, maire de la commune qu'il habite, M. de Monthiers s'y est fait remarquer par un grand amour de la justice, par son caractère et d'éminentes qualités. Son fils est capitaine au corps royal de l'état-major, chevalier de la Légion-d'Honneur et de Saint-Ferdinand.

MONTUCLA (JEAN-ÉTIENNE), savant astronome, membre de l'Institut de France et de l'Académie des Sciences de Berlin, était né à Lyon en 1725; mourut à Versailles le 19 décembre 1799.

MOREL DE VINDÉ (CHARLES-GILBERT), cultivateur et pair de France. Quoique né à Paris (en janvier 1759), cet honorable citoyen peut, à juste titre, revendiquer une place dans cette Biographie. Propriétaire d'une élégante habitation à la Celle-Saint-Cloud, près Versailles, il exerce depuis longtemps dans ce village une bienfaisance active. Généreux sans orgueil, humain sans vanité, M. Morel de Vindé s'est toujours montré philanthrope sans calcul et sans prétention. En 1778 il fut reçu conseiller au parlement de Paris, et, en 1790, appelé sans son consentement à la présidence de l'un des six tribunaux de la capitale. il fut désigné pour celui des Tuileries. Lors des événements du 28 février 1791, il sauva des suites de cette soirée huit serviteurs du roi. Son dévouement l'exposa bientôt à de grands périls. Signalé comme l'une des victimes des massacres du 2 septembre, on vint pour le prendre, le 2 août 1792, dans son domicile à Paris; heureusement il était absent. Possesseur d'une brillante fortune, M. Morel de Vindé, ami des arts et des lettres, en profita pour se livrer

tranquillement aux études littéraires et à des expériences sur l'agriculture. Après avoir publié de nombreux et importants mémoires sur la culture et les troupeaux, il reçut, dès l'année 1808, le titre de correspondant de l'Académie des Sciences (alors première classe de l'Institut); en 1814, la croix de la Légion d'Honneur; et en 1815, il fut nommé pair de France. Outre ses ouvrages sur l'agriculture, M. Morel de Vindé a publié plusieurs productions littéraires. Son ouvrage intitulé : *Morale de l'Enfance*, a eu de nombreuses éditions. C'est un petit traité complet de morale mis en quatrains, à la portée de la jeunesse; il a paru pour la première fois en 1790, et a été traduit en latin par M. Leclerc, professeur de l'Université. Les autres écrits de M. de Vindé sont trois petits romans ayant pour titres : 1^o *Primeroze*, 1797; 2^o *Clémence de Lautrec*, 1798; 3^o *Zélorim*, 1801.

On lui doit encore : 1^o la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, mise à la portée de tout le monde, et comparée avec les vrais principes de toute société*, 1790, in-8^o.

2^o *Des Révolutions du Globe, conjecture formée d'après les découvertes de Lavoisier sur la décomposition et la recomposition de l'eau*, 1^{re} édition, 1797, in-8^o.

3^o *Modèle d'un bail à ferme*, 1799, in-8^o.

4^o *Mémoire sur l'exacte parité des Laines mérinos de France et d'Espagne*, Paris, 1809, in-8°.

5^o *Mémoire et instruction sur les Troupeaux de progression*, 1808, in-8°.

6^o *Suite des observations sur la Monte et l'Agnelage*, 1808, in-8°; et plusieurs autres pièces tirées, comme celle-ci et les précédentes, des *Annales de l'agriculture française*.

7^o *Notice sur les Assolemens*, adoptés dans son exploitation à la Celle-Saint-Cloud, près Versailles, 1816, in-8°. M. Morel de Vindé est membre des sociétés d'agriculture de Paris, de Lille, Caen, Toulouse, Versailles. Il prend fréquemment part aux travaux de cette dernière. M. de Vindé a fait tracer par M. Lacroix, ancien élève de l'École polytechnique, des promenades pittoresques et publiques au milieu des bois qui environnent sa retraite près Versailles, et il est un de ceux qui ont le plus contribué à la propagation de la vaccine dans Seine-et-Oise.

MORILLON (PIERRE - VICTOR-AUGUSTIN), né à Villiers-le-Bel en 1757, manufacturier. Il fut un des administrateurs du département de Seine-et-Oise.

NATUREL (JEAN-CHARLES-AUGUSTE), capitaine au 95^e régiment d'infanterie de ligne, né à Oinville. Le capitaine Naturel a obtenu tous

ses grades sur les champs de bataille : Maëstricht, Hohenlinden, Saltzbourg, Austerlitz, Iéna et Friedland, furent successivement les théâtres où se déploya sa valeur. Les passages du Rhin, du Danube et de l'Elbe, devinrent pour cet officier autant d'occasions de se signaler par des actes du plus éclatant courage. Le 25 septembre 1799, n'étant que soldat, Naturel soutint, avec une poignée de braves, la retraite d'une partie de sa demi-brigade, forcée de se reposer sur la Limath. Ayant rallié quelques-uns de ses camarades, il tint tête à une colonne russe jusqu'à ce qu'on eût rétabli le pont d'Usnach, coupé par les boulets de l'ennemi. L'intrépidité qu'il montra dans cette circonstance, donna le temps au gros de la troupe d'effectuer le passage de la rivière. Le 19 juin 1800, il fut du nombre des nageurs qui, ayant à leur tête l'adjudant-major Degromety, se précipitèrent dans le Danube et le traversèrent près de Blintheim. Parvenu sur la rive opposée, il s'élança l'un des premiers dans une redoute autrichienne, et sabra les canonniers sur leurs pièces, qui, ayant été aussitôt tournées contre l'ennemi, servirent à protéger la construction d'un pont pour le passage du fleuve. Naturel fut mentionné honorablement à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite dans cette journée, l'une des plus glorieuses pour la demi-bri-

gade à laquelle il appartenait. Le dévouement de ce généreux officier, dont le sang a plusieurs fois coulé pour la défense de son pays, resta sans récompense.

NEVEU, chef de bataillon en retraite à Rueil, est né à Versailles. Parti comme simple soldat lors des premières guerres de la révolution, il ne tarda pas à se signaler par sa bravoure. Il obtint tous ses grades sur les champs de bataille, et fut bientôt décoré de l'étoile de l'honneur. Le commandant Neveu (dont nous regrettons de n'avoir pas les états de service sous les yeux, pour rendre cette notice plus complète), a toujours été considéré comme un intrépide militaire. Toutes les rives étrangères parcourues par nos vaillans bataillons, ont été témoins de ses exploits. Sans les événemens de 1814, qui ont arrêté sa carrière, nul doute que cet officier ne fût parvenu à prendre rang parmi nos généraux.

NOBLE (Louis-Auguste), médecin en chef de l'hospice de Versailles, membre de la société centrale d'agriculture de Seine-et-Oise, ancien médecin-adjoint des Pages jusqu'aux événemens de 1814, ancien médecin-adjoint des prisons, est né à Versailles le 2 octobre 1782. Après avoir achevé ses études médicales à Paris, M. Noble revint se fixer au milieu de ses

compatriotes. En 1813 et 1814, lorsque Dresde, Mayence et tant d'autres villes évacuaient sur Versailles un si grand nombre de militaires malades, M. Noble, alors médecin en second, se trouva chargé, par la maladie du médecin en chef, M. Texier, du service de l'école de Saint-Cyr, de celui de l'hospice de Versailles, et des nombreuses succursales établies au château et dans diverses casernes de cette ville. Plus de douze mille malades, la plupart atteints du typhus, réclamaient sans cesse les secours de l'art. Dans ces circonstances difficiles, et quand chaque jour succombaient des malades, M. Noble déploya une activité vraiment honorable, et son zèle philanthropique, partagé par ses collègues, ne contribua pas peu à sauver beaucoup de soldats.

Ce praticien, aujourd'hui l'un des plus anciens de la ville de Versailles, a publié : 1° en 1817, des *Expériences sur la panification des blés germés*. 2° *Une notice sur les sangsues*, dans laquelle il a soulevé en grande partie le voile qui couvrirait leur reproduction. Dans cet opusculé, l'auteur a promis de continuer ses recherches. 3° *Expériences sur la clavelisation des bêtes à laine*. On a aussi de lui des rapports en médecine légale, et des observations qui ont été présentées à l'Académie Royale de Médecine.

NOGARET (FÉLIX), homme de lettres, surnommé *l'Aristenète Français*, membre de plusieurs sociétés littéraires, naquit à Versailles en 1740. De nombreux ouvrages sont sortis de sa plume originale et naïve. On lui doit : 1° *le Fruit de ma quête*, ou *l'Ouverture du sac*, 1779, 1 vol. in-8°. 2° *le Fond du Sac*, 1780, 2 vol. in-18; 1805, 3 vol. in-18, collection de Cazin. 3° *l'Aristenète français*, 1780, in-18. Cet ouvrage a eu quatre éditions, la dernière a été publiée en 1807. in-18. 4° *le Miroir des événemens actuels*, 1790, 1 vol. in-8°. 5° *Ode à la Nation*, 1792, in-8°. 6° *La Terre est un animal*, an III, in-8°, réimprimé en 1805. 7° *Contes en vers*, 1798, 2 vol. in-8°; 1810, 2 vol. in-8°, cinquième édition. 8° *L'Antipode de Marmontel*, ou *Nouvelles fictions, ruses d'amour et espiègleries Aristenète Français*, 1801, in-8°. 9° *Podolyre et Couronne tien*, 1801, 2 vol. in-8°.

à l'occasion de la naissance du roi de Rome, imprimé dans les *hom-mages poétiques de Lucet*. 16° *La Lutte inégale*, ou *les Aigles et les Antruches*, in-18, sans date. 17° *Apologues et nouveaux Contes en vers*, 1816, in-18.

Félix Nogaret fut long-temps employé dans les bureaux du Ministère de l'Intérieur, et y remplit jusqu'en 1800 les fonctions de censeur dramatique, attribution qui, à cette époque, passa dans les bureaux de la police, avec l'esprit de laquelle elle ne peut que sympathiser. Nogaret se fit remarquer du commun des censeurs par son esprit de modération et de justice. Dans les ouvrages les plus légers de cet écrivain, on trouve toujours une tendance philosophique; son style, quoique n'étant pas exempt d'affectation, n'est ni sans finesse, ni sans originalité. On a encore de Félix Nogaret : 1° *Essais critiques*, ou *Tentations en mieux*. 2° *La Femme créée avant l'Homme*, en vers, 1801, in-8°. 3° *Éloge de l'Insomnie*, 1801, in-8°. 4° *Les Deux Courriers*, 1801, in-8°. 5° *Ésilas, jeune grec citoyen*, 1801, in-8°. Cet écrivain est

NUGENT (FRANÇOIS-LOUIS), comte de Nugent, descendant de la famille de ce nom, qui a passé en France attachée à la personne du roi Jacques, est né à Corbeil en 1779. Il a rempli avec distinction diverses places administratives.

O

OBERKAMPF (CHRISTOPHE-PHILIPPE), fondateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy et de la filature de coton d'Essonne, naquit en 1738 à Weissenbach, dans le marquisat d'Anspach. Son père, attiré par des offres avantageuses, alla s'établir à Arau en Suisse, pour y former une manufacture de toiles peintes. C'est là que son fils aîné apprit les élémens d'un art auquel il devait dans la suite faire faire de si grands progrès. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances lui inspira celui de venir en France avec la seule ambition de s'y procurer une honnête existence par son talent pour la gravure en planches de bois. Il arriva à Paris à dix-huit ans, à pied, ne sachant pas un mot de français et sans aucune sorte de recommandation. Une somme très modique qu'il gagna à la loterie fut pour lui d'un heureux augure, et comme le commencement de la fortune que ses travaux devaient un jour lui procurer. La fabrication des toiles peintes, prohibée en France, n'était tolérée que dans quelques lieux privilégiés, et nommément à l'Arsenal. Oberkampf y fut employé comme graveur et comme coloriste, prenant ses modestes repas au Faubourg Saint-Marceau, chez une femme dont il reconnut par la suite les soins par

une pension qui lui fut payée jusqu'à la fin de ses jours. Il s'était procuré la connaissance du suisse du Contrôle général, qui, le regardant comme son compatriote, lui rendit tous les services qu'il pouvait lui rendre dans sa situation. Ils ne furent pas oubliés, et dans les jours de sa prospérité, Oberkampf étendit sa reconnaissance sur tous les individus de cette famille, dont le dernier a long-temps joui de ses bienfaits.

En 1759, le Roi, par un édit, ayant autorisé la fabrication des toiles peintes, Oberkampf, alors âgé de 21 ans, crut, malgré la modicité de ses ressources, qu'il pouvait oser entreprendre à lui seul des travaux que, jusqu'alors, il avait faits pour le compte d'un autre. Dans ce dessein, il parcourut les environs de Paris pour y trouver un endroit propre à son établissement. Son choix se fixa sur Jouy, situé sur les bords de la Bièvre, entre Paris et Versailles : ce lieu lui rappela les belles vallées de la Suisse, et il n'hésita plus.

C'est là qu'avec les faibles produits de ses économies, dans une chaumière à laquelle se rattachent de si précieux souvenirs, il jeta, en mai 1760, les fondemens de cet établissement qui devait bientôt rivaliser avec tout ce que l'Angleterre et la Suisse possédaient de plus important dans ce genre. Seul, il dessinait, gravait, imprimait dans

un étroit logement, où il trouvait à peine de quoi placer un lit et une chaise. Ses succès, qui allaient toujours croissant, excitèrent l'envie, réveillèrent les préjugés, et lui attirèrent des persécutions dont il triompha par la force de son courage et d'une conduite qui ne se démentit jamais. Les négocians de Lyon et ceux de Tours, alarmés des progrès de cette nouvelle industrie, feignirent de croire que leurs manufactures allaient être perdues. Ils publièrent des mémoires contre la fabrication des toiles peintes. Un écrivain connu par son zèle pour la prospérité de son pays, M. l'abbé Morellet, réfuta victorieusement leurs sophismes et leurs erreurs, et bientôt un arrêt du conseil vint mettre fin à toutes ces tracasseries. Ce fut à-peu-près vers cette époque que, afin de donner plus d'étendue à ses opérations, Oberkampff s'associa M. Sarrazin de Maraise; les fonds qu'il lui apporta, ses connaissances dans les affaires et ses conseils, rendirent cette association très avantageuse à l'un et à l'autre, et elle ne finit qu'en 1788, par la retraite de M. de Maraise, avec une fortune des plus considérables.

Les succès d'Oberkampff excitant la cupidité, une compagnie de riches capitalistes de Paris établit à grands frais une manufacture de toiles peintes à Sèvres, qui contrastait singulièrement, par le luxe

de ses bâtimens, avec la modestie de celle de Jouy. Au bout de dix-huit mois, elle fut obligée de cesser ses travaux par la ruine de ses entrepreneurs, et tout le matériel fut acheté par Oberkampff. Déjà tout ce qui était fabriqué à Jouy était recherché avec le plus grand empressement; la manufacture, qui prenait chaque jour plus d'accroissement, venait d'être transportée sur le local qu'elle occupe aujourd'hui; mais elle n'acquiesça son plus grand développement que dans les années suivantes. Les succès toujours croissant du modeste et sage entrepreneur, lui fournissaient les moyens d'ajouter à ses connaissances par celles qu'il se procurait, souvent à grands frais, de l'Angleterre et des autres pays étrangers. Il étendait ses recherches jusque dans l'Inde pour découvrir les procédés des habitans de ce pays, et surtout la nature des drogues qu'ils employaient pour leurs belles couleurs. La chimie lui offrit ses bienfaits, et l'on doit dire à la louange des savans, que MM. Bertholet et Chaptal, pairs de France, lui prodiguèrent tous les secours de leur savoir, soit pour le blanchiment des toiles, soit pour l'éclat et la solidité des couleurs; et c'est ici que nous devons parler avec éloge de Samuel Widmer aîné, neveu d'Oberkampff, qui seconda si utilement son oncle par ses connaissances et l'instruction qu'il avait ac-

quises dans les leçons des illustres professeurs Bertholet et Chaptal, et dont il profita si bien pour ses opérations. Les toiles peintes avaient alors acquis en France un degré de perfection qui les élevait bien au-dessus des produits des autres pays; depuis long-temps le commerce n'importait plus de Perse, et déjà, plusieurs années avant la révolution, des Anglais venaient acheter à Jouy des toiles peintes qu'ils revendaient dans leur pays comme venant des Indes. C'est dans cet état de prospérité que la révolution trouva ce magnifique établissement, qui en avait déjà produit beaucoup d'autres, dans lesquels des familles innombrables d'ouvriers trouvaient leur subsistance. La désorganisation qui s'étendit sur toute la France, fit sentir ses terribles effets à Jouy. Que de sacrifices furent exigés! que de réquisitions, de contributions vinrent peser sur le vertueux Oberkampf! Parmi les hommes qu'il combla de ses bienfaits, il s'en trouva qui osèrent le dénoncer devant le Comité de sûreté générale. Un membre seul de ce comité osa prendre la défense de l'homme de bien. Les ordres de l'arrêter étaient déjà donnés, mais le député constitutionnel Amar protégea sa personne, et cette bonne action l'honora.

La dépréciation des assignats causa des pertes immenses à Oberkampf, qui, toujours fidèle à ses

engagemens, suivit exactement le cours des changes dans le paiement de ses employés; et dans la disette, qui vint ajouter ses désastres à tant de malheurs, il n'y eut point de sacrifices qu'il ne fit pour procurer du pain à tout ce qui l'entourait. Après le 9 thermidor, ou lorsqu'on fut au moins rassuré pour ses jours, Oberkampf s'occupa de réparer ses pertes, et bientôt le retour de l'argent et son crédit lui rendirent en grande partie ses moyens, dont il fit toujours le même usage. Ce fut dix ou douze ans avant sa mort qu'il forma ce bel établissement d'Essonne, pour la filature et le tissage du coton; dans le partage de sa succession, il est resté à son gendre, M. Feray (*Voyez ce nom*), sous la direction duquel il ne peut que prospérer. Dans le cours de ses travaux, Oberkampf reçut des encouragemens bien faits pour le flatter. D'abord la famille d'Harcourt, à qui appartenait la terre de Jouy, le seconda de tous ses moyens pour vaincre les obstacles qu'on lui suscitait de toutes parts. Louis XVI (*Voyez ce nom*) lui décerna les récompenses les plus honorables. Ce roi dit, en les accordant, « qu'il n'avait jamais rien fait de plus juste. » On sait que l'empereur Napoléon, dans une visite qu'il fit à Jouy, détacha sa croix de sa boutonnière pour en décorer Oberkampf. Quelques années avant, il avait voulu l'appeler

au Sénat conservateur, pour honorer le commerce dans la personne de celui qui en était le plus digne soutien ; effrayé des nouvelles obligations qu'il serait obligé de contracter, Oberkampf refusa cet honneur, brigué avec tant de peines et de soins.

Jusqu'à présent nous ne l'avons montré qu'au milieu de ses travaux, occupé sans relâche de leurs progrès ; nous ne l'admirerons pas moins dans l'intérieur de sa famille, dont il faisait le bonheur par la pratique constante de toutes les vertus. Lorsque la fortune commença à le favoriser, son premier soin fut de procurer à son père une vieillesse tranquille, en achetant pour lui, en Suisse, un joli domaine, où il a paisiblement fini ses jours. Il a passé à sa mort à M^{me} Widmer, sa fille, sœur d'Oberkampf. Celle-ci demeurée veuve, il se chargea de ses six fils, qu'il fit élever, en assurant à chacun un sort avantageux. Il étendit ses bienfaits sur ses autres parens ; il alla même en chercher jusque dans le fond de l'Allemagne, ne se lassant jamais de faire le bien. Profond dans ses vues, ce manufacturier célèbre procura à ses enfans une excellente éducation, et ne vit la fin de sa vie troublée que par la perte de deux de ses fils. Sans morgue et sans fierté, il se plaisait, pour l'exemple de ses enfans, à rappeler, dans les réunions de famille, le souvenir de son

enfance et de sa première jeunesse. Il racontait, avec une candeur et une bonhomie admirables, comment, à l'âge de douze ans, il accompagna son père dans un voyage d'Allemagne en Suisse, marchant à côté de lui avec son mince bagage sur le dos. Il n'oubliait pas ses dîners à huit sous dans la rue Mouffetard, et jamais il ne finissait ses intéressans récits sans remercier la Providence de ses succès, et sans redire encore qu'avec son aide il n'est rien d'impossible au travail et à la bonne conduite. Ses ouvriers étaient les objets constans de ses sollicitudes ; il les encourageait sans cesse, et lorsque l'un d'eux tombait malade, indépendamment des secours qu'il lui faisait donner chez lui, il lui continuait le prix de sa journée, comme s'il n'eût pas cessé de travailler. Il se chargeait de tous les enfans orphelins, et les faisait élever jusqu'à ce qu'ils fussent en état de s'occuper utilement dans la manufacture. Il alla toujours au-devant du malheureux pour le secourir. Tout autour de lui respirait le bonheur. Le village de Jouy, qui n'était qu'un hameau malsain lorsqu'il s'y fixa, offre aujourd'hui l'aspect le plus agréable ; partout des maisons neuves et de riantes cultures annoncent l'aisance et le bien-être des habitans. La restauration vint ajouter au bonheur du fondateur de Jouy. Il vit avec joie et attendrissement le retour de la famille

des Bourbons , dont il avait conservé le plus fidèle souvenir. Sa reconnaissance pour la protection et les bienfaits qu'il en avait reçus, n'était jamais sortie de son cœur. Malheureusement pour lui , il ne jouit pas long-temps de cet accroissement de bonheur : des sueurs excessives délabrèrent sa santé, les soins qui lui furent prodigués retardèrent sa fin de quelques jours. Cet excellent citoyen, noble dans son caractère, simple dans ses goûts et dans ses manières, expira, entouré de ses enfans et de sa femme, inconsolables de sa perte, dans sa soixante-dix-septième année.

M. Emile Oberkampff continua ses travaux, et sut attacher à son nom l'honneur et la réputation qui l'avaient illustré jusqu'alors. La mort de M. Oberkampff fut une véritable calamité. Sa famille perdit en lui le père le plus tendre et le plus chéri, et l'humanité son plus bel ornement. Jamais vie ne fut mieux remplie que la sienne. Que de grandes choses il sut produire avec les moyens les plus faibles ! La France, sa patrie adoptive, lui doit un genre d'industrie qui occupe aujourd'hui un nombre prodigieux de bras. La justesse de son esprit, l'excellence de son jugement et l'élévation de son âme, étaient telles, que, dans quelque situation que le sort l'eût placé, il s'y fût distingué par les plus grands succès. Son convoi fut suivi de ses enfans et de ses nombreux ouvriers,

fondant en larmes, pleurant leur père; d'une députation du conseil du département, et d'un détachement d'un corps prussien alors à Jouy, dont le chef témoigna aussi son respect pour la vertu et pour l'honneur.

OVERKAMPF (EMILE), fils du précédent, et né à Jouy, près Versailles, le 1^{er} novembre 1787, se fit un devoir d'embrasser une industrie à laquelle il devait sa fortune et la réputation honorable attachée à son nom. Il resta en 1815. à la tête des établissemens créés par son père, et les maintint au rang où ils avaient été élevés, jusqu'en 1822, époque à laquelle des raisons particulières le déterminèrent à quitter les affaires. Nommé député, en 1827, par le collège départemental de Seine-et-Oise, il a toujours voté avec indépendance, et s'est montré dévoué aux institutions qui assurent nos libertés. Membre du Conseil général de Seine-et-Oise depuis 1816, il ne crut pas pouvoir conserver ces honorables fonctions lorsqu'il eut vendu ses propriétés dans le département. Il fait maintenant partie du Conseil général du département de l'Oise, où il habite la terre de Guiscard. Il fut pendant quelque temps chef du 3^e bataillon *extra-muros* de la légion de la garde nationale de Versailles, puis maire de Jouy. Louis XVIII (*Voyez ce nom*),

voulant reconnaître en sa personne les efforts que sa famille et lui n'avaient cessé de faire pour élever la fabrication des toiles peintes au point de perfection auquel elle est parvenue, lui donna, sans qu'il l'eût sollicité, le titre de baron, lors de l'exposition des produits de l'industrie nationale en 1819. Il fit partie du jury chargé de décerner les récompenses à l'exposition suivante. En 1828, ayant été nommé membre de la commission d'enquêtes commerciales, présidée par M. de Saint-Cricq, ministre du commerce, il reçut de Charles X (*Voy. ce nom*) la décoration de la Légion-d'Honneur.

O'DONNELL (LOUIS-BARTHELEMY, comte), ancien maire de Villiers-sur-Orge,* arrondissement de Corbeil, membre de la Légion-d'Honneur, est né en 1783, dans le département de Maine-et-Loire. M. O'Donnell administra pendant sept années la commune de Villiers-sur-Orge, et fut un des fondateurs de l'Ecole d'enseignement mutuel de Montlhéry, où, de ses propres deniers, il a fait instruire plusieurs jeunes élèves. Il s'occupa avec succès, pendant son administration municipale, d'établir des chemins

* C'est de Villiers-sur-Orge que sont datées quelques-unes des charmantes poésies de notre jeune Muse française, mademoiselle Delphine Gay, aujourd'hui madame Émile de Girardin.

qui communiquent aujourd'hui avec la route d'Orléans à Paris. Destiné à la carrière des armes, M. O'Donnell, à peine âgé de seize ans, devait faire partie de l'état-major du général Clarck, lors du départ du premier consul pour la campagne de Marengo, lorsque des circonstances l'arrêtèrent dans la route que son éducation première lui avait naturellement tracée.

Il commença sa carrière administrative avec M. Alexandre Lameth (*Voy. ce nom*). Ce fut à cette savante école qu'il forma son éducation politique. Lié bientôt avec lui de la plus étroite amitié, il fut honoré de l'affection de cet homme distingué jusqu'au moment où il expira. En 1809, nommé auditeur au Conseil-d'État, il fut attaché en cette qualité à la direction générale des ponts-et-chaussées. En 1811, envoyé en mission à l'armée du nord de l'Espagne, M. O'Donnell devint successivement intendant supérieur des provinces d'Alava, Biscaye et Guis-puscoa, et ensuite de Valladolid à l'armée dite de Portugal. Toujours pénétré des hautes et difficiles fonctions qu'il avait à remplir, personne ne s'en acquitta avec plus de zèle et de talent que lui. Plein d'énergie, M. O'Donnell se montra ferme, sans être rigoureux avec l'étranger. Personne ne sut mieux que lui unir à ses devoirs souvent sévères, la modération et l'humanité, qualités inséparables d'un beau

caractère. Après la rentrée de l'armée d'Espagne en France, M. O'Donnell fut rappelé au quartier-général de l'Empereur. Il y fit la campagne de France, et y resta jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Nommé maître des requêtes au Conseil-d'État, il y porta ces principes constitutionnels qu'il avait puisés à l'école de M. Alexandre de Lameth, et qu'il a professés toute sa vie. Ils lui valurent sa destitution sous l'administration Villèle. Après la révolution de 1830, M. O'Donnell fut appelé à reprendre son ancienne place au banc des maîtres des requêtes. Si c'est au milieu de ces hommes que le Conseil-d'État doit puiser des lumières, la place de M. O'Donnell y est depuis longtemps marquée.

ODRY (CHARLES), l'un des principaux acteurs du théâtre des Variétés, est né à Versailles en 1782. Fils d'un honnête négociant, il se vit forcé, à la mort de son père, d'embrasser une profession vers laquelle il se sentait d'ailleurs entraîné par un penchant invincible. Encouragé par divers succès obtenus sur plusieurs théâtres de société, alors fort à la mode à Paris, il se fit comédien vers 1802. Il entra dans la troupe des Délassemens comiques, dirigée alors par Picardreau, ancien acteur de l'Ambigu-Comique, et passa ensuite au théâtre de la Gaîté, puis à celui de la

Porte - Saint - Martin. Ce dernier théâtre ayant été au nombre de ceux qui furent supprimés par décret impérial, en date de Tilsitt, le 8 août 1807, Odry fut engagé définitivement, la même année, à celui des Variétés, où il est encore. On l'avait vu tour-à-tour jouer les pères nobles et les valets, les raisonneurs, les tyrans et les jeunes premiers. Il était impossible d'exceller dans des genres si différens. Aux Variétés, il ne fut d'abord chargé que des valets subalternes; mais il y mit tant de comique et de naturel, qu'il mérita qu'on lui fit des rôles particuliers, auxquels il a su toujours mettre un cachet d'originalité, et il a trouvé moyen de se faire applaudir entre Brunet et Potier. Les principales pièces où l'on peut dire qu'il est inimitable, sont le *Valet ventriloque*, l'*Homme automate*, le *Soldat laboureur*, l'*Intrigue à la Râpée*, les *Cuisinières*, le *Conscrit*, et une foule d'autres, qui lui ont assuré une réputation proverbiale et européenne, à laquelle ont mis le sceau ses poésies burlesques, et notamment son fameux poème des *Gendarmes*. Odry a obtenu aussi les honneurs de l'*Ana*. Les plaisanteries, les calembours, les bons mots et les niaiseries dont il a habillé la plupart des rôles qu'il a créés, ont été en partie recueillis dans l'*Odriana*, qui a eu plusieurs éditions in-18. Cet artiste, qui par son zèle et ses talens, est aujourd-

d'hui un des soutiens du théâtre auquel il est attaché, n'est pas moins estimable par ses qualités sociales que par ses vertus domestiques. Les diverses excursions qu'il a faites en France et en Angleterre, lui ont valu de l'argent et des couronnes.

ORLÉANS (LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH, duc d'), premier prince du sang, naquit à Saint-Cloud le 13 avril 1747. Ce prince, qui d'abord avait porté le titre de duc de Montpensier, devint duc de Chartres le 4 février 1752, à la mort de son aïeul. Il épousa, le 5 avril 1760, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre. Son mariage fut célébré dans la chapelle de Versailles. Ennemi juré de l'arbitraire, il s'opposa, en 1771, aux envahissemens des prêtres et des nobles, pensant avec raison qu'avant d'être noble on doit être homme et citoyen. En 1777, le prince fit deux campagnes d'évolutions sur l'Océan et la Méditerranée. A la fin de cette année, le roi le nomma lieutenant-général des armées navales. Dans l'été de 1778, le duc de Chartres inspecta à Brest les trois escadres réunies dans ce port, et commanda l'escadre Bleue. Au mois de novembre 1785, ce prince devint duc d'Orléans par la mort de son père, qu'il remplaça dans le gouvernement du Dauphiné. Dès-lors commençait en France ce grand

mouvement national, qui est devenu la révolution. Une assemblée des notables ayant été convoquée, l'ouverture en fut faite à Versailles le 24 février 1787. Cette assemblée fut partagée en sept bureaux, et l'ordre de primogéniture appela le duc d'Orléans à présider le troisième. Dans la séance royale, tenue le 19 novembre 1787, le duc d'Orléans s'étant levé et ayant protesté contre un enregistrement qui lui paraissait illégal, fut exilé le lendemain à Villers-Cotterets, ainsi que deux conseillers, MM. Freteau et Sabatier. Le Parlement se rendit en corps à Versailles pour demander le rappel du duc d'Orléans et la mise en liberté des deux conseillers arrêtés. Le roi le refusa, en disant qu'il avait eu de fortes raisons pour les punir. La seule distraction du duc d'Orléans dans son exil était la chasse au courre, car il ne chassait plus à tir depuis qu'il avait eu le malheur de blesser un de ses employés d'un coup de fusil. Dans une de ces chasses, il lui arriva une aventure dont nous empruntons le récit à la notice d'une ancienne gravure qui la représente : « Au mois de novembre 1787, chassant le cerf dans la forêt de Villers-Cotterets, le duc d'Orléans ne s'aperçut pas qu'un ruisseau couvrait de ses eaux débordées l'arche de pierre qui lui servait auparavant de pont; croyant passer sur l'arche même, il se trouva à côté avec son cheval qui

tomba suffoqué par l'eau. Le prince, débarrassé non sans peine de ses étriers, gagna la rive voisine en nageant sous l'arche même. Son jockey, alarmé à la vue de son maître en danger, et hors de lui du moment qu'il ne l'aperçoit plus, se précipite avec sa monture à l'endroit où il a disparu sous les flots. Ce serviteur fidèle allait périr, ne sachant pas nager, lorsque le duc, qui avait gagné terre, témoin du zèle imprudent de son jockey, se jette de nouveau à travers le torrent, quoique blessé de sa première chute, vient à bout de le saisir par ses habits, et le ramène sur le rivage. » Le 23 mars 1788, il revint à Paris avec la permission du roi ; ce ne fut que le 17 avril qu'il obtint celle d'aller lui faire sa cour. Le 24 décembre, les Etats-Généraux ayant été convoqués lors des élections des députés, le duc d'Orléans fut élu à-la-fois à Paris, à Villers-Cotterets, à Crespy, en Valois, etc. Le 4 mai 1789, à la procession solennelle qui précéda l'ouverture des Etats-Généraux, le duc d'Orléans, au lieu de marcher avec les autres princes du sang royal, se plaça à son rang de député de l'ordre de la noblesse.

Le 25 juin, il fut du nombre des quarante-sept députés de cet ordre qui se réunirent à celui du Tiers-Etat, déjà constitué en *Assemblée nationale*, afin d'y vérifier leurs pouvoirs en commun. Le roi ayant

ordonné la réunion des trois ordres en une seule assemblée, elle eut lieu le 27, et le 3 juillet, le duc d'Orléans en fut élu président à l'unanimité ; mais il refusa cette fonction, qu'un prince qui aurait été réellement chef de parti, ou qui eût songé à le devenir, aurait acceptée avec empressement. Les événements des 5 et 6 octobre furent l'occasion de nouvelles calomnies contre le duc d'Orléans. On prétendit, comme de coutume, qu'il en avait été le moteur, et de vils calomnieux s'efforcèrent d'imputer au parti d'Orléans les crimes qui ensanglantèrent cette nuit terrible. Le 14 octobre 1789, après avoir pris congé du roi aux Tuileries, le duc d'Orléans partit pour l'Angleterre, après avoir reçu de son souverain des instructions dressées par M. de Montmorin. Ces instructions ont été imprimées dans l'ouvrage ayant pour titre : *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans*. Dans les premiers jours de juillet 1790, il arriva à Paris et parut à la tribune pour expliquer les causes de son absence et celles de son retour. A l'époque du départ du roi, le 21 juin 1791, le duc d'Orléans refusa de nouveau la présidence de l'assemblée qui lui avait été offerte. Loin de chercher à profiter de cette circonstance pour s'emparer du pouvoir, ni lui ni aucun de ceux qu'on accusait de former son parti

et de vouloir le porter au trône, ne firent aucune démarche qui pût indiquer cette intention. Il déclara au contraire publiquement, qu'il n'accepterait ni la régence, ni aucune place qui le mettrait à la tête du gouvernement. Le duc d'Orléans continua à siéger dans l'Assemblée nationale constituante jusqu'à l'époque de sa dissolution, le 31 septembre 1791. Plusieurs fois il avait cherché à se rapprocher du roi; mais ces avances, soit qu'il en chargeât des ministres de S. M., soit qu'il prît sur lui de les faire lui-même, furent toujours repoussées; et ses ennemis élevaient de telles barrières entre le roi et lui, que chaque fois qu'il hâta ce rapprochement, il s'en trouva plus éloigné qu'auparavant. (*Voir les mémoires de M. Bertrand-Molleville, tome 1er.*) Plein d'amour pour son pays, et voulant néanmoins servir dans la guerre qui s'allumait, il demanda la permission de se rendre à l'armée du Nord, où ses deux fils, le duc de Chartres et le duc de Montpensier, servaient à cette époque, et de suivre le quartier-général comme volontaire. Le roi répondit d'abord *qu'il pouvait faire tout ce qu'il voudrait*, et en conséquence le duc d'Orléans se rendit à Valenciennes en mai 1792, accompagné de son troisième fils, le comte de Beaujolais, alors âgé de 12 ans. En juin de la même année, il se trouva aux combats de

Menin et de Courtray, et resta quelque temps encore à l'armée; mais plus tard le roi fit connaître au maréchal Luckner qu'il ne voulait pas que ce prince y restât davantage. Après le 10 août 1792, la commune de Paris lui décerna le nom d'*Égalité*, comme nom de famille : le prince n'osa pas le refuser. Élu député à la Convention nationale, sous le nom de Louis-Philippe-Joseph-Égalité, il vota constamment avec les défenseurs des libertés nationales dans la Convention, où il devint l'objet des violentes attaques de la part du côté droit, c'est-à-dire de la Gironde, qui parvint même à faire rendre, le 16 décembre 1792, un décret qui bannissait du territoire de la république tous les membres de la maison de Bourbon qui se trouvaient encore en France. Le duc de Chartres, qui servait alors dans la Belgique comme lieutenant-général, aurait voulu que son père profitât de ce décret pour sortir de la Convention nationale et se retirer avec tous les siens aux États-Unis d'Amérique. Il le lui manda, et adressa en même temps au président de la Convention une lettre qui, connue des chefs de la Montagne, acheva de les indisposer contre le duc de Chartres, en leur montrant de plus en plus que ses opinions personnelles n'étaient pas favorables à leur système. Ce furent les mêmes hommes qui entraînaient le duc d'Or-

léans à voter la mort de Louis XVI, lorsqu'il paraissait tout-à-fait décidé à se récuser. Au mois d'avril 1793, décrété d'arrestation, ainsi que ses deux fils, le duc de Chartres et le duc de Montpensier, il fut conduit à l'Abbaye avec le comte de Beaujolais, son troisième fils, alors seulement âgé de 13 ans et demi. On réclama inutilement auprès de la Convention l'inviolabilité de sa personne, en qualité de député : on passa à l'ordre du jour; et un décret ayant ordonné sa translation et celle de tous les membres de sa famille dans les forts et châteaux de Marseille, il y fut immédiatement conduit, et tous ses biens furent séquestrés. On mit d'abord le duc d'Orléans dans le fort Notre-Dame, et bientôt après on le transféra au fort Saint-Jean, où ses deux plus jeunes fils sont restés enfermés pendant trois ans et demi. Le duc d'Orléans, le comte de Beaujolais et le duc de Montpensier, furent traités avec une extrême rigueur, privés de se voir et de communiquer entr'eux. Dans la nuit du 5 au 6 novembre 1793, le duc d'Orléans fut conduit à Paris et jeté à la Conciergerie, où on lui annonça qu'il comparaitrait dès le lendemain devant le tribunal. Ce ne fut qu'alors qu'on lui fit connaître l'acte d'accusation sur lequel il allait être jugé. Son étonnement fut grand en voyant que cet acte d'accusation était précisément le même

que celui qui avait été dressé contre les Girondins, ses ennemis, et sur lequel ils avaient été condamnés à mort et exécutés huit jours auparavant. On ne s'était pas même donné la peine d'en rédiger un autre qui pût au moins être applicable au duc d'Orléans. « Puisque mon sort est décidé, dit-il, je vous demande de ne pas me faire languir ici jusqu'à demain, et d'ordonner que je sois conduit à la mort sur-le-champ. » On lui accorda sans difficulté cette triste faveur. La charrette qui le conduisit au supplice fut arrêtée quelques minutes sur la place du Palais-Royal. Ce raffinement de cruauté produisit peu d'impression sur le prince. Il promena ses regards avec le plus grand sang-froid sur la façade de son palais. Arrivé à la place Louis XV, ce prince reçut le coup fatal le 16 brumaire an II (6 novembre 1793), à quatre heures du soir.

OURRY (MAURICE), homme de lettres, auteur de plusieurs ouvrages dramatiques que le public reçoit toujours avec un nouveau charme, est né en 1776, à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon (et non à Vendôme, comme le dit la Biographie des hommes vivans). Après d'excellentes études faites au collège de Juilly, cet écrivain distingué donna au Vaudeville sa première pièce, *la Danse interrompue*, composée en société avec

Barré : elle obtint un succès de vogue. Elle est restée au théâtre. Collaborateur de MM. Moreau et Sewrin, il a fait depuis pour le Vau-deville : *le Chevalier d'Eon*, *P'Anglais à Bagdad*, *les Epoux de trois jours*, *Monsieur Blaise*, *Pierre Paul et Jean*, *P'Ecarté*, *les Mauvaises têtes*, etc. Pour le théâtre des Variétés, en société avec MM. Merle, Francis et Brazier, il a donné : *la Famille mélomane*, *Crispin financier*, *les Baladins*, *le Loup-Garou*, *Monsieur Asinard*; pour l'Odéon : *le Fils par hasard* et *le Mari juge et partie*. Membre de deux sociétés lyriques, du *Caveau moderne* et des *Soupers de Momus*, M. Ourry exerça plusieurs fois pour leurs recueils sa verve anacréontique. Parmi ses poésies on remarque : *Mallesherbes à Saint-Denis*, *P'Amour de la Gloire* et *la Peste de Barcelone*. Ses poésies ont été imprimées, en 1817, à Paris. On doit encore à la plume de M. Ourry, beaucoup d'articles littéraires qui ont été insérés dans le *Journal des Arts* et dans le *Journal de Paris*, des notices sur Boileau Despréaux, Barthélemy, Beaumarchais et Colin-d'Harleville.

OZANNE, docteur-médecin, membre de la société d'agriculture du département, décédé à Meulan le 29 mai 1814, âgé de 54 ans.

Ozanne naquit à Juziers, village

près Meulan, en 1760. Fils d'un cultivateur, il dut son instruction aux soins d'un oncle, M. l'abbé Leviel, chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris, qui, après lui avoir enseigné les premiers éléments de la langue latine, lui fit continuer ses humanités au collège de Montaigu et suivre son cours de philosophie au séminaire Saint-Louis.

Son bienfaiteur le destinait au service de l'église, mais l'étude des sciences physiques fit préférer au jeune Ozanne une profession dans laquelle la charité a besoin d'être unie à la science : son parent ne contraria pas ses vues et seconda ses efforts ; ses cours de médecine à Paris furent brillants, et il se montra d'une manière non moins distinguée à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur.

De retour à Paris, il y pratiqua la médecine et la chirurgie avec succès.

Cependant son goût pour la retraite, son attachement pour un pays où il avait passé son enfance, et où il possédait quelques biens, l'engagèrent à se fixer à Meulan. C'est dans cette ville et dans ses environs qu'il n'a cessé, pendant vingt-trois ans, d'être utile comme médecin, comme chirurgien et comme accoucheur.

Il s'y distingua surtout par son zèle actif à propager le bienfait de la vaccine : il avait vu dans cette

opération un principe conservateur. Attentif à tout ce qui pouvait être utile, il nota avec soin les variations de l'atmosphère, et plusieurs fois il a adressé à la Société d'agriculture le résultat de ses travaux, dont il a été particulièrement rendu compte dans les *Mémoires* de 1810, 1812 et 1813. Ce médecin accepta plusieurs fonctions publiques, et, dans leur exercice, on n'eut qu'à se louer de son zèle et de son caractère.

P

PANAT (MM.), issus d'une famille distinguée, ils embrassèrent diverses professions; l'un devint grand vicaire de Pontoise, et ses deux frères aînés furent avec lui députés, en 1789, par différens bailliages aux États-Généraux. Épouvantés par la révolution, ils se retirèrent de la scène politique, où ils furent peu remarqués. Le quatrième frère des précédens, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, était capitaine avant la révolution. Il se retira en Angleterre lors de l'émigration; il y resta jusqu'au 18 brumaire an VIII. Il rentra en France à cette époque, obtint un emploi dans les bureaux de la marine, et devint secrétaire de l'amirauté de France. M. de Panat occupait encore cette place en 1824, et avait le titre de capitaine de vaisseau.

PARIS (JEAN - FRANÇOIS - BAPTISTE), maréchal-de-camp, chevalier de Saint-Louis, naquit à Pontoise le 8 juillet 1748. En 1784 il était lieutenant au régiment de dragons d'Artois. Le duc d'Escars, son colonel à cette époque, fut envoyé en Prusse par Louis XVI (V. ce nom) pour recueillir, auprès de Frédéric, des notions propres à l'amélioration de la cavalerie française; M. Paris l'accompagna dans cette mission. En 1789, des troubles populaires ayant éclaté à Châlons-sur-Marne, il les comprima avec soixante dragons. En 1791, il fit rentrer dans le devoir la garnison de Metz et le régiment de dragons d'Artois qui s'étaient insurgés. Il les maintint dans l'ordre jusqu'en septembre 1791, époque à laquelle il émigra. Trente de ses dragons lui donnèrent une bien grande preuve d'attachement en venant le joindre à Coblenz pour y partager son sort. M. Paris entra dans la compagnie des princes, et fut nommé commandant dans les chasseurs de Polignac. Il fit avec ce corps la campagne de 92, et fut appelé à Ham par les princes. Secondant de tous ses efforts leurs projets, M. Paris fut poursuivi, en 1797, comme émigré, conspirateur et agent des Bourbons. En 1799 il remplaça par *intérim* M. d'Oillamson dans son grade de major-général de l'armée dite royale de Normandie. Après la pacification du 4 février 1800 et la mort de M.

de Frotté, le chevalier Brulart prit le commandement de la même armée; mais, mécontent de voir les conditions mal observées, il partit pour Londres, et confia les intérêts à M. Paris, qui, dès-lors, partagea son pouvoir avec M. de Bourmont. M. Paris, constamment attaché à la cause qu'il avait embrassée, arriva jusqu'à la restauration sans avoir porté atteinte à sa fidélité et à ses principes.

PELLÉ (JEAN-CLAUDE), membre du Corps-Législatif, né à Arpajon le 7 janvier 1742, décédé dans cette même ville le 24 ventôse an XII. Ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique, mais il quitta le séminaire de Chartres à l'âge de 22 ans, et prit le parti des armes. Honoré pendant sa vie de la confiance de ses concitoyens, il le fut encore de leurs regrets à sa mort.

Personne, en effet, n'était plus digne que M. Pellé de cette estime qu'inspirent les qualités sociales unies à la probité, premier attribut de l'homme de bien. D'abord officier municipal d'Arpajon, il fut, par l'esprit d'équité dont il était doué, engager les habitans de cette commune à lui conférer le titre de juge-de-paix, lors de la création de cette magistrature. Il exerça ce ministère de confiance jusqu'en 1792. Nommé juge au tribunal du district à Corbeil, il fut quatre mois après forcé d'accepter les fonctions d'ad-

ministrateur du département. Il reçut bientôt l'ordre du Comité de Salut public de se rendre à Lyon; mais il ne put sans douleur être témoin des scènes affligeantes dont ce malheureux pays était le théâtre; cette sensibilité le rendit suspect et le fit arrêter.

Rendu à la liberté par les soins de quelques amis, il courut bientôt d'autres dangers, et à la Vendée un homme fut égaré à ses côtés.

De retour, il siégea de nouveau au tribunal de Corbeil jusqu'à sa suppression.

Cependant la constitution de l'an III commençait à faire luire sur la France une aurore qui présageait des temps plus calmes et plus analogues à la moralité de M. Pellé. Il fut renommé juge-de-paix par le canton d'Arpajon, le 10 brumaire an IV; mais le 19 fructidor an V, le Directoire exigea qu'il revint au département, et ses collègues le choisirent pour président.

Sa sage conduite lui concilia les suffrages de l'Assemblée électorale de l'an VI, et il fut nommé au Conseil des Anciens.

Représentant du peuple, M. Pellé ne se démentit point dans sa conduite; exact à ses devoirs, obligeant à l'égard de ceux qui réclamaient son appui, il servit même de sa bourse ceux qu'il ne pouvait obliger de son crédit. L'année de ses fonctions expirée, il fut réélu.

Après le 18 brumaire, le repré-

sentant Pellé entra dans la formation du Corps-Législatif. Il devait sortir à la fin de l'an XII, lorsque la mort vint le surprendre.

PÉRON (JACQUES-CLAUDE), membre de la Légion-d'Honneur, né à Saint-Nom-la-Bretèche, près Versailles, en 1730, décédé à Paris le 6 juillet 1806. Sa famille fut long-temps attachée à la maison de Louis XV (*Voy. ce nom, p. 54*). Au sortir des classes, qu'il avait faites avec distinction au collège Mazarin, Péron se livra aux études du barreau, fut reçu avocat, puis notaire.

Quoique homme public, par état et par devoir, il fut homme de lettres par état et par goût. Il donnait à ce dernier penchant, que son érudition lui avait rendu si naturel, les momens dont il pouvait disposer; mais, par suite de cette modestie qui faisait le fond de son caractère, il ne voulut jamais livrer ses productions que sous le voile de l'anonyme. En 1800, le chef du gouvernement français, créant de nouvelles magistratures à Paris, pour remplacer les municipalités, le nomma un des adjoints de la neuvième mairie; à la première mutation, il obtint le titre de maire. Il mourut à Paris et fut enterré au cimetière de l'Est.

PETIGNY, chevalier de Maurepas, a rendu d'excellens services comme maire de la ville de Versailles. Il était né à Rouen.

PETIT (ÉDOUARD), docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur, associé correspondant de l'Académie royale de Médecine de Paris, de l'Académie de Dijon, de la Société médicale d'Émulation, et de plusieurs autres sociétés savantes, est né à Corbeil le 11 avril 1781. Elève de l'École de Santé, il fit les campagnes de 1796 et 1797 comme chirurgien au quartier-général de Lecourbe et Richempanse; de retour à Paris, après la paix de Campo-Formio, il devint élève de l'École pratique, chirurgien interne des hôpitaux de Paris, et mérita, par son zèle et son savoir, le premier prix qui fut donné par l'administration depuis la réorganisation de ces établissemens. Reçu docteur en médecine en ventôse an XI, il fut nommé médecin de l'hospice civil de Corbeil, médecin des épidémies, chirurgien-major de la garde nationale, puis administrateur honoraire de l'hospice. Ce dernier titre lui fut donné comme récompense des soins gratuits et généreux qu'il prodigua comme chirurgien et comme médecin, en 1813, 1814 et 1815, à plus de six mille blessés militaires. M. Petit s'est distingué non-seulement par sa pratique, mais encore par ses écrits: outre sa thèse sur l'influence des passions dans les maladies chirurgicales des armées, il a publié l'Examen critique d'un rapport médico-légal sur un empoisonnement,

qui, produit sur l'appel, fit infirmer un jugement qui avait condamné à mort un chirurgien, jugement rendu sur un rapport fait avec légèreté et imprudence. 2^o Un *Mémoire sur l'éclampsie puerpérale*; cet ouvrage est honorablement cité dans le Dictionnaire des Sciences médicales et dans l'écrit de madame Lachapelle (*Bibliothèque médicale*, 1810). 3^o Un *Mémoire sur les hydropisies puerpérales*; cette production a reçu les mêmes mentions honorables. 4^o Un *Mémoire sur la fièvre puerpérale*. 5^o *Observation sur une opération de bronchotomie et un vice de conformation de la vessie* (Journal de Médecine). 6^o Un *Mémoire sur l'hydrocéphale aiguë*, qui lui a obtenu un accessit à l'Académie de Dijon.

M. le docteur Petit, praticien aussi recommandable par ses lumières que par sa modestie, a adressé à l'Académie de médecine des observations sur les plaies de la tête, sur les plaies du cou, et sur cette maladie qui naguère a exercé la sagacité des médecins de la capitale, l'acronarcie, engourdissement des mains et des pieds. Il a récemment publié une notice sur le choléra-morbus.

PEYRONET (JEAN-MICHEL), naquit à Versailles le 13 mars 1757. Né de parens peu fortunés, il fut obligé de chercher de très bonne

heure dans le travail les ressources qu'il procure. A seize ans il entra dans les bureaux de la maison du roi, et y fut chargé de la comptabilité des fournitures de bouche depuis l'année 1773 jusqu'au 10 août 1792. Cette journée lui enleva tous ses moyens d'existence. Contraint par la nécessité de chercher un emploi, il obtint, le 21 février 1793, une place d'employé dans l'administration centrale du département. Sa capacité et son assiduité le tirèrent bientôt de cet emploi subalterne. Après avoir passé par tous les grades de cette administration, il en fut nommé secrétaire-archiviste le 21 février 1794. Quoique vivant à une époque d'orages, M. Peyronet fut assez heureux pour conserver son emploi, non pas en faisant le sacrifice de son opinion personnelle, non pas par des complaisances indignes d'un homme d'honneur, mais en se maintenant dans la ligne exacte de ses devoirs. Par cette conduite, il obtint la confiance de tous les administrateurs qui se succédèrent, et la place de secrétaire-général lors de l'établissement des préfetures. En 1809, il reçut une grande marque d'estime de ses concitoyens. Ils le désignèrent unanimement comme premier suppléant au Corps-Législatif; mais il refusa, objectant son peu de fortune, la candidature à laquelle il était généralement appelé. En 1810, le gouvernement

récompensa ses services en lui accordant la croix de la Légion-d'Honneur. Cette faveur le flatta d'autant plus qu'il fut le premier secrétaire général décoré d'un ordre qui était rarement, à cette époque, la récompense de travaux administratifs. En 1817, M. Peyronet fut atteint par la mesure qui supprima les secrétaires généraux. Mais, estimé de tous les préfets qui se succédèrent dans le département de Seine-et-Oise, entr'autres de MM. Garnier, Montalivet (*V. ces noms*), Lhomond, Delaire, Destouches (*Voyez ces noms*), il ne tarda pas à être nommé chef du bureau de comptabilité, place qu'il remplit jusqu'à sa mort. Pendant une carrière administrative de quarante-trois années, M. Peyronet se montra constamment homme de bien. Aimé de ses concitoyens, il mourut à Versailles à l'âge de 70 ans, ne laissant à sa veuve et à ses enfans d'autre héritage qu'une réputation sans tache et un nom justement révé. Il est pénible de dire que les travaux d'un si honnête homme n'ont point été récompensés par une pension à sa veuve septuagénaire, et que ses fils, bien capables par leur éducation d'occuper un emploi honorable, n'en ont point encore obtenu du gouvernement.

PHILIPPE-BERNAY, ancien militaire, aujourd'hui tonnelier, est né à Cormeilles en 1789. C'est

un des citoyens qui ont montré le plus de sang-froid au milieu des balles des suisses. Après avoir passé la journée du 28 juillet 1830 à faire des barricades dans les rues de Paris, il se fit remarquer par un trait d'audace à l'attaque du Louvre. Ce fut Philippe Bernay qui, à l'aide d'un marteau, brisa les verroux de la porte du Louvre, vis-à-vis l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui en donna l'entrée au peuple. Bernay, après cette action, resta dans un silence modeste; mais un de ses compatriotes, membre de la Commission des récompenses, fit valoir les droits de Bernay, qui fut porté pour la décoration.

PIERRE GRAND, avocat à la cour royale de Paris, est né à Chaillot le 22 novembre 1802. Son père, propriétaire à Ruel, avait été aide-de-camp de Barras, l'un des directeurs de la république française. *

* On sait qu'une loi d'exil, rendue par la restauration contre les régicides, n'atteignait que ceux d'entr'eux qui avaient accepté des fonctions publiques pendant les Cent-Jours. C'est ainsi que Carnot, Merlin, Thibaudeau, furent obligés d'abandonner leur patrie. Mais Barras, qui, le premier, avait frayé le chemin de la victoire à Napoléon, n'ayant rien voulu accepter de ce soldat heureux, échappa aux rigueurs de la loi d'exil et de haine, et put se fixer à Paris. Ce vieux directeur, fidèle à ses principes démocratiques, recevait dans son ermitage de Chaillot ses anciens collègues de la Convention, et généralement tous les citoyens qui ne répudiaient pas

Dès 1820, et à peine âgé de dix-huit ans, Pierre Grand fut l'un des membres les plus influens d'une société de carbonari, parmi lesquels figuraient Léon Halevy, qui, depuis, s'est fait remarquer par de belles poésies; M. Gauja, aujourd'hui préfet de l'Arriège, etc., etc.

En 1821, poursuivi pour un ouvrage politique, Pierre Grand fut obligé de se réfugier en Belgique. Pendant qu'il était sur cette terre étrangère, il fut condamné, le 11 octobre 1821, par la cour d'assises de Paris, à deux ans d'emprisonnement et deux mille francs d'amende. Il revint à Paris pour purger sa contumace, et comparut, le 15 novembre de la même année, sur les bancs de la cour d'assises, où il fut acquitté par un verdict du jury. Le 14 décembre suivant, malgré l'axiome *non bis in idem*, la Faculté de droit prononça contre ce jeune publiciste, toujours à raison du même écrit, une exclusion de deux ans de la Faculté de droit et de l'Académie de Paris. Le 2 février 1822, le conseil royal de l'instruction publique confirma cette décision; le 22 juin 1822, il s'éleva à la Chambre des députés, à l'occasion de cet acte arbitraire, une discussion véhémement qui eut un grand retentissement. « J'ai lu avec atten-

» tion l'ouvrage de M. Grand, s'é-
» cria à la tribune M. Girardin; j'y
» ai trouvé des sentimens généreux
» énergiquement exprimés, l'amour
» de la liberté et la hardiesse qui
» accompagne toujours son langage.
» Il parle de l'autorité avec respect,
» de la Charte avec tout le regret
» que lui inspire son anéantisse-
» ment. Pierre Grand s'est montré
» un zélé partisan de la Charte cons-
» titutionnelle. »

Benjamin Constant et Chauvelin se constituèrent aussi les défenseurs de Pierre Grand, et flétrirent les professeurs qui descendaient de leur chaire pour se faire les instrumens de l'arbitraire.

Cependant Pierre Grand fut obligé d'aller finir son droit à Rennes, sous les auspices du vénérable Lanjuinais, qui le recommanda à Messieurs Toullier et Carré, dont l'élève sut bientôt mériter l'amitié. De retour à Paris, en 1824, Pierre Grand fut admis au barreau et ne cessa de combattre les envahissemens de la restauration.

En 1826, les jésuites, par l'entremise d'une dame B..., employèrent mille moyens de captation pour faire abjurer aux enfans mineurs de M^{me} Hecquet de Béranger, protestante, la religion de leur mère. L'un d'eux ne put résister aux rudes épreuves physiques et morales auxquelles la superstition, le fanatisme et l'hypocrisie l'avaient livré, et il succomba.

leurs principes de 89. Admis dans ce cercle de patriotes éprouvés, Pierre Grand y puisa de bonne heure l'amour de la liberté.

M. Pierre Grand signala devant le tribunal de l'opinion publique la conduite coupable des disciples de Loyola, et mérita ainsi d'être l'objet des invectives de la Congrégation, représentée alors dans toute sa nudité par le Journal *le Médiateur*; cependant il parvint à dissuader les yeux de la fille aînée de M^{me} Hecquet de Béranger, qui finit par renoncer au projet d'abandonner une mère chérie. *Le Courrier et le Constitutionnel* du 10 septembre 1826, peuvent être consultés sur cette affaire. M^{me} Hecquet de Béranger exprima publiquement, dans *le Constitutionnel* du 8 novembre 1826, toute sa reconnaissance pour M. Grand, qu'elle appela son généreux défenseur.

Son mémoire sur la nécessité et les moyens de répandre les lumières dans la Basse-Bretagne, donna lieu, dans la séance de la Chambre des Députés, du 17 mai 1828, reproduite dans tous les journaux du 18, à une discussion fort piquante, dans laquelle des Bas-Bretons ministériels eurent à lutter contre MM. Kératry, Benjamin-Constant et Charles Dupin.

A la fin de 1828 et au commencement de 1829, il s'éleva une polémique entre l'éternel agent secret des princes, Fauche-Borel, et Pierre Grand, qui prouva que la négociation que Fauche-Borel prétendait avoir conduite pendant le Directoire, entre Barras et les

Bourbons, n'était qu'une déception et n'avait aucun fondement. *Le Constitutionnel* du 1^{er} janvier 1829 contient, à ce sujet, des renseignements historiques utiles à consulter.

Barras étant mort le 29 janvier 1829, Pierre Grand prononça son oraison funèbre le 1^{er} février, et fut dès-lors en butte aux attaques de *la Quotidienne* et de tous les journaux de la congrégation.

Il fit une énergique consultation contre le pouvoir qui avait fait apposer illégalement les scellés sur les papiers politiques de l'ex-directeur Barras, en vertu d'un ancien ordre de Peyronnet, aujourd'hui détenu au fort de Ham, et plaïda, dans les audiences du 27 février et du 1^{er} mai 1829, en première instance et en cour royale, cette grande affaire qui souleva de si vastes questions. Dans une chaleureuse prosopopée, il s'écria : « Courtisans indiscrets et téméraires, n'entendez-vous pas la voix de l'auteur de la Charte qui vous crie : qui vous a dit que j'ai été en correspondance avec un directeur de la république ? Qui vous a initiés ainsi dans les secrets des rois ? Pourquoi troublez-vous ma cendre par vos injurieuses craintes ? »

Il considéra ensuite cette apposition des scellés, hors des cas prévus par la loi, comme une violation de domicile et comme une tentative criminelle.

Le 23 juillet de la même année, Laignelot (*Voyez ce nom*), ex-conventionnel, auteur de deux tragédies, *Agis* et *Rienzi*, rendit le dernier soupir. Le lendemain 24, Pierre Grand, son ami, prononça un discours funèbre sur la tombe de ce citoyen. Ce discours, que les journaux publièrent, excita de nouveau la colère de *la Quotidienne*, de *la Gazette de France*, et du Conseil de discipline de l'ordre des avocats. Ce conseil ne put pardonner à Pierre Grand d'avoir accordé des vertus à un conventionnel régicide, et l'appela devant lui. Le 12 août 1829, Pierre Grand y comparut. Vainement il invoqua l'article 11 de la Charte, qui commandait aux citoyens l'oubli des votes émis jusqu'à la restauration. Pour prouver toute *la force d'oubli* de cet article, il rappela que Louis XVIII (*Voyez ce nom*) lui-même avait appelé au ministère Fouché, dont le vote fut le même que celui de Laignelot. Le Conseil de discipline, dans sa séance du 20 août, prononça contre Pierre Grand une année de suspension de sa profession. Aussitôt que cette violation de tous les droits fut connue au Palais, tous les avocats qui, selon l'usage, devaient se réunir avant la fin de l'année judiciaire dans un banquet où figuraient les membres du conseil, s'empressèrent de se faire rayer de la liste des souscripteurs. Le 15 décembre suivant, Pierre Grand se

présenta en appel devant la Cour royale de Paris, toutes les sections réunies. Malgré une brillante plaidoirie de M. Berville, et les savantes consultations de MM. Dupin jeune, Carré (de Rennes), Toullier, et de tous les barreaux de France, les magistrats de Charles X (*Voy. ce nom*), confirmèrent la sentence du conseil de discipline.

Au mois de janvier 1830, MM. Pierre Grand et Bavoux soutinrent, dans *la France-Nouvelle, journal de Paris*, que la sagesse et la politique réclamaient l'abolition de la cérémonie du 21 janvier. La Chambre des Députés de 1832 vient d'accomplir ce vœu. Dans sa séance du 28 février, elle a prononcé de nouveau l'abolition de la loi du 19 janvier 1816, malgré l'opposition et l'*amendement* de la Chambre des Pairs. *

Le jour même où les célèbres ordonnances du 26 juillet 1830 parurent, Pierre Grand se rendit avec plusieurs patriotes chez M. Marrast, rédacteur de *la Tribune*. Là, ces citoyens, réunis au nombre de près de cent, se promirent de faire tous leurs efforts pour soulever les faubourgs, et jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de Paris plutôt que de laisser triompher le despotisme. Le lendemain 27, Pierre Grand fut

* La France ne vent d'aucun anniversaire de réaction, pas plus de ceux de 1793 que de ceux de 1815.

du nombre de ceux qui allèrent en députation chez les députés Audry (de Puyraveau), Labbey de Pompières, Casimir-Périer, pour exciter ces représentants à se mettre à la tête du mouvement. Dans les journées des 28 et 29, Pierre Grand prit les armes.

Le 29, à midi, quand le peuple saisissait la victoire, le bruit courut que des propositions venaient d'être faites, en faveur du duc de Bordeaux, aux députés réunis chez M. Lafitte.

Pierre Grand fit remettre aussitôt aux députés une lettre, dans laquelle « leur rappelant que Louis » XVI (*Voyez ce nom*) s'était lié » gué avec les ennemis de la France » et avait signé le Traité de Pilnitz, précisément dans le moment » où il prêtait serment de fidélité » à la constitution et au peuple » français, il les conjurait, au nom » de la liberté, de ne point transiger avec la tyrannie. »

Le même jour, à cinq heures, Pierre Grand se présenta au général Lafayette, à l'Hôtel-de-Ville, pour lui offrir ses services de citoyen, et s'installa immédiatement dans le cabinet du colonel Zimmer, qui avait fait de tous les jeunes citoyens de bonne volonté autant de secrétaires de la nation.

Depuis la révolution de juillet, M. Pierre Grand a contribué, en publiant des articles dans les journaux, à l'adoption de la mesure

qui ne permet plus que les prévenus et les condamnés pour délits politiques soient confondus dans les prisons avec les plus vils malfaiteurs.

Il a plaidé dans plusieurs affaires politiques, notamment pour Delaly, arrêté dans les troubles d'octobre 1830, et qui déjà avait été condamné sous Louis XVIII (*Voy. ce nom*) pour avoir conspiré en faveur de Napoléon, et pour Lenoble, dans la conspiration républicaine où figura M. Cavaignac.

Ses ouvrages sont :

Le Cri de la France, brochure in-8°, 1821.

De l'Organisation politique en France, petit vol. in-8°, 1825.

Sa collaboration à *l'Année Française, mémorial politique, scientifique et littéraire*, 2 gros vol. in-8°, 1826.

De la nécessité de civiliser la Basse-Bretagne et d'abolir la marque ou flétrissure, brochure in-8°, 1828.

Mémoire pour Pierre Victor, du Théâtre-Français, contre le baron Taylor, broch. in-8°.

Oraisons funèbres de Barras et de Laignelot, brochure in-8°, 1829.

Tentative d'enlèvement des papiers politiques de l'ex-directeur Barras, br. in-8°, 1829.

Fauche-Borel démasqué, br. in-8°, 1829.

De l'illégalité du décret du

14 décembre 1810 et de l'inconstitutionnalité de l'ordonnance de 1822, concernant la profession d'avocat, br. in-8°, 1830.

Pour ses principales plaidoiries politiques, voir la *Gazette des Tribunaux* des 14 février, 28 février, 2 mai 1829, 9 janvier 1831.

PIERRES (PHILIPPE - DENIS), imprimeur distingué de Versailles, membre des académies de Dijon, Lyon, Rouen et Orléans, mort à Dijon en 1808, à l'âge de soixante-huit ans. Pendant toute sa vie, M. Pierres a fait du perfectionnement de l'art typographique l'objet de ses études et de ses travaux les plus chers. Très habile mécanicien, il avait en outre le talent d'exécuter en petit, le modèle de ses inventions. Pendant son voyage en France, Franklin, qui s'intéressait vivement aux progrès d'un art qu'il avait exercé lui-même, ne tarda pas à distinguer M. Pierres. Il se lia très particulièrement avec lui, et obtint de son amitié qu'il se chargerait de montrer à son petit-fils, Benjamin Bitché, les principes de la typographie. Franklin avait fait en Amérique un grand nombre d'essais pour multiplier très promptement les copies, il vit avec plaisir ceux auxquels M. Pierres s'était livré depuis 1773 sur le polytypage. Estimé de tous les hommes éclairés, M. Pierres reçut des marques d'encouragement des ministres et

des personnages les plus recommandables, tels que de La Rochefoucauld, Bailly (*V. ce nom*, p. 60), l'abbé Bossut, etc., qui venaient le voir et s'assurer par eux-mêmes des progrès de ses tentatives. Le pape Clément XIV ordonna, sur la demande de l'ambassadeur de France, qu'il lui fût envoyé, pour servir à son grand ouvrage, une épreuve de toutes les espèces de caractères de l'imprimerie du Vatican. En 1782, le roi de Pologne, Poniatowski, dans l'intention d'instituer à Varsovie une bibliothèque publique, s'adressa à lui et le chargea de rédiger le plan de cet établissement et d'indiquer les livres les plus utiles et les plus estimés dans tous les genres et sur toutes les matières. Après que son travail fut achevé, le roi de Pologne lui envoya une médaille d'or, portant d'un côté le portrait du monarque, de l'autre trois couronnes de laurier, de chêne et d'olivier, avec cette légende : *Merentibus*.

M. Pierres a publié une foule d'éditions, dont la correction fait le principal mérite. On lui doit une nouvelle presse, qui fut approuvée par l'académie des sciences.

PIGEON (JEAN - MARIE), né à Herbeville, arrondissement de Versailles, le 17 décembre 1756. Cultivateur, membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, ancien juge-de-paix, ancien prési-

dent d'une société de laquelle était membre le défenseur de Louis XVI (*Voyez ce nom*), Tronchet, qu'il parvint à soustraire à une arrestation pendant son séjour à Palaiseau. Nommé, le 4 août 1814, maire de cette commune, il fit tout pour la protéger contre la rapacité de l'étranger. Il assista les pauvres dans ces temps malheureux, et exposa plusieurs fois sa vie pour servir les habitants de Palaiseau.

PIHAN-DELAFOREST (PAUL-FRANÇOIS), naquit à Pontoise à la fin de 1739, et mourut procureur-impérial, près le tribunal de première instance de cette ville, le 16 mars 1810. Ce fut au collège de Pontoise qu'il fit ses premières études; il s'y fit remarquer par son application au travail et par ses essais souvent couronnés. Après avoir terminé ses humanités, il se destina au barreau. En 1764, il fut reçu avocat au parlement de Paris, y exerça cette profession avec talent, et s'y fit connaître par divers plaidoyers d'éclat. En mai 1774, M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, lui fit occuper la place de subdélégué, que son père, doyen des avocats près le bailliage de Pontoise, avait remplie pendant trente-quatre ans. Quelque temps après, à la demande des officiers du bailliage, il obtint les provisions des offices d'avocat et de procureur du roi de cette même ville.

Dans ces deux genres de travaux il sut également développer des talens administratifs et judiciaires, et se faire aimer dans l'une et l'autre administration. En juillet 1789, il fut envoyé en exil, et à la fin de 1790, ce magistrat fut rendu à ses anciennes fonctions sous le titre de commissaire près le district de Pontoise. Dans le mois de septembre 1792, M. Pihan-Delaforest fut privé par un décret, comme tous les commissaires du roi, de ses fonctions publiques, et mis dans une maison de détention. Séparé de sa femme et de ses enfans, il se montra calme et résigné. Rendu à la liberté par l'entremise des représentans du peuple, Lacroix et Musset, il fut nommé, quelque temps après, membre du bureau de conciliation près le tribunal du district de Pontoise. En l'an IV, les sections de cette ville l'appelèrent à l'unanimité à la place de juge-de-paix, qu'il occupa jusqu'en l'an VIII, époque à laquelle il fut nommé par le premier consul commissaire du gouvernement, et en l'an XIII président du collège électoral de l'arrondissement de Pontoise.

Pihan-Delaforest fut quarante-six ans magistrat; il a laissé un ouvrage imprimé à Paris en 1771, sous le titre d'*Esprit des coutumes du bailliage de Senlis (Mercur de France, août 1772, page 94)*. Non content d'offrir ses conseils à ses concitoyens et de leur

dévouer son existence comme magistrat, il voulut encore leur consacrer ses loisirs comme écrivain : c'est dans cette vue, qui l'honore, qu'il s'attacha à réunir tous les matériaux d'une *Histoire de sa ville et du Vexin Français*. Son fils, sous-caissier au ministère de l'intérieur en 1810, promit de faire paraître cet ouvrage.

Pihan-Delaforest fut honoré de l'amitié du célèbre Camus et de celle du duc de Plaisance, architrésorier de l'empire (V. Lebrun).

PLUCHET (VINCENT), cultivateur, maire de Trappes, membre de la société d'agriculture de Seine-et-Oise. Si la commune de Trappes fut préservée du pillage, au milieu d'un passage continu de troupes étrangères, et surtout lors du campement des régimens prussiens, depuis le 30 juin jusqu'au 18 juillet 1815, elle ne le dut qu'aux soins actifs et aux sacrifices sans nombre de son maire, M. Pluchet. Rien ne fut ménagé pour sauver son village : vaches, moutons, fourrage, etc., tout ce qu'il possédait fut généreusement prodigué. M. Pluchet ne voyait d'autre intérêt que celui de ses administrés, et si, dans ces circonstances difficiles, ses concitoyens furent sauvés du danger, ils ne le furent qu'au péril de son existence. Louis XVIII (Voy. ce nom), pour récompenser sa conduite, le nomma chevalier de la

Légion-d'Honneur le 5 novembre 1817. Cette faveur ne fit que ranimer son zèle. Quelque temps après les céréales manquèrent; tandis que d'autres spéculaient sur la famine, M. Pluchet livrait son blé à perte à ses concitoyens.

POINSINET DE SIVRY

(LOUIS), naquit à Versailles le 20 février 1733. Son père était huissier du cabinet du duc d'Orléans. Après de brillantes études faites au collège de la Marche, Poinsinet fit paraître un recueil de poésies (*les Egléides*). Un style brillant et pittoresque en assura le succès, et plaça bientôt l'auteur au rang des poètes. Bientôt après il donna une traduction en vers d'*Anacréon*, *Bion* et *Moschus*; fit paraître, à vingt-six ans, *Briséis*, tragédie qui obtint le plus éclatant succès; puis *Ajax*, dans laquelle la scène de la dispute des armes d'Achille est remarquable.

Poinsinet fut à-la-fois historien, moraliste, grammairien, journaliste, antiquaire; sa plume ne fut étrangère à aucun sujet, personne peut-être ne composa avec plus de rapidité, mais il embrassa trop pour exceller. Dans un âge avancé, sa passion pour la scène se réveilla; en 1789 il fit imprimer *Caton d'Utique*, mais ne fit pas représenter cette pièce. Poinsinet était du nombre des gens de lettres à qui la Convention accorda des

secours; il mourut à Paris le 11 mars 1804.

Poinsinet de Sivry était membre de l'Académie de Nancy; son théâtre et ses œuvres diverses ont été imprimés en 1773, in-12. Son théâtre d'Aristophane, traduit partie en vers, partie en prose, avec les fragmens de Ménandre, a paru en 1784, 4 vol. in-8°. — Poinsinet (Antoine-Alexandre-Henri), frère de Poinsinet de Sivry, auteur du *Cercle* et de plusieurs ouvrages dramatiques, était né à Fontainebleau le 17 novembre 1735.

POLONCEAU, ancien ingénieur en chef des ponts-et-chaussées du département de Seine-et-Oise, chevalier de la Légion-d'honneur, l'un des membres de la Société centrale d'Agriculture de Seine-et-Oise. Ce département doit aux soins de M. Polonceau un grand nombre d'embellissemens et d'améliorations. Les divers Mémoires qu'a publiés jusqu'ici ce savant modeste, ont la plupart été conçus dans un but d'intérêt général.

Par ordonnance du 18 octobre 1830, M. Polonceau a été élevé au grade d'inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, et remplacé dans ses premières fonctions par M. d'Astier de la Vigerie.

PRÉVOST DE SAINT-CYR (le chevalier), officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Saint-Cyr.

Après avoir fait plusieurs campagnes avec distinction, Prévost de Saint-Cyr obtint le grade de sergent-major, et assista à la célèbre campagne de 1805. A la bataille d'Austerlitz, où se montra d'une manière si brillante son régiment, le 4^e d'infanterie de ligne, il remplaça le porte-drapeau tué au commencement de l'action. Prévost se fit remarquer par sa valeur, et fut atteint de neuf blessures; aucune heureusement ne fut mortelle, et d'autres occasions lui furent encore offertes de déployer un nouveau courage. A l'attaque du cimetière d'Eylau, Prévost fit preuve encore de la même intrépidité. Dans diverses autres circonstances, ce militaire, toujours à la tête des siens, se distingua par une foule d'actions d'éclat. A la bataille de Wagram, Prévost, se trouvant séparé de son peloton, fut assailli par plusieurs autrichiens qui le sommèrent de se rendre. Le sabre à la main, il en mit deux hors de combat; il allait faire justice d'un troisième lorsqu'un quatrième survint, qui lui mit à bout portant une balle dans les reins. D'autres, irrités de sa résistance opiniâtre, le renversèrent et le mutilèrent à coups de bayonnette, et disparurent après l'avoir laissé pour mort sur le champ de bataille. Comme il donnait encore quelques signes de vie, on le releva; mais il ne put continuer son service. Le lieutenant Prévost de

Saint-Cyr reentra dans ses foyers, et plus tard il fut nommé major de la première légion de la garde nationale de Tarn-et-Garonne.

PRUDHOMME (PIERRE-FRANÇOIS). Il naquit à Mantes en 1752, et mourut docteur-médecin dans la même ville au mois de mai 1814, à l'âge de soixante-deux ans. La ville et les environs de Mantes éprouvèrent une perte très sensible dans la personne de ce praticien philanthrope, qui avait été chirurgien-major des gardes suisses. Il succomba victime de son zèle à prodiguer les secours de son art dans l'épidémie grave qui fut introduite en 1814 par le passage et le séjour dans cette ville des soldats de la grande armée, au nombre de plus de 20,000. * Magistrats, citoyens, tous s'empressèrent à l'envi de rendre les derniers devoirs à cet homme de bien, dont la mort fut un juste sujet de deuil pour toutes les classes de la société.

PUJEL (PIERRE DE), chevalier de Saint-Louis, maréchal-de-camp, naquit à Poissy d'un bailli d'épée de Troyes en Champagne. Cet officier entra en qualité de sous-lieu-

tenant dans le régiment de Picardie; il y fit ses premières armes, et avec ce corps les campagnes de la guerre de sept ans. Des infirmités contractées au service, rendirent très pénible sa longue et douloureuse existence. Arrêté dans la carrière qu'il avait parcourue avec honneur, il ne put s'occuper de sa fortune; aussi ne laissa-t-il à sa veuve qu'une mémoire honorable, et qui donne lieu de regretter que lorsqu'un brave en retraite succombe, il emporte tout avec lui. M. de Pujel mourut à Poissy généralement regretté.

R

RANDON DU THIL (CHARLES-NICOLAS), né en....., à....., ancien directeur des contributions indirectes de Seine-et-Oise, chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Pourvu d'abord d'une belle fortune, il devint receveur-général des finances du Soissonnais. Son père, Randon de Pommery, ancien trésorier de la reine Marie-Antoinette, garde-général des meubles de la couronne, surintendant des finances de *Mesdames*, tantes du roi, et receveur-général des finances, avait obtenu par grande faveur que son fils, en minorité, occuperait après lui cette dernière place, avec dispense. M. Randon du Thil n'exerça cet emploi que pendant quinze mois, jusqu'à la sup-

* Dans cette même épidémie, qui fut un véritable typhus, succombèrent aussi les médecins Barté et Roger. C'est un devoir pour nous de rappeler leur dévouement et de consacrer leurs noms à l'estime publique.

pression des receveurs-généraux, en 1790. Lorsque la révolution éclata, M. Randon, arrêté comme suspect, fut d'abord emprisonné aux Madelonnettes à Paris, puis écroué de nouveau à Port-Royal, comme ancien receveur-général : il vit périr sous ses yeux plusieurs de ses collègues, et n'obtint son élargissement que long-temps après la révolution du 9 thermidor. Il avait perdu à-la-fois sa fortune et sa liberté. Après avoir recouvré l'une, sans retrouver l'autre, M. Randon du Thil dut chercher les moyens d'améliorer son existence. Doué d'une facile érudition, il s'occupa de littérature, travailla pour le théâtre, soit seul, soit avec d'autres auteurs, et fit des articles de journaux. Sous le ministre de la guerre Berthier (*Voyez ce nom*), il obtint la place d'administrateur des étapes et convois militaires ; mais cette régie ayant été supprimée quelques mois après, il chercha un autre emploi, et fut, lors de l'organisation des droits-réunis en France, nommé directeur de cette administration pour le département de Seine-et-Oise, place qu'il occupa à Versailles jusqu'en 1831. Lors de la rentrée de Louis XVIII (*V. ce nom*), M. Randon passa, de la garde nationale de Versailles, dans le corps de la garde à cheval de Paris. M. le duc de Reggio ayant pris le commandement en chef de la garde nationale parisienne, ce

maréchal le choisit pour son aide-de-camp. M. Randon resta attaché au maréchal Oudinot jusqu'au licenciement de cette garde.

On doit à la plume de M. Randon du Thil, deux recueils de poésies, publiés, l'un, sous le titre de *Réveries poétiques*, v⁸l. in-18, Paris, 1825; l'autre, sous celui de *Nouvelles Réveries poétiques*, vol. in-18, Paris, 1827. Des descriptions animées, une aimable philosophie exprimée dans des vers qui ne sont pas sans poésie, ont honorablement placé M. Randon du Thil parmi nos écrivains. On distingue, parmi ses tableaux poétiques, *Nérina*; *Épître à une Mère désolée de la perte de sa fille*; *le Vieux Chien de Chasse*; *Promenade sur mer*; *le Désert*; *les ruines de l'Abbaye de Jumièges*; *Madame de la Vallière*; *le Petit malheureux*, et d'autres pièces empreintes d'une douce mélancolie.

RÉMOND (EDME-ANDRÉ), né à Versailles le 10 août 1780, entra fort jeune, avec quarante autres élèves ouvriers, à la manufacture d'armes de cette ville, pour y perfectionner les limes, genre d'industrie alors à peine connu en France.

Les succès du jeune Rémond furent rapides. Il n'avait pas encore dix-sept ans lorsque des députés de la Convention lui décernèrent une récompense, pour le perfectionnement qu'il avait déjà apporté

dans la fabrication des limes ; cet encouragement, donné à propos, augmenta le zèle et l'activité de cet habile ouvrier, le seul de ses quarante compagnons qui soit vivant aujourd'hui. Quelques années après M. Rémond fabriqua pour son compte ; les travaux de cet ingénieur artisan contribuèrent bientôt à donner une telle perfection à la fabrication des limes, qu'en peu d'années il parvint à placer notre pays au premier rang dans ce genre d'industrie, et à ne plus nous faire redouter la supériorité des anglais nos rivaux.

En 1823, M. Rémond présenta à l'exposition des produits de l'industrie, un tableau renfermant quarante-six limes fabriquées avec des aciers français, et qui sont aujourd'hui déposées au Conservatoire des Arts et Métiers. Le jury central reconnut qu'elles étaient supérieures aux limes étrangères, et même préféablement recherchées dans les ports de mer, où il est cependant très facile de s'en procurer de l'Angleterre. Ses travaux furent récompensés par une médaille d'or, qu'il reçut alors du gouvernement ; et le conseil municipal de la ville de Versailles, pour honorer le mérite de M. Rémond, lui décerna une autre médaille d'or à la même époque.

Les ouvriers formés sous sa direction, ont déjà répandu dans toute la France la fabrication des bonnes limes ; et si notre pays en

reçoit aujourd'hui les bienfaits, il les doit à M. Rémond, qui réunit dans ses ateliers beaucoup d'orphelins, dont il est l'appui.

RICHARD (ANTOINE), l'un des membres primitifs de la société d'agriculture de Seine-et-Oise, fils du célèbre jardinier-botaniste de Trianon, oncle du professeur de botanique à l'école de Paris, né à Versailles en 1734. Son père avait été un de ces hommes rares qui se forment d'eux-mêmes. De jardinier d'un amateur anglais, devenu fleuriste pour son propre compte, il avait su échanger ses propres renoncules semi-doubles contre les plus belles fleurs de Harlem. Quelques leçons reçues du jeune Lemonnier, alors médecin à Saint-Germain, l'avaient mis en état d'entendre le latin de la botanique. Il devint donc à Trianon jardinier - fleuriste de Louis XV (*Voyez ce nom*), ou plutôt jardinier - botaniste, et se trouva en état de former, sous la direction de Bernard de Jussieu, un jardin de botanique qui a joui d'une célébrité méritée. C'est à lui qu'on doit l'usage et les principes de la culture en terre de bruyère, découverte qui a aujourd'hui une si grande influence sur le commerce et l'art du pépiniériste.

Père d'une nombreuse famille, il destina son fils Antoine, qui avait fait ses études au collège de Ver-

sailles, et suivi au jardin du roi-les cours de botanique et de chimie, à être botaniste voyageur.

Le jeune Antoine Richard s'essaya à cette vie active dans la France même, et son père, qui voulait l'exercer à parcourir des pays sans routes et sans secours, le fit partir à pied pour aller dépouiller le Mont-d'Or, avec les instructions de Lemonnier, qui avait aussi, dès sa jeunesse, visité cette riche montagne.

Mahon était tombé au pouvoir de la France. Antoine Richard fut envoyé, aux frais du roi, pour parcourir toute l'île de Minorque, et il enrichit le jardin de Trianon d'un bon nombre d'espèces d'arbres et de plantes méridionales qu'on ne possédait plus en France. De ce nombre fut la jolie *Giroflée*, ou *Julienne maritime*, qui, sous le nom de *Mahonille* ou *gazon de Mahon*, est devenue un des plus brillants ornemens des bordures et des corbeilles de fleurs. Il envoya même plusieurs objets qui avaient échappé aux anciens botanistes, tel fut le *buis à feuilles de laurier*, qu'on a nommé *buis de Mahon*. Le collecteur de raretés fut ensuite dirigé sur les îles de la Grèce, et il parcourut successivement tout le tour de la Méditerranée pendant l'espace de six années. A son retour, en 1764, il devint le second de son père, et fut envoyé deux fois en Angleterre pour faire des achats

dans les pépinières de ce pays, si riche en correspondances.

En 1774, le jardin de botanique disparut, quant à sa forme méthodique. Antoine Richard devint alors, conjointement avec son père, jardinier de la Reine. Ce fut au goût qu'il avait acquis que le jardin pittoresque établi dans ce même enclos, par le premier architecte Micque, dut ses principaux charmes, par l'art avec lequel il sut placer les riches débris du jardin botanique.

Plusieurs jardins de ce genre gracieux furent formés en différens temps, dans les environs de Paris, par ce même jardinier-botaniste, qui eut, peu de temps après, le chagrin de les voir ravager.

Chargé temporairement de conserver les plantes rares de Trianon, après 1789, Antoine Richard devint, en l'an IV de la république (1797), le jardinier de l'école centrale, et son zèle renaissant fit reparaitre, dans une partie du grand carré de l'ancien potager de Versailles, un jardin de botanique qui mérita d'être visité par les naturalistes de Paris, et où des cours furent donnés aux amateurs de Versailles par le professeur d'histoire naturelle de la même école (*Voyez Duchesne*).

Lors de la formation des *Sociétés d'agriculture*, l'administration départementale, dont Antoine Richard n'avait cessé d'avoir la confiance ;

le désigna comme un des membres primitifs de celle de Seine-et-Oise. Très assidu aux séances, ses lumières et ses connaissances acquises étaient fréquemment consultées, et il fut chargé de l'exécution de diverses expériences entreprises dans les jardins particuliers, dont le ministre avait accordé la jouissance à la société.

Devenu plus que septuagénaire, lors du rétablissement du potager, ordonné en 1805, il fut privé tout-à-coup de la jouissance du jardin, et des appointemens dont le préfet avait obtenu la conservation; il attendait qu'on fit enfin droit à ses justes demandes, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre inflammatoire à laquelle il a succombé après six jours de maladie, le 28 janvier 1807, âgé de soixante-treize ans, laissant une veuve, deux filles et un garçon, dans une situation à laquelle il ne pouvait s'attendre, après une vie aussi remplie de travail et une aussi sage conduite.

RICHARD (LOUIS-CLAUDE-MARIE), chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut (Académie royale des Sciences), professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, correspondant de la plupart des Sociétés savantes nationales et étrangères, naquit à Versailles le 20 septembre 1754. Son père, jardinier du roi à Auteuil, lui donna une éducation

soignée, que secondèrent merveilleusement les heureuses dispositions et la facilité du jeune Richard. Possédant au plus haut degré l'art de lever et de dessiner les plans, il y exerça de bonne heure son fils, qui, à l'âge de 12 à 13 ans, excellait déjà dans cette partie du dessin; mais entouré des richesses végétales que Louis XV avait réunies dans les jardins d'Auteuil et de Trianon, dont son oncle était le fondateur et le directeur, le jeune Richard se sentit bientôt entraîné par une force irrésistible vers l'étude de la botanique et des autres branches de l'histoire naturelle. Il y consacrait tous les instans qu'il passait dans la maison paternelle. A l'âge de dix ans, Richard étudiait déjà l'organisation des végétaux avec un soin particulier. Il se formait un herbier, soit de plantes qu'il trouvait dans ses promenades, soit de celles qu'on cultivait dans les jardins du roi. Bientôt ce goût devint une passion dominante qui décida de son sort. L'histoire naturelle fut l'objet de toutes ses pensées; la lecture de quelques voyages enflamma son imagination pour les productions merveilleuses des pays lointains, et il fit dès-lors les préparatifs nécessaires aux voyages dont il était sans cesse préoccupé. L'occasion se présenta enfin: il partit pour la Guiane française avec le titre de naturaliste du roi. Richard, au comble de ses vœux, explora

avec la plus scrupuleuse attention Cayenne, la Guiane, la Martinique, la Guadeloupe, la Jamaïque, Saint-Thomas, et presque toutes les îles situées à l'entrée du golfe du Mexique : les forêts et les savanes n'ont pas de retraites qu'il n'ait visitées, les montagnes de pics qu'il n'ait gravies, et la terre de profondeurs qu'il n'ait sondées. Il fit marcher de front toutes les branches de l'histoire naturelle. Il revint après huit ans d'absence, chargé de collections de toute espèce, toutes précieuses et presque toutes inconnues. Il avait ruiné sa santé, épuisé toutes ses ressources pécuniaires ; il demanda le remboursement de ses avances. C'était le moment de la plus grande agitation en France ; sa voix ne fut point entendue, et il connut la détresse. Lorsque le calme eut été un peu rétabli, l'école de santé et l'Institut ayant été créés, Richard fut appelé dans ces deux corps et fut chargé, à l'École de santé, de l'enseignement de l'histoire naturelle médicale. L'objet de tous les travaux de Richard était de ramener la botanique, et particulièrement l'organisation des végétaux, à un petit nombre de principes fixes, et de créer une nouvelle philosophie botanique qui pût remplacer celle de Linnée, et probablement il allait faire jouir le public de ses travaux, tous dirigés vers ce but, lorsqu'il mourut dans le courant de 1821. Son éloge fut

prononcé par M. Dupuytren, dans la séance publique du 22 novembre 1821.

RICHARD (ACHILLE), fils du précédent, docteur en médecine, professeur-suppléant de botanique à la Faculté des sciences, professeur de botanique auprès de la Faculté de médecine de Paris, membre de la société philomathique et de la société d'histoire naturelle de Paris, correspondant de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères, est né à Paris le 27 avril 1794. Il s'occupe avec une ardeur extrême de botanique et de physiologie végétale, et il fait chaque année, soit à la Faculté de médecine, soit à la Faculté des sciences, des cours très suivis. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans : 1^o *Nouveaux élémens de botanique et de physiologie végétales*, 1 vol. in-8^o avec 8 planches, 2^e édition ; Paris, 1823. Cet ouvrage sert de guide aux nombreux élèves qui suivent les cours de botanique des Facultés de médecine et des sciences, et du Jardin-du-Roi. 2^o *Botanique médicale, ou Histoire naturelle et médicale des alimens, des poisons, et des médicamens tirés du règne végétal*, 2 vol. in-8^o, Paris, 1823. 3^o *Histoire naturelle et médicale de l'ipécacuanha du commerce*, 1 vol. in-4^o avec 2 planches, Paris, 1819. 4^o *Formulaire*

de poche, ou Recueil des formules les plus usitées dans la pratique médicale, 1 vol. in-32, 3^e édition, Paris, 1824. 5^o *Mono-graphie du genre hydrocotyle*; 1 vol. in-8^o avec 16 planches, Bruxelles, 1819. Il a lu un grand nombre de Mémoires, soit à l'Académie des sciences, soit aux Sociétés philomathique et d'histoire naturelle de Paris, qui ont été imprimés dans le Bulletin des Sciences, les Mémoires de la Société d'histoire naturelle, les Annales des sciences naturelles. Héritier du zèle de son père, pour l'étude de la botanique et des riches collections qu'il avait amassées, M. Richard a déjà terminé et publié plusieurs des travaux importants dont une mort prématurée avait frustré la science. Il continue d'illustrer la carrière parcourue par son père avec tant de distinction.

RICHAUD (HYACINTHE), ancien maire de la ville de Versailles, membre de la Légion-d'Honneur, naquit à Faucon, arrondissement de Barcelonnette, département des Basses-Alpes en 175... et mourut à Versailles en avril 1827. Pendant quelques années M. Richaud exerça, à Châlons-sur-Saône, la profession de négociant. En 1787, il quitta cette ville et vint à Versailles succéder à son oncle dans sa maison de commerce. Constamment en rapport avec ses concitoyens, M. Ri-

chaud ne tarda pas à se faire remarquer par une probité sévère, par son esprit de rectitude et de justice.

Appelé à la première magistrature de Versailles, il justifia bientôt, par un acte de dévouement, le choix que les habitants avaient fait de lui, en s'efforçant, dans la journée du 9 septembre 1792, d'arracher au fer de quelques furieux les malheureux prisonniers d'Orléans. Quarante-quatre d'entr'eux furent impitoyablement massacrés à la grille de l'Orangerie de Versailles; mais sans le dévouement généreux de M. Richaud, qui, protégé par l'énergie de son courage, tous les prisonniers eussent été passés par les armes. Deux mille fédérés, près de bouleverser Versailles, furent désarmés par le calme et l'humanité suppliante de M. Richaud. Nommé député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, il réclama, l'an 1^{er} (1793), la levée de la permanence des conseils généraux des communes et des sections. En l'an II (1793), ce représentant déploya un nouveau courage, et courut de nouveaux dangers en se refusant à l'arrestation du brave général Hédouville (depuis sénateur et pair de France), et en laissant inexécuté l'ordre qu'il avait reçu du Comité de Salut public, de faire sortir de l'armée de la Moselle les officiers de famille noble qui s'y trouvaient. En mission près cette

armée, ce fut lui qui annonça l'évacuation de Saarbruck par les ennemis et la prise de Deux-Ponts. En l'an III, il vota la suppression du *maximum* et combattit la restriction proposée par Lecointre (*Voy. ce nom*) en faveur des grains. Envoyé à Lyon, il rendit compte à l'Assemblée nationale de quelques troubles qui avaient pris naissance dans cette ville, et du bon effet que l'abolition des lois de rigueur avait produit. En l'an IV de la république, réélu au Conseil des Cinq-Cents, il proposa de faire payer les fermages moitié en nature, moitié en assignats au cours; il fut adjoint à la commission des finances, présenta un projet pour affermer les salines nationales; proposa d'annuler les élections d'Antin, et opina sur les droits d'exportation. Dans cette même année, il fit un rapport relatif aux vóls de deniers publics, et soutint un projet sur le mode de décharge des comptables. Après le 9 thermidor, M. Richaud s'acquitta d'un ordre bien doux pour lui, celui de rendre à la liberté de nombreuses victimes qui, depuis longtemps, gémissaient dans les cachots de Lyon.

En 1816, M. Richaud présida la cérémonie funèbre ordonnée par le gouvernement en l'honneur des prisonniers massacrés à Versailles, et dont les ossements reposent au cimetière Saint-Louis de cette ville, sous une même tombe élevée

à leur mémoire.* M. Richaud aurait pu parvenir à de hauts emplois; mais il n'ambitionna jamais d'autres fonctions que celles qui purent lui permettre de se réunir à son honorable famille, et de continuer à être utile à la ville et au département qui lui avaient donné tant de marques d'intérêt; lors de la création des administrations départementales; il fut nommé conseiller de préfecture, et il conserva cette place jusqu'à sa mort.

ROCHEJAQUELEIN (MARIE-LOUISE-VICTOIRE de DONNISSAN, marquise de LA), fille unique du marquis de Donnissan, est née à Versailles le 25 octobre 1772. Sa mère, dame d'atours de madame Victoire, tante du roi, lui fit faire sous ses yeux son éducation, et ne négligea aucun moyen de la rendre brillante. Lorsque la révolution fut sur le point d'éclater, elles se retirèrent dans la ci-devant Gascogne, où mademoiselle de Donnissan, alors âgée de dix-sept ans, épousa le marquis de Lescure, son cousin-germain. Quelque temps après son mariage elle retourna à Paris, et suivit son mari dans la Vendée, après l'affaire du 10 août 1792. Elle partagea l'enthousiasme des Lescure, des La Rochejaquelein,

* La pierre tumulaire porte cette inscription : « Victimis impie mactatis die in via - vulgo dicta Orangerie quarum hic jacent - quadringenta quatuor corpora. »

des Donnissan , et distribua elle-même les premières cocardes blanches. Son mari, ayant été blessé à la prise de Saumur, elle se retira dans le château de la Boulaye. Après lui avoir prodigué les soins de l'amitié, cette intrépide épouse l'accompagna de nouveau dans les chances de la guerre civile. Jamais femme ne montra plus d'énergie dans la mission que son royalisme lui fit entreprendre. Enceinte et tenant sur elle un enfant de dix mois, elle accompagna à cheval son mari, de Chollet jusqu'à Fougères, où, porté sur un brancard et mortellement blessé, il rendit dans ses bras le dernier soupir. Au milieu du carnage et du spectacle horrible d'une retraite précipitée, elle ne songea qu'au malheur qui l'accablait pour offrir ses derniers soins à l'ami qu'elle chérissait. Manquant de tout, elle eut cependant le courage de suivre encore l'armée jusqu'à la Loire, qu'elle ne quitta que la veille de la défaite de Savenny. Déguisée et gardienne d'un troupeau au milieu d'un bois, elle parvint à se soustraire aux recherches des républicains; et dans le mois d'avril 1794, cette femme courageuse accoucha de deux filles. A Dreneuf, elle se retira avec sa mère chez Dumouriez; elle y resta jusqu'à l'époque de l'amnistie en 1795, où il lui fut délivré un passe port pour Bordeaux. Après une vie si orageuse, madame de Lescure se

retira paisible dans son château de Citrau jusqu'à la révolution du 18 fructidor. Poursuivie pour y avoir pris part, elle alla chercher un refuge en Espagne, et revint en France après l'établissement du gouvernement consulaire. Peu de temps après, elle épousa en secondes noccs le marquis Louis de La Rochejaquelein, dont elle eut huit enfans. A l'époque du 20 mars 1815, elle retourna en Espagne et y resta jusqu'au second retour des Bourbons. Pendant ce voyage, son second époux, comme le marquis de Lescure, succomba dans les rangs vendéens. Mais cette femme forte trouva des consolations en retraçant dans ses mémoires la vie des deux vendéens qu'elle avait aimés.

RONGEAT (PIERRE-THOMAS), capitaine, adjudant de place, chevalier de la Légion-d'Honneur, est né à Versailles. Fils d'un ancien militaire distingué par ses talens et sa bravoure, Rongeat, qui avait un goût décidé pour la carrière des armes, entra, le 8 août 1804, après avoir atteint sa quatorzième année, dans le 112^e régiment d'infanterie de ligne. Le 14 juin 1809, n'étant encore que fourrier, pendant la bataille de Raab, il se précipita l'un des premiers dans les retranchemens de l'ennemi, qui furent enlevés à la baïonnette. Vingt-deux jours après, à Wagram, il eut le

bras droit emporté par un boulet, au moment où, pendant une charge de cavalerie ennemie, il était occupé à maintenir le bon ordre dans les rangs. Quoique mutilé et souffrant cruellement de sa blessure, il ne voulut point quitter son poste, et continua de combattre jusqu'à ce qu'affaibli par la perte de son sang, il tombât parmi les morts. L'extrême bravoure qu'il déploya dans cette circonstance, lui fit perdre la récompense qu'il avait méritée; ses chefs, croyant qu'il avait cessé de vivre, accordèrent à un autre la décoration qui devait être le prix de sa belle conduite. Le 3 juillet 1812, admis comme lieutenant à l'Hôtel-des-Invalides, Rongeat y jouissait du repos des guerriers, lorsque les désastres de la grande armée réveillèrent chez lui le désir de servir de nouveau sa patrie. Oubliant sa blessure, il court rejoindre les anciens compagnons de sa valeur, et s'élève rapidement par de brillants exploits au grade de capitaine. Anvers, assiégé par les coalisés, devint pour lui un théâtre glorieux, où il montra autant d'habileté que de courage. Il n'avait encore que vingt-trois ans, et cependant le conseil de défense n'hésita pas à lui confier les postes les plus importants. Chargé successivement des forts Ferdinand et Lasalle, en avant du camp retranché, sa vigilance, son activité et son ardeur belliqueuse, furent plus d'une fois

funeste aux assiégés. Rentré dans ses foyers, après la ratification du traité de paix, cet officier reçut l'étoile de la Légion-d'Honneur qu'il était allé une seconde fois conquérir par son dévouement. Il fut alors nommé capitaine-adjutant de la place de Paris, et fut employé activement dans ce grade jusqu'au 1^{er} août 1815.

ROSTANGÉ, sergent à la 3^e compagnie du 2^e bataillon de sapeurs, est né dans le département de Seine-et-Oise. Pendant le siège de Peschiera, le 16 janvier 1801, le sergent Rostangé et le sapeur Trouillard s'avancèrent, malgré le feu des Autrichiens, pour attaquer une maison avancée, reconnue comme le point le plus favorable à l'ouverture de la tranchée; après en avoir brisé les portes à coups de hache, ils marchèrent intrépidement la baïonnette en avant et firent mettre bas les armes à un piquet de trente hommes qui s'y étaient retranchés.

S

SAINT-DENIS, valet-de-chambre de l'empereur Napoléon, né à Versailles en....., s'est fait remarquer par sa fidélité en accompagnant son maître dans son exil à Sainte-Hélène.

SALLERON (JEAN-CHARLES). Cet industriel possède, à Longju-

meau , dont il est maire, une tannerie justement renommée par son étendue et les préparations excellentes qu'y subissent les cuirs et les peaux.

SIBUET (GEORGES), ancien juge au tribunal de cassation, président du tribunal de Corbeil, est le frère aîné du général Sibuet. Après s'être concilié l'estime générale des habitants de Corbeil, par sa conduite, son dévouement et son caractère, il fut nommé député à la chambre des Cent-Jours, en 1815, par l'arrondissement de Corbeil. Il fit une proposition tendante à ce que, dans l'intérieur de la Chambre, aucun titre nobiliaire ne fût ajouté à celui de député. M Sibuet est né à Belley, département de l'Ain.

SILVESTRE (JACQUES-AUGUSTIN de), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et maître à dessiner des enfans de France, né le 1^{er} août 1729, s'est distingué particulièrement par son talent pour la peinture et par son goût éclairé pour les beaux-arts.

Il était originaire d'une famille écossaise, qui, vers la fin du xvi^e siècle, et à l'occasion des troubles de l'Écosse, était venue s'établir en Lorraine, et dont le chef s'était adonné à la peinture avec tant de succès, qu'ayant exercé son art en Allemagne, il y reçut des lettres de noblesse de l'empire, et que depuis il fut appelé en France pour don-

ner des leçons de dessin au roi et à la famille royale.

Jacques-Augustin de Silvestre se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la peinture, et il fit de si rapides progrès que, dès l'âge de quatorze ans, il fut jugé en état de donner des leçons de dessin aux pages du roi; ses talens et sa douceur lui concilièrent l'attachement de cette nombreuse jeunesse, et les succès qu'il obtint déterminèrent son père à lui confier les leçons de dessin aux enfans de France, que sa santé chancelante ne lui permettait plus de donner avec une suffisante exactitude. Le jeune Silvestre, dans un âge aussi tendre, sut mériter l'estime des employés supérieurs dans l'éducation des princes, et fut assez heureux pour inspirer à ses élèves le goût des beaux-arts.

La considération dont M. de Silvestre jouit bientôt, l'existence honorable que ses places lui procurèrent, la faveur même auprès du dauphin et de Madame de France, un premier mariage qu'il avait contracté, rien ne put lui faire perdre de vue que son entrée prématurée dans la carrière de l'enseignement ne lui avait pas laissé assez de temps pour se perfectionner. Tourmenté du désir de se livrer de nouveau à des études suivies, il pensait avec raison qu'un séjour de quelques années consacrées au travail dans la patrie des

beaux-arts, pourrait seul lui faire acquérir de vrais talens. Soupirant depuis long-temps après ce bonheur, M. de Silvestre obtint enfin ce qu'il désirait le plus, la permission d'aller en Italie. Arrivé à Rome, il s'y livra au travail le plus assidu, et passa trois années à dessiner d'après les chefs-d'œuvre dont cette ville célèbre est enrichie. La noble émulation que fit naître en lui la vue des ouvrages des jeunes artistes, alors à la pension du roi, et avec lesquels il était lié d'amitié, entretenait et ajoutait encore à l'ardeur qu'il avait pour l'étude de la peinture; mais le décès de son épouse, qu'il perdit à Versailles pendant qu'il était en Italie, l'obligea à repasser en France : il y fut reçu avec une bienveillance marquée par ses élèves, alors devenus ses protecteurs, et il fut près d'eux le conseil et l'arbitre de toutes les décisions relatives aux beaux-arts.

Son caractère de franchise et d'impartialité bien connue, rendait toujours ses avis d'un grand poids; il ne désignait, pour les travaux à faire, que des hommes d'un vrai talent : les princes lui eurent l'obligation de ne les accorder qu'au mérite réel; s'il profita de sa faveur, ce ne fut que pour faire apprécier les artistes habiles; il donna l'exemple trop rare de l'homme en place qui n'emploie son crédit que pour la gloire des protecteurs et l'avantage des protégés.

M. de Silvestre, à son retour de Rome, sentit les atteintes d'une maladie de poitrine, pour laquelle il fut formellement condamné par des médecins célèbres du temps : ses amis s'inquiétèrent vivement de son état, et Mesdames Adélaïde (V. ce nom) et Victoire l'engagèrent à se mettre au lait pour toute nourriture : il le fit, et trouva cette manière d'exister si bonne et en même temps si commode, que ce qu'il avait commencé par besoin, il le continua par sobriété, et il employa pendant vingt-deux années consécutives l'usage du lait, dont il fit sa nourriture presque unique. Sans doute il dut à ce régime la prolongation de son existence, et la santé dont il a joui continuellement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Sans cesse occupé du désir d'obliger, M. de Silvestre consacra cette longue carrière à rendre service à tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître; ce qu'il chérissait le plus semblait ne pas lui appartenir. Une collection considérable de tableaux, dessins et estampes des plus anciens et des plus habiles maîtres, dont il avait hérité de ses pères et qu'il avait considérablement accrue, était sa plus douce jouissance; son cabinet était toujours ouvert aux artistes et aux amateurs, et le moindre désir d'en copier quelques morceaux le déterminait à les confier pour un

temps illimité, se croyant toujours l'obligé de celui qui l'avait mis à portée de lui rendre service.

M. de Silvestre avait reçu du roi le cordon noir, comme récompense de ses travaux; et à cette occasion les lettres de noblesse allemande de sa famille furent confirmées en France. Mais sa carrière ne fut pas d'ailleurs exempte de violens chagrins; trois fois il avait cru pouvoir trouver le bonheur dans un mariage assorti, et trois fois il perdit la personne sur laquelle il avait fondé l'espoir de son bonheur futur. Sa troisième femme, morte en 1764, lui laissa deux enfans, qui ont été son soutien et sa consolation dans les temps de troubles civils qui affligèrent ses dernières années; alors il perdit ses places et ses pensions, il ne lui resta qu'une modique rente viagère pour dédommagement de son logement aux galeries du Louvre, dont il avait été expulsé. Il supporta ses malheurs avec résignation: son cabinet lui restait, et plus encore, la tendresse de ses enfans. M^{me} de Bonnard, sa fille, modèle de toutes les vertus, se consacra tout entière à la consolation de son vieux père; mais il éprouva encore, au bout de quelques années, le nouveau malheur de voir cette fille si chère enlevée par la mort à sa tendre affection. Son fils seul lui resta, et il trouva près de ce fils des adoucissemens à des maux qui avaient été si cuisans.

Il conserva aussi des amis; il avait été toujours si bon pour les autres, qu'à la fin de sa carrière il ne fut point abandonné. En effet, jamais on n'avait poussé la bonté et l'oubli de soi-même plus loin que M. de Silvestre; il se montrait sans cesse occupé du bonheur des autres, sensible et reconnaissant, même des services qu'il était le plus en droit d'exiger. L'âge avancé, qui souvent amène l'âpreté et la mauvaise humeur, ne changea rien à la douceur de son caractère; la crainte qu'il avait de gêner et d'embarrasser lui avait fait prendre l'habitude de vouloir rester souvent seul; et même, dans ses momens d'indisposition, il cherchait à éloigner de lui ses proches et ses domestiques, croyant toujours qu'ils pouvaient avoir ailleurs quelque chose de plus utile ou de plus agréable à faire: aussi peu exigeant à ses derniers momens qu'il l'avait été pendant le cours de sa vie, il termina sa longue carrière avec le calme de l'homme juste et sans reproche, emportant les regrets des nombreux amis et des artistes qu'il n'avait cessé d'obliger. M. de Silvestre est mort à Paris le 10 juillet 1809.

SILVESTRE (AUGUSTIN-FRANÇOIS, baron de) fils du précédent, bibliothécaire du cabinet du roi, membre de l'Institut, etc., est né à Versailles le 7 décembre 1762. Après avoir fait ses premières étu-

des littéraires, il se livra à celle du dessin, et partit pour Rome à quinze ans avec M. Aubry, membre de l'Académie royale de peinture, et élève de son père (*Voyez ce nom*). Il avait obtenu la survivance de la place de maître à dessiner des enfans de France, que son père exerçait, et qui datait dans sa famille depuis le commencement du xviii^e siècle. Le jeune Silvestre passa trois ans à Rome, et une année à voyager dans le reste de l'Italie, en s'occupant de la peinture, de littérature et d'antiquités. A son retour à Versailles, il apprit que son brevet avait été redemandé et que sa place était occupée par un autre : il voulut alors s'ouvrir une nouvelle carrière ; il reprit avec ardeur ses études littéraires ; il étudia l'allemand et l'anglais ; il fit quelques poésies légères et entreprit de composer quelques pièces de théâtre.

Il fut, en 1782, adjoint à son grand-père maternel comme lecteur et bibliothécaire de *Monsieur*, qui fut depuis Louis XVIII (*Voy. ce nom*). La bibliothèque du prince était formée en grande partie de livres qui avaient appartenu à feu M. Lieutaud, premier médecin du roi ; elle contenait beaucoup d'ouvrages sur les hautes sciences, la plupart écrits en langues étrangères ; en faisant le catalogue complet de cette nombreuse collection, M. de Silvestre sentit que des connaissances purement littéraires ne lui suffisaient

pas pour exercer convenablement sa place ; il voulut se livrer à l'étude des sciences exactes ; il abandonna toute autre espèce d'occupation pour apprendre les mathématiques, la physique, la chimie et les diverses branches de l'histoire naturelle. L'habitude qu'il avait contractée de travailler ordinairement quatorze heures par jour, lui rendit possible la simultanéité de tant d'études diverses. Il allait à Paris trois ou quatre fois par semaine, pour suivre les professeurs dans ces diverses branches de l'enseignement, et bientôt il se fixa presque entièrement dans la capitale. Il avait déjà puisé des notions de saine littérature dans la société de MM. l'abbé Arnaud, Ducis (*Voyez ce nom*), Delille et La Harpe, qui, étant liés avec sa famille, avaient accueilli sa jeunesse avec un très bienveillant intérêt. Lorsqu'il se fut établi à Paris, il fut admis dans la société intime des savans les plus distingués de l'époque ; Lavoisier, d'Aubenton, Borde, Lagrange, Laplace, Coulains, Romé de Lisle, Haüy, Fourcroy, Vicq d'Azir, Hallé, et plusieurs autres, l'honorèrent de leur amitié. Il se lia aussi avec quelques jeunes gens studieux qui suivaient différentes branches de la carrière des sciences ; ils se réunissaient souvent pour se communiquer leurs observations et le résultat de leurs recherches : ils sentirent combien ces

communications réciproques sur des objets qui ont entre eux des liaisons intimes, étendaient et fortifiaient leurs études : ils formèrent, en 1788, la société philomathique, qui s'est assemblée long-temps chez M. de Silvestre, et dont il a été pendant quatorze ans secrétaire. Cette société, qui n'a jamais cessé de se réunir une fois par semaine, et qui jouit encore aujourd'hui d'une haute réputation, a recueilli dans son sein une grande partie des membres de l'ancienne Académie royale des sciences, lorsqu'une mesure révolutionnaire eut détruit toutes les académies. Parmi ses travaux fondamentaux, cette société s'était imposé l'obligation de répéter avec exactitude à Paris toutes les expériences remarquables qui étaient annoncées en Europe ; ce fut ainsi qu'elle répéta notamment les expériences sur la génération, publiées par Spallanzani ; celles du docteur Ingenhouz, sur l'influence de la lumière dans la végétation ; celles qui avaient pour objet la respiration dans les poissons ; celles de MM. Dehman et Vanströtwich, sur la décomposition et la recomposition de l'eau par l'étincelle électrique, etc. M. de Silvestre donna beaucoup de soins à ces divers travaux ; le dernier lui fournit occasion d'inventer, de concert avec M. l'abbé Chappe, un instrument qui est encore dans les cabinets de physique, et à l'aide du-

quel on obtient successivement et avec beaucoup de facilité, dans le même appareil, la décomposition et la recomposition de l'eau par l'étincelle électrique ; il a publié dans les Annales de chimie, tome v, les résultats de ses expériences à ce sujet. Les quatre volumes in-8° dans lesquels les premiers travaux de la société philomathique sont exposés, ont été presque entièrement son ouvrage. Il publia aussi vers ce temps dans le Journal de physique, dans les Annales de chimie et dans les Mémoires de la société royale d'agriculture, divers mémoires sur les volcans, sur les effets de l'électricité artificielle dans la végétation, sur la culture en grand et l'accroissement des plantes potagères, sur la nécessité et les moyens d'enseigner l'économie rurale dans les écoles publiques, sur les effets du sel marin employé comme engrais, sur différentes maladies des céréales, etc. Il avait été reçu, en 1792, à l'ancienne société royale d'agriculture ; mais cette société partagea bientôt le sort des académies ; elle fut, à la vérité, promptement rétablie comme société libre pour le département de la Seine, et depuis elle a été recrée comme société royale et centrale d'agriculture. M. de Silvestre est secrétaire perpétuel de cette société depuis plus de trente années, sous les diverses formes qu'elle a subies.

Cependant la révolution n'avait pas laissé M. de Silvestre suivre tranquillement la carrière qu'il avait embrassée ; son attachement constant aux Bourbons et à la monarchie, qu'il n'avait jamais su déguiser, pouvait accroître ses périls. Mais les profondes études auxquelles il s'était livré, dans l'intention consciencieuse surtout d'être plus capable d'exercer la place qui lui avait été confiée, devinrent pour lui un moyen d'échapper à la proscription : il avait été compris dans la liste des exilés de Paris à l'époque où un décret de la Convention avait condamné tous les nobles au bannissement ; dans cette circonstance on fit grâce au savoir, et il fut mis en réquisition par le comité de salut public à l'effet, notamment, d'extraire des voyages agronomiques d'Arthur Young en France, une instruction populaire à l'usage des agriculteurs. Cette instruction, rédigée avec soin d'après le texte anglais, fut imprimée in - 8° à un grand nombre d'exemplaires.

M. de Silvestre fut, à cette époque, membre de la société économique, de la société philotechnique et de celle d'histoire naturelle de Paris. Il fit partie du jury d'instruction pour le département de la Seine. Il avait aussi été membre du bureau de consultation des Arts et Métiers, l'une des dernières et des plus utiles institutions de Louis XVI (*Voyez ce nom*) : ce bu-

reau était formé de trente savans, choisis tant dans l'Académie royale des sciences que dans les autres sociétés savantes de la capitale. Les récompenses que ce bureau distribuait annuellement aux hommes qui avaient fait des découvertes en industrie, et plus encore les conseils utiles que les savans qui le composaient prodiguaient aux praticiens, fondèrent cette union si désirée de la haute théorie avec la pratique, et qui a donné une grande impulsion au perfectionnement de nos arts et métiers.

M. de Silvestre a été reçu docteur ès-sciences ; il a professé pendant plusieurs années un cours d'économie rurale au Lycée, maintenant l'Athénée de Paris ; il a été membre du conseil d'agriculture, arts et commerce, et depuis du conseil supérieur d'agriculture au ministère de l'intérieur ; il a fait partie, aussi de celui de la préfecture de la Seine ; il a été l'un des fondateurs, et toujours membre du conseil, de la société pour l'encouragement de l'industrie nationale. Nommé, en 1806, membre de l'Académie royale des sciences, il a été associé successivement à la plupart des sociétés des sciences et de l'agriculture établies dans un grand nombre de chefs-lieux de départemens, et aussi dans plusieurs pays étrangers, tels que Madrid, Rotterdam, Turin, Iéna, Leipsick, Londres, Vienne, Moscou, New-

Yorck, Philadelphie; à la société italienne des sciences, etc. La correspondance avec tous ces corps savans exigeait un travail très étendu, et elle a donné lieu à plusieurs ouvrages que M. de Silvestre a rédigés sur leur demande.

Il a publié en 1801, pour la société d'agriculture, un ouvrage in-8° sur les meilleurs moyens de perfectionner les arts économiques; il a rédigé plusieurs rapports et dissertations qui sont insérés dans les volumes de cette société, ainsi que dans la nouvelle édition d'Olivier de Serres et dans le cours complet d'agriculture, publiés sous les auspices de cette société. Il a rédigé aussi, pour la préfecture de la Seine, un mémoire sur la minéralogie du département. Son cours d'agriculture fait au Lycée, une traduction des fondemens de l'agriculture allemande de Bukmann sur l'édition imprimée à Göttingue en 1790, celle de la botanique économique de Succow sur l'édition de Manheim en 1777, ainsi que des voyages agronomiques qu'il a faits en Suisse, en Flandre et en Hollande, n'ont pas encore été imprimés.

Indépendamment de ces travaux littéraires et scientifiques, M. de Silvestre a été employé utilement dans l'administration publique. Lors de l'organisation de l'école des mines, il a été nommé chef de la maison d'instruction des élèves; au

bout de trois années de ce travail administratif, il a été appelé par M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, à diriger les bureaux de l'agriculture et des haras, et pendant plus de vingt ans il a rempli ces fonctions, auxquelles il joignit plus tard celles de directeur de la statistique générale au ministère de l'intérieur. Ce fut pendant ces vingt années que les haras et dépôts d'étalons furent créés dans les départemens, que des bergeries de mérinos furent instituées, que des pépinières publiques et départementales furent organisées. M. de Silvestre fut pour beaucoup dans ces nouvelles créations, qui exigèrent une prudente sollicitude et des travaux fort assidus.

Louis XVIII, lors de sa rentrée en France en 1814, rendit à M. de Silvestre la place de bibliothécaire, et depuis celle de lecteur, qu'il avait exercées auprès de lui avant la révolution; il lui donna la croix de la Légion-d'Honneur, et lui conféra le titre héréditaire de baron. Presque toutes les années furent alors marquées pour lui par quelque travail rédigé dans les plus louables intentions. Pendant long-temps notamment, il a lu à toutes les séances publiques de la société royale et centrale d'agriculture, des rapports généraux sur les travaux annuels de cette société et sur l'état et les progrès de l'économie rurale. En 1816, il rédigea,

au nom d'une commission nommée par le gouvernement, une instruction concernant la panification des blés avariés, et qui fut abondamment répandue, pour remédier aux désastreux effets que les pluies excessives avaient occasionnés aux récoltes. En 1819, il publia pour la société philanthropique, un annuaire (sans nom d'auteur), et qui contient l'indication des meilleurs moyens qui existent à Paris de soulager l'humanité souffrante et d'exercer utilement la bienfaisance. Il a publié en 1827, dans la Revue encyclopédique, un mémoire sur l'enseignement du dessin linéaire, et dans lequel il prouve qu'un procédé au moins analogue, employé par les anciens peintres et sculpteurs, avait eu une grande influence sur la perfection de leurs ouvrages. Il avait toujours conservé un goût très éclairé pour les beaux-arts, et il devait à ce goût naturel et à une grande habitude, la connaissance du faire des différens maîtres. Il s'est occupé avec succès à recréer la superbe collection de tableaux et dessins anciens que son père avait laissés lors de son décès, et dont des partages de famille avaient occasionné la vente publique et la dispersion en partie.

M. de Silvestre s'est occupé aussi de l'éducation publique; il a publié en 1819 un mémoire sur l'ordre à établir dans la série des connaissances qui doivent être données à la

jeunesse. Ce mémoire a été imprimé dans le *Recueil de la Société des Méthodes d'Enseignement*; mais le travail le plus considérable et le plus important qu'il ait publié, est la Collection de ses notions biographiques, dont le nombre s'élève à cinquante-deux. Cette publication est plus considérable que celle d'aucun autre biographe ancien ou moderne. Ces notions ont eu en général du succès; on voit qu'elles sont consciencieusement rédigées, et que l'auteur a eu l'intention de donner une physionomie propre et caractéristique à chacun de ses sujets: il semble avoir suivi la ligne tracée par Vicaire, dans ses considérations générales sur les éloges; et non-seulement il paraît n'avoir négligé aucune recherche dont le résultat pût intéresser la réputation de ceux qu'il louait, mais encore il paraît avoir cherché le mobile de leurs travaux, et à faire connaître quelle a été leur influence sur le progrès des sciences ou des arts qui les avait principalement occupés. Les préambules de ces notices tant variées offrent des réflexions philosophiques et morales sur le sujet qui va être traité: elles résument, en un seul tableau, les principales notions d'instruction générale qu'il est possible d'en tirer. L'auteur a souvent eu l'art de commander un plus grand intérêt, en mêlant à ses notices des considérations particulières sur les parties de la science

qui avait le plus occupé les personnages dont il retraçait l'histoire. C'est ainsi, pour se borner à un petit nombre d'exemples, qu'il semble avoir personnifié la bienfaisance éclairée, dans ses éloges de Béthune Charost, de Desplas, de Pia, de Parmentier; qu'il fait apprécier le mérite de la modération et de l'oubli de soi-même dans ceux de Thouin, de Bosc, de Beljambe; l'utilité des connaissances variées, l'importance d'un travail opiniâtre, et l'avantage d'une éducation bien dirigée, dans ceux de Creuzé Latouche, Moreau-de-Saint-Méry, François (de Neufchâteau) et Duchesne; qu'il peint les malheurs de la révolution et les effets de la restauration, dans ceux de Journe Auber, Herwin et de Cubières; qu'il donne ses propres vues sur la statistique, la météorologie, et l'influence de la théorie des sciences physiques sur les progrès des arts et métiers, à l'occasion des éloges d'Olivier, de Cotte et de Desmarets. Enfin, qu'il oppose ses propres principes d'économie publique à ceux des anciens économistes, dans l'éloge même de Dupont de Nemours.

Dans toutes ses notices biographiques, l'auteur se plaît surtout à retracer les vertus publiques et privées de ceux dont il écrit l'histoire. La peinture attachante qu'il fait de la fermeté, de la scrupuleuse probité, de la bonne conduite, de la bienfaisance, du vrai patriotisme,

de la persistance dans les études et dans les travaux utiles, commandent une imitation désirable; il semble s'attacher surtout à montrer sous quels rapports essentiels la vie dont il retrace l'histoire est exemplaire, et il sait choisir avec discernement, et renfermer en un court espace, dans chacune de ses notices biographiques, les actions et les travaux littéraires dont la mémoire mérite d'être soigneusement conservée.

SILVESTRE DE SACY (le baron ANTOINE-ISAAC). Célèbre orientaliste, membre de l'Institut, commandeur de la Légion-d'Honneur, est né à Paris le 21 septembre 1758.

SIMONEAU (N...). La tannerie que dirige à Étampes madame Simoneau, a honorablement placé Seine-et-Oise dans ce genre d'industrie. Quoique ce département ait encore beaucoup à conquérir dans les arts qui se rapportent aux préparations des peaux, tels que le corroyage, la parcheminerie, ganterie, etc., madame Simoneau n'en a pas moins droit à prendre un rang près de ceux qui ont fait quelque chose pour cette branche de fabrication.

SIMON-DE-LAMORTIÈRE, (JEAN-BAPTISTE-CHARLES, le baron), est né à Versailles le 28 juin 1770.

Maréchal-de-camp honoraire, ancien premier aide-de-camp du maréchal duc de Trévise, etc. Au mois d'avril 1792, pour concourir d'une manière active à la défense de la patrie, il renonça au grade de capitaine pour entrer en qualité de sous-lieutenant dans le ci-devant régiment d'Auvergne, devenu 7^e d'infanterie légère qui se trouvait en présence de l'ennemi. Le général en chef Kellermann, appréciant le dévouement généreux de cet officier, le nomma lieutenant peu de temps après. Le 19 septembre 1793, au combat de Corfou, le lieutenant Simon, faisant partie de la brigade Vimeux, reçut l'ordre de venir se joindre à l'avant-garde. Dès son apparition le cri *en avant!* parti du 1^{er} bataillon du 81^e régiment, se prolongea sur toute la ligne. La brigade s'ébranle, franchit un marais fangeux, et bat l'ennemi avec une impétuosité qui ne lui donne pas le temps de se reconnaître. En 1798, la 81^e demi-brigade fut chargée de fournir deux bataillons pour l'expédition d'Irlande, sous les ordres du général Hardy; M. Simon, qui venait d'être fait capitaine, ne faisait point partie de ces bataillons. Un père d'une famille nombreuse est désigné pour l'embarquement: M. Simon, appréciant sa situation pénible, s'offre généreusement pour le remplacer, et monte la *Bellone*. En 1800, le capitaine Simon, conjointement avec Fave-

rot, commandait dans les départemens de l'Ouest l'avant-garde du général Merle. Après avoir fait jusqu'en 1814 la plupart des campagnes avec distinction, il parvint au grade de colonel le 16 janvier de cette année, il reçut le commandement de la place de Langres, et ne contribua pas peu à sa défense. M. Simon (de Lamortière) se retira à Versailles, et y prit, à diverses époques, les intérêts de ses concitoyens.

SOYEZ (le baron LOUIS-STANISLAS - XAVIER), maréchal-de-camp, naquit à Versailles le 21 mai 1769. Il entra au service en 1784. Ses lumières et sa bravoure ne tardèrent pas à l'élever aux premiers grades de l'armée. Employé à l'armée d'Italie comme commandant de la 18^e légère, il étonna les braves par sa valeur à la bataille du 6 germinal, et l'un des premiers il contribua à détruire le prestige qui faisait regarder les soldats du Nord comme invincibles. Général de brigade, le 29 août 1803, il commandait l'arrière-garde du maréchal Serrurier, lorsqu'un corps russe vint attaquer la tête du pont de Lecco. Ses habiles manœuvres et son inébranlable fermeté arrêtaient en un clin-d'œil les efforts de l'ennemi, qui fut contraint de se retirer sur Milan, après avoir laissé huit cents hommes sur le champ de bataille. A l'affaire d'Arezzo le général

Soyez, avec une demi-brigade, fit prisonniers un escadron de hussards et douze cents hommes d'infanterie. En 1804, ce vaillant militaire fut nommé commandant de la Légion-d'honneur; en 1814, chevalier de Saint-Louis. En 1815, il commanda le département du Loiret, et fut admis à la retraite, après avoir rendu d'importans services. Le général Soyez est mort vers 1827 ou 1828.

T

TALBOT (JEAN-CASIMIR), membre de la Légion-d'Honneur, lieutenant et premier aide-de-camp du général Dutaillis, mort au champ d'honneur le 3 mars 1807.

Il naquit à Jouy-le-Peuple, canton de l'Île-Adam. Une éducation soignée, jointe à une grande pénétration et à des manières affables, l'avait rendu le plus bel ornement des cercles qu'il fréquentait. A peine avait-il terminé ses études quand la révolution éclata. Malgré les représentations de sa famille, il voulut parcourir la carrière des armes. Il partit, au mois de mars 1792, comme simple soldat. Blessé deux fois, il devint bientôt aide-de-camp du général de division Desjardin, puis du général Boivin, et en dernier lieu du général Dutaillis, chef de l'état-major du corps de la grande armée, commandée par le maréchal Ney. Il fit en cette dernière qualité et avec distinction les

campagnes d'Allemagne, de Prusse, et se trouva à celle d'Eylau.

Il ne survécut que deux heures à cette sanglante affaire, ayant eu sur le champ de bataille, près de Gustadt, la hanche droite emportée par un boulet de canon, en poussant une reconnaissance dont parle le 65^e bulletin.

Talbot termina ainsi glorieusement sa carrière, à l'âge de trente-deux ans, donnant les plus belles espérances par ses talens et sa bravoure. Sa famille et ses nombreux amis ont donné des larmes à sa mémoire : Ney et Dutaillis l'ont honoré de regrets.

TALLIEN, député à la Convention pour le département de Seine-et-Oise, s'éleva dès la première séance contre une proposition de Manuel, qui avait demandé que le président fût logé aux Tuileries. « Ce n'est pas dans des palais, s'écria-t-il, c'est au cinquième étage que doivent habiter les représentans du peuple. » On l'applaudit, et la proposition de Manuel fut rejetée. Tallien, Lecointre (V. ce nom), Bassal, Alquier, Gorsas, Audoin, Treilhard, Roi, Hérault, Mercier, Kersaint, Dupuis et Chénier, furent les hommes qui, en 1793, représentèrent le département de Seine-et-Oise à la Convention nationale.

THÉRY (AUGUSTIN-FRANÇOIS),

officier de l'Université, avocat, proviseur du collège de Versailles. Après avoir achevé ses études au collège de Charlemagne, où il remporta tous les premiers prix en rhétorique, M. Théry, élève de Cousin et de Villemain, concourut pour l'école normale, et y fut reçu le premier. En 1819, au sortir de cette école, il fut nommé professeur-agrégé de troisième au collège de Versailles, et en 1821 professeur titulaire de seconde. Doué d'une érudition étendue, M. Théry déroula pendant cinq ans aux yeux de ses élèves le tableau des richesses morales des anciens, et se fit autant remarquer par la justesse de ses vues, par la solidité de ses leçons, que par la facilité avec laquelle il communiquait son savoir. En 1826, il fut chargé d'une division de rhétorique, et un mois après il fut nommé censeur des études au même collège. Après la révolution de juillet, il fut chargé de l'administration provisoire, et on le nomma proviseur du collège en 1831. M. Théry avait, en 1821, remporté le prix d'éloquence proposé par l'Académie française : son discours sur le génie poétique, à-la-fois pittoresque et brillant, est un morceau plein de fraîcheur et de goût. Pour honorer son triomphe, le conseil municipal de Versailles joignit à la palme qu'il venait de cueillir, une magnifique édition de Platon et de Xé-

nophon, avec l'empreinte des armes de la ville ; il avait eu d'abord l'intention de voter un cadeau de mille écus, parce qu'il le croyait né à Versailles. La même année, M. Théry publia la première édition du *Conciones français*, recueil utile aux rhétoriciens et divisé d'une manière philosophique. Cet ouvrage, qui a déjà obtenu plusieurs éditions, et qui est précédé de judicieuses réflexions sur l'éloquence, a été adopté par l'Université pour les bibliothèques des collèges. En 1822, M. Théry adressa à l'Académie française une pièce de vers sur *la renaissance des arts et des lettres sous François 1^{er}*. Ce morceau, resté inédit, et dans lequel on remarqua de beaux vers, obtint l'accessit unique de poésie. La même année, il traça *la vie de Condillac*, qui fut placée en tête de ses œuvres (édition de Lecointre et Durey, 16 vol. in-8°). En 1824, il publia un précis de *l'Histoire d'Angleterre*. Le caractère moral des faits historiques, observé et reproduit avec soin, fait le mérite de cet ouvrage, qui, sous le rapport du style, n'est ni sans couleur ni sans rapidité. En 1826, chargé de la publication du quatrième volume du *Choix d'oraisons funèbres*, suspendue par la mort de Dussault, il l'enrichit de notices biographiques et littéraires, et cette continuation fut digne du premier travail. Mais de toutes les productions

littéraires sorties de la plume de M. Théry, sa traduction en vers français des *Satires de Perse* et de *Salpicia*, précédée d'une *Histoire abrégée de la Satire ancienne*, et publiée en 1827, est celle qui, sans contredit, a le plus fixé l'attention des hommes de lettres. Concis sans être obscur, fidèle sans être sec, il a heureusement nationalisé parmi nous les beautés d'un auteur qu'on ne saurait trop lire et trop admirer. Ce que j'appelle exactitude, a dit M. Saint-Marc (*Journal des Débats*), c'est de garder à l'expression la physiologie que lui a donnée la pensée de l'auteur. C'est le mérite de M. Théry. Il a fait sentir ce que c'est que Perse; il ne traduit pas seulement ses pensées, il traduit son style pour ainsi dire. « M. Théry, a dit aussi M. Raynouard (*Journal des Savans*), possède le talent de traduire, et, en revoyant son travail avec sévérité, il aura enrichi notre littérature d'une excellente traduction, qui, portant l'empreinte fidèle des idées et du style de Perse, aidera à populariser cet admirable auteur et à détruire cette renommée d'obscurité attachée, je ne sais pourquoi, à son nom. » M. Théry est né à Paris le 15 octobre 1796. On le dit occupé, depuis plusieurs années, d'un ouvrage important, et presque terminé, qui aurait pour titre : *Histoire des écrivains littéraires*.

TISSOT (PIERRE-FRANÇOIS), homme de lettres, est né à Versailles le 10 mai 1768. Il commença ses études dans cette ville; ses progrès furent rapides et ses succès remarquables. Dès l'âge de neuf ans, il remplaça son maître pour des leçons que celui-ci donnait à diverses personnes. Elevé au milieu d'artistes célèbres, il les fréquenta avec assiduité, et prit dans leur commerce le goût des arts et une véritable passion pour le dessin, qu'il cultiva pendant plusieurs années avec le secret désir de devenir peintre. Arrivé à Paris en 1782, et placé dans une pension qui conduisait ses élèves au collège Montaigu, il fut particulièrement remarqué de deux maîtres habiles, qui s'appliquèrent à développer ses dispositions et à cultiver en lui le don précieux du goût. Au sortir de ses études, couronnées par de brillans succès, il fut placé chez un procureur au Châtelet; d'abord rebuté par les dégoûts attachés à un travail aride, il s'appliqua ensuite avec ardeur à l'étude de la procédure, et surtout à celle du droit, mais il n'avait pas abandonné les lettres. Virgile et Tibulle venaient charmer ses loisirs; Racine, Boileau, Corneille, et les autres écrivains du siècle de Louis XIV, ne le quittaient pas; il entretenait aussi un commerce assidu avec les auteurs du XVIII^e siècle, qui jetèrent dans son âme des semences de phi-

losophie et de liberté. Le 14 juillet 1789, M. Tissot marcha dans Paris avec cette légion du Châtelet qui contribua tant à rassurer les habitants alarmés des suites que pouvait avoir un si grand mouvement. Au mois de mai 1790, il se retira à Meudon avec un ami pour se livrer à des études sérieuses dans le silence de la retraite; en 1791, tous deux furent admis à la société des Amis de la constitution, de Sèvres.

Au mois de septembre 1792, au moment où l'on apprit les massacres de septembre, M. Tissot était à Versailles le secrétaire de la première section, alors en permanence aux termes de la loi. A cette époque fatale, il eut occasion de condamner hautement les massacres de septembre devant sa section et devant la société populaire de cette ville, qui approuvèrent hautement ses généreux sentimens; peu de temps après, devenu membre du collège électoral du département réuni dans la ville de Saint-Germain, il se trouva, comme étant le plus jeune d'âge, secrétaire provisoire de cette assemblée: accueilli des électeurs avec une faveur toute particulière, une seule démarche de sa part eût décidé sa nomination à la Convention nationale; l'absence de toute ambition le préserva du danger d'un si redoutable honneur. Le 9 septembre 1792, il contribua puissamment au salut des détenus de la Geôle, en arrêtant,

avec le maire et un administrateur du département, ses deux amis, les massacres commencés. Toute la ville fut témoin de sa courageuse conduite dans cette journée, où le maire se conduisit en héros pour arracher à la mort les prisonniers d'Orléans. Au commencement de l'hiver suivant, il devint secrétaire général de la commission de commerce et d'approvisionnement, dont son beau-frère était le chef et l'âme. En messidor de la même année, il suivit Goujon (V. ce nom) à l'armée de Rhin et Moselle. Au retour de cette mission, il reprit la place d'adjoint de la Commission d'agriculture et des arts, qui donna l'impulsion première à tant de perfectionnemens agricoles et industriels. En prairial de l'an III, après la mort de Goujon, qui se la donna avec ses six collègues pour échapper à la plus inique des condamnations, M. Tissot resta seul et sans aucune fortune pour soutenir deux familles, la sienne et celle de son ami. Le 13 vendémiaire, il sortit de sa profonde retraite pour voler au secours de la représentation nationale, mais il se préserva du malheur de tirer sur ses concitoyens. Alors il se jeta dans l'industrie, devint simple ouvrier dans un établissement qu'il avait contribué à créer comme administrateur, et finit par fonder une fabrique spéciale. Les circonstances politiques changèrent; avant le 18 fructidor il fut appelé comme

rédacteur dans un bureau administratif de la police générale.

Aux élections de l'an VI, M. Tissot fut nommé député de la Seine; il reçut, dans cette circonstance, le prix de sa conduite et de l'éloignement qu'il avait montré pour les mesures violentes. Toutes les opinions concoururent à son élection, qui eut lieu, à une immense majorité, dans une très nombreuse assemblée dont il était le secrétaire, et Cambacérès le président : celui-ci ne fut nommé député qu'après M. Tissot. Sa nomination ayant été cassée par un indigne abus de pouvoirs, il ne daigna pas même la défendre, et se retira dans une campagne près de Tours. C'est là qu'il commença sa carrière d'homme de lettres, par la traduction des bucoliques de Virgile en vers français. Au 3 nivôse, M. Tissot fut arrêté : indignés de cette injustice, Monge et Berthollet répondirent de lui comme d'un homme irréprochable; il fut rayé de la liste fatale. Mais Bonaparte, impatienté de la résistance des ennemis de ce jeune citoyen, résolut enfin de savoir ce qu'avait fait celui dont on demandait la déportation avec tant d'acharnement; il ordonna une enquête, qui justifia si pleinement M. Tissot, que Bonaparte prit plaisir à lui donner des assurances positives de sécurité. « Tant que je » serai au pouvoir, dit-il, cet » homme-là n'aurai rien à craindre. »

Appelé, en 1806, dans les bureaux de M. Français de Nantes, qui lui avait accordé toute son amitié, M. Tissot rendit d'éminens services à tous les gens de lettres, artistes et savans, fit beaucoup pour les autres et rien pour lui. C'est alors qu'il reprit avec plus d'ardeur que jamais le commerce des Muses : il leur doit la connaissance et l'amitié de Delille, qui le choisit pour son remplaçant et ensuite le désigna pour son successeur au Collège de France. Delille avait reconnu dans M. Tissot une vocation réelle pour l'enseignement littéraire. Après la mort du célèbre poète, M. Tissot eut l'honneur insigne d'occuper cette chaire que Delille avait tant illustrée. Pendant onze années, M. Tissot remplaça son maître, et le continua en quelque sorte, par de brillantes et utiles leçons qui durèrent jusqu'en février 1821, époque à laquelle il fut destitué brutalement, sans avoir même été entendu. On poussa l'injustice au point de ne pas lui accorder même une pension après tant de travaux. Au reste, le dernier gouvernement n'a point été avare de persécutions envers cet ami de la liberté. On se rappelle encore sa conversation avec le préfet de police, M. Delavaux, qui avouait sa partialité avec une si naïve insolence; on n'a point oublié le vol scandaleux du journal *le Pilote* par les manœuvres du pou-

voir, qui avait juré de ruiner l'écrivain qu'il n'avait pu corrompre et acheter. Privé de la chaire de Delille pendant dix années, M. Tissot a dû, ce qu'il appelle assez plaisamment sa restauration, à la révolution de juillet; et par un rare privilège, au lieu d'avoir perdu quelque chose de son talent, il se montre plus habile que jamais à manier la parole : ses nouveaux et nombreux auditeurs paraissent ravis de l'entendre.

On doit à M. Tissot une traduction en vers des *Bucoliques de Virgile*, dont la cinquième édition ne tardera pas à paraître; deux volumes de poésies érotiques, dans lesquelles il se montre le rival et non l'imitateur de Parny, avec lequel il était lié par le plus tendre attachement; une introduction aux *Fastes civils de la France*, ouvrage que Benjamin-Constant et M. Daunou ont loué hautement, et qui contient, en un seul volume, l'histoire des progrès et des vicissitudes de la liberté dans le monde, depuis le ve siècle jusqu'à nos jours. M. Tissot a donné, sous le titre modeste d'*Études sur Virgile*, un travail immense et consciencieux sur tous les poèmes épiques connus. Cet ouvrage restera comme un monument de critique indépendante et éclairée; il y règne un sentiment profond et une admiration religieuse du beau et du vrai. Les maîtres, les élèves profitent beaucoup dans la

lecture des *Études sur Virgile*, que l'auteur a su rendre accessibles à tout le monde, par le bon sens, la clarté, l'élégance et un certain charme qui vient du cœur. M. Tissot a publié encore un très grand nombre d'articles littéraires; comme critique, ses qualités distinctives sont le goût, sans préjugé d'école, l'imagination et l'impartialité; jamais les opinions du citoyen n'ont influé sur les arrêts de l'écrivain; aussi, ses ennemis politiques eux-mêmes désiraient l'avoir pour juge.

M. Delamartine lui a écrit à ce sujet une lettre également honorable pour celui qui l'a écrite et pour celui qui l'a reçue.

TRIPPIER LE FRANC (CLAUDE-FRANÇOIS), naquit à Versailles le 30 août 1760. Il reçut à Sceaux les premiers élémens de son éducation, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par son goût décidé pour l'étude. Envoyé au collège d'Orléans pour y recevoir une éducation plus solide, il s'y distingua par de brillans succès. Tels furent ses progrès, qu'à l'âge de dix ans il remporta le prix d'honneur, premier prix de discours latin. Ses classes étant terminées, il fut mis chez un notaire, et y attendit un surnuméraire aux finances. Protégé par Necker, il allait obtenir de l'avancement; mais les chances diverses qu'éprouva cet administrateur l'empêchèrent de réaliser ses promesses.

Depuis 1776 jusqu'en 1814, M. Le Franc fut employé, soit au ministère des finances, soit à l'intérieur; nommé chef de division, il ne dut ce grade qu'à son assiduité et à son travail opiniâtre. En 1814, M. de Vaublanc, ne voyant pas en lui une couleur assez prononcée, le mit à la retraite. On doit à la plume de M. Le Franc : 1^o *Plaisirs et Peines*, ou *les Travers d'une jolie femme*, roman traduit de l'anglais, 1801, 2 vol. in-12; 2^o *les Jeux des jeunes garçons*, représentés en 25 gravures, avec les explications de chaque jeu, etc., Paris, 1811, in-8^o. 3^o *Histoire d'un Chien mauvais sujet*, etc., Paris, 1824, in-8^o. Ce conte parut d'abord dans le *Cirque-Olympique*, ou *exercices de MM. Franconi*. On trouve des contes, des fables et des chansons de cet auteur dans les recueils du temps, tels que *l'Almanach des Muses* et celui des *Grâces*, le *Panthéon littéraire*, les *Etrennes lyriques*, les *Etrennes de Polymnie*. Malgré les prières de ses amis et les instances répétées des personnes qui l'ont entendu lire ses productions dans les salons de la capitale, la modestie de M. Le Franc s'est toujours refusée à les réunir dans un corps d'ouvrage. « Sa touche, dit une Biographie imprimée en 1800, est vraiment en poésie ce qu'est en peinture celle de Teniers et de Callot : ses fables sont plutôt des

contes que des fables, et cette manière, qui n'est qu'à lui, le fera lire malgré la réputation de tous les fabulistes qui l'ont précédé. » Comme Vigée, Le Franc excella dans la lecture à haute voix. Il mourut le 16 février 1830.

TROUILLE (JEAN - NICOLAS), naquit à Versailles le 1^{er} avril 1750. Il entra dans le corps du génie maritime, et fut employé tant qu'il vécut au port de Brest, où il rendit de grands services. Ayant été nommé par le département du Finistère au conseil des Cinq-Cents en 1795, il y vota avec ceux qui voulaient les lois et la justice. En 1796, il dénonça le journal intitulé *l'Ami du Peuple*, combattit le projet d'amnistie présenté par Camus, et demanda la continuation des poursuites commencées pour les délits révolutionnaires. Il se prononça contre le Directoire lors du débarquement de 1500 français jetés sur les côtes d'Irlande, défendit la liberté de la presse en invoquant la question préalable sur l'établissement d'un journal tachygraphique, où les autres journaux auraient puisé textuellement le compte rendu des séances du Corps-Législatif; parla en faveur des prêtres catholiques, et s'opposa à ce qu'on exigeât d'eux des déclarations capables d'inquiéter leurs consciences. Rapporteur d'une commission nommée sur un message du Direc-

toire, tendant à aliéner le Palais-Royal avec le jardin qui en dépend, Trouille obtint l'ordre du jour en invoquant des motifs puisés dans l'intérêt des arts. Il réussit encore à empêcher l'aliénation du château de Versailles, et proposa d'y réunir l'école générale des beaux-arts, les ateliers de peinture et de sculpture, les manufactures de tapis de la savonnerie, d'horlogerie automatique, etc. A l'exposition du Louvre, en 1798, Trouille présenta deux plans d'hôpitaux maritimes, qui furent désignés par une commission de l'Institut pour obtenir la récompense promise par le gouvernement aux meilleurs ouvrages d'architecture. Ces deux plans étaient projetés pour Brest; l'un de six mille hommes, pour être exécuté à Brest sur le local de l'ancien hôpital incendié en 1776; l'autre, du même nombre d'hommes, et destiné à servir de lazaret, pour être placé en dehors des murs, sur le bord de la rade, à environ cinq kilomètres du port. Ces projets furent approuvés sous le rapport sanitaire, et le ministre, en adressant à l'auteur des témoignages particuliers de satisfaction, ajoutait qu'il les plaçait au rang de ceux dont la marine retirera de plus grands avantages. M. Trouille, pendant plus de cinquante années de service dans ce département, s'est occupé de plusieurs travaux pour Brest et Rochefort; voici les

principaux : 1^o *Port de Brest*; élévation d'un observatoire sur le pavillon central du quartier de la marine; établissement de deux bassins de construction et de radoub, à toutes marées, placées à Recouvrance, près la levée de Pontanion; plan approuvé d'une grande couverture en cuivre, portée sur une charpente en fer coulé, pour abriter ces deux bassins; plan d'un port particulier pour le commerce, placé à Postrein, ayant un canal de communication avec le port militaire, en passant sous un monument consacré à Louis XVI (*V. ce nom*), et qui a été voté en 1784 par les états de Bretagne. 2^o *Port de Rochefort*; plan général des travaux à exécuter dans ce port; élévation d'un atelier de sculpture, avec une salle de modèles établie dans le comble; accroissement et amélioration dans la distribution du magasin général; nouveau parc d'artillerie, avec ateliers, magasins, et une salle d'armes; diverses constructions à la fonderie de Ruelle, placée dans l'arrondissement de Rochefort. Trouille obtint sa retraite en 1821, et mourut le 3 août 1825.

TRUFFAUD (N.....). Cet habitant de Seine-et-Oise a le premier introduit dans le royaume la mouture faite suivant la méthode anglaise. Il emploie des roues hydrauliques pour moteur. Une régularité parfaite dans la force mo-

trice, une judicieuse disposition des meules, un bon mode de blutage, ont distingué son établissement. Par des soins bien combinés, on obtient, soit en son, soit en farine, des produits aussi parfaits qu'on pourrait les obtenir dans un laboratoire scientifique. On conçoit l'importance d'un semblable perfectionnement, puisqu'il se rapporte à la substance qui forme la base de la nourriture de l'homme. Il serait à désirer que l'exemple présenté par M. Truffaud fût suivi dans toutes les parties de la France; que des roues hydrauliques plus parfaites fussent partout substituées aux roues informes de nos anciens moulins, et que l'excellent système de la mouture économique remplaçât généralement l'ancienne et barbare routine, qui ne procure qu'un pain noir et grossier aux habitans des trois quarts du royaume, en même temps qu'elle fait perdre une grande partie de l'aliment du peuple.

V

VALENCIENNES (JEAN), grenadier à la 10^e de ligne, né à Versailles en.... Ce soldat intrépide, qui, dans les plus grands périls, ne consultait que son courage et marchait toujours le premier à l'ennemi, fut tué en tirailleur le 25 brumaire an VIII, auprès de Livernants, en Piémont.

VANDER MAESEN (EDME-

MARTIN, comte), général de division, membre de la Légion-d'Honneur, l'un des plus intrépides et des meilleurs généraux de l'armée française, naquit à Versailles le 11 novembre 1767. Il manifesta de bonne heure son ardent amour pour la carrière des armes. En 1782, il entra au régiment de Tournai en qualité de simple soldat, et obtint, en 1792, le grade de lieutenant.

Le lieutenant Vander Maesen fut du nombre des officiers de ligne désignés par le général en chef de l'armée pour instruire les nombreux bataillons de volontaires qui, à cette époque, arrivaient aux armées sans discipline et presque sans instruction. Il ne tarda pas à mettre en état d'entrer en campagne les 10^e et 11^e bataillons du Jura qui lui avaient été confiés. De retour à son régiment, on le nomma quartier-maitre du bataillon de guerre, puis adjudant-major, et le 14 octobre 1793, chef du 11^e bataillon du Jura. C'est de cette époque que datent ses actions d'éclat : Wissembourg, Haguenau, Vandenheim, Landau, furent les théâtres où le chef de bataillon Vander Maesen fit des prodiges d'audace et de valeur. Après le passage de la Zorn, le général Michaud ordonna à Vander Maesen de prendre le commandement des grenadiers de la division, et de s'emparer de Brumpt, opération d'autant plus difficile que l'en-

nemi, qui croyait la ville abandonnée, y arrivait de toutes parts. Les troupes se trouvèrent en présence; après un combat des plus sanglans, la ville fut emportée. Dans cette affaire, le chef de bataillon Vander Maesen eut un cheval tué sous lui et reçut un coup de feu qui lui traversa la cuisse. A peine guéri de ses blessures il rejoignit son corps, qui faisait alors partie de la division Ferino. Au mois de germinal an II, les Prussiens, projetant d'enlever une de nos reconnaissances, mirent leur cavalerie en embuscade pour couper toute retraite à la nôtre, près du village d'Ungstein. Le plan de l'ennemi aurait infailliblement réussi sans le mouvement heureusement combiné du chef de bataillon Vander Maesen, qui commandait cette avant-garde, et força les Prussiens à se retirer en abandonnant leurs éclaireurs. Quelques autres affaires contre les Prussiens lui valurent le grade de chef de brigade. La 14^e demi-brigade, qu'il commandait, prit part, en l'an III, aux divers combats qui mirent Spire, Worms et la tête du pont de Manheim, au pouvoir de la France. Après la chute de Manheim, qui eut lieu au commencement de l'an IV, le général en chef ordonna à la division Beaupuy de passer le Rhin à Spire. Le chef de brigade Vander Maesen traversa le fleuve à la tête des grenadiers de cette division, et poussa vers Hockenheim les

partis ennemis qu'il rencontra à son débarquement. La division Beaupuy alla bientôt à la rencontre de l'ennemi, qui combina ses mouvemens de manière à acculer l'armée française sur Manheim. Le général en chef déconcerta ce projet, en ordonnant une attaque sur Frankenthal, ce qui rappela aussitôt sur ce point les troupes autrichiennes qui s'en étaient détachées. L'adjudant-général Decaen et le chef de brigade Vander Maesen, avec son corps, furent chargés de l'attaque de droite. Rien ne résista à la valeur énergique de la 14^{0e}, qui, en moins de deux heures, s'empara du canal et entra dans la ville au pas de charge, par la porte du Rhin. Vander Maesen participa avec son corps (devenu 62^e) aux batailles d'Offembourg, de la Rincken, de Rastadt, de Masch, de Nerescheim, de Geisenfeld, de Neubourg; à celles de Lesenfeld, de Biberach, et à toutes les affaires où la division du général Beaupuy donna dans cette campagne. Pendant le siège de Kehl, Vander Maesen fut chargé de la conduite de plusieurs sorties. Après un long bombardement, l'ennemi, très rapproché du fort, en voulut tenter l'assaut, fit son attaque sur plusieurs points et s'empara du camp retranché, puis de la redoute du cimetière. Le général de brigade Decaen donna ordre aussitôt au chef de brigade Vander Maesen de reprendre ces ouvrages

à la tête de son corps, qui arriva vers neuf heures du soir. Le combat se prolongea jusqu'à trois heures du matin avec le plus grand acharnement. Tout fut repris, et les Autrichiens qui s'en étaient emparés y trouvèrent la mort. Après un second passage du Rhin, l'armée, arrêtée dans sa marche par les préliminaires de paix signés à Leoben, repassa sur la rive gauche. A cette même époque, le chef de brigade Vander Maesen fut obligé de remettre le commandement de la 62^e à un officier récemment rentré au corps, et de deux jours de grade plus ancien que lui. Mais peu de temps après, le général Joubert lui donna celui de la 53^e, avec laquelle il fit la campagne de l'an VII, à la division d'avant-garde de l'armée du Danube. Arrivé à Ostrach, il fut chargé par le général Lefèvre d'aller reconnaître l'ennemi, qui paraissait en force en avant des villages d'Eidn et d'Oskich; à son arrivée, une centaine d'Autrichiens tombèrent en son pouvoir. L'ennemi eut un avantage le lendemain; le corps du chef de brigade se trouva exposé à être coupé par l'ennemi; mais ayant effectué sa retraite sur Pfullendorf, il rejoignit l'armée le soir du même jour, après avoir culbuté les troupes qui voulaient s'opposer à son passage. Vander Maesen fut blessé d'un coup de feu à la jambe, ce qui ne l'arrêta pas dans ses fonctions. Ce brave militaire fut cité,

pour cette retraite, dans le mémoire justificatif du général en chef Jourdan. Ce fut alors que le gouvernement éleva Vander Maesen au grade de général de brigade. L'armée ayant repassé le Rhin, le général Vander Maesen reçut l'ordre de reprendre le Vieux-Brisach que les troupes françaises avaient évacué quelque temps auparavant. Arrivé au Neuf-Brisach, il exécute le passage du fleuve sous le feu de l'ennemi, et, à la pointe du jour, entre dans la ville au pas de charge, à la tête des grenadiers de la 53^e demi-brigade. Après cette opération, il rejoignit en Suisse l'armée de l'avant-garde. Il contribua à réduire les insurgés des petits cantons qui avaient pris poste à Rotherthund, et il eut part aux succès de l'affaire de Wolcren, après laquelle il reçut du ministre de la guerre des lettres de service pour l'armée du Rhin, où il fut employé dans la division du général Laroche, restée seule sur la rive droite pour la défense de Mannheim et de Neckerau. Le général Vander Maesen fut chargé de la défense de ce dernier poste. Le deuxième jour complémentaire de l'an VII, à quatre heures du matin, le prince Charles, qui arrivait de Suisse avec 30,000 hommes, fit attaquer le village de Neckerau par la majeure partie de ses forces, et ses colonnes, quoiqu'appuyées d'une nombreuse artillerie, furent reçues à bout portant

par un feu de mitraille et de mousqueterie qui les mit chaque fois dans le plus grand désordre. Durant ce combat, qui dura plus de six heures, les Français montrèrent la plus rare intrépidité. Le général Vander Maesen, qui avait pris et repris plusieurs fois le village avec 6,000 hommes contre 30,000, voyant son artillerie en partie démontée et sa brigade sensiblement affaiblie, crut prudent de se rapprocher de Manheim. La retraite se fit avec ordre; mais à peine dans cette position, l'ennemi força les portes de la ville et s'en empara. Le pont ayant été rompu, toute retraite fut interdite au général Vander Maesen et à l'adjudant-général Lefol, que le général Laroche avait détaché sur le Necker. L'un et l'autre furent faits prisonniers et conduits en Bohême. Échangé le 5 janvier 1801, contre le général-major Meczery, pris à Hohenlinden, le général Vander Maesen rejoignit aussitôt l'armée à Saltzbouurg. Après le traité d'Amiens, le général de division Decaen ayant été nommé capitaine général des colonies orientales, le général Vander Maesen fut désigné comme son lieutenant, et le ministre le chargea de l'organisation des troupes de cette expédition. L'on s'embarqua à Brest le 15 ventôse an XI (1803), et l'on arriva aux Indes-Orientales; le terme de la destination était Pondichéry; mais la déclaration de

guerre avec les Anglais étant annoncée, toute la division française se rendit à l'Île-de-France. Vander Maesen fut nommé général de cette division la même année, puis membre de la Légion-d'Honneur l'année suivante (5 germinal an XII). En sa qualité de lieutenant du capitaine-général, il commanda et inspecta ensuite les troupes qui étaient stationnées aux îles de France et de Bourbon.

Le 22 septembre 1810 fut marqué par un combat mémorable de quatre frégates françaises contre l'Île de France. Cette affaire, dans laquelle, après une lutte opiniâtre, les bâtimens anglais furent anéantis, fit le plus grand honneur au général Vander Maesen. De retour en France, il reçut de l'empereur Napoléon l'accueil le plus flatteur, avec le commandement d'une division destinée pour Bourgon, sous les ordres du général Caffarelli. L'Espagne devint bientôt pour lui le nouveau théâtre où il exerça ses hauts talens administratifs et militaires. Au mois de mars 1812, il rejoignit le général Clausel, qui commandait alors l'armée du nord de l'Espagne en remplacement de Caffarelli. Vander Maesen, qui avait avec lui 4,000 hommes d'infanterie et 500 chevaux, obtint dans différentes rencontres les avantages les plus brillans, et s'empara des deux seules pièces de canon qu'eût Mina. Ce général, dans un rapport qu'il

adressa aux Cortès à Cadix, avouait que, depuis le commencement de la guerre, il n'avait pas encore été poursuivi aussi vigoureusement, surtout, disait-il, « par le général » Vander Maesen, qui est toujours » sur moi lorsque je l'en crois fort » loin. Ce général est très estimé » des habitans des provinces qu'il » gouverne, et sa réputation l'a » précédé ici; aussi lui donne-t-on » les renseignemens les plus exacts » sur mes mouvemens. Sa probité » particulière et l'exacte discipline » qui règne dans sa division, me » font plus de mal que vingt mille » hommes de plus commandés par » un autre général qui n'aurait pas » ses vertus, etc. » L'intrépide Vander Maesen, après une foule d'actions d'éclat sur les champs de bataille, devint victime de son courage et de son dévouement. N'ayant pas voulu quitter un instant la tête du pont de Léra tant que dura le passage de ses troupes, il se trouva exposé à tous les feux de l'ennemi. Une balle lui traversa les flancs, et il expira quelques secondes après dans les bras de son aide-de-camp, M. Charcelay, qui avait partagé tous ses périls sur ce même terrain dont il s'était si audacieusement emparé, et qu'il avait conservé contre tant d'efforts. « Dites au » général Rouget de prendre le » commandement de la division, et » de tenir ferme.... » Telles furent ses dernières paroles ! Ainsi périt,

à la fleur de l'âge, ce vaillant militaire, dont la perte fut regardée comme irréparable par le général Clausel et le duc de Dalmatie. Un décret impérial venait de le nommer comte. Son fils reçut, quelque temps après la mort de son père, le titre de baron.

VARÉ (LOUIS), général de brigade, naquit à Versailles le.....

Dans le grand nombre de français qui, sur toutes les rives étrangères, ont illustré leurs noms et honoré leur patrie par leur bravoure et leurs talens militaires, doit figurer le général Varé, dont Versailles fut le berceau. Fils d'un des suisses de l'Oeil-de-Bœuf qui fut tué au massacre du 10 août, M. Varé commença ses premières armes dans Noailles-dragons, et après un congé de quelque temps il fut nommé, en 1792, premier chef de bataillon du 4^e de Seine-et-Oise.

Ses talens militaires commencèrent à briller sur les lignes de Luxembourg, où il fut employé avec son bataillon. Appelé à l'armée du nord, il se couvrit de gloire à la bataille d'Hondschoote.

Les représentans du peuple ayant offert le grade de général de brigade à M. Varé, il le refusa comme ne se croyant pas encore les capacités nécessaires pour occuper un emploi aussi élevé; modestie qui fait honneur à sa mémoire, et qui est rare parmi nous autres hommes.

L'un des vainqueurs de la Hollande, il fut bientôt envoyé à l'armée du Rhin, assista à la bataille de Hohen-Ems, revint de nouveau en Hollande pour contribuer par sa bravoure à en chasser les Russes et les Anglais.

Après avoir été employé à l'expédition de la Louisiane, il repassa en Hanovre avec le grade de général de brigade; blessé à presque toutes les affaires où il se trouva, il succomba à la bataille d'Eylau, à la suite de deux blessures.

Cet officier distingué, plein de désintéressement et père du soldat, laisse encore aujourd'hui des regrets à tous ceux qui l'ont connu.

VARÉ (N.....), frère du précédent, commença ses premières armes comme simple soldat. Après avoir gagné l'épaulette, il passa aide-de-camp du général Laval, et fut ensuite nommé capitaine au 54^{me} régiment de ligne.

Blessé grièvement à la bataille d'Alcomar, cet officier ne voulut quitter le champ d'honneur qu'après s'être assuré du succès de l'affaire.

Nommé colonel du 45^{me} régiment de ligne au siège de Cadix, ce militaire distingué, et digne émule de son frère, périt à la bataille du 6 mai.

VAVASSEUR (JULIEN), chasseur à la 6^e légère, né à Presle.

Le 4 nivôse an IX, il se jeta le premier dans le Mincio, et reçut la mort au moment où il allait toucher la rive opposée.

VERDUN (JEAN-RÉNÉ-ANTOINE), chef d'escadre, correspondant de l'Institut, mourut à Versailles le 10 août 1805. Garde de la marine en 1754, il se distingua bientôt par un zèle actif, par l'amour de son métier et par son application à toutes les études qui y ont rapport. Ses talents reconnus lui procurèrent plusieurs missions importantes : entre autres il fut chargé, par l'Académie des sciences, de vérifier la précision des horloges marines, si nécessaires pour prendre les longitudes en mer dans les temps brumeux, qui rendent impossible l'observation des corps célestes. M. Verdun a publié sur cet objet un ouvrage fort estimé.

Elevé successivement aux grades de commandant de division et de chef d'escadre, nommé membre de l'académie de Brest, et depuis membre associé de l'Institut pour la géographie, M. Verdun fut en outre un des membres du Conseil de la marine, et jouit d'une grande considération auprès des ministres, qui estimaient en lui ses vues pénétrantes et sa droiture peu commune.

Retiré du service, couvert de blessures, M. Verdun se fixa à Versailles, où il passa les dernières

années de sa vie, non moins estimé par les vertus qu'il y fit briller, que par le courage et les talents qu'il avait déployés dans la marine.

VIART (CHARLES, le vicomte), né le 4 avril 1762 à Etampes, ancien officier au régiment de Conti, propriétaire du domaine de Brunehaut. Plusieurs des siens ont péri dans l'expédition de Quiberon.

VILLOISON (JEAN-BAPTISTE-GASPARD-D'ANSE DE), membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, professeur de littérature grecque au collège de France, membre de la société royale de Londres, des académies de Berlin, Madrid, etc., décédé le 26 avril 1805. D'Anse de Villoison naquit à Corbeil le 5 mars 1750. Il fit ses études en l'Université de Paris : ses progrès furent si rapides et son application fut si grande, qu'à l'âge de quinze ans il avait déjà étudié la plupart des auteurs grecs et latins. La langue grecque, surtout, devint l'objet de ses veilles; et, plein de la lecture d'Homère, il se vit bientôt en état de publier le *Lexique*, manuscrit d'Appollonius, sur les ouvrages de ce grand poète. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ayant pris connaissance de son travail, voulut l'en récompenser en lui ouvrant ses portes, quoiqu'il n'eût pas atteint

l'âge prescrit par les réglemens, car il n'avait alors que vingt-trois ans; on sollicita du roi une dispense, qui fut accordée, et dans laquelle il est dit : « Que M. de » Villoison ayant prévenu l'âge des » connaissances profondes, il est » juste qu'il en recueille le fruit » avant les autres hommes dans la » voie des honneurs, comme il les a » devancés par son travail, par ses » talents, et par son savoir dans les » langues grecque, hébraïque, chal- » daïque, syriaque, arabe, etc. »

Après avoir mis au jour le *Lexique grec d'Appollonius*, avec de savantes notes, M. de Villoison donna une nouvelle édition du roman pastoral de Longus, suivi d'un docte et ample commentaire. A peine cet ouvrage était-il imprimé, qu'il résolut d'aller à Venise faire des recherches dans l'ancienne et précieuse bibliothèque de Saint-Marc. Le séjour de quatre ans qu'il fit dans cette ville ne fut pas perdu pour les lettres : il y découvrit une foule d'opuscules et de fragmens d'auteurs grecs, qu'il inséra dans une dissertation, à la suite de l'Ionie de l'impératrice Eudocie. Ils forment, avec cette espèce de Biographie, deux volumes in-4°, sous le titre d'*Anecdota græca*. Mais la découverte importante que M. de Villoison eut le bonheur de faire, fut un manuscrit de l'Iliade avec les signes critiques et les scholies des anciens grammairiens de l'école

d'Alexandrie. Il se hâta de mettre sous presse cet ouvrage, qu'il accompagna d'une longue et savante préface; et avant que l'impression en eût été achevée, il se rendit en Allemagne, où il publia des lettres de critique grammaticale, sous le titre d'*Epistolæ vinarienses*, et une partie d'une version inédite en grec de l'Ancien Testament.

De retour à Paris, il se prépara à un voyage au Levant, dans lequel il parcourut la Grèce et presque toutes les îles de l'Archipel. La relation de ce voyage littéraire occupa M. de Villoison tout le temps de la révolution et les dernières années de sa vie; il se proposait de faire entrer dans cette relation tout ce qu'une lecture immense lui avait appris sur les lieux qu'il avait parcourus. Que de livres n'avait-il pas rassemblés pour exécuter ce dernier dessein! Tous ceux d'ailleurs qui connaissaient l'érudition grecque et latine étaient, depuis sa plus tendre enfance, l'objet de ses recherches; et une correspondance qu'il entretenait avec les savans les plus distingués de l'Europe, lui avait procuré un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont peu connus en France; il s'occupait d'augmenter cette précieuse bibliothèque, lorsqu'inopinément la mort vint l'enlever aux lettres.

VOISIN (FRANÇOIS), docteur en médecine et en chirurgie, che-

valier de la Légion-d'Honneur et de plusieurs ordres étrangers, chirurgien en chef de l'Hospice de Versailles, membre de la Société libre d'Agriculture de Seine-et-Oise, associé national de la Société de Médecine de Paris, correspondant de celle de la Faculté et de la Société royale d'Agriculture de la même ville, etc., naquit à Versailles le 3 février 1759. Après avoir fait de bonnes études par les soins de son oncle, maître en chirurgie, et sous la direction du précepteur des pages de la reine, le jeune Voisin se livra à l'étude de l'art de guérir. Il ne tarda pas à être admis comme élève à l'hospice de Versailles; s'y étant fait remarquer par son zèle et son aptitude, et y ayant obtenu le prix au concours annuel, il fut envoyé à Paris, où de nouveaux succès semblaient l'attendre. Ses efforts lui firent obtenir une place à l'École pratique de Chirurgie. Voisin fut rappelé, comme premier aide-chirurgien, à l'hospice de Versailles, et s'y distingua de nouveau par quelques opérations chirurgicales qui lui valurent les suffrages de l'Académie de Chirurgie, dans les annales de laquelle il est honorablement mentionné. Il parvint bientôt du grade d'aide-major de l'hospice, à l'emploi de secrétaire de la compagnie des chirurgiens de Versailles, au poste de chirurgien-major des gardes de *Mon-*sieur, etc. Voisin tint une conduite

honorables pendant les journées des 5 et 6 octobre 1789 : son courage et son sang-froid sauvèrent plusieurs gardes-du-corps qui, sans lui, eussent infailliblement péri. Voisin mourut à Paris, en 1823, à l'âge de soixante-six ans. Chirurgien plus heureux que hardi, médecin doué d'un jugement sain et prompt, Voisin a peu écrit. Ses productions se bornent : 1° à des *Recherches et conseils thérapeutiques sur le Tournis* ; 2° un *Rapport sur les moyens d'assainir Versailles* ; 3° un *Mémoire inédit sur l'angine de poitrine* ; 4° plusieurs *Observations médicales et chirurgicales* ; 5° un *Mémoire sur la vaccination des bêtes à laine* ; ce travail renferme des faits recueillis avec précision. M. le docteur Borie (*V.* ce nom) a publié l'éloge historique de M. Voisin.

M. Victor Voisin a succédé, dans la même carrière, à M. Voisin son oncle, et n'a heureusement pas hérité de son esprit d'intrigue. Il est aujourd'hui médecin de la maison du roi à Versailles, chirurgien honoraire de l'hôpital de cette ville : il se fait remarquer par la douceur de son caractère et sa pratique heureuse.

W

WAFFLARD (ALEXIS-JACQUES-MARIE), auteur dramatique, naquit à Versailles le 29 juin 1787. Ses parents exerçaient la profes-

sion de papetier ; mais étant sans fortune, ils lui firent apprendre un état. Wafflard était doreur sur porcelaine lorsqu'il s'enrôla comme soldat dans un régiment de chasseurs à cheval, où servait son frère aîné. Réformé à Colmar, où se trouvait le dépôt de ce corps, il revint à Paris, entra bientôt comme surnuméraire dans les bureaux de la guerre, et y obtint ensuite un emploi qu'il perdit par suite d'une réorganisation de ce ministère. Il travailla alors pour le théâtre. On a de lui les pièces suivantes, en prose, qui se distinguent en général par des observations de mœurs, par des effets dramatiques assez bien calculés, et par un dialogue fin et délicat : 1° (avec J. Gabriel) *Haydn*, ou *le Menuet du bœuf*, comédie anecdotique, en un acte, mêlée de vaudevilles ; Paris, 12 novembre 1812. 2° (Avec Moreau) *le Voile d'Angleterre*, ou *la Revendeuse à la toilette*, comédie-vaudeville, en un acte ; 14 mars 1814. Cette pièce a été reprise avec succès depuis la mort de Wafflard. 3° (Avec le même) *les Caméléons*, comédie-vaudeville, en un acte ; Paris, 25 octobre 1815. Pour procurer à Bé ranger les entrées du Vaudeville, Wafflard le fit connaître comme l'un des auteurs de ce tableau satirique, dont il avait trouvé les figures dans les bureaux de son administration. 4° (Avec un anonyme) *une Promenade à Saint-Cloud*, bluette 25..

épisodique, en un acte, mêlée de vaudevilles ; 10 septembre 1817. 5^o (Avec Fulgence) *un Moment d'imprudence*, comédie en trois actes ; Paris, 1^{er} décembre 1816. Cette pièce, qui, comme les précédentes et celles qui suivent, avait été d'abord imprimée in-8^o, a été réimprimée dans la *Fin du Répertoire du Théâtre-Français*, 1825, 1 vol. in-18.

Le 1^{er} mars 1821, Wafflard a donné (avec M. Fulgence) : 6^o *le Voyage à Dieppe*, comédie en trois actes. Cette jolie pièce, qui a attiré et attire encore la foule à l'Odéon, a été jouée la même année sur le théâtre de la cour. Au mois de juillet suivant, il a donné au Gymnase-Dramatique (avec MM. Picard et Fulgence) 7^o *un Jeu de Bourse*, ou *la Bascule*, comédie en un acte. Wafflard a fait représenter, le 21 mars 1822 (avec les mêmes auteurs) 8^o *les Deux Ménages*, comédie en trois actes, qui, traduite en italien, a été insérée dans la collection intitulée : *Repertorio scelto ad uso de' Teatri-Italiani*, du professeur Gaëtan Barbieri ; Milan, 1824, 8 vol. in-16. Le 16 décembre 1822, Wafflard, ayant encore pour collaborateurs M. Fulgence, fit représenter à l'Odéon, 9^o *le Célibataire et l'Homme marié*, comédie en trois actes. Cet ouvrage et le suivant sont ce que Wafflard a de plus faible. Enfin, 10^o *l'Écolier d'Oxford*, qui fut joué, après la

mort de l'auteur, sur le même théâtre, le 29 juillet 1824. Wafflard avait achevé une onzième comédie et l'avait lue à Picard, lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva, le 12 janvier 1824. Wafflard avait de l'indolence, il aurait pu travailler davantage ; la maladie dont était atteint cet aimable auteur, en était vraisemblablement la cause.

WILLOT (le comte AMÉDÉE), lieutenant-général, né à Saint-Germain-en-Laye. Officier dans la légion de Maillebois, avant la révolution, il se distingua par son talent et son activité, fit plusieurs campagnes à l'armée des Pyrénées, comme colonel, et bientôt après comme général de brigade. En avril 1793, le général Willot éprouva un échec vers Perpignan, et malgré les connaissances militaires qu'il avait déployées dans diverses affaires, fut accusé d'impéritie et suspendu. Le 23 juin, à l'attaque du camp de Louis XIV (V. cenom), il ne tarda pas à faire preuve d'une véritable valeur, en pénétrant le premier au milieu de l'ennemi. Le 28 juin 1795, au passage de la Deva, il poursuivit l'ennemi jusqu'à Mont-Dragon, et le mit en pièces. Le 6 juillet, devant Pampelune, enfin aux affaires des 14 et 15 du même mois, qui entraînèrent la reddition de Bilbao, le général Willot montra un grand courage uni au plus grand sang-froid. C'est à cette époque qu'il fut

nommé général de division ; et au moment de la paix avec l'Espagne, il partit pour la Vendée, où il commanda quelque temps sous les ordres du général Hoche (*V. ce nom*). En 1797, les Jacobins ayant tenté un soulèvement à Marseille, il les attaqua et les dispersa. La même année, le général Willot fut nommé député des Bouches-du-Rhône au Conseil des Cinq-Cents, et, le 19 juillet, secrétaire du Conseil. Le même jour il monta à la tribune et attaqua M. de Talleyrand, qui venait d'être fait ministre. Peu de jours avant, il avait apostrophé son collègue Quisot, qui faisait signe aux tribunes d'applaudir ou d'improver. Après la séance, Quisot lui en demanda raison ; Willot était prêt, mais des collègues arrangèrent cette affaire. En juillet, il pressa le Conseil de s'assurer si Hoche n'était pas trop jeune pour être ministre de la guerre, et Barras pour être directeur.

Condamné à la déportation pour avoir voulu attaquer les directeurs au Luxembourg, il fut mis dans la prison du Temple avec Pichegru et autres, puis dans celles de Rochefort et de Cayenne. Le 3 juin

1798, étant parvenu à s'évader, il fut généreusement accueilli avec plusieurs de ses compagnons, parmi lesquels se trouvaient Barthélemy et Pichegru, dans les colonies hollandaises, puis en Angleterre. Bientôt après il revint sur le continent, et fut un de ceux qui ne furent point rappelés par le gouvernement consulaire en 1799. Après avoir passé plusieurs années à Londres, il s'attacha de plus en plus à la cause des Bourbons. Les événements de 1814 ramenèrent le général Willot en France. Le 27 novembre, il fut nommé chevalier de Saint-Louis. A son retour d'un voyage aux États-Unis, il fut fait gouverneur de la 23^e division (île de Corse), et parvint à étouffer les troubles dont cette île était le théâtre. En juin 1818, le départ du général Willot fut un jour de deuil pour la population de Bastia ; il en reçut un adieu bien touchant ; il fut accompagné par une trentaine de barques, qui toutes l'escortèrent jusqu'à la goëlette sur laquelle il s'embarqua. Le général Willot reprit le commandement de l'île de Corse en 1819, et cessa d'en être revêtu en 1824.

TABLE GÉNÉRALE

DES NOMS D'HOMMES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

A

ABELLI (Louis), évêque de Rhodes, auteur de plusieurs ouvrages; — 17^e siècle, pages 42, 43.

ABOVILLE (le général d'), p. 264.

ABRANTÈS (Julie d'), fille du célèbre maréchal Junot, prend le voile et entre à l'hôpital de Versailles comme religieuse, p. 65, 66.

ADAMSON, p. 151.

ADÉLAÏDE (Madame), fille de Louis XV, naquit à Versailles en 1732, sortit du royaume en 1791, mourut à Trieste en 1799, p. 73, 367.

AGNEL (Gaspard-Basile), adjudant-général, p. 73, 74.

AGUESSEAU (d'), chancelier; — 17^e siècle, p. 50, 54.

AIGOIN (François), p. 74.

AIGUILLON (le comte d'), p. 159.

ALAIN-CHARTIER, p. 108.

ALBAN BUTTER; son *Histoire des saints*, traduite par Godescart (V. ce nom), p. 201.

ALBERONI; 17^e siècle, p. 54.

ALBIGEOIS (les), p. 22, 23, 24, 25.

ALBON (le comte), fait l'éloge historique du célèbre médecin Quesnay, p. 59.

ALEXANDRE (l'empereur), p. 175, 293, 296.

ALI, pacha de Janina; son mot sur la cocarde tricolore, p. 219.

ALIX, troisième femme de Philippe-Auguste; — 12^e siècle, p. 21.

ALQUIER, p. 200.

AMANTHOU, auteur d'une notice sur la vie et les ouvrages de Leschevin de Précour, p. 272.

AMAR, député, p. 264, 332.

AMAURY - DE - MONTFORT. Cède à Louis VIII les droits qu'il a sur différens comtés; connétable de France, marche au secours des chrétiens de la Terre-Sainte; prisonnier devant Gaza, meurt en 1241 à Otrante; — 13^e siècle, p. 25.

AMIAN-PRIOCCA, ministre des affaires étrangères du roi de Sardaigne, p. 220.

AMIOT, p. 216.

AMY (le docteur), p. 179.

ANDRÉ DE MONTMORENCY, astrologue; — 12^e siècle, p. 20.

ANDRIEUX, agronome, p. 75.

ANDRIEUX (M.), de l'Académie française, p. 159.

ANGIVILLER (d'), gouverneur du domaine de Rambouillet, p. 103, 239.

ANGOUËME (le duc d'). Voyez Louis-Antoine de Bourbon, pag. 117, 210, 251, 295.

ANGOULÊME (Madame la duchesse d'). *Voyez* Marie-Thérèse-Charlotte de France, p. 308, 309, 310.

ANNE DE MARQUET, religieuse du couvent de Poissy; — 16^e siècle, p. 39.

ANNÊT, auteur du *Carrosse espagnol*, avec M. Jouy (*Voyez* ce nom), p. 249.

ANNIBAL CARRACHE, p. 102.

ANTOINE (de St.-Gervais), auteur d'un ouvrage intitulé : *Preuves authentiques de la mort du jeune Louis XVII* (*Voyez* ce nom), p. 289.

ANTOINE DE LA SABLIERE, né à Rambouillet en 1615, connu par ses madrigaux; — 17^e siècle, p. 43.

ANTONIN. Son itinéraire fait mention de la ville de Mantes, et les historiens, en rappelant qu'elle fut brûlée en 1076 par Guillaume le Conquérant, la regardent tous comme fondée par les Druides; — premiers siècles, p. 14.

APOLLONIUS, p. 389.

ARCAMBAL, p. 75.

ARISTOTE. Sa doctrine sur les analogies de l'organisation, p. 197.

ARNAUD (l'abbé), p. 368.

ARNAULD (M.), membre de l'Académie française, p. 75, 157, 159; devant Malte avec M. Geoffroy-St.-Hilaire (*Voyez* ce nom), p. 190.

ARNOBE l'Ancien, p. 224.

ARTOIS (le comte d'). *Voyez* Charles X.

ARTOIS (Madame la comtesse d'), p. 319.

ASSEFDOLA, p. 186.

ASSIER-PÉRICAT, ingénieur du Roi, p. 125.

ATOCH, né à Versailles, p. 75.

AUBERT-DUBAYET (le général), p. 302.

AUBIN OLIVIER, graveur célèbre, né à Roissy près Louvres; — 16^e siècle, p. 40.

AUBRY (Philippe-François), né à Versailles, professeur de langues, traducteur distingué, p. 76, 77, 78.

AUBRY (Etienne), frère du précédent, peintre distingué, naquit à Versailles en 1745, p. 78, 368.

AUDRY-DE-PUTRAVEAU (M.), député, p. 350.

AUGEREAU (le maréchal), p. 74.

AUMONT, né à Versailles, p. 79.

AVARAY (le comte d'), p. 291, 292.

B

BABAULT, écrivain, né près d'Étampes, p. 79.

BABEUF, p. 252.

BABOIS (Victoire), née à Versailles en 1760, poète, p. 80, 164.

BACON, son ouvrage *sur la dignité et l'accroissement des sciences*, p. 200.

BAILLY (Jacques), naquit à Versailles en 1701, peintre et garde des tableaux du roi, auteur de plusieurs comédies, père du vertueux Jean Sylvain Bailly, maire de Paris, mort sur l'échafaut, p. 60, 61, 282, 290, 351.

BALBI (Madame de), maîtresse de Louis XVIII (*Voyez* ce nom), p. 291.

BALBI (M.), p. 243.

BALISTRA, p. 102.

BARAGUEY D'HILLIERS (le général), p. 253.

BARAILLON, p. 292.

BARBIER (Louis), abbé de La Rivière, né à Montfort-l'Amaury dans le 17^e siècle, p. 57; évêque de Langres, *idem*.

BARBIER, médecin, né à Brunoy, p. 80.

BARBIER, né à Versailles, reçoit en 1823 une médaille, comme in-

- vendeur d'une écriture qu'on peut lire dans l'obscurité, p. 80.
BARBIER-VERMARS, né à Louvres en 1775; conservateur de la bibliothèque de Paris, p. 80, 81.
BARBIERI (Gaëtan), p. 392.
BARÈRE, p. 264.
BARNAVE, p. 284.
BARRA, né à Palaiseau. Soldat de la république; son dévouement et sa piété filiale lui ont mérités les honneurs du Panthéon, p. 82.
BARRAS, l'un des directeurs de la république française, mort le 29 janvier 1829, p. 264, 347, 348, 350, 393.
BARRÉ (M.), auteur de vaudevilles, p. 341.
BARRUEL-BEAUVERT (comte de), né près Versailles en 1756; ses divers écrits, p. 81, 82.
BARTÉ, médecin, mort à Mantes en 1814, p. 355.
BARTHELEMY. Notice sur lui par M. Ourry. (V. ce nom), p. 341.
BARTHELEMY, commissaire chargé de recueillir à Rome les objets d'arts cédés à la France, p. 319.
BARTOLOZZI, p. 102.
BASSANO (le duc de), p. 149.
BASVILLE. Château de Lamoignon, souvent visité par Boileau, p. 7.
BATAILLE, docteur en médecine, né à Versailles, p. 82.
BAUDIN (le capitaine), p. 316.
BAUDOIN aîné, épicier à Saint-Germain-en-Laye. Ses productions comme auteur dramatique, p. 82, 83.
BAVOUX (M.), député, p. 349.
BAZOT (M.), a publié en 1819 un éloge historique de l'abbé de l'Épée (V. ce nom), p. 169.
BEAUFORT (de), voyageur en Afrique, p. 243.
BEAUJOLAIS (le comte de), troisième fils de Louis-Philippe-Joseph duc d'Orléans (Voyez ce nom).
BEAUMARCHAIS, p. 341.
BEAUMONT (Elie de), p. 289.
BEAUVILLIERS, p. 50.
BEAUVILLIERS, précepteur du duc de Bourgogne: — 17^e siècle, p. 55.
BELLEAU, poète; — 16^e siècle, p. 34.
BELLEGARDE (le général), p. 311.
BÉNARD, né à Versailles, agronome, p. 83.
BENEZECH, p. 149, 309.
BENOIT GENTZEN. Envoyé au concile de Constance comme ambassadeur de Charles VI; — 15^e siècle, p. 31.
BÉRANGER, p. 163.
BERESFORD (le général), p. 191.
BERGIER (l'abbé), p. 201.
BERNARD DE JUSSIEU, p. 110, 151, 153, 357.
BERNIER (Nicolas), musicien célèbre, né à Mantes; — 17^e siècle, p. 47.
BERNIER, architecte, p. 178.
BERNIN (Nicolas), musicien célèbre, naquit à Mantes; — 18^e siècle, p. 69.
BERRÉ, p. 145.
BERRY (duc de), naquit à Versailles le 25 janvier 1778, mort assassiné à Paris le 13 février 1820, p. 86, 87, 117, 210, 294.
BERRY (la duchesse de), p. 300.
BERTHIER (Alexandre), prince de Wagram, naquit à Versailles le 20 novembre 1753. Fit la guerre d'Amérique sous Rochambeau; était en 1789 major-général de la garde nationale de Versailles, p. 85; ses premières armes; accompagna Napoléon dans toutes ses campagnes, *id.*; ne pouvait se séparer de Napoléon, 89; son adhésion à la déchéance de son bienfaiteur, *id.*; devient capitaine des gardes-du-corps de Louis XVIII, *ibid.*; reçoit de l'île d'Elbe une lettre de Napo-

- léon, 90; n'en donne pas connaissance à Louis XVIII; sa disgrâce, son départ pour la Bavière lors des événements du 20 mars 1815; sa mort à Bamberg, 356.
- BERTHIER** (Victor-Léopold), frère du précédent, naquit à Versailles en 1770, p. 90; ses premières armes comme sous-lieutenant, devient lieutenant-général, 90; ses talens militaires, 91; sa mort en 1807, *id.*
- BERTHIER** (César, comte de), frère du précédent lieutenant-général, p. 91; meurt en 1819 à Grosbois, *id.*
- BERTHOLLET**, p. 243, 331.
- BERTIN-DE-VAUX**, député du département, p. 91.
- BERTON**, p. 188.
- BERTRAND** (le général), p. 210.
- BERTRAND-MOLLEVILLÉ**, ministre de la marine, p. 250; ses mémoires, 339.
- BERTRUDE**, fille de Simon 1^{er}, comte de Montfort, est née à Montfort; divorce avec Foulques, comte d'Anjou, pour épouser Philippe 1^{er}; — 11^e siècle, p. 18.
- BERVILLE** (M.), avocat, p. 349.
- BEZENVAL**, p. 290.
- BÉTHUNE** (le duc de), p. 121.
- BÉVILLE**, cultivateur, p. 91.
- BIANCOURT** (Charles de), ancien député de Seine-et-Oise, p. 91.
- BILLAUD-VARENNES**, p. 264.
- BIOT**, p. 109.
- BIROX**, commandant de l'armée d'Italie, p. 260.
- BISCAINO**, p. 102.
- BITCHE** (Benjamin), petit-fils de Franklin, p. 351.
- BIZEMONT** (marquis de), né à Gironville, ancien député de ce département, p. 92, 93.
- BLAIZOT** (Pierre), libraire de Louis XVI; ses fonctions publiques, p. 93.
- BLAMONT** (Jean-Colin de), né à Versailles; surintendant de la musique du roi; ses compositions; — 17^e siècle, p. 56, 57.
- BLANCHARD** (André), né à Pontoise. Simple soldat, mort lieutenant-général, p. 93.
- BLANCHE DE CASTILLE**; — 13^e siècle, p. 25.
- BLANCHET DE LA SABLÈRE**, p. 93.
- BLONDEL**, architecte, p. 239.
- BLUMENSTEIN**, commandant d'une flotte autrichienne, p. 221.
- BOABEN**. Ses mémoires dramatiques, p. 138.
- BOCQUET**, inspecteur-général des Menus-Plaisirs du roi, né le 1^{er} septembre 1717, mort à Paris en 1814, p. 136.
- BOETIE** (de la), ami de Montaigne, p. 202.
- BOILEAU-DESFRÉAUX**, né à Crosne; — 17^e siècle, p. 7, 48, 158, 341.
- BOINVILLIERS**, naquit à Versailles en 1761; ses ouvrages classiques, p. 93; ses enfans, leurs productions littéraires, 94; sa mort, *idem*.
- BOISLANDRY**, de Versailles, député aux États-Généraux; ses propositions, p. 94.
- BOISNEUF**, de Chenevières, ancien maire de Corbeil, ses fonctions publiques, p. 94.
- BOIVIN** (Anne-Victoire Gillain, veuve), né à Versailles en 1773; professeur d'accouchement, p. 94; ses premières études, ses progrès; fonctions qui lui ont été confiées; ses divers écrits, p. 95, 96.
- BONAMY** (Pierre-Nicolas), né à Louvres, historiographe, membre de l'Académie des Inscriptions, etc., laisse plusieurs dissertations; — 17^e siècle, p. 53.
- BONAPARTE** (V. Napoléon Bonaparte).
- BONARDIÈRE** (M. de la), membre

- du conseil général des hospices, p. 266.
- BONNARD (Madame de), fille de M. de Silvestre (V. ce nom).
- BONNET (Albert), p. 315.
- BORDE, p. 368.
- BORDEAUX (le duc de), p. 148.
- BORGÈSE (le prince Camille), p. 262.
- BORIÈ (le docteur Léonard), ex-médecin de l'hôpital de Versailles, p. 96; ses services militaires, 97; ses ouvrages, 97, 391.
- BORT-DE-ST.-VINCENT (le colonel), p. 197.
- BOSC (Louis-Augustin-Guillaume), membre de l'institut, inspecteur des jardins et pépinières de Versailles, p. 97 et suivantes.
- BOSSUT (l'abbé), p. 351.
- BOSSUET, p. 50, 105; appelle l'abbé de l'Épée (V. ce nom) dans son diocèse, 50, 168.
- BOUCHARD-DES-CARNEAUX, né à Vemars, fut député de ce département, p. 100.
- BOUCHER, docteur en médecine, p. 100, 101.
- BOUCHER DE LA RICHARDÈRE (Gilles), avocat, p. 101.
- BOUDEVILLE, caporal à la 14^e de ligne, p. 101.
- BOUFFLERS, p. 50.
- BOUGIVAL, habitation de Gabriel d'Estrées, p. 7.
- BOUILLAUD (Jacques), bénédictin à la congrégation de St.-Maur, né à Meulan en 1669, auteur de plusieurs ouvrages; — 17^e siècle, p. 53.
- BOUILLIARD (Jacques), graveur, né à Versailles le 14 septembre 1744, mort le 30 octobre 1806.
- BOULOGNE (comte de), 12^e siècle, p. 21.
- BOURBON (le duc de), p. 117.
- BOURDALOUE, p. 50.
- BOURDEL, chef d'escadron, p. 102.
- BOURDON, p. 264.
- BOURDON (Louis-Gabriel); littérateur, né à Versailles en 1741, mort dans cette ville en 1795.
- BOURGEOIS (P. Auguste), compositeur, né à Versailles, mort à Rome en 1824, p. 102.
- BOURGEOIS - DE - LA - BRETONNIÈRE (Ch. - Germain), économiste de la ferme de Rambouillet, p. 103.
- BOURGOIN (Jacques), fondateur du collège de Corbeil; — 17^e siècle, p. 53.
- BOURLET DE VAUXCELLES (Simon-Jérôme), né à Versailles en 1734, mort à Paris en 1802.
- BOURMONT (M. de), p. 343.
- BOURNISEAUX (M.-P.-V.-J.), auteur d'une Histoire de Louis XVII (V. ce nom), en 4 volumes in-8^o, p. 286.
- BOUTET (Noël - Nicolas), ancien directeur de la manufacture d'armes de Versailles, né dans cette ville le 30 septemb. 1762, p. 105.
- BRARD, né à Eragny, arrondissement de Pontoise, conscrit de l'an IX, p. 105.
- BRAZIER, auteur de vaudevilles, p. 148, 341.
- BRÉARD, fusilier à la 54^e de ligne, p. 106.
- BREBIETTE (Pierre), graveur distingué, né à Mantes; — 17^e siècle, p. 48.
- BREGUET, de l'Institut, p. 110.
- BRESCHET (G.), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, p. 140.
- BRIANCHON (Charles-Julien), né à Sèvres en 1785.
- BRICHARD (N.), ancien maire d'Étrecty, p. 107.
- BRIÈRE DE MONDÉTOUR (Isidore-Simon), né en 1753 à St.-Cheron, près de Bâville; mort en 1810, député du département de la Seine au Corps-Législatif, p. 107.
- BRISSON, professeur de physique expérimentale, p. 188, 272.
- BRISSOT, p. 274.

BROGLIE (le maréchal de), p. 118.
BROTÉRO (M.), botaniste et professeur à Coimbre, p. 192.
BROUSSAIS (le professeur), p. 179.
BRULART (M. de), commandant de l'armée d'outre-royale de Normandie, p. 343.
BRUNE (le maréchal), p. 74, 173, 201, 221, 295.
BRUNEAU (Antoine), né à Chevreuse, avocat, auteur d'un *Traité des Criées*; — 17^e siècle, p. 42.
BRUNEAU (Mathurin), sabotier, à voulu se faire passer pour fils de Louis XVI (*V. ce nom*), p. 288.
BRUNSWICK (le duc de), p. 229.
BRUNYER (P. Edouard), ancien médecin en chef de l'infirmerie de Versailles, mort en juillet 1811, p. 108, 178.
BUCHAN. — Sa *Médecine domestique*, traduite par Duplanil (*V. ce nom*), p. 162.
BUFFON, naturaliste, p. 257, 291.
BUCKMANN. Son ouvrage sur les *Fondemens de l'Agriculture*, traduit par M. Silvestre (*V. ce nom*), p. 371.
BURT, p. 255.
BUSSY (M. de), commandant de l'armée du Dekan, dans l'Inde, p. 184.

C

CABANIS (Pierre-Jean-Georges), mort à Rueil, le 6 mai 1808, p. 108.
CADET-DEVAUX, p. 125.
CAFFIN (d'Orsigny), p. 108.
CAILLAUD (M.), p. 242.
CALLET (Jean-François), né à Versailles, le 25 octobre 1744, mort le 14 novembre 1798, p. 108.
CAMBON, p. 228.
CAMPAN (madame), p. 307.
CAMPENON (M. de), poète, p. 159.
CHAMPIONNET, p. 75.

CAMPISTRON, p. 157.
CAMUS, p. 353.
CARLOMAN. Ce roi fut tué à la chasse vers l'an 879, dans la forêt d'Iveline, près de Montfort; — 1^{ers} siècles, p. 16.
CARNOT, p. 106, 112, 346.
CARNUTES. Peuples qui habitaient ce Département, sous le règne de Gratien; — 1^{ers} siècles, p. 13.
CAROCHEZ, artiste attaché au bureau des longitudes, p. 110.
CARRÉ (de Rennes), p. 347, 349.
CARRIER, p. 171, 251.
CARSILIER (Jean-Baptiste), avocat et poète, né à Mantes; — 17^e siècle, p. 48.
CASSINI, p. 289.
CASTRIES (le maréchal de), p. 176.
CAUCHOIX (Robert-Aglée), opticien, né à Cormeilles-Paris, le 24 avril 1776, p. 109.
CATEL, compositeur, p. 248.
CATHERINE DE MÉDICIS, mère de Charles IX; — 16^e siècle, p. 35, 36.
CATINAT, p. 50.
CATULLE (le poète), p. 223.
CAVAIGNAC (M.), p. 350.
CELLAMARE, Espagnol, conspirer contre Philippe, duc d'Orléans, régent; — 17^e siècle, p. 54.
CELS (Jacques-Martin), cultivateur et botaniste, né à Versailles en 1743, mort le 15 mai 1806, p. 110; Cels fils, p. 111.
CHAALEM H (empereur), p. 186.
CHABROL (M.), p. 241.
CHALGRIN, architecte, p. 289.
CHALLAN (Antoine-Didier-Jean-Baptiste), ancien procureur-syndic du département de Seine-et-Oise; né à Meulan le 25 septembre 1754, mort à Paris en 1831, p. 111, 136.
CHAMAILLA (le père), p. 148.
CHAMBERT (Pierre), avocat, né à Versailles en 1745, mort à Paris en 1805, p. 113.
CHAMBON-DE-MONTAUX (Nicolas).

- docteur en médecine, né à Brevaux en 1748, mort vers 1828, p. 113.
- CHAMORIN (Vital-Joachim), général de brigade, né à Bonnelles le 16 août 1773, mort en 1811, p. 114.
- CHAMFORT, ami de Ducis (*V. ce nom*), p. 159.
- CHAMPION-DE-VILLENEUVE, né à Versailles en...., valet de chambre de Louis XVI, p. 115.
- CHAPPE (l'abbé), p. 369.
- CHAPTAL, pair de France, p. 331, 332, 371.
- CHARBONNEAUX (Pierre-Louis), libraire, né à Versailles en 1777, p. 116.
- CHARRIER-DE-LA-ROCHE (Louis), décédé évêque de Versailles, était à Lyon le 17 mai 1738, p. 124.
- CHARENTE, p. 232.
- CHARLES (l'archiduc), p. 223.
- CHARLES II, grand-oncle de Philippe V (*V. ce nom*); — 17^e siècle, p. 55.
- CHARLES VII, p. 29.
- CHARLES IX, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye; — 16^e siècle, p. 34.
- CHARLES X, né à Versailles le 9 octobre 1757; p. 6, 7, 117, 178, 187, 215, 240, 295, 296, 299, 301, 311, 349, 355.
- CHARLEMAGNE (Armand), homme de lettres, né au Bourget, arrondissement de Corbeil, p. 116.
- CHARLES-QUINT, donne à Philippe-de-Villiers de l'Île-Adam, grand-maître des Templiers, Malte, Tripoli, etc.; — 15^e siècle, p. 32.
- CHAROST (Armand-Joseph de Béthune, duc de), né à Versailles le 1^{er} juillet 1738, décédé le 5 brumaire an IX, p. 121.
- CHARTRES (le duc de) — (*V. Orléans*), p. 339, 340.
- CHASSELOUP-LAUBAT, général du génie, p. 221.
- CHATEAUBRIAND (M. de), remplacé en 1804, dans son secrétariat d'ambassade à Rome, par M. Gandolphe, frère du curé de Sèvres (*V. ce nom*), p. 181.
- CHATEAU-RENAUD, p. 50.
- CHAUMONT-DE-LA-GALAIZIÈRE (B.-Louis-Martin), évêque de Saint-Diez, mort à Marci le 30 juin 1808, p. 124.
- CHAUSSIER (le professeur), p. 93.
- CHAUVELIN, député, p. 347.
- CHÉNIER (André), p. 252.
- CHÉNIER, p. 157, 235.
- CHEUBINI, compositeur, p. 248.
- CHEVALIER (E.), cultivateur, p. 124.
- CHEVALLIER (J.-G.-Augustin), ingénieur-opticien, né à Mantes-sur-Seine, le 13 sept. 1778, p. 125.
- CHEVILIER (André), né à Pontoise, docteur et bibliothécaire de la Sorbonne, savant distingué et ami des pauvres; — 17^e siècle, p. 44.
- CHILDEBERT; rassembla, en 512, les grands de son royaume à Palaiseau, où il possédait un petit palais; — 1^{ers} siècles, p. 15. Il en possédait un autre à Rueil, où il fut visité par Saint-Lubin, évêque de Chartres, *ibid.*
- CHOISEUL (le duc de), p. 185.
- CHOISEUL (M. de), aide-de-camp du duc de Berry (*V. ce nom*), p. 300.
- CHORON, p. 242.
- CHRISTOPHE COLOMB, p. 222.
- CIGÉRI, peintre-décorateur, p. 127, 137.
- CLAIRON (mademoiselle), p. 158.
- CLARK (le général), p. 335.
- CLAUDE D'ANGENNES, né à Rambouillet, conseiller au Parlement, puis évêque, a laissé plusieurs écrits; — 16^e siècle, p. 38.
- CLAUDE (Denis), né à Versailles en 1772, p. 127.

- CLAUSSÉ (Georges-Nicolas), ancien magistrat, né à Versailles le 13 octobre 1738; décédé dans la même ville en 1804, p. 127.
- CLAUSSÉ (Charles-Georges-Louis); fils du précédent, né à Versailles le 24 mai 1769, avocat, juge-suppléant, administrateur et trésorier de l'hospice, est mort en 1831, maire de sa ville natale. p. 127.
- CLÉMENT (le colonel), né à Rambouillet en....., mort à Versailles vers 1825, p. 129.
- CLÉMENT DE RIS (Dominique), pair de France, p. 129.
- CLÉMENT DE RIS (Emile), fils du précédent, colonel de cavalerie, p. 130.
- CLÉMENT DE RIS (Paulin), frère du précédent, mort à Friedland, p. 131.
- CLÉMENT XIV (le pape), p. 351.
- CLERMONT (M. de), p. 300.
- CLÉRY (Jean-Baptiste-Cant-Hanet), valet-de-chambre de Louis XVI, né le 11 mai 1759 à Jardy-lez-Vancresson, mort le 27 mai 1809 à Hitzing, près de Vienne, p. 131.
- CLÉRY (veuve), née Duverger, morte à Paris vers la fin de 1811, p. 132.
- CLÉRY DE KLUFELD (Charles), fils de Cléry, valet-de-chambre de Louis XVI, et sous-lieutenant des gardes Wallonnes, fusillé le 10 août 1812, après la journée de Zujar, p. 133.
- CLOTAIRE II; fit une assemblée des notables à Milly, en l'an 613; — 1^{ers} siècles, p. 16.
- CLOTAIRE III. Sous son règne, vers l'an 665, Ermenric et Nummane fondèrent à Argenteuil un couvent de religieuses; — 1^{ers} siècles, p. 16.
- COETLOSQUET (M.), évêque de Limoges, précepteur de Louis XVI (V. ce nom), p. 280.
- COFFIN, p. 257.
- COLBERT, p. 50.
- COLIGNY (l'amiral); — 16^e siècle, p. 35.
- COLIN-D'HARLEVILLE, p. 341.
- COINY (J.-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, mort à Paris en 1809.
- COLAS (Jean-Antoine), l'un des administrateurs de Seine-et-Oise, né à Argenteuil, le 21 septembre 1758, p. 133.
- COLBERT, ministre de Louis XIV; — 17^e siècle, p. 48.
- COLCHET, commissaire des relations extérieures, p. 319.
- COLLAS (Pierre), fusilier à la 109^e de ligne, né à Argenteuil en..... p. 133.
- COLLOT-D'HERBOIS, p. 264.
- COMMINGES (les comtes de), 12^e siècle, p. 23.
- COMMINGE (le comte de), p. 239.
- CONDÉ, p. 50.
- CONDÉ (le prince de), p. 118, 119.
- CONDORCET, p. 274.
- CONFUCIUS. Son *Tchun-Tsicon*, traduit par Guignes (V. ce nom), p. 216.
- CONSTANT (Benjamin), p. 140, 347, 348.
- CONTI (Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de), né le 1^{er} septembre 1734, mort en Espagne, p. 133.
- CORBIÈRE (le ministre), p. 142.
- CORNEILLE, p. 50, 159.
- CORNWALLIS (lord), gouverneur de Calcutta, fait rendre la liberté à M. Deshaies-Montigny (V. ce nom), p. 325.
- COSSART (Gabriel), né à Pontoise en 1615, jésuite célèbre, l'un des meilleurs poètes de son ordre.
- COSTE (le docteur J.-François), l'un des maires de Versailles, né le 4 juin 1741, mort à Paris le 31 octobre 1819, p. 134, 178.

COTTEREAU (J.-Guillaume-Louis),
p. 134.

COULAINS, p. 368.

COURTIN (M.), p. 197.

COURTOIS, p. 264.

COUSIN (Victor), p. 239.

CRÉQUI, p. 50.

CRESTÉ (François-Charles, le colonel), né à Saint-Arnoult, le 16 septembre 1768, p. 135.

CROSNIER, auteur dramatique, p. 148.

CROVILLE, p. 305.

CURIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), né à Roquemaure le 12 octobre 1747, mort en 1821, p. 113, 136, 317.

CURÉE, p. 112.

CUSTINE, p. 318.

CUVIER (M.), appelé à Paris par M. Geoffroy-Saint-Hilaire (*V. ce nom*), p. 190, 193, 197.

D

DAGUERRE (L.-Jacques-Mandé), peintre, né à Cormeilles en 1789, p. 136.

DAILLY, propriétaire à Trappes, p. 142.

DALBERG, son écrit sur *l'Emploi de la Stéatite dans la gravure en pierres fines*, p. 272.

DALLERET (Louis), grenadier à la 62^e de ligne, né à Gonesse en..., mort en combattant, le 20 floral an VII, p. 137.

DAMPIERRE (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.

DANÈS-DE-MONTARDAT, décédé en 1829, maire de la ville de Saint-Germain-en-Laye, p. 138.

DANCEVILLE (mademoiselle), actrice du Théâtre-Français, p. 240.

DANIEL, prieur du monastère de Deuil, près la Ferté-Aleps; — 14^e siècle, p. 99.

DANIEL, seigneur de Boussy-Saint-Antoine, comte de Gand; — 14^e siècle, p. 29.

DANIEL (Charles-Ernest), seigneur de Cernay, né à Montmorency; — 16^e siècle, p. 40.

DANIEL (François-Charles-Gabriel), vicomte de Gand, p. 29.

DANIEL (Ernest), auteur de cette Biographie, p. 138.

DANIEL (Hippolyte), docteur en médecine, auteur de cette Biographie, p. 139, 160.

DANIEL DE CERNAY, capitaine distingué, né à Cernay; — 16^e siècle, p. 40.

DANESME (L.-Emmanuel-Aimé), architecte, né à Magny en 1757, mort en 1822, p. 137.

DANNERY (J.-B.-Thomas), consul de France à Malaga, né à Versailles le 7 mars 1744, décédé à Bruyères-le-Châtel, p. 140.

DANTREMONT, manufacturier, p. 140.

DARU (Pierre-Antoine-Bruno), p. 140.

DARUT, chimiste, p. 271.

DASTIER DE LA VIGÉRIE (M.), ingénieur en chef des ponts-et-chaussées de Seine-et-Oise, p. 354.

DAUBENTON, minéralogiste, p. 189, 190, 272, 368.

DAVERNE, chef de bataillon, né à Versailles en..., p. 140.

DAVESNE, p. 74.

DAVID, peintre, p. 161, 264.

DAVID DE LA CORBINIÈRE, né à Luzarches, prévôt des chirurgiens de Paris; — 17^e siècle, p. 45.

DEBELLE (le général), mort à St.-Domingue, p. 262.

DEBONNAIRE (Louis-Charles, le vicomte), né à Gif, p. 141.

DEBULLY (Aimée-Constance), jeune fille de douze ans et demi, assassinée par A. Léger (*V. ce nom*), p. 265.

DEBURE (Monsieur), a publié les

- Classiques français*, p. 272, 235.
- DEFLERS (Camille), professeur de mathématiques, né à Versailles en 1794, p. 143.
- DEGOTI, peintre, p. 136.
- DEGROMETZ (l'adjudant-major), se précipite dans le Danube et le traverse près de Blintheim, p. 327.
- DEHMAN (M.), p. 369.
- DELACOUR (J.-Philippe), bibliothécaire de la ville de Pontoise, né dans cette ville en 1725, mort en 1803.
- DELAITRE (Jean-François-Marie, le baron), ancien préfet de Seine-et-Oise, né à Paris le 11 juillet 1766, p. 143.
- DELALANDE (Pierre-Antoine), naturaliste, né à Versailles le 27 mars 1787, décédé le 27 juillet 1823, p. 144.
- DELANWARE (Nicolas), écrivain laborieux, naquit à Noisy-le-Grand, p. 52.
- DELAVILLE DE MIRMONT, auteur dramatique, né à Versailles en..., p. 146.
- DELEUZE (M.), p. 223.
- DELILLE (l'abbé), p. 153, 202, 368.
- DENIS-ROI, député à l'Assemblée-Constituante, né à Argenteuil, p. 146.
- DERAIME (Pierre-Etienne), maire de Versailles, décédé sous-préfet colonial du département du Nord de Saint-Domingue, p. 146.
- DESAULT, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, p. 288.
- DESAULTZ (Philippe-Albert-Joseph), receveur général des finances de Seine-et-Oise, maire de Saint-Cheron, p. 147.
- DESCHAMPE (Gilles-Nicolas), ancien archiviste de la préfecture de Seine-et-Oise, p. 147.
- DESCLOSEAUX, député au Conseil des Cinq-Cents, p. 147.
- DESGROIZILLES, de l'Académie de Rouen, p. 125.
- DES ECOTAIS (le comte), p. 146.
- DES HAUTES-RAYES (Michel-Ange-André Leroux), orientaliste, né le 10 septembre 1724, dans les environs de Pontoise, p. 147.
- DES GENETTES (M.), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, p. 270.
- DESLYONS (Jean), né à Pontoise vers 1615, docteur en Sorbonne, doyen de Senlis, auteur de plusieurs ouvrages; — 17^e siècle, p. 44.
- DESMOULINS (Camille), p. 252.
- DESPANQUES (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
- DESORMEAUX, professeur d'accouchemens, p. 139, 270.
- DESPREZ (Claude-Aimé), auteur dramatique, né à Saint-Germain-en-Laye, le 5 avril 1783, p. 148.
- DES ROYS (madame la comtesse), fille unique du général Hoche (*V. ce nom*), p. 235.
- DESSALINES (le général), p. 221.
- DESTOUCHES (Alex.-Etienne-Guillaume Hersent, baron), l'un des préfets de Seine-et-Oise, né à Paris en 1773, p. 148, 346.
- DÉTERVILLE, p. 174.
- D'Eu (le comte), prince de Dombes, p. 105.
- DEVAUX (le général), p. 302.
- DEVILLIERS (M.), p. 241.
- DEYEUX (le professeur), p. 187.
- D'HERBES (Joseph), maire de Ruil, p. 149.
- DIDOT, p. 289.
- DIEULAFOY, vaudevilliste, p. 249.
- DILLON (le général Théobald), p. 263.
- DILLON (Robert-Guillaume), lieutenant-général, maire de Livry sous le gouvernement impérial, p. 149.
- DONNISSAN (mademoiselle) — (*V. Rochejacquelein*), p. 362, 363.

- DORAT**, poète, p. 34, 67.
DOTEN, manufacturier, p. 140, 289.
DOTTEVILLE (J.-Henry), membre de la Congrégation de l'Oratoire, né à Palaiseau en 1716, p. 149, 150.
DRANONET (Pierre), peintre de gouaches, né à Passy en 1761, mort à Versailles en 1817, p. 150.
DRUS, 4^e roi des provinces gauloises, paraît avoir bâti la ville de Milly, arrondissement d'Etampes; — 1^{ers} siècles, p. 13.
DUBELLO, poète; — 16^e siècle, p. 34.
DUBOIS (le cardinal); — 17^e siècle, p. 54.
DUBOIS-DE LA MOTHE, p. 169.
DUBRUEL (Pierre-Jean-Joséph), professeur du collège de Versailles, décédé, p. 150.
DUBRUEL (Charles-Louis), frère du précédent, ancien capitaine d'artillerie et maire de Poissy, p. 150.
DUBUISSON (Antoine), sergent à la 54^e de ligne, né à Versailles en . . . , mort en combattant, p. 151.
DUCHESNE (Antoine-Nicolas), professeur d'histoire naturelle, né à Versailles le 7 octobre 1747, mort le 18 février 1827, p. 151, 358.
DUCHESNE DE GILLEVOISIN (Antoine-Charles - Nicolas), député de Seine-et-Oise en 1815, p. 154.
DUCIS (J.-François), membre de l'Académie française, naquit à Versailles le 22 août 1733, mourut dans la même ville le 22 mars 1816, p. 77, 139, 154, 289, 368.
DUCIS (Jean-Louis), neveu du poète de ce nom, né à Versailles en 1775, p. 161.
DUCIS (Pierre), père du poète, p. 155.
DUFRESNE (Abel-Jean-Henri), littérateur, p. 162.
DUFRESNE (Bertrand), oncle du précédent, directeur du Trésor public, p. 162.
DUFRESNE (Jean - Nicolas), père d'Abel Dufresne, né à Paris en 1747, mort à Etampes en 1812; accompagne La Peyrouse dans son voyage autour du monde, et rapporte en France les mémoires de l'expédition, p. 162.
DUGALT-STEWART, *ses Essais philosophiques*, traduits par M. Charles Huret (*V.* ce nom), p. 239.
DUGOMMIER (le général), p. 74.
DUGNA (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
DUGUAY-TROUIN, p. 50.
DUHAMEL, p. 151.
DUHAMEL-DUMONCEAU, p. 257.
DUMANGIN, chirurgien, p. 288.
DUMONT (M.), p. 213.
DUMOULIN (Louis), médecin, p. 37.
DUMOULIN (Cyrus), ministre des calvinistes, p. 37.
DUMOULIN (Pierre), né à Buhy en 1568, p. 37.
DUMOULIN (Pierre), fils du précédent, né à Buhy, chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, p. 37.
DUMOURIEZ (le général), p. 229, 309, 363.
DUPIN (Charles), p. 348.
DUPIN jeune (M.), p. 349.
DUPLANIL (le docteur J.-D.), né à Argenteuil en 1740, mort en 1802, p. 162.
DUPLESSIS-MORNAY, né à Buhy, arrondissement de Rambouillet; l'un des plus grands capitaines de France et ami de Henri IV; — 16^e siècle, p. 36.
DUPONT (le général) p. 74, 115.
DUPOTY (Denis-Simon), compositeur, né à Versailles en 1787, mort à Paris le 3 juillet 1824, p. 163.

- DUPRÉ** (Charles-Laurent), capitaine, né au Chesnay, près Versailles en 177.... p. 164.
- DEPUIS** (Charles-Vincent), sergent-major à la 106^e de ligne, mort en combattant, le 21 germinal an VIII, p. 163.
- DUPUYTREN** (M.), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, p. 270, 360.
- DUQUESNE**, p. 50.
- DURAMEAU** (Louis-Jacques), peintre, mort à Versailles en 1796, p. 165.
- DURUP DE BALEINE**, p. 255.
- DUSAUCHOY** (J.), auteur dramatique, p. 148.
- DUTILLET DE VILLARS** (Joseph-Henri), magistrat, p. 163.
- DUVAL** (André), auteur de plusieurs ouvrages, né à Pontoise; — 16^e siècle, p. 39.
- DUVAL** (Guillaume), parent du précédent, docteur en médecine, auteur de plusieurs ouvrages; — 16^e siècle, p. 39.
- DUVERGER** (J.-Henri), lieutenant-général, né à Étampes en 1755, mourut à Paris le 14 janvier 1830, p. 165.

E

- ECKARD** (M.), auteur de mémoires historiques sur Louis XVII (*Voy. ce nom*), p. 288.
- EDMOND**, auteur dramatique, p. 148.
- EDGEWORTH**, prêtre irlandais, confesseur de Louis XVI (*Voy. ce nom*), p. 285.
- ÉGALITÉ** (Louis-Philippe-Joseph), *V. Orléans*, p. 337.
- ELISABETH**, reine d'Angleterre; — 16^e siècle, p. 36.
- ELISABETH-PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE DE FRANCE** (Madame), naquit à Versailles le 3 mai 1764, p. 166; Louis XVI (*V. ce nom*) fait

- pour elle l'acquisition de la propriété de madame de Guéménée à Montreuil; Madame Elisabeth y secourt les pauvres; elle engage Louis XVI à convoquer l'assemblée des notables, 167; elle quitte Montreuil à la vue du peuple en armes; se rend à Versailles, *id.*; accompagne Louis XVI à l'Assemblée nationale; elle y entend prononcer la déchéance de son frère; est conduite au Temple; est condamnée à mort, *id.*; meurt sur un échafaud le 10 mai 1794, p. 168, 287, 308.
- ERÈE** (Charles-Michel, abbé de l'), naquit à Versailles le 25 novembre 1712, mourut le 23 décembre 1789, p. 168.
- ESTAING** (le comte d'), commandant de la garde nationale de Versailles, p. 262.
- ESCARS** (le duc d'), colonel au régiment de dragons d'Artois, p. 342.
- EUDOCIE** (l'impératrice), p. 389.
- EXCELMANS** (le général); a battu complètement les Prussiens dans la plaine de Roquencourt, près Versailles, p. 323.

F

- FABRE**, capitaine de chasseurs, p. 204.
- FAUCHE-BOREL**, agent secret des Bourbons, p. 348, 350.
- FAVARD DE LANGLADE**, p. 235.
- FAVIÈRES** (Edme-Guill.-François), p. 169.
- FAVRAS** (le marquis de), p. 290.
- FÉBURIER** (Charles Romain), membre de plusieurs sociétés savantes, p. 169; son père, maire de la ville de Brest, *id.*
- FÉNÉLON**; — 17^e siècle, p. 54, 55.
- FERAY** (Louis), gendre de M. Oberkampf (*V. ce nom*), p. 176, 332.

- FERRAND**, comte de Flandres; — 12^e siècle, p. 21.
- FERRAND** (le ministre), p. 294.
- FERRIÈRE** (le marquis de); ses mémoires, p. 290.
- FEUGÈRE** (J.-Jacques), député suppléant à l'Assemblée nationale; né à Bonnières en 1737, p. 176.
- FEUILLET** (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, prédicateur hardi, et auteur de plusieurs écrits; — 17^e siècle, p. 46.
- FEUILLET** (Laurent-François), bibliothécaire de l'Institut, p. 176.
- FIACRE** (Augustin - Déchaussé), né à Marly-la-Ville; — 17^e siècle, p. 53.
- FIENNES** (Jean-Baptiste), né à St.-Germain; premier drogman du consulat d'Alexandrie; conclut avec Tripoli un traité de paix avantageux à son pays; son fils se distingue dans la même carrière; — 17^e siècle, p. 51.
- FIRON** (Pierre-Victor), lieutenant-d'artillerie, p. 176.
- FITZ-JAMES** (Edouard, duc de), p. 176.
- FLAMEL** (Nicolas), né à Pontoise; — 14^e siècle, p. 28; — 16^e siècle, p. 33.
- FLANQUEVILLE** (le général), p. 256.
- FLÉCHIER**, p. 50.
- FLEURY** (le cardinal); — 17^e siècle, p. 50, 54.
- FLORIAN**, ami de Ducis (*Voyez ce nom*), p. 159.
- FOIX** (les comtes de); — 12^e siècle, p. 23.
- FONTAINE** (P. François-Léonard), architecte, membre de l'Académie des beaux-arts, né à Pontoise le 20 septembre 1762, p. 177.
- FONTETTE**, p. 289.
- FONTVIANNE-DESJARDINS**, ancien maire-adjoint de la ville de Versailles, p. 178.
- FORESTIER** (le docteur Claude-Vital-Appollinaire), décédé à Versailles en 1812, p. 178.
- FORGET** (César-Claude), lieutenant-général, p. 179.
- FORGET**, ancien maréchal-des-logis des gardes-du-corps de Monsieur, fils du précédent, p. 179.
- FORGUES** (M. de), p. 319.
- FOURCAULT** (le docteur Alexandre), p. 179.
- FOURCROY**, chimiste, p. 270, 271, 368.
- FOURMONT** (Etienne). né à Herblay, auteur de nombreuses productions; il connaissait toutes les langues orientales. — Son frère, Michel Fourmont, était professeur de syriaque au collège royal en 1746, ainsi que leur neveu, Claude Louis-Fourmont; — 17^e siècle, p. 46, 214.
- FRANKLIN**, charge M. Pierres (*V. ce nom*), imprimeur de Versailles, de montrer à son petit-fils, Benjamin Bitche, les principes de la typographie, p. 351.
- FRANCIS** (M.), auteur de vaudevilles, p. 341.
- FRANÇOIS 1^{er}**, meurt au château de Rambouillet, p. 6.
- FRANÇOIS-GAGNÉ**, poète, né à St.-Germain; — 15^e siècle, p. 32.
- FRANÇOIS-GÉRARD**, né à Etampes, médecin de Henri IV; — 16^e siècle, p. 40.
- FRANÇOIS-DE-NEUFCHATEAU**, ministre de l'intérieur, p. 112, 319.
- FRANÇOIS**, duc de Fitz-James, naquit à Saint-Germain-en-Laye, abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons; il a laissé divers ouvrages; — 18^e siècle, p. 69.
- FRETEAU** (M.), conseiller, p. 337.
- FRÉVILLE** (A.-F.-J.), ancien professeur aux écoles centrales de Versailles, p. 180.
- FRIANT** (Louis), lieutenant-général, p. 180.
- FROTTÉ** (M. de), p. 343.

FULGENCE, auteur dramatique ,
p. 392.

FUMERON-DE-VERRIÈRE (J.-Pierre).
p. 180.

FUMERON-D'ARDEUIL, fils du précé-
dent, p. 181.

G

GABRIEL (J.), auteur dramatique ,
p. 391.

GABRIELLE D'ESTRÉES, p. 7.

GAILLARD (le colonel), p. 133.

GALLIEN (François), né à Versailles
en 1785; enlève un drapeau à la
bataille d'Austerlitz, p. 181.

GAILLON (N.), député de la ville de
Mantes aux Etats-Généraux, p.
181.

GAMACHES (Etienne-Simon), né à
Meulan, membre de l'Académie
des Sciences, auteur de plusieurs
écrits estimés; — 17^e siècle,
p. 53.

GANDOLPHE (Nicolas), curé de Sè-
vres, mort à Versailles, p. 181.

GARAT, ministre de la justice,
p. 131, 216.

GARNIER, chevalier de Rocquén-
court; — 12^e siècle, p. 22.

GARNIER-DE-L'AUBE, p. 264.

GARNIER (Germain), ancien préfet
de Seine-et-Oise, sénateur; est
comblé de faveurs par Bona-
parte, p. 182; — vote sa dé-
chéance, p. 183; — contribue
au rappel des Bourbons; — était
né à Auxerre, le 21 septembre
1746; — mort à Versailles en
1817, p. 183, 346.

GARNIER (Jean-Jacques), membre
de l'Institut, historiographe de
France, mort à Bougival, près
Marly, le 2 ventôse an XIII (fé-
vrier 105), p. 181, 182, 235.

GASTON, duc d'Orléans; — 17^e
siècle, p. 57.

GAUJA (M.), préfet de l'Arriège,
p. 347.

GAUTHIER (l'abbé), p. 242.

GAUTHIER (Jean), chirurgien, né à
Montainville en 1717, mourut à
Versailles en 1803, p. 183.

GAUTHIER DE SIBERT, p. 289.

GAY (mademoiselle Delphine), p.
335.

GENCY, lieutenant-général, p. 183.

GENLIS (madame de), p. 307.

GENRET (P.-François), procureur
du Roi, p. 183.

GENTIL (J.-Baptiste-Joseph); part
en 1751 comme enseigne; colo-
nel en 1778, p. 184; traverse
l'Indostan; arrive à Sasseran;
gagne l'amitié de Kassemalican,
nabab du Bengale, *idem*; en-
voyé en ambassade auprès du gé-
néral Karnac; reçoit tous les ti-
tres des grands de l'Inde; sa mai-
son devient la retraite de tous
les Français, ses compatriotes,
p. 185, 1^{re} colonne. — Fait pas-
ser à l'Île-de-France des brebis
et bœufs du Thibet; reçoit de
France le titre de ministre rési-
dant à la cour du nabab, p. 185.
2^e colonne. — Les Anglais, ja-
loux de son influence, lui font
ôter une pension de 80,000 fr.,
accordée par le nabab, p. 186.
Envoie en France une multitude
de manuscrits indiens, persans,
arabes, sur les religions, l'his-
toire, etc.; retourne à Versailles
en 1778, *idem*, 2^e colonne;
meurt le 15 février 1779, p. 187.

GENTIL (le docteur Paul), p. 187.

GENSONNÉ, p. 131.

GEOFFROY. Ses critiques, p. 157.
241.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (Etienne),
membre de l'Institut et de la plu-
part des Sociétés savantes de
l'Europe, professeur de zoolo-
gie, etc., est né à Etampes le 15
avril 1772, p. 108, 145, 146, 188.

- GEOFFROY-SAINT-HILAIRE** (Isidore), fils du précédent, p. 199.
- GEORGES III**, roi d'Angleterre, p. 292, 310.
- GERBÉ**, né en 1737, maire de Houdan en 1773, p. 199.
- GIARD** (Martin), caporal à la 109^e de ligne, né à Limours, mort sur le champ de bataille, p. 199.
- GIBBON**. On a cru Louis XVI (V. ce nom), auteur de la traduction de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, p. 206.
- GILBERT-DES-VOISINS**, greffier du Parlement de Paris, p. 257.
- GILBERT-DES-VOISINS** (madame), p. 258.
- GILBERT PONCHET**, né à Corbeil, religieux de Saint-Jean-de-l'Île; — 13^e siècle, p. 24.
- GILLES-DE-CORBEIL**, médecin de Philippe-Auguste; — 12^e siècle, p. 23.
- GILLES LEMAISTRE**, né à Montlhéry, premier président à mortier sous Henri II; — 15^e siècle, p. 32.
- GILLET** (J.-Claude-Michel), membre du Conseil des Cinq-Cents, naquit à Argenteuil le 7 mars 1759, p. 200.
- GILLON** de Versailles, — 12^e siècle, p. 22.
- GIRARDIN** (M.), député, p. 347.
- GIRARDIN** (madame Emile de), p. 335.
- GIRARDIN** (Réné-Louis), fondateur des jardins d'Ermenonville, mort en 1808, à Vernouillet, canton de Poissy, p. 201.
- GIRARDON**, p. 50.
- GIRARDON** (le général), p. 114.
- GIROUST** (François), maître de musique, décédé à Versailles en 1799, p. 201.
- GODESCART** (Jean-François), ecclésiastique, né à Roquemont en 1728, mort à Paris en 1800, p. 201.
- GODIN** (Jean-Claude); p. 201.
- GOËTHE** (le poète), p. 199.
- GOLDONI**, p. 75.
- GODEHEU** (M. de), p. 184.
- GOLZIO** (Juste), colonel, p. 201.
- GOMIN** (M.), fut un des gardiens du Temple et inspecteur-fourrier des appartemens des Tuileries, p. 309.
- GONICHON** (M.), p. 109.
- GOUJON** (J.-Marie-Claude-Alexandre), né à Bourg le 13 avril 1766; se donne la mort en 1793, p. 202 et suivantes.
- GOURCAUD** (Gaspard), général, est né à Versailles le 14 septembre 1783, p. 207 et suivantes.
- GOUVION-SAINT-CYR** (le maréchal), p. 320.
- GOUY-D'ARSY** (Marie-Yves-Athanase-François), p. 212.
- GRANDJEAN DE FOUCHY**; a fait l'éloge historique de Quesnay, médecin distingué, p. 59.
- GRANDMAISON** (M.), p. 213.
- GRATIEN**. C'est sous son règne, vers l'an 370, que ce département fut primitivement compris dans la province appelée Celtique par les Romains; — premiers siècles, p. 13.
- GREM DE CLÉRY** (madame), p. 133.
- GRESSET**, p. 158, 257, 235.
- GROSLEY**, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, p. 215.
- GUADET**, p. 131.
- GUÉE** (Claude), caporal à la 16^e légère, p. 213.
- GUÉMÉNÉE** (madame de), p. 167.
- GUÉNÉE** (Antoine, l'abbé), naquit à Etampes le 23 novembre 1717, mourut à Fontainebleau le 27 novembre 1803, p. 213.
- GUÉRIN** (Nicolas), docteur en Sorbonne, né à Goussainville; — 17^e siècle, p. 46.
- GUETTARD** (Jean-Etienne), botaniste,

- naquit à Etampes ; — 18^e siècle ,
p. 69.
- GUFFROY**, p. 264.
- GUI**, comte de Flandre ; — 13^e
siècle , p. 27.
- GUI BRETONNEAU**, né à Pontoise ,
chanoine de Saint - Laurent de
Plancy, auteur d'une histoire gé-
néalogique des Briconnet, etc. ;
— 17^e siècle , p. 44.
- GUI DE CLAREMBAULD**, de Gonesse ,
docteur en Sorbonne ; — 13^e
siècle , p. 25.
- GUI**, de Gonesse, chef du prieuré de
Saint - Maurice ; — 13^e siècle ,
p. 25.
- GUI**, de Lévis, maréchal des croisés
contre les Albigeois ; — 13^e si-
ècle , p. 24.
- GUI**, de Montlhéry, chef de la pre-
mière croisade, devint assez puis-
sant pour se faire l'allié de Phi-
lippe I^{er}, en mariant sa fille ainée
à son fils Louis-le-Gros ; — 11^e
siècle , p. 19.
- GUI PATIN**, né à Houdan le 31 août
1601 ; de correcteur d'imprime-
rie il devint savant médecin et
bon littérateur ; ses fils, Robert
et Charles Patin, furent d'habiles
médecins ; — 17^e siècle , p. 42.
- GUIBERT** (madame), naquit à Ver-
sailles le 31 mars 1725 ; auteur
de plusieurs bonnes comédies et
d'un recueil de poésies, p. 64.
- GUIGNES** (Joseph), orientaliste, na-
quit à Pontoise en 1721, mourut
le 19 mars 1800, p. 214.
- GUILHOTIN** (Victor), p. 216.
- GUILLAUME**, de Corbeil, prieur de
Saint-Osithe, archevêque de Can-
torbéry ; — 12^e siècle , p. 22.
- GUILLAUMOT** ; veut assassiner Hoche
(V. ce nom), p. 232.
- GUILLELMUS**, de Sancto-Clodoaldo,
astronome ; — 13^e siècle , p. 24.
- GUILLOIN** (N.), colonel du génie ,
p. 216.
- GUSTAVE III**, p. 321.
- GYNES** (de), naquit à Pontoise ;
— 18^e siècle , p. 69.
- GUYOT** (Antoine - Germain), auteur
d'un traité des fiefs, né à Mantes ;
— 17^e siècle , p. 48.
- GUYOT DE MERVILLE**, naquit à Ver-
sailles ; poète dramatique ; — 17^e
siècle , p. 52.

H

- HALEVY** (Léon), jeune poète , p.
347.
- HALLÉ**, p. 368.
- HALLÉ** (Charles), chef de batail-
lon , p. 217.
- HALLÉ** (Robert - César), frère du
précédent, *idem*.
- HAMOT** (Antoine), *id*.
- HAMILTON**, littérateur anglais , p.
190.
- HARANGUIER DE QUINCEROT** (Au-
guste), p. 217.
- HARDY** (le général), mort à Saint-
Domingue , p. 262.
- HASTINGS**, gouverneur anglais , p.
186.
- HAUY**, p. 189, 368.
- HAUSSMANN** (Nicolas), fut adminis-
trateur de Seine-et-Oise, député
de ce département à la législa-
ture, p. 218.
- HAUSSMANN** (Louis), neveu du pré-
cédent, maire de Versailles ; ses
écrits, p. 218.
- HAUTEFORT** (Ch. V. d') ; son ou-
vrage ayant pour titre : *Coup-
d'œil sur Lisbonne et Madrid*,
etc., p. 192.
- HECQUET DE BÉRANGER** (Madame),
p. 347, 348.
- HÉDOUVILLE** (le général), p. 111-
361.
- HELVÉTIUS**, p. 271.
- HÉNIN DE CUVILLERS** (Félix - Etien-
ne), maréchal-de-camp, p. 219
et suivantes.
- HÉNIN DE LONGUETOISE**, (Marie-

- Jean-Baptiste-Claude), frère du précédent, p. 227.
- HÉNIN DE CHÉREL (Alexis), frère des précédents, p. 227.
- HENRIETTE d'Angleterre, épouse le duc d'Orléans, frère de Louis XIV; — 17^e siècle, p. 50.
- HENRI, duc de Flandre et de Brabant; — 13^e siècle, p. 27.
- HENRI II, roi d'Angleterre; — 12^e siècle, p. 21.
- HENRI II, roi de France, fils de François I^{er}, est né à Saint-Germain-en-Laye; — 17^e siècle, p. 33.
- HENRI IV, roi de France, p. 36, 280, 292, 297.
- HENRI V, roi d'Angleterre; — 14^e siècle, p. 28.
- HENRY (le docteur Joseph), p. 227.
- HENRY (le docteur Arnaud), frère du précédent, p. 227, 237.
- HÉRAUT DE SÉCHELLES, p. 203.
- HÉRON (N.), p. 228.
- HERVAGANT (J. Marie), a voulu se faire passer pour fils de Louis XVI (*Voyez ce nom*), p. 288.
- HERVÉ DE MONTMORENCY, doyen de Paris; — 12^e siècle, p. 20.
- HOCHE (Lazare), général en chef des armées républicaines, naquit à Montreuil, faubourg de Versailles, le 24 février 1768, p. 228 et suivantes, 307.
- HOFFMANN, p. 224.
- HOGUER (J.-Pierre), allié de Ducis (*Voyez ce nom*), chef de bureaux au ministère de l'intérieur, p. 235.
- HOLLIER (Jacques), médecin, né à Etampes; ce fut lui qui forma le célèbre Louis Duret; — 17^e siècle, p. 45.
- HOOK (Théodore), ses romans, p. 138.
- HOUDON (N.), sculpteur, membre de l'Institut, p. 235.
- HUA (Eustache-Antoine), né à Mantes en 1759, député de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative, p. 236.
- HUBERT (Jean-Joseph), l'un de nos plus intrépides marins, mort à Trafalgar, en 1805, sur le vaisseau l'*Indomptable*, était né à Saint-Arnoult, p. 236.
- HUE (M.), désigné pour conduire Marie-Thérèse-Charlotte (*Voyez ce nom*) à Vienne, p. 310.
- HUE (N.), peintre, p. 237.
- HUET, p. 50.
- HUGUES CAPET, possédait Dourdan vers l'an 990, p. 16.
- HUGUES, de Montgeron; — 14^e siècle, p. 29.
- HUGUES, de Montlhéry; après avoir ébranlé l'Etat par ses violences, se fit religieux vers 1118; — 11^e siècle, p. 19.
- HUGO, de Versailles, signa la Charte qu'Odon fit en faveur du monastère de Chartres; — 11^e siècle, p. 19.
- HUGUES, de Rochefort; étrangle un de ses cousins dans une tour, et le précipite par une fenêtre; — 12^e siècle, p. 20; entre ensuite dans l'ordre de Cluny, *ibid.*
- HUOT (J.-J.-Nicolas), naturaliste, p. 237.
- HURET (Toussaint-Charles), chef d'institution; ses écrits, p. 238.
- HURÉ (J.-Baptiste), marinier, p. 238.
- HUVÉ (J.-Jacques), architecte, né à Boinvillers, près Mantes, en 1742, mort à Versailles en 1808, p. 239.

I

- IMBERT-COLONNÈS, p. 292.
- INGENHOUSZ (le docteur), p. 369.
- ISABEAU, de Versailles, abbessse d'Yères; — 14^e siècle, p. 28.

J

- JABINEAU (Henry), avocat, né à

- Etampes, mort en 1792, p. 240.
- JABLONOWSKI (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
- JACQUES, vacher suisse de madame Elisabeth (*V.* ce nom), p. 167.
- JACQUES D'ANGENNES, né à Rambouillet, capitaine des gardes-du-corps sous quatre règnes successifs, lieutenant-général, se distingua au siège de Saint-Quentin; — 16^e siècle, p. 38.
- JACQUES V, roi d'Ecosse, épouse Madeleine de France, née à St.-Germain; — 16^e siècle, p. 34.
- JAMIN DE BEAUNEY (le général), p. 320.
- JEAN D'ANGLETERRE; — 12^e siècle, p. 22.
- JEAN DE DONJON, de Corbeil, évêque de Carcassonne; — 12^e siècle, p. 23.
- JEAN, de Gonesse, prieur des Blancs-Manteaux; — 14^e siècle, p. 29.
- JEAN GERSON, acquit de la réputation au concile de Constance, en 1414; — 15^e siècle, p. 31.
- JEAN, de Corbeil, maréchal de France; — 13^e siècle, p. 24.
- JEAN DE LA BARRE, né à Corbeil; Prevôt de sa ville, laissa plusieurs écrits; — 17^e siècle, p. 53.
- JEAN DE MONCY, prieur de Versailles; — 14^e siècle, p. 28.
- JEAN DE MONTAGU, principal maître des Comptes sous Charles V; — victime des factions et des envieux, il eut la tête tranchée aux halles de Paris; — 14^e siècle, p. 30.
- JEANNE, de Versailles, abbesse de Saint-Cyr; — 15^e siècle, p. 31.
- JEANROY, p. 288.
- JÉRÔME NAPOLÉON, roi de Westphalie, p. 315.
- JOACHIM DU MOULIN, de Buhy; sa famille, en 1179, donna un grand-maitre à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; — 16^e siècle, p. 37.
- JOBART (le docteur J.-Antoine), né à Versailles en 1745, mort à St.-Arnoult en 1820, p. 240.
- JODELLE, poète; — 16^e siècle, p. 34.
- JOLLOIS (M.), p. 241.
- JOLLY DE FLEURY; — 17^e siècle, p. 54.
- JOLY (Marie-Elisabeth), actrice, née à Versailles le 3 avril 1761, morte à Paris le 5 mai 1798, p. 240.
- JOLY DE FLEURY (Armand-Guillaume), conseiller au Parlement de Paris, p. 241.
- JOMARD (Edme-François), membre de l'Institut, est né à Versailles le 20 novembre 1777, p. 241.
- JOSEPH, roi de Naples, p. 319, 320, 362.
- JOSÉPHINE (l'impératrice), p. 174.
- JOUBERT (le général), p. 253.
- JOURDAN (le maréchal), p. 135, 253, 318.
- JOUY (Victor-Joseph-Etienne de), membre de l'Institut, est né à Jouy, près Versailles, en 1769, p. 246 et suivantes.
- JOUVENCEL (Blaise-François-Aldegonde de), député de Seine-et-Oise, ancien maire de Versailles, est né à Lyon le 9 septembre 1762, p. 244 et suivantes.
- JOUVENCEL (Paul-Hippolyte de), fils du précédent, p. 246.
- JOUVENCEL (Ferdinand-Aldegonde de), frère du précédent, p. 246.
- JULES-CÉSAR; on fait remonter l'origine de plusieurs villes situées sur le territoire de Seine-et-Oise, à l'époque où il vint conquérir les Gaules; — 1^{ers} siècles, p. 13.
- JULIE D'ANGENNES, marquise de Rambouillet; — 17^e siècle, p. 43.
- JUMILHAC-CHAPELLE (M.), député de Seine-et-Oise, en 1815, p. 250.
- JUNOT (le maréchal), duc d'Abrantès, p. 65, 192, 193, 307.

K

- KARNAC (le général), p. 185.
 KASSEMALIKAN, nabab du Bengale, p. 184.
 KÉRATRY, député, p. 171, 348.
 KLÉBER, p. 253.
 KREUTZER (Rodolphe), compositeur, né à Versailles en 1767, mort à Genève en 1831.

L

- LABBÉ DE POMPIÈRES, député, p. 350.
 LABAROLIÈRE (le général), p. 173.
 LABEDOYÈRE, p. 295.
 LABOULAYE (J.-Baptiste-Louis-Froc de), ancien député, est né à Versailles, p. 250.
 LA BRUYÈRE (Jean de), né à Dourdan en 1639; ses caractères; — 17^e siècle, p. 52 et 53.
 LACÉPÈDE, p. 189, 196, 197.
 LACHAISE-MUREL (M.), p. 250.
 LACHAPELLE (Madame), sage-femme en chef de la maison d'accouchement de Paris, p. 95, 266, 345.
 LACOSTE, ministre de la marine, p. 259.
 LACROIX, membre de l'Institut, p. 143.
 LACROIX, représentant du peuple, p. 352.
 LACROIX (M.), ancien élève de l'École Polytechnique, p. 327.
 LACROIX (Petit de), p. 148.
 LACTANCE, son ouvrage intitulé : *De la Mort des Persécuteurs*, traduit par Godescart (*Voyez ce nom*), p. 201.
 LÆR (M.), p. 259.
 LAFAYETTE (le général), p. 228, 283, 290, 350.
 LAFITTE (M.), député, p. 350.
 LAFONTAINE, p. 133, 159.
 LAFOSSE (Mathurin), fusilier à la

- 94^e de ligne, naquit à Montfort, p. 251.
 LAGRANGE (le sénateur), p. 158, 368.
 LA HARPE, p. 368.
 LAIGNELOT (Jean-François), député à la Convention nationale par le département de Seine-et-Oise, naquit à Versailles en 1752, et mourut à Paris le 23 juillet 1829, p. 251, 349.
 LALLY (M. de), p. 184.
 LAMAYRAN (le docteur Paul), p. 252.
 LAMARCK (M. de), p. 197.
 LAMETH (MM. de), p. 252.
 LAMETH (Alexandre), préfet de Turin, p. 212, 335.
 LAMETH (Charles de), député de Seine-et-Oise, p. 252.
 LAMOIGNON, p. 50.
 LAMOTTE (Charles-Antoine-Houdard de), colonel, naquit à Versailles en 1773, mort sur le champ de bataille d'Iéna, p. 253.
 LAMOUREUX (J.-V.-F.), p. 238.
 LANCESTRE (J.-Nicolas-Toussaint), lieutenant-colonel de cavalerie, est né à Versailles en 1780, p. 253.
 LANCRET (M.), p. 241, 242.
 LANJUNAIS (député), p. 170, 347.
 LAPEYROUSE (le voyageur), p. 162, 286.
 LAPLACE, 368.
 LAPORTE (Arnaud-Ferdinand de), archevêque d'Auch, est né à Versailles en 1756, p. 254.
 LAPORTE (Lalanne de), frère du précédent, maître des requêtes avant la révolution de 1789, p. 255.
 LAPOTTE (le général), p. 221, 260.
 LA RÉVEILLÈRE-LEPAUX, p. 159.
 LARIVE, acteur tragique, p. 156.
 LA ROCHEFOUCAULT, p. 351.
 LASALLE (Henri); ses écrits, p. 255.

- LAS-CASES (M. de), p. 210.
 LASSUS, p. 288.
 LATONNIÈRE (N.), commandant de l'artillerie bourgeoise de Versailles en 1789, p. 255.
 LATOUCHE-TRÉVILLE (l'amiral), p. 261.
 LATOUR-MAUBOURG, p. 284.
 LATTIGNANT (l'abbé), p. 289.
 LAUVRAY (J.-Baptiste), chef de bataillon, né à Versailles en....., mort dans la même ville, p. 255.
 LAVALETTE, p. 236.
 LAVALLÉE (Joseph), auteur d'une notice nécrologique sur le colonel Houdar de Lamotte (*Voyez ce nom*), p. 253.
 LAYAU (Pierre-François), professeur aux écoles centrales de Seine-et-Oise, etc., naquit à Neuilly en 1754, et mourut à Versailles en 1825, p. 256.
 LAVÉDAN (le docteur J.-Baptiste), chirurgien en chef de l'hospice de Versailles, décédé dans cette ville le 3 juillet 1831, p. 257, 314.
 LAVOISIER, p. 238, 368.
 LAW; son système; — 17^e siècle, p. 54.
 LAW DE LAURISTON, p. 184.
 LEHERRYAS (Réné), p. 257.
 LEBLOND (Auguste-Savinien), professeur de mathématiques, p. 125.
 LEBLOND, auteur, avec Duchesne (*Voyez ce nom*), du *Porte-feuille des Enfants*, p. 153, 154.
 LEBRASSEUR (J.-A.), intendant de Saint-Domingue, naquit à Rambouillet en 1745, p. 259.
 LEBRUN, p. 50.
 LEBRUN (Charles-François), duc de Plaisance, p. 128, 259, 260.
 LECKZINSKA (Marie), reine de France, femme de Louis XV, p. 65.
 LECLERC (Nicolas-Gabriel), docteur en médecine et diplomate, mort à Versailles en 1798, p. 262.
 LECLERC (M.), professeur de l'Université, p. 326.
 LECLERC (Victoire-Emmanuel), beau-frère de Bonaparte, naquit à Pontoise le 17 mars 1772, et mourut de la fièvre-jaune à St.-Domingue le 2 novembre 1802. Les détonilles mortelles de ce général ont été transportées en France et inhumées à Montgober, près Soissons, p. 147, 173, 260 et suiv.
 LECLERC (J.-Louis), frère du précédent, naquit à Pontoise en 1768, p. 262.
 LECOINTRE (Laurent), membre de l'Assemblée législative et de la Convention nationale, naquit à Versailles en..., et mourut, dans un âge avancé, à Guignes, le 4 août 1805, p. 262, 299, 362.
 LECOMTE (Louis-André), avocat, p. 264.
 LECOMTE (Pierre-Charles); ses écrits, p. 264.
 LECOURBE (le général), p. 344.
 LEBRUN (le poète), p. 241.
 LEDOTEN (le général), mort à St.-Domingue, p. 262.
 LEFAURE (N.), p. 264.
 LEFÈVRE (M.), auteur avec M. Jouy (*Voyez ce nom*), de *Zirphile et Fleur de myrte*, p. 249.
 LEFÈVRE (le général), p. 234, 253.
 LEFORT (Noël-Claude), trompette au 19^e régiment de chasseurs à cheval, né à Bonneuil, mort sur le champ de bataille, p. 264.
 LEGENDRE (Nicolas), sculpteur habile, né à Etampes; — 17^e siècle, p. 45.
 LÉGER, évêque d'Autun; est décapité sous le règne de Thiéry 1^{er}, en 679, dans la forêt d'Iveline, près de Rambouillet, p. 16.

- LÉGER** (Antoine), assassin, naquit à St.-Martin-Bretencourt, canton de Dourdan, en 1795, exécuté à Versailles le 30 novembre 1824, p. 265.
- LEGOUVÉ**, p. 157.
- LEGRAND** (Madeleine-Catherine, Madame), sage-femme en chef de la maison d'accouchement de Paris, est née à Versailles le 2 avril 1780, p. 266.
- LEGRAND-D'AUSSEY**, conservateur des manuscrits de la bibliothèque nationale, p. 278.
- LEGRAS** (l'abbé), p. 201.
- LEHOC**, p. 77.
- LEJEUNE**, p. 133.
- LEKAIN**, acteur tragique, p. 241.
- LENÔTRE**, architecte, p. 6, 50.
- LE LABOUREUR** (Jean), né à Montmorency; l'un des écrivains qui ont le plus travaillé sur l'histoire de France; — 17^e siècle, p. 47.
- LE LABOUREUR** (Louis), frère du précédent, poète très médiocre, *ibid.*
- LEMERCIER** (Jacques), architecte, né à Pontoise; — 16^e siècle, p. 39.
- LEMERCIER**, p. 159.
- LÉMERY** (Louis-Robert-Joseph-Cornelier), astronome, naquit à Versailles en 1728, mourut à Paris en 1802, p. 267.
- LEMOINE**, p. 214.
- LEMONNIER** (le docteur Louis-Guillaume), décédé à Versailles en 1799, p. 110, 113, 115, 151, 258, 267, 317.
- LEPEINTRE** (Pierre-Marie-Michel), littérateur, né à Mantes le 25 mars 1785, p. 267.
- LE PELETIER D'AUNAY** (Louis-Honoré-Félix), député de Seine-et-Oise, p. 268.
- LE PELETIER D'AUNAY**, maréchal-de-camp, père du précédent, p. 269.
- LEPITRE**, gardien de Louis XVII (V. ce nom) au Temple, p. 288.
- LEPRINCE** (H.-S.), bibliothécaire de la ville de Versailles. — Son frère, même notice, p. 269.
- LE POUSSIN**, p. 50.
- LÉOPOLD** (l'empereur), p. 118.
- LEROI ADENÈS**, ménestrel de Henri, duc de Flandres et de Brabant; — 13^e siècle, p. 27.
- LEROI** (Thémistocle), lieutenant de St.-Cyr, né à Versailles en 1794, mort bravement à Waterloo; frère de M. Leroi, docteur en médecine à Versailles, p. 269.
- LEROUX** (Jean-Jacques), professeur de la Faculté de médecine, est né à Sèvres le 17 avril 1749; mort à Paris, du choléra, en avril 1832; ses écrits, p. 270.
- LEROY** (Charles-Georges), naquit à Versailles en 1723; ses écrits, p. 271.
- LEREBOURS**, opticien, p. 125.
- LESCHEVIN DE PRÉCOUR** (Philippe-Xavier), ses écrits, p. 271.
- LESCURE** (le marquis de), p. 362, 363.
- LESUEUR**, p. 102.
- LESSING**, sa *Mina*, p. 315.
- LETELLIER**, confesseur de Louis XIV, — 17^e siècle, p. 54.
- LETORT** (Louis-Michel), lieutenant-général, né à St.-Germain en.... mort en combattant à Fleurus, le 17 juin 1815, p. 272.
- LEULIETTE** (Jean-Jacques), professeur de belles-lettres, né à Boulogne-sur-Mer en 1770, mort en 1808 à Paris, p. 256, 273 et suivantes.
- LEVENEUR** (le général), p. 229.
- LEVIEL** (l'abbé), chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris, p. 341.
- LEVRIER** (Antoine-Joseph), correspondant de l'Institut, né à Meulan le 5 avril 1756, mort à la Morlaie, près de Belley, le 30 avril 1823, p. 277.

- LEVRIER DE CHAMPRION** (Guillaume-Denis-Thomas), frère du précédent, naquit à Meulan en 1749, p. 278.
- LEVRIER** (Claude), président et lieutenant-général au bailliage de Meulan, père des précédents, p. 277.
- LEFRITIER**, baron de Chezelle, lieutenant-général, décédé en 1829, maire de Conflans-Sainte-Honorine, p. 278.
- LEFRITIER**, signale, sous le nom de *Michaucin*, un nouveau genre de plantes, p. 317.
- LEMOND** (M.), fut préfet de Seine-et-Oise, p. 346.
- LEOSPITAL** (le chancelier); — 16^e siècle, p. 35.
- LIEUTAUD**, premier médecin du roi, p. 368.
- LILLE** (le comte de), *Voy.* Louis XVIII, p. 291.
- LINNÉE**, p. 360.
- LITTLETON** (G.), p. 214.
- LOCARD** (Amable), médecin, p. 279.
- LONGCHAMP**, p. 249.
- LORRAIN** (Claude), p. 137.
- LORRAINE** (le cardinal de), p. 6.
- LORRY** (Charles), médecin, naquit à Crosne; — 18^e siècle, p. 69.
- LOSTANGES** (Rose de), évêque de Périgueux, est né à Versailles le 29 octobre 1763, p. 280.
- LOUIS**, architecte, p. 289.
- LOUIS**, fils de Philippe-Auguste, couronné à Londres roi d'Angleterre; — 12^e siècle, p. 22.
- LOUIS**, dauphin, duc de Bourgogne, enfant du fils aîné de Louis XIV, naquit à Versailles en 1682; se signale dans plusieurs campagnes par sa bravoure; le prince le plus accompli de son époque; mourut à Marly le 18 février 1712; — 17^e siècle, p. 55.
- LOUIS HENRI**, duc de Bourbon-d'Enghien, surintendant de l'éducation de Louis XV, premier ministre d'état, naquit à Versailles le 18 août 1692, mourut à Chantilly; — 17^e siècle, p. 56.
- LOUIS** (J.-Xavier), dauphin, frère aîné de Louis XVII (*V.* ce nom), mourut à Meudon le 4 juin 1789, p. 166, 286.
- LOUIS**, dauphin, fils de Louis XV, naquit à Versailles en 1729, eut quatre fils, trois régnèrent sous les noms de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Ce prince mourut à Fontainebleau en 1765, p. 64, 65 et 280.
- LOUIS D'ORLÉANS**, naquit à Versailles le 4 août 1703, fils de Philippe d'Orléans, régent. Fondateur du collège de Versailles; fit ouvrir à Orléans des établissements pour les élèves sages-femmes; fit bâtir un hôpital destiné aux calculeux; auteur de plusieurs ouvrages. Ce prince mourut le 4 février 1752, p. 61 et 62.
- LOUIS-ANTOINE DE BOURBON**, duc d'Angoulême, p. 310, 311.
- LOUIS**, comte de Provence. *Voyez* Louis XVIII.
- LOUIS VIII**, père de Saint-Louis; — 13^e siècle, p. 25.
- LOUIS IX** (dit Saint-Louis), roi de France, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né à Poissy; — 13^e siècle, p. 25, 281.
- LOUIS XI**. Louis XVIII (*Voyez* ce nom) lui est comparé, p. 294.
- LOUIS XII**, p. 281.
- LOUIS XIV**, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 septembre 1638, mort à Versailles le 1^{er} septembre 1715; — 17^e siècle, p. 48, 49, 54, 56, 159, 239.
- LOUIS XV**, naquit à Versailles le 15 février 1710. En montant sur le trône, il devint un moment l'idole des Français, et reçut le nom de Bien-Aimé; ses belles paroles à la bataille de Fontenoy;

- ses turpitudes avec madame de Pompadour; mourut à Versailles, p. 54, 62, 63, 73, 117, 228, 271, 280, 290, 340, 357, 359.
- LOUIS XVI (Louis-Auguste), roi des Français, né à Versailles le 23 août 1754, mort sur l'échafaud le 21 janvier 1793, p. 73, 103, 107, 114, 117, 118, 131, 132, 133, 167, 170, 183, 186, 218, 255, 259, 263, 280 et suivantes, 287, 288, 289, 291, 310, 324, 332, 340, 352, 370.
- LOUIS XVII (Louis-Charles de France), second fils des enfans de Louis XVI (*Voyez ce nom*) et de Marie-Antoinette, naquit à Versailles le 27 mars 1785, mourut au Temple le 8 juin 1795, p. 131, 286 et suivantes, 292, 309.
- LOUIS XVIII, roi de France, naquit à Versailles le 12 novembre 1755, mourut à Paris le 16 septembre 1824, p. 119, 120, 126, 147, 149, 159, 213, 222, 251, 288, 289, 296, 297, 298, 310, 313, 320, 334, 349, 350, 353, 356, 368, 371.
- LOUIS-ANTOINE DE BOURBON, duc d'Angoulême, est né à Versailles le 6 août 1775, p. 295.
- LOUIS-PHILIPPE, roi des Français, p. 246.
- LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON, fille du duc de Penthièvre, femme du duc d'Orléans (*Voyez ce nom*), p. 337.
- LOUISE-MARIE DE FRANCE, naquit à Versailles le 15 juillet 1737, fille de Louis XV. Habituee à la solitude du cloître, elle prit le voile en 1770, et mourut dans un couvent le 23 décembre 1787, p. 65 et 66.
- LOUSTONEAU (N.), président de la municipalité de Versailles en 1789, p. 299.
- LOUVEL (Jean-Pierre), père du suivant, p. 299.
- LOUVEL (Pierre), assassin du duc de Berry (*Voyez ce nom*), naquit à Versailles le 7 octobre 1783, exécuté place de Grève en juin 1821, *ibid.*
- LOUVOIS, p. 50.
- LUCKNER (le maréchal), p. 339.
- LUXEMBOURG (le duc de), p. 145.
- LUXEMBOURG, p. 50.
- LASTEYRIE (M. de), p. 175.
- LUTNES (Paul d'Albert de), cardinal et archevêque de Sens, naquit à Versailles en 1703; membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences; a laissé plusieurs ouvrages, p. 62.

M

- MAC'GRIE (le docteur); son ouvrage intitulé : *Histoire des progrès et de l'extinction de la réforme en Italie*, p. 239.
- MACDONALD, général en chef de l'armée de Naples, p. 220.
- MADELEINE DE FRANCE, reine d'Ecosse, fille de François 1^{er}, est née à Saint-Germain; — 16^e siècle, p. 34.
- MADELEINE DE L'AUBESPINE, auteur de plusieurs ouvrages; elle fut l'ornement de la cour de Charles IX, de Henri III et Henri IV; — 16^e siècle, p. 40.
- MAGALLON (Alexis), marquis de la Morlière, lieutenant-général, père du suivant, p. 301.
- MAGALLON (François-Louis, le général), est né à l'Île-Adam le 28 octobre 1754, p. 301.
- MAIGNE (le docteur Pierre), ancien médecin des hôpitaux et prisons de la ville de Mantes, p. 303.
- MAINE (duchesse du), p. 7.
- MAINTENON (M^{me} de), *ibid.*

- MALARTIC (M.)**, capitaine-général de l'île de France, p. 302.
- MALESHERBES**, p. 151, 282.
- MALMAISON**, p. 7.
- MALMESBURY**, p. 247.
- MAISONNEUVE** (Louis-Jean-Baptiste-Simonnet de), poète dramatique, né à St.-Cloud vers 1750, mort à Paris en 1829, p. 307.
- MALTEBRUN**, sa géographie universelle, continuée par M. J.-J. Huot (*V. ce nom*), p. 238.
- MANDAR (Jean-François)**, oratorien, naquit à Marines, près Pontoise, en 1732, mourut en 1803, p. 308.
- MANDAR (Michel-Philippe)**, naquit à Marines le 19 septembre 1759, p. 308.
- MANDAT**, p. 169.
- MANGIN**, procureur-général, p. 188.
- MANSARD**, p. 50.
- MANUEL**, p. 246.
- MARAT**, p. 170.
- MARATTE (C.)**, p. 102.
- MARBEUF (le général)**, p. 302.
- MARCHAND (Jean-Henri)**, avocat et littérateur, naquit à Pontoise, mort en 1785, p. 69.
- MARGUERITE DE FRANCE**, fille de François 1^{er}, née à St.-Germain; comme son frère, elle protégea les sciences et les lettres; — 16^e siècle, p. 34.
- MARIE-ANTOINETTE-JOSÉPHINE-ANNE D'AUTRICHE**, mère de Marie-Thérèse - Charlotte, duchesse d'Angoulême, mariée à Louis, dauphin (*Voyez Louis XVI*), le 16 mai 1770, p. 280, 308, 355.
- MARIE DE BRABANT**; — 13^e siècle, p. 27.
- MARIE-JOSEPH DE SAXE**, épouse, en 1747, Louis, dauphin, fils de Louis XV, meurt en 1767, p. 65, 166, 280.
- MARIE-JOSÉPHINE DE SAVOIE**, mariée, le 14 juin 1771, au comte de Provence (*V. Louis XVIII*), p. 290.
- MARIE-LOUISE (l'impératrice)**, p. 211.
- MARIE-THÉRÈSE**, infante d'Espagne, épouse, en 1745, Louis, dauphin, fils de Louis XV, p. 64.
- MARIE-THÉRÈSE DE SAVOIE**, épouse du comte d'Artois, décédée en Angleterre le 2 juin 1805, p. 117, 295.
- MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE**, duchesse d'Angoulême, est née à Versailles le 19 décembre 1778, p. 292, 296.
- MARIGUES**, fut chirurgien en chef de l'hospice de Versailles, p. 318.
- MARIN LE ROI**, de Gomberville, né à Chevreuse en 1600, l'un des quarante de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages, historien et poète; — 17^e siècle, p. 41.
- MARMONT (le maréchal)**, p. 209.
- MARRAST (M.)**, rédacteur de la Tribune, p. 349.
- MARSAN (M^{me} de)**, p. 258.
- MARSOLLIER (de Vivetières)**, auteur de *Nina*, des deux *Petits Savoyards*, de *Camille*, d'*Adolphe* et *Clara*, etc., naquit à Paris en 1750, et mourut à Versailles le 22 avril 1817; son corps repose au cimetière Saint-Louis, à côté de Ducis, p. 159.
- MARTIGUE ou MARTICQ (Charles-François)**, colonel de lanciers, naquit à Versailles, p. 311.
- MARTINOD (le capitaine)**, p. 164.
- MASSÉNA**, p. 74, 307, 311.
- MASSILLON**, p. 50, 235.
- MATHIEU (Jacques)**, sergent, né à Boissy-sur-Ecole, tué après avoir pénétré un des premiers dans Saint-Jean d'Acre, p. 312.
- MATHIEU DE LAUNOY**, né à la Ferté-Aleps; l'un des fameux ligueurs

- qui présida les assemblées des Seize; — 16^e siècle, p. 40.
- MATHILDE DE GUYENCOURT, abbesse de Longchamp; — 13^e siècle, p. 25.
- MATTIAS-TOUZET, né à Pontoise sur la fin du 16^e siècle, prédicateur, p. 39.
- MAUCOMBLE (le général), p. 212; a défendu la citadelle de Bayonne contre l'attaque des Anglais, p. 313.
- MAULETTE (Petaret de), député en 1789, pour le bailliage de Montfort-l'Amaury, p. 313.
- MAUREPAS; désigne le marquis de Pezai, militaire distingué, pour donner des leçons de tactique à Louis XVI, alors dauphin, p. 68.
- MAURIN (le docteur Guill. Hippolyte), chirurgien en chef de l'hôpital de Versailles, p. 313.
- MAURY (l'abbé), fait l'éloge du siècle de Louis XIV, et rappelle tous les noms illustres qui honorèrent le règne de ce roi, p. 48.
- MAZIÈRES (Jean-Simon), naquit à Pontoise; prêtre instruit de l'Oratoire; — 18^e siècle, p. 69.
- MÉNÉE DE LA TOUCHE, p. 138.
- MÉHUL, compositeur, p. 248.
- MÉLITO (le comte de), *voy.* Miot, p. 320.
- MELLINET (François-Anne), député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale, est né à Corbeil le 29 août 1763; ses écrits, p. 314.
- MENOU (le général), p. 247.
- MERCIER (Nicolas), né à Poissy, auteur de plusieurs ouvrages; — 17^e siècle, p. 51.
- MERLE (M.), auteur dramatique, p. 341.
- MERLIN, p. 346.
- MERVILLE (Pierre-François-Camus, dit), homme de lettres, est né à Pontoise le 20 avril 1783; ses écrits, p. 314.
- MESLIE-DUBUISSON (Jean-François), curé, décédé à Marly-la-Machine en 1808, p. 316.
- MESMER; son système, p. 223.
- MESMES (madame de), offre une retraite dans sa maison de la chaussée de Bougival, à J.-J. Garnier, qui y meurt. *Voy.* J.-J. Garnier, p. 182.
- MEYER (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
- MICHAUD, graveur, p. 159.
- MICHAUX (André), de Satory, naturaliste, décédé en l'an X à Madagascar, à l'âge de 57 ans; ses voyages, p. 316; ses découvertes, p. 317.
- MICHAUX (François-André), fils du précédent, est né à Versailles en 1770, compagnon de son père dans ses périlleux voyages, p. 317.
- MICHAULT (François-Guérin), décédé chirurgien en chef de l'hôpital de Versailles, le 4 mars 1808, p. 318.
- MICHEL (Jacques-François, le colonel), p. 318.
- MICHEL, de Corbeil, archevêque de Sens; — 12^e siècle, p. 23.
- MIOLLIS (le général), p. 220.
- MIOT (André-François), est né à Versailles en 1762, p. 318; fut ministre des relations extérieures; ses missions, p. 319, 320.
- MIOT (Réné-Hyacinthe), fils du précédent, mort à Waterloo, p. 320.
- MIOT (Jacques-François), oncle de Réné-Hyacinthe, est né à Versailles le 1^{er} mars 1779; ses campagnes, p. 320.
- MIRABEAU; son éloge historique sur Quesnay, médecin, (*voyez ce nom*), p. 59, 202, 257.
- MOET (Jean-Pierre), écrivain, mort à Versailles le 31 août 1806; ses ouvrages, p. 321.
- MOLÉ, garde-des-sceaux, seigneur de Champlatreux; — 16^e siècle, p. 40, 50.

- MOLIERE**, p. 50, 138, 240.
- MOITTE**, commissaire, chargé de recueillir à Rome les objets d'arts cédés à la France, p. 319.
- MOLLIER (M.)**, préfet de Seine-et-Oise, p. 149.
- MONCE**, accrédité près du souverain pontife par M. Miot (*voyez ce nom*), p. 241, 319.
- MONICK**, p. 136.
- MONNAY (N.)**, ancien ordonnateur en chef, naquit à Versailles en..., mourut à Nanci le..., p. 321.
- MONTAIGNE**, p. 202.
- MONTAIGU (Anne - Charles - Basset, le général)**, est né à Versailles le 10 juin 1751; ses campagnes, p. 321 et suivantes.
- MONTALIVET**, préfet de Seine-et-Oise, p. 174, 346.
- MONTALIVET (le comte de)**, fils du précédent, p. 144.
- MONTARAN (M.)**, maire de Lisses, p. 322.
- MONTARDIER (Charles-Nicolas)**, membre du corps-législatif, naquit à Chevreuse en 1747, y mourut en 1802, p. 322, 323.
- MONTANSIER**, p. 50.
- MONTÉBELLO**, p. 307.
- MONTESQUIEU (lettres persannes de)**, p. 138.
- MONTESQUIOU**, p. 50.
- MONTESQUIOU (le général)**, p. 114.
- MONTESUY (Benoit-Louis)**, naquit à Paris le 19 janvier 1777; les services qu'il a rendus à la ville de Versailles, p. 323; est mort à Egine, en Grèce, le 26 octobre 1828, p. 324.
- MONTIGNY (François - Emmanuel-Debaies de)**, gouverneur des établissemens au Bengale, naquit à Versailles le 7 août 1743, et mourut à Paris le 27 juin 1819, p. 324, 325.
- MONTIERS DE NUCOURT (Jacques)**, est né à Pontoise le 15 février 1753, p. 325.
- MONTIERS DU FAY**, père du précédent, capitaine de cavalerie, lieutenant-général du bailliage de Pontoise, p. 325.
- MONTIERS (Jacques de)**, bailli d'épée de Mantes et de Meulan, p. 325.
- MONTIOLON (le général)**, p. 210.
- MONTIENSIER (le duc de)**. *Voyez* Orléans, p. 337.
- MONTIENSIER (le duc de)**, fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, p. 340.
- MONTUCLA (Jean-Etienne)**, membre de l'Institut, mourut à Versailles le 19 décembre 1799, p. 326.
- MOREAU (le général)**, p. 174, 278, 318.
- MOREAU (M.)**, auteur de vaudevilles, p. 341, 391.
- MOREAU SAINT-MÉRY**, p. 283.
- MOREAU-DE-LA-SARTHE**, p. 139.
- MOREL**, secrétaire du conseil de Louis XVIII (*Voyez ce nom*), p. 289.
- MOREL DE VINDÉ (Charles-Gilbert)**, cultivateur, pair de France, propriétaire à la Celle-Saint-Cloud, près Versailles. — Ses écrits, p. 326.
- MORGAGNI**, son ouvrage *de sedibus et causis morborum*, page 178.
- MORELLET (l'abbé)**, réfute victorieusement les mémoires publiés contre la fabrication des toiles peintes de Jouy, p. 331.
- MORILLON (Pierre-Victor-Augustin)**, de Villiers-le-Bel, fut administrateur du département de Seine-et-Oise, p. 327.
- MORTIER (le maréchal)**, p. 209.
- MOSES MENDELSON**, son ouvrage intitulé : *Phédon, ou Entretiens de Socrate sur l'immortalité de l'âme*, traduit par M. L. Haussmann (*Voyez ce nom*), p. 218, 219.
- MOÏSE**, sa législation, p. 214.

MOYSE-BATLE, p. 228.
 MOUCHETON, garde-du-corps, p. 255.
 MOUTIER (Louise), mère de Louvel (*Voyez ce nom*), p. 299.
 MUSSET, représentant du peuple, p. 352.
 MURAT (Joachim), p. 319.
 MURAT, p. 115, 174, 262.

N

NAPOLÉON-BONAPARTE, p. 74, 108, 112, 119, 120, 141, 151, 158, 173, 174, 183, 208, 211, 233, 234, 248, 250, 255, 260, 261, 264, 293, 294, 297, 310, 319, 320, 332, 347, 365.
 NAPOLÉON (Joseph), p. 75.
 NARBONNE (le ministre), p. 263.
 NATUREL (J.-Charles-Auguste), capitaine d'infanterie, né à Oinville, p. 327.
 NECKER, présenté à Louis XVI par le marquis de Pezay pour diriger les finances, p. 61, 69.
 NEVEU, chef de bataillon en retraite à Rueil, est né à Versailles en....., p. 328.
 NEY (le maréchal), p. 295, 307.
 NICOLAS DE BOESSIÈRE, né à Gonesse, chirurgien militaire, se fait reclus du Mont-Valérien et y meurt; 17^e siècle, p. 46.
 NICOLAS, de Gonesse, maître ès-arts sous Charles VI; continue la traduction de Valère - Maxime; — 14^e siècle, p. 29.
 NIQU (le représentant); son rapport au comité de Salut-Public, sur une action glorieuse du capitaine Hubert (*Voyez ce nom*), p. 236, 262.
 NOBLE (le docteur L.-Auguste), médecin en chef de l'hospice de Versailles, p. 328.
 NOAILLES (Anne-Jules de), maréchal de France, né à Versailles; commande dans le Roussillon;

prend plusieurs villes; — 17^e siècle, p. 54, 57.
 NOGARET (Félix), homme de lettres, naquit à Versailles en 1740, et mourut à Paris en 1831; ses écrits, p. 329.
 NOILLANT (M. de), p. 208.
 NOLLIN (l'abbé), directeur des pépinières royales, p. 153.
 NUGENT (François-Louis), est né à Corbeil en 1779, p. 329.

O

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), fondateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy et de la filature de coton d'Essonne, naquit, en 1738, à Weissenbach, dans le marquisat d'Anspack; — mourut à Jouy dans sa soixantedix-septième année, p. 330, 334.
 OBERKAMPF (Emile), fils du précédent, est né à Jouy, près Versailles, le 1^{er} novembre 1787; — député de Seine-et-Oise en 1827, p. 334.
 ODEAU, religieuse du couvent de Poissy; s'est distinguée par des traductions; — 16^e siècle, p. 39.
 O'DONNELL (Louis - Barthélemy), ancien maire de Villiers-sur-Orge, maître des requêtes, p. 335.
 ODRY (Charles), acteur comique, est né à Versailles en 1782, p. 336.
 OLIVIER ENGUERRAND, né à Mantes, embrassa le calvinisme et l'abjura; — 16^e siècle, p. 40.
 OLIVIER DE SERRES, p. 111, 371.
 O'MORAN (le général), p. 24.
 ORLÉANS (Louis Philippe - Joseph, duc d'), premier prince du sang, naquit à Saint-Cloud le 13 avril 1747, mort sur l'échafaud le 16 brumaire an XI (6 novembre 1793), p. 337, 340.
 ORLÉANS (le duc d'), p. 295.
 OTRANTE (le duc d'), p. 252.

- OTHON IV** (l'empereur), battu à Bouvines par Philippe-Auguste ; — 12^e siècle, p. 21.
- ODINOT** (le maréchal), p. 356.
- OURRY** (Maurice), homme de lettres, est né, en 1776, à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon, p. 340.
- OZANNE** (le docteur), naquit à Juziers, village près Meulan, en 1760 ; mourut dans cette ville le 29 mai 1814, p. 341.
- P**
- PAMBAUR** (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
- PARAT** (MM.), députés aux Etats-Généraux, p. 342.
- PARIS** (J.-François-Baptiste), maréchal-de-camp, naquit à Pontoise en 1748, p. 342.
- PARISI** ; — 17^e siècles, p. 13.
- PASCAL**, p. 235.
- PAUL 1^{er}**, p. 293, 308, 309.
- PAULINE**, sœur de l'empereur Napoléon, épouse du général Clerc (*Voy. ces noms*), p. 262.
- PASQUIER** (M.), ministre des affaires étrangères, p. 212.
- PATERSON** (W.), son voyage au pays des Hottentots, traduit de l'anglais par Michel-Mandar (*Voyez ce nom*), p. 308.
- PATRIN** (M.), p. 272.
- PAULMIER** (M.), élève de l'abbé Sicard, p. 169.
- PAULMIER**, garçon limonadier, p. 300.
- PELLÉ** (J.-Claude), membre du Corps-Législatif, naquit à Arpajon le 7 janvier 1742, mourut dans la même ville le 24 ventôse an XII, p. 343.
- PELLETAN**, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, p. 288.
- PENTHIÈVRE** (le duc de), p. 103, 161, 168.
- PERCIER**, architecte, p. 177.
- PERDRAU** (le docteur), p. 250.
- PÉRIGNON** (le maréchal), p. 74.
- PÉRON** (Jacques-Claude), maire de Paris, naquit à St.-Nom-la-Bre-tèche en 1730, mourut à Paris le 6 juillet 1806, p. 344.
- PERRAULT**, p. 50.
- PÉTIGNY**, chevalier de Maurepas, maire de Versailles, décédé, p. 344.
- PÉTION**, maire de Paris, p. 131, 284.
- PÉTION**, p. 114.
- PETIT** (le docteur Edouard), est né à Corbeil en 1781, p. 134.
- PÉTRONNET** (M. de), ancien ministre, p. 348.
- PÉTRONNET** (Jean-Michel), naquit à Versailles le 13 mars 1757, mourut dans la même ville, à l'âge de 70 ans, p. 345.
- PEZAI** (Alexandre-Masson, marquis de), naquit à Versailles en 1741 ; militaire, poète et historien, p. 66, 67, 68, 69.
- PFEFFEL** (A.-C.) ; ses *Nouvelles*, p. 218.
- PHILIPPE-AUGUSTE** ; — 13^e siècle, p. 24.
- PHILIPPE DE FRANCE**, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, né à Saint-Germain en 1640, meurt à Saint-Cloud en 1701 ; — 17^e siècle, p. 50, 51.
- PHILIPPE-BERNAY**, ancien militaire, né à Corneilles en 1789, p. 346.
- PHILIPPE V**, duc d'Anjou, naquit à Versailles en 1683 ; est appelé à la couronne d'Espagne par Charles II, son grand-oncle ; passe en Amérique ; remonte sur le trône d'Espagne ; abdique sa couronne en 1724 ; meurt le 12 juillet 1746 ; — 17^e siècle, p. 55, 56.
- PHILIPPE**, duc d'Orléans, naquit à Saint-Cloud le 2 août 1674, et mourut à Versailles le 2 décembre 1723 ; obtint la régence le

- lendemain de la mort de Louis XIV; — 17^e siècle, p. 54, 55.
- PHILIPPE-LE-HARDI**, né à Pontoise. C'est sous son règne qu'eurent lieu l'horrible massacre des Vêpres siciliennes et les ennoblissements; — 13^e siècle, p. 26, 27.
- PHILIPPE-AUGUSTE**, fils de Louis VII, est né à Gonesse en 1165, p. 21, 22.
- PHILIPPE 1^{er}**; — 11^e siècle, p. 18.
- PHILIPPE**, d'Alsace, comte de Flandres; — 12^e siècle, p. 22.
- PHILIPPE**, de Versailles, moine à Marmoutiers; — 12^e siècle, p. 21.
- PICARD**, membre de l'Académie française, p. 315.
- PICANDEAU**, ancien acteur de l'Ambigu-Comique, p. 336.
- PICCINI**, compositeur, p. 164.
- PICHEGRU**, p. 230, 318.
- PIERRE**, de Corbeil, professeur de théologie; a pour disciple le pape Innocent III; devient archevêque de Sens; — 12^e siècle, p. 23.
- PIERRE**, roi d'Arragon, battu par Simon, comte de Montfort-l'Amaury; — 12^e siècle, p. 23.
- PIERRE**, doyen de Saint-Cloud; — 12^e siècle, p. 20.
- PIERRE**, de Gonesse d'Echilleuse, garde des Chartres; — 13^e siècle, p. 25.
- PIERRE**, d'Essonnes, prédicateur distingué; — 13^e siècle, p. 25.
- PIERRE**, de Saint-Cloud, poète; — 14^e siècle, p. 28.
- PIERRE**, des Vaux-de-Cernay, religieux de l'ordre de Cîteaux; laisse l'histoire des Albigeois; — 13^e siècle, p. 25.
- PIERRE GAGNÉ**, né à Saint-Germain, officier sous Charles IX; — 15^e siècle, p. 32.
- PIERRE**, de Versailles, religieux de l'abbaye de Saint-Denis; acquiert de la réputation au concile de Constance; devient ambassadeur de Charles VI, et évêque de Meaux; — 15^e siècle, p. 32.
- PIERRE GRAND**, avocat à la Cour Royale de Paris; — son père aide-de-camp da-Barras, p. 252, 346 et suivantes.
- PIERRES** (Philippe-Denis), imprimeur de Versailles, mort en 1808, âgé de 68 ans, p. 351.
- PIERSON** (Mlle), sage-femme, p. 266.
- PIGEON** (Jean-Marie), maire de Palaiseau, né à Herbeville le 17 décembre 1756, p. 351.
- PIHAN DELAFOREST** (Paul-François), naquit à Pontoise en 1739, et mourut procureur impérial le 16 mars 1810, p. 352.
- PILATRE DU ROSIER**, p. 290.
- PINEL** (le professeur), p. 101, 197, 270.
- PIRON**, voyageur, p. 145.
- PLAISANCE** (le duc de). *Voy. Lebrun*, p. 353.
- PLINE**, traduit par le P. Dotteville (*Voy. ce nom*), p. 150.
- PLUCHET** (Vincent), cultivateur, maire de Trappes, p. 353.
- PLUGETTE** (Emile), p. 148.
- PLUTARQUE**, p. 273.
- POLIGNAC** (M^{me} de), p. 286, 308.
- POLONCEAU** (M.), inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, p. 354.
- POINSINET** (Antoine-Alexandre-Henri), frère du suivant, auteur de plusieurs ouvrages, p. 354.
- POINSINET DE SIVRY** (Louis), littérateur, naquit à Versailles le 20 février 1733, mourut à Paris le 11 mars 1804, p. 353, 354.
- POMPADOUR** (M^{me} de), p. 271.
- PONIATOWSKI**, roi de Pologne, charge M. Pierres (*V. ce nom*), imprimeur de Versailles, de lui indiquer les livres les plus utiles pour une bibliothèque publique à Varsovie, p. 351.

PONS (Jean-François de), naquit à Marly; laisse plusieurs dissertations sur les langues; — 17^e siècle, p. 59.

POUSSIN, p. 137.

PRÉCY (M. de), p. 292.

PRÉVILLE, acteur, p. 240.

PRÉVOST, de Saint-Cyr, y naquit en....., militaire, officier de la Légion d'Honneur, p. 354, 355.

PROBY (lord), p. 191.

PROVENCE (le comte de). *Voyez* Louis XVIII, p. 310.

PRUDHOMME (Pierre), né à Chevrecuse, chirurgien assez habile; — 17^e siècle, p. 42.

PRUDHOMME (Pierre-François), docteur en médecine, naquit à Mantes en 1752, y mourut en mai 1814, p. 355.

PUCET, p. 50.

PUJOL (Pierre), maréchal-de-camp, mort à Poissy, p. 355.

PUYSÉGUR (M. de), p. 223.

Q

QUINAUT, p. 50.

QUESNAY (François), né à Méré près Montfort-l'Amaury en 1694; à seize ans ne savait pas lire, p. 57; devint maître en chirurgie à Mantes; médecin de Louis XV; a laissé plusieurs ouvrages estimés, p. 58 et 59.

R

RADET (le général), p. 297.

RABELAIS, curé de Meudon; — 17^e siècle, p. 57.

RACINE, p. 50, 257.

RAISIN, p. 255.

RANDON DU THIL (Charles-Nicolas), auteur de poésies, p. 355, 356.

RAOUL DE PRESLES, auteur d'une traduction de la Bible; — 16^e siècle, p. 40.

RAPPE (Marie-Thérèse), mère de Ducis (*V. ce nom*), p. 155.

RAIMOND, comte de Toulouse; — 12^e siècle, p. 23.

RATNAL (l'abbé), p. 161.

REGGIO (le duc de), commandant en chef de la garde nationale parisienne, p. 356.

RENAUD D'ANGENNES, seigneur de Rambouillet, chambellan de Charles V; s'opposa à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais. — 14^e siècle, p. 29.

REGGIO (le duc de), p. 298.

RENGAUD, évêque sur la fin du règne de Philippe-Auguste, né à Corbeil; — 13^e siècle, p. 24.

REID, p. 239.

RÉMOND (Edme-André), fabricant de limes, p. 356.

RÉNÉ (Michel), né Champlan, auteur d'un volume de poésies; — 17^e siècle, p. 42.

RHULIÈRE, p. 289.

RICHEPENSE (le général), p. 344.

RICHARD (Antoine), botaniste, naquit à Versailles en 1734, p. 151, 357; mourut à Paris le 28 janvier 1807, p. 359.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), membre de l'Institut, professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, naquit à Versailles le 20 septembre 1754, mourut en 1821, p. 359 et suiv.

RICHARD (Achille), fils du précédent, professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris; ses ouvrages, p. 360.

RICHAUD (Hyacinthe), député de Seine-et-Oise à la Convention, fut maire de la ville de Versailles, y mourut en 1827, p. 361, 362.

RIQUET, p. 50.

ROCHAMBEAU (M. de), p. 134.

ROCHEJAQUELEIN (le marquis Louis de la), p. 363.

ROCHEJAQUELEIN (Marie-Victoire de Donnissan de la), fille unique du marquis de Donnissan, est née à Versailles le 25 oct. 1772, p. 362.

ROMAINS (les) ont long-temps été possesseurs de plusieurs villes qui forment aujourd'hui le département de Seine-et-Oise; — 1^{ers} siècles, p. 15.

ROMÉ DE LISLE, p. 368.

RONGEAT (Pierre-Thomas), capitaine, est né à Versailles en....; sa conduite militaire, p. 363.

ROSTANGÉ; se distingue au siège de Peschiera le 16 janvier 1801, p. 364.

RICHELIEU (M. de), p. 191.

RIVIÈRE (M. de), p. 251.

ROBERT, de Luzarches, architecte, écommença la cathédrale d'Amiens; — 13^e siècle, p. 24.

ROBERT PITRON, né à Mantes, inspecteur général des Ponts-et-chaussées de France; — 17^e siècle, p. 47.

ROBESPIERRE (Maximilien), p. 111, 232, 170, 199, 228, 240, 263, 264, 284.

ROCHAMBEAU (le général), p. 222.

ROCHECHOUART (de), abbesse de Fontevraud; fit l'éducation de Madame, Louise-Marie de France, fille de Louis XV, p. 65.

ROCHEFOUCAULD (de La), p. 121.

ROGER, médecin, mort à Mantes en 1814, p. 355.

ROHAN-GUÉMÉNÉE (Madame).

ROLAND (ministre de l'intérieur), p. 115, 274, 275.

ROMBECK (la comtesse de), née de Cobentzel, p. 132.

RONARD, poète; — 16^e siècle, p. 34.

ROSTOPCHIN (le gouverneur), p. 208.

ROUGEOMONT, auteur dramatique, p. 148.

ROUSSEAU (J.-J.), p. 110, 316.

ROUSSEL (Jacques), né à Pontoise; son fils puiné devint célèbre du temps de la Fronde; — 16^e siècle, p. 39.

ROUSSELIN, auteur d'une vie du général Hoche (*V. ce nom*), p. 235.

ROVÈRE, membre de la Convention nationale, p. 264, 309.

RUPELMONDE (madame de); entre aux Carmélites, p. 65.

S

SAGE, chimiste, p. 271.

SAINT-CRICQ (M. de), ministre du commerce, p. 335.

SAINT-CYR (le maréchal), p. 74.

SAINT-DENIS, valet-de-chambre de l'empereur Napoléon, p. 364.

SAINT-HILAIRE (le général), p. 320.

SAINT-HYACINTHE (Thémiseul), p. 272.

SAINT-JUST, p. 230.

SAINT-LOUIS. *Voyez* Louis IX.

SAINT-MARTIN (le général), mort à St.-Domingue, p. 262.

SALADIN; — 12^e siècle, p. 21.

SALLERON (Jean-Charles), maire de Longjumeau, p. 364.

SAMBAGI, rajah de Nakpour, souverain de la province de Kalek, p. 185.

SANTERRE. *Monsieur* (Louis XVIII, *voy. ce nom*), lui signifie qu'il vient de prendre le titre de régent du royaume, p. 292.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre célèbre, né à Magny, près Pontoise, p. 44.

SARRASIN DE MARAISE, associé d'Oberkampf (*Voy. ce nom*), fondateur de la manufacture de Jouy, p. 331.

SAUVIGNY (M. de), intendant de la généralité de Paris, p. 352.

SCHMETTOW (le comte de), p. 76.

SCHÉRER, p. 164.

SCHERLOCK, p. 214.

SCOTTI (J.-Clément), jésuite, p. 225.

SÉBASTIEN (Vaillant), né à Vigny; d'organiste il devint chirurgien, savant botaniste, directeur du Jardin des Plantes, et membre de l'Académie des sciences; — 17^e siècle, p. 45.

- SENERIUS, doyen de St.-Cloud; fit obtenir aux lépreux un cimetière près de ce bourg; — 12^e siècle, p. 20.
- SERCEY (l'amiral), p. 302.
- SERVAN, a traduit en anglais l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, p. 249.
- SERVAN (le ministre), accorde à Hoche (*Voy. ce nom*) le brevet de lieutenant, p. 229.
- SERVANDONI, p. 136.
- SEWRIN (M.), auteur de vaudevilles, p. 341.
- SHAKESPEARE, p. 155, 156, 159.
- SHÉRIDAN, son *Ecole de la Médecine*, p. 315.
- SIBUET (Georges), député de Seine-et-Oise en 1815, p. 365.
- SIBUET (le général), frère du précédent, *ibid.*
- SICARD (l'abbé), p. 169.
- SILVESTRE (J.-Augustin), chevalier de l'ordre de St.-Michel, maître à dessiner des enfans de France, naquit le 1^{er} août 1729, mourut à Paris le 10 juillet 1809, p. 78, 365 et suivantes.
- SILVESTRE (Auguste-François de), fils du précédent, membre de l'Institut, est né à Versailles le 7 décembre 1762, p. 136, 154, 367 et suivantes.
- SIMON, cordonnier, p. 288.
- SIMON, comte de Montfort-l'Amaury; se signale par sa bravoure dans les guerres contre les Allemands et les Anglais; tué au siège de Montfort-l'Amaury le 25 juin 1218, p. 23.
- SIMON FAROUL, né à Mantes, doyen de cette ville, a laissé un traité sur le pouvoir qu'avaient les rois de France de guérir les écrouelles; — 17^e siècle, p. 51.
- SIMON DE PHARES; 12^e siècle, p. 20.
- SIMON DE SEPARA; — 13^e siècle, p. 24.
- SOANEZ, ami de l'abbé de l'Epée (*Voyez ce nom*), p. 168.
- SOCRATE, p. 55.
- SOPHIE (la princesse), p. 117.
- SOUDJADOULA, nabab d'Aoud et grand visir, p. 184, 185, 186.
- SOULT, duc de Dalmatie, p. 115, 253.
- SOUTH (M.), président de la Société astronomique de Londres, p. 110.
- SPALLANZANI, p. 369.
- STAAL (M^{me} de), p. 52.
- STAMITZ (Antoine), maître de violon de Kreutzer (*Voy. ce nom*), p. 250.
- STOFFLET, p. 232.
- STOLE (Maximilien), p. 303.
- SUCCOW, sa *botanique économique*, p. 371.
- SUGER (le ministre), p. 273.
- SULLY, né, en 1559, à Rosny, arrondissement de Mantes; — 16^e siècle, p. 37, 121.

T

- TACITE, p. 256.
- TALLEYRAND (le prince), p. 119.
- TALLIEN, p. 264.
- TALMA, acteur tragique, p. 155, 156, 161.
- TAILLEPIED (Noël), né à Pontoise, religieux de l'ordre de Saint-François; laisse plusieurs écrits; — 16^e siècle, page 39.
- TALON, p. 50.
- TANÉVOT (Alexandre), né à Versailles; ses écrits; — 17^e siècle, p. 57.
- TARDIF, né à Luzarches, ingénieur, maréchal-de-camp; — 17^e siècle, p. 45.
- TARGET, p. 289.
- TAUPIN, p. 136.
- TAYLOR (M.), p. 350.
- TERNAUX (M.), p. 185.
- TESSIER, membre de l'Institut, p. 103.
- TEXIER (le docteur), médecin en

chef de l'hospice de Versailles,
p. 314, 328.
THÉODORE PRODOMÉ ; son roman
intitulé : *Rhodante et Dosiclés*,
p. 238.
THÉRY (Augustin-François), pro-
viseur du collège de Versailles,
p. 375.
THIBAudeau, p. 346.
THIBAUT, comte de Champagne ;
— 12^e siècle, p. 21.
THIBAUT (l'abbé), né à Saint-
Cloud ; trace plusieurs vies des
Saints ; — 16^e siècle, p. 40.
THIÉRY ; 10^{es} siècles, p. 16.
THIMON, p. 264.
THOLOSE (le général), mort à St.-
Domingue, p. 262.
THOMAS, ami de Ducis (*V. ce nom*),
p. 105, 156, 159.
THOMAS CORDIER, né à Limours,
mourut abbé de Pontigny ; —
15^e siècle, p. 31.
THOUIN, p. 173, 174.
THOUIN, commissaire, chargé de
recueillir à Rome les objets d'arts
cédés à la France, p. 319.
THOURET, doyen de la Faculté de
Médecine de Paris, p. 270, 284.
THURIOT, p. 101.
TISSOT, p. 202, 203.
TITE-LIVE, traduit par le P. Dotte-
ville (*V. ce nom*), p. 150, 256.
TOCQUEVILLE (M. de), ancien pré-
fet de Seine-et-Oise, p. 101, 149.
TORCY, p. 50.
TOULAN, gardien de Louis XVII
au Temple, p. 288.
TOULLIER, jurisconsulte, p. 349.
TOULOTTE (M.), littérateur, p. 252.
TOURZEL (M^{me} de), p. 286, 308.
TOURVILLE, p. 50.
TREILHARD, p. 289.
TROCHON (François), p. 125.
TROUGHET, défenseur de Louis XVI
(*V. ce nom*), p. 352.
TURENNE, p. 50.
TURGOT (le ministre), p. 281, 282.
TURGY (M. de), p. 288.

V

VADIER, p. 264.
VALENTINOIS (duchesse), maîtresse
de Henri II ; — 16^e siècle, p. 33.
VALLIÈRE (de la), p. 158.
VANSTROTWICH (M.), p. 369.
VARÉ (le général), p. 102.
VAREZ, auteur dramatique, p. 148.
VAUBAN, p. 50, 123.
VAUGUTON (le duc de la), gouver-
neur de Louis XVI, p. 280.
VELLY, historien, p. 182.
VENDÔME (le duc de) ; prend part à
la bataille de Villa-Viciosa ; —
17^e siècle, p. 50, 56.
VENTENAT (M.), p. 110.
VERDIER (le général), p. 74.
VERGNIAUD, p. 131.
VERMONT (Hyacinthe-Collin de), né
à Versailles ; peintre d'histoire ;
— 17^e siècle, p. 57.
VERNET (Joseph), peintre, p. 237.
VERREAUX, p. 145.
VIART (Charles), ancien officier au
régiment de Conti, p. 389.
VICTOIRE (madame), p. 187, 366.
VICTOR, maréchal de Bellune, p. 318.
VICTOR (Pierre) ; *Mémoire pour
Pierre Victor, contre le baron
Taylor*, p. 350.
VICQ-D'AZYR, p. 368, 372.
VIEL (le père), p. 308.
VIEL, auteur, avec Faviers (*V. ce
nom*), d'*Aline, reine de Gol-
conde*, p. 169.
VIEN, peintre et sénateur, p. 158.
VIGNEAUX, p. 315.
VILLARET, historien, p. 182.
VILLARET (l'amiral), p. 251, 261.
VILLARS, p. 50.
VILLÈLE (M. de), p. 177.
VILLIERS (Jean), de l'Île-Adam,
maréchal de France ; sert les ducs
de Bourgogne et les Anglais ; ren-
tre au service de Charles VII ;
prend Pontoise et facilite la
prise de Paris ; — 14^e siècle,
p. 28, 29.

- VILLIERS (Philippe de), de l'Île-Adam, grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem; en 1522, est assiégé, dans l'île de Rhodes, par 200,000 Turcs; meurt en 1534, à l'âge de 70 ans; — 15^e siècle, p. 32.
- VILLOISON (Jean-Baptiste-d'Anse de), membre de l'Institut, professeur de littérature grecque au collège de France, naquit à Corbeil le 5 mars 1750, mourut le 26 avril 1805, p. 389.
- VILMORIN (Andrieux), cultivateur, p. 150, 175.
- VINCENT, p. 102.
- VIVIER, p. 133.
- VOISIN (le docteur), p. 159.
- VOISIN (François), docteur en médecine et en chirurgie, ancien chirurgien en chef de l'hospice de Versailles, naquit dans cette ville le 3 février 1759, mourut à Paris en 1823, p. 390.
- VOISIN (Victor), neveu du précédent, docteur en méd., p. 391.
- VOLTAIRE, p. 134, 156, 214, 268, 271.
- VOULAND, p. 264.
- W**
- WAFFLARD (Alexis-Jacques-Marie), auteur dramatique, naquit à Versailles le 29 juin 1787, mourut le 12 janvier 1824, p. 391.
- WAREN (le commodore), p. 118.
- WASHINGTON, p. 134.
- WATRIN (le général), p. 115.
- WELLINGTON (le duc de), p. 212.
- WERNECK (le général), battu par Hoche (*Voy. ce nom*), à Neuwied, p. 223.
- WEST (Gilbert), p. 214.
- WIDMER (madame), sœur d'Oberkampf, p. 333.
- WIDMER (Samuel), neveu d'Oberkampf (*V. ce nom*), p. 331.
- WILLIAMS (Hélène), p. 286.
- WILLOT (le général), demande la mise en accusation de Hoche (*V. ce nom*), p. 233.
- WILLOT (Amédée), lieutenant-général, né à Saint-Germain-en-Layes, p. 392.
- WONDERWEIT (le général), mort à Saint-Domingue, p. 262.
- WURMSER (le général), p. 230.
- X**
- XÉNOPHON, d'Ephèse, son roman intitulé *Habrocome et Anthia*, p. 238.
- Y**
- YOUNG (Arthur), p. 370.
- Z**
- ZIMMER (le colonel), p. 351.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

from J. Mason Warren May 2.8

L. M. Warren

Paris

a

BIOGRAPHIE
DES HOMMES REMARQUABLES

DU DÉPARTEMENT

De Seine-et-Oise,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE JUSQU'A CE JOUR.

Par M. M. E. et H. Daniel,

DE VERSAILLES.



A RAMBOUILLET,
CHAIGNET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, RUE D'ANGIVILLER.

VERSAILLES,
ANGÉ, LIBRAIRE, RUE SATORY, N° 24;
BARRESWILL, AVENUE DE SAINT-CLOUD;
CHARBONNEAUX, RUE DE L'ORANGERIE.

A PARIS,
DELAUNAY, PALAIS-ROYAL, PÉRYSTILE VALOIS;
RAYNAL, RUE PAVÉE - SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 43;
LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS.

1832.



